BnF Gallica

Voyage à travers l'Amérique du Sud, de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique.... T. 2, Tierre-Blanca, Nauca, [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Marcoy, Paul (1815-1887). Auteur du texte. Voyage à travers l'Amérique du Sud, de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique.... T. 2, Tierre-Blanca, Nauca, Tabatinga, Santa Maria de Belem do Para / par Paul Marcoy ; illustré de... vues, types et paysages par E. Riou.... 1869.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

P
314

VOYAGE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD

DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

BIBLIOTECA

CORBEIL

Typographie et Stéréotypie

DE

CRÉTÉ ET FILS

G.

DEPOT LEGAL
Seine & Oise
N° 1232
1868

VOYAGE

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE DU SUD

DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
IMPR.

PAR

PAUL MARCOY

ILLUSTRÉ DE 626 VUES, TYPES ET PAYSAGES

PAR E. RIOU

ET ACCOMPAGNÉ DE 20 CARTES GRAVÉES SUR LES DESSINS DE L'AUTEUR

TOME DEUXIÈME

TIERRA-BLANCA — NAUTA — TABATINGA
SANTA-MARIA DE BELEM DO PARA

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869

Droits de propriété et de traduction réservés.

NEUVIÈME ÉTAPE

DE SARAYACU A TIERRA-BLANCA

(PÉROU)

MISSION DE BELEN.

NEUVIÈME ÉTAPE

DE SARAYACU A TIERRA-BLANCA

Réveil sur la plage. — Où la supériorité du singe sur l'homme est suffisamment démontrée. — Départ précipité pour la Mission de Sarayacu. — Qui traite de la façon dont l'auteur de ces lignes perdit son soulier gauche et ce qui s'ensuivit. — Aspect des grands bois. — Belen. — Rencontre dans un sentier désert. — Que l'homme brave de la veille est quelquefois l'homme poltron du lendemain. — Arrivée à Sarayacu. — Présentation officielle. — Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine. — Banquet avec danse et musique. — Spécialité du comte de la Blanche-Épine pour les portraits à la manière noire. — Lamentations du capitaine de frégate. — Aux grands maux les grands remèdes. — Où l'auteur s'afflige du départ de ses compagnons, et se réjouit à l'idée de rester seul dans leur cellule. — Un majordome entre deux vins. — Le comte de la Blanche-Épine, proclamé dictateur, règne et gouverne sans contrôle. — Désenchantement des bons pères. — Qui explique comment et pourquoi le chef de la Commission française, après être entré à Sarayacu avec trompettes et tambours, en sortit sans tambour ni trompette. — Qu'entre l'apothéose et les gémonies, il n'y a qu'un tour de roue de la fortune. — Coup d'œil sur la Plaine du Sacrement. — Des Missions de l'Ucayali. — Biographie du révérend père José-Manuel Plaza. — Topographie du village de Sarayacu et classement des races qui le peuplent. — La rivière, le port et les caïmans. — L'auteur trouve, sans le chercher, un moyen d'éloigner ces monstres voraces. — Couvent, église et servitudes. — L'Arbre de Cracovie. — La chasse aux effraies. — Règlements de police. — *Qui sine peccato est vestrum primus in illam lapidem mittat.* — Du mariage à Sarayacu. — Défrichement et culture. — Les deux sexes considérés dans leurs rapports mutuels. — Perfectibilité de la femme à peau rouge. — L'auteur saisit avec empressement l'occasion d'ajouter un nouveau chapitre au *Mérite des femmes* de M. Legouvé. — Rufina. — Naissances et décès. — Détails de ménage. — Culture de la canne à sucre sur une grande

échelle. — Le moulin-cage et les meuniers-écureuils. — L'orchestre de la Mission. — La fête de la Noël. — La reine Christophore et ses filles d'honneur. — La pantomime de Smith et Lowe. — Aubade et baise-main à l'occasion du jour de l'an. — Danseurs et danseuses. — Histoire facétieuse d'un homme et d'une cloche. — De quelle façon l'auteur employait son temps à Sarayacu. — Dînettes clandestines et goûters enfantins. — La baignoire du révérend prieur. — Le père Antonio. — Histoire et psychologie mêlées. — Bibliothèque et bibliothécaire. — Un croquis du père Marquès. — Indiscrètes révélations du registre de l'état civil de Sarayacu. — Comment le voyageur, pour avoir compté sans ses hôtes, se vit obligé de compter trois fois. — Départ pour la mine de gypse de Cosiabatay. — Histoire d'un homme crucifié. — Plaidoyer verbeux mais éloquent en faveur des Cacibos anthropophages. — Restauration des saints de Sarayacu. — Ce qu'était le rapin Julio. — L'auteur débute avec succès dans la sculpture polychrôme. — Peinture d'un tapis d'église. — Un portrait en miniature. — Départ de la Mission de Sarayacu. — Sacrifice de singes fait à l'Ucayali. — Le canal Yapaya. — Un village et ses habitants représentés par deux chemises. — Le phare de Tierra-Blanca.

Une froide rosée qui pénétrait ma moustiquaire me réveilla de grand matin. Je soulevai les plis du cadre d'étoffe, et, passant ma tête au dehors, j'examinai le campement. Tous nos compagnons sommeillaient encore, à en juger par l'immobilité de leur abri. Seul le capitaine de frégate avait, comme moi, pris congé de Morphée, et mettait en même temps que moi le nez à la fenêtre. Sa bouche déformée par un immense bâillement fut la première chose que j'aperçus. Après nous être salués réciproquement, nous nous levâmes, et comme aucune agitation ne se manifestait encore sous la moustiquaire de l'alferez, contiguë à la nôtre, le chef de la Commission péruvienne, usant de son autorité, la prit par ses traverses et, la rejetant à trois pas, exposa brusquement à la clarté du jour le jeune homme et son singe roux, couchés dans les bras l'un de l'autre.

L'apparition de la lumière fut saluée par chacun des dormeurs d'une façon distincte ; l'*Ateles* se mit sur son séant, fit une grimace comique et se frotta vivement le museau, tandis que le lieutenant se soulevait pesamment sur un coude, roulait autour de lui des yeux effarés et, faisant craquer successivement toutes ses jointures, cherchait à se rendre compte de la situation. En cette circonstance comme en beaucoup d'autres, le quadrumane me parut supérieur au bimane.

Pendant que le jeune homme recouvrait ses esprits et mettait un peu d'ordre dans sa toilette, le capitaine me fit part de son intention de partir sur-le-champ pour Sarayacu, sans attendre le réveil de nos compagnons. L'idée de se produire devant le Préfet apostolique des Missions de l'Ucayali, à côté d'un rival splendidement vêtu, quand lui n'était couvert que de tristes guenilles, cette idée, m'avoua-t-il ingénument, blessait à la fois son amour-propre d'homme et sa dignité de savant. En achevant sa confidence, il me demanda si je voulais l'accompagner, l'humilité de ma tenue s'harmoniant assez avec la sienne, ou si je préférais me joindre à mes compatriotes pour faire avec eux mon entrée à Sarayacu. Comme la chose en soi m'était indifférente, j'annonçai à mon interlocuteur que j'étais prêt à partir avec lui, détermination qui parut le charmer. Je ne pris que le temps de réunir mes bagages, laissant aux cholos le soin de les transporter à la Mission, puis, quand ce fut fait, je rejoignis le capitaine et l'alferez, et sans mot dire nous quittâmes le campement et prîmes à travers les halliers de la plage.

Jamais aurore ne m'avait paru répandre tant de pleurs sur un paysage. Chaque feuille, fléchissant sous le poids des larmes de la déesse, se vidait sur nous ou nous asper-

geait au passage. Après cinq minutes de marche, nous étions mouillés comme des éponges. A cet inconvénient s'ajoutait la rencontre de sources cristallines sorties de la forêt, lesquelles, descendant de talus en talus à la façon de cascatelles, détrempaient et noyaient la glaise des sentiers, qui menaçait d'engloutir nos chaussures. L'espoir d'arriver bientôt à Sarayacu nous rendait indifférents à ces obstacles ou nous prêtait des forces pour les vaincre. Comme la *Lazzara* du poëte : — J'avais levé ma robe et passais les ruisseaux, — serrant de près le capitaine dont les longues jambes, pareilles aux branches d'un compas, traçaient des pas géométriques d'une grandeur inusitée. L'alferez, alourdi par le poids de son singe roux qu'il portait à califourchon comme Énée son père Anchise, parvenait à peine à nous suivre.

Au moment où d'un élan vigoureux j'enjambais le dernier talus qui nous séparait de la lisière de la forêt, mon soulier gauche, abandonnant le pied qu'il protégeait, décrivit une parabole et alla tomber à quelques pas dans les fourrés de faux maïs qui s'ouvrirent pour le recevoir et se refermèrent sur lui. Au cri que je poussai, le capitaine de frégate s'arrêta court, et l'alferez, témoin du fait, se mit à rire. Cependant j'étais resté appuyé sur ma jambe droite, la gauche repliée sous mon corps, et, dans cette posture d'échassier, je cherchais des yeux, parmi cet amas de verdure, mon soulier disparu. Hélas! autant eût valu chercher une aiguille dans un palier. En toute autre circonstance, la perte de ce soulier m'eût affecté médiocrement. Depuis longtemps son talon s'était décloué, la plupart de ses coutures étaient rompues, et ce n'était que par une contraction artificielle de l'orteil que je parvenais à le maintenir à son poste. Mais au moment d'entreprendre un trajet de deux lieues sous le couvert d'une forêt embarrassée de ronces et d'épines, cette savate de rebut acquérait une valeur réelle, et il ne fallut rien moins que les exhortations philosophiques du capitaine et les railleries amicales du lieutenant pour me décider à poursuivre ma marche un pied chaussé et l'autre nu.

L'aspect des grands bois sous lesquels nous entrâmes parvint à me distraire de ma mésaventure, sans toutefois me la faire oublier. A travers un fouillis d'arbres corpulents enguirlandés de lianes, serpentait un sentier tracé depuis longtemps par les néophytes ; son sable frais et doux formait le plus moelleux tapis que je pusse souhaiter pour la plante de mon pied nu. Tout en cheminant, je relevais à droite et à gauche des végétations dont les fleurs exquises piquaient de points brillants le fond bleuâtre des fourrés ; des orobanchées, des orchis épiphytes, enroulés aux branches des arbres ou s'y suspendant par un simple fil, dressaient dans l'air leurs périanthes multicolores et capricieusement déchiquetés ; les tiges de ces fleurs bizarres, souvent longues de plus d'un mètre et si ténues qu'elles étaient invisibles à distance, donnaient à ces dernières l'apparence d'oiseaux-mouches ou de papillons arrêtés dans leur vol. Des sarmenteuses aux multiples faisceaux, des lianes aux nœuds inextricables, et dont le feuillage rigide et lustré rappelait vaguement le lierre d'Europe, revêtaient d'un épais manteau le tronc des arbres qu'elles devaient plus tard étouffer dans leurs replis. De loin en loin un groupe de ficus posés sur leur piédestal de racines et pareils aux colonnes accouplées de nos basiliques, filaient d'un jet puissant à travers les verdures et semblaient porter à eux

seuls le poids de l'immense coupole étendue sur nos têtes. Une fraîche odeur de végétation et d'herbes mouillées, à laquelle se mêlaient des aromes inconnus, flottait dans l'air ambiant. Chacun de nous dilatait ses narines et enflait ses poumons pour saisir au passage ces émanations embaumées, en attendant qu'il lui fût donné de flairer l'odeur plus substantielle des cuisines de la Mission.

Après une demi-heure de marche au pas gymnastique, nous débouchions dans une clairière dont le sol dépouillé d'arbustes et de buissons était tapissé d'herbe rase. Quelques grands arbres que la hache avait épargnés à dessein voilaient d'une ombre protectrice cet espace à peu près circulaire où s'élevaient, inégalement espacées, une douzaine de chaumières à toiture de palmes. A l'humble grange surmontée d'une croix de bois et qui devait être une église ; au clocher, calotte de chaume posée sur quatre pieux, un peu à l'écart, et que, sans la cloche suspendue à une traverse, on eût pris pour un pigeonnier, nous reconnûmes un village ou une Mission ; peut-être était-ce l'un et l'autre. L'endroit, comme nous l'apprîmes plus tard, avait nom Belen (*Bethléem*) et servait d'avant-poste à Sarayacu. Au reste, les portes des chaumières étaient hermétiquement closes, et pendant la halte de quelques minutes que nous fîmes devant leur seuil, nul être humain ne s'étant montré à qui nous pussions demander des renseignements sur la localité, nous l'abandonnâmes pour reprendre le sentier qui, pareil au fil d'Ariane, guidait notre marche incertaine à travers le labyrinthe de la forêt.

Bientôt les arbres s'espacèrent, la double ligne des fourrés se recula, le sentier s'élargit et devint une grande route, l'azur du ciel que nous avions perdu de vue au sortir de la plage se montra de nouveau, et des flots de soleil nous enveloppèrent ; la chaleur déjà brûlante de cet astre eut pour effet immédiat de faire fumer sur nos corps nos vêtements mouillés. Comme nous nous dilations sous sa bienfaisante influence, quelques néophytes parurent à l'extrémité du chemin et nous saluèrent par des exclamations bruyantes. A leur tête marchait le Yankee de la veille que le capitaine et son lieutenant se montrèrent du doigt ; aux épithètes caractéristiques, mais peu parlementaires dont ils le gratifièrent à distance, non moins qu'à leur façon d'allonger le pas pour se rapprocher de l'individu, je craignis qu'une altercation sérieuse ne s'élevât entre eux, et je me disposai à la prévenir. De son côté, le Yankee parut éprouver une crainte semblable ; car, quittant aussitôt la tête du détachement, il obliqua à gauche et entra dans la forêt où nous le vîmes se glisser d'arbre en arbre et s'effacer derrière leurs troncs avec une allure mystérieuse qui témoignait assez que si le courage du lion lui faisait défaut, il y suppléait par cette prudence que la littérature, en désaccord avec l'histoire naturelle, attribue au serpent. Les néophytes qui nous avaient rejoints et nous faisaient fête se rendaient sur la plage pour y recueillir les caisses, caissons et paquets de l'expédition franco-péruvienne, et les transporter sur leur dos à Sarayacu. Pendant qu'ils accomplissaient cette corvée, une douzaine de leurs compagnons, partis du village en même temps qu'eux, descendaient dans une pirogue ornée de feuillage la petite rivière de Sarayacu et se dirigeaient vers le campement que nous venions d'abandonner. Cette pirogue, espèce de yacht d'honneur décrété par le révérend prieur, et dont les rameurs

VUE DE LA MISSION DE SARAYACU.

avaient été choisis parmi les musiciens et les chanteurs les plus renommés de Sarayacu, devait ramener à la Mission au son du tambour, du flageolet et des cantiques, le comte de la Blanche-Épine et ses attachés. Je regrettai fort de m'être privé du spectacle curieux qu'allait offrir l'embarquement du chef de la Commission française. Le capitaine de frégate, au contraire, fut enchanté de n'être pas témoin des honneurs qu'on allait rendre à son rival, lesquels eussent de nouveau fait saigner l'incicatrisable blessure de son amour-propre. Les néophytes nous quittèrent pour se rendre où leur devoir les appelait, et nous reprîmes notre course au clocher.

Après un temps de marche que nous ne songeâmes pas à calculer, le sentier, tantôt étroit et sinueux, tantôt large et d'une rectitude parfaite, nous conduisit à l'entrée d'une grande place défrichée, sarclée même et assez capricieusement bordée de constructions en lattes de palmier avec des toits de palmes. Ces demeures, ajustées sans le moindre parallélisme, offraient çà et là des angles rentrants et saillants qui révélaient chez les architectes de la localité un mépris souverain ou une ignorance complète des lois de la géométrie. Deux bâtiments en torchis, formant retour d'équerre, bornaient cette place du côté du Nord et de l'Est. Le premier, aux murailles lisses et badigeonnées d'ocre jaune, était percé d'une seule ouverture ; le second, blanchi à la chaux, avait, avec une immense porte carrée, cinq fenêtres carrées aussi et pourvues, en manière de grilles, de ces balustres à mollets dont l'architecture rococo a tant abusé dans nos édifices d'Europe. Une croix de bois, couleur sang de bœuf, marquait le centre de la place à laquelle la ligne circulaire des forêts faisait une verte ceinture.

Comme la construction blanche aux fenêtres carrées était la plus somptueuse du lieu, nous mîmes immédiatement le cap sur elle, coupant la place en diagonale et marchant de front comme les trois Horaces de feu M. David. Jusque-là nous n'avions aperçu d'autres êtres animés que cinq gros canards *Huananas* marchant gravement à la file, et nous commencions à nous étonner d'une pareille solitude, lorsque, parvenus aux deux tiers de la place, des femmes et des enfants que nous ne pouvions voir et qui nous aperçurent à travers les parois treillissées de leur logis, se mirent à courir après nous en poussant des clameurs dont le diapason témoignait d'une vive allégresse. En un clin d'œil nous fûmes entourés, pressés, circonvenus par la bande joyeuse qui nous souhaitait la bienvenue dans l'idiome de Cervantes et de Manco-Ccapac. Nous répondîmes de notre mieux à ces démonstrations polies ; puis, comme elles devenaient assourdissantes, nous fîmes volte-face et doublâmes le pas ; mais les mères de famille qui désiraient nous voir de près prirent aussitôt leurs marmots par la main, et, les traînant après elles, réglèrent leur marche sur la nôtre avec une vigueur de jarret dont nous fûmes surpris. Ainsi escortés, nous arrivâmes devant le bâtiment aux cinq fenêtres, au seuil duquel se montra tout à coup un vénérable moine, gras, rose, frais, et le chef ceint d'une couronne de cheveux blancs.

En nous apercevant, il ne put retenir un cri de surprise ; puis, comme nous nous étions arrêtés, il fit trois pas à notre rencontre et nous ouvrit paternellement ses bras, dans lesquels nous nous précipitâmes à tour de rôle.

« Ah ! pauvres enfants, nous dit-il, j'ai appris que vous aviez bien souffert ; mais ici, près de moi, vous ne souffrirez plus. »

Trop émus ou trop essoufflés pour répondre, nous nous contentâmes de serrer d'un air pénétré les mains du beau vieillard, qui n'était autre que le P. Manuel José Plaza, Préfet apostolique des Missions de l'Ucayali et prieur du couvent de Sarayacu.

Durant cet échange de civilités affectueuses, les femmes et les enfants qui nous suivaient s'étaient rapprochés de nous et nous examinaient bouche béante. Déjà quelques mains s'attachaient à nos vêtements pour en palper l'étoffe, quand le révérend Plaza,

EUSTACHE LE MAJORDOME ET ROSE LA BLANCHISSEUSE.

qui surprit cette manœuvre indiscrète, étendit sa main vers le groupe : *Fuera de aqui*, — Hors d'ici — dit-il simplement. A ce geste et à ces paroles, femmes et enfants sautèrent à dix pas en arrière, comme si un fer rouge les eût touchés. Admirable discipline ! pensai-je à part moi.

Cependant le digne prieur nous avait introduits dans la pièce d'entrée, vaste salle percée de quatre baies sans vantaux par où les vents du ciel pouvaient entrer et sortir librement. En un instant tous les habitants et les commensaux du couvent y furent réunis. Chacun d'eux eut à cœur de nous présenter ses devoirs.

Nous eûmes à répondre au majordome en titre, à la cuisinière et à son époux le fen-

deur de bûches, à la blanchisseuse, au charpentier de la Mission, donnant le bras à sa moitié la couturière, braves gens qui nous regardaient d'un air aussi étonné que si nous fussions tombés de la lune. Mais sous leur étonnement, provoqué d'ailleurs par l'excentricité de notre allure et le piteux état de notre mise, nous devinions un intérêt et une sympathie réels pour nos personnes. De quelque côté que se portassent nos regards, nous n'apercevions que des yeux humides et des bouches qu'un franc sourire agrandissait jusqu'aux oreilles.

Après force questions sur les lieux que nous avions visités et les dangers que nous

ZÉPHYRIN, CHARPENTIER ET ORGANISTE DE SARAYACU.

avions courus, questions auxquelles le capitaine de frégate et son lieutenant satisfirent d'un air modeste et de façon à donner d'eux une bonne opinion, nous fûmes conduits par ordre du prieur dans une grande cellule dont les murs, récemment blanchis à la chaux, étaient d'une propreté scrupuleuse. Cette pièce était meublée d'une table longue, assemblage de planches posées sur deux tréteaux, et d'un fauteuil taillé à coups de hache dans le tronc d'un mahogani par le charpentier de Sarayacu. Une claie posée sur huit pieux fichés en terre et qui occupait toute une paroi de la cellule, nous parut destinée à servir, selon l'heure, de divan ou de lit. Le majordome, petit homme obséquieux, souriant, jeune encore, mais déjà plus ridé qu'une fraise de veau, mit incontinent à notre

disposition un rasoir ébréché, des ciseaux, du savon noir dans une assiette, une cruche d'eau et une terrine. Restés seuls, nous fermâmes la porte de la cellule et commençâmes à préparer la métamorphose de nos individus en attendant que l'arrivée des bagages nous permît de la compléter.

Nos ablutions étaient finies et nos barbes convenablement alignées, quand les néophytes envoyés sur la plage en rapportèrent nos bagages. Parmi les divers objets que j'avais sauvés des naufrages se trouvaient quelques mouchoirs de cotonnade, primitivement destinés aux sauvages, mais que dans le triste état de ma garde-robe je consacrai

LA COUTURIÈRE, FEMME DE ZÉPHYRIN.

à mon usage personnel. Le capitaine de frégate, à qui je montrai ces mouchoirs, s'éprit si fort de l'un d'eux, à fond bleu et blanc, bariolé de tulipes rouges, que je le lui donnai pour qu'il s'en fît une cravate. Le lieutenant en reçut un aussi, mais noir et jonquille et quelque peu déteint. A l'exemple de son patron, il le mit à son cou et y fit un nœud triomphant. Ainsi cravatés, ces messieurs n'eurent plus qu'à boutonner très-haut leur spencer ou leur veste pour des raisons qu'il est facile d'apprécier ; puis, cela fait, ils complétèrent leur toilette en se donnant un coup de peigne.

Comme j'étais en train de les complimenter sur leur bonne mine, les sons d'une

cloche et la détonation d'un camareto [1], retentirent simultanément au dehors et furent suivis de clameurs d'hommes, de cris de femmes et d'enfants. Ne comprenant rien à ces démonstrations bruyantes, nous quittâmes notre cellule et allâmes jusqu'au seuil du couvent pour voir ce dont il s'agissait. Un groupe compacte s'avançait vers nous du fond de la place. En tête, marchaient le vénérable prieur de Sarayacu et le comte de la Blanche-Épine, dont la cloche et le camareto avaient salué le débarquement dans la petite crique qui tenait lieu de port. Le révérend Plaza, qui était allé recevoir le noble personnage, élevait au-dessus de sa tête, en guise d'*achihua* ou de pallium, un parasol de cotonnade rouge emmanché d'une longue canne. Sous ce dais improvisé qui jetait sur sa face un reflet de pourpre, le chef de la Commission française, vêtu de l'habit noir et coiffé du feutre gris aux ailes pendantes que le lecteur connaît déjà, s'avançait avec la lenteur majestueuse d'un Olympien. Les sourires protecteurs et les inclinations de tête

LA CUISINIÈRE DE SARAYACU ET SON MARI LE FENDEUR DE BUCHES [2].

qu'il distribuait aux néophytes des deux sexes rangés sur son passage, témoignaient clairement qu'il prenait au sérieux les honneurs qu'on lui décernait. L'aide-naturaliste, vêtu de blanc comme une rosière, marchait à sa gauche. Derrière eux, venaient les cholos interprètes, Antonio et Anaya, conduisant par la main le petit esclave Impétiniri. Nos rameurs Conibos, fraîchement barbouillés de rouge et de noir et portant sur l'épaule leur rame ou leur pagaie, fermaient dignement le cortége.

[1] Petit obusier qu'on enterre et dont la mèche seule pointe à l'extérieur. Nous en avons parlé dans notre revue des fêtes et des cérémonies de Cuzco.

[2] Ce couple, appartenant à la tribu des Orejones de la rivière Napo, fut échangé par le R. Plaza contre une hache neuve dans un voyage qu'il fit à Quito en 1828. Les Orejones, encore enfants, suivirent le missionnaire à Sarayacu, furent baptisés à leur arrivée, et, de frère et sœur qu'ils étaient, devinrent époux quand l'âge fut venu pour eux de s'établir. Une telle union, que le R. Plaza ne put prévoir ni empêcher, ces Orejones étant les seuls de leur race qui existassent à Sarayacu et les néophytes de la Mission ayant repoussé toute alliance avec eux, une telle union fut loin d'être heureuse. Les luttes à coups de tête et à coups de poing des monstrueux conjoints scandalisèrent plus d'une fois la population de Sarayacu.

A la vue du comte de la Blanche-Épine, épanoui dans son triomphe, le capitaine de frégate fut saisi d'un accès de colère froide qui le rendit blême comme un citron. Hors d'état de se maîtriser, il prit par le bras l'alferez qui bayait ingénument à ce spectacle et le poussa rudement dans notre cellule, dont il referma la porte derrière lui. Je compris que les honneurs rendus à son rival dans une Mission péruvienne lui semblaient un non-sens et comme un vol fait à son préjudice. Le dais-parasol, ce dais qu'on accorde à peine à un Président du Pérou le jour de sa nomination, paraissait surtout avoir exaspéré le capitaine et produit sur lui l'effet d'une loque rouge sur un taureau. Pendant

HONNEURS RENDUS AU COMTE DE LA BLANCHE-ÉPINE.

que je philosophais sur la chose, le cortége avait traversé la place. En touchant le seuil du couvent, le révérend prieur remit le parasol aux mains d'un des suivants et invita gracieusement son hôte à entrer le premier. Là se borna le cérémonial de l'introduction. Le comte de la Blanche-Épine et l'aide-naturaliste furent conduits dans une cellule exactement pareille à la nôtre, où jusqu'à l'heure du dîner on les laissa se reposer des fatigues physiques et morales de la matinée.

Le dîner, servi à midi précis, nous fut annoncé par le son d'une cloche et l'avertissement verbal du majordome. Le capitaine de frégate, un peu remis de l'émotion bilieuse que lui avait occasionnée la réception faite à son rival, vint prendre place à la

table banale, où le prieur, le chef de la Commission française et l'aide-naturaliste nous avaient précédés. En remarquant l'ordre hiérarchique qui avait présidé à l'arrangement des couverts, le capitaine fit une grimace significative ; il est vrai que sa place était la dernière. Comme il ouvrait la bouche pour en toucher deux mots au majordome, je le tirai violemment par son spencer de flanelle. Il me regarda, étouffa un soupir, et, levant les yeux au ciel, il parut offrir à Dieu ce nouvel affront en expiation de ses vieux péchés.

Le repas se composait de tortue bouillie, de poules grillées, de riz à l'eau et de racines de manioc cuites sous la cendre. Ces différents mets étaient contenus dans des jattes et des soupières en terre brune. Aux cuillers de bois ou d'étain, à la rareté des

JOUEURS D'INSTRUMENTS

fourchettes, à l'absence de nappe et de serviettes, on devinait le vœu de pauvreté et le renoncement au confort de ce monde fait par les disciples de saint François. Deux ou trois pots à large panse contenaient de l'eau de rivière destinée à étancher la soif des convives. Après un court bénédicité, le prieur nous engagea à nous servir nous-mêmes, et, prêchant d'exemple, emplit aussitôt son assiette de chacun des mets dont se composait le menu. Cela fait, il amalgama ces diverses substances, et, quand sa macédoine lui parut à point, il en absorba de volumineuses bouchées, se servant indifféremment de ses doigts et d'une cuiller de corne en forme de spatule. La façon dont le Révérend en usait nous mit parfaitement à l'aise. Chacun, s'affranchissant des lois de

l'étiquette, se servit à sa guise, et bientôt toutes les mandibules furent en mouvement.

Pendant le repas, le vénérable amphitryon, malgré l'activité toute juvénile qu'il déployait dans la mastication et la déglutition des aliments, trouva moyen d'adresser à chaque convive un mot gracieux ou une remarque flatteuse, dont l'à-propos décelait chez lui certaine finesse d'esprit en même temps qu'une connaissance assez exacte du cœur humain.

Au dessert, et comme le majordome venait de placer devant nous, à titre de pruneaux ou de confitures, un peu de mélasse dans une soucoupe, six néophytes mâles firent

DANSEUR DE SARAYACU.

irruption dans la salle, suivis d'une foule nombreuse qui s'aligna le long des murs afin de laisser libre le centre de la pièce. Une danse de caractère fut exécutée par ces hommes aux sons du flageolet et du tambour dont jouaient quatre musiciens. La tâche des flûtistes consistait à donner un *sol* unique et indéfiniment répété, sur lequel les tambours plaquaient un *boum* caverneux. Involontairement je me rappelai Bilboquet de picaresque mémoire. Les amateurs de cette note devaient être contents.

A la chemise et au pantalon blancs du néophyte, les danseurs avaient ajouté un colback de plumes de perroquet surmonté de trois rectrices d'ara bleu et rouge. Un chapelet à plusieurs fils, formé de capsules de cédrèle et de drupes de styrax, ceignait leur poitrine et leur dos en manière d'écharpe. Leurs jambes, depuis la cheville

jusqu'au genou, étaient entourées, comme de cnémides, de rangs de grelots fabriqués par eux [1] et dont le bruissement sec rappelait celui des serpents à sonnettes.

Une longue plume d'ara, ornée à son extrémité d'un duvet d'aigrette et que chaque danseur tenait à la main, lui servait à diriger les musiciens. Selon que la plume fendait l'air de gauche à droite, et *vice versâ*, ou que le chorége exécutant l'agitait au-dessus de sa tête, comme un chef d'orchestre fait de son archet, les flûtes précipitaient ou ralentissaient leur *sol*, et le *boum* des tambours se modelait sur elles.

La danse locale exécutée en notre honneur se composait d'une suite de passes et de voltes, de *balancez* et de *chassez-croisez* qui n'offrait absolument rien de neuf ou de pittoresque comme dessin chorégraphique, mais que chaque danseur avait la faculté d'embellir à son gré, par des flicflacs, des déhanchements, des trémoussements et des pirouettes, qui brodaient comme de capricieuses arabesques sur le fond terne et monotone du tableau. Inutile de dire que la troupe des ballerins, stimulée par notre présence, fit merveille et dansa comme un seul homme.

Bien qu'après quelques minutes d'audition de cette musique chacun de nous sentît déjà ses nerfs prodigieusement agacés, nul n'abandonna la partie et, calme en apparence et le sourire aux lèvres, subit jusqu'à la fin ce martyre d'un nouveau genre. En quittant la table, le capitaine de frégate m'avoua que les piqûres des moustiques dont il avait tant souffert durant le voyage lui semblaient encore préférables au trio de tambour, de flageolet et de grelots qu'on l'avait forcé d'écouter pendant trois quarts d'heure.

Pour chasser le bourdonnement de l'orchestre local qu'il nous semblait toujours avoir dans les oreilles, nous allâmes pousser une reconnaissance dans le village, réunion de chaumières capricieusement dispersées et que des touffes d'arbres isolaient entre elles. Des néophytes groupés sur leur seuil nous firent force cajoleries et nous convièrent à vider avec eux quelques coupes de mazato dont leur cellier paraissait assez bien approvisionné. Nous nous laissâmes cajoler, mais nous refusâmes de boire. Nos rameurs Conibos, les cholos interprètes et le jeune Impétiniri commis à leur garde, avaient reçu l'hospitalité sous le toit de ces bonnes gens, et s'y trouvaient aussi à l'aise que s'ils eussent été dans leur propre logis. Leur teint animé, l'éclat de leurs yeux, leur langue un peu épaisse, témoignaient qu'ils avaient convenablement fêté leur arrivée à la Mission.

Tous nous entourèrent et nous pressèrent dans leurs bras avec cette tendresse expansive que l'ivresse donne aux hommes quand elle ne les rend pas maussades ou furieux. Certain Conibo à figure joviale, que j'avais eu dans ma pirogue depuis Paruitcha jusqu'à Sarayacu, vint passer son bras autour de mon cou, et tout en inspectant ma nouvelle tenue, s'enquit avec intérêt de la *Bichi-hui* qu'il ne voyait plus sur mon corps. L'objet que l'innocent sauvage désignait par ce nom était ma robe de bayeta pourpre qu'il avait convoitée durant le voyage et qu'à cause des longs poils de l'étoffe il prenait pour la

[1] Ces grelots sont empruntés au noyau triangulaire du fruit de l'*Ahuetia cerbera* (fam. des Apocynées). A ce noyau, de la grosseur de celui d'un abricot et coupé en deux de façon à figurer une clochette, les indigènes suspendent intérieurement, au moyen d'un fil, un petit battant en os qui se meut au moindre mouvement et fait entendre, en frôlant les parois internes du noyau, un bruissement plutôt qu'un son distinct.

dépouille d'un animal. De là le nom de Bichi-hui — *peau de bête rouge* — qu'il lui donnait.

Comme il eût été trop long d'expliquer à mon ex-rameur que ce qu'il avait pris jusqu'alors pour la fourrure d'un quadrupède était un morceau de laine de Castille, coupé à la pièce par un respectable marchand de Cuzco et façonné en sac-tunique par une beauté de la ville, qu'en outre mon intention était de conserver ce vêtement qui pouvait m'être utile, je répondis à l'individu que j'avais donné la peau en question à mon ami le capitaine. Cette nouvelle parut le contrarier fort, et, pour l'oublier, il vida d'un trait une écuelle de boisson fermentée.

NÉOPHYTE DE SARAYACU.

Durant cette promenade à travers le village, nous eûmes la curiosité d'entrer dans quelques huttes, afin de juger par l'élégance ou le confort de leur mobilier du degré de civilisation des propriétaires ; mais nous n'y vîmes que des meubles et des ustensiles de première nécessité, barbacoas, hamacs, jarres et cruches, lesquels nous parurent très-inférieurs comme exécution aux objets de même nature façonnés par les indigènes de l'Ucayali. Sous le rapport des arts manuels, la civilisation était restée au-dessous de la barbarie.

En rentrant au couvent, le majordome nous fit part de la décision prise en notre

absence par le chef apostolique de la Mission, à l'égard de nos logements respectifs. Le comte de la Blanche-Épine et l'aide-naturaliste avaient chacun une cellule, tandis que le capitaine, l'alferez et moi nous devions habiter en commun celle où nous nous étions débarbouillés en arrivant. Pareille décision n'avait rien que de simple ; mais le ton mélangé de froideur et de suffisance que prit le majordome pour nous la notifier, et qui contrastait avec son obséquiosité du matin, me fit dresser l'oreille. Je crus sentir flotter dans l'air du réfectoire, où l'homme nous avait arrêtés, comme une vapeur délétère qu'un poëte classique eût appelée : — le souffle empoisonné de la calomnie. —

FEMME DE SARAYACU.

Néanmoins je renfermai mes impressions au dedans de moi, et sans dire un mot a mes compagnons des mauvaises pensées qui me venaient en foule, j'attendis qu'une occasion me permît de juger si mes soupçons portaient à faux.

Cette occasion me fut offerte le soir même. Pendant le souper où le prieur, affectant de ne pas regarder de notre côté, ne me parut occupé que du comte de la Blanche-Épine et de son attaché, envers lesquels il déployait une amabilité charmante, le capitaine, ayant eu l'idée de questionner notre hôte sur certaines particularités qui l'avaient frappé, reçut de lui une de ces réponses étourdissantes qui démontent un homme et le réduisent à l'état de zéro. Sous ce coup de massue auquel il ne s'attendait pas, le chef de la

Commission péruvienne baissa la tête, tandis que son rival, que je ne perdais pas de vue, laissait errer sur ses lèvres un sourire narquois. Le repas fini et les grâces dites, maître et serviteurs tournèrent le dos au capitaine, que l'étonnement semblait avoir changé en statue. En entrant dans notre logement commun, l'infortuné me demanda si je savais à quel motif attribuer la froideur qu'on lui témoignait.

« Je ne puis le savoir au juste, lui répondis-je, mais je l'attribue à la conversation qu'auront eue ensemble, cette après-dînée, le comte de la Blanche-Épine et le vénérable prieur. Ce dernier, nous ayant vus arriver ici dans un accoutrement de mardi gras, se sera probablement informé à votre compétiteur de nos noms, prénoms, qualités, et le noble monsieur, en répondant aux questions du saint homme, n'aura pas manqué de nous habiller de la tête aux pieds. Avez-vous oublié la soirée d'hier et le Yankee mécanicien ? »

Ici le capitaine de frégate, pour épancher le flot de bile qui lui vint à la gorge, accumula sur la tête de son rival toutes les épithètes caractéristiques que le vocabulaire espagnol, si riche en ce genre, put lui fournir.

« Si je le tuais un peu pour lui apprendre à vivre ! » exclama-t-il en manière de conclusion.

Comme je savais mon compagnon trop catholique et trop bien élevé pour charger sa conscience d'un homicide, je souris à son innocente fanfaronnade et l'engageai, puisque nous n'avions ni jeu d'échecs ni dominos pour occuper notre soirée, à tendre notre moustiquaire, à nous coucher et à dormir de notre mieux. Il dédaigna de me répondre ; mais je le vis faire aussitôt sa toilette de nuit, qui consistait à défaire trois boutons de son spencer et à retirer sa chaussure. Un moment après, l'immobilité de son corps et la régularité de son souffle m'annonçaient qu'il voyageait en esprit dans l'empire des songes.

Le lendemain deux religieux franciscains arrivèrent à la Mission. Partis du collége d'Ocopa, ils avaient traversé la Sierra, s'étaient embarqués au Pozuzo où les attendaient une pirogue et des rameurs envoyés par le révérend Plaza, et, descendant la rivière Pachitea jusqu'à sa jonction avec l'Ucayali, ils avaient suivi celle-ci jusqu'à Sarayacu [1]. Tous les deux étaient Italiens. Ils racontèrent leur odyssée, où les piqûres des moustiques jouaient le plus grand rôle.

Quelques minutes de conversation avec les nouveaux venus nous suffirent pour comprendre que nous avions affaire à des cœurs simples et à des cerveaux primitifs. Après le dîner, le prieur eut avec eux une conférence secrète. Tout en les instruisant de ce qui nous était relatif, il dut leur tracer une règle de conduite vis-à-vis du chef de la Commission péruvienne, car, dans la même journée, celui-ci les ayant abordés pour les féliciter sur leur arrivée, ils lui tournèrent impoliment le dos. Le capitaine rentra dans sa cellule, exaspéré par ce nouvel affront.

L'énumération des avanies que le malheureux essuya durant son séjour à Sarayacu

[1] C'est, comme nous l'avons dit ailleurs, la voie que suivent d'habitude les religieux qui vont et viennent du couvent d'Ocopa à la Mission de Sarayacu.

ferait longueur dans ce récit et ne pourrait que réveiller en lui des souvenirs amers, si ces lignes venaient à tomber sous ses yeux. Aussi la passerons-nous sous silence. Contentons-nous de dire que le dédain glacial des religieux à l'égard de notre compagnon fut dépassé par la morgue des serviteurs, qui, pour faire preuve de zèle, s'abstinrent de lui rendre les légers services qu'il put réclamer d'eux. Écrasé par l'attitude superbe qu'avait prise son rival, rudoyé par les moines, raillé par leurs valets, tourné en ridicule par les femmes de la Mission qui, en raison de sa maigreur phénoménale, l'avaient surnommé *Isiato iquipo*, — singe écorché, — le capitaine souffrit comme Mummol, et sa situation eût attendri des pierres, s'il s'en fût trouvé à Sarayacu ; mais les rochers et les menus cailloux sont inconnus à ce sol d'alluvion.

Pendant trois jours que dura son martyre, le chef de la Commission péruvienne ne quitta sa cellule que pour passer au réfectoire, où la cloche nous appelait à l'heure des repas. Disons à sa louange qu'à table, malgré les ricanements du comte de la Blanche-Épine, les façons hostiles des religieux et l'affectation du majordome à ne pas le changer d'assiette, il sut composer sa physionomie et feindre une sérénité qui était loin de son esprit. Pour narguer l'ennemi et lui montrer qu'il était insensible à ses outrages, il se servit copieusement de chaque mets et mit les morceaux doubles avec un appétit stoïque auquel Zénon lui-même eût applaudi.

Comme j'étais le confident de ses pensées secrètes, le troisième jour il m'avoua que sa force morale était à bout, et que son estomac commençait à se révolter contre le dur labeur auquel il le soumettait par bravade. Déjà ses digestions étaient troublées, son chyme tournait au vinaigre, et, cet état de choses persistant, une gastro-entérite allait se déclarer chez lui. Un seul moyen lui restait de conjurer le mal, c'était de faire signer son *exeat* par le vénérable prieur et de quitter la Mission de Sarayacu. L'idée du capitaine s'accordait assez avec mon envie d'occuper seul la cellule que nous habitions en commun, et je l'engageai à en hâter l'exécution. Il ne prit que le temps de se donner un coup de peigne et passa chez le Révérend. Cinq minutes après, il était de retour et me faisait part du résultat de sa visite. Le prieur, me dit-il, l'avait *reçu comme un nègre*, et tout en approuvant son projet de départ, n'avait voulu lui donner ni rameurs ni pirogues, sous prétexte que les uns et les autres lui étaient nécessaires. Pour atténuer la dureté de ce refus, il avait offert au capitaine quelques vivres pour son voyage. En achevant, notre compagnon avait l'air perplexe et ne savait à quoi se décider. Il est vrai que le trajet qu'il avait à faire pour atteindre Lima était de nature à refroidir l'humeur la plus aventureuse. Au sortir de Sarayacu, il lui fallait longer le canal de Santa-Catalina jusqu'à la Mission de ce nom, puis abandonner sa pirogue et marcher tout un jour à travers la plaine du Sacrement pour gagner Chazuta. Là, il s'embarquerait sur la rivière Yanayacu, la descendrait jusqu'à sa jonction avec le Huallaga, traverserait ce dernier cours d'eau, toucherait successivement à Moyobamba, à Chachapoyas, à Cajamarca, et, franchissant deux fois la Cordillère, atteindrait enfin le port de Payta, d'où un navire le conduirait à Callao et un omnibus à Lima. C'était un voyage d'environ quatre cents lieues, et pour l'entreprendre il eût fallu quelques ressources.

Or, depuis la catastrophe de Sintulini, le capitaine logeait le diable dans sa bourse, et sa garde-robe se bornait à ce qu'il avait sur le corps; de là son trouble et sa perplexité au moment de se mettre en route.

Toutefois son hésitation fut de courte durée. Examen fait, avec le lieutenant, de leur situation mutuelle et des chances qu'ils avaient de trouver en chemin des cœurs compatissants, le chef de la Commission péruvienne fixa le départ au surlendemain. La pirogue qui les avait conduits à Sarayacu servirait à les transporter à Santa-Catalina, et les deux cholos interprètes, qu'aux termes du traité de Coribeni le capitaine devait ramener à Lima et recommander à la bienveillance du Président, ces deux cholos seraient utilisés par lui comme rameurs. Rien ne calme l'esprit comme une décision bien arrêtée. A partir de ce moment le capitaine recouvra son ancienne verve, l'alferez sa gaieté, et jusqu'à l'heure du coucher leur conversation ne roula que sur le bonheur de revoir la ville des Rois et de trouver en arrivant bon souper, bon gîte et le reste.

Le lendemain, pendant que le jeune homme faisait radouber la pirogue, le chef de la Commission péruvienne, resté seul avec moi, me prenait les mains d'un air attendri, et, après quelques circonlocutions oratoires, me priait de lui rendre un service qui devait, disait-il, combler tous ses vœux. Comme on n'a rien à refuser à des compagnons qui vont vous quitter pour toujours, je priai le capitaine de s'expliquer, prêt à partager avec lui, si besoin était, les quelques chemises que le destin m'avait laissées. A ma grande surprise, le service qu'il réclamait était une copie d'un dessin que j'avais fait de lui après son naufrage à Sintulini, et qui le représentait avec son chapeau retroussé, son poncho drapé en peplum et ses pieds chaussés de savates.

Non-seulement j'acquiesçai à sa demande, mais, au lieu d'un croquis, je voulus faire une aquarelle où la couleur passée des vêtements, en s'harmoniant au ton blême de la figure, devait ajouter à son expression lamentable. Pendant que je m'escrimais du pinceau, le capitaine m'apprenait que ce portrait, auquel je donnais tous mes soins, serait mis par lui sous les yeux d'une beauté de sa connaissance, afin d'éveiller dans son cœur, jusque-là insensible, une affectueuse pitié pour l'original. Au lieu de rire au nez de mon modèle, comme c'était le cas, je le félicitai du moyen qu'il allait mettre en œuvre, et pour exciter plus sûrement dans un cœur de femme cette pitié sur laquelle il comptait, j'exagérai les cavités de la figure, j'outrai le relief des os, je mis des rides au front et j'allongeai les membres. A ce portrait, véritablement élégiaque et qu'une nature un peu tendre n'eût pu regarder sans pleurer, je joignis un couple d'Antis, de Chontaquiros et de Conibos, pour que notre ami pût offrir à la dame de ses pensées, avec son image altérée par les maux qu'il avait soufferts, le type des peuples barbares qu'il avait visités. Cette idée, qui satisfaisait à la fois son amour et son amour-propre, lui parut ingénieuse, ainsi qu'il eut l'obligeance de me le dire quand je lui remis mon travail.

L'heure du départ arriva. Le capitaine, suivi de l'alferez, son fidèle Achate, se rendit au port de la Mission, où je les accompagnai. Leur pirogue, convenablement

calfatée, était pourvue d'un pamacari neuf [1]. Les provisions de route données par le prieur y étaient entassées; elles se composaient de poisson sec et de bananes vertes, le strict nécessaire. Les deux cholos chargés de la manœuvre de l'embarcation parurent bientôt, poussant devant eux le petit Impétiniri dont les bras étaient liés par une ficelle. Comme je m'indignais de leur façon de traiter cet enfant, le cholo Antonio, qui s'était constitué son gardien et le dressait à des tours de caniche, me dit que c'était par mesure de précaution qu'il en agissait de la sorte, les néophytes ayant tenté de voler l'*Infielito*, pour le garder avec eux à Sarayacu. Le capitaine débarrassa l'enfant de ses ficelles et l'envoya coucher comme un jeune chien sous le pamacari de sa pirogue. Charmé de la sollicitude qu'il témoignait à son protégé, je lui demandai ce qu'il comptait en faire en arrivant à Lima. Il me répondit qu'à défaut de cartes, d'herbiers, de documents scientifiques qu'il pût offrir au Président, il mettrait sous les yeux de Son Excellence le petit Chuncho, comme un échantillon vivant des richesses zoologiques que possédait la République. Après sa présentation officielle au chef de l'État, l'infidèle serait régénéré dans les eaux du baptême, puis, revêtu d'une livrée de fantaisie et sous le nom de Jean, Pierre ou Joseph, il brosserait les habits et cirerait les bottes de son propriétaire. Si l'avenir promis à l'Impétiniri n'avait rien de brillant, il était du moins clairement tracé, et sauf les rebuffades et les coups de canne attachés à sa condition et qu'il lui faudrait subir comme autant d'épreuves, son bonheur en ce monde me parut assuré.

Cependant les cholos avaient pris place à l'avant de la pirogue et n'attendaient que le signal de pousser au large. Le moment de la séparation était venu; le capitaine de frégate me serra vigoureusement la main, et quand l'alferez eut accompli à mon égard la même formalité, il voulut que son singe roux me donnât la patte, ce que l'animal fit sans hésiter. Alors les deux hommes entrèrent dans l'embarcation qui, au cri de *Vamos, hijos* — Allons, enfants — proféré par le capitaine, tourna sa proue à l'Est et gagna le fil du courant. Tant que nous restâmes en vue, j'agitai mon mouchoir en réponse aux hourras des cholos et aux cris d'adieu de nos compagnons. Lorsqu'ils eurent disparu, je regardai autour de moi. La rive était déserte, pas un curieux ne se montrait sur le talus; l'embarquement des voyageurs n'avait eu d'autres témoins que Dieu et moi. Involontairement, je comparai ce départ furtif du chef de la Commission péruvienne à sa sortie pompeuse de Chahuaris, au bruit de la mousqueterie, aux vivat et aux encouragements de l'assistance.

Que d'événements, que de désillusions, que de souffrances morales et physiques signalaient le temps écoulé entre ces deux départs et jalonnaient la distance qui sépare Chahuaris de Sarayacu!

En rentrant dans la cellule que nos compagnons avaient abandonnée avec la joie de prisonniers qui voient tomber leurs fers, je trouvai le majordome occupé à la balayer. Depuis notre arrivée à Sarayacu, c'était la première fois qu'il se livrait à de

[1] Sorte de roufle ou de dais en feuillage qu'on place à l'arrière de l'embarcation, et qui sert à abriter les voyageurs du soleil ou de la pluie.

pareils soins, et j'en fis tout haut la remarque. Loin de se formaliser de mon observation ou plutôt du ton aigre-doux dont je la lui fis, il me répondit gracieusement qu'il en serait de même chaque jour, maintenant que j'étais seul à l'habiter. Ces paroles, jointes à une tasse de café noir que l'individu me servit peu de temps après, en m'engageant à ne pas le laisser refroidir, signifiaient clairement que la réprobation dont le chef de la Commission péruvienne et son lieutenant avaient été l'objet de la part des moines, ne s'étendait pas jusqu'à moi. Au reste, je l'avais déjà reconnu à d'imperceptibles nuances dans le ton et dans les manières de ces derniers, et

DÉPART DU CAPITAINE DE FRÉGATE.

si je n'en avais rien dit à mes camarades de chambre, c'était par pure humanité et pour ne pas retourner le couteau dans leurs plaies.

Cette indifférence ou cette mansuétude des religieux à mon égard, après m'avoir paru étrange, avait fini par piquer ma curiosité. Vingt fois je m'étais demandé d'où me provenait l'avantage d'être exempté des coups d'épingle dont ils criblaient à tout propos le capitaine et l'alferez. Était-ce que le comte de la Blanche-Épine, en faisant de nous au prieur des portraits à la manière noire, avait jugé convenable à sa politique ultérieure d'indiquer vaguement le mien, tandis qu'au contraire il avait donné tous ses soins à ceux de mes compagnons? — Ce point resta toujours obscur pour moi; —

mais l'exception faite en ma faveur me semblait d'autant plus inexplicable, que mon rapprochement immédiat des malheureux excommuniés, la vie à trois que nous menions, les promenades que nous faisions ensemble, devaient me signaler à l'autorité comme un partisan de leur opinion et même un fauteur de leurs hérésies.

D'un autre côté, la facilité du prieur à ajouter foi aux imputations du comte de la Blanche-Épine ne m'avait pas moins étonné que ses procédés agressifs envers les membres de la Commission péruvienne. De la part du vieillard, c'était plus qu'un manque de cœur, plus qu'une violation brutale des préceptes de l'Évangile, c'était une faute contre ses intérêts. N'avait-il pas à craindre qu'en arrivant à Lima, le capitaine de frégate, outré du traitement dont il avait été l'objet à Sarayacu, ne s'en plaignît au Président, et que celui-ci ne vengeât sur les Missionnaires et sur la Mission l'insulte faite à son délégué?

Ces idées, que je viens de grouper méthodiquement et que j'ai tâché d'exprimer clairement, se présentaient alors à mon esprit, vagues, confuses, sans liaison entre elles et comme noyées dans un brouillard qui les dérobait en partie. Toutefois, à travers ce brouillard et malgré son opacité, dans le plan de conduite adopté par le prieur à l'égard de certains d'entre nous et qu'il suivait avec une inflexibilité despotique, je subodorais un mystère que le temps et l'occasion me permettraient peut-être d'éclaircir.

Resté seul possesseur de la cellule que nous avions habitée à trois, mon premier soin fut d'étaler mes dessins et mes cartes, d'exposer à l'air mes plantes sèches et d'assigner un poste fixe aux commensaux de ma ménagerie. Mes aras eurent pour perchoir les montants de la barbacoa où reposait ma moustiquaire. Mon *ateles niger*, attaché par le milieu du corps, fit vis-à-vis à ma tortue *matamata*, captive comme lui. Seul mon caurale ou paon des roses eut la faculté d'aller et de venir à travers la chambre. Des clous plantés dans les murailles et des ficelles tendues dans tous les sens servirent à suspendre des échantillons des trois règnes, des babioles de toute espèce et des colifichets de toutes sortes. Ce genre d'étagères, en harmonie avec la disparate des objets qu'elles supportaient et dont le nombre alla chaque jour augmentant, donna bientôt à ma cellule un cachet remarquable.

Le majordome, fidèle à la promesse qu'il m'avait faite, vint quotidiennement promener son balai à travers ce fouillis. Malgré son obséquiosité constante et les singularités locales qu'il butinait çà et là pour les ajouter à mes collections, je ne pus jamais vaincre la répugnance qu'il m'inspirait. Son haleine, qui dès l'aurore empestait le tafia, et son bredouillement à partir de dix heures me forcèrent de le tenir toujours à distance respectueuse. Disons vite en passant que l'ivrognerie était le péché mignon de ce malheureux qui se grisait jusqu'à trois fois dans la même journée. Comme il rachetait ce défaut par des qualités excellentes, le prieur, dont il était le compatriote, étendait sur lui le manteau de la charité et se contentait de le qualifier d'*Infeliz* ou de *Cochino*, selon que sa vue était plus ou moins trouble et qu'il cassait plus ou moins d'assiettes en servant à table.

Ma vie à la Mission, partagée entre le travail, les repas, les bains, les promenades,

avait le calme régulier d'une horloge. De leur côté, mes compatriotes avaient arrangé la leur à leur guise et dépensaient le temps à leur façon. Le comte de la Blanche-Épine, voluptueusement couché dans un hamac, rêvassait tout le jour ; l'aide-naturaliste empaillait, empaillait, empaillait. Bien que nos cellules, dont les portes restaient constamment ouvertes, ne fussent séparées que par un étroit couloir, nous ne nous voyions guère qu'au moment des repas. En huit jours, mes relations avec le chef de la Commission française avaient atteint un degré de froid qui eût solidifié le mercure. D'un accord tacite nous nous étions affranchis de ces politesses banales qui consistent, en s'abordant,

LA CELLULE DU VOYAGEUR A SARAYACU.

à retirer son couvre-chef et à se demander, tout en pensant à autre chose, si l'on a bien dormi ou fait de mauvais rêves. Nous allions, nous venions, nous nous croisions, nous nous coudoyions même, avec une indifférence de bon goût et sans la moindre affectation blessante de part ou d'autre. Quand par hasard nos yeux se rencontraient, leur regard mutuel était si morne, si atone, si bien dépourvu de pensée, que deux spectres, deux fantômes, deux larves, ne se fussent pas regardés autrement. Évidemment, chacun de nous était mort et bien mort pour l'autre.

Toutefois cette mort, qu'en me tâtant le pouls je constatais être chez moi une cessation complète de l'être, n'était chez mon noble ennemi qu'une somnolence morbide,

une espèce de léthargie qui en affectait les semblants. Je fus amené à juger ainsi de la chose par les questions amicalement insidieuses de l'aide-naturaliste sur les travaux tant diurnes que nocturnes auxquels je me livrais et par l'aveu que me fit un jour le jeune homme du désir véhément qu'avait son patron d'étudier *seulement* pendant quelques heures la nomenclature des plantes que j'avais recueillies, ma collection de types indigènes et mon tracé chorographique de la rivière Ucayali. Ce désir, qui prouvait jusqu'à un certain point que le comte de la Blanche-Épine n'était pas aussi mort à l'endroit de ma personne et de mon œuvre que je me l'étais figuré, fut accueilli par moi avec tous les égards possibles. Seulement, à partir de cette heure, je contractai l'habitude en quittant ma cellule d'en fermer la porte à la clef et de garder la clef sur moi.

Cette précaution dont je croyais devoir user exaspéra si fort l'admirateur de mes travaux, qu'il intima l'ordre à son subordonné de ne plus dépasser mon seuil et de fuir tout contact avec ma personne. Le jeune homme, qui recourait souvent à mon crayon pour ses dessins d'anatomie, fut désolé de la rigueur de son patron. Mais, comme en lui défendant de venir chez moi on ne m'avait pas interdit de passer chez lui, j'y vins de temps en temps croquer la charpente d'un mammifère ou l'appareil digestif d'un oiseau.

La vue de sa cellule, transformée en cabinet de dissection, eût inspiré à l'auteur de *la Curée* d'énergiques ïambes. Le sol en était jonché de dépouilles d'animaux de tout genre : quadrupèdes, oiseaux, sauriens, ophidiens, batraciens, qu'une température de vingt-huit à trente degrés faisait passer rapidement de l'état de cadavres à celui de charognes. Malgré le soin de l'aide-naturaliste d'établir un courant d'air dans ce laboratoire, un bouquet violent, mélange de chair corrompue, d'ammoniaque et de camphre, vous montait au nez dès le seuil, puis, une fois dedans, vous prenait à la gorge et vous faisait éternuer, tousser, pleurer pendant quelques minutes.

Assis devant une table souillée de sang, d'huile et de graisse, encombrée de lambeaux de viande, de carcasses rougies et de moignons hideux, notre taxidermiste, les manches de sa chemise relevées jusqu'aux coudes, comme un boucher à l'abattoir, s'escrimait vaillamment du scalpel, des tenailles ou de la scie, tout en chantant un gai couplet de vaudeville.

Les *sujets* qu'il dépouillait, préparait, corsetait, avec l'aisance et la prestesse que donne une longue habitude, lui étaient fournis par des néophytes que le prieur envoyait, armés de sarbacanes, battre les bois du matin au soir, pour la plus grande gloire de la zoologie. Le saint homme n'épargnait rien pour être agréable à ses hôtes et satisfaire leurs désirs. La Mission tout entière était aux ordres du comte de la Blanche-Épine. Vieillards, adultes et enfants s'ébranlaient à un de ses signes, comme l'Olympe antique à un clin d'œil de Jupiter. Il n'était pas jusqu'aux matrones et aux fillettes qui ne fissent preuve de zèle en battant buissons et broussailles, pour y surprendre un crapaud rare ou un colimaçon curieux. Heureuse la beauté que le hasard favorisait dans ses recherches ! elle en était récompensée par un sourire protecteur que notre compatriote laissait tomber sur elle en la débarrassant du produit de sa chasse.

Comme, à la longue, cette récompense, tout honorable qu'elle fût, eût pu sembler insuffisante aux pourvoyeuses, le prieur, pour entretenir leur émulation, les gratifiait chaque matin de rassades de porcelaine et de rasades d'eau-de-vie prélevées sur l'épargne de la communauté.

Grâce à cette distribution de petits cadeaux, nos chasseresses déployaient une activité extraordinaire et prenaient, pour les conserver à la science, jusqu'aux libellules et aux moucherons de Sarayacu.

Un jour vint où le chef de la Commission française, jugeant ses caissons suffisamment remplis d'échantillons d'histoire naturelle, annonça qu'il allait quitter la Mission pour continuer son voyage. La nouvelle de ce départ fut accueillie par les religieux comme un événement néfaste. Après avoir exhalé des plaintes touchantes et fait de vains efforts pour retenir leur hôte, ils n'eurent plus qu'à s'occuper d'assurer ses aises futures. Pendant que l'un choisissait des rameurs et surveillait l'équipement d'une pirogue, l'autre réunissait des provisions de choix, auxquelles le prieur ajoutait des fruits, des cordiaux, des douceurs locales, destinés à rappeler plus tard au comte de la Blanche-Épine les cœurs dévoués qu'il laissait derrière lui. Ces prévenances des bons moines, cette inquiète sollicitude pour les besoins du noble voyageur, s'exercèrent surtout pendant la dernière journée que celui-ci passa à la Mission. Jamais père adoré, se séparant des siens, ne fut entouré, dorloté, choyé avec plus de tendresse. On eût dit qu'en perdant leur hôte, les dignes Franciscains perdaient le soleil qui les éclairait et faisait mûrir leurs récoltes.

A dix heures du soir, l'aide-naturaliste, trompant la vigilance de son patron, entra sans bruit dans ma cellule et me fit ses adieux. Après m'avoir serré les mains avec effusion et débarrassé de quelques dessins que je ne pus cacher à temps, il me demanda si je comptais rester longtemps à Sarayacu. — Le temps d'étudier la Flore du pays, lui répondis-je. — Puis j'ajoutai mentalement : et de vous laisser, ton patron et toi, prendre sur moi assez d'avance pour que je ne vous rencontre plus en chemin. — Là-dessus nous nous sourîmes une dernière fois de l'air le plus gracieux, et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

Le lendemain j'assistai de la fenêtre de ma cellule au départ des deux voyageurs. A mon grand étonnement, aucune manifestation bruyante ne signala leur sortie du couvent. La cloche resta muette dans le clocher, nul chant pieux ne les accueillit au passage, nulle détonation n'ébranla l'air en leur honneur. Le chef de la Commission française, dépouillé de son auréole et de son habit noir, avait repris le pantalon étroit et la petite veste qu'il portait aux débuts du voyage. L'aide-naturaliste le précédait vêtu d'un sarrau bleu. Comme au jour de l'arrivée du noble personnage, le prieur de Sarayacu marchait encore à son côté, mais sans enthousiasme et sans parasol et de ce pas délibéré qui semble annoncer, chez celui qui l'adopte, l'envie d'en finir au plus tôt avec une fastidieuse corvée. En effet, cinq minutes après, le vieillard était de retour et causait d'un air animé avec ses religieux en leur montrant le port que les voyageurs venaient d'abandonner.

Le sans-façon de ce départ, qui contrastait si fort avec le cérémonial pompeux de l'arrivée, me parut cacher un mystère que je me promis d'éclaircir. A présent que je restais seul à Sarayacu, j'allais avoir toute facilité d'étudier les natures qui m'entouraient et de voir clair au fond des choses.

Le premier soin du prieur, en rentrant au couvent, avait été de visiter les chambres de ses hôtes afin de juger des dégâts commis et des réparations à faire. Le laboratoire du taxidermiste en particulier attira ses regards et fournit ample matière aux digressions des religieux qui l'accompagnaient dans cette visite domiciliaire. J'entendis

AU RÉFECTOIRE.

donner l'ordre de gratter le sol de la chambre, de raboter la table, d'échauder le fauteuil, de passer les murs à la chaux et de brûler du styrax-benjoin sur une pelle. Ce travail, entrepris aussitôt, ne s'acheva pas sans que je saisisse au vol quelques lambeaux de phrases qui, en les ajustant bout à bout, me parurent constituer une philippique assez virulente contre mes anciens compagnons.

Au dîner ce fut pis encore. Le nom du chef de la Commission française étant revenu par hasard dans la conversation, je vis le révérend prieur faire la moue et prononcer assez haut pour être entendu les mots *pequeñez* et *mesquindad*, que les moines répétèrent instantanément comme deux échos. Ces substantifs dont je ne pou-

vais comprendre l'application, bien que j'y tâchasse sérieusement, le nez penché sur mon assiette, me faisaient l'effet de ces inscriptions frustes dont on cherche le sens sous la forme altérée des lettres. Mais j'avais beau éplucher, ressasser les actions passées de mes compagnons, relever un à un les divers épisodes de leur séjour à la Mission, je n'y trouvais aucune relation avec les mots *petitesse* et *mesquinerie* qu'avait murmurés le prieur.

Au sortir de table, Fray Hilario, le plus rustique des deux moines, un Italien de quarante-cinq ans, natif du val de Domo-d'Ossola, qui, par esprit de mortification, ou par goût de l'horticulture, bêchait le jardin du matin au soir, Fray Hilario me demanda en souriant si le départ de mes compatriotes avait laissé dans mon âme un grand vide. Comme le brave homme savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les liens d'affection qui nous avaient unis, je ne vis dans la question qu'il m'adressait qu'une banalité nuancée d'ironie, et je me contentai d'y répondre par un hochement de tête qui pouvait sous-entendre une foule de choses, mais qui n'en précisait aucune. Cette façon discrète d'exprimer ma pensée plut apparemment à mon interlocuteur, car il m'accompagna jusqu'à la porte de ma cellule, où il manifesta tout à coup le désir d'entrer, sous prétexte de voir à quels travaux je me livrais. Si je dis prétexte, c'est que le bon moine m'ayant toujours paru aussi indifférent aux choses de l'esprit, de l'art ou de la science qu'il se montrait passionné pour la culture des aulx et des oignons, l'intérêt subit qu'il témoignait pour mes travaux ne pouvait être qu'une façon adroite de se ménager un tête-à-tête avec moi et de débarrasser son cœur d'un secret quelconque. Je ne m'étais pas trompé dans mes conjectures. A peine avait-il commencé à feuilleter un de mes albums, qu'il me dit à brûle-pourpoint :

« Avez-vous remarqué au dîner que notre père Plaza n'était pas dans son assiette ordinaire ?

— Oui, fis-je ; et que peut-il avoir ?

— Eh ! *caspita*, il a qu'il est mécontent de la façon dont s'est conduit votre compatriote, le comte de la Blanche-Épine. L'accueil que nous avons fait à ce personnage et l'hospitalité grandiose qu'il a reçue à Sarayacu méritaient, ce me semble, une libéralité de sa part. Croyez-vous qu'une centaine de piastres que nous eût laissées ce seigneur en quittant le couvent, l'eussent fort appauvri ? »

Tout en me mordant les lèvres jusqu'au sang pour réprimer certain sourire dont se fût scandalisé Fray Hilario, j'approuvai sa motion par un signe de tête, ce que voyant, il reprit avec une verve d'autant plus impétueuse qu'elle avait été longtemps comprimée :

« Certes ! nous étions loin de supposer qu'un comte, un homme comme il faut, pût agir de la sorte ! Quelle petitesse, quelle mesquinerie ! pas un réal d'argent pour les besoins de la communauté ; pas même un centado de cuivre à nos pauvres miteros qui pendant quinze jours ont battu les bois pour lui procurer des oiseaux. *Valgame Dios !* C'est à ne pas y croire ! — Oh ! nos seigneurs de Gênes et de Turin ont des façons plus nobles, et quand il arrive à l'un d'eux d'être hébergé dans un couvent,

il ne manque pas d'en témoigner sa gratitude aux religieux par un cadeau superbe ou une riche aumône!

Comme il eût été trop long d'expliquer à Fray Hilario que les savants, avides des seules richesses de l'intellect, s'embarrassent peu de cet or que traîne après soi le vulgaire, et que mon compatriote, à supposer qu'il en possédât quelques pièces, devait les avoir consacrées à ses besoins futurs, je me bornai à lui rappeler que le comte de la Blanche-Épine s'étant présenté à Sarayacu sous le patronage immédiat du Président de la République, ce dernier ne pouvait manquer de faire approuver par les Chambres et supporter par le budget les dépenses qu'avait occasionnées aux Missionnaires le séjour de son protégé.

Mais cet argument, que je croyais devoir apaiser l'ire du religieux, fut comme une allumette imprudemment approchée d'un pétard.

« Le Président, le budget! s'écria-t-il l'œil enflammé; mais vous parlez là comme un enfant qui ne sait ce qu'il dit. Est-ce que le Président s'occupe de nous? est-ce que le budget nous vient en aide? Il y a plus de dix ans qu'ils ne nous ont donné un cuartillo. Cent fois nous avons écrit pour réclamer à ce sujet; nos lettres sont restées sans réponse. Ce n'est pas votre comte de la Blanche-Épine qui nous fera solder cet arriéré! Ah! nous ne sommes plus au temps des Vice-rois, où le prieur de Sarayacu recevait un traitement annuel de huit mille piastres, sans compter les dons particuliers des vice-reines, les aumônes et les legs des fidèles! Aujourd'hui, le chef de l'État, tout à ses plaisirs et à ses affaires, nous refuse le nécessaire et voit d'un œil sec nos pauvres Missions marcher à leur ruine. Sans les quêtes que nos frères d'Ocopa font à Lima dans les maisons pieuses, nous n'aurions pas de chemises à donner à nos néophytes, à plus forte raison de quoi nous procurer des haches, des couteaux, des verroteries pour commercer avec les infidèles! Nous vivons dans un triste siècle, don Pablo mio; la foi s'est retirée des cœurs; la religion et ses ministres ne sont plus honorés comme ils l'étaient jadis. Je n'en veux d'autre preuve que l'indifférence des Chambres à notre égard et la misère dans laquelle nous laisse végéter le gouvernement. Au reste, nous lui rendons bien dédain pour oubli, comme vous l'aurez vu par le peu de cas que nous avons fait de ce capitaine de frégate, son envoyé. A quoi bon, en effet, baiser la main qui vous châtie et se priver pour des ingrats! »

La réflexion finale du bon moine valait un long discours; elle eut pour effet de déboucher les avenues de mon cerveau jusqu'alors obstruées, et de me montrer l'endroit et l'envers de la politique suivie par le prieur à l'égard de mes compagnons. Après avoir remercié le hasard qui venait de me donner si complaisamment le mot d'une énigme que je cherchais en vain depuis trois semaines, je m'en remis à lui du soin de me découvrir les secrets qu'on pouvait encore me cacher. Fray Hilario, plus léger de cœur et d'esprit, après la confidence qu'il m'avait faite, s'en alla bêcher le jardin et me laissa à ma besogne.

Durant huit grands jours, les caquets allèrent leur train. Tombés des hauteurs sidérales du rêve sur les tessons tranchants de la réalité, missionnaires et néophytes

exhalèrent leurs plaintes avec une unanimité touchante. Il n'y eut pas jusqu'au Yankee qui, frustré dans son espérance de recevoir quelques bank-notes du noble seigneur qui parlait couramment sa langue et l'avait appelé *My dear*, ne se crût en droit de lancer contre lui son mot et sa pierre.

Si le chef de la Commission française fut un peu flagellé par les commensaux de Sarayacu, comme il appert des lignes qui précèdent, hâtons-nous d'ajouter qu'il ne le fut pas seul, et que l'aide-naturaliste reçut sa part des étrivières. Le dégoût qu'avaient soulevé ses préparations d'animaux fut élevé à la centième puissance, et les adjectifs qualificatifs manquèrent pour l'exprimer. Qu'il fût resté un jour de plus à la Mission, et la peste s'y déclarait infailliblement. La gaieté, l'entrain du jeune homme que chacun avait admirés, ses grimaces comiques, et les pas de danse qu'il essayait parfois dans le réfectoire à l'issue des repas, et dont le prieur et ses religieux avaient ri jusqu'aux larmes, toutes ces manifestations d'une exubérante jeunesse furent impitoyablement honnies et mises sur le compte de la *insensatez* et du manque de savoir-vivre. Bref, le pauvre taxidermiste, malgré son innocence ovine, fut accroché en effigie à la même branche que son patron.

Cette semaine écoulée et la part faite à la critique, les religieux évitèrent soigneusement de prononcer des noms qu'aucun bienfait ne rappelait à leur mémoire. Durant mon séjour à Sarayacu, à Tierra-Blanca, sur divers points de la rivière Ucayali, je n'entendis donc plus parler de mes compatriotes. Il est probable que j'aurais fini par les oublier tout à fait si, en entrant dans les eaux de l'Amazone et touchant barres aux mêmes endroits qu'eux, on ne m'eût répété les propos enfiellés que M. de la Blanche-Épine avait tenus sur le compte de son rival le capitaine de frégate, auquel il paraissait avoir voué une de ces haines sublimes que le temps et l'éloignement, loin d'affaiblir, ne font que fortifier. Inutile de dire que je rétablis les faits sous leur jour véritable, en rendant à César ce qui lui revenait de droit.

Ici nous nous apercevons, bien qu'un peu tard sans doute au gré des esprits positifs à qui répugnent la fantaisie dans le voyage et les digressions dans le récit du voyageur, nous nous apercevons que, d'à-compte en à-compte, nous sommes parvenu à payer nos dettes et à nous libérer envers les compagnons de route que, d'Echarati à Sarayacu, le hasard nous avait donnés. Donc, maintenant que ces messieurs n'ont plus rien à nous réclamer, que nous avons tracé tant bien que mal leurs caractères, développé leurs petites passions, et conduit jusqu'au dénoûment l'action à laquelle ils participaient, et nous avec eux, laissons-les regagner en paix leurs pénates d'or ou d'argile, et rentrons dans notre sujet pour n'en plus sortir.

Le tableau de la Mission de Sarayacu, que nous allons tracer, serait pour le lecteur un travail incomplet, et peut-être incompréhensible, si nous ne le faisions précéder d'une notice explicative sur la plaine du Sacrement dans laquelle cette Mission est située. La fondation du village chrétien et de ses annexes est d'ailleurs étroitement liée à la découverte de cette partie du continent américain; elle en est comme la conséquence immédiate, et l'on ne peut parler de l'une sans que l'autre réclame aussitôt. Usons donc

du privilége qui nous est concédé, comme à l'Asmodée de Lesage, de nous affranchir des lois du temps et de l'espace, et reportons-nous en idée à l'époque où la plaine du Sacrement, encore inconnue, n'était habitée que par la nation Pano et les tribus de sa descendance.

Cette plaine, parallélogramme irrégulier compris entre les rivières Marañon, Pachitea, Ucayali et Huallaga, fut découverte, le 21 juin 1726, par deux Indiens Panataguas des Missions du Pozuzo [1]. En voyant, des hauteurs du Mayro, la vaste contrée dont les forêts, pareilles aux vagues d'une mer, se déroulaient jusqu'aux confins de l'horizon, ces néophytes la prirent naïvement pour une *pampa llana* (plaine rase), et comme le jour où ils l'apercevaient pour la première fois était celui du *Corpus*, ou Fête-Dieu des Espagnols, ils lui donnèrent le nom de Plaine du Saint-Sacrement, ou du Sacrement, qu'elle porte encore aujourd'hui.

En réalité, rien n'est moins plan que cette plaine, traversée du Sud au Nord par la Sierra de San-Carlos, ramification des Andes centrales, qui y détermine un faîte de partage (*divortia aquarum*) et, après avoir envoyé huit rivières à l'Ucayali et vingt-trois au Huallaga, s'affaisse et rentre en terre aux environs de la lagune Pitirca, sous le quatrième degré de latitude. Mais le nom de plaine que reçut à première vue cette péninsule [2], ayant prévalu jusqu'à ce jour, nous continuerons de le lui donner comme tout le monde ; seulement nous ferons remarquer, et cela pour l'acquit de notre conscience, que la chaîne minérale qui traverse longitudinalement cette contrée, les quebradas et les rivières qui la sillonnent, et par suite les mouvements brusques ou onduleux de ses terrains, la rapprochent de la *montagne* bien plus que de la *plaine*.

Longtemps avant sa découverte à vol d'oiseau ou de ballon, la plaine du Sacrement avait été côtoyée par des missionnaires, et les grands cours d'eau qui la bornent dans les quatre aires du vent comptaient déjà sur leurs rives plusieurs Missions : ainsi, en 1670, les pères Juan de Campos, José Araujo et Francisco Guttierez avaient fondé deux villages chrétiens dans la partie la plus septentrionale du Huallaga ; en 1686, le révérend Biedma, qui descendait le Pachitea et remontait l'Ucayali, avait visité successivement les Cacibos (*hodiè Cachibos*), les Schetibos, les Conibos, les Sipibos, les Panos, et laissé chez ces naturels des traces de son passage ; d'autres missionnaires, venus après lui, avaient continué son œuvre en fondant de nouveaux villages ou en rétablissant ceux que brûlaient,

[1] Les Missions du Pozuzo, fondées en 1712 par le P. Francisco de San José, à qui l'on doit également la fondation du collége apostolique d'Ocopa, relevaient à cette époque de la province des Douze-Apôtres de Lima, où de nombreuses Missions existaient déjà depuis l'année 1631. Par suite des nouvelles divisions territoriales du Pérou, ces Missions du Pozuzo, qui ne sont aujourd'hui que de misérables *pueblos*, habités par la descendance des premiers néophytes, se trouvent englobées dans la province de Huanuco, et relèvent du département de Junin.

[2] Une langue de terre d'environ un degré de largeur, située entre les sources des rivières Huallaga et Pachitea, rattache, dans la partie du Sud, la plaine du Sacrement aux versants orientaux des Andes. Ajoutons que, malgré les récits des missionnaires, les comptes rendus des voyageurs et les relevés statistiques faits depuis deux siècles, cette plaine, objet des plus fantastiques hypothèses, est encore, pour la plupart des Péruviens de la Côte et de la Sierra, une prairie sans limites connues, couverte de fourrage à hauteur d'homme, et où tous les animaux rares ou féroces du globe se trouvent réunis.

après les avoir saccagés, les Indiens barbares dans leurs invasions à main armée chez les néophytes.

De 1670 à 1756, l'œuvre *de propaganda fide* se poursuivit sur les points indiqués sans amener de résultats notables. En 1757, les pères Santa-Rosa, Fresneda et Cabello, accompagnés de trois cents néophytes des Missions du Haut-Huallaga, entreprirent une exploration de la plaine du Sacrement, qui les conduisit, après bien des fatigues, chez les Panos de Manoa. Ceux-ci, prenant l'alarme à la vue d'inconnus auxquels ils supposaient des intentions hostiles, les accueillirent à coups de flèches et de massue. Un engagement général s'ensuivit, et quelques morts des deux partis restèrent sur le carreau. Dans le désordre de la mêlée, les religieux réussirent à s'emparer de trois enfants Panos, qu'ils emmenèrent avec eux.

Deux ans après cet essai de conquête apostolique, et malgré les tristes avantages qu'on en avait retirés, de nouveaux missionnaires, partis de Huanuco avec une escorte de soldats espagnols, tentaient de se frayer un passage à travers les forêts de la plaine du Sacrement, et d'arriver jusqu'aux peuplades infidèles. Mais, après huit jours de marche à l'aventure, les soldats, rebutés par la fatigue et le mauvais état des chemins, se mutinaient et, refusant de passer outre, obligeaient les religieux à revenir sur leurs pas.

Au mois de mai 1760, une nouvelle expédition fut résolue. Elle se composait des pères franciscains Miguel Salcedo et Francisco de San José, de quatre-vingt-dix néophytes, de sept Espagnols et d'un interprète. Cet interprète, jeune fille de la nation Pano, était un des trois enfants qu'en 1757 les pères Fresneda et Cabello avaient capturés. Baptisée par eux sous le nom d'Ana Rosa, elle avait été élevée à Lima dans le monastère de Sainte-Rose de Viterbe, et comme, en apprenant l'espagnol et le quechua, elle n'avait pas oublié sa langue maternelle, on l'avait adjointe à l'expédition pour faciliter ses rapports avec les naturels. En atteignant le territoire des Panos, les religieux la détachèrent en avant pour annoncer leur arrivée aux gens de sa tribu. Ceux-ci, qui l'avaient crue morte ou esclave, furent charmés de la revoir et la comblèrent de caresses. Ana Rosa, usant adroitement du prestige que lui donnaient aux yeux des siens son éducation, ses manières et le costume de novice qu'elle avait adopté, sut disposer leurs esprits en faveur des missionnaires. Hommes et femmes accueillirent cordialement ces derniers, et leur promirent d'embrasser la religion chrétienne.

Charmés de l'accueil de leurs hôtes et confiants dans leur promesse, les religieux résolurent de fonder une Mission en cet endroit. Le père Salcedo, accompagné de ses néophytes, retourna bientôt à Ocopa rendre compte à ses supérieurs du résultat de son voyage, laissant le père San José, les sept Espagnols et Ana Rosa à Suaray, ainsi se nommait le village des Panos où ils avaient établi leur séjour. Dix-huit mois s'écoulèrent sans que le père San José reçût de nouvelles de son compagnon. Pendant ce temps, il vécut de la vie des Indiens, chassant et pêchant avec eux, et partageant, selon l'abondance ou la disette de vivres, leurs repas copieux ou leurs jeûnes érémitiques. Déjà ses vêtements tombaient en lambeaux, son corps, exposé aux piqûres des moustiques, s'était couvert de plaies, et le découragement allait s'emparer de lui, quand des religieux

d'Ocopa arrivèrent à Suaray. Leur vue lui fit oublier ses souffrances et lui rendit toute son énergie. Ces pères apportaient, avec des provisions de plusieurs sortes, des instruments aratoires, des semences et jusqu'à des animaux domestiques destinés à la Mission future.

A dater de ce moment, les choses prirent une heureuse tournure. Des défrichements furent pratiqués; des plantations de manioc et de bananiers, faites sur divers points, assurèrent la subsistance des religieux et des néophytes. Les envois d'Ocopa se régularisèrent; de nouveaux missionnaires vinrent se joindre à ceux de Manoa pour travailler avec eux à l'œuvre commune. En sept ans, sept Missions furent fondées sur la rivière Ucayali, entre l'embouchure du Pachitea et la Sierra de Cuntamana. Tout semblait leur présager un avenir durable, lorsqu'un Indien Sipibo, du nom de Rungato, dont nous avons eu l'occasion de parler[1], alla de Mission en Mission souffler la discorde au cœur des néophytes, et provoquer de leur part le soulèvement qui amena la destruction des villages chrétiens de l'Ucayali et le massacre de tous les missionnaires. D'après des *on dit* de l'époque, ce Sipibo Rungato entretenait des relations coupables avec Ana Rosa. L'indigne élève des missionnaires, avertie à l'avance du complot tramé contre ses bienfaiteurs, se garda de les en instruire et les laissa froidement massacrer. Cette insensibilité de sa part et la vengeance exercée contre les religieux, eurent pour cause, dit-on encore, le châtiment corporel infligé par l'un d'eux à l'Indien Rungato, pour une faute dont celui-ci s'était rendu coupable.

Vingt-deux ans après cette catastrophe, en 1790, le père Manuel Sobreviela, gardien du collége d'Ocopa, ayant tenté de relever de leurs ruines les Missions de l'Ucayali, s'introduisit dans la plaine du Sacrement, en suivant le cours du Huallaga jusqu'au village de la Grande-Lagune. Là il débarqua, et, prenant à travers forêts, il atteignit Sarayacu[2], où les Panos, après le massacre des missionnaires à Suaray, étaient venus fonder un petit village. Ana Rosa y vivait avec eux. Son intelligence, son aptitude à parler différents idiomes, lui avaient valu l'honneur, sans précédent chez ces nations sauvages, d'être élevée par ses concitoyens au rang de curaca ou capitaine.

Le père Sobreviela fut accueilli avec empressement par les assassins des religieux d'Ocopa. Le Sipibo Rungato était mort dans l'intervalle, et Ana Rosa, en approchant de la cinquantaine, avait dit adieu aux passions de sa jeunesse[3]. La vue d'un missionnaire, qui lui rappelait son innocence passée et l'instruction religieuse qu'elle avait reçue, l'émut fortement. Elle se sentit touchée de la grâce et supplia le père Sobreviela de se fixer à Sarayacu, pour faire entendre à sa tribu la parole de l'Évangile. Le missionnaire,

[1] Voy. notre étude sur les Indiens Panos.

[2] Cet itinéraire, qui allonge de cent quatre-vingts lieues le chemin qu'on suit habituellement pour passer des rives du Huallaga à Sarayacu, en prenant par Yanayacu, Chasuta et Santa-Catalina, avait été imposé au père Sobreviela par sa qualité de gardien du collége d'Ocopa qui l'obligeait à visiter les Missions de Maynas, lesquelles, après avoir appartenu longtemps aux Jésuites de Quito, se trouvaient comprises, depuis l'expulsion de ceux-ci, dans la juridiction ecclésiastique d'Ocopa.

[3] Ana Rosa mourut à Sarayacu à l'âge de soixante-quatorze ans. Le révérend Plaza, qui l'assista à ses derniers moments, nous dit qu'elle était bourrelée par les remords de son action passée, et s'imaginait voir des démons autour de sa couche. Elle est enterrée devant le maître-autel de l'église, à quelques pas des missionnaires massacrés à Suaray, et dont les restes avaient été déposés en ce lieu par ordre du P. Sobreviela.

que ses affaires rappelaient à Ocopa, ne put se rendre à sa prière, mais lui promit d'y avoir égard.

L'année suivante, il envoyait à Sarayacu les pères Narciso Girbal, Barcelo et Buonaventura Marquès, dont nous avons mentionné le zèle et traduit la correspondance privée dans notre notice sur les Indiens Panos.

De 1791 à 1795, les Missions de l'Ucayali en général, et celle de Sarayacu en particulier, eurent une phase prospère. Passé ce temps, les néophytes d'origines diverses qu'on y avait réunis et qui jusque-là avaient vécu en bon accord, se brouillèrent, refusèrent de se rendre aux offices et finirent par former, dans chaque Mission, autant de schismes que de tribus distinctes. Cette inimitié, qui allait croissant, faisait présager une catastrophe terrible, et les missionnaires, craignant pour leur vie, se résolurent à partir pour Ocopa.

Sur ces entrefaites, un jeune moine franciscain de Riobamba, qu'un article du *Mercurio peruano*, journal publié à Lima, avait instruit de la crise imminente qui menaçait les Missions de l'Ucayali, abandonna les régions de l'Équateur, descendit la rivière Napo et se produisit à Sarayacu au moment où les pères Girbal et Marquès se disposaient à en sortir.

Avec cette assurance de la jeunesse qui défie le danger et se rit des obstacles, notre jeune homme, qui n'était autre que le révérend Fray José Manuel Plaza, offrit aux missionnaires de se mettre à la tête de leurs Missions et de continuer à ses périls et risques de les diriger dans la bonne voie [1]. Les religieux acceptèrent sa proposition, mais n'en effectuèrent pas moins leur départ dans un prompt délai. Fray Manuel Plaza resta seul à Sarayacu, n'ayant pour faire face à la situation que l'énergie de ses vingt-trois ans et les promesses que les pères Girbal et Marquès lui avaient faites, en le quittant, de lui envoyer d'Ocopa des moines de leur ordre pour prendre part à ses travaux, des outils, des semences et des provisions pour pourvoir à sa subsistance.

Trois ans s'écoulèrent, pendant lesquels le révérend Plaza reçut du couvent d'Ocopa les secours que les pères Girbal et Marquès lui avaient promis. Toutefois aucun religieux ne vint partager sa solitude. La Mission de Sarayacu et ses annexes étaient pacifiées et tous les néophytes si bien rentrés dans le devoir, que leur jeune prieur, fier du succès de son œuvre, crut devoir écrire au père gardien d'Ocopa pour le prier d'envoyer un religieux de l'ordre s'assurer *de visu* de l'état florissant des Missions de l'Ucayali. Le père Luis Colomer fut chargé de cette vérification. Il vint à Sarayacu et put apprécier l'ordre et la régularité avec lesquels fonctionnaient les divers rouages de la machine. Après avoir constaté les effets, il voulut remonter aux causes et demanda naïvement à son frère en religion, par quel moyen il avait obtenu ce beau résultat. — « C'est mon secret, » — répondit le jeune homme avec ce sourire empreint de finesse, de bienveillance et d'ironie qu'il conservait encore dans sa vieillesse. Le père Luis Colomer respecta le

[1] Il n'existe d'autre biographie du révérend Fray José Manuel Plaza, qu'une courte notice publiée en 1845, dans le journal *El Comercio* de Lima, notice où l'inexactitude des faits et gestes du personnage s'unit, chez son panégyriste, à une ignorance complète des localités. Nous ne disons rien du ton laudatif de ce morceau littéraire, qui dépasse l'hyperbole de cent coudées et rappelle par trop le pavé de l'ours du bon la Fontaine.

secret de son collègue et de retour à Ocopa fit un rapport élogieux sur l'état des Missions et les capacités administratives de leur directeur.

Cinquante et un ans après cette visite du père Colomer, à l'époque où nous connûmes le révérend Plaza, il ne faisait plus un mystère du moyen par lui mis en œuvre pour pacifier les Missions de l'Ucayali et obtenir des néophytes une obéissance passive.

PORTRAIT DE FRAY JOSÉ-MANUEL PLAZA.

Quelques lignes extraites de ses confidences personnelles à ce sujet, expliqueront son mode de gouvernement, d'ailleurs assez simple.

« Quand je vins m'établir à Sarayacu, nous disait-il, la polygamie était encore en usage chez les néophytes. Certains d'entre eux avaient jusqu'à cinq femmes. Par ce relâchement des mœurs, tu peux juger de ce qu'était le reste. Pour remédier à cet état

de choses, j'eus recours sur-le-champ au nerf de lamantin, aux menottes et aux entraves. Je frappai moi-même fort et longtemps. Vingt-cinq coups pour une faute ; cinquante pour la récidive. Dieu m'inspirait ! au bout d'un an de ce régime, mes Indiens étaient devenus doux comme des moutons.

« En les menant ainsi à la baguette je savais parfaitement que je risquais ma vie ; aussi me tenais-je sur le qui-vive. J'avais dans un coin de ma cellule du charbon pilé, un sac d'Indien, un arc, des flèches et une sarbacane. Comme les Indiens n'attaquent jamais que la nuit, au moindre bruit que j'entendais, je sautais à bas de ma couche, je me noircissais le visage avec le charbon, je revêtais le sac, prenais en main l'arc, les flèches et la sarbacane et passais ainsi déguisé au milieu des assaillants qui, dans l'obscurité, m'eussent pris pour un des leurs. Une fois dans la forêt, je marchais entre le Nord et l'Ouest jusqu'à ce que j'eusse atteint les Missions du Huallaga. La sarbacane m'eût procuré de quoi vivre en route ; l'arc et les flèches m'eussent servi à me défendre contre les animaux féroces. »

Cet extrait des confidences du révérend Plaza, que nous relevons aujourd'hui sur le livret *ad hoc* où nous les consignions à la fin de chaque journée, peut donner, avec le secret de ses procédés administratifs, une idée de la trempe vigoureuse de sa nature.

Chaque fois que la conversation tombait sur ce sujet, et souvent nous l'y amenâmes sans que nul s'en doutât, l'œil du vieillard s'animait et lançait des éclairs, une ardeur généreuse empourprait son visage et, s'agitant sur sa chaise curule, il faisait claquer ses doigts comme des castagnettes en souvenir du temps passé.

Mais revenons à notre histoire.

Le rapport du père Colomer sur l'état des Missions de l'Ucayali, détermina le prieur d'Ocopa à envoyer au révérend Plaza de nouveaux subsides et un renfort de six religieux pour l'aider dans son œuvre. Ces religieux, répartis dans diverses Missions de l'Ucayali, y restèrent jusqu'en 1821, où les luttes politiques dont l'Amérique espagnole était alors le théâtre amenèrent leur dispersion.

Déjà en 1819, la renommée du père Plaza, qui avait traversé les Andes, lui avait valu l'honneur d'être appelé à Lima par le Vice-roi Abascal, qui voulait être renseigné sur la navigation des rivières de l'intérieur, dans le cas où l'armée royaliste, prise entre les indépendants du Nord et ceux du Sud qui tentaient d'opérer leur jonction du côté de Lima, serait forcée de se replier sur Jauja et les vallées de l'Est. Notre missionnaire se rendit à l'invitation du Vice-roi, lui donna tous les renseignements qu'il put souhaiter, et, comblé d'éloges et de dons pécuniaires, revint à Sarayacu en descendant les rivières Apurimac et Chanchamayo qu'il avait remontées pour gagner Andamarca, Tarma, et enfin Lima.

Malheureusement pour l'avenir des Missions qu'il dirigeait, comme pour le sien propre, les indications et les renseignements du révérend Plaza, si précis qu'ils fussent, ne purent empêcher que les troupes de Sucre et de Bolivar ne se rejoignissent, que l'armée royaliste, prise entre deux feux, ne fût battue dans les plaines d'Ayacucho, la domination espagnole abolie et l'indépendance du Pérou proclamée.

Ces événements, qui bouleversèrent la face du pays, eurent pour les Missions un contre-coup terrible. A la première nouvelle du soulèvement des patriotes, un ordre émané du collége d'Ocopa enjoignit à tous les missionnaires de quitter leurs Missions dans le plus bref délai et de venir se rallier à leur supérieur. Le père Plaza, qui ne relevait pas directement du couvent d'Ocopa, bien qu'il en suivît la règle, fut excepté ou plutôt ne fut pas compris dans cette mesure.

En peu de temps, les Missions de l'Ucayali, abandonnées par leurs pasteurs, se dépeuplèrent une à une. La plupart des néophytes retournèrent vivre dans les bois avec

NAVIGATION DU RÉVÉREND PLAZA SUR LES RIVIÈRES APURIMAC ET CHANCHAMAYO.

leurs frères barbares ; quelques-uns se réunirent aux chrétiens de Sarayacu. Le révérend Plaza, à qui la nouvelle république et le collége d'Ocopa ne venaient plus en aide, comprit que sa Mission ne pouvait vivre de l'autel et tâcha de la faire vivre par le commerce. Il planta des cannes à sucre, fabriqua du tafia et de la mélasse, fit des salaisons de poisson, recueillit dans les forêts de la salsepareille et du cacao et alla jusqu'à la frontière du Brésil tirer parti de ces denrées.

Cette vie de labeur et de spéculations dura sept années; puis un jour vint où le chagrin et la maladie eurent raison de l'énergique volonté du Révérend. Une fièvre maligne s'abattit sur lui et l'obligea de garder le lit pendant cinq semaines. Quand il

fut en état de rassembler deux idées, il se sentit si affaibli au physique, si découragé au moral, qu'il jugea nécessaire d'aller respirer l'air natal et de consulter sur son état les docteurs du pays. Il quitta donc Sarayacu, descendit l'Ucayali, entra dans le Marañon et remonta la rivière Napo. Après quarante jours de navigation, il atteignait le village de Santa-Rosa, d'où quatorze jours de marche le conduisaient à Quito.

Une entrevue qu'il eut avec l'évêque de Quito, don Rafael Lazo de la Vega, et le libérateur Simon Bolivar lui valut du premier force éloges sur sa belle conduite et du second un mandat de deux cent cinquante piastres sur le trésor. A cette libéralité du héros d'Ayacucho, un frère de notre missionnaire, le chanoine Plaza, ajouta trois cents piastres qui lui permirent de s'approvisionner d'une foule de choses qui manquaient depuis longtemps à sa Mission. Ce changement de fortune influa heureusement sur sa santé qui se rétablit à vue d'œil. A peine eut-il recouvré assez de force pour se mettre en voyage qu'il prit congé des personnes qui l'avaient secouru et se rembarqua sur la rivière Napo. Après huit mois d'absence, il était de retour à Sarayacu. Les néophytes des deux sexes auxquels, par une grâce toute spéciale, il avait réussi à inspirer autant d'attachement pour sa personne que de terreur pour la cravache en nerf de lamantin dont il usait à leur égard, les néophytes firent éclater à sa vue les transports les plus vifs; hommes et femmes couvrirent ses mains de baisers, et le croyant toujours malade, le prirent dans leurs bras et le portèrent jusqu'à sa cellule. A l'ancien règlement que le révérend Plaza remit en vigueur, le jour même de son arrivée, les enfants de son cœur, comme il les appelait, reconnurent bien vite que leur père spirituel avait recouvré la santé du corps et celle de l'esprit.

Six ans s'écoulèrent sans amener de changement dans la situation du missionnaire et de la Mission. Les fonds recueillis à Quito par le Révérend s'étaient épuisés lentement; ses pétitions au collége d'Ocopa et au Président de la république n'avaient jamais eu de réponse, et devant les besoins toujours croissants des néophytes, il allait en être réduit à recommencer son ancien trafic de poisson salé et de salsepareille, lorsqu'une visite à laquelle il ne s'attendait pas vint faire diversion à ses ennuis et lui rendre un peu d'espérance.

Deux officiers de la marine britannique, MM. Smith et Lowe, étaient partis de Lima avec l'intention de visiter la plaine du Sacrement et de descendre l'Amazone jusqu'à la mer. Le Président, à qui ils avaient soumis préalablement leur projet, s'y était intéressé, et, pour que les travaux qu'ils allaient entreprendre fussent profitables à la République, il leur avait adjoint pour prendre part à ces mêmes travaux un major d'infanterie et un lieutenant de marine, MM. Beltran et Ascarate, en compagnie desquels ils arrivèrent à Sarayacu. Leur apparition fut saluée avec joie par le père Plaza, et par les néophytes avec un enthousiasme indescriptible. A part les religieux qui les avaient catéchisés, ces Indiens n'avaient jamais eu l'occasion de voir des Européens, et surtout des fils d'Albion à peau blanche et à cheveux rouges; aussi gardèrent-ils des deux officiers de marine, un souvenir qu'après treize ans écoulés depuis leur visite nous allons retrouver dans toute sa fraîcheur.

Les voyageurs, fêtés, choyés par le révérend Plaza, restèrent huit jours à Sarayacu, pendant lesquels il eut tout le temps de leur raconter son histoire et de se plaindre à eux de l'indifférence que lui témoignaient les religieux d'Ocopa et le chef de l'État. Les officiers anglais, que ces affaires de ménage intéressaient peu et qui d'ailleurs comprenaient et parlaient à peine l'espagnol, se contentèrent en quittant la Mission de remercier le missionnaire de la façon aimable dont il les avait accueillis ; mais les Péruviens Beltran et Ascarate, de retour à Lima, firent en faveur de leur hôte une levée de boucliers, — ce qu'aujourd'hui nous nommerions une réclame, — et cela avec tant de

RETOUR DE QUITO DU RÉVÉREND PLAZA.

zèle, de retentissement et de bonheur, que tous les regards de la foule se tournèrent du côté de la plaine du Sacrement, vers ces Missions de l'Ucayali qui pour la plupart des habitants de la Côte et de la Sierra n'existaient plus qu'à l'état de légende.

Une aurore nouvelle parut se lever sur ces points oubliés. L'avenir des Missions devint le sujet de conversation à l'ordre du jour. On en parla dans les salons et dans les ranchos. Une collecte faite dans un moment d'enthousiasme parmi les commerçants des *Portales* produisit une somme assez ronde. Alors on se mit en quête de missionnaires, et naturellement on s'adressa aux Franciscains de Lima ; mais, pour des motifs que nous ignorons, aucun religieux de cet ordre ne voulut quitter son couvent pour aller

s'établir à Sarayacu. Dans cette fâcheuse occurrence, l'archevêque Benavente fut obligé de recourir aux couvents d'Europe. Des moines italiens, qui rêvaient sans espoir la palme du martyre, accoururent à son appel. En 1836, les pères Simini, Vicli, Rossi, Bregati et quelques autres dont les noms en *i* nous échappent, s'installaient à Ocopa et y fondaient un collége apostolique destiné à approvisionner de desservants les Missions de l'Ucayali.

Les pères Simini et Vicli furent les premiers de ces religieux qui vinrent à Sarayacu partager la solitude et les travaux du révérend Plaza ; leur arrivée fut saluée par le vieillard comme un événement heureux. Désormais il allait avoir auprès de lui des amis qui vivraient de sa vie, des cœurs dans lesquels il pourrait épancher son cœur, des intelligences en état de comprendre la sienne, et cette idée combla momentanément tous ses vœux. Les premiers temps de ce triumvirat apostolique furent signalés par l'entente la plus cordiale et l'union la plus fraternelle. Par malheur l'esprit humain est ainsi fait, qu'à la longue il se lasse de tout, même de la paix et de la concorde. De petites difficultés surgirent un beau jour entre nos religieux, de petites blessures d'amour-propre furent faites de part et d'autre ; on échangea quelques mots aigres, et la guerre fut déclarée. Alors les moines italiens s'unirent dans un touchant accord et tentèrent de substituer leur domination à celle du révérend Plaza ; mais celui-ci, que quarante années de gouvernement absolu avec un nerf de lamantin pour sceptre avaient rendu presque féroce à l'endroit de ses prérogatives, se redressa de toute sa hauteur et contraignit ses présomptueux adversaires à s'humilier devant lui. Après trois ans de séjour à Sarayacu, les pères Simini et Vicli retournèrent à Ocopa et d'autres moines italiens vinrent prendre leur place. Instruit par l'expérience, le révérend Plaza n'eut garde de s'humaniser avec les nouveaux venus et les tint à distance, ainsi que tous ceux qui leur succédèrent.

Ce réveil de la foi, que nous avons constaté en passant, cet élan d'enthousiasme en faveur des Missions, s'éteignirent ou s'atténuèrent sensiblement après quelques années. Les commerçants des Portales ne songeaient plus qu'à leur commerce, et le chef de l'État, tout à sa politique, avait oublié les villages chrétiens de l'Ucayali. Seul l'archevêque Benavente les appuyait toujours de ses vœux et de ses prières ; mais cet appui ne leur suffisait pas pour vivre, et sans un système de quêtes dans les divers quartiers de Lima imaginé par Fray Ildefonso Roa [1], système que les religieux italiens perfectionnèrent et étendirent par la suite aux trois provinces de Lima, de Pasco, de Xauja, Sarayacu et ses annexes n'existeraient plus à cette heure ou seraient passés de l'état de Missions à celui de comptoirs, comme la plupart des villages du Haut-Amazone, longtemps gouvernés par des Franciscains du Pérou ou des Carmes du Brésil, et régis aujourd'hui par des gouverneurs trafiquants.

[1] Ce frère Ildefonso Roa, enfant de troupe né en Espagne, était venu jeune en Amérique, où il suivit la carrière des armes. Lors de la bataille d'Ayacucho, qui assura l'indépendance du Pérou, il était sous-lieutenant au régiment *Royal-Alexandre*. Resté sans moyens d'existence par suite du licenciement des troupes espagnoles, il entra dans le couvent d'Ocopa et prit l'habit de Saint-François. Si ses allures comme moine se ressentirent toujours de son premier état, son zèle, son activité comme frère quêteur, sa façon toute militaire de réveiller la tiédeur des fidèles et de stimuler leur charité, furent d'un utile secours aux religieux de l'ordre.

Après ce coup d'œil jeté sur la plaine du Sacrement et sur les Missions de l'Ucayali, que nous avons prises à leurs débuts et suivies dans leurs phases de progrès et de décadence, il nous reste à les envisager au point de vue de l'actualité. A ceux de nos lecteurs qui, ne trouvant pas dans la revue que nous allons en faire ce qu'ils s'attendaient à y rencontrer, pourraient nous imputer à faute leur désenchantement, nous répondrons que nous n'en pouvons mais, et que la faute, si faute il y a, en est aux temps, aux lieux, à la nature des individus et à l'esprit des institutions. Humble observateur, nous nous sommes borné jusqu'ici à recueillir des faits et à poser des prémisses, laissant à ceux qui nous font l'honneur de nous lire le soin de rechercher les causes et de tirer les conséquences.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, la Mission de Sarayacu compte cent soixante-six maisons construites, comme celles des indigènes de l'Ucayali, avec des lattes de palmier et couvertes en palmes. La seule particularité qui les distingue de ces dernières, c'est qu'au lieu d'être ouvertes comme elles à tous les vents du ciel, elles sont à peu près closes sur leurs quatre faces. Chacune d'elles est affectée à un *matrimonio*, mariage ou ménage, dont la moyenne est de trois individus. Comme nous l'avions remarqué le jour même de notre arrivée, ces demeures sont inégalement espacées, capricieusement orientées et séparées l'une de l'autre par de hautes broussailles ou des massifs d'arbustes disposés de façon à ce que leurs habitants ne puissent voir leurs voisins ni en être vus. Ce goût d'isolement chez les néophytes de Sarayacu se retrouve chez les castes sauvages dont ils descendent, lesquelles tournent volontiers le dos aux points civilisés et s'abritent contre le vent qui souffle des villes.

Parmi les cent soixante-six logis que nous venons de mentionner et dont le chiffre nous est donné par les derniers recensements, cent quinze sont habités par des descendants abâtardis de la race Pano, trente-cinq par des Omaguas et des Cocamas, seize par des individus des races Cumbaza, Balsapuerteña [1] et Xebero. Ces néophytes d'origines diverses vivent en bons termes, mais ne contractent guère d'alliances qu'entre gens de même tribu. Le motif de cette mesure est l'inimitié secrète que tout Peau-Rouge nourrit invariablement contre l'individu d'une autre caste que la sienne.

Le couvent, l'église, les bâtiments de servitude, occupent les trois côtés du parallélogramme formé par la place centrale. Quelques baraques qui bornent cette même place dans l'aire du Sud-Ouest, dérobent en partie les talus à pentes douces qui conduisent à la rivière. Là, dans une anse circulaire de quelque soixante pas de diamètre, flottent une douzaine de pirogues réunies par une chaîne et un cadenas. C'est le port de la Mission.

Rien de plus attrayant que cet endroit plein de silence, de fraîcheur, de mystère, bordé par un mur de végétations tropicales que dépassent les ombelles déchiquetées des *Latanias*, les stipes fuselés des *Acrocomias* et des *Calamus*. De splendides touffes de ricin au feuillage bronzé, d'épais massifs de *Cissampelos*, de *Phaséoles* et de *Bignones*, des buissons d'une clématite locale aux étoiles blanches, aux grêles plumules, s'épa-

[1] Nous entrerons dans quelques détails sur ces indigènes en traitant de la Mission de Santa-Catalina.

nouissent au-dessus de l'eau mêlés aux plantes aquatiques, ou, jaillissant tout à coup en hauteur, atteignent le faîte des grands arbres, le recouvrent entièrement et, entraînés par leur propre poids, redescendent vers le sol comme une cascade de feuilles et de fleurs.

Çà et là, sur de petits îlots gazonneux que la rivière couvre et découvre tour à tour, éclatent, comme les gerbes et les soleils d'un feu d'artifice, les panicules jaunes et roses des *Lantanas*, les plumets pourpres des *Metrosideros*, les thyrses violets des *Rhexias* et des *Mélastomes*, ou la magnifique corolle d'un *Amaryllis reginæ*, pourpre sombre.

LES CAÏMANS DU PORT DE SARAYACU.

strié de blanc et de vert, au fond de laquelle luit une goutte d'eau, diamant liquide tombé de l'écrin de l'Aurore et que le soleil va dissoudre au feu de ses rayons.

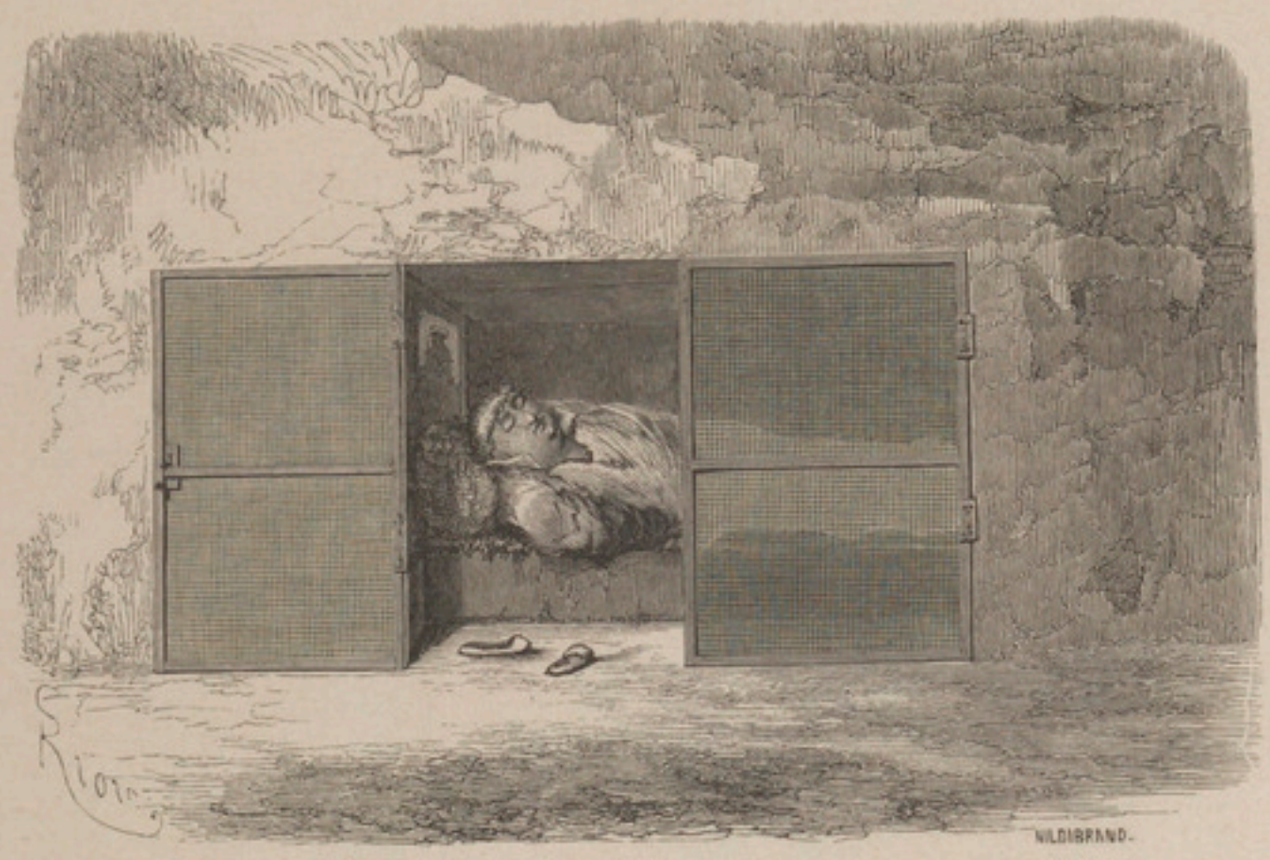
Ce joli havre, qu'on pourrait admirer sur la foi de nos lignes et dont l'eau toujours calme semble convier le passant aux voluptés du bain, est un effroyable repaire de caïmans ; ils sont là, les monstres voraces, cachés par les branches pendantes, ceux-ci vautrés dans l'herbe, ceux-là tapis sous l'eau, tous insensibles en apparence, mais l'oreille ouverte au plus léger bruit et n'attendant que le moment de s'élancer sur une proie. O rêveur, ô poëte, que votre instinct pourrait entraîner dans ce port pour y rêver à l'aise ou y accoupler quelques rimes, défiez-vous de ses ombrages ! —

LE BAIN MATINAL.

Résistez surtout à la tentation de vous asseoir sur le vert tapis de ses berges et, comme Sarah la baigneuse, de tremper nonchalamment dans l'eau le bout de vos pieds nus ; les hideux sauriens, qui vous guettent, profiteraient de votre distraction pour vous happer un membre ou deux.

Chaque année la Mission de Sarayacu enregistre un accident de cette nature. Peu de temps avant notre arrivée, un de ces caïmans du port, vrai malotru sans égard pour le sexe, avait coupé les deux mamelles à une Indienne qui se penchait sur l'eau pour remplir sa cruche. L'année d'avant, c'était un enfant qui jouait près du bord et que ces lézards grand format avaient dévoré.

Pour ne pas nous exposer à ces amputations tragiques, nous avions soin chaque matin, en nous rendant à la rivière pour y prendre le bain par lequel nous inaugurions la journée, de réunir tous les gamins joueurs de balle ou de palet que nous



LA CELLULE DU RÉVÉREND PLAZA.

rencontrions sur la place. Escorté par ces jeunes va-nu-tout, nous arrivions au bord de l'eau. Là commençait, sur un signe de nous, une bruyante symphonie de cris, de hurlements, d'éclats de rire, accompagnés de coups de gaule sur la nappe de la rivière. Quel caïman eût osé affronter un pareil sabbat ? Pendant ce temps, plongé dans l'eau jusqu'au menton, nous savourions tout à notre aise les frais baisers de la naïade. De retour dans notre cellule, nous remettions à chaque exécutant, à titre de salaire, une épingle, une aiguille ou un bouton rouillé.

La disposition intérieure du couvent de Sarayacu, dont nous n'avons rien dit encore, est celle d'un carré parfait auquel se rattachent deux carrés longs, placés en regard et orientés l'un au levant, l'autre au couchant. La salle d'honneur, qui sert aussi de réfectoire, occupe le carré central, et chacun des carrés latéraux présente une double rangée de cellules ouvrant sur un couloir obscur. Six de ces cellules sont affectées aux

logements des religieux et des hôtes de la Mission. Les autres servent d'entrepôt, de magasin, de cave et de grenier.

A l'extrémité du carré de l'est et y attenant, se trouve une façon d'armoire en maçonnerie, dont la hauteur est de trois pieds, la longueur de six, la largeur de trois. Une porte et une fenêtre, où des châssis de toile claire tiennent lieu de vitrage, sont adaptées à cette chose qu'on prendrait à première vue pour le garde-manger de Gargantua. C'est la cellule du révérend prieur. La toile substituée à la vitre a l'avantage de laisser pénétrer l'air dans ce local, et son exiguïté permet à celui qui l'habite de

L'ARBRE DE CRACOVIE.

compter d'un coup d'œil tous les moustiques qui s'y sont introduits et d'en faire prompte justice.

Ce côté du couvent est terminé par un petit enclos bordé d'une grille en bois noir. Au centre s'élève un arbre de la famille des Jasminées, un *Melia Azedarach*, vulgairement appelé lilas des Indes [1], dont le feuillage en parasol donne une ombre très-appréciable sous ce climat brûlant. Un banc de bois dont la teinte et le poli indiquent

[1] Des graines de cet arbre, originaire des Indes Orientales et acclimaté en plein air dans l'Ouest et le Midi de la France, où il porte le nom de *lilas de Chine*, avaient dû être apportées à Sarayacu par les premiers missionnaires. C'est le seul échantillon de son espèce que nous ayons trouvé en Amérique.

un long usage, est scellé au mur extérieur du couvent. C'est dans cet enclos, sous ce lilas que nous avions nommé l'*Arbre de Cracovie* [1], et sur ce banc de bois, que les religieux viennent chaque jour, de quatre heures à six, humer l'air frais du soir et s'entretenir de choses innocentes. Un fauteuil destiné au prieur est placé de façon à ce que le vieillard puisse embrasser dans toute leur longueur les couloirs latéraux, et voir l'individu qui entre ou qui sort de sa cellule.

Le couloir, situé à la gauche du réfectoire, aboutit par un espace découvert et bordé de murs en pisé à la sacristie qui communique avec l'église. Cette église, placée sous

FAÇADE DE L'ÉGLISE DE SARAYACU.

l'invocation de l'*Immaculée Conception*, patronne de Sarayacu, et dont la masse forme retour d'équerre avec le couvent, se compose d'une nef et de deux chapelles. Quatre baies sans fenêtres, deux au levant, deux au couchant, sont pratiquées dans ses murs et permettent aux vents de Sud et d'Est-Nord-Est de circuler librement dans l'intérieur du vaisseau. Les grands et moyens ducs des environs, les effraies, les hiboux, les chouettes et les chauves-souris, profitent de ces baies ouvertes depuis l'année 1791 pour s'introduire nuitamment dans l'église, s'accrocher à la lampe du chœur, en

[1] Par allusion à ce marronnier du Palais-Royal sous lequel se réunissaient, à l'époque des guerres de la Pologne, les gazetiers, les agioteurs et les amateurs de nouvelles.

éteindre la mèche d'un coup d'aile, et pomper avidement l'huile de lamantin qu'on y brûle à défaut d'huile parfumée. Plus d'une fois par une nuit de lune, à l'heure où tout dormait dans le couvent, il nous est arrivé de nous mettre à l'affût, et, d'un coup de balai lancé d'une main sûre, d'étourdir au passage un de ces oiseaux sacriléges.

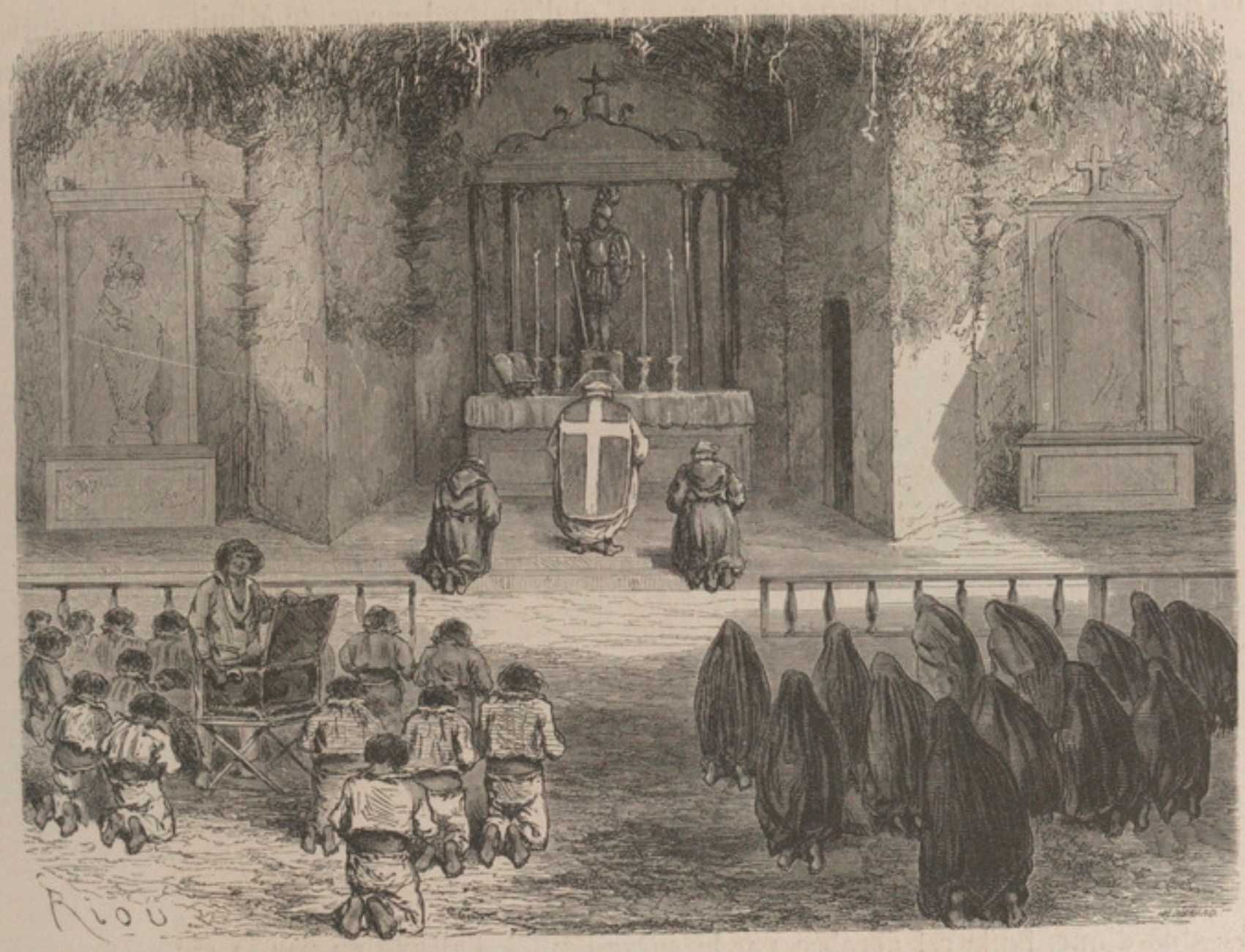
Si ces baies toujours ouvertes ont l'inconvénient de laisser passer le vent, la pluie

LA CHASSE AUX EFFRAIES.

et la vorace légion des oiseaux nyctalopes, elles ont aussi l'avantage de donner entrée aux premiers rayons du soleil, aux parfums des forêts voisines, aux plantes saxatiles qui ont implanté leurs racines griffues en dehors des murs et font courir leurs rameaux verts sur la corniche intérieure de l'église. Les sucriers noirs, les tangaras bleus, les hirondelles à croupion jaune, suspendent leurs nids à ces feuillages et mêlent leurs

gazouillements aux motifs variés d'un orgue-serinette, dont le charpentier Zéphirin accompagne les diverses parties de la messe dominicale.

L'humble décoration de l'église, où le calicot, le paillon, le clinquant, remplacent le velours, le brocart et l'or, est en harmonie avec la poussière qui recouvre les boiseries et les toiles d'araignées qui pendent de la voûte ou tapissent les murs. Un confessionnal dans lequel personne ne s'agenouille, à en juger par la dislocation de sa charpente, une chaire aux marches branlantes, aux panneaux entr'ouverts par la double action de la chaleur et de l'humidité, cet ensemble de pauvreté et d'incurie, de désordre et



UNE MESSE A SARAYACU.

d'humilité, jette dans l'âme une tristesse étrange et fournit à l'esprit matière à réflexions.

Chaque jour, un peu avant l'aube, le prieur et ses moines se rendent à l'église pour y dire l'office auquel n'assiste aucun témoin. Le dimanche, une messe chantée réunit, de sept heures à huit, les deux sexes de la Mission. Les hommes s'agenouillent à gauche de la nef et les femmes à droite. Ces dernières couvrent leur tête et leurs épaules d'une mante de coton teinte en brun. La messe dure une demi-heure. Après le *Benedicat* final, hommes et femmes s'écoulent sur deux lignes parallèles, au bruit de la canne ferrée des alcades faisant les fonctions de bedeaux.

Nous fûmes quelque temps à nous accoutumer à la vue de ces néophytes assistant à

la messe avec un visage barbouillé de rouge, de noir ou de bleu, habitude païenne que les missionnaires ont tolérée ou n'ont pu détruire jusqu'à ce jour. Hommes et femmes se signant à l'*Introït*, ou frappant leur poitrine au *meâ culpâ* avec des mains peinturlurées, nous faisaient un effet singulier ; il nous semblait qu'une légion de diables avaient envahi le lieu saint et s'amusaient à parodier les cérémonies du culte.

Les règlements de police établis à Sarayacu ont quelque analogie avec les premières lois promulguées à Cuzco par l'empereur Sinchi Roca, successeur de Manco. Les différentes tribus indigènes sont classées en groupes, les groupes divisés en familles : des *varayas* ou surveillants, au nombre de seize, sont chargés d'observer, sans en avoir l'air, ce qui se passe dans l'intérieur des ménages, et d'en rendre compte à huit alcades [1], qui en réfèrent à quatre gouverneurs, lesquels font chaque soir leur rapport secret au chef de la prière. Mais les choses suivent rarement ce cours hiérarchique, et la connaissance

LA NOMINATION DES ALCADES.

de plus d'une faute est dérobée par le surveillant à l'alcade ou par le gouverneur au révérend Plaza. Il suffit, pour arrêter la délation en chemin et assurer l'impunité au coupable, du don de quelques victuailles fait en cachette ou d'un verre de tafia offert à propos.

Le délit que le Code de la Mission punit le plus sévèrement, c'est l'adultère. Sur une plainte du mari et l'énoncé du malheur dont il est victime, le prieur fait appréhender l'épouse infidèle, que deux exécuteurs de farouche mine entraînent derrière un massif. Là, malgré ses gémissements et ses dénégations, la malheureuse reçoit sur les parties charnues de son individu vingt-cinq coups de nerf de lamantin, magistralement

[1] La durée des fonctions de ces alcades est de six mois. A l'expiration de ce terme, ils remettent au prieur la *vara* ou bâton, attribut distinctif de leur grade. Celui-ci la donne alors à d'autres individus de son choix, après avoir reçu leur serment d'allégeance.

appliqués. Les exécuteurs la ramènent ensuite, humiliée et pleurante, à son époux, qui l'attend au seuil conjugal et lui rend immédiatement son estime, mais non sans la narguer un peu et l'avertir qu'en cas de récidive la correction sera doublée. Outre cette satisfaction à lui donnée, l'époux reçoit du chef de la prière quelques mètres de cotonnade, une carotte de tabac ou un coutelas, à titre de consolation.

Quant au séducteur, dont nous n'avons rien dit encore, il est *paternellement* réprimandé par le prieur, puis absous de sa faute et renvoyé à ses affaires. Un jour, du haut de la toiture du couvent où nous poursuivions un perroquet familier envolé de notre cellule, nous fûmes témoin d'une exécution de ce genre. Le soir venu et comme nous référions de la chose au révérend Plaza en lui demandant si le châtiment de l'homme serait égal à celui de la femme, il nous répondit à mi-voix : *Autrefois je les eusse fait attacher en face l'un de l'autre et fouetter tous les deux ; aujourd'hui, si je frappais un*

LE CHATIMENT DE L'ADULTÈRE.

de ces hommes, il révolutionnerait ses camarades et s'enfuirait avec eux de la Mission. Ainsi cinquante et une années d'un gouvernement absolu n'avaient abouti pour le bon prieur qu'au cercle vicieux dans lequel il tournait fatalement sur lui-même. Sa réponse nous suggéra une foule d'idées bizarres dont nous faisons grâce au lecteur.

Et puisque nous en sommes sur le mariage, que nous avons relaté l'inconvénient y attaché, et par contre-coup l'avantage qui en résulte, prenons l'institution à son début, c'est-à-dire au moment où l'individu, après recherche et agrément de celle qu'il destine à partager sa couche, va trouver le révérend Plaza et lui annonce sa détermination bien arrêtée d'allumer au plus tôt le flambeau de l'hymen.

Cette déclaration ouïe, le prieur ne manque pas de s'informer à l'individu s'il est en règle vis-à-vis de sa future, et s'il a satisfait à la première clause du contrat matrimonial ; à quoi le prétendant, instruit par l'exemple de ses amis et connaissances,

répond affirmativement. Or la première clause d'un contrat matrimonial entre néophytes, c'est de justifier trois mois à l'avance d'une plantation de quelque vingt mètres carrés de bananiers, de manioc, d'arachides, en état d'assurer la subsistance des consorts et de leur progéniture à venir. Dans cette plantation doivent se trouver, en outre, cinq ou six cotonniers destinés à la fabrication des tissus du ménage, des piments pour condimenter ses ragoûts, des cannes à sucre pour distiller le rhum qui charme ses loisirs, enfin du rocou et du genipa pour se barbouiller le visage.

La dîme établie autrefois par les conquérants est une institution si douce et si commode pour le pouvoir, qu'après l'anéantissement de la domination espagnole et la proclamation de l'indépendance, le Pérou n'a pu se résoudre à en expurger ses coutumes. Elle y florit donc comme au temps passé, et nous la trouvons en vigueur à Sarayacu, où le majordome la prélève sur la récolte de chaque néophyte, non pas *au nom du Roi*. comme la chose eut lieu pendant trois siècles, mais au nom de San-Francisco et pour les besoins du couvent. Il est vrai que cette récolte est ordinairement si piètre, et la dîme qu'on en retire si peu de chose, que le couvent ferait maigre chère s'il n'avait, avec les produits de ses propres plantations, la ressource de ses pourvoyeurs quotidiens.

Ces pourvoyeurs ou mitayas, au nombre de quatre, sont chargés pendant une semaine, à l'expiration de laquelle d'autres néophytes les remplacent, d'approvisionner de viande, de gibier, de poisson, la table du prieur. Chaque jour, chasseurs et pêcheurs partent avant le lever du soleil : deux sont armés de sarbacanes, d'arcs et de flèches, et vont battre les bois ; deux autres sont munis de harpons et d'hameçons, et vont pêcher dans la rivière Ucayali ou dans les lacs voisins. Au coucher du soleil, ils reviennent à la Mission, baisent la main du révérend prieur, et lui remettent le produit de leur excursion. Si la capture est belle ou le butin considérable, le majordome, sur un signe du Révérend, verse à chaque homme un verre de tafia ; mais si le poisson n'est encore qu'à l'état de fretin, que les quadrupèdes et les oiseaux soient maigres, les pourvoyeurs sont congédiés avec la formule sacramentelle : *Andanse con Dios* — allez avec Dieu. — et rentrent chez eux pour s'y délasser des fatigues de la journée.

Le mode de défrichement accoutumé par les néophytes de Sarayacu est le même que celui de leurs frères barbares de l'Ucayali. Comme ces derniers, ils abattent un pan de forêt, laissent sécher quelque temps le feuillage et les troncs coupés, puis y mettent le feu. L'omoplate d'un lamantin emmanché d'une perche leur sert de bêche pour remuer et niveler les cendres fertilisantes éparses sur le sol. Après ce travail préparatoire, ils n'ont plus qu'à confier à la terre la bouture, l'éclat, la bulbe et le grain, en lui laissant le soin de les faire germer, croître, fleurir et fructifier. Ici, la tâche des hommes est terminée. Le binage et le sarclage de la plantation, la récolte de ses produits et leur transport au logis, concernent exclusivement les femmes.

Tout système d'irrigation est ignoré de ces cultivateurs, par cela même qu'il est inutile. L'exsudation des bois environnants, l'abondance de la rosée et les nombreuses sources qui circulent sous ce sol d'alluvion, y entretiennent une humidité telle, qu'à six pouces de profondeur on trouve le sable mouillé.

Les arbres des tropiques sont là dans leur véritable patrie ; mais ceux des climats tempérés [1], et notamment les arbres fruitiers, s'étiolent promptement et ne tardent pas à mourir, épuisés par les brûlantes effluves d'une terre au-dessus de laquelle plane incessamment ce brouillard lumineux qu'on voit chez nous flotter à la cime des blés durant la canicule.

On ne trouve dans le village ou dans les plantations qui l'avoisinent aucun arbre fruitier des régions tropicales d'une certaine corpulence, par la raison que, les coutu-

LES MITAYAS.

mes barbares du passé prévalant chez les néophytes sur leur éducation chrétienne, ils coupent en cachette, à la mort d'un des leurs, les arbres que celui-ci planta pendant

[1] Des pruniers et des cerisiers du Chili, des poiriers et des pêchers du Pérou, plantés à Sarayacu, n'ont pu y réussir. La vigne, qu'on avait tenté d'y acclimater, produisit la première année un raisin très-sucré, puis, livrée à elle-même, ne donna les années suivantes que de grêles sarments. Le blé semé ne rendit que du chaume. La pomme de terre, après avoir produit quelques tubercules la première année, ne donna la seconde qu'une touffe de chevelu. Les plantes potagères d'Europe, choux, choux-fleurs, laitues, y végètent languissamment et ne produisent pas de graines. L'ail et l'oignon n'y donnent que de maigres caïeux. La variété du haricot d'Espagne (*Phaseolus Judia*), naturalisée au Pérou depuis trois siècles, a singulièrement dégénéré à Sarayacu, bien qu'elle y soit restée assez productive. En revanche, le maïs, le riz, le tabac, le coton, le manioc, le café, le cacao, la canne à sucre, le bananier, l'arachide, la patate douce, etc., soumis à une culture réglée, y donnent d'excellents produits.

sa vie. C'est ainsi que des espèces introduites par les premiers missionnaires et parfaitement acclimatées, le corossolier, le sapotilier, le mangotier, le jacquier, le cirouellier, le goyavier, le tamarin, l'avocatier, l'arbre à pain [1], ont disparu de la localité ou y sont devenus fort rares. Le christianisme, qui établit une communion si touchante entre le souvenir des morts et la mémoire des vivants, n'a pu jusqu'à cette heure déraciner les habitudes brutales du sauvage ; l'ancien barbare de l'Ucayali reparaît toujours sous le catholique moderne.

La disparition ou la rareté des arbres à fruits dont nous venons de donner la liste, est compensée, à Sarayacu, par une abondance phénoménale d'ananas de moyenne grosseur, mais d'un parfum et d'un goût exquis. Les oranges, ces pommes au boisseau du Nouveau Monde, y sont de qualité excellente, et les ingas, ces haricots d'ébèneenveloppés d'une ouate sucrée, s'y montrent sous toutes les formes. Nous avons compté treize variétés de cette légumineuse mimosée.

Comme leurs frères du désert, les colons de Sarayacu ont peu de penchant pour l'agriculture, et la bêche locale leur semble lourde à remuer. La plupart d'entre eux s'accoutumeraient volontiers à vivre de chasse et de pêche, c'est-à-dire à vaguer sans but du matin au soir, si le manioc, dont ils fabriquent leur mazato ou boisson journalière, et la canne à sucre, qui leur procure du tafia, croissaient sans culture ; mais ces deux plantes exigent quelques soins, et ces soins retiennent forcément à Sarayacu des époux et des pères qu'un instinct de vagabondage tend sans cesse à entraîner loin de la Mission. De là l'obligation qui leur est imposée d'entretenir sur pied une plantation ; de là encore cette précaution du prieur de mettre un cadenas aux pirogues du port, afin qu'aucun des néophytes ne puisse s'absenter sans son autorisation préalable.

Malgré la répugnance du chef de la Mission à délivrer à ses administrés des permis de congé, il est des circonstances exceptionnelles auxquelles il est forcé d'avoir égard. La ponte des tortues et leur *virement*, la pêche annuelle du lamantin et du pira-rocou sont de ce nombre. Devant la nécessité alléguée par les néophytes de s'approvisionner de vivres, le prieur accorde donc bon gré mal gré le congé demandé. Muni de ce permis d'absence, qui varie de huit jours à un mois, l'individu quitte alors la Mission avec des camarades en congé comme lui, et qui, comme lui, ont abandonné à leurs femmes la conduite et les embarras du ménage. Une fois sur l'Ucayali, ces maris redevenus garçons remontent ou descendent dix lieues de rivière et vont s'installer sous le toit de quelque sauvage de leurs amis, où maintes fois nous avons été fort surpris de nous rencontrer avec eux. Là, débarrassés de toute contrainte, maîtres après Dieu de leurs actions, leur premier soin est de quitter leur pantalon et leur chemise et de substituer à cette livrée de la civilisation un sac d'indigène ou *tari*, dont leur garde-robe est toujours

[1] De jeunes plants de l'arbre à pain (*Artocarpus incisa*) apportés de San-Pablo d'Olivença sur l'Amazone étaient cultivés à Sarayacu et y fructifiaient à merveille, lorsqu'un mauvais plaisant s'avisa de dire aux néophytes que *certaine partie* de leur individu croîtrait en volume jusqu'à égaler la grosseur du fruit de l'*Artocarpus* (environ deux pieds de circonférence) s'ils continuaient à se nourrir de ce végétal. Effrayés à l'idée d'une pareille difformité, ils coupèrent de nuit tous les arbres à pain qui se trouvaient sur la Mission.

pourvue. Ainsi vêtus et la face peinturlurée comme leur hôte, ils vagabondent à sa suite, campent avec lui sur les plages ou dans les forêts, et se retrempent avec délices dans leur passé barbare. Quand approche le terme de leur congé, ils reprennent leur vêtement chrétien, consacrent deux jours à s'approvisionner de poisson et de gibier afin de ne pas arriver les mains vides, et rentrent ensuite à la Mission avec un air de candeur et d'innocence dont les religieux sont ou ne sont pas dupes.

Pendant que ces maris mènent joyeuse vie, leurs femmes restées au logis allaitent et soignent les enfants, filent, tissent et surveillent la plantation. Pour fêter le retour de

FEMME DE SARAYACU EN COSTUME D'INTÉRIEUR.

l'époux prodigue, elles ont préparé une chicha nouvelle à laquelle elles ont donné tous leurs soins. A peine celui-ci touche-t-il au port, qu'elles accourent munies de leur hotte à frontal d'écorce pour recueillir, avec les avirons et la pagaie, le poisson et le gibier rapportés par lui. Le premier soin du voyageur en rentrant sous son toit est de s'abreuver largement de la liqueur préparée à son intention, puis, convenablement lesté, d'aller de maison en maison raconter les incidents de son odyssée.

Le type féminin s'est amélioré à Sarayacu, tandis que le type des mâles tend au contraire à se bestialiser. Les préceptes de l'Évangile, l'influence de sa morale auraient-ils à la longue exercé plus d'action sur la fibre molle de la femme que sur le muscle

durci de l'homme ? C'est ce que nous ne saurions dire ; mais ce que nous pouvons assurer, c'est qu'à quelques exceptions près, le type des femmes a perdu de sa laideur primitive. Les lignes se sont ennoblies, les contours se sont épurés, une expression placide nuancée de sentiment a remplacé chez elles cette immobilité morne et ce mélange d'égarement et de tristesse qui caractérisent le masque du sauvage péruvien.

Les lignes qui précèdent sont, en même temps que l'énoncé de la vérité pure et simple, un tribut d'hommages que nous croyons devoir payer publiquement au sexe de Sarayacu pour les aimables procédés qu'il eut toujours à notre égard. Jamais

FEMME DE SARAYACU EN COSTUME D'ÉGLISE.

femme de la Mission, revenant de sa chacara, ne passa devant la fenêtre de notre cellule sans s'y arrêter et nous adresser en guise de bonjour un éclat de rire sonore que d'abord nous prîmes pour une moquerie, mais qu'ensuite nous reconnûmes être chez elle une manifestation naïve de l'étonnement que lui causait notre assiduité au travail, en même temps que l'expression d'un certain intérêt pour notre personne. Toute méprise à ce sujet était d'autant plus impossible, qu'après avoir examiné en détail notre individu et la décoration de notre cellule, la néophyte prenait dans sa hotte une grappe d'oranges ou un ananas et, passant son bras à travers les barreaux, envoyait rouler jusqu'à nos pieds ces dons de la Pomone américaine. Un nouvel éclat de rire accompagnait cette espièglerie. Quand le baromètre de notre humeur était fixé au beau,

nous répondions à ce rire par un autre rire; mais quand il était à la tempête, nous brusquions le dénoûment de cette pantomime en faisant les gros yeux à la néophyte ou lui tirant la langue.

Dans l'essaim des beautés rieuses qui défilèrent devant nous durant notre séjour à Sarayacu, il en est une dont le souvenir, éveillé par le portrait que nous donnons d'elle, revit chez nous dans toute sa fraîcheur. C'était une jeune fille de dix-huit ans,

PORTRAIT DE RUFINA, LA FLEUR DE LA MISSION.

grande et découplée comme la Diane chasseresse, mais dont l'humeur douce et les goûts casaniers n'avaient rien de commun avec ceux de la fille de Jupiter et de Latone. Restée seule à la mort de sa mère, une Indienne Sipibo de la rivière Pisqui, elle vivait à l'écart sous l'égide d'une matrone. La blancheur relative de son teint, le pur ovale de son visage, son nez aquilin, ses grands yeux voilés de longs cils, tous ces signes d'une race d'élite croisée avec la sienne et qui la faisaient sans rivale en

beauté, loin d'éveiller la jalousie de ses compagnes, la rendaient l'objet de leur admiration ; hommes et femmes, la considérant comme d'une nature supérieure à la leur, lui témoignaient une déférence respectueuse. Les vêtements de la belle fille, quoique de simple colonnade, étaient toujours d'une fraîcheur irréprochable et taillés à la mode de la Sierra. Deux tatouages bleus, qui zébraient ses joues, rappelaient les *assassines* que se posaient nos mères-grands. C'était le seul sacrifice qu'elle eût cru devoir faire à la nation Sipibo et au sang indien qu'elle tenait de sa mère.

Bien que Rufina, ainsi se nommait notre jeune fille, ne possédât ostensiblement ni ferme, ni plantation dont les produits assurassent son existence, un bon génie veillait à ses besoins et le garde-manger de sa demeure était constamment approvisionné de poisson, de gibier, de volaille et de fruits. Grâce à cette abondance de victuailles, la matrone qui lui servait de chaperon s'arrondissait à vue d'œil en bénissant le Ciel qui lui faisait la vie si douce.

Rufina, que nous avions surnommée la Fleur de la Mission, et dont les grâces décentes nous intéressaient vivement, ne se montrait jamais que le dimanche et toujours accompagnée de sa duègne. Après avoir assisté à la messe et fait une visite de convenance au révérend prieur, elle rentrait chez elle et ne reparaissait que le dimanche suivant.

Intrigué par ces apparitions hebdomadaires de la jeune fille, j'avais demandé sur son compte quelques renseignements. Mais à mes questions, faites au reste dans le seul intérêt de l'ethnographie, les uns s'étaient contentés de répondre : Elle se nomme Rufina ; les autres n'avaient rien répondu, mais avaient baissé les yeux et dissimulé un sourire. Dans l'impossibilité de voir clair au fond de cette ombre, j'en avais détourné mon attention et je n'y songeais plus.

Aucune cérémonie particulière ne signale à Sarayacu la naissance d'un enfant. Le nouveau-né est présenté par les parents au chef de la prière, qui le baptise dans la sacristie, inscrit son nom sur un registre *ad hoc*, et remet ensuite au père, à titre de présent, un couteau, quelques hameçons ou un mètre de cotonnade. Le baptême est suivi d'un médianoche convenablement arrosé de chicha et de tafia que les parents de l'enfant offrent à leurs amis. Le lendemain même de son accouchement, la femme vaque à ses travaux habituels, portant sur son dos, dans une hotte, son poupon emmaillotté dans des bandelettes qui le font ressembler à une momie.

Les morts à Sarayacu sont enterrés dans l'église. Déjà nous avions assisté à trois baptêmes et nous commencions à désespérer de voir un enterrement, quand un Cocama eut l'obligeance de passer de vie à trépas pour nous laisser compléter cette revue. Aux premiers sons de la cloche, nous nous rendîmes à l'église. Il était trois heures de l'après-midi. Nulle exhibition de tentures noires n'annonçait ce qui s'allait passer. Une fosse était creusée seulement au milieu de l'église, et sur le sable mouillé que le fossoyeur en avait retiré, une main pieuse avait disposé huit lampions qui brûlaient en jetant d'épaisses fumées. Pour suppléer à la décoration funèbre qui manquait au lieu saint, le ciel avait mis sa robe de deuil. La pluie tombait à flots et le vent mugissait d'une façon sinistre.

Le cadavre fut apporté sur une civière. Quatre femmes suivaient, qui paraissaient remplir l'office de carines, à en juger par les plaintes qu'elles tiraient comme des sons du fond de leur gosier tout en gardant un visage impassible. Le cadavre était roulé dans une natte que dépassaient ses pieds roidis et maculés. Deux hommes le prirent par ses extrémités et le laissèrent tomber dans la fosse, plutôt qu'ils ne l'y descendirent. Un des moines italiens prononça sur lui le *Requiescat in pace*, l'aspergea d'eau bénite et attendit pour se retirer qu'on eût comblé la sépulture ; mais la bêche dont on s'était servi pour la creuser ne se retrouva plus, quelque empressement

ENTERREMENT D'UN NÉOPHYTE.

que chacun mît à la chercher. Ennuyé d'attendre, le religieux ferma son bréviaire et se retira. A peine avait-il disparu, que les femmes coururent retirer du confessionnal un sac de sauvage, un arc, des flèches, des poteries et quelques provisions qui y étaient cachés. Ces objets furent déposés par elles à côté du cadavre. La bêche introuvable reparut aussitôt, la fosse fut comblée et le sol nivelé. Pendant que les hommes pratiquaient en toute hâte cette opération, les femmes faisaient le guet, l'œil tourné vers la sacristie par où l'officiant avait disparu.

Tous les détails de cette inhumation furent accomplis avec la plus froide insensibilité.

Au sortir de l'église, hommes et femmes, oubliant le drame lugubre auquel ils venaient d'assister, se mirent à caqueter comme des perruches.

Je n'eus garde de parler aux bons pères du verset profane que les néophytes avaient intercalé dans la prose des morts du rituel. Une indiscrétion de ma part à ce sujet eût fait chapitrer vertement les hommes qui avaient aidé à l'enterrement, et valu aux femmes qui y assistaient vingt-cinq coups de nerf de lamantin.

Ce retour vers des coutumes barbares est plus fréquent chez les chrétiens de la Mission que les religieux ne l'imaginent. Tous usent à l'occasion de pratiques bizarres, mystérieuses, que nous avons surprises dans leur intimité, mais sur l'origine ou le sens desquelles nous n'avons jamais pu obtenir d'éclaircissement. Au reste, chacune des tribus qui composent la population de Sarayacu a ses rites, ses usages, ses amulettes particuliers, dérivés des traditions de son passé et des croyances de ses pères. Ainsi les

LES VÉUVES DE SARAYACU.

descendants des Panos, croisés, comme nous l'avons dit, avec des Indiens Cumbazas du Huallaga, ont toujours l'habitude de circoncire les jeunes filles à l'époque de leur puberté. Seulement, au lieu d'accomplir au grand jour et à la vue de tous cette cérémonie du *Schébianabiqui*, comme le faisaient autrefois leurs aïeux, comme le font encore aujourd'hui les Conibos, leurs congénères, ils se rendent de nuit sur les plages de l'Ucayali ou chez quelque sauvage de leur connaissance et trompent ainsi la surveillance des Missionnaires.

A la mort d'un néophyte, sa veuve est dépossédée amicalement du logis conjugal qu'on adjuge à un jeune couple et va habiter avec d'autres femmes, veuves comme elle, une demeure séparée. Ainsi reléguées à l'écart, ces colombes dépariées courraient risque de mourir de faim, si le prieur n'avait eu la charitable idée de les nourrir et de les habiller aux frais de la communauté, en exigeant d'elles de petits travaux manuels qui

rentrent dans leur spécialité de ménagères. Les unes sont employées au récurage des pots et des casseroles, d'autres charrient l'eau et le bois nécessaires à la cuisine, d'autres enfin enlèvent à l'aide d'une bêche le gramen et la folle avoine qui envahissent les abords du couvent.

« J'en agis de la sorte avec ces infortunées (*infelices*), nous disait le révérend Plaza, afin que, sans se livrer au dévergondage, elles puissent gagner de quoi couvrir leur corps (*taparse las carnes*). »

La plantation qui subvenait aux besoins du ménage et que la mort du mari a laissée

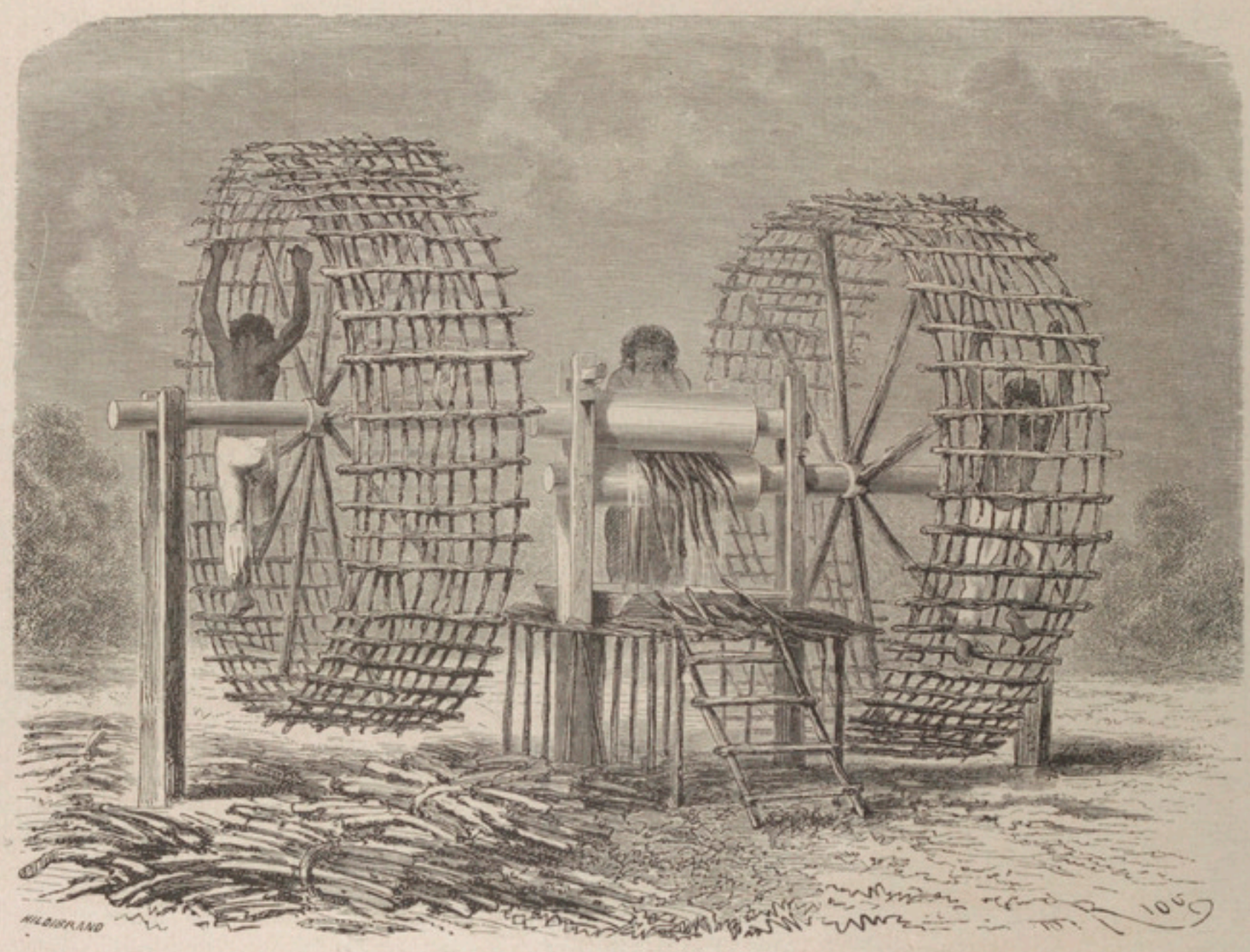
LE PARC A TORTUES DE SARAYACU.

à l'abandon, est reprise par les religieux, qui la font exploiter et en récoltent les produits. Des néophytes sont désignés à tour de rôle pour cette besogne rurale. Aucun salaire fixe ne leur est alloué, mais une bonne parole du prieur ou un verre de tafia donné à propos dédommage suffisamment les travailleurs de la fatigue ou de l'ennui de cette corvée.

Obligés de pourvoir à la subsistance d'un certain nombre de serviteurs et de commensaux, bouches toujours ouvertes, estomacs toujours affamés, les Pères de Sarayacu ont de grandes plantations de bananiers, de riz, de maïs, de manioc, de patates douces et de cannes à sucre. Un parc à tortues, où pataugent dans une boue liquide sept à huit cents de ces animaux recueillis sur les plages de l'Ucayali, approvisionne de viande

fraîche le réfectoire et la cuisine. Des réserves de poisson salé, de lamantin fumé, de tapir, de singe et de pécari boucanés sont faites en prévision des cas extraordinaires ; enfin l'apport journalier des mitayas en gibier et en poisson frais contribue à entretenir l'abondance dans le couvent.

La culture de la canne à sucre et la transformation en tafia du jus de cette graminée sont l'objet d'une vive sollicitude de la part des religieux. Chaque mois des provisions de ce liquide sont faites et emmagasinées. On aura une idée approximative de la quantité d'alcool que consomment les serviteurs du couvent et les néophytes, en apprenant que



LE MOULIN A CANNES A SUCRE DE SABAYACU.

tous les travaux journaliers et les corvées exceptionnelles sont précédés, entretenus et suivis d'une distribution de *petits verres* destinés à donner du nerf aux travailleurs, à les maintenir en joie et à les renvoyer chez eux satisfaits et chantants.

Pour subvenir à cette consommation prodigieuse, l'énorme moulin à broyer les cannes, qui fait face à l'église, s'ébranle souvent sur son axe, et, manœuvré par deux hommes qui grimpent et circulent dans ses roues à la façon des écureuils dans leur cage tournante, fait entendre des grincements affreux qui nous déchiraient les oreilles, mais que la population des deux sexes accueille par des cris joyeux.

Toutefois cet approvisionnement mensuel d'eau de feu, si considérable qu'il puisse

être, ne suffit pas aux néophytes, et, pour obvier à cette insuffisance, chacun d'eux cultive lui-même la canne à sucre et en fabrique du tafia. Comme ces récoltes et ces distillations ont lieu à des jours différents et que l'usage est de s'inviter entre amis et voisins à goûter la liqueur nouvelle, les conviés se réunissent chez le propriétaire et font l'essai de sa boisson tout en dansant et s'accompagnant d'un peu de musique. De cet usage en vigueur chez les néophytes et du soin qu'a chaque ménage de faire choix d'un jour particulier pour préparer la boisson qu'il consomme, il résulte que les libations, la danse et la musique ne cessent sur un point que pour recommencer sur un autre. Heureuses gens, pour qui l'existence n'est qu'un long jour de fête !

LES PRÉPARATIFS D'UN FEU D'ARTIFICE.

Déjà fort égayée par le fifre et le tambourin qui y résonnent pendant une partie de la semaine, la Mission de Sarayacu a encore des jours de liesse et des solennités religieuses où ce fifre et ce tambourin sont renforcés par une grosse caisse, un chapeau chinois et une paire de cymbales. Ces instruments, apportés autrefois de Lima par le révérend Plaza, sont un témoignage authentique et bruyant de son entrevue avec le Vice-roi Abascal. Quoique détériorés par le temps et la main inintelligente des néophytes qui en jouent un peu comme pourraient le faire des sourds et des aveugles, ils rendent encore d'utiles services et, réunis aux fifres et aux tambours, composent un orchestre assez belliqueux.

Habituellement ces instruments carillonnent à l'aventure et ne font que du bruit ; mais, les jours de procession, l'orgue-serinette tenu par Zéphirin le charpentier et qu'un néophyte porte sur son dos, joue un air quelconque sur lequel la masse des cuivres plaque de temps en temps un accord plus ou moins bruyant, plus ou moins heureux.

Cette musique est accompagnée par la détonation des obusiers, le sifflement des fusées et le pétillement des soleils d'artifice, auxquels se joignent les cris joyeux d'une assistance qui, pareille au peuple romain, ne demande qu'à être nourrie et amusée.

Des fêtes auxquelles il nous fut donné d'assister pendant notre séjour à Sarayacu,

THURIFÉRAIRE DE SARAYACU.

celle de Noël et l'aubade de la veille du jour de l'an nous parurent les plus remarquables. Les ethnographes et les simples curieux nous sauront gré peut-être de leur donner de ces solennités une description à la fois fidèle et succincte.

Dès le matin du jour de *Navidad* (Noël), une agitation extraordinaire se manifesta dans la Mission. Les néophytes des deux sexes allaient et venaient, occupés des divers apprêts de la fête. Les préparateurs du feu d'artifice à qui le prieur avait remis dès la veille le charbon pilé, le soufre et le salpêtre nécessaires à la composition de la poudre, avaient passé la nuit à préparer des bombes et des soleils qui éclatèrent à midi précis selon la coutume ando-péruvienne et servirent d'avant-propos à la fête.

La cérémonie ne commença qu'à neuf heures du soir. Au branle de la cloche, une femme désignée pour remplir les fonctions de *reine de Noël* entra dans l'église accompagnée de deux filles d'honneur, et alla s'agenouiller devant la balustrade du sanctuaire où l'attendait le révérend Plaza, entouré de vieux néophytes habillés en enfants de chœur et portant la croix et la bannière. La reine de Noël avait le visage bariolé de noir et de rouge. Un diadème de plumes de perroquet ornait son chef surmonté d'un immense peigne d'écaille. Des mouchoirs de cotonnade aux vives nuances, disposés en écharpe, rehaussaient la simplicité de son costume habituel. Les filles d'honneur,

PORTE-CROIX DE SARAYACU.

barbouillées de rocou et de genipa à l'exemple de leur maîtresse, portaient dans la paume de leur main droite une écuelle de terre, où trempait dans de l'huile de lamantin une mèche allumée.

Après que la reine, toujours agenouillée, eut satisfait aux quatre premières questions du catéchisme qui lui furent adressées en quechua par le prieur, celui-ci lui remit une petite corbeille matelassée dans laquelle était couché un Enfant-Jésus qu'elle embrassa dévotement; alors, se relevant et portant à deux mains son léger fardeau, Sa Majesté sortit de l'église, et, suivie de ses porte-mèches, alla de maison en

maison présenter le nouveau-né à l'adoration des fidèles. Une escouade d'hommes et de femmes munis de torches les escortait à travers le village.

La reine christophore mit plus d'une heure à faire sa tournée. Quand elle reparut au seuil de l'église, sa démarche était titubante, son peigne de travers et ses yeux hébétés. Ses filles d'honneur, vierges folles, avaient répandu l'huile de leur lampion, dont les mèches s'étaient éteintes. A mes questions sur l'état dans lequel se trouvaient la reine et ses suivantes, on répondit qu'il était d'usage d'offrir à Sa Majesté, au seuil de chaque maison où elle s'arrêtait avec l'Enfant-Jésus, un verre d'eau-de-vie dont elle

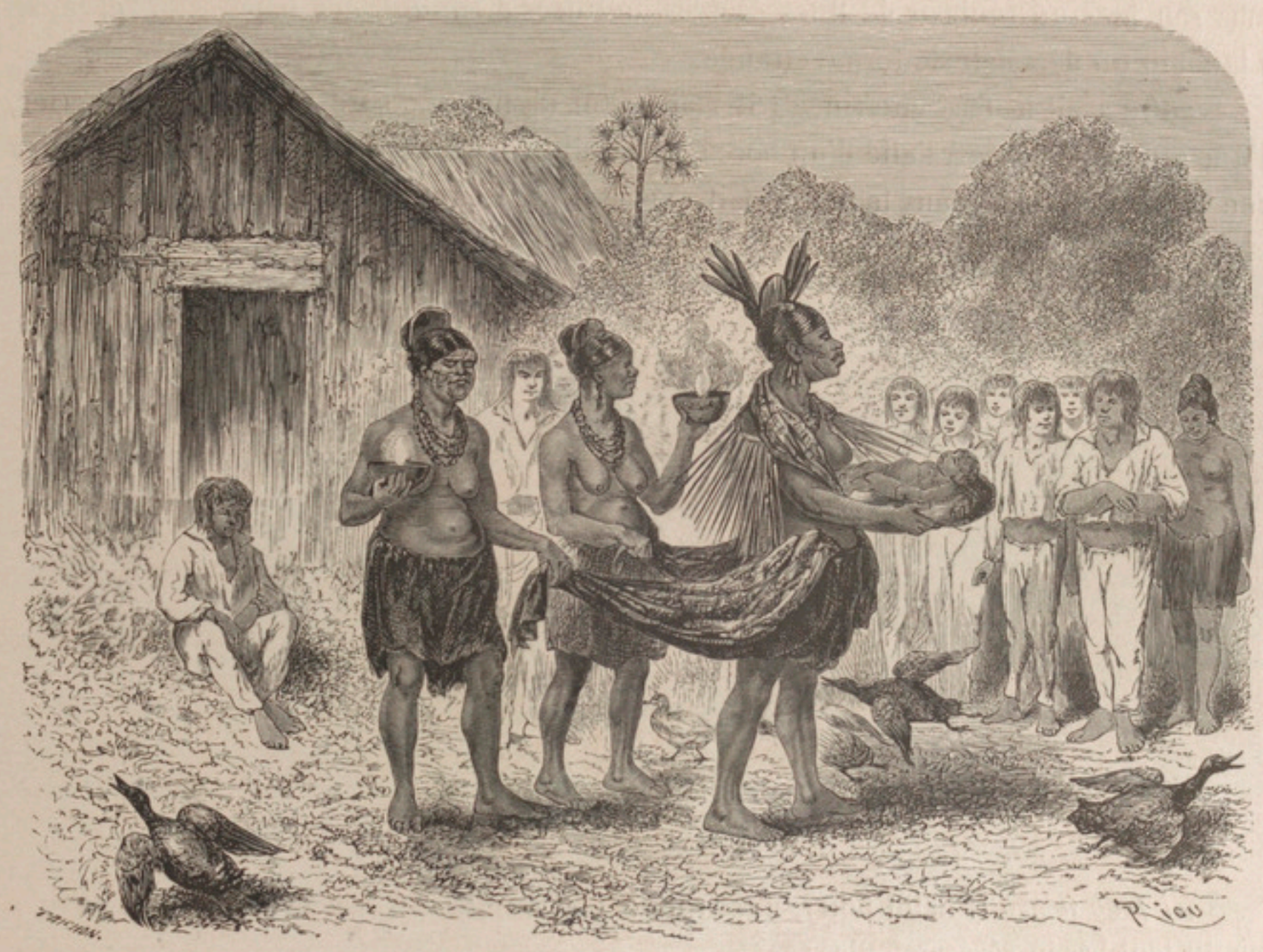
ACOLYTE DE SARAYACU.

buvait quelques gouttes [1]. Si l'on se rappelle que Sarayacu compte cent soixante-six maisons, et qu'on admette par maison une moyenne de vingt gouttes, on s'étonnera, comme je m'étonnai, qu'après avoir ingurgité chacune trois mille trois cent vingt gouttes d'eau-de-vie, la reine et ses filles d'honneur pussent se tenir encore sur leurs jambes.

Dans l'atrium ou parvis de l'église, décoré de guirlandes, de palmes vertes et de

[1] Pareille coutume est évidemment importée de la Sierra. (Voy. dans la première série de nos *Scènes et paysages dans les Andes, Une messe de minuit à Tiabaya.*)

drapeaux, une table avait été dressée et un repas servi. Le révérend prieur, les religieux et moi, nous y prîmes place. Une troupe de néophytes, la torche au poing, éclairaient le banquet. Le menu se composait de tortue bouillie, de lamantin frit, de hocco ragoûté, de galettes de maïs cuites sous les cendres, et de figues à la mélasse. Nous fûmes servis, comme l'exigeait l'étiquette, par la reine de Noël et ses deux suivantes. Six bayadères mâles dansèrent pendant le repas. Les uns, nus jusqu'à mi-corps, étaient entourés de guirlandes et couronnés de pampres à la façon des antiques Sylvains, les autres s'étaient frottés de glu et roulés dans la plume ; ceux-ci étaient couverts d'une fourrure de jaguar,



LA REINE DE NOEL ET SES SUIVANTES.

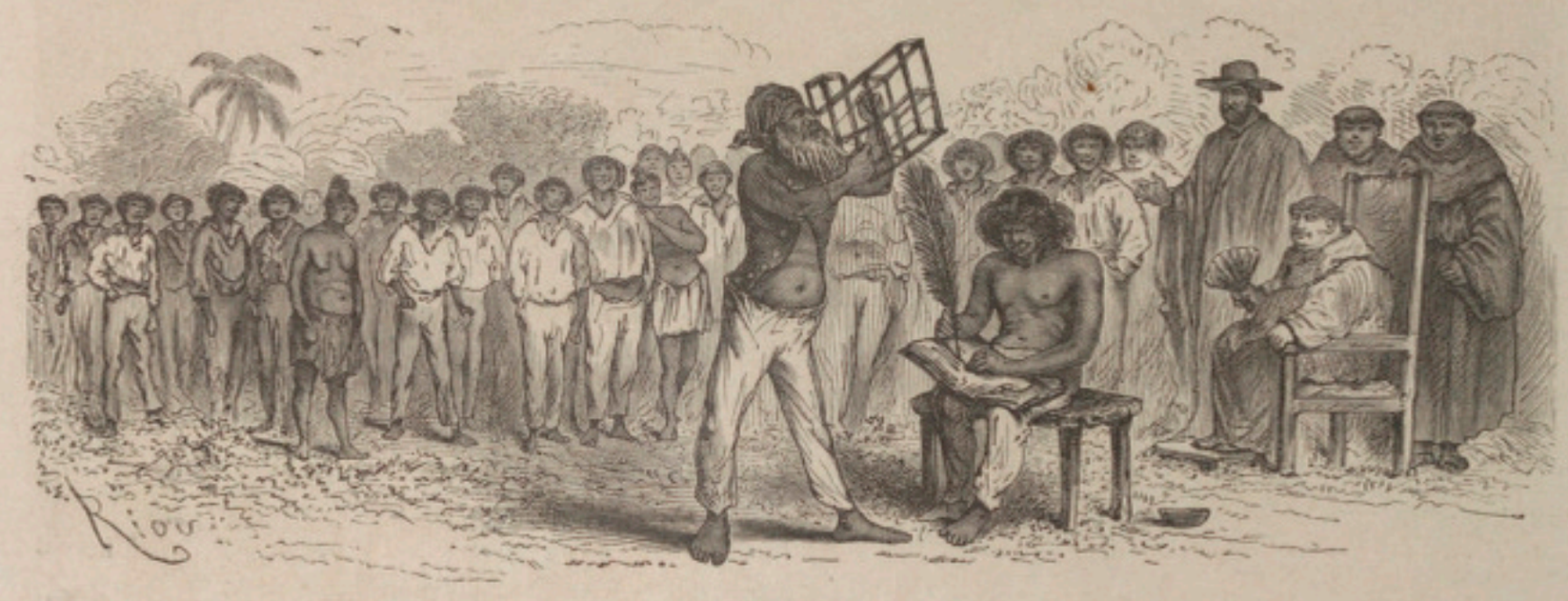
ceux-là coiffés d'une peau d'iguane dont la crête dorsale, hérissée sur leur tête, rappelait l'éperon du vaisseau de Nestor et la redoutable épithète de *dekembolos* que lui donne Homère. Tous ces danseurs, soufflant dans des cornes de bœuf, se démenaient avec une ardeur furieuse, et repoussaient à coups de pied ceux des badauds qui les serraient d'un peu trop près. Au dessert, le révérend Plaza me dit à l'oreille : « Ils vont jouer la comédie de Smith et Lowe. »

Je savais, et je l'ai dit déjà à propos des Missions de la plaine du Sacrement, que MM. Smith et Lowe, officiers de la marine britannique, étaient partis de Lima en compagnie du major Beltran et du lieutenant Ascarate, et qu'ils avaient passé huit

jours à Sarayacu. Je savais encore que ces voyageurs, de retour à Londres, avaient publié une relation avec carte de leur voyage [1], mais j'ignorais complétement qu'ils eussent écrit une comédie. Curieux de juger si l'œuvre était fade ou piquante, je fis signe au prieur que j'étais prêt à l'écouter. A un geste de lui, la foule s'écarta, les porteurs de torches se placèrent au premier rang et deux acteurs entrèrent dans l'espace vide qui figurait la scène.

L'un était vêtu d'une apparence d'habit noir à boutons rouges, peint sur son corps avec du genipa et du rocou. Un mouchoir de cotonnade était tortillé sur sa tête en manière de calotte ou de fez ; une longue barbe postiche complétait cet accoutrement. Il portait sous son bras un rouleau de fines écorces destinées à simuler des paperasses, et tenait à la main un démêloir de forme étrange.

L'autre avait la face enfarinée ; il était muni d'une calebasse figurant un encrier, d'une plume arrachée à l'aile d'un hocco, et tenait délicatement entre le pouce et l'index une façon d'équerre dans laquelle était enchâssé un fragment de miroir.



LA COMÉDIE DE SMITH ET LOWE.

« *El frac negro* (l'habit noir), c'est Smith ; *el escribano* (l'écrivain), c'est Lowe, » me dit tout bas le révérend Plaza.

Je compris alors que la comédie dont il s'agissait, au lieu d'être une œuvre théâtrale écrite par les voyageurs anglais, comme je l'avais cru, était simplement une critique faite sur leur compte, et, comme une première découverte dans le domaine de la vérité en entraîne une foule d'autres, je devinai non-seulement l'intention des acteurs et le sens de leur mascarade, mais je reconnus dans l'équerre au miroir cassé, une allégorie ingénieuse et transparente de l'octant dont MM. Smith et Frédéric Lowe avaient dû se servir devant les néophytes.

Les observations solaires commencèrent ; le faux Smith l'œil collé à la vitre de sa

[1] *Narrative of a journey from Lima to Para*, 1836. MM. Beltran et Ascarate publièrent quatre ans plus tard une relation de leur voyage avec MM. Smith et Lowe ; elle a pour titre : *Diario del viage hecho el año de* 1834 *para reconocer los rios Ucayali y Pachitea*.

PROCESSION DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, A SARAYACU.

machine et les jambes ouvertes en branches de compas, baragouinait très-vite un idiome impossible, où les *yes*, les *of*, les *well* qui revenaient à temps égaux, me parurent destinés à reproduire par onomatopées la langue et l'accent britanniques de l'officier de marine. A mesure que le faux Smith semblait appeler un degré, le faux Lowe, un genou en terre, feignait de le répéter et d'en prendre note. De temps en temps le faux Smith interrompait ses observations pour introduire dans sa barbe d'étoupe rougie au rocou — le véritable Smith devait être d'un blond de cuivre, — un démêloir formé de la nageoire d'un poisson. Le faux Lowe profitait de ce temps d'arrêt pour examiner le bec de sa plume et le

SOLDAT DE SARAYACU.

rafraîchir à l'aide d'un canif absent. La mimique des acteurs devait être surprenante d'imitation, à en juger par les cris féroces et les trépignements enthousiastes qu'elle arrachait à l'assistance.

J'avoue qu'à ce moment l'idée me vint de demander au révérend Plaza, dont le rire épanoui jusqu'aux larmes me paraissait jurer un peu avec les préceptes de charité promulgués par le divin Maître, si l'autorisation donnée par lui aux néophytes de transformer MM. Smith et Lowe en polichinelles était une façon neuve et spirituelle de les punir d'avoir oublié en partant de mettre quelque chose dans le tronc aux aumônes. Mais je compris à temps qu'une question pareille, toute naïve qu'elle fût,

allait glacer instantanément le sourire sur les lèvres du bon prieur et m'aliéner à jamais son estime ; je m'abstins donc de la lui adresser. Seulement je me dis en manière de conclusion que, si l'oubli pécuniaire de simples voyageurs comme Smith et Lowe était châtié, depuis treize ans que leur visite avait eu lieu, par le fouet satirique des néophytes, pareil oubli de la part d'un personnage aussi considérable que notre ancien compagnon de voyage, le comte de la Blanche-Épine, devait lui valoir tôt ou tard à Sarayacu une flagellation en rapport avec sa position sociale et le chiffre élevé de la somme sur laquelle on avait cru devoir compter.

Le divertissement fini, les religieux rentrèrent au couvent où je les suivis. Les néophytes, après nous avoir escortés jusqu'à nos cellules, restèrent dans le réfectoire dont un vieil usage leur abandonnait la libre possession jusqu'au lendemain. Les libations, les chants, la danse et la musique s'y poursuivirent avec un tel entrain, que je ne pus fermer l'œil de la nuit.

La fête de l'*Immaculée Conception*, patronne de Sarayacu, qui avait précédé de quinze jours celle de *Navidad*, avait été célébrée par une procession autour de l'église où se trouvaient la plupart des acteurs qu'on a vus figurer dans le divertissement de Noël. Comme cette procession avait eu lieu à huit heures du matin et qu'aucune libation de spiritueux n'avait été faite, tous les néophytes étaient convenablement recueillis et d'une tenue édifiante ; seuls les danseurs, pour satisfaire aux exigences de l'antique programme, gambadaient et se trémoussaient devant l'image de la Vierge, comme les danseurs de Cuzco devant l'image du Christ des tremblements de terre, à la procession du lundi de Pâques.

L'aubade et le baise-main de la veille du nouvel an offrirent quelques particularités assez curieuses. Le soir, à l'issue du souper, la foule des néophytes, torches et musique en tête, fit irruption dans le réfectoire pendant que nous étions encore à table. Des danseurs exécutèrent une pyrrhique dont les principales figures étaient entremêlées de claques magistrales qu'ils s'appliquaient à tour de rôle, et d'étoupes enflammées qu'ils se lançaient mutuellement au visage. Après le ballet, hommes, femmes et enfants vinrent baiser la main du révérend Plaza, en accompagnant cet acte d'une génuflexion. Les serviteurs du couvent accomplirent les derniers cette formalité. A leur tête, marchait le majordome qui, pour achever dignement l'année, s'était grisé quatre fois ce jour-là, c'est-à-dire une fois de plus qu'à son habitude. En qualité de gouverneur des domestiques, il crut devoir formuler en leur nom comme au sien quelques souhaits de circonstance ; mais sa langue s'embarrassa, ses idées déjà troubles s'obscurcirent complétement, et il ne put achever sa harangue. Le révérend prieur mit un terme à son embarras en le remerciant de ses bons souhaits et l'envoyant se mettre au lit.

La journée du lendemain fut consacrée aux réjouissances. Le fifre et le tambourin résonnèrent dans toutes les maisons. Chaque famille fêtait le premier jour de la nouvelle année, et demandait au ciel que l'avenir fût semblable au passé. Vers quatre heures, et pendant que les hommes dansaient entre eux selon la coutume des indigènes de l'Ucayali, les femmes, surexcitées par la boisson, quittèrent leurs demeures, se répan-

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

SÉRÉNADE ET BAISE-MAIN DE LA VEILLE DU PREMIER JOUR DE L'AN.

dirent sur la place et, réunies par groupes de douze à quinze, exécutèrent des farandoles de leur composition.

Cette danse du sexe, à laquelle nous assistions pour la première fois, nous rappela celle des Conibos que nous avons décrite en traitant de la monographie de ces indigènes. C'étaient les mêmes enlacements de bras, les mêmes poses de tête, les mêmes oscillations du corps, la même façon de se laisser choir à terre après pirouette finale et épuisement de forces. Il va sans dire qu'une pareille danse fit bon marché de la coiffure des danseuses, dont les peignes allèrent tomber d'un côté pendant que leurs cheveux se déroulaient d'un autre. Cet exercice forcené dura jusqu'à la nuit.

DANSE DES FEMMES, A SARAYACU.

Ici, nous remarquons que cette revue des us et coutumes de la gent de Sarayacu, sans être tout à fait complète, est à peu près finie. Or les nouveaux détails dans lesquels nous pourrions entrer sur sa vie d'intérieur et ses habitudes journalières ne feraient que reproduire ceux que nous avons précédemment donnés sur les Conibos, avec lesquels ces néophytes ont de grands traits de ressemblance. Nous les laisserons donc vaquer à leurs travaux accoutumés et se réjouir à leurs heures, pour entretenir un peu le lecteur de nos propres affaires.

Au bruit et à l'agitation que le séjour de nos compagnons de voyage avait occasionnés

dans la Mission, succéda bientôt une paix profonde. Un silence claustral régna dans les couloirs et les cellules dont les échos ne retentirent plus des éclats de rire et des couplets mondains que tant de fois ils avaient répétés. Quelques pratiques de la vie monastique que les religieux avaient momentanément supprimées par égard pour leurs hôtes, furent remises en vigueur. Au nombre des usages qu'ils rétablirent, celui que j'eusse laissé tomber en désuétude, tant grande était la frayeur qu'il me causait, c'était la promenade hebdomadaire et nocturne de l'*animero* chargé de recommander les âmes des défunts au souvenir et aux prières des vivants.

EL ANIMERO.

Le lundi de chaque semaine, entre une heure et deux du matin, un néophyte quelconque, chargé de cet office d'animero et sorti de je ne sais où, entrait dans le couvent sans qu'on l'eût entendu venir, et, s'arrêtant devant chaque cellule, agitait à deux mains une cloche du volume de celles qui décorent l'avant des bateaux à vapeur et qu'un marinier sonne à chaque escale du navire. Au premier appel de ce tocsin, je sautais à bas de ma couche et, dans l'idée que le feu était au couvent ou qu'une troupe de Peaux-Rouges assiégeait le village, j'appelais à l'aide, au secours, en cherchant à tâtons mes *inexpressibles*. Aux cris que m'arrachait l'effroi, l'animero répondait gravement :

« *Pour les âmes du purgatoire.* »

J'avoue ici, et cet aveu n'a rien qui puisse faire suspecter mon orthodoxie, l'esprit étant indépendant des opérations du corps, j'avoue, dis-je, que, dans le bouleversement de mes facultés et sous le coup du tremblement nerveux que m'occasionnait cette cloche, j'en eusse coiffé volontiers l'animero, pour lui apprendre à rappeler de cette sorte à ses devoirs de catholique un pauvre homme endormi.

Deux fois je fus réveillé de la sorte. La troisième fois j'étais sur le qui-vive, et l'animero achevait à peine sa phrase lamentable que j'ouvrais doucement ma porte et le suivais dans l'ombre. L'homme entra dans la sacristie avec son bourdon et en ressortit les mains vides. J'étais fixé sur le point capital. Le lendemain, pendant que les moines faisaient la sieste et que le réfectoire et les couloirs étaient parfaitement déserts, je courus à la sacristie, j'enlevai le monstre d'airain par ses oreillettes et l'apportai dans ma cellule, où je l'enfouis dans une caisse que je surchargeai de paperasses et de plantes.

Le lundi suivant, l'animero, ne trouvant plus sa cloche où il était certain de l'avoir déposée, en fit son rapport au prieur qui en référa aux deux religieux. On fouilla jusqu'aux maisons des néophytes sans retrouver l'objet perdu. Pendant un mois on s'entretint de la disparition de cette cloche, puis, comme il ne restait que celle de l'église, l'emploi d'animero fut supprimé de fait, et je pus dormir sur les deux oreilles. Ce ne fut que la veille de mon départ, entre onze heures et minuit, que je retirai ma prisonnière de son caisson pour la reporter dans la sacristie.

Ce grotesque épisode, que j'eusse dû celer, est un des rares incidents qui rompirent l'uniformité de ma vie à Sarayacu. Aujourd'hui que cette vie appartient au passé, je me surprends à chercher sous ses cendres quelque étincelle de jeunesse et d'enthousiasme, et, disons-le, à regretter, avec le calme profond dont je jouissais, mes travaux coupés par des bains, des siestes et des promenades, mes excursions dans les bois, mes rêveries sans but à la fin de chaque journée, et jusqu'au sommeil d'enfant qui retrempait mes forces. Jusqu'à ce que sa pauvre machine ait été refondue ou perfectionnée, l'homme passera une moitié de sa vie à désirer et l'autre à regretter.

J'ai dit, sans toutefois en être sûr, que je me levais à six heures, et qu'après un bain pris à la rivière, en compagnie de jeunes va-nu-tout chargés d'épouvanter les crocrodiles, je rentrais dans ma cellule frais et dispos. Une tasse de café noir achevait de me réveiller et donnait du ton à ma fibre. Avant de me mettre au travail, j'allais faire un tour de jardin, non pour admirer les aulx et les oignons cultivés par Fray Hilario, mais pour cueillir les figues mûres d'un *Ficus sativa* et les fleurs fraîchement écloses d'un rosier hybride, lesquelles rappelaient par leur beauté notre rose à cent feuilles et par leur odeur la rose des quatre saisons. Ma récolte faite, je rentrais chez moi et me mettais à la besogne. De temps en temps je m'interrompais pour flairer une rose et manger une figue. Cela me conduisait jusqu'à midi. La cloche du couvent sonnait alors pour le dîner, et les bons Pères me précédaient au réfectoire. Après ce repas, d'où l'appétit excluait la conversation, les religieux rentraient chez eux pour faire un

bout de sieste et j'allais battre les forêts, seul ou accompagné d'un néophyte. Vers trois heures, je revenais à la Mission, chargé d'une moisson de plantes conquise au prix de cent égratignures sur les arbres et les buissons. Selon que j'abordais le village par le côté du Nord, du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, j'inspectais en passant les demeures des néophytes : je donnais un coup d'œil à la forge et à la cuisine ; je regardais le charpentier Zéphirin raboter des planches, ou Rose la blanchisseuse laver le linge du couvent. Après un bonjour, un sourire, une plaisanterie échangés avec l'un d'entre eux, je m'enfermais dans ma cellule, où je travaillais jusqu'au soir. A huit heures précises, on sonnait l'*Angelus*, et le souper était servi au réfectoire. Ce repas, où les religieux parlaient en mangeant, différait de celui de midi où ils s'étaient contentés de manger sans rien dire. Leur conversation, simple et dénuée d'artifice, ne roulait que sur des détails de ménage ou les innocents commérages de la localité, qui leur étaient redits par les alcades de semaine.

Parfois cette conversation un peu soporifique prenait d'autres allures et touchait presque à la science. C'était quand les religieux italiens, parlant de Gênes et de Turin, se mettaient à vanter la splendeur des églises de ces deux villes, la pompe des cérémonies et l'affluence des fidèles. A leurs descriptions enthousiastes le révérend Plaza opposait aussitôt les cathédrales de Quito et de Lima, l'ordre et la beauté de leurs processions et le luxe inouï déployé dans ces occasions solennelles. La discussion s'échauffait graduellement. Chaque religieux, élevant autel contre autel, plaidait pour la gloire de sa patrie et la hauteur de son clocher ; puis, comme en ces occasions la lutte n'était pas égale, le prieur ayant à tenir tête à deux adversaires aussi patriotes que lui, sa manière habituelle de l'emporter sur eux et de les réduire au silence était de changer de conversation et de rappeler les premiers temps de son séjour à Sarayacu, ses croisades apostoliques chez les Indiens de la plaine du Sacrement et l'honneur qu'il avait eu de dîner plusieurs fois avec un Vice-roi. Ce dernier argument désarçonnait toujours ses adversaires.

A neuf heures on se séparait. Rentré chez moi, j'allumais ma lampe et me remettais au travail. Cette lampe ou candil était alimentée avec de l'huile de lamantin. Une large mèche de coton y trempait à l'aise et envoyait vers le plafond une flamme d'un demi-pied, voilée d'un tel nuage de fumée, que chaque matin l'intérieur de mes narines était enduit, comme un tuyau de poêle, d'une couche de suie.

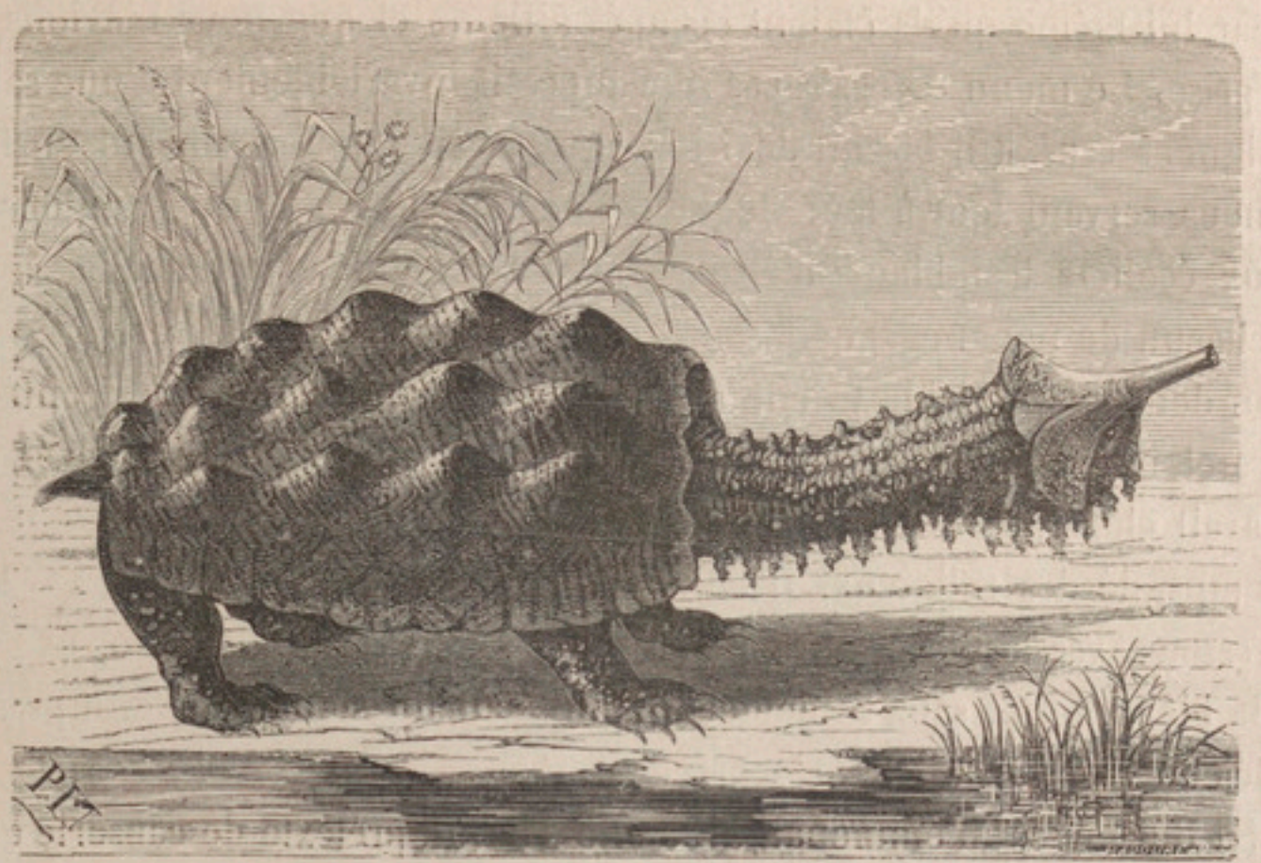
A la clarté de ce candil, je transcrivais mes souvenirs de la journée ou dressais la nomenclature des plantes que j'avais trouvées dans les bois. L'agitation des commensaux de ma cellule que la lumière empêchait de dormir, troublait quelquefois mon recueillement ; tantôt c'étaient mes deux aras dont les moustiques s'avisaient de piquer les pattes et qui faisaient claquer leur bec dans le but d'effrayer l'ennemi, ou ma tortue *matamata* qui ébranlait le lit de ses secousses et m'avertissait en soufflant de sa trompe que mon singe noir se livrait envers elle à quelque espièglerie.

Entre onze heures et minuit j'allais respirer l'air pur du dehors et expectorer l'horrible fumée que j'avais avalée trois heures durant. Je regardais tour à tour les masses

EXCURSION BOTANIQUE DANS LES FORÊTS DE SARAYACU.

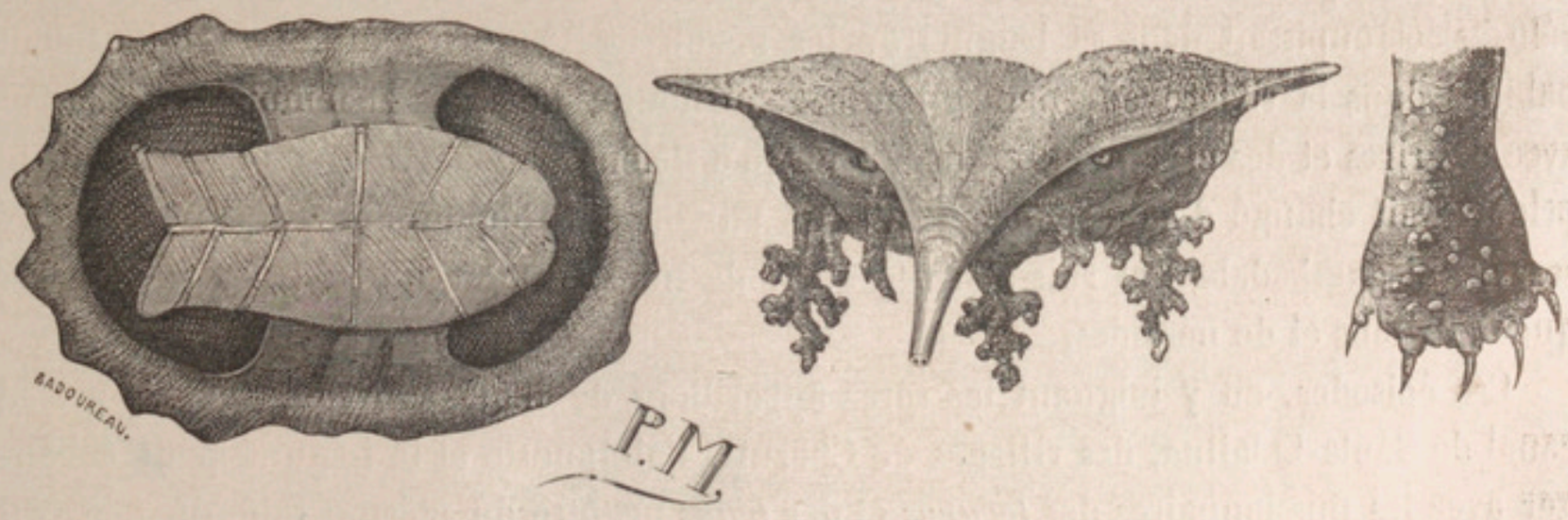
BIBLIOTECA CENTRAL ALEXANDER VON HUMBOLDT

d'ombre harmonieusement groupées au bord de l'horizon et les constellations brillant d'un vif éclat ; le calme de la nuit, la douceur de la température, la senteur des forêts voisines formée de mille parfums inconnus, m'eussent disposé merveilleusement à la rêverie, si des cohortes de moustiques ne m'avaient assailli. Obligé d'adopter le pas



CHELYDE MATAMATA.

gymnastique et de faire le moulinet avec mes deux bras pour échapper aux piqûres rageuses de ces insectes, je ne jouissais qu'à demi des bénéfices de la situation. Le moyen, en effet, d'aspirer au ciel et de prendre un vol extatique vers les demeures sidérales,



ÉTUDE PARTIELLE DU CHELYDE MATAMATA : PLASTRON ; TÊTE VUE DE FACE ; PIED VU PAR DERRIÈRE.

quand des milliers d'aiguilles en se plantant dans vos mollets vous retiennent fatalement sur cette terre. Je rentrais donc dans ma cellule et m'endormais sous l'abri protecteur de ma moustiquaire. Le lendemain mon existence recommençait au point où elle s'était arrêtée la veille et les incidents que j'ai signalés se reproduisaient de nouveau.

Parfois ce thème monotone s'embellissait de quelques variantes. Le révérend Plaza, dont les façons à mon égard s'étaient dépouillées par degrés de la gravité solennelle qu'elles avaient eue dans le principe, m'invitait dans la cellule aux marchandises à des déjeuners mystérieux dont le majordome de la Mission avait seul le secret. Loin que les moines italiens fussent compris dans ces invitations particulières, le prieur au contraire s'assurait par lui-même qu'ils étaient occupés ailleurs et que nous n'avions à redouter aucune surprise. Le menu de ces repas se composait invariablement d'une salade d'œufs durs et d'oignons crus. Un biscuit de Lima remplaçait le pain. Debout en face l'un de l'autre et nous servant tour à tour de la même fourchette, nous mangions à la hâte, comme deux écoliers tremblants d'être surpris. Un petit verre de tafia couronnait la séance, et chacun de nous regagnait sa cellule en s'essuyant les lèvres.

La façon dont le vénérable prieur s'y prenait pour m'inviter à ces conférences gastronomiques et m'en faire savoir le jour, était aussi simple qu'originale. Le matin du jour qu'il avait choisi, à cinq heures, en venant de dire matines et passant devant ma cellule accompagné des religieux, il tambourinait à ma porte et criait : « Eh ! Pablo, insigne paresseux, vas-tu dormir jusqu'à ce soir ? » Puis il passait outre, et les religieux de rire de la plaisanterie, sans se douter qu'elle était un signal convenu pour m'avertir que nous déjeunerions à huit heures précises.

Parfois Sa Révérence m'emmenait avec elle sous un prétexte de causerie et me faisait assister au bain qu'elle prenait à la nuit tombante. Sa baignoire, une cuve cerclée, remplie dès le matin d'une eau que le soleil de la journée avait chauffée au degré convenable, était placée sous un massif à quelques pas de la rivière. Le départ pour le bain offrait toujours un spectacle animé. Quatre porteurs de torches nous précédaient ; le majordome venait à notre suite portant le linge de son maître. Derrière nous se pressaient tumultueusement des néophytes des deux sexes, accourus de tous les coins du village pour prendre part à la séance balnéaire. Tandis que le prieur, complétement vêtu, s'accroupissait dans sa baignoire, les néophytes, à son exemple, entraient tout habillés dans la rivière où, pendant une demi-heure, hommes et femmes s'ébattaient avec des rires et des cris qu'on entendait jusqu'à Belen. La séance levée et après que le prieur avait changé d'habits, nous rentrions au couvent, toujours escortés par les deux sexes, qui gambadaient et ruisselaient autour de nous, comme un troupeau mythologique de tritons et de néréides.

Ces épisodes, en y joignant les rares apparitions de cholos chrétiens venus, par le canal de Santa-Catalina, des villages de Chazuta, Balsapuerto et la Laguna pour échanger avec les missionnaires des *tocuyos* et des *lonas*[1] contre du poisson salé, du tabac en carottes et de la salsepareille, ces épisodes et ces apparitions étaient les seuls incidents qui troublassent la paisible uniformité de la vie à Sarayacu. Les cholos commerçants, dont on ne faisait aucun cas, mangeaient à la cuisine et dormaient à terre dans un angle

[1] Tissus de coton qu'on fabrique dans plusieurs provinces du Pérou. Le *tocuyo* est un calicot des plus communs. La *lona* est une toile aussi grossière que notre toile d'emballage, mais d'un tissu très-blanc et très-serré.

du réfectoire. Leurs transactions commerciales opérées, ils s'en allaient comme ils étaient venus et sans que personne s'inquiétât d'eux.

Certaine après-midi, un bruit d'exclamations joyeuses auxquelles répondait la voix du prieur, retentit dans le couvent. En ce moment je travaillais dans ma cellule ; j'interrompis aussitôt ma besogne pour aller voir de quoi il s'agissait. Le P. Antonio, chef de la Mission de Tierra-Blanca, venait d'arriver à Sarayacu. J'échangeai avec le nouveau venu un bonjour amical et quelques phrases de bienvenue, puis, le laissant à ses affaires, j'allai me remettre au travail.

LE BAIN DU PRIEUR.

Le souper nous réunit au réfectoire. Là, nous fîmes plus ample connaissance. Après m'avoir entretenu de Florence où il était né et de Lima qu'il avait habité pendant cinq années, il me parla de la visite que lui avait faite à Tierra-Blanca le comte de la Blanche-Épine et appuya sur l'antipathie que ce personnage lui avait inspirée à première vue. Le révérend Plaza et les religieux se regardèrent et sourirent à cet aveu naïf des impressions du P. Antonio.

En sortant de table, le chef apostolique de Tierra-Blanca m'invita à le suivre dans sa cellule pour y continuer notre conversation. Cette cellule était située à l'extrémité du couloir contigu à l'église. Je m'assis dans un hamac que me désigna mon hôte,

pendant qu'il s'asseyait lui-même sur une barbacoa qui supportait sa moustiquaire.

Durant cette visite, nous causâmes d'une foule de choses dont j'ai perdu le souvenir. En manière d'intermède, nous bûmes deux doigts de tafia. Quand nous eûmes choqué nos verres, je priai le Révérend de me laisser examiner quelques bouquins jaunis que j'apercevais sur une tablette, entre un registre in-folio aux angles brisés et une liasse de papiers que les vers avaient façonnés en guipure. Les bouquins étaient des livres de piété traduits en espagnol. Je trouvai la *Fleur des exemples*, le *Miroir de l'âme*, un volume dépareillé de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, etc. Le registre écorné était celui de l'état civil de Sarayacu. Les mariages, les naissances et les décès y étaient inscrits par ordre de dates depuis 1791 jusqu'à 1843. A partir de cette dernière année, les pages du registre, vierges d'écriture, témoignaient que l'amour, la vie et la mort s'étaient succédé à Sarayacu sans qu'on s'en inquiétât. De ce vénérable in-folio, je passai aux paperasses rongées des vers. C'étaient des lettres écrites à diverses époques par des moines d'Ocopa à leurs compagnons de Sarayacu. A ces épîtres toutes confidentielles étaient mêlés d'anciens journaux de Lima.

Tandis que j'inventoriais ces choses poudreuses, le P. Antonio m'apprenait que la cellule où nous étions et qui lui servait de logement quand il venait à Sarayacu, servait aussi de bibliothèque et de dépôt d'archives. En sa qualité de bibliothécaire et d'archiviste et pour éviter qu'une main brouillonne ne furetât dans ses tiroirs, il ne confiait à personne la clef de cette pièce, qui pendant onze mois de l'année restait fermée au public.

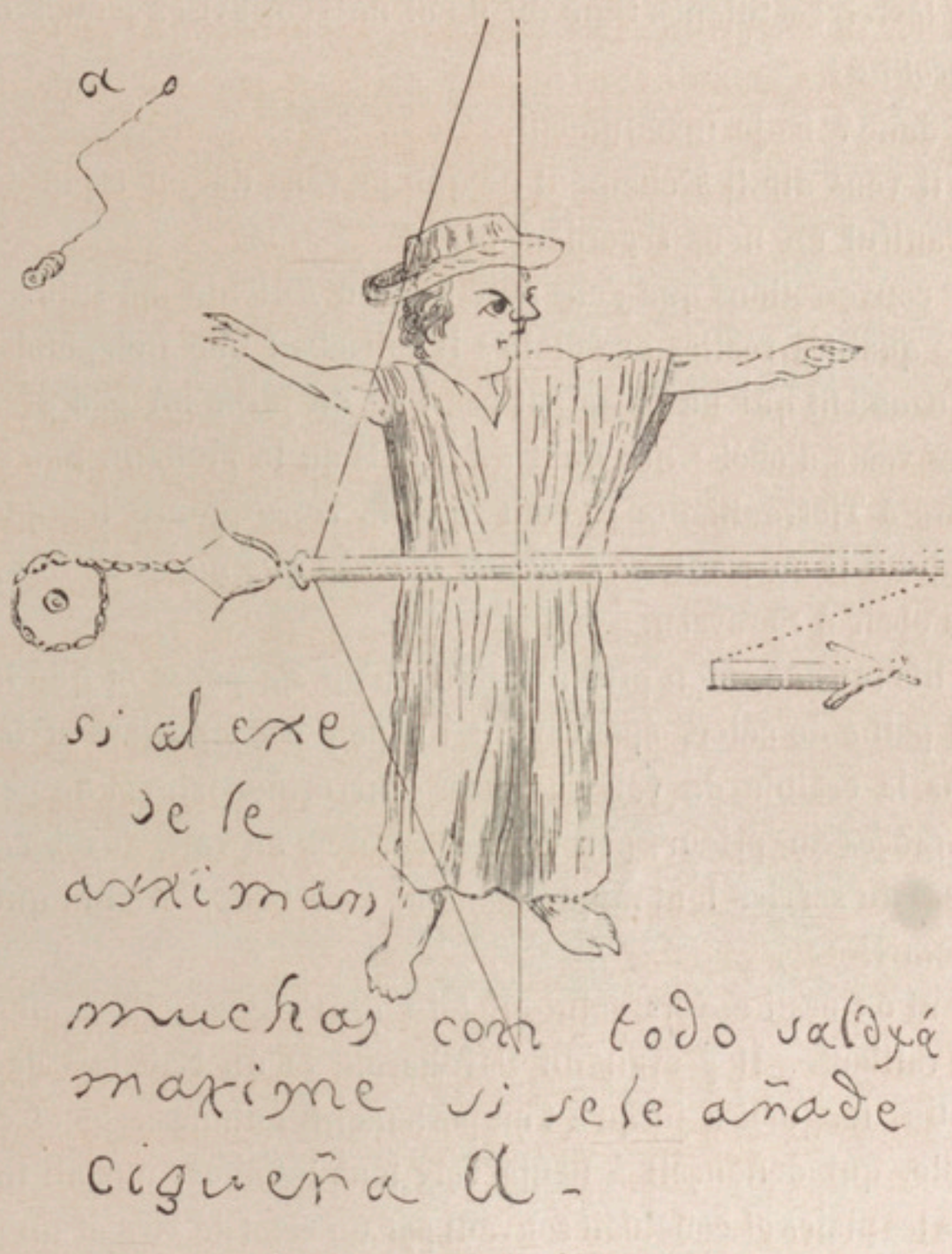
En prenant congé de mon hôte, je lui demandai l'autorisation d'emporter chez moi, pour les dépouiller à loisir, le registre de l'état civil et la correspondance des anciens missionnaires. Non-seulement cette autorisation me fut donnée, mais le P. Antonio m'offrit le concours de son expérience et de ses lumières dans l'interprétation des textes qui pourraient me sembler obscurs.

Sauf la lettre des pères Girbal et Marquès que j'ai donnée en note dans mon étude sur les Indiens Panos, la correspondance des premiers religieux de Sarayacu n'offrait absolument rien qui valût la peine d'être transcrit. En compulsant ces paperasses, je trouvai, intercalé dans les plis d'un journal, un croquis au crayon sur lequel mes yeux s'arrêtèrent et dont ils eurent de la peine à se détacher. Ce n'est pas que ce dessin, d'une exécution inhabile et d'une tournure archaïque, méritât l'attention d'un artiste ou d'un amateur. Seul un mécanicien se fût intéressé peut-être au problème de dynamique qu'il paraissait offrir et que le sujet du croquis, un homme affublé d'un sac de sauvage et coiffé d'un chapeau de paille, essayait de résoudre, à l'aide d'une phrase espagnole et d'un vilebrequin surmonté d'un A majuscule.

Ce qui me frappa vivement dans ce dessin au trait, dont je fis un décalque, ce ne fut donc pas son mérite, mais seulement la date de l'année et le moment du jour où son auteur, le père *Buonaventura Marquès*, l'avait exécuté. Heureux moine! tandis qu'assis dans sa cellule joyeusement éclairée par un rayon de soleil matinal, au milieu d'un calme profond, il essayait, à l'aide d'un crayon naïf, de réaliser sa chimère, au delà des

mers, sous un ciel brumeux et par un lugubre matin d'hiver, une tête royale tombait sur l'échafaud et le bruit de sa chute faisait pâlir et trembler sur leurs trônes tous les rois de l'Europe.

Ma revue des papiers terminée, j'ouvris le registre de l'état civil, pensant y trouver quelques détails intéressants. Mais de ce côté mon espoir fut encore déçu. Ce n'était qu'une insignifiante kyrielle de dates et de noms qui ne m'apprenaient rien. Arrivé aux deux tiers du livre et comme j'en feuilletais machinalement les pages, je tombai sur la



FAC-SIMILE D'UN DESSIN DU P. MARQUÈS. — 21 JANVIER 1793.

déclaration suivante, écrite de cette vieille écriture espagnole dont les *d* ressemblent au *thêta* des Grecs, les *f* au *phi*, les *r* au *xi*, sans préjudice des paraphes supplémentaires qu'on croirait empruntés aux caractères phéniciens. Le style quelconque de cette pièce était émaillé de fautes d'orthographe qui le vulgarisaient encore :

« *Hoy dia vinte y siete de Enero de mil ocho ciento vinte y nueve ha nacido en esta mision de Sarayacu, de madre Ana María India Sipibo bautisada y criada en la fé cristiana y de padre desconocido, un niño del sexo feminino á quien se ha dado con el bautismo, el nombre y apellido de María Rufina.* »

Je ne doutai pas que cet acte de naissance ne fût celui de la gracieuse fille que j'avais surnommée la Fleur de la Mission ; et comme les mots *padre desconocido* intercalés dans cette pièce me paraissaient assez étranges en un lieu où les maisons sont à claire-voie et les consciences à jour, le lendemain je pris le registre et l'apportai tout ouvert au père Antonio afin qu'il m'expliquât ce que je ne parvenais pas à m'expliquer moi-même. Le père Antonio lut cette pièce en souriant. Au moment où il allait peut-être me donner le mot de l'énigme, la voix du révérend Plaza se fit entendre dans le couloir. Fray Antonio ferma vivement le registre, le replaça sur la tablette, et, mettant un doigt sur ses lèvres : « Silence ! me dit-il ; et ne vous avisez jamais de parler devant *lui* de ce *père inconnu* !

— Pourquoi donc ? fis-je ingénument.

— Parce qu'il vous dirait sèchement ce que je vous dis en façon de plaisanterie : que les secrets d'autrui ne nous regardent pas. »

Deux ou trois conversations que j'eus avec le père Antonio me suffirent pour découvrir chez lui des qualités réelles auxquelles il rattachait une indépendance d'esprit et une liberté de jugement qui ne laissaient pas que de jurer un peu avec l'humilité de son costume et les vœux d'obéissance qu'il avait faits en le prenant. Son séjour ou plutôt son exil volontaire à Tierra-Blanca n'était que la conséquence logique de ses idées. Il avait préféré, disait-il en riant, *être tête de mouche que queue de lion*, commander à Tierra-Blanca qu'obéir à Sarayacu.

Ce prétendu libéralisme, bien plus répandu qu'on ne pense et que le père Antonio ne prenait pas la peine de celer, épouvantait un peu les familiers et les commensaux du couvent. Dans la crainte de voir suspecter leur orthodoxie et de perdre du même coup les bonnes grâces du prieur, peu tendre, comme on sait, aux idées libérales, ils évitaient en dehors du service tout rapprochement avec Fray Antonio qui les eût infailliblement compromis.

La réserve dont on usait envers celui-ci, loin de l'affliger, l'égayait au contraire et exerçait sa verve railleuse. Il y avait du Savonarole et du Rabelais dans cette nature de moine florentin, fougueuse jusqu'à l'emportement, enthousiaste et caustique, hautaine et accessible, qui dénonçait à haute voix tous les abus, mettait impitoyablement le doigt sur toutes les plaies et concluait souvent par un éclat de rire et un geste d'épaules. Pour un homme qui, comme moi, était venu chercher la vérité de loin, Fray Antonio était plus qu'une individualité vigoureuse et tranchée, c'était une trouvaille, une manière d'homme-registre que je n'avais qu'à consulter à l'article *Missions*, pour apprendre aussitôt ce que je désirais savoir.

Cependant les travaux que j'avais entrepris touchaient à leur fin ; ma revue de la Mission était terminée, mes cartons bourrés de croquis et mon herbier de la Flore locale, composé de seize cents plantes, pouvait permettre à nos savants d'Europe de constater à quelles espèces végétales la déesse avait emprunté les fleurs de sa couronne. A mesure que s'emplissaient mes caisses et mes caissons, un vague ennui, une indéfinissable nostalgie s'emparaient de moi. L'espace m'attirait invinciblement. Comme

M. Michelet dans sa préface de l'*Oiseau*, j'eusse crié volontiers : *Des ailes, des ailes!* tant croissait chaque soir et s'augmentait chaque matin mon envie de prendre mon essor.

Ce n'est pas que l'idée de passer en trois mois de l'Ouest à l'Est de cette Amérique, ainsi que j'avais parié de le faire en quittant Islay, me poursuivît encore et causât l'anxiété maladive que j'éprouvais. Non ; j'étais même assez tranquille à cet égard. Le délai fixé par moi-même à cette traversée continentale était expiré depuis quatre mois, et le capitaine anglais, mon heureux rival, servi par le retard que m'imposaient les circonstances, avait dû atteindre sans se presser le but que je m'étais flatté de toucher avant lui. Par amour-propre national, j'avais déploré ma défaite, mais j'avais été peu sensible à la perte de mon pari.

L'ennui que j'éprouvais n'était donc plus causé par le désir d'arriver au Para, mais par le besoin de partir de Sarayacu, et comme ce besoin allait augmentant, je me résolus à le satisfaire. Un soir, à l'issue du souper, je déclarai aux religieux mon intention de les quitter avant la fin de la semaine. On était alors au mardi. En disant que cette détermination parut contrarier mes hôtes, je craindrais d'être taxé de fatuité. Néanmoins tous se réunirent pour la combattre, et le vénérable prieur tenta de me prouver que le bonheur n'existait qu'à Sarayacu et que c'était folie d'aller le chercher ailleurs ; comme mon opinion à cet égard différait essentiellement de la sienne, je gardai le silence pour ne pas le contrarier. Le souper fini et les grâces dites, chacun regagna sa cellule. Au bout d'un instant, le révérend Plaza venait me trouver dans la mienne.

« Pablo, me dit-il, j'ai pensé qu'avant de nous dire adieu pour toujours, tu ne refuserais pas de me rendre un service, dût-il reculer ton départ de quelques jours encore.

— Vous avez eu raison de penser cela, padre mio. De quoi s'agit-il ?

— Demain, à ton lever, passe au réfectoire, et tu sauras ce que j'attends de toi. »

Le lendemain, en entrant dans le triclinium, j'aperçus étendues à terre ou appuyées contre le mur plusieurs statues de saints en plâtre colorié, de grandeurs diverses et diversement mutilées. Saint Michel avait perdu son bras gauche et son bouclier, le nez et les oreilles manquaient à saint Joseph, les deux mains à sainte Catherine ; les autres saints étaient à l'avenant. Pendant que je méditais sur ces ruines, le révérend Plaza, que je n'avais pas entendu venir, posa sa main sur mon épaule.

« Que dis-tu de nos pauvres saints ? me demanda-t-il.

— Qu'ils sont en triste état, répliquai-je.

— C'est ce *bribon* de majordome qui les a cassés en les nettoyant. Le malheureux, quand il a trop bu, n'en fait jamais d'autres. Comme nous ne pouvons exposer ces saints ainsi mutilés à la vue des fidèles, je voulais te prier de les réparer avant ton départ.

— Réparer ces saints ! mais, cher padre, je ne suis ni sculpteur, ni mouleur statuaire, pour mener à bien un pareil travail !

— Bah ! vous autres Français, vous êtes adroits comme des singes et vous réussissez à tout ce que vous entreprenez. Essaye seulement.

— Encore pour essayer faudrait-il du plâtre, et je n'en vois pas à Sarayacu !

RIVES DE L'UCAYALI.

— J'en ferai venir de Cosiabatay. J'ai là une carrière de gypse en état d'approvisionner la république entière du Pérou. Quand veux-tu que j'y envoie une pirogue ?

— Envoyez alors de suite, si c'est possible. Mais il me vient une idée ; Cosiabatay n'est qu'à treize lieues de Sarayacu ; si j'allais chercher ce plâtre moi-même ?

— Ou si nous allions le chercher ensemble, dit une voix derrière nous. Je me retournai et j'aperçus Fray Antonio.

— Cela tombe d'autant mieux, ajouta-t-il, que je devais envoyer ces jours-ci à Bepuano ou à Cosiabatay faire provision de plâtre pour la maisonnette que je me construis à Tierra-Blanca. »

Ce voyage à deux fut résolu séance tenante. Pendant qu'on espalmait la pirogue qui devait nous conduire, mon compagnon et moi, nous déjeunions solidement en prévision des jeûnes à venir. Deux heures après, étendus côte à côte sous le pamacari d'une embarcation à cinq rames, nous descendions rapidement vers l'Ucayali.

Je saluai par un élan joyeux la majestueuse rivière que depuis quatre mois je n'avais pas revue, mais après laquelle je soupirais sans cesse, comme l'Hébreu captif après le Jourdain. Une brise du large ridait en ce moment sa surface et mes poumons l'aspirèrent avec délices. Décidément, pensai-je, cet air de liberté vaut mieux à la santé que celui qu'on respire à Sarayacu entre les quatre murs d'une cellule.

Un voyage à contre-courant sur les grandes rivières de cette Amérique est loin d'avoir les charmes que le lecteur pourrait lui supposer. D'abord on navigue très-lentement, et la lenteur dans la locomotion est un véritable supplice ; ensuite, pour ménager les forces des rameurs et refouler plus facilement le courant, au lieu de prendre le large, on rase la berge où la résistance de ce courant est moindre. Sur une rivière d'Europe, ce mode de navigation ne serait pas sans charmes ; mais ici il a l'inconvénient d'attirer à vos trousses tous les moustiques du rivage que l'embarcation réveille en froissant les buissons où ils sont posés. Troublés dans leur repos, les odieux insectes s'élèvent en tourbillonnant, puis fondent sur vous la trompe en arrêt et vous criblent de blessures empoisonnées.

Inutile de dire que cette description faite sur le vif retrace mot à mot ce qui nous arriva dans la traversée de Sarayacu à Cosiabatay. La robe et le cordon du P. Antonio, sur lesquels j'avais compté pour adjurer et conjurer les hideux vampires, n'eurent aucun pouvoir sur eux.

A la nuit tombante, nous atterrîmes à l'angle d'une plage où nos rameurs allumèrent du feu. Nous soupâmes de tortue bouillie et de racines dont le pilote s'était muni par ordre; et, grâce aux moustiquaires que nous avions eu soin d'emporter, nous dormîmes comme des justes. Au point du jour nous nous mettions en route, et le soir à quatre heures nous longions la dernière pointe qui cachait l'embouchure du rio de Cosiabatay.

Au débouquement de cette pointe, nous aperçûmes sur un îlot de sable et de roseaux rapproché de la rive gauche un objet de forme bizarre, dont la silhouette se découpait en vigueur sur l'azur lumineux du ciel. Assez intrigué par cette apparition, que le P. Antonio disait être un tronc d'arbre capricieusement entaillé, je fis ramer vers l'îlot que nous atteignîmes au bout d'un quart d'heure et après avoir passé successivement de la surprise à la stupéfaction et de la stupéfaction à l'horreur.

L'objet en question était une croix, et sur cette croix un Indien complétement nu était attaché par les pieds et les mains. Sa tête retombait sur sa poitrine et sa chevelure pendante cachait ses traits. La peau de l'individu, racornie et comme grillée, adhérait aux os et en dessinait exactement la charpente. Toute la région abdominale n'était qu'une large ouverture par où les intestins et les viscères avaient été retirés. Aux déchiquetures de cette plaie béante, on reconnaissait le bec et les serres des oiseaux de proie. L'état du cadavre, dont la maigreur et la dessiccation rappelaient à la fois le squelette et la momie, annonçait que la mort remontait au moins à deux mois. A quelle nation appartenait ce malheureux, de quel crime l'avait-on châtié, quels bourreaux lui avaient infligé ce supplice sans précédents dans les annales du pays? Telles furent les questions que nous nous adressâmes devant ce gibet autour duquel une douzaine de vautours urubus, sentinelles funèbres, semblaient monter la garde. Comme aucun de nous n'y pouvait répondre, nous laissâmes sur sa croix le supplicié en nous promettant de lui creuser une fosse à notre retour, et nous nous dirigeâmes vers l'embouchure du rio de Cosiabatay, à cent pas de laquelle, dans l'intérieur, se trouvait une habitation d'Indiens Schétibos.

L'habit du P. Antonio nous valut des maîtres de ce logis un accueil cordial. Hommes et femmes s'exclamèrent joyeusement à notre vue, et, après avoir baisé la main de notre compagnon, placèrent devant lui un cruchon de mazato, un râble de singe fumé et quelques bananes. Ces Schétibos étaient, nous dirent-ils, en relations d'affaires avec le prieur de Sarayacu, qu'ils visitaient plusieurs fois dans l'année pour lui vendre de la salsepareille, des tortues ou de l'huile de lamantin.

A peine installés chez eux, nous leur demandâmes des renseignements sur l'homme crucifié que nous venions de voir. D'abord nous n'obtînmes d'autre réponse que des éclats de rire désordonnés, puis, quand cette gaieté bruyante se fut calmée,

ils nous apprirent que l'homme exposé sur l'îlot était un Cachibo qu'ils avaient capturé dans une de leurs courses et accommodé de la sorte en expiation de ses vieux péchés.

Comme le P. Antonio leur représentait la barbarie de cette action, ils lui dirent ingénument que c'était une vieille coutume des Schétibos de tuer tout Cachibo qu'ils rencontraient, et cela pour punir la nation dans l'individu, de son goût décidé pour la chair humaine ; toutefois, comme le dernier Cachibo qu'ils avaient surpris était occupé à retirer du sable des œufs de tortue qu'il avalait crus, et que cette occupation leur avait paru dénoter chez lui des tendances à une alimentation plus honnête, au lieu

CHATIMENT D'UN ANTHROPOPHAGE.

de l'assommer sur place, comme ils faisaient habituellement de ses pareils, ils s'étaient contentés de l'emmener devant Cosiabatay, de l'attacher à deux troncs en croix et de l'abandonner aux urubus. Pendant deux jours, le Cachibo s'était tordu dans ses liens pour échapper aux attaques de ces oiseaux ; mais le troisième jour les hideux vautours, étant parvenus à faire une trouée, avaient pénétré au cœur de la place.

En écoutant ce récit qui fut accompagné de nouveaux rires, j'avoue que je regrettai de n'avoir pas la force de Typhon ou la taille de Polyphème pour empoigner nos hôtes par la nuque, les empaler au même pal, sans distinction d'âge et de sexe, et offrir cette brochette expiatoire aux mânes irrités du supplicié.

Nous nous couchâmes sitôt que la nuit fut venue. Dès qu'il fit jour, nos gens commencèrent à charger la pirogue de gypse, prenant à un tas que le prieur de Sarayacu avait fait déposer depuis longtemps derrière l'habitation des Schétibos. Cette précaution du Révérend nous évita personnellement l'ennui et à nos rameurs la fatigue de remonter à contre-courant jusqu'à la carrière de ce minéral, située à cinq lieues en amont du rio de Cosiabatay.

En rentrant dans l'Ucayali, nous nous dirigeâmes vers l'îlot où se trouvait le cadavre du Cachibo, afin de lui creuser une sépulture ; mais, avant de l'atteindre, un

TRANSPORT DU GYPSE A COSIABATAY.

coup d'œil nous suffit pour reconnaître que la croix et l'homme avaient disparu. Comme leur disparition nous semblait tenir du prodige, nous ralliâmes l'îlot pour vérifier l'état des lieux et nous renseigner sur l'événement.

Un trou profond occupait l'emplacement du gibet funèbre. A partir de cet endroit, le sable, violemment labouré et de nombreuses traces de pieds nus qui se poursuivaient jusqu'au bord de l'eau, indiquaient que la croix avait été abattue, traînée à la rivière et livrée au courant avec le cadavre qu'elle portait. Naturellement nous attribuâmes cette besogne à nos hôtes les Schétibos. Inquiets du mécontentement que nous leur avions témoigné la veille et craignant que leurs relations commerciales avec les Mis-

sions n'en souffrissent plus tard, ils étaient venus de nuit faire disparaître le corps du délit, dans l'espoir d'effacer par là jusqu'au souvenir de leur crime.

Pour regagner Sarayacu, nous prîmes le milieu de l'Ucayali. La rivière était en crue, et le courant entraîna si bien notre embarcation, que les rameurs, jugeant inutile de fatiguer leurs bras, laissèrent au pilote le soin de nous conduire. Je profitai d'un moment où le P. Antonio disait son chapelet, pour consigner dans mon livre de notes quelques détails sur la tribu des Cachibos, que j'avais omis lors de mon séjour à Santa-Rita en compagnie des membres de l'expédition franco-péruvienne. Ces détails, s'ils ne sont pas ici à leur place, auront du moins le mérite de l'à-propos.

Issus de la grande nation Pano dont ils parlent encore l'idiome, les Cachibos, après avoir longtemps occupé les deux rives du Pachitea, les ont abandonnées depuis un siècle environ, pour s'établir dans l'intérieur des quebradas d'Inquira et de Carapacho où coulent deux rivières, affluents de gauche du Pachitea. La guerre d'extermination que leur déclarèrent à cette époque toutes les tribus de la plaine du Sacrement, motiva chez ces indigènes, alors nombreux, aujourd'hui réduits à quelque trois cents hommes, l'abandon de leur ancien territoire. Cette guerre dure encore à l'heure où nous écrivons, les fils ayant religieusement épousé la querelle des pères et la haine générale contre les Cachibos s'étant accrue avec le temps au lieu de s'affaiblir.

Pourchassés d'un côté par les Conibos, les Sipibos et les Schétibos de l'Ucayali qui remontent et descendent librement aujourd'hui les eaux du Pachitea dont le parcours leur fut si longtemps interdit, d'un autre côté, repoussés à coups de fusil par les descendants des néophytes des anciennes Missions du Mayro et du Pozuzo, les malheureux Cachibos, pris ainsi entre deux feux, n'abandonnent guère le couvert des forêts où ils vivent réduits à la condition des bêtes.

Cet état d'abjection ne fut pas toujours leur partage. Au dix-septième siècle, nous les voyons alliés aux Schétibos de l'Ucayali et sous le triple nom de *Cacibos*, de *Carapachos* et de *Callisecas* [1] régner en maîtres sur toute l'étendue de la rivière Pachitea, étendre leurs explorations jusqu'à l'Ucayali et occuper le premier rang parmi les tribus de la plaine du Sacrement où leur bravoure et leur cruauté étaient proverbiales. — *Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé*, — par quelle succession d'événements ces indigènes jadis redoutés de leurs voisins en sont-ils venus à trembler devant eux? C'est ce que nous ne saurions dire ; mais ce qu'on ne peut mettre en doute, c'est qu'une de ces causes futiles qui engendrent entre sauvages des haines éternelles, ayant amené une scission entre les Cachibos et leurs alliés les Schétibos,

[1] La manie des premiers explorateurs de ces contrées, religieux ou laïques, de donner aux Indiens d'une même nation le nom des lieux où ils les rencontraient, cette manie a jeté une confusion déplorable dans l'ethnographie américaine et induit mainte fois en erreur nos savants d'Europe. Par suite de ce malheureux système, plus de la moitié des noms de tribus indigènes qui figurent sur la carte à grand point de Brué dressée par Dufour (édition de 1856), sont à retrancher. Pour ne citer qu'un exemple entre vingt, les *Callisecas* et les *Carapachos*, dont ces géographes et, après eux, MM. Maltebrun et Théophile Lavallée ont fait deux tribus distinctes, ne sont que des individus de la tribu des Cachibos, rencontrés autrefois par des missionnaires devant les petites rivières *Calliseca* et *Carapacho*, affluents de gauche du Pachitea.

les tribus voisines ont profité de l'affaiblissement numérique des premiers pour prendre une revanche et peser à leur tour sur cette tribu qui pendant longtemps leur avait imposé son joug.

L'anthropophagie tant de fois reprochée aux Cachibos depuis leur rupture avec les Schétibos et dont il n'avait jamais été fait mention avant cette époque, cette anthropophagie qui n'est justifiée que par les *on dit* des riverains de ces contrées et à laquelle nous n'ajoutons foi qu'à demi, ne serait après tout, en admettant un moment qu'elle soit, que la conséquence logique des persécutions dont ces malheureux sont l'objet de la part des chrétiens et des infidèles. Traqués de toutes parts et sans moyens de subsistance, ils ont pu, poussés par la faim et s'autorisant du dicton : Ventre affamé n'a pas d'oreilles, — manger quelquefois leurs malades et leurs vieillards, quand un de leurs persécuteurs, gras et bien en point, ne leur tombait pas sous la main.

Et puis, parmi tant de tribus sauvages et de nations civilisées qui jettent la pierre à ces pauvres diables en faveur desquels il nous a paru généreux de rompre une lance, quelle est celle qui peut se vanter d'être pure de leur péché et de n'avoir pas mordu dans son temps à quelque beef-steak de chair humaine? En remontant un peu dans le cours des âges, on trouverait à ce sujet de singulières choses. Entre Dutertre et Lopez de Gomara, dix historiens des plus graves voteraient pour l'affirmative à l'égard de l'anthropophagie chez les nations américaines des siècles passés. Cook, Forster, Neuhoff, Marsden, Duclesmeur, Forrest l'ont constatée chez les indigènes de l'Océan Indien. Avant eux, Pline, Strabon, Porphyre l'avaient trouvée en honneur chez les Scythes et les Massagètes ; Peloutier la reprochait aux Celtes ; Cluvérius, aux Germains ; Jablonski, aux Arabes.

Les sacrifices humains des Gaulois, des Carthaginois, des Romains, n'étaient après tout que les restes d'une ancienne anthropophagie. Sous l'empire d'autres idées, ces peuples brûlaient ce qu'autrefois ils avaient adoré. Mais revenons à nos Cachibos.

Tapis dans l'ombre des forêts où ils ont cherché un asile, ayant à redouter pendant le jour les coups de flèches des tribus de l'Ucayali et les coups de fusil des chrétiens du Pozuzo, ce n'est guère que la nuit qu'ils se hasardent à quitter leurs retraites pour venir pêcher dans le Pachitea, ou recueillir sur les plages de cette rivière des œufs de tortues à l'époque de la ponte de ces animaux. Hommes et femmes vont nus, et cette nudité dans un pays infesté de moustiques sous-entend une succession de tortures qui rachète suffisamment à nos yeux la manie qu'on leur attribue de manger leur prochain à la croque-au-sel. Si les soins de leur subsistance les ont entraînés loin de leur demeure et que le besoin de sommeil se fasse sentir, ces malheureux, privés de moustiquaires, creusent des trous dans le sable, s'y ensevelissent jusqu'aux épaules, puis comblent légèrement ces excavations et les recouvrent de feuillage ; ainsi abrités contre le suçoir des moustiques, ils sommeillent tant bien que mal en attendant le jour. A peine a-t-il paru, qu'ils sortent de leurs trous, courent à la rivière pour se débarrasser du sable que la sueur a collé à leur corps et

après s'être débarbouillés et rafraîchis, ils rentrent précipitamment dans les bois qu'ils ne quittent que la nuit suivante.

Les tribus de la plaine du Sacrement, qui connaissent les habitudes des Cachibos, s'amusent à leur donner la chasse, à l'époque où la ponte des tortues attire de nuit ces Indiens sur les plages du Pachitea. Pour se rapprocher d'eux sans en être vus, Conibos, Sipibos, Schétibos suivent à la file la lisière de la forêt qui les protége de son ombre, puis, arrivés par le travers d'un campement de Cachibos, ils s'éparpillent, et leurs flèches pleuvent comme grêle sur l'ennemi. Devant cette brusque

CHASSE AUX CACHIBOS ANTHROPOPHAGES.

attaque, les Cachibos, hurlant d'effroi, cherchent à gagner le couvert des bois ; mais les chasseurs s'élancent à leur poursuite et réussissent toujours à mettre la main sur un des fuyards. Si c'est une femme ou un enfant, ils l'emmènent en esclavage ; si c'est un homme, ils l'assomment sur place ou le torturent en riant. L'individu crucifié par les Schétibos de Cosiabatay était un jouet de ce genre ; après l'avoir houspillé tout le long de la route et meurtri peut-être, ils avaient trouvé plaisant en arrivant chez eux de l'attacher à deux poteaux en croix, en souvenir du crucifix qu'ils avaient vu dans les Missions.

Le soir à six heures nous rentrions à Sarayacu. Pendant mon absence le prieur

avait fait choix d'un néophyte pour m'aider dans mon travail de restauration. Cet individu, qu'il me présenta le lendemain, me parut âgé d'une soixantaine d'années; il avait l'air bonasse, répondait au nom de Julio, et était le dernier des Panos [1]. Le révérend Plaza l'avait emmené autrefois à Lima et l'honorait d'une attention particulière. Au dire de son protecteur, Julio était doux comme un mouton, humble comme un chien et parlait couramment l'espagnol, le quechua et le pano, sa langue maternelle. En attendant qu'une occasion me fût offerte de mettre à l'essai le caractère et le talent de polyglotte de mon apprenti, je l'envoyai cuire du gypse, le broyer, le tamiser et en emplir une terrine.

RESTAURATION DES SAINTS A SARAYACU.

Trois jours après je me mettais à l'œuvre. J'avais invoqué préalablement l'assistance du Saint-Esprit afin qu'il daignât m'inculquer les premières notions de l'art de la statuaire que j'ignorais complétement. Une lueur subite éclaira mon esprit. Je me rappelai les boudins de plâtre que les mouleurs statuaires de Cuzco adaptent au moyen de chevilles aux parties absentes de leurs statues et dans lesquels ils taillent ensuite les contours du membre amputé. Ce procédé que j'employai et l'aide

[1] Nous avons donné son portrait dans notre notice sur la nation Pano.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

d'un mauvais rasoir, seul outil que je possédasse, me permirent de mener à fin ma besogne. Dire que les mains, les nez, les oreilles que je procréai, rappelaient par l'élévation du style et la pureté des contours les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, serait une jactance indigne de moi. J'aime mieux avouer que ces produits de mon rasoir étaient d'une naïveté touchante et d'une raideur hiératique qui n'avaient rien à démêler avec les questions d'art, et témoignaient seulement d'une bonne volonté poussée jusqu'à l'héroïsme.

Après une semaine d'un labeur assidu, mes saints étaient rétablis dans leur intégrité primitive, et parfaitement secs, grâce à la haute température de la localité. Il ne restait plus qu'à les peindre. Mais il fallait pour cela des couleurs à l'huile, et je n'avais à ma disposition que des couleurs à l'eau. Le révérend prieur, à qui je fis part de mon embarras, retrouva heureusement au fond d'un tiroir quelques pincées de vermillon et de céruse qui dataient du commencement de ce siècle ; des os d'animaux à demi grillés sur les charbons me procurèrent du bitume ; je trouvai des ocres dans les ravins, et ma lampe me donna du noir de fumée.

Pour préparer ces diverses couleurs, un plastron de tortue et un fer à repasser emprunté à Rose la blanchisseuse servirent à mon rapin Julio de pierre et de molette. Nous suppléâmes aux diverses huiles qui nous manquaient par de la graisse de tortue à laquelle nous mêlâmes, comme siccatif, un peu d'encens en poudre.

Les choses ainsi réglées marchèrent à souhait et je pus terminer mon œuvre de sculpture polychrome. A quinze jours de là, tous mes saints, restaurés, enluminés et vernis au blanc d'œuf, étaient alignés dans le réfectoire où les néophytes venaient les admirer avec des exclamations élogieuses dont ma modestie eut fort à souffrir.

Ce travail achevé, je rassemblai mes plantes et mes paperasses, et me mis à tout préparer pour un prompt départ. Comme j'étais en train de clouer une caisse, le révérend prieur entra chez moi, l'air souriant, et s'assit dans mon vieux fauteuil. Tout en me regardant jouer du marteau, il m'adressa force gracieusetés et porta jusqu'aux nues le ravaudage artistique que j'avais entrepris et terminé tant bien que mal. Je le laissai dire sans l'interrompre. Quand sa verve louangeuse fut épuisée :

« Sais-tu, me dit-il, que j'ai encore quelque chose à réclamer de ton obligeance ? »

Ici je cessai d'enfoncer des clous pour regarder le Révérend.

« Voici de quoi il s'agit, continua-t-il. — Notre tapis d'église peint en 1789 par le P. Marquès [1] a été rongé par les rats et tombe en lambeaux ; nous ne savons comment le remplacer, et je voulais te prier de nous en faire un autre.

— Mais je ne suis pas fabricant de tapis ! exclamai-je.

— Tu n'étais pas sculpteur non plus, Pablito, et pourtant tu as su remettre des nez et des oreilles à nos saintes images. Encore ce petit sacrifice pour être agréable à ton vieil ami. Nous n'avons qu'un tapis en loques, et tu comprends qu'il serait indécent d'étaler pareille guenille, le jour de Pâques, devant nos saints remis à neuf. »

[1] Le lecteur a pu juger du talent de dessinateur du révérend P. Marquès par le *fac-simile* de son dessin-problème, que nous avons donné quelques pages plus haut.

Pris au traquenard, je ne pus que baisser la tête et demander au prieur des renseignements sur le tapis qu'il exigeait de moi. Ce tapis, assemblage de bandes de *lona* cousues, devait figurer en peinture tel ou tel sujet de mon choix.

Une demi-heure après cet entretien, la pièce de lona était retirée de la cellule aux marchandises, et coupée par bandes de dix mètres, en présence des veuves de Sarayacu qu'on avait convoquées. Chacune d'elles reçut ensuite du prieur une provision de fil, une longue aiguille et l'ordre d'assembler immédiatement les six lés qui devaient former la largeur du tapis. Comme ce travail de couture ne pouvait être fait dans le réfectoire où il eût gêné le service, les veuves se réunirent sur la place, et, sans s'inquiéter du soleil qui leur rôtissait les épaules, ni des moustiques qui les dévoraient à l'envi, elles commencèrent à jouer de l'aiguille avec accompagnement de babil et d'éclats de rire.

Grâce au nombre des couturières plutôt qu'à l'agilité de leurs doigts, le tapis fut bientôt assemblé ; il mesurait dix mètres de long sur huit de large. Je le fis porter dans l'église où j'avais résolu d'établir mon atelier, puis, quand on l'eut posé à plat sur le sol, je le fis tendre au moyen de cordes et de piquets. Toute la journée fut consacrée à ces préliminaires, auxquels j'employai les deux sexes de la Mission.

Pendant qu'hommes et femmes s'agitaient devant moi, il me vint une idée extra-lumineuse : c'était d'affecter à la décoration picturale de ce tapis les veuves qui venaient de le coudre, et de m'éviter de la sorte une besogne fastidieuse. Ces femmes, me dis-je, ont le talent, comme celles des Conibos, d'orner de fleurs, de grecques, d'entrelacs, leurs jarres, leurs plats, leurs assiettes ; rien ne les empêche de faire en grand ce que d'habitude elles font en petit, et de décorer un tapis au lieu d'un pot à soupe. J'allai communiquer mon idée au prieur qui l'approuva sans restriction, et enjoignit à mes rapins femelles de m'obéir aveuglément en toutes choses, sous peine de lier connaissance avec *martin-chicote*. C'est par ce nom qu'on désigne à Sarayacu le nerf de lamantin qui sert à punir les méfaits du beau sexe.

Je donnai vingt-quatre heures à mes aides pour se procurer des couleurs et des pinceaux, et cela en quantité suffisante pour que le travail, une fois entrepris, n'eût à souffrir d'aucun retard. A l'expiration du délai, elles arrivèrent à la file, portant chacune une terrine et une poignée de petits balais. Ces terrines étaient les pots à couleurs. Il y avait du bleu, du jaune, du rouge-brun, du vert, du violet, du blanc et du noir [1]. Les petits balais étaient des pinceaux formés de brins d'herbe. De mon côté, je n'étais pas resté oisif. Pendant que les veuves fabriquaient couleurs et pinceaux, j'avais arrêté ma composition et tracé mon esquisse à l'aide d'un tison éteint, pris au foyer de la cuisine. Une guirlande d'épis de blé et de grappes de raisin destinés à symboliser le pain et le vin, la chair et le sang, cette nourriture réelle et mystique de l'homme et du chrétien, formait la bordure de mon tapis. Aux angles, s'étalaient les armes de la République, comme un mémento relatif à l'obéissance que tout sujet doit à César. Une grande ellipse dont la ligne disparaissait sous des fleurs, des fruits et des papillons,

[1] J'ai dit, dans ma revue des Conibos, à quelles écorces et à quelles plantes leurs femmes empruntaient les couleurs dont elles se servent. Ces mêmes végétaux sont employés par les femmes de Sarayacu.

occupait le champ du tapis et retenait captifs quatre oiseaux de farouche mine, postés aux quatre vents du ciel. Ces oiseaux, l'œil irrité, le bec ouvert, les serres contractées, semblaient se disputer avec acharnement une orange de la grosseur d'un cantaloup, formant le point central de la composition. Dans cette orange, j'avais écrit le mot *Ecclesia*, et chaque oiseau portait au cou dans un cartouche le nom d'un des grands hérétiques dont les schismes ont bouleversé l'Église.

Chaque veuve, munie de sa terrine et de ses pinceaux, vint s'accroupir devant la partie du tapis qu'elle devait peindre. L'une eut pour tâche de passer au violet les grappes de raisin, l'autre de badigeonner d'ocre jaune les épis de blé, celle-ci de remplir les émaux des écus d'armes, celle-là de teinter le corps des oiseaux. La distribution du blanc et du noir, de la lumière et de l'ombre, était faite par moi. Dès qu'une de mes aides avait terminé sa besogne, je m'emparais de la partie ébauchée par elle, j'en

FABRICATION D'UN TAPIS D'ÉGLISE, A[l] SARAYACU.

arrêtais nettement les contours, puis, au moyen de noir de fumée et de plâtre liquide, je lui donnais avec les ombres et les clairs le relief nécessaire. La hampe d'un drapeau, qui me servait d'appui-main dans ce travail, me servait aussi de bâton de commandement pour rappeler à l'ordre mes loquaces élèves.

Le remplissage de ce mirifique tapis me prit une semaine, qui me parut durer un mois; mais je fus dédommagé de l'ennui que m'avait causé cette œuvre sans équivalent dans mes souvenirs par le concert d'éloges qui retentit autour de moi. Mes oiseaux en particulier obtinrent un succès d'enthousiasme parmi les néophytes. Hommes, femmes, enfants, écarquillant leurs yeux, se demandaient avec admiration quel était le pays assez favorisé du ciel pour posséder de pareilles bêtes à plumes.

Je laissai les deux sexes de Sarayacu chanter à l'envi mes louanges, et je repris mes travaux d'emballage interrompus depuis neuf jours. Quand j'eus fini, j'allai trouver

le révérend prieur et, lui annonçant mon départ immédiat, je le priai de me donner un canot et deux hommes pour me conduire jusqu'à Nauta.

« Tu mérites mieux que cela, me dit-il très-obligeamment ; ton tapis de l'*Hérésie* est une merveille, et pour reconnaître le plaisir qu'il m'a fait, je veux que tu descendes la rivière comme un grand personnage, et non comme un *churupaco*. Je te donnerai donc une pirogue à huit rameurs avec un pilote interprète. Tu emporteras des provisions de toutes sortes, auxquelles je joindrai du tafia pour tes hommes et trois carottes de tabac pour tes cigarettes. En outre, je te remettrai un assortiment de *frioleras*, couteaux, ciseaux, hameçons, fausses perles qui te serviront à acheter aux infidèles de l'Ucayali des munitions de bouche, quand les tiennes seront épuisées.... Es-tu satisfait, Pablito ?

— Comment donc, padre mio, mais je suis ravi, enchanté !

— Tant mieux alors que tu sois enchanté ; cela m'enhardit à te demander un petit service que j'éloignais sans cesse, mais que ton départ précipité ne me permet plus d'ajourner... »

A un geste plus expressif que poli qui m'échappa, le Révérend répondit par le plus aimable de ses sourires.

« J'ai une sœur qui habite Riobamba, continua-t-il. L'excellente femme, de quatre ans plus jeune que moi, me fit promettre, lors de notre dernière entrevue, en 1828, de lui envoyer mon portrait. Jusqu'à ce jour je n'ai pu tenir ma promesse, et ma pauvre sœur a dû croire que je ne songeais plus à elle ; mais je l'ai si peu oubliée, que je compte sur toi, Pablito, pour faire ce portrait qu'elle attend depuis si longtemps et qui la rendra bien heureuse. »

J'allais répondre au révérend Plaza que, n'ayant sous la main ni toile ni couleurs, il m'était impossible de faire son portrait, dût sa respectable sœur en être marrie, lorsqu'il me prévint en ajoutant :

« Ce n'est pas un grand portrait que j'exige de toi ; un petit suffira. Une *miniaturita*, par exemple. Sais-tu ce que je veux dire ? »

Je le savais si bien que je priai le digne vieillard de se préparer à me donner le lendemain une première séance.

Rentré dans ma cellule, je me demandai, en déclouant la caisse où j'avais renfermé couleurs et papiers, si j'étais destiné à renouveler à Sarayacu les douze travaux d'Hercule. Pareil honneur m'agréait d'autant moins, que le P. Antonio, seul compagnon avec qui j'eusse échangé quelques idées, était parti pour sa Mission de Tierra-Blanca à notre retour de Cosiabatay, et qu'en son absence l'oisiveté d'esprit à laquelle me condamnait l'achèvement de mes travaux me rendait plus pesant encore l'ennui que j'éprouvais à Sarayacu.

Tout en faisant ces réflexions, je furetais dans mes cartons pour y trouver du papier convenable. Un carré de Bristol que j'y découvris, me parut pouvoir suppléer jusqu'à un certain point à l'ivoire qui me manquait pour ma miniature. Je collai mon papier par les angles, je lavai mes meilleurs pinceaux, garnis ma palette, et, le lendemain venu, j'attendis mon modèle.

A onze heures il entrait chez moi, vêtu d'une robe neuve et la barbe faite avec soin. Je le fis asseoir près de la fenêtre et l'engageai à rester immobile. Dix minutes n'étaient pas écoulées qu'il avait fermé les yeux et ronflait doucement. Je le laissai dormir et continuai ma besogne. A midi, la cloche qui appelait au réfectoire, le réveilla.

« Allons dîner, me dit-il ; car à rester ainsi tranquille, je *finirais* par m'endormir. »

Après cinq séances qui parurent un peu longues au Révérend, bien que le sommeil en eût abrégé la durée, je lui remis son portrait, qu'il examina avec un plaisir évident. Certain rideau de damas sombre sur lequel il se détachait, et le fauteuil rouge et or dans lequel je l'avais assis, furent trouvés par lui d'excellent goût, bien qu'ils me parussent jurer un peu avec le vœu de pauvreté fait par les disciples de saint François.

Deux heures après la remise de ce portrait, je réclamais de mon modèle l'exécution de sa promesse.

LA FORGE DE SARAYACU.

« Demain à midi tu pourras partir, me dit-il. Ta pirogue est déjà choisie ; on s'occupe des provisions qui te sont destinées, et les rameurs qui doivent te conduire à Nauta font leurs adieux à leur famille. Maintenant aurais-je oublié quelque chose, n'as-tu rien à me demander ?

— Absolument rien, padre mio, si ce n'est qu'au lieu de huit rameurs que vous m'avez offerts, vous ne m'en donniez que deux avec mon rapin Julio pour pilote. Huit hommes me rompraient la tête avec leur babil et leurs chants, et d'ailleurs consommeraient trop de vivres.

— Avec huit hommes tu eusses voyagé plus vite.

— Je tiens au contraire à voyager très-lentement ; à présent que rien ne me presse et que ceux qui m'attendaient au Para ne m'attendent plus, j'en profiterai pour aller doucement et voir les choses à mon aise.

— *Fiat voluntas tua*, » termina le prieur.

On ne vit pas quatre mois dans une cellule, au milieu d'une solitude et d'une paix profondes, livré à de calmes études et à des recherches intéressantes, sans que l'esprit à défaut du cœur s'attache un peu à ses quatre murs. C'est ce que j'expérimentai par moi-même. La veille encore, retenu contre mon gré à Sarayacu, la cellule que j'habitais m'était odieuse et je lui trouvais l'air sinistre d'une prison ; à présent que l'heure était venue de la quitter, je me surprenais à la regarder avec émotion, et, Dieu me pardonne, je regrettais presque de l'abandonner pour toujours.

Par suite de cette inconséquence naturelle à l'homme, j'employai la dernière journée que je passai à la Mission à revoir un à un les lieux que naguère je voulais fuir en toute hâte. Je visitai les chaumières des néophytes ; j'entrai dans la forge où se fabriquaient les dards à tortue et dans la cuisine où s'élaboraient les potages. Je n'oubliai

LA CUISINE DE SARAYACU.

ni l'humble église, ni le moulin à cannes, ni le parc à tortues. Quand vint le soir, j'adressai mes adieux à la brise imprégnée de musc, à la nuit, aux étoiles, aux masses sombres des forêts qui cerclaient l'horizon, aux canards *huananas* errants sur la place, puis, quand j'eus donné un dernier regard et un souvenir aux choses qui m'avaient charmé, je rentrai chez moi et m'allongeai sur ma barbacoa, où jusqu'au matin je ne fis qu'un somme.

En me réveillant je courus au port. J'y trouvai Julio, mon futur pilote, occupé à tresser les folioles de palmier destinées au pamacari de notre pirogue. L'honnête sexagénaire m'avoua que le petit voyage que nous allions faire ensemble lui souriait infiniment. Je connaissais assez mon vieux rapin pour savoir que l'idée de vagabonder à son aise entrait pour beaucoup dans le plaisir qu'il se promettait. L'air de la civilisation, qu'autrefois il avait respiré à Lima, ne lui avait été que médiocrement favorable. Aux

merveilles de la cité des Rois, il préférait l'humble couvert de ses forêts et les plages de ses rivières. Le seul produit de cette civilisation dont il ne fît pas fi, était le rhum qu'il aimait beaucoup et qu'il déclarait préférable, comme boisson, à l'eau de pluie ou de rivière.

Je le laissai à sa besogne et revins au couvent donner un tour de corde à mes bagages. Pendant cette dernière matinée, je reçus les visites du majordome, du charpentier, du fendeur de bûches de la cuisine, des gouverneurs et des alcades. Je m'enrouai à répondre aux souhaits de santé, de bonheur, de prospérité, qui me furent adressés par ces bonnes gens. Les femmes, à qui les statuts du couvent interdisaient l'entrée de ma cellule, se groupèrent à l'extérieur, devant ma fenêtre, et, passant leurs bras à travers ses barreaux, me lancèrent, en manière d'adieu, des patates douces, des ananas et des oranges. La troupe des veuves, en souvenir de mon œuvre artistique à laquelle elles avaient si vaillamment collaboré, vint ajouter ses souhaits aux vœux de la foule.

A deux heures après midi, le prieur et ses religieux m'accompagnaient au port. La pirogue était démarrée, les rameurs étaient à leur poste, et mon vieux Julio, sa pagaie en main, avait pris place à l'arrière du canot. Le fond de l'embarcation disparaissait sous un pantagruélique amas de poules, de tortues, de viandes boucanées, de poisson salé, de bananes et de tronçons de cannes à sucre. Des jarres ventrues pleines de sirop noir, de café moulu, de tafia, brochaient sur le tout, et complétaient cette réunion de choses joyeuses. Le seul objet qui les déparât, était une nasse carrée renfermant six singes de la grande espèce, écorchés et fumés, que le digne prieur avait cru devoir ajouter comme supplément à mes provisions de route. On eût dit de jeunes nègres retirés de la broche et n'attendant que le moment d'être accommodés en salmis. Je me promis bien de ne pas voyager longtemps en compagnie de ces hôtes funèbres.

L'heure d'une séparation éternelle était arrivée. J'échangeai de tendres adieux avec le révérend Plaza et les deux religieux, puis, leur ayant serré la main et donné rendez-vous dans un monde meilleur, je me laissai tomber sous le pamacari de la pirogue, qui quitta le bord, mit le cap à l'Est, et fila bientôt comme une anguille sur la petite rivière de Sarayacu.

Notre navigation au milieu des plantes aquatiques et sous un couvert d'arbres et de lianes dura plus d'une heure, puis nous débouchâmes brusquement sur l'Ucayali. Trois lieues marines nous séparaient en ce moment de la Mission de Sarayacu. Certain que son vénérable prieur ne pouvait me voir, je me glissai hors du pamacari, pris à deux mains la nasse aux singes et la lançai à la rivière. En voyant les hideuses bêtes descendre au fond de l'eau, mes rameurs jetèrent un cri et mon pilote leva les bras au ciel. Comme ces bonnes gens semblaient scandalisés de mon action et murmuraient tout bas qu'elle allégeait d'autant la masse des provisions communes, je leur montrai les viandes boucanées, les poules, les tortues entassées dans l'embarcation et leur dis simplement que lorsque ces munitions de bouche seraient épuisées, j'avais les moyens de m'en procurer d'autres ; qu'en conséquence point n'était besoin de s'ali-

menter de viande de singe et d'avoir sans cesse sous les yeux cette lamentable caricature de l'espèce humaine. Je ne sais si mes conducteurs se rangèrent à mon avis, mais, après avoir bu chacun un verre de tafia que je leur versai, ils se mirent à jacasser comme des pies, tout en ramant comme des forcenés. Je profitai de leurs bonnes dispositions pour les prier de rallier la rive gauche de l'Ucayali, dont la direction du courant nous avait un peu éloignés.

Le paysage, considéré dans son ensemble, n'offrait rien de bien remarquable ;

DÉPART DE SARAYACU.

devant nous la grande rivière décrivait une courbe immense qui s'allait perdre à l'horizon ; à notre gauche, d'épais fourrés voilaient la berge et retombaient dans l'eau qui reflétait très-nettement leur silhouette. A notre droite, les noires verdures du territoire des Sensis, estompées par la distance, cachaient le pied des cerros de Cuntamana, dont on n'apercevait que les ramifications du Nord et du Sud, couvertes de végétation de la base au faîte.

Parvenus à l'extrémité de la courbe décrite par l'Ucayali, nous rangeâmes à l'honneur l'entrée du canal Tipichca ou mieux du Tipichca [1], chemin de traverse que

[1] En langue pano, les mots *tipi schca* (ce qui abrége ou raccourcit) sont appliqués à tout canal formé par une rivière qui a déserté son ancien lit pour porter plus à l'Est ou à l'Ouest, fait très-commun dans ces

prennent les gens affairés qui vont de Tierra-Blanca à Sarayacu. Ce canal, qui s'achève, dans l'intérieur des terres, à une courte distance de Sarayacu, abrége de six lieues le trajet d'une mission à l'autre.

L'entrée du Tipichca dépassée, nous atteignîmes bientôt l'embouchure du canal Yapaya, qui n'est pas comme son voisin un conduit sans écoulement, mais le trop-plein d'un lac du nom de Yapaya, formé par une petite rivière descendue des versants orientaux de la Sierra de San Carlos. Comme les rameurs se disposaient à passer outre, j'ordonnai à Julio d'entrer dans ce canal, ce qu'il fit aussitôt, tout en paraissant étonné de recevoir un pareil ordre.

Rien ne recommandait à l'attention ce maigre affluent de l'Ucayali, large à peine de quatre mètres à son embouchure, et sans les nuées de moustiques que l'embarcation faisait lever en frôlant les buissons du bord et qui retombaient sur nous en pluie d'aiguilles, je fusse resté étendu et rêvant sous mon dais de feuillage ; mais les piqûres de ces insectes m'interdisaient toute torpeur physique et intellectuelle. Forcé par la douleur de me débattre, de bondir, de rouler çà et là des yeux effarés, j'enregistrais malgré moi des détails que sans mes tourmenteurs j'eusse très-probablement négligés.

Grâce à l'activité de corps et d'esprit que m'imprimait leur aiguillon, je pus constater que les bords du canal Yapaya étaient revêtus de faux maïs, d'arums, de canacorus et de marantas à demi submergés. De hauts buissons de bignone odorante et d'une passiflore épineuse à fleurs pourpres alternaient avec des massifs de ces palmiers sans stipe appelés *Yarina*, — le *Nipa fruticans* des botanistes, — dont les palmes, semblables à d'élégantes plumes d'autruche, servent aux indigènes à couvrir leurs demeures. Le feuillage des cécropias penchés sur l'eau y découpait de grands trapèzes d'ombre blonde traversée par des rayons d'or lumineux. Des martins-pêcheurs au dos d'aventurine, aux ailes d'azur, des jacanas à la crête osseuse, des agamis ou oiseaux-trompettes, troublés dans leur partie de pêche ou leur méditation par le passage de la pirogue, fuyaient devant elle et s'allaient poser quelques pas plus loin. Une odeur de musc répandue dans l'air décelait le voisinage des caïmans vautrés dans l'épaisseur des herbes.

A ce canal de Yapaya que nous remontâmes pendant deux heures, au milieu des gymnotes électriques à robes de sangsue que nous voyions filer entre deux eaux et dont le contact faisait trembler la rame aux mains des rameurs, à ce canal, succéda un lac d'une lieue de circuit. Quatre habitations d'Indiens Schétibos s'élevaient sur ses bords. Les propriétaires de trois d'entre elles étaient allés pêcher sur la rivière Ucayali, laissant leur demeure et leur mobilier sous la sauvegarde de deux Indiens de leur tribu, un homme et une femme établis dans la quatrième habitation. Au moment où notre pirogue accosta la berge, il y eut entre mes rameurs et ces Schétibos un échange de cris joyeux et de politesses qui prouvait que leur connaissance mutuelle datait de loin.

parages. Certains tipichcas ou canaux *abrégent* en effet la distance d'un point à un autre ; mais le plus grand nombre ne sert qu'à remiser le poisson. Le fretin surtout y abonde. Les indigènes le pêchent à coups de flèches ou en barrant le canal et en empoisonnant ses eaux à l'aide du barbasco (*Jacquinia armillaris*)

Paris, Imp. Fraillery. 3 E. Fontanes.

BIBLIOTH. IMPÉRIALE IMPR.

L'étonnement que Julio avait manifesté en recevant l'ordre de remonter le canal Yapaya, au lieu de continuer à descendre l'Ucayali, devint de la stupéfaction quand je lui annonçai mon intention de passer la nuit chez ses amis les Schétibos. Sans lui laisser le temps de me questionner sur cette nouvelle fantaisie, je fis décharger la pirogue, porter ma moustiquaire dans celle des trois maisons vides qui me parut la mieux balayée, et comme la nuit était venue sur ces entrefaites, je soupai à la clarté des étoiles et pris possession de mon cadre d'étoffe après avoir recommandé à mes gens de m'éveiller au petit jour.

LE CANAL DE YAPAYA.

A l'heure dite, Julio secouait les cordes de ma moustiquaire pour m'avertir qu'il était temps de me lever; la pirogue était rechargée, et lorsque je m'y fus installé, nous quittâmes la rive. Comme mon pilote dirigeait l'embarcation à l'Est, vers le goulet du lac qui communiquait avec l'Ucayali, je le priai de changer de manœuvre et de gouverner à l'Ouest. « Mais où allons-nous donc? s'écria-t-il. — A Santa-Catalina, » répondis-je.

Santa-Catalina est une des trois Missions de la plaine du Sacrement encore existantes, et j'eusse cru manquer à mes devoirs de voyageur en passant devant elle sans la visiter. Quand je dis *devant* elle, j'abuse peut-être un peu de la préposition

de lieu, car dix-huit lieues la séparent de l'Ucayali ; mais comme aux débuts du voyage il m'était arrivé d'en faire vingt-cinq pour saluer un digne prêtre, ce trajet de dix-huit lieues ne pouvait me coûter, pour voir une ancienne Mission.

En quittant le lac Yapaya, nous nous étions engagés dans la petite rivière de Santa-Catalina qui l'alimente et dont le courant est assez rapide. Mes hommes ramèrent pendant tout le jour avec une bonne volonté et une énergie que j'eus soin d'entretenir par quelques rations de tafia. Au coucher du soleil, nous débarquâmes à un endroit de la rive gauche où s'épanouissait un ficus énorme. Nous allumâmes sous cet arbre le feu du campement, et nous goûtâmes à son ombre un sommeil paisible. Le lendemain, à l'aube, nous nous mettions en route, et vers midi nous entrions dans le port de Santa-Catalina.

Ce port était une simple échancrure pratiquée dans la berge par les empiétements de la rivière. La Mission, élevée de quelques pieds au-dessus de l'eau, en était distante d'un jet de flèche et se composait de onze chaumières et d'un carré long à toiture de palmes, qui me parut être l'église. Tout cela était éparpillé sur une pelouse d'herbe rase et jaunie, dont une croix de bois, jadis peinte au rocou, occupait le centre. Dans ce mélancolique ensemble, un détail pittoresque attirait le regard ; c'était un groupe de papayers, au tronc lisse, gris, argenté, d'une rectitude parfaite, et couronné à leur extrémité d'un chapiteau de feuilles flabelliformes. On eût dit de svelles colonnes corinthiennes.

Une solitude complète régnait dans la localité. Je visitai l'une après l'autre toutes les cases, sans trouver homme ou perroquet à qui-parler. Si mes rameurs ne m'eussent assuré que les néophytes de Santa-Catalina devaient être occupés à cette heure dans leurs plantations, j'aurais cru la Mission dépeuplée par une épidémie. En errant à travers ces demeures abandonnées, j'arrivai devant le carré long, qu'à distance j'avais pris pour l'église du lieu. C'était bien l'église en effet, et par les lézardes de ses parois je pus m'assurer qu'elle était complétement nue. Sur un cube en torchis qui jadis avait été l'autel, de pâles liserons et des polypodes, graines et spores tombées de la toiture ou chassées par les vents, s'étaient développés et végétaient languissamment dans la pénombre.

Je revins au rivage assez désappointé. Au lieu d'une Mission vivante et florissante que je m'étais attendu à voir, je n'avais trouvé qu'une église en ruines et des maisons sans habitants. Adieu les dessins ethnographiques que je m'étais promis de faire du type de ses néophytes, Indiens Cumbazas et Balsanos [1], croisés de Schétibos. Ces dessins étaient annulés par l'absence des gens qui devaient me servir de modèles. Un moment je regrettai d'avoir fait dix-huit lieues pour enregistrer ce néant.

[1] Cumbazas et Balsanos habitaient autrefois les environs de Balsapuerto (port de la *Balsa* ou radeau), sur le Huallaga. Catéchisés au XVIIe siècle par les Franciscains de Lima, et réunis dans les Missions que ces religieux avaient fondées sur les rives du Huallaga, ils y vécurent et leurs descendants après eux, jusqu'au commencement de ce siècle. Des démêlés qu'ils eurent à cette époque avec les Xeberos de la rive gauche du Marañon, ayant décidé leur émigration à travers la plaine du Sacrement, ils se répandirent jusque dans les Missions de l'Ucayali, où ils contractèrent des alliances avec les Panos-Schétibos chrétiens qui y étaient établis.

En regagnant ma pirogue, j'aperçus à gauche du port, sous un bouquet d'arbres que la hache avait épargnés, deux chemises lavées par quelque ménagère, et suspendues à une corde pour y sécher. C'était, en l'absence de l'homme, le seul objet qui le représentât. L'abandon momentané de ces chemises, que le premier passant venu eût pu s'approprier, témoignait chez celle qui les avait blanchies, sinon une grande confiance dans l'honnêteté du prochain, du moins une intime persuasion que le site était bien désert, et qu'à moins d'un miracle il ne pouvait passer personne. Pour prouver à la ménagère Catalina [1] que le miracle avait eu lieu, je nouai les manches de ses chemises

PORT ET MISSION DE SANTA-CATALINA.

et les suspendis par un lien d'écorce à une branche d'arbre. Cette innocente espièglerie qu'on ne manqua pas d'attribuer à *Yurima*, l'esprit du mal, dut défrayer pendant huit jours la conversation des néophytes de Santa-Catalina.

Nous mîmes immédiatement le cap à l'Est et descendîmes avec la rapidité d'une flèche la rivière de Santa-Catalina que nous avions remontée assez péniblement. Le lendemain, dans l'après-midi, nous laissions derrière nous le canal Yapaya et rentrions dans l'Ucayali. Nous coupâmes la rivière en diagonale pour atteindre un îlot de sable

[1] Les néophytes de Santa-Catalina sont désignés, dans les Missions voisines, par le nom de *Catalinos*.

placé au milieu de son lit. Une halte de quelques heures que nous y fîmes nous permit de souper et de tenir conseil. Deux courbes de la rivière, d'environ trois lieues chacune, nous séparaient encore de Tierra-Blanca; au lieu de passer la nuit sur l'îlot, comme d'abord nous l'avions résolu, nous convînmes de la passer dans notre pirogue et d'abandonner celle-ci à l'impulsion du courant. D'après l'évaluation de Julio, elle devait se trouver par le travers de Tierra-Blanca entre trois heures et quatre du matin. Confiant dans l'expérience de mon vieux Palinure, à dix heures je fis larguer l'amarre et prendre le large. Un moment après chacun de nous ronflait dans un ton différent, laissant l'embarcation flotter à la dérive comme un bouchon de liége.

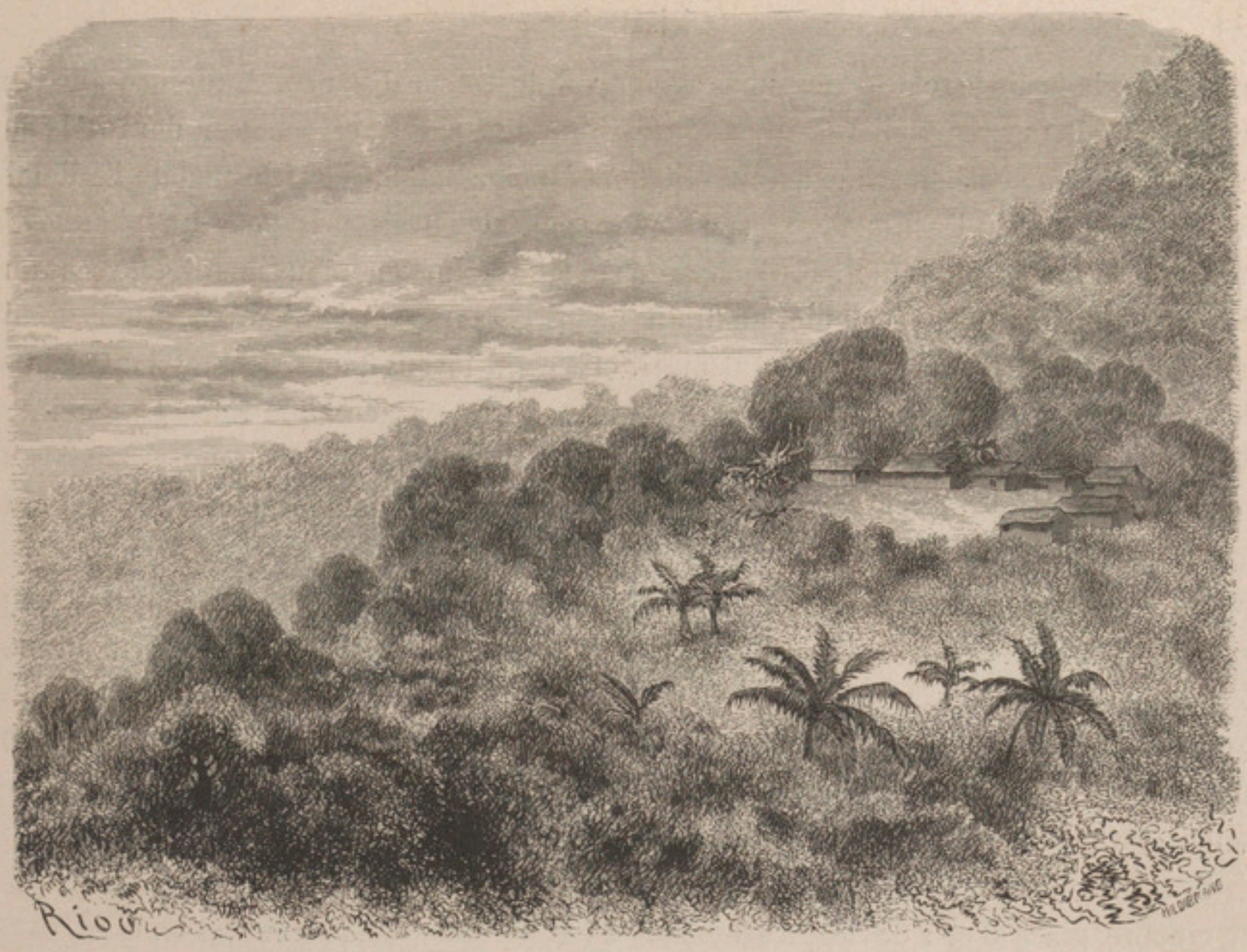
Je ne sais depuis combien de temps je dormais, ni quel songe heureux me berçait, lorsque la main de Julio, en touchant mon épaule, interrompit mon sommeil et mon rêve. « Tierra-Blanca, » dit-il. Je me dressai sur mon séant et regardai autour de moi. La nuit était sombre. Les étoiles brillaient au ciel. Un brouillard léger rampait sur la rivière dont les berges étaient accusées par deux bandes d'un noir opaque. A notre gauche un point lumineux tremblait dans la brume. Julio gouverna sur ce phare inconnu, en invitant ses compagnons à peser sur la rame. A mesure que nous en approchions, un vent frais, précurseur de l'aube, ridait la surface de l'Ucayali. Cependant le jour n'avait pas encore paru, quand nous atterrîmes devant Tierra-Blanca. Laissant à mes gens le soin de désarmer la pirogue, je sautai en terre, et marchai vers le phare qui continuait à briller dans l'obscurité.

UNE SÉANCE ARTISTIQUE.

DIXIÈME ÉTAPE

DE TIERRA-BLANCA A NAUTA

(PÉROU)



VUE DE PANCAYA, VILLAGE D'INDIENS SENSIS.

DIXIÈME ÉTAPE

DE TIERRA-BLANCA A NAUTA.

Ce qu'était le phare de Tierra-Blanca. — Description d'un mobilier locatif. — Pauvreté n'est pas vice. — Jean et Jeanne. — Une baignoire végétale. — Les Higuerons. — Menu d'un déjeuner et réflexions qu'il suggère à l'auteur. — Un paysage unique en son genre. — Le fourmilier victime du tigre. — Voyage au pays des Sensis. — Le tigre victime de l'homme. — Coup d'œil rétrospectif sur les Indiens Sensis. — Une pêche au barbasco sur le lac de la Palta. — Les Lamantins de Mabuiso. — Un évêque et un évêché sur lesquels on ne comptait guère. — Essai sur le *Tipi Schca* et la *Moyuna*. — Une soirée chez Maquea Runa. — Les arbres flottants. — Ignorance du voyageur à l'égard des cigales américaines. — Eustache en tournée. — Les *Atun sisac*. — Effet que peuvent produire des fleurs blanches sur des eaux noires. — Les nids de Caciques. — Un coup de vent sur la rivière Ucayali. — Instinct des oiseaux. — Détails de mœurs intimes. — De l'esclavage chez les indigènes de la plaine du Sacrement. — Une habitation de Chontaquiros. — Divers genres de toitures. — Le canal Sapote. — La plage des Pendus. — Rêverie au crépuscule. — Une rivière apocryphe. — Embouchure du Tapichi. — Quelques mots sur les Indiens Mayorunas. — L'auteur de ces lignes emprunte à Clio sa trompette pour chanter le combat d'un tigre et d'un lamantin. — Lait végétal. — Une habitation d'Indiens Cocamas. — *Abyssus abyssum invocat*. — Arrivée à Nauta.

Après une centaine de pas faits à travers des broussailles et de hautes herbes, j'arrivai devant une place bordée de maisons, dont les toits d'inégale hauteur dessinaient sur le ciel des angles bizarres. D'un de ces logis entr'ouverts et plus grand que les

autres, s'échappait la clarté que nous avions vue briller à distance. A mesure que j'en approchais, il me semblait voir une forme humaine passer et repasser devant la lumière qu'elle me cachait et me découvrait tour à tour. Bientôt j'eus le mot de l'énigme. Ce logis éclairé était l'église de Tierra-Blanca; ce que j'avais pris pour un phare était un cierge allumé sur l'autel, et dans la forme humaine en mouvement je reconnus mon digne ami le père Antonio, en train de dire sa messe de l'aurore. Au bruit de mes pas, il se retourna, me reconnut aussi, et s'écria joyeusement dans sa langue maternelle : *Arrivate a proposito per prendere il caffè!* Si gracieux que fût cet accueil, je me contentai d'y répondre par un signe de tête, et, comme le Révérend s'était arrêté court et semblait disposé à me questionner, je lui fis signe de continuer sa messe et le quittai pour ne pas troubler son recueillement.

En attendant l'*Ite missa est*, j'allai m'asseoir sur un tronc d'arbre renversé, et je regardai les étoiles, que l'approche du jour faisait pâlir comme des yeux mourants. Toute la partie du Levant était d'un bleu cendré qui blanchissait de minute en minute. Sur ce fond clair, tacheté de petits nuages roses, se détachait, en violet dur et cru, la silhouette des forêts de la rive droite. La nappe de l'Ucayali, sillonnée de rides mouvantes, formait le premier plan de ce tableau.

A mesure que le jour se faisait, le rose tendre des nuages tournait au rose vif, puis au cinabre glacé d'or ; de légères touches d'ombre et de clair accentuaient çà et là les masses végétales et déterminaient leur relief. L'ébauche plate et morne prenait de la tournure et commençait à vivre. Bientôt le mouvement vint animer la scène. Les êtres et les choses interrompirent leur sommeil. Au bruissement confus des feuilles et des branches froissées par le vent du matin se mêlèrent le gazouillement indistinct des petits oiseaux, les cris rauques des psittacules et les hurlements de l'*alouate* saluant la lumière.

Le naturaliste qui baptisa du nom de *Simia Belzebuth*[1] ce quadrumane américain, avait dû le voir sous son aspect le plus hideux et dans la plus effrayante de ses poses, c'est-à-dire au moment où, percé d'une flèche et tombé de branche en branche au pied de l'arbre dont il escaladait la cime, l'animal essaye d'arracher de son corps le trait qui y est attaché. Sa face contractée par la douleur, ses regards brillants d'un feu sombre et le hurlement continu qui s'échappe de sa gorge d'une structure particulière, émotionneraient à coup sûr le chasseur européen le plus intrépide, si les dents aiguës de la bête, sa grande taille et sa force musculaire décuplée par la rage, ne justifiaient suffisamment l'effroi que sa vue peut causer. Le sauvage de ces contrées, qu'aucun animal n'intimide, qui rit au museau du caïman, fait la nique au crotale et tire la langue au jaguar, s'amuse à faire assaut de laideur avec le *Simia Belzebuth* en parodiant ses cris et lui rendant grimace pour grimace; puis, pour mettre un terme à son agonie et en finir avec ses hurlements, il l'assomme à coups de bâton.

Pendant que j'évoquais pour me distraire ces souvenirs d'histoire naturelle, le père

[1] Appelé par quelques-uns *Mycetes ursinus*.

VUE DE LA MISSION DE TIERRA-BLANCA.

BIBLIOTECA NACIONAL IMPR.

Antonio achevait de dire sa messe et, venant me rejoindre, m'invitait à le suivre au couvent. Ce qu'il appelait le — couvent — était une chaumière dont les parois formées de lattes espacées, la porte à treillis de roseaux et le toit de palmes troué par places, me parurent friser le dénûment. L'intérieur de ce logis, composé d'une seule pièce, s'harmoniait de tous points à son extérieur. Pour ameublement, une table taillée à la hache dans le tronc d'un faux acajou, un moulin à broyer les cannes à sucre, deux ou trois escabeaux, une barbacoa et sa moustiquaire, des bananes et des haillons pendus aux solives; puis, dans un coin, derrière un étalage de cruches, de pots et d'assiettes, trois pavés calcinés par la flamme et figurant le foyer, l'âtre et le trépied domestiques.

Cette pièce exposée à toutes les brises était affectée à divers usages et servait, selon l'heure et le cas, de chambre de conseil, de salle à manger, de cuisine, d'atelier, de buanderie, de rhumerie et de cubiculum aux serviteurs de la communauté, représentés

CUISINE ET SALLE A MANGER DE LA MISSION DE TIERRA-BLANCA.

par deux adolescents de sexe distinct, récemment attelés au joug de l'hyménée et comptant à eux deux vingt-neuf printemps.

Jean et Jeanne, ainsi se nommaient les conjoints, me furent présentés par le père Antonio en qualité d'économe et de cuisinière. Tous deux me baisèrent la main. En échange de cette politesse, j'eusse voulu pouvoir complimenter chacun d'eux sur son talent spécial; mais ignorant l'aptitude de l'un et n'ayant jamais goûté des sauces de l'autre, je ne pus que féliciter ces époux-enfants sur leurs dispositions précoces. Si je ne les comparai pas à Daphnis et Chloé, dont ils rappelaient l'innocente histoire, c'est que Jean, Indien croisé de Balzano et de Tarapote, me parut trop laid pour un berger grec, et Jeanne, Indienne Cumbaza, trop camarde pour une héroïne de pastorale.

Sur un ordre du Révérend, le jeune couple se mit en devoir de nous préparer du café. Pendant que l'époux concassait le grain de la rubiacée et que l'épouse mettait

une casserole sur le feu, je poursuivis, avec l'agrément de mon hôte, ma revue du logis et du mobilier. A l'extrémité de la salle et formant avec elle un angle droit, se trouvait une petite pièce qu'on ne voyait pas en entrant et qui servait de cellule au père Antonio. Deux claies en roseaux ornaient ses parois latérales, et, chacune d'elles pouvant supporter une moustiquaire, cette cellule solitaire devenait au besoin une chambre à deux lits. Son ameublement se composait d'un coffre à cadenas dans lequel le missionnaire gardait les pièces de cotonnade, les haches, les couteaux, les hameçons, les verroteries nécessaires à ses transactions commerciales avec les sauvages des environs.

Le café pris en commun dans la salle banale, mon hôte, en bon propriétaire, eut à

JEAN DE TARAPOTE, ÉCONOME DE LA MISSION DE TIERRA-BLANCA.

cœur de me promener à travers sa Mission sans me faire grâce d'un seul détail. Notre première visite fut pour l'église, que je n'avais entrevue que la nuit, à la lueur d'un cierge, et dont la nudité, au grand jour, me parut glaciale. Qu'on se représente un long parallélogramme avec des murs en terre et un toit de chaume ; pour autel, un coffre en bois de Mohena, sur ce coffre un caisson blanchi à la chaux servant de tabernacle, puis sur le caisson un petit crucifix accoté de deux chandeliers en fer-blanc garnis d'un bout de cierge. Deux nattes étendues parallèlement de chaque côté de la nef et servant aux néophytes de tapis pour s'agenouiller, complétaient la décoration du lieu saint.

Nulle solennité, nulle procession, au dire de mon cicerone, ne signalaient à Tierra-Blanca les diverses fêtes du calendrier, et cela par la raison majeure que la Mission ne possédait aucune image, bannière, oriflamme ou drapeau, qu'on pût à l'occasion exhiber devant les fidèles. Les ornements de première nécessité, chape, chasuble, étole, manipule, manquaient même au père Antonio, qui se voyait contraint de monter à l'autel et d'offrir le saint sacrifice en soutane de percaline. Mais cette indigence, dont tout autre que lui se fût attristé, n'altérait en rien la sérénité de son âme. Aux ostensoirs d'or, aux chapes de brocart, aux aubes de dentelle et à l'obligation de faire acte de

JEANNE DE CUMBAZA, CUISINIÈRE DE LA MISSION DE TIERRA-BLANCA.

soumission devant un supérieur, il préférait, nous disait-il ingénument, sa misère, sa liberté et Dieu pour seul maître et seul juge de ses actions.

L'église visitée, nous parcourûmes la Mission. Tierra-Blanca compte à cette heure quarante ans d'existence. Ses maisons, au nombre de trente-sept, sont dispersées dans les halliers comme celles de Sarayacu et réunissent quarante hommes, quarante-trois femmes et soixante-dix-huit enfants. Ces néophytes sont des Indiens Tarapotes, Balzanos et Cumbazas de la rivière Huallaga, auxquels se sont adjoints quelques Sensis. Leurs chacaras ou plantations, situées autour du village, n'ont rien qui les distingue de celles de leurs frères de la Mission centrale.

Profitant de la tournée que nous faisions ensemble, le Révérend, pour faire, disait-il, d'une pierre deux coups, entra dans des maisons où se trouvaient de pauvres malades en danger de mort. Sans connaissances en médecine et n'ayant d'ailleurs aucun

CHAMBRE A COUCHER RANALE.

remède à leur administrer, ses prescriptions thérapeutiques se bornaient à leur souhaiter le bonjour et à plaisanter avec eux tout en les exhortant à la patience. C'était

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE TIERRA-BLANCA.

peu sans doute ; mais Dieu, qui tient compte à l'homme de ses bonnes intentions, permettait que ces moribonds reçussent du soulagement de cette visite de leur régulateur spirituel et du mot pour rire avec lequel il essayait d'endormir leur souffrance.

Un détail charmant me retint un moment au seuil d'une de ces demeures. Comme opposition au vieil aïeul agonisant dans son hamac, une jeune mère baignait son enfant dans une spathe de palmier et lui faisait de petites agaceries auxquelles le marmot répondait par des rires joyeux. Tout en rêvant au sentiment mystérieux qui rattachait l'une à l'autre ces deux créatures, j'examinais du coin de l'œil l'enveloppe florale du monocotylédone transformée en baignoire, et je bénissais Dieu qui avait créé la mère et l'enfant et doté le palmier d'un si magnifique appendice.

Cette excursion à travers les domaines de Tierra-Blanca dura trois heures et me donna grand appétit. Pour rentrer au couvent, nous prîmes un sentier couvert qui côtoyait l'Ucayali. Bien que la faim, la fatigue et l'excès de transpiration influassent fâcheusement sur mon enthousiasme, je ne pus m'empêcher de payer en passant un tribut d'éloges aux sites que nous relevâmes. Les alentours de la Mission, vierges de la

BAIN DANS UNE SPATHE DE PALMIER.

hache et du feu, conservaient leur beauté native et ce cachet pittoresque et sauvage que les défrichements d'un siècle ont ôté à Sarayacu. Aux abords du village, un groupe de ces *higuerons*, sur la famille desquels les botanistes n'ont pu parvenir encore à se mettre d'accord [1], attira mes regards. Debout sur leur piédestal cannelé, ces arbres, dont la dureté émousse le tranchant des haches et que six hommes n'eussent pu embrasser, semblaient les survivants d'une Flore antédiluvienne plutôt que les représentants de la Flore actuelle. Le fût énorme, lisse, droit des colosses, leur base régulièrement entaillée, les rendaient dignes de porter les voûtes monolithes des temples d'Ellora ou d'Éléphanta.

Comme correctif à la sévère majesté de ces arbres et aux graves idées qu'éveillait

[1] Primitivement placés dans la famille des *Urticées*, on les en a tirés pour les mettre dans celle des *Morées*, puis dans celle des *Euphorbiacées* où ils sont aujourd'hui.

dans l'esprit l'ombre opaque de leur feuillage, le parc à tortues et le champ de cannes à sucre du révérend père Antonio montraient en plein soleil, à quelques pas de là, l'un ses animaux folâtrant dans la vase en attendant l'heure de leur transformation en *turtle soup*, l'autre ses roseaux, dont la séve aqueuse devait, par la vertu de l'alambic, se changer en liqueur de feu.

En rentrant au couvent, je trouvai Julio et les rameurs en conversation animée avec Jean et Jeanne. Tous se connaissaient pour s'être vus quelquefois à Sarayacu et célébraient la coupe en main le plaisir qu'ont des cœurs honnêtes à se retrouver sains et saufs après une absence de quelques mois.

GROUPE DE HIGUERONS.

Notre arrivée mit fin à la tertulia. Jeanne courut à sa marmite, Jean feignit de couper du bois, et le pilote et les rameurs se mirent au port d'armes. Mes bagages, qu'ils avaient retirés de la pirogue, étaient entassés dans un coin, et la pagaie de Julio, placée au-dessus en travers des deux rames, disait dans la langue nautique de l'Ucayali que l'embarcation était désarmée, halée sur le rivage et ne reprendrait l'eau que lorsque j'en aurais donné l'ordre. Comme je comptais partir le surlendemain, j'en avertis mes hommes, afin que tout fût prêt et qu'aucun d'eux ne manquât à l'appel quand le moment serait venu de pousser au large.

Mais cette manifestation de ma volonté devait être annulée par l'intervention d'une volonté supérieure. J'achevais à peine de prévenir mes gens, que le père Antonio, s'em-

parant des rames et de la pagaie, allait les renfermer dans son bahut aux marchandises, donnait un tour de clef au cadenas et venait en riant me montrer cette clef.

« Vous êtes prisonnier à Tierra-Blanca, » me dit-il.

Pris au trébuchet, je ne pus que baisser la tête et subir la loi du vainqueur. Jean conduisit mes hommes chez un alcade du village, où ils devaient trouver le vivre et le couvert, et le Révérend, m'ayant assuré qu'il ferait son possible pour que je ne regrettasse pas trop le temps que j'allais passer auprès de lui, prit ma moustiquaire et l'alla tendre en regard de la sienne. J'étais bien et dûment impatronisé au logis.

La violence amicale qui m'était faite dérangeait un peu mes plans ultérieurs et me causait une certaine humeur dont le père Antonio eût pu constater les effets, si cette humeur ne se fût dissipée à la voix de Jeanne nous annonçant que le dîner était servi. Aux deux bouts de la table que j'ai décrite, deux assiettes en terre brune évasaient leurs disques. Le centre était marqué par une soupière où fumait un ragoût de tortue ; des racines de manioc cuites sous les cendres remplaçaient le pain, et dans un vase ébréché, mais d'une forme assez gracieuse, miroitait de l'eau fraîchement puisée à l'Ucayali. Les verres, cuillers et fourchettes, que je cherchai des yeux, avaient été retranchés du service comme autant de superfluités.

Tout en me désignant la place que désormais je devais occuper à table, le Révérend me pria d'excuser la pauvreté de sa vaisselle et la frugalité de son menu en faveur de l'affection qu'il m'avait vouée et de la liberté dont je jouirais sous son toit. « Ici, ajouta-t-il malicieusement, vous pourrez entrer à toute heure dans les maisons des néophytes, sans qu'un pouvoir ombrageux s'en inquiète ; Tierra-Blanca n'est pas Sarayacu. » Je compris l'allusion et le coup de griffe ; mais le dialogue que j'entamais en ce moment avec le *turtle soup* m'empêcha d'y répondre. Cette soupe-ragoût, où Jeanne avait prodigué le piment *orocote*, ardait de telle sorte, qu'après en avoir mangé une assiettée, il me sembla qu'à l'instar des coursiers de Phœbus, je jetais feu et flamme par les narines. Quelques gorgées d'eau atténuèrent l'action de ce volcan intérieur dont ma bouche était le cratère. En guise de dessert, Jeanne nous apporta sur une assiette des cure-dents empruntés aux tiges luisantes de l'herbe *canchalahua ;* lisez *Panicum dentatum.*

L'ordinaire de Tierra-Blanca, comme j'en pus juger par ce premier repas et ceux qui le suivirent, était loin d'égaler celui de Sarayacu, où des mets variés sollicitaient l'appétit des convives. Il est vrai que la Mission centrale avait pour approvisionner sa table le produit régulier des dîmes et l'apport journalier de quatre Mitayas chasseurs et pêcheurs, tandis que sa voisine manquait de ces ressources. Depuis deux ans la dîme était abolie à Tierra-Blanca, et la *Mita*, que le père Antonio qualifiait de corvée immorale, scandaleuse et antilibérale, venait d'y être supprimée à la satisfaction des Mitayas ou corvéables.

C'est au système de réformes adopté par le Révérend que nous devions de faire triste chère, et, chose pire, d'être mis au régime d'un mets unique et toujours apprêté de la même façon. Si quelque néophyte allait d'aventure chasser ou pêcher dans les environs et gratifiait la cuisinière d'une portion de son butin, ce jour-là, jour marqué par moi

d'une pierre blanche, nous avions à dîner, soit du poisson frais, soit du gibier maigre. Mais le cas était rare, trop rare, hélas! Les néophytes de Tierra-Blanca, régis par des institutions plus libérales que ceux de Sarayacu et jouissant de tous leurs droits civils, en profitaient pour rester chez eux et passer le temps à boire, à fumer et à se balancer dans un hamac, ainsi qu'il convient à des hommes libres. De là une pénurie constante dans leur garde-manger ; de là encore cette monotonie dans le menu de nos repas, dont la tortue bouillie faisait invariablement les frais. J'en excepte les jours où nous n'avions pas de tortue ; mais ces jours-là nous mangions des racines.

Si l'insistance que nous mettons depuis tantôt cinq mois à détailler en public la carte des repas que nous pouvons faire et les soupirs dont nous ponctuons chaque mets ont pu sembler étranges, ridicules, insupportables même aux lecteurs des deux sexes qui daignent nous suivre en idée, nous répondrons à leur blâme tacite que l'alimentation quotidienne, cette grande affaire à laquelle ils reviennent d'eux-mêmes deux fois par jour, étant pour l'indigène de la plaine du Sacrement, comme pour le missionnaire et le néophyte, l'objet d'une préoccupation constante et le but de mille expédients, il était difficile au voyageur qui traverse leur territoire, habite sous leur toit, participe à leur genre de vie et prélève une part sur leur nourriture, de ne pas se réjouir ou s'affliger avec eux selon que cette nourriture abondait ou se faisait rare.

De là nos digressions habituelles dans le domaine de la gueule, comme eût dit l'honnête Panurge. Mais de telles digressions, qu'on le sache bien, loin de déparer un voyage comme le nôtre, où le caprice de la forme n'est qu'un voile jeté sur le sérieux du fond, le caractérisent au contraire et le font valoir. Tel l'habit diapré d'Arlequin fait valoir la couleur sévère de son visage. Au point de vue humanitaire et philanthropique, ces digressions sont d'ailleurs un avis indirect donné aux voyageurs qui viendront après nous, de joindre à leur bagage scientifique un assortiment varié de conserves alimentaires.

Ainsi qu'on l'a vu par ce qui précède, la vie matérielle à Tierra-Blanca laissait à désirer sous le rapport des voluptés gastriques; mais la liberté d'action dont on y jouissait compensait jusqu'à un certain point la médiocrité de la chère et de la cuisine. Comme l'avait insinué le père Antonio, nul pouvoir ombrageux n'épiait les démarches de l'ignorant désireux de s'instruire ou du curieux avide de tout voir. A toute heure du jour, du soir ou de la nuit, on pouvait entrer dans les maisons des néophytes, interroger les hommes, faire jaser les femmes, tirer les vers du nez ou la vérité du cœur des enfants, et cela sans qu'un alcade-espion, comme à Sarayacu, ne s'enquît aussitôt aux maîtres du logis du motif de cette visite et ne l'allât redire à un gobernador, pour que celui-ci en fît son rapport au chef supérieur. La majeure partie de mon temps se passait dans les bois, où je trouvais à chaque pas matière à étude et à réflexions. Les notes à transcrire, les croquis à retoucher, les causeries sérieuses ou plaisantes avec mon hôte occupaient agréablement le reste des heures de la journée. Le soir venu, nous nous rendions à la rivière, où nous prenions un bain, non pas en pleine eau, les caïmans, les *daridaris* et les *candirus* l'eussent interrompu d'une façon tragique, mais à l'avant d'une pirogue tourné au large. Là, debout et munis chacun d'une cale-

basse qui nous servait à puiser de l'eau, nous nous arrosions de la tête aux pieds, ainsi que le font les sauvages [1]. Après un certain nombre de ces douches et le corps suffisamment rafraîchi, nous rentrions au couvent et prenions possession de nos moustiquaires.

Comme nous aurons l'occasion de revenir sur les daridaris, les candirus et autres individus de leur espèce qui peuplent les eaux de l'Ucayali-Amazone, tournons momentanément le dos à la rivière, et rentrons dans les bois, où foisonnent les jolis sites, les recoins ombreux et charmants.

Un de ces endroits, que j'avais découvert le lendemain de mon arrivée et vers lequel m'entraînait une prédilection secrète, se trouvait à une demi-lieue du village dans l'aire de l'Ouest. C'était un grand espace à peu près circulaire, déboisé autrefois par les indigènes et reboisé depuis par la nature, qui s'était plu à le couvrir de ces arbres à suc laiteux que les savants ont nommés *Galactodendron utile* [2], les habitants du Venezuela *arbre de la vache*, et que les riverains de l'Ucayali, qui ne savent pas le grec et n'ont jamais vu de bœufs ni de vaches, appellent *sandi*.

Pêle-mêle avec ces sandis croissaient d'épais fourrés de lycopodes qui couvraient le sol d'un tapis moelleux et formaient autour de chaque arbre comme une élégante corbeille. Ces gracieux acotylédones, hauts de cinq à six pieds, pourvus de rameaux et de ramuscules, semblaient une miniature de forêt vierge mise en regard de la grande forêt qu'on apercevait à distance. Un poëte horticulteur de l'école d'Alphonse Karr se fût peut-être épris de la gracilité mignonne de ces plantes, que les néophytes de Tierra-Blanca, hostiles à toute poésie, emploient à bourrer leurs paillasses, à défaut de balle d'avoine ; mais un coloriste du tempérament de Diaz se fût extasié à coup sûr devant la variété d'aspects qu'elles offraient aux diverses heures de la journée, soit

[1] Ce n'est guère qu'à partir du 7e degré, où commencent à se montrer dans l'Ucayali ces sauriens et ces poissons redoutables, que les indigènes usent pour se baigner d'un pareil moyen. Les populations qui vivent en deçà du 7e degré, dans la partie du Sud, se baignent en pleine rivière, où ils n'ont à redouter d'autres accidents que des coryzas occasionnés par la fraîcheur de l'eau.

[2] C'est à Humboldt, nous le croyons sans toutefois en être sûr, qu'est due la qualification de *Galactodendron utile* donnée à cet arbre lactifère que nous rangerions volontiers dans la famille des *Sapotées*, si les savants, après l'avoir introduit, sur la foi de Kunth, dans la famille des *Urticées*, ne l'en avaient retiré pour le classer dans celle des *Artocarpées*, où, pour ne pas les contrarier, nous le laisserons. Le lait du Galactodendron, dit le savant voyageur que nous avons cité, est employé comme *aliment* par les habitants du Venezuela et lieux circonvoisins. Plus tard nous aurons l'occasion de revenir sur cette séve lactée qui n'a rien de nuisible lorsqu'on en boit accidentellement quelques gorgées, ainsi qu'il nous est arrivé de le faire parfois, mais dont l'usage journalier, comme substance alimentaire, amènerait bientôt de graves désordres dans l'économie animale. Lorsqu'il arrive aux indigènes d'y goûter, c'est un peu par désœuvrement, un peu pour donner le change à leur soif et à défaut d'eau pure ou de fruits sylvestres trouvés en route, un peu enfin, pour montrer au curieux qu'une petite dose de ce liquide peut être absorbée sans danger. Mais ils n'en font pas plus leur nourriture que les *Ottomaques* de l'Orénoque et les *Macus* du Japura ne se sustentent de terre, bien qu'ils puissent mêler à leurs aliments ou prendre en forme de pilules et comme stimulant, apéritif ou digestif, — la chose importe peu, — des boulettes d'une certaine glaise.

Dans son *Traité de botanique*, A. de Jussieu, renchérissant sur le dire de l'illustre Humboldt, appelle le fruit farineux de l'*Artocarpus incisa* et la séve du *Galactodendron utile* — « un pain et un lait tout préparés par la nature pour l'habitant de ces contrées. » Pour compléter l'idée du savant botaniste, ajoutons qu'avec ce pain et ce lait, s'il manquait à l'habitant du Venezuela un récipient quelconque, tasse, bol ou soucoupe pour déjeuner plus à son aise, le *Crescentia cujete* ou calebassier pourrait le lui fournir à peu de frais.

que le matin les glaçât d'ombres bleues, que midi les baignât d'une clarté blonde, ou que les rayons du soleil couchant les teignissent de pourpre et d'or.

Certain jour que j'errais dans ce dédale de sandis et de lycopodes, coupant par désœuvrement des tiges de ceux-ci, ou gobant une prune molle, visqueuse et très-sucrée tombée du faîte de ceux-là [1], j'aperçus un animal à la fourrure fauve, au museau en trompe, à la queue touffue, lequel, étendu sur le sol, se démenait d'une façon bizarre. Je reconnus un fourmilier ou tamanoir de la petite espèce [2], et m'avançai pour le voir de plus près. Sans s'effrayer de mon approche, il continua ses exercices de gymnastique. Arrivé à dix pas de lui, je vis que sa fourrure était ensanglantée. Le pauvre animal, que j'avais cru en train de se gaudir, faisait ses adieux à la vie; une déchirure profonde rayait son flanc. Je reconnus le parafe d'un tigre. *Quia nominor felis*. Que ce tamanoir eût été surpris par son plus terrible ennemi, rien de plus ordinaire et de plus concevable ; mais qu'il eût réussi à lui échapper pour aller mourir à l'écart, c'est ce que je ne pouvais m'expliquer, connaissant la façon d'attaquer de l'un et le mode de défense employé par l'autre. Pendant que je réfléchissais à ce cas singulier, le tamanoir roidit ses pattes griffues dans une contraction suprême et expira. Machinalement je regardai autour de moi ; une crainte vague commençait à me talonner. Malgré l'honnêteté apparente du site, les jolis tons verts des fourrés et les traits d'or que le soleil dardait à travers la futaie, je ne me sentais pas à l'aise : un mufle de tigre aux proportions énormes me semblait pointer sous chaque buisson. Bardé de fer, la targe au cou, la lance en main, peut-être eussé-je attendu l'ennemi ; mais armé seulement d'un crayon Walter et d'un livre de notes, il eût été déraisonnable à moi d'affronter sa furie, et je crus plus raisonnable de la conjurer par la fuite. Je ne pris que le temps d'empoigner par la queue l'animal expiré, afin que sa dépouille ne fût pas perdue pour la science, et, me lançant sur le chemin de Tierra-Blanca avec une vitesse de quinze lieues à l'heure, j'entrai dans le village comme poussé par la tempête.

Là mon fourmilier fut examiné par les néophytes. Comme moi, ils attribuèrent sa blessure à un puma de la grande espèce [3]. Pendant qu'ils dissertaient sur le sort de la

[1] Si les indigènes de la plaine du Sacrement apprécient peu comme aliment la séve du sandi, en revanche, ils se montrent très-friands de son fruit, qui est réellement appréciable, mais d'une viscosité déplaisante.

[2] C'est le *Tamandu miri* ou petit Tamanoir des Brésiliens.

[3] Le nom quechua de Puma est donné par les habitants des vallées chaudes du Pérou et les néophytes des Missions de la plaine du Sacrement à toutes les variétés de jaguars de grande taille, à robe unie ou mouchetée, qu'on trouve dans les forêts du Pérou-Brésil, tandis que ce même nom de Puma, ou lion d'Amérique, n'est appliqué par nos zoologistes qu'au seul individu à robe fauve et unicolore (*Felis Concolor* ou *Couguar*) qu'on trouve dans les parties chaudes de l'Amérique. Ajoutons que le Puma ou Couguar du Pérou habite au revers oriental des Andes, environ vingt lieues au-dessous de la région des neiges, hante toute la zone des Quinquinas, mais ne descend guère jusqu'à celle des Palmiers. Dans les fermes à bétail (*estancias*) situées à l'Est de la Cordillère, il égorge parfois en une nuit plusieurs veaux ou moutons avant de choisir l'animal qu'il emporte pour le dévorer à l'écart. Les allures de ce Couguar du Pérou diffèrent de celles du Puma ou Couguar des parties chaudes du Mexique (*Tierras Calientes*), en ce que le premier ne chasse que la nuit, emporte sa proie dans les fourrés ou les ravins, en mange ce qu'il peut et abandonne le reste, tandis que le second, au dire des zoologistes, chasse indifféremment la nuit et le jour, et enfouit, pour les retrouver au besoin, les restes de l'animal qu'il n'a pu absorber en un seul repas.

SANDIS ET LYCOPODES.

bête, je débarrassai celle-ci de sa fourrure désormais superflue et, l'ayant suspendue au-dessus du foyer, je priai notre cuisinière d'y veiller en même temps qu'à son pot-au-feu.

Dans la soirée du même jour, les abois des roquets de garde éclatèrent dans plusieurs directions. A la qualité du son qui exprimait la colère et la peur, les néophytes, comprenant qu'un tigre rôdait dans le voisinage, s'armèrent et sortirent en foule de leurs demeures. Mais, quelque diligence qu'ils fissent, le félin avait été plus diligent qu'eux, comme on en put juger par les cris étouffés d'un malheureux chien qu'il avait happé au passage et qu'il emportait dans les bois [1]. La mort du ravisseur fut résolue à l'unanimité. Toutefois il fallut attendre une occasion propice. La bête est renommée dans le pays pour ses ruses et sa malice, et les chasseurs savaient qu'elle ne reviendrait pas de sitôt rôder près du village où sa tête était mise à prix.

Le lendemain, les épisodes de la veille étaient oubliés pour une partie de plaisir organisée par le père Antonio. Cette partie, qu'eût approuvée le poëte latin en ce qu'elle joignait l'agréable à l'utile, consistait à traverser l'Ucayali et à pousser une reconnaissance chez les Indiens Sensis qui habitent sa rive droite. Ces indigènes, que j'avais eu l'occasion de voir à Sarayacu, où ils viennent échanger avec les missionnaires des huiles, des tortues et divers produits de leur sol contre des haches, des couteaux et des verroteries, m'avaient gagné le cœur par leur propreté corporelle, leur allure discrète et l'odeur de vanille qu'exhalait leur personne [2]. Restait à savoir si leur bonne tenue n'était qu'un habit d'emprunt, un masque sous lequel ils cachaient leurs traits véritables, et le meilleur moyen de s'en assurer, c'était d'arriver chez eux à l'improviste et de les surprendre en déshabillé.

A dix heures, mon hôte et moi nous prenions place dans la plus grande pirogue de la Mission, manœuvrée par dix rameurs et un pilote ; nous traversions l'Ucayali, et, côtoyant sa rive à droite, nous remontions vers Cuntamana en luttant contre le courant. La nuit nous surprit en chemin. Nous débarquâmes sur une plage où nous soupâmes et dormîmes sous la sauvegarde de trois grands feux. Le lendemain à l'aube nous nous mettions en route. Nous relevâmes successivement le canal de Yahuaranqui, étroit goulet aboutissant à un lac circulaire, le caño de Maquea Runa, de tous points pareil au premier, enfin celui de Cruz-Moyuna, qui se déverse dans deux vasques. Tous ces canaux et tous ces lacs sont alimentés par les eaux de l'Ucayali. Nous expliquerons en temps et lieu leur mode de formation assez singulier. A midi, nous avions atteint l'entrée du

[1] Ce fait se produit fréquemment dans les villages et missions du pays. Si l'endroit habité est à proximité d'une rivière et sur un terrain plan, au lieu des jaguars ce sont les caïmans qui viennent rôder autour des demeures et enlever l'objet ou l'animal qui se trouve à leur portée.

[2] La coutume de suspendre à l'échancrure de leur sac, soit devant, soit derrière, une ou plusieurs gousses de vanille est commune à la plupart des tribus indigènes que nous avons vues en passant et sur le territoire desquelles croît à l'état sauvage l'odorante Lorchidée. *'Epidendrum odoratissimum* ou vanille commence à se montrer au revers oriental des Andes, sur la limite inférieure de la région des Quinquinas. Il abonde dans les forêts de la plaine du Sacrement, mais n'est l'objet d'aucun commerce de la part des Indiens ou des missionnaires.

canal Chanaya, dans lequel nous nous engageâmes. Ce canal nous conduisit à un lac d'une lieue de circuit. Nous débarquâmes sur ses bords. Quatre hommes furent préposés à la garde de la pirogue. Le reste de la troupe nous précéda sous bois, abattant à coups de couteau les ronces et les lianes qui pouvaient gêner notre marche.

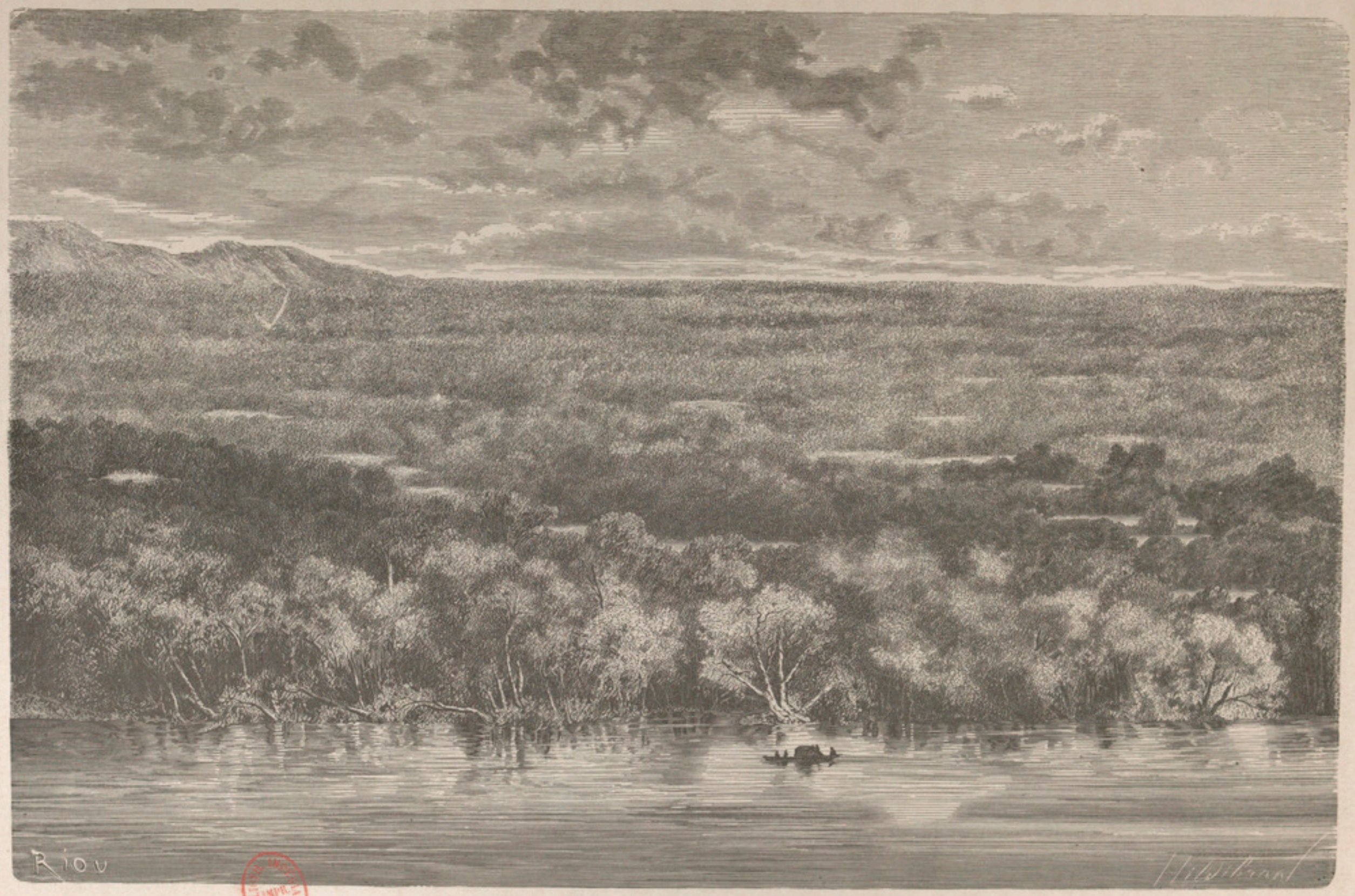
Le lac de Chanaya forme la limite Nord du territoire des Sensis. Trois lieues le séparent de Pancaya, village de ces indigènes. Ces trois lieues, nous avions à les faire à travers d'épaisses forêts qui couvrent le revers occidental de la Sierra de Cuntamana, et sur un plan presque vertical, qu'on ne pouvait gravir sans décrire force zigzags, ce qui triplait la longueur du chemin et ajoutait à la fatigue. Mais le père Antonio avait des jarrets d'athlète, j'étais moi-même assez bon marcheur, et nos hommes, comme les chasquis péruviens, eussent trotté tout un jour sans reprendre haleine. Nous tentâmes donc l'ascension, et, sauf quelques chutes intempestives dont nos côtes et leurs annexes eurent à souffrir, nous accomplîmes le trajet sans encombre. A cinq heures, baignés de sueur et haletants de soif, nous débouchions sur un plateau où s'élevaient une douzaine de cabanes à demi cachées par des massifs de bananiers.

Les abois des chiens, les cris d'effroi des enfants et des mères saluèrent notre arrivée. Inquiet de ce début, je me repliais déjà vers le père Antonio, quand deux vieillards chenus, attirés par le bruit, se montrèrent sur le seuil d'une hutte, et, reconnaissant le missionnaire, calmèrent d'un geste et d'un mot la panique des femmes. Avec la mobilité d'esprit qui caractérise leur sexe, ces dernières, passant alors de la frayeur à la confiance, gloussèrent d'une façon joyeuse et vinrent à la file baiser la main du papa [1] de Tierra-Blanca.

Cette formalité remplie, un des vieillards nous conduisit dans sa demeure et nous fit asseoir sur des nattes. Une écuelle de mazato nous fut offerte par les femmes. Cette coupe de l'hospitalité, à laquelle les assistants trempaient leurs lèvres, fit plusieurs fois le tour du cercle, et comme on avait soin de la remplir à chaque tour, les langues de notre hôte et de ses compagnes ne tardèrent pas à se délier. Bientôt tous caquetèrent à la fois. Dans les explications verbeuses que chacun nous donnait à l'envi, nous parvînmes à comprendre que la partie noble de la population de Pancaya, représentée par les mâles de dix-huit ans à quarante-cinq, était allée chasser, pêcher ou battre les bois pour y recueillir de la cire, laissant le village à la garde des vieillards et des femmes. En l'absence de leurs protecteurs naturels, celles-ci s'étaient effrayées de nous voir arriver chez elles à l'improviste : de là les clameurs insensées qu'elles avaient poussées et dont elles reconnaissaient à cette heure l'inconvenance. Le révérend père Antonio accueillit les excuses de ces femmes, et, par l'organe du pilote qui servait de drogman, leur fit remise de leur faute.

Charmées de la mansuétude de notre ami, les mères de famille se mirent alors à lui raconter leurs petites affaires, sans oublier les derniers *bobos* survenus à leurs nouveau-nés. Comme ces détails d'hygiène et de ménage me paraissaient assez délicats,

[1] C'est par le nom de *Papas* ou Pères, comme nous l'avons dit plus haut, que ces indigènes désignent les prêtres, les moines et les missionnaires.



VUE DE LA SIERRA DE SAN CARLOS.

je sortis discrètement de la maison et m'avançai jusqu'au bord du plateau, d'où l'on commandait une vue immense.

Le premier plan du paysage était formé par l'Ucayali, dont les divers courants, vus de cette hauteur, simulaient à l'œil les reflets chatoyants d'une étoffe de moire. Les versants de Cuntamana, qui, du poste que j'occupais, paraissaient en surplomb sur la rivière, cachaient entièrement sa rive droite. La rive gauche était seule apparente. Les grands arbres qui la bordaient, éclairés à leur cime par l'oblique clarté du soleil couchant et réfléchissant dans l'eau d'un ton clair et mat leur base déjà sombre, formaient un second plan d'un relief extraordinaire et d'une incroyable vigueur. Au delà s'étendait la plaine du Sacrement, mer de verdure dont chaque tête d'arbre était un flot. La Sierra de San Carlos, rattachée dans le Sud au noyau des Andes, et n'offrant dans la partie du Nord qu'une suite de coteaux bas, coupait en deux la vaste plaine dont les extrémités se perdaient dans des brumes dorées. Un calme ineffable, une paix profonde se dégageaient de cet ensemble aux approches du soir.

J'étais absorbé dans la contemplation de ce spectacle, quand le père Antonio me rejoignit ; sa voix dissipa brusquement le rêve que je faisais tout éveillé. En compensation, il me montra, sur la rive opposée, des taches jaunâtres auxquelles je n'avais pas fait attention. Ces taches, me dit-il, étaient les maisons de Belen et de Sarayacu. Un peu plus bas, au bord de l'eau, cette échancrure et ce point d'ombre étaient la plage de Sara-Ghêné et l'embouchure du rio de ce nom ; enfin, en amont de l'Ucayali, ces deux fils d'argent mêlés à la trame verte du paysage étaient les rivières Pisqui et Cosiabatay. Le crépuscule interrompit bientôt cette étude topographique.

A la nuit, quelques hommes de Pancaya rentrèrent sous leur toit. Leurs compagnons, occupés de recherches de cire et de salsepareille, ne devaient revenir que le surlendemain. Les nouveaux venus, qui trafiquaient avec les Missions de l'Ucayali, connaissaient le père Antonio et lui firent fête. Notre ami me parut aussi à l'aise au milieu de ce troupeau barbare qu'il eût pu l'être dans son bercail de Tierra-Blanca, entouré d'ouailles chrétiennes. Il plaisantait et riait avec les Sensis, de façon à me laisser croire qu'entre ces relaps et les néophytes de sa Mission il ne faisait aucune différence. Au point de vue de l'Évangile, une telle impartialité était admirable sans doute, mais un catholique fervent, la trouvant susceptible de controverse, se fût prudemment abstenu de la pratiquer. En outre, je remarquai que le missionnaire, au lieu d'entretenir ses auditeurs des beautés de notre religion, des avantages de la civilisation sur la barbarie, et du bonheur qu'ils auraient eu à vivre de nouveau sous la règle d'une Mission, ne leur parlait que des récoltes de salsepareille et de cire qu'ils avaient pu faire, des lamantins et des tortues qu'ils avaient pêchés, de la quantité de *pots*[1] de graisse et d'huile qu'ils tenaient en réserve, questions commerciales auxquelles les Sensis, il faut le dire à leur louange, répondaient avec l'aplomb de vieux négociants.

Après une réfection frugale, nous fûmes conduits entre deux torches jusqu'à la hutte

[1] La mesure de capacité de ces pots n'a rien de déterminé et varie d'une arrobe à quatre arrobes d'huile. On sait que l'arrobe espagnole est de vingt-cinq livres et l'arrobe portugaise de trente-deux.

qui nous était destinée et que, par égard pour le caractère et l'habit de mon compagnon, ses propriétaires avaient débarrassée à la hâte d'une partie de son mobilier. Nos moustiquaires, qu'ils avaient eu l'idée de placer côte à côte, s'ouvrirent bientôt pour nous recevoir, et se refermèrent sur nous. Comme j'avais mon franc parler avec le père Antonio, je ne lui cachai pas mon étonnement de l'avoir entendu causer toute la soirée de commerce et de chiffres avec les Sensis, quand, selon moi, il eût dû engager ces Indiens à renoncer à des biens périssables pour ne songer qu'à la grande affaire de leur salut.

« Mon cher Pablo, me dit le Père à travers la cloison d'étoffe qui nous séparait, si j'ai parlé chiffres et commerce avec les Sensis, c'est que ce sujet de conversation est celui qui les intéresse le plus, et qu'en le traitant je savais leur être agréable. D'autres leur ont prêché jadis dans leur Mission de Chanaya la morale de l'Évangile et le renoncement aux biens de ce monde. Mais, soit que le vent ait emporté la parole de ces apôtres, soit que les esprits et les cœurs auxquels ils s'adressaient fussent mal préparés, rien n'a germé dans le sillon ensemencé par eux.

« Vous me demanderez peut-être si la faute en est au semeur ou à la nature du sol ; je l'ignore. Mais si les Sensis, après l'abandon de leur Mission par les missionnaires [1], avaient regretté un instant l'état de civilisation relative dans lequel ils avaient vécu pendant onze années, rien ne les empêchait d'y revenir en se joignant à leurs frères chrétiens de Belen, de Sarayacu, de Tierra-Blanca. S'ils ne l'ont pas fait, c'est que la vie sauvage et l'indépendance absolue leur semblaient préférables à la règle de nos Missions.

« Dieu pourra demander compte à ces malheureux de leur persistance à rester idolâtres et libres, mais moi, son serviteur indigne, je ne puis les contraindre à embrasser un genre de vie auquel ils semblent répugner, et dans les rares entrevues que nous avons ensemble, j'évite d'y faire allusion. Là-dessus, bonne nuit, je vais dormir ; tâchez de faire comme moi.

— C'est déjà fait, » dis-je.

Un rayon de soleil entré par la toiture, et qui vint se jouer sur notre mousliquaire, nous réveilla le lendemain. Nous nous levâmes, et à peine levés, nous éprouvâmes un besoin véhément de mordre à quelque chose, tant l'air subtil de ces hauteurs surexcitait notre appétit.

Les ménagères avaient prévu cette fringale, et, pendant que nous dormions, elles avaient préparé un déjeuner de poisson sec et de bananes, qu'elles nous servirent sur une natte, et devant lequel nous nous accroupîmes à l'orientale.

Le repas fini et les grâces dites, nous songeâmes à rallier notre pirogue. Le père Antonio avait apporté dans ses sacoches une bouteille de tafia dont nous avions bu seulement quelques gouttes. Je l'engageai, puisque nous retournions à Tierra-Blanca, où

[1] C'est en 1821, comme nous l'avons dit ailleurs, et par suite des dissensions politiques dont l'Amérique espagnole était alors le théâtre, que les religieux franciscains des Missions de l'Ucayali furent rappelés à Ocopa par leurs supérieurs. Après la bataille d'Ayacucho et le licenciement des troupes royalistes, la plupart d'entre eux retournèrent en Espagne où ils étaient nés.

ce liquide n'est pas rare, à l'offrir à nos hôtes, à défaut d'hameçons ou de verroteries dont nous pussions payer leur hospitalité. La bouteille fut tirée du bissac, et avec elle une moitié de calebasse minuscule qui nous servait de verre à boire; puis, à l'appel du Révérend, les deux sexes de Pancaya accoururent et s'alignèrent devant nous.

Les hommes reçurent les premiers une ration d'alcool, qu'ils ingurgitèrent sans sourciller. Les femmes burent après eux, et en buvant firent une horrible grimace, tempérée par un gai sourire qui signifiait exactement : « C'est bien mauvais; mais que c'est bon ! » La distribution faite, nous n'eûmes plus qu'à prendre congé des Sensis, que nous laissâmes enchantés de notre visite, mais regrettant, à ce qu'il me parut, d'avoir trouvé sitôt le fond de la bouteille.

Nous descendîmes rapidement le versant de la chaîne que la veille nous avions gravie avec une extrême lenteur. La pirogue et les rameurs étaient à leur poste. Au sortir du lac et du canal de Chanaya, nous prîmes le milieu de l'Ucayali, et, poussés par le courant et le jeu des rames, nous arrivâmes avant la nuit à Tierra-Blanca.

Un grand événement avait eu lieu en notre absence. Le tigre mis au ban de la Mission pour le meurtre d'un de ses chiens était tombé sous les flèches des néophytes, victime de sa convoitise à l'endroit d'un roquet que ceux-ci avaient attaché à un arbre en manière d'appeau, et qu'ils faisaient crier en tirant sur une ficelle. Le chien, qui avait pris au sérieux cette plaisanterie, était encore malade des suites de sa peur. Quant au tigre, une fois mort, les chasseurs l'avaient traîné jusqu'à la Mission, où leurs femmes, après lui avoir arraché les dents et les griffes pour s'en parer les jours de fête, lui avaient retiré sa robe mouchetée. Tout en me donnant ces détails, on me montra l'enveloppe de l'animal enduite à l'intérieur d'une couche de suif jaunâtre et d'odeur infecte. J'échangeai contre un couteau de six sous cette peau de tigre, et j'allai la suspendre au-dessus de l'âtre, près de celle du fourmilier. Pendant huit jours j'eus sous les yeux cette sombre antithèse de la victime et du bourreau, de l'édenté et du digitigrade carnivore, puis un même lambeau de toile couvrit leurs restes, et quelques tours de corde firent du linceul un paquet.

Deux jours après notre retour de Pancaya, le père Antonio, que ce petit voyage avait mis en goût d'excursion et de promenade, me proposait de faire empoisonner les eaux d'un des lacs de l'Ucayali, afin de nous procurer avec du poisson frais le plaisir d'un genre de pêche interdit en Europe, mais usité dans la plaine du Sacrement. Une telle proposition ne pouvait que m'être agréable, et j'engageai le Révérend à l'effectuer sans retard. Pendant qu'il allait de maison en maison avertir ses gens de tout préparer pour le lendemain, je mis un peu d'ordre dans mes affaires et repassai à l'encre de Genipahua les lignes suivantes, griffonnées au crayon sur le plateau de Pancaya.

Les Sensis, dont on chercherait vainement la trace dans les relations antérieures au commencement de ce siècle, appartiennent à la tribu des Schétibos, de laquelle ils se séparèrent en 1810, époque où fut fondée à leur intention la Mission de Chanaya-

Mana [1] ou Tchanaya-Mana, si nous écrivons ce mot Pano comme le prononcent les Conibos.

A cette Mission de Tchanaya, qui fleurit de 1810 à 1821 et fut abandonnée par les missionnaires, puis bientôt après par les néophytes, a succédé le village de Pancaya, où nous retrouvons aujourd'hui ces Sensis relaps et leur descendance.

Le pays montueux dont ils ont fait choix est riche en produits de tous genres. Des sources thermales jaillissent du versant oriental de Cuntamana, et des dépôts de sel gemme sont enfouis sous l'humus des forêts. Dans ces forêts, les Sensis recueillent avec de l'encens, du styrax, du copal et du caoutchouc, de la salsepareille et de la vanille, de grossière cannelle appelée *canelon*, du copahu, du sandi, trois variétés de cacao, du miel et de la cire. Ces produits, qu'ils récoltent en quantités minimes, leur paresse se refusant à un travail suivi, sont apportés par eux dans les Missions, où ils les échangent contre des couteaux, des ciseaux, des dards à tortue, des hameçons et des verroteries [2].

Les pains de cire qu'ils façonnent pour le commerce et dont nous avons sous les yeux des échantillons, reproduisent en relief la concavité de l'assiette à soupe qui servit de moule à ces fabricants. Le poids de ces pains est toujours de trois livres, et ce poids si juste, que les missionnaires qui les achètent sur parole et sans les peser de nouveau, nous ont édifié maintes fois à cet égard en mettant devant nous ces pains dans une balance ; il n'y manquait jamais un gramme. Nos épiciers parisiens auraient besoin, dans l'intérêt public, d'aller passer six mois à Tchanaya en compagnie de ces sauvages à qui la prestidigitation de la balance, l'addition du papier carton, les poids douteux et le coup de pouce traditionnel furent toujours inconnus.

La cire recueillie par les Sensis offre deux variétés : une blanche et une jaune. Ils en ont encore une noire ; mais comme ils l'obtiennent en mêlant du noir de fumée à une des variétés précitées, nous n'avons pas à nous en occuper. La cire blanche est produite par l'abeille *Mitzqui*, la jaune par l'abeille *Yacu*. Le premier de ces hyménoptères est de la taille d'une petite mouche ; le second, de la grosseur de l'abeille commune.

Ces deux insectes ont des habitudes semblables ; ils s'établissent dans l'intérieur des cécropias, presque toujours percés à l'endroit où les branches sortent du tronc, et choisissent de préférence ceux de ces arbres qui croissent autour des lacs de l'Ucayali plutôt que sur les bords de la grande rivière. Cette préférence de leur part n'a d'autre cause que la tranquillité dont ils jouissent dans l'intérieur du pays, où les eaux sont rarement sillonnées par les pirogues des indigènes. Pour s'emparer de la cire et du miel de ces abeilles, les Sensis allument un bûcher de bois vert autour du cécropia qu'elles habitent, et, après avoir dispersé, asphyxié ou grillé les travailleuses, abattent l'arbre et s'approprient les fruits de leur travail.

[1] *Mana,* cerro ou montagne, — montagne de Chanaya.

[2] Les perles en verre coloré, dont toutes les tribus de la plaine du Sacrement raffolaient autrefois, attirent à peine leurs regards aujourd'hui. Si elles les acceptent encore, c'est seulement à titre de cadeau. Mais elles ne considèrent comme monnaie courante pour les échanges, que les perles de porcelaine noire et blanche (*chaquiras*) et les grains de corail.

L'habileté de ces chasseurs d'abeilles comme constructeurs de pirogues les ferait reconnaître pour frères des Conibos, si leur parenté avec ces derniers n'était suffisamment établie par la ressemblance du physique et la communauté de l'idiome, des us et des coutumes. Certaines embarcations des Sensis dans lesquelles tiennent à l'aise vingt-cinq ou trente rameurs, sans compter le *popero* (pilote), le *puntero* (vigie) et les passagers assis sous le roufle ou pamacari, coûtent à leurs propriétaires jusqu'à trois années de travail : le prix de ces magnifiques canots d'une seule pièce est de cinq à six haches.

TYPE D'INDIEN SENSI.

La merveille du genre, qu'il nous fut donné de voir à Sarayacu, était une pirogue en travers de laquelle nous nous couchions, sans que notre tête et nos pieds touchassent son bordage. Le tronc primitif du faux acajou qui l'avait fournie avait dû mesurer quelque vingt-cinq pieds de circonférence.

Après l'abandon de leur Mission de Tchanaya par les religieux Franciscains, les Sensis, qui depuis 1810 avaient rompu avec leurs frères les Schétibos et leurs alliés les riverains de l'Ucayali, n'ont fait aucune tentative pour se rapprocher d'eux et ont

continué de vivre à l'écart. Cinquante-cinq ans se sont écoulés depuis cette rupture, et ce laps de temps a si bien grandi la sphère d'isolement dans laquelle se confinaient volontairement nos Sensis, qu'aujourd'hui leur tribu semble former comme un groupe distinct et leur territoire comme un pays à part dans la classification méthodique des groupes et des localités de la plaine du Sacreemnt. Quelques lignes nous suffiront pour tracer un portrait complet de ces indigènes.

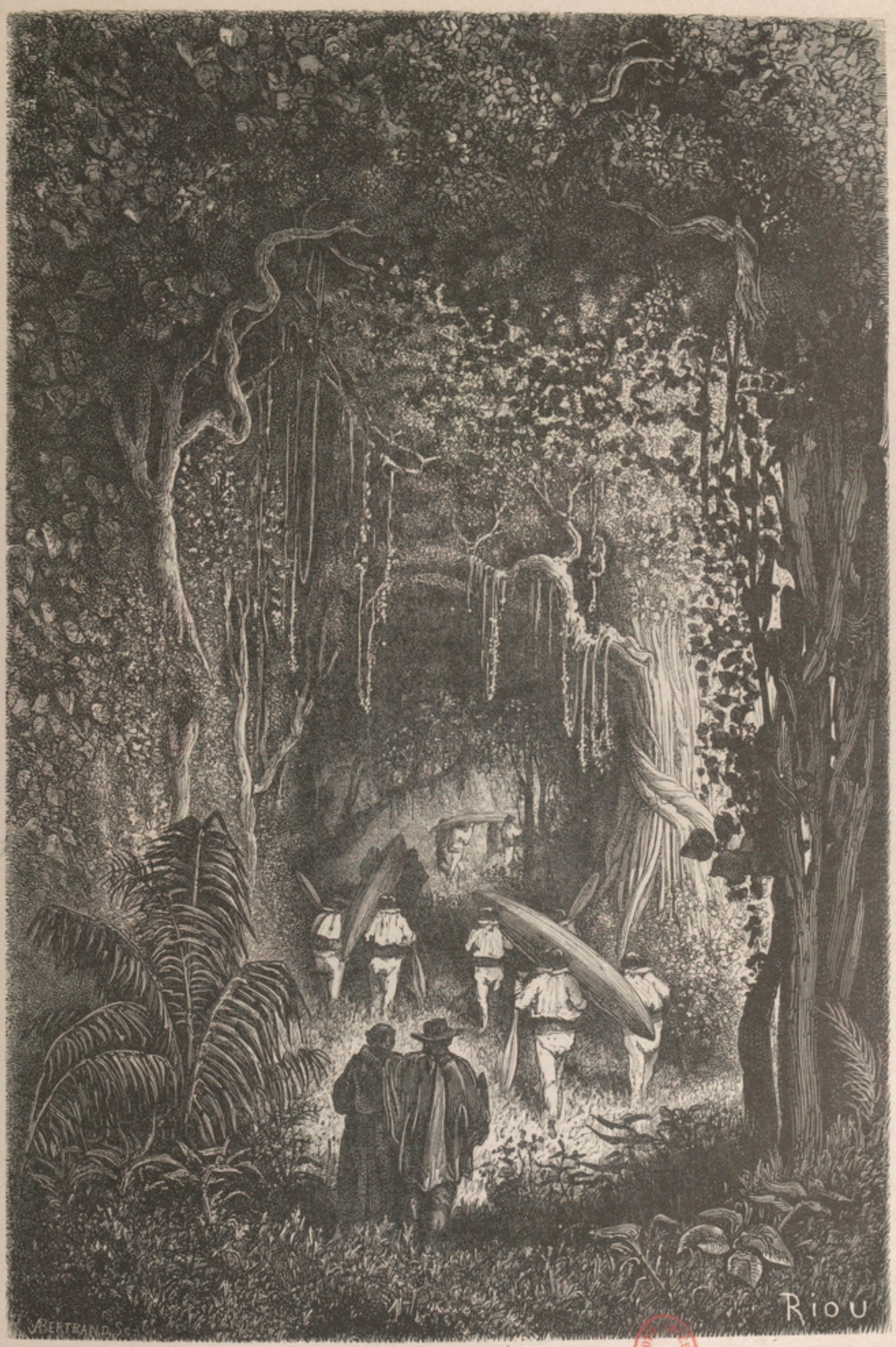
Retranchés sur leur plateau de Pancaya d'où ils voient se dérouler à leurs pieds toute la contrée, observateurs de la loi naturelle et partisans de la vie de famille, préférant la chasse et la pêche aux défrichements et donnant le pas au commerce sur la culture, vivant en bons termes avec tout le monde sans se lier avec personne, faisant de la propreté corporelle une affaire de coquetterie et de la probité un cas de conscience, fuyant comme peste les rencontres à main armée, les disputes à coups de poing et les luttes à coups de langue, sans goût pour la chicane et les procès, réglant à l'amiable les contestations et les différends qui peuvent s'élever entre eux, n'ayant ni chef qui les commande, ni capitaine qui les guide, mais reconnaissant au besoin l'autorité morale du plus ancien de leurs vieillards, tels sont nos Sensis et tels sont les titres qui les recommandent à la bienveillance des ethnographes et des savants de cabinet.

Au moment où j'ajoutais un parafe au mot — cabinet — en signe que ma notice sur les Sensis était terminée, le père Antonio rentrait au couvent, et, comme Pangloss, m'annonçait que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. En effet, dans la soirée, deux alcades venaient nous avertir que les dispositions étaient faites, les préparatifs achevés et qu'il ne restait qu'à fixer l'heure du départ, qui, pour le succès de la pêche en question, devait être aussi matinal que possible. Nous convînmes de partir de Tierra-Blanca avant le lever du soleil.

A l'heure dite, les hommes et les femmes désignés par le Révérend pour jouer un rôle actif dans la partie de pêche, étaient alignés au seuil du couvent, attendant notre bon plaisir. Les premiers avaient la rame sur l'épaule, un arc et des flèches à la main : les secondes portaient au bras un rouleau de racines de barbasco ou jacquinia, assez semblables à un paquet de cordes à puits. Le sel gemme destiné à préserver de la corruption les poissons capturés était contenu dans des mannes, et Jean l'économe préposé à leur garde. Jeanne, qui accompagnait l'expédition en qualité de cuisinière, s'était munie d'un régime de bananes, d'un pot de graisse de tortue et d'une poêle à frire.

Six pirogues de moyenne grandeur nous attendaient au port. Nous y prîmes place et les pilotes mirent le cap au Sud. Pendant une heure nous rasâmes la berge et refoulâmes le courant, puis, à un moment donné, virant de bord et laissant arriver, nous suivîmes l'hypoténuse du triangle dont nous venions de longer l'angle droit et nous allâmes aborder sur la rive opposée, presque en face de l'endroit d'où nous étions partis. Là, les embarcations furent halées à terre, chargées à dos d'homme, et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Vingt minutes de marche nous conduisirent au bord d'un lac qui me parut avoir une demi-lieue de longueur sur un quart de lieue de largeur. Ce lac, qu'une épaisse



DÉPART POUR LE LAC DE LA PALTA.

BIBLIOTECA CENTRAL UNIV. CENTRAL

végétation ceignait de toutes parts, offrait à l'artiste un tableau tout fait, au poëte un prétexte à rimes ; l'eau de ses marges, qui reflétait la ligne des forêts, était d'un vert sombre ; le centre, où se peignait le ciel, était d'un bleu gai.

Sans perdre de temps, nos hommes remirent à flot les pirogues, et, s'étant embarqués avec quelques femmes, commencèrent à sillonner la nappe dormante, décrivant dans leur marche des ellipses plus ou moins allongées, des cercles plus ou moins concentriques, tantôt rasant les bords du lac, tantôt se groupant au milieu ou s'éparpillant tout à coup comme une troupe d'oiseaux effarouchés. Durant cette manœuvre, véritable *fantasia* nautique, les femmes, assises à l'avant des canots, écrasaient à coups de battoir les racines du ménisperme qu'elles immergeaient et tordaient ensuite, comme font des blanchisseuses du linge qu'elles *rincent* après l'avoir lavé. Le résultat de cette opération, qui dura plus d'une heure, fut de donner à l'eau une teinte blanchâtre.

L'effet enivrant du barbasco ne tarda pas à se faire sentir sur les hôtes du lac ; on les vit se débattre, fouetter l'eau de leur queue et cabrioler à l'envi de la plus étrange façon. L'instant d'agir était venu pour les pêcheurs. A peine un de ces poissons en goguette montrait-il au-dessus de l'eau son dos ou son ventre, que la flèche d'un néophyte s'y plantait aussitôt et faisait passer le malheureux de l'agitation de l'ivresse au calme absolu de la mort. Je remarquai que seuls les gros poissons jouissaient de ce privilége d'être empalés de leur vivant. Les petits étaient pêchés par douzaines à l'aide de paniers et de calebasses et entassés dans les embarcations sans plus de soin que des écailles d'huîtres.

L'œuvre de destruction se poursuivait paisiblement au milieu des cris, des chants et des rires. Parfois une clameur poussée par les deux sexes de la troupe était instantanément répétée, comme par un écho, par leurs compagnons restés sur la rive. Cette clameur était occasionnée par l'abordage intempestif de deux canots et le brusque plongeon dans l'eau de leurs équipages. De moment en moment une pirogue se détachait de la flottille et venait déposer à nos pieds un splendide amas de poissons de toutes tailles, de toutes formes et de toutes couleurs.

Dans ce butin grouillant et sautillant je choisissais un sujet pour le peindre. Les femmes, chargées de la salaison des victimes, faisaient main-basse sur le reste, rejetaient à l'eau le fretin et ne gardaient que les individus de belle taille, qu'elles raclaient, éventraient, saupoudraient de sel et empilaient sur des feuilles de balisier.

Jean et Jeanne, dont nous n'avons rien dit encore, s'occupaient en commun des apprêts du déjeuner. Ils avaient allumé du feu, nettoyé la poêle, fait fondre la graisse et recueilli à notre intention certains poissons à la chair extradélicate, *Pacos*, *Surubis*, *Gamitanas*, etc., auxquels ils avaient ajouté les œufs et les laitances, les foies et les cervelles d'individus d'espèces et de genres distincts. De cette macédoine ichthyologique, dont j'attendais impatiemment le résultat, sortit, après un moment de cuisson, une friture exquise dont Apicius, Grimaud de la Reynière et les gourmands de leur école se fussent léché les doigts jusqu'au coude.

L'endroit où nous avions établi la cuisine et la poissonnerie était une manière de

rond-point abrité du soleil par les têtes en parasol de grands mimosas qui trempaient leurs racines dans l'eau dormante. Un demi-jour verdâtre éclairait ce site, et donnait aux personnages qui l'animaient un aspect étrange et surnaturel. Un classique doué d'imagination les eût comparés aux ombres heureuses que l'antiquité fait errer dans les bocages crépusculaires de l'Élysée, comparaison d'autant plus juste que lesdits personnages riaient, causaient, mangeaient, buvaient, en un mot avaient l'air aussi parfaitement heureux que s'ils eussent déjà passé le Styx dans la barque du vieux Caron.

Pour ajouter à l'effet du tableau, des urubus, des faucons, des aigles pêcheurs, perchés sur les basses branches des arbres, disputaient aux caïmans tapis dans les herbes du bord les têtes et les entrailles des gros poissons que les femmes rejetaient dans le lac avec le fretin rebuté.

Cette pêche miraculeuse, tour à tour interrompue et reprise, dura huit heures, et me permit de faire — en travaillant comme un nègre, il est vrai — vingt-huit croquis coloriés d'individus de genres distincts. Pendant que j'exécutais ce véritable tour de force, le père Antonio déjeuna trois fois de poisson, au mépris de l'avertissement que je lui donnai de se défier de cette chair saturée de phosphore. Pour le mettre en garde contre ses effets pernicieux, j'allai jusqu'à lui raconter l'histoire de ces deux derviches sur lesquels le sultan Saladin avait fait autrefois une expérience décisive ; mais, loin d'en paraître effrayé, il me rit au nez en me disant que mes derviches étaient deux imbéciles et Saladin un curieux fort impertinent ; que Dieu avait donné le poisson à l'homme pour s'en nourrir et le manger à toutes sauces, et que c'était honorer la Divinité que d'user de ses dons, et sans s'inquiéter des perturbations plus ou moins drôlatiques qu'ils pouvaient amener dans l'économie animale.

Avant que cette journée si bien remplie touchât à sa fin, nous songeâmes à retourner à Tierra-Blanca. Les pirogues, qu'on avait ramenées à terre, reçurent les salaisons fraîches, dont le poids pouvait s'élever à une trentaine d'*arrobes*[1], puis nos hommes chargèrent le tout sur leurs épaules, mais non sans faire la grimace et hasarder cette observation judicieuse que les embarcations leur paraissaient plus lourdes à cette heure qu'elles ne l'étaient le matin. Nul ne s'avisa de les contredire. Nous quittâmes *Palta Cocha*[2], c'était le nom du lac que nous ne devions plus revoir, et nous reprîmes à travers la forêt le chemin de l'Ucayali. A peine y avions-nous fait quelques pas, qu'un tourbillon d'ailes bruyantes fouetta l'air derrière nous, et de rauques discordances éclatèrent sous la feuillée : les urubus, les faucons et les aigles venaient de s'abattre près des foyers encore fumants et se disputaient la desserte de notre table.

Parmi les diverses espèces de poissons que nous recueillîmes dans le lac de la Palta[3], il en est deux sur lesquelles nous croyons devoir appeler l'attention du lecteur.

[1] L'arrobe espagnole, comme nous l'avons dit précédemment, est de 25 livres.

[2] Lac de la Palta. — La palta est le fruit du *Laurus persea*, appelé Avocatier dans les Antilles. — Nous ne savons d'où le lac a tiré ce nom singulier, car nous ne trouvâmes sur ses rives aucun *Paltero* ou arbre de paltas.

[3] Ces mêmes espèces se retrouvent dans les eaux de l'Ucayali-Amazone, d'où elles sortent et où elles rentrent tour à tour à l'heure des débordements de cette rivière, ainsi que nous l'expliquerons plus loin.

PÊCHE AU BARBASCO SUR LE LAC DE LA PALTA.

Si ce lecteur n'est qu'un simple curieux, il nous saura gré de la digression qui va suivre, laquelle est tout juste assez longue pour l'instruire sans l'ennuyer ; mais s'il appartient à la classe des ichthyologues, — ne pas confondre avec idéologues, — c'est avec un plaisir véritable qu'il accueillera nos renseignements sur deux poissons américains dont les traités spéciaux n'ont eu jusqu'à ce jour ni l'occasion ni le loisir de s'occuper.

Le premier de ces individus, appelé *Daridari* par les Conibos, et dont on compte trois variétés, appartient à l'ordre des Sélaciens et au genre Raie. Sa configuration est à peu près celle de notre raie d'Europe, et sa taille varie de trois pieds de circonférence à douze pieds. La face ventrale de l'animal est d'un blanc rosé, légèrement frangé de noir sur les bords; la face dorsale, d'une teinte de suie réchauffée de bitume, est ocellée, comme la robe du jaguar, de larges taches noires, bordées d'un liseré d'ocre jaune. Ces grandes taches sont entourées de taches plus petites, mais colorées de la même façon.

Le Daridari, dont la queue est plus large et moins longue que celle de notre raie d'Europe, porte sur cette queue comme un enjolivement ou comme une défense, nous ne savons au juste, trois dards osseux et quadrangulaires de quatre pouces de longueur sur quarante lignes de base [1]. Ces dards, que l'animal baisse et relève à volonté, sont creux ; et bien qu'aucune glande destinée à sécréter un poison quelconque n'aboutisse à leur cavité, les blessures qu'ils font sont inguérissables. Nous avons vu un Indien Cocama piqué à la cheville par un de ces dards venimeux ; le pied de ce malheureux, qui semblait près de se détacher de la jambe, n'était qu'un large ulcère d'où la sanie coulait à flots.

La manie qu'a le Daridari de s'étaler près du rivage pendant les heures les plus chaudes de la journée et d'y rester dans la plus complète immobilité, cette manie serait cause d'accidents fréquents, si l'indigène de l'Ucayali, au fait des allures de ce poisson, n'avait la précaution en entrant dans l'eau de l'agiter avec le pied pour effrayer l'animal et le déloger de son poste. Les Indiens Xeberos, les Ticunas, les Yahuas, dont les poisons de chasse sont les plus estimés sur les marchés de l'Amazone, connaissent si bien les propriétés venimeuses des piquants du Daridari, qu'ils les pulvérisent et les joignent aux ingrédients avec lesquels ils composent leurs toxiques.

Comme pendant à cette raie que les Indiens pêchent quelquefois par curiosité, mais dont ils ne mangent jamais la chair, mentionnons un individu de la famille des Siluroïdes, aussi peu connu que le Sélacien dont nous venons de faire le portrait.

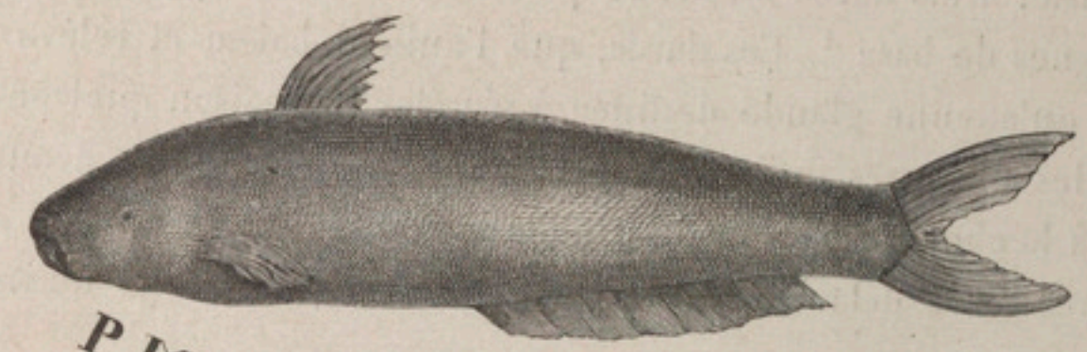
Ce poisson, appelé *Candiru* par les riverains, et dont la longueur varie de deux lignes à six pouces, fuit les eaux profondes et ne se plaît qu'au bord des plages. Le voisinage des endroits habités l'attire particulièrement en ce qu'il y trouve de fréquentes occasions de satisfaire ses instincts. Comme la plupart des silures de l'Ucayali-Amazone, il a la peau lisse et gluante, le dos d'un brun d'anguille, les flancs couleur de zinc,

[1] Il va sans dire que la longueur et la grosseur de ces dards sont relatives à la taille de l'animal. Les mesures que nous donnons de ces parties ont été prises sur un daridari de 6 pieds 1/2 de circonférence.

le ventre presque blanc ; sa tête est arrondie, et ses yeux à peine visibles lui donnent un cachet de stupidité, rendue féroce par l'adjonction d'une gueule en suçoir, armée de dents microscopiques très-aiguës et très-rapprochées.

Les plus grands de ces poissons, ceux de cinq à six pouces, font une rude guerre aux mollets indigènes qu'ils trouvent à portée : ils se lancent impétueusement sur la masse charnue, et leur gueule en suçoir en a détaché un lambeau avant que le possesseur du susdit mollet ait eu le temps de constater le déficit. Jamais disciple d'Esculape de la section des arracheurs de dents n'extirpa une molaire avec plus de prestesse que ces Candirus la bouchée de chair vive dont ils se montrent particulièrement friands.

Les infimes du genre, ceux dont la taille excède à peine deux ou trois lignes, sont bien autrement dangereux ! Doués de cette faculté qu'ont les truites et les saumons de remonter des chutes rapides, ils s'introduisent dans les parties secrètes des malheureux baigneurs, où leurs nageoires en s'implantant les retiennent captifs. De là cette recommandation faite par l'indigène à l'oreille du voyageur de s'abstenir de tout épanchement diurétique dans l'eau d'un bain pris sur la rive. Aux douleurs atroces



ÉTUDE DE CANDIRU.

que peut occasionner l'introduction de cette aiguille vivante, les docteurs de l'Ucayali ne connaissent d'autre remède qu'une tisane faite avec la pomme du Genipa ou Huitoch, laquelle tisane, absorbée très-chaude, agit, prétendent-ils, sur les voies urinaires et dissout l'animal qui les obstruait.

Ce petit poisson, objet d'épouvante et d'horreur pour les indigènes, nous intéressait vivement. De retour à Tierra-Blanca, nous désirâmes l'étudier à notre aise, et pour le pêcher point ne fut besoin de filet, de barbasco ou d'hameçons. A l'heure du déjeuner ou du dîner, nous prenions la carapace d'une tortue que Jeanne venait de mettre à mort pour le repas, et, muni de cette vasque sanglante à laquelle adhéraient des lambeaux de chair, nous courions à la rivière, où nous la submergions de six pouces environ ; des candirus de tout format accouraient aussitôt, alléchés par cette provende ; mais à peine étaient-ils entrés dans le périmètre de la carapace, que nous soulevions brusquement celle-ci et faisions deux ou trois prisonniers. Si ce jour-là notre temps était pris, ou que nous ne fussions pas d'humeur à étudier les allures de nos captifs, nous les laissions jusqu'au lendemain dans la carapace, où, tout en se gorgeant de viande fraîche, ils s'ébattaient comme des dorades dans un bocal. Douze heures de

POISSONS DE L'UCAYALI-AMAZONE ET DES LACS QUI PROFILENT SES RIVES.

cette prison et de ce régime suffisaient à nos Candirus pour passer de la sveltesse de jeunes premiers qu'ils avaient la veille à la majestueuse rotondité de pères nobles. Alors nous les retirions de l'eau pour les disséquer ou les peindre. Parfois aussi nous les portions tout frétillants dans leur baignoire aux poules de la localité, qui les pêchaient, les dépeçaient et les avalaient en moins de temps qu'il ne nous en faut pour l'écrire.

Quelques jours après notre excursion à Palta-Cocha, et comme Jeanne nous avait servi à dîner une respectable tranche de lamantin sautée à la poêle, mon hôte, pris d'une idée subite à la vue de cette chair appétissante, me demanda si j'aurais du

PÊCHE DU CANDIRU.

plaisir à voir pêcher, non pas le cétacé qui l'avait fournie, mais un individu de sa famille ; je lui répondis entre deux bouchées que rien ne pouvait m'être plus agréable. Or, comme ce qui m'était agréable agréait presque toujours au père Antonio, séance tenante il envoya Jean, l'économe, avertir quelques néophytes de se préparer à nous accompagner le lendemain. Le moment était d'autant mieux choisi pour une pêche de ce genre, qu'on touchait à l'époque où les lamantins mettent en pratique le précepte de la Genèse relatif à la multiplication des espèces, circonstance qui devait permettre à l'observateur d'ajouter un chapitre intéressant et entièrement inédit à l'histoire de ces cétacés herbivores.

Le lendemain à sept heures, nous quittions le port et descendions l'Ucayali. Notre convoi se composait de deux pirogues. L'une, manœuvrée par quatre rameurs, était occupée par mon hôte et moi ; dans l'autre se trouvaient six néophytes en compagnie de leurs épouses. Ceux-ci, devant faire l'office de pêcheurs, s'étaient munis de harpons et de cordes. Les femmes, chargées de détailler la viande et de faire fondre le lard des animaux qu'on pourrait capturer, emportaient avec elles des coutelas fraîchement aiguisés, une provision de sel et un assortiment de jarres.

Pendant près d'une heure nous suivîmes le fil de l'eau ; puis, l'embouchure d'un canal s'étant montrée à notre gauche, nous la franchîmes au milieu d'un fouillis de plantes aquatiques qui s'étendait jusque dans l'intérieur et servait de repaire à des cohortes de moustiques avec lesquelles il nous fallut compter.

Ce canal que nous remontâmes avait nom *Mabuiso* (terre noire), et, comme tous les canaux qui profilent les rives de l'Ucayali, aboutissait à un lac plus ou moins important et de figure plus ou moins régulière. Celui que nous trouvâmes à l'extrémité du conduit pouvait avoir de deux lieues et demie à trois lieues de tour. Ses berges, à peine apparentes au-dessus de l'eau, étaient bordées de ce faux maïs que les Péruviens appellent *sara-sara*, les Brésiliens *camalote*, et que les lamantins, qui ne le désignent par aucun nom spécial, recherchent particulièrement pour en faire leur nourriture.

Nul arbre, nul buisson ne masquait cette grande nappe de Mabuiso, pareille à une flaque croupissante que le soleil eût dédaigné de boire, et si basse au milieu des terrains d'alentour, que l'Ucayali devait la recouvrir dans ses plus faibles crues. Çà et là des touffes d'herbes poussées sur les bas-fonds lui faisaient comme autant d'îlots qui égayaient un peu sa morne surface.

Dès que nous en eûmes franchi le seuil, les pirogues, au lieu de prendre le large, obliquèrent à gauche et s'allèrent poster près du bord. Là, les rameurs rentrèrent doucement leurs rames et engagèrent les femmes à garder le silence, tandis que les pêcheurs, debout à l'avant des canots, promenaient sur le lac un regard circulaire.

Après quelques minutes d'attente, un léger bruit se fit entendre à notre droite. Tous les yeux se tournèrent de ce côté. Le mufle noirâtre d'un lamantin pointait au-dessus des herbes noyées. L'animal souffla bruyamment pour expulser de ses poumons un air vicié, aspira coup sur coup quelques bouffées d'air atmosphérique, puis, ayant satisfait de la sorte aux exigences de sa nature d'amphibie, se mit à nager vers le milieu du lac.

Comme il en approchait, cinq individus de son espèce se montrèrent presque en même temps au-dessus de l'eau, que l'extrémité de leur mufle dépassait seule. Sans la crainte d'effaroucher les nouveaux venus, nos gens eussent battu des mains, car la pêche promettait d'être magnifique. En apercevant le premier lamantin, les cinq autres étaient venus à sa rencontre, et, mus par la même pensée, si tant est que les lamantins aient une pensée, manœuvraient de façon à le prendre au milieu d'un cercle. Parvenus à quelques pas de l'animal, ils ne prirent que le temps de souffler et de renifler et

fondirent sur lui tête baissée ; mais celui-ci esquiva le choc en plongeant, et les cétacés se heurtèrent avec furie.

Leur rencontre fit jaillir une trombe d'eau. Le lac se troubla, la vase du fond remonta à la surface, labourée qu'elle était par les évolutions rapides et les coups de queue pareils à des coups de battoir que les amphibies s'administraient à qui mieux mieux. Au milieu de cette onde fangeuse qui se creusait, s'enflait, bouillonnait comme si des feux souterrains l'eussent échauffée, des hures reniflantes, des ailerons charnus, de larges queues spatulées passaient et repassaient avec de tels bonds et de si étranges culbutes, que je demandai tout bas au père Antonio à quelle gymnastique insensée pouvaient se livrer les lamantins de Mabuiso.

Ce que dans mon ignorance des mœurs de ces cétacés j'avais pris pour un exercice de gymnastique, était le combat à outrance de lamantins mâles se disputant la possession d'une femelle. La lutte de ces animaux dura quelques minutes, puis, le calme s'étant rétabli, deux d'entre eux émergèrent simultanément à peu de distance du champ de bataille et, nageant de conserve, gagnèrent le milieu du lac, où nous les perdîmes de vue.

Comme je déplorais ce contre-temps, les deux fuyards, par égard pour la science, dont j'étais le très-humble représentant, daignèrent reparaître au milieu des herbes noyées. Deux courbes brunes qui saillaient parallèlement au-dessus de l'eau et deux ailerons qui battaient l'air d'un mouvement spasmodique, témoignaient, à n'en pas douter, qu'un des lamantins mâles, après avoir mis ses rivaux en fuite, jouissait à l'écart du fruit de sa victoire.

Dans cette famille de cétacés herbivores, où le nombre des mâles l'emporte sur celui des femelles, il n'est pas rare de voir une de ces dernières assaillie par plusieurs individus qui l'entourent, la pressent, se ruent sur elle et quelquefois l'écrasent sous le choc de leur mufle et le poids de leur corps. De l'ardeur furieuse de ces animaux au temps de la copulation, les Conibos, qui nomment le lamantin *Cuchusca*, ont tiré l'épithète *cuchuscaïmi* (semblable au lamantin), qu'ils appliquent à certains hommes.

Quand, à des indices qui trompent rarement leur œil exercé, les pêcheurs de ces contrées ont constaté dans les eaux d'un lac la présence d'un lamantin femelle, ils barrent l'entrée du canal qui y aboutit, afin de retenir captifs les mâles qui s'y sont introduits à sa suite. Les pauvres animaux tombent alors sous le harpon, victimes de leur concupiscence. Parfois la femelle qui servit à les prendre au piége est comprise dans le massacre ; mais le plus souvent les pêcheurs, qui la reconnaissent à sa taille et à ses allures, la laissent sortir du lac et rentrer dans les eaux de l'Ucayali, afin qu'à l'occasion elle leur serve encore d'appeau pour attirer les mâles dans une embuscade. *Perfide comme l'onde*, a dit le grand Shakspeare de la femelle, — de la femelle du lamantin s'entend.

Rien de plus simple et de moins dispendieux que la façon de pêcher le lamantin dans les lacs de cette Amérique. Guidé par le souffle de l'animal, qui émerge toutes les dix minutes pour expulser de ses poumons l'acide carbonique et le remplacer par une

provision d'oxygène et d'azote, le pêcheur dirige doucement sa barque vers le cétacé et s'en approche à portée de harpon. Ce harpon est un clou de six pouces, aiguisé sur la pierre et emmanché d'un bâton auquel est attachée une corde de quelques brasses. Il suffit au pêcheur de planter cet engin dans une partie quelconque du corps de l'animal pour étourdir ce dernier et s'en rendre maître. Cette masse informe et puissante, qu'on croirait susceptible de résister au choc d'un bélier, cède au moindre effort et succombe à la première blessure.

Des trois lamantins mâles que nous pêchâmes dans le lac de Mabuiso, le premier fut atteint dans les plis du col, le second au milieu du corps, le troisième entre les vertèbres caudales. Le coup de grâce fut donné à chacun d'eux, et leurs cadavres, attachés par les ailerons, furent remorqués jusqu'à l'Ucayali, puis traînés à renfort de bras sur une plage qui nous avait paru offrir les commodités désirables pour une cuisine en plein air. Là les cétacés, placés le ventre en l'air, furent incisés de la gorge à l'anus par les maîtres bouchers qui commencèrent à les dépouiller de leur cuir. Une armure de lard, épaisse de trois pouces, recouvrait la chair de ces amphibies, chair si rose, si ferme et si appétissante qu'on était tenté de la manger crue. Jamais viande et couenne de porc ne me parurent plus dignes que celles de ces lamantins de figurer dans le poëme de *la Gastronomie* ou sur la carte d'un restaurateur en renom.

Les sujets capturés, dont nous boucanâmes la viande et fîmes fondre le lard, n'avaient pas atteint toute leur croissance, et comme l'envie m'était venue d'ajouter à mon bric-à-brac scientifique la charpente ostéologique d'un de ces animaux, je résolus d'attendre que le hasard me procurât un lamantin de belle taille ; peut-être eussé-je attendu bien longtemps, car le hasard, qui d'habitude arrive sans être appelé, ne vient jamais quand on l'appelle, si le père Antonio ne se fût avisé de le conjurer en envoyant trois de ses néophytes explorer un lac situé à dix lieues de Tierra-Blanca, sur la rive droite, et renommé pour ses lamantins.

Les pêcheurs restèrent cinq jours absents et rapportèrent de leur excursion deux lamantins mâles et une femelle. La difficulté de remorquer ces animaux à contre-courant les obligea de les détailler sur place. En ouvrant la femelle, ils y trouvèrent un petit sur le point de naître. Au mois d'août pareille trouvaille ne les eût pas surpris ; mais au mois de février elle leur parut faire exception à la règle, et, par égard pour cette singularité, ils déposèrent le lamantin mort-né sur des feuilles de balisier, sans rien changer à sa posture originelle.

L'animal, d'une nuance de zinc pâle, avait deux pieds huit lignes de longueur sur vingt-six pouces de tour. Son mufle était aplati contre le thorax, ses nageoires ramenées en avant étaient croisées l'une sur l'autre, et la souplesse des vertèbres encore cartilagineuses permettait à la queue de décrire une courbe et de venir s'appuyer sur le ventre. Quant à l'expression de la face, car je fis le portrait du petit mammifère, elle me rappela par je ne sais quoi d'innocent, de béat et de résigné, certaines physionomies de vieux abonnés de théâtre que j'avais vus dormir le nez dans leur cravate en écoutant des tragédies. Les parties génitales de la mère avaient été si lacérées par nos équarrisseurs,

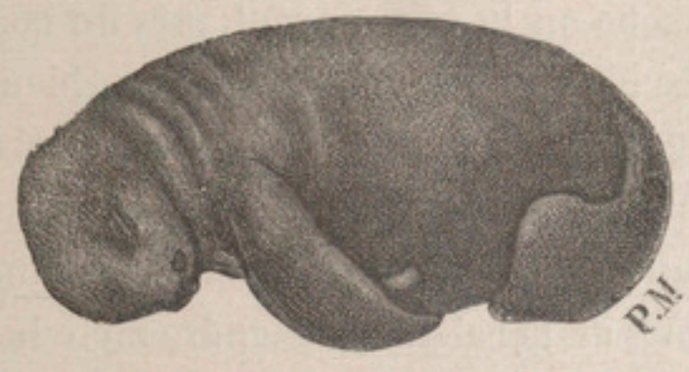
CAPTURE DE LAMANTINS A MABRUISO.

que je n'en pus tirer qu'un dessin imparfait ; en revanche un des mâles me fournit un très-beau squelette.

Pauvre squelette ! au lieu de dormir à cette heure, comme c'était son droit, sous un frais détritus de plantes aquatiques, au bord de ce lac inconnu dont il sillonna si longtemps les eaux, il gît sans honneur au fond d'une cave du sixième arrondissement de la moderne Babylone, où les rats, les cloportes et les araignées viennent le visiter. Les voies du destin sont incompréhensibles ! Mais revenons aux lamantins.

Tous les traités d'histoire naturelle que nous avons pu feuilleter — et ils sont nombreux — semblent s'être donné le mot pour parler de la même façon de ces amphibies et propager sur leur compte les mêmes erreurs. Il nous suffira de prendre à partie le plus récent de ces traités signé du nom d'un des pontifes de la zoologie et sanctionné par l'Université qui le déclare propre à l'instruction de la jeunesse. Le traité en question s'exprime ainsi sur le compte des lamantins :

« Ils ont le corps oblong et terminé par une nageoire ovale. On voit sur le bord de leurs nageoires des vestiges d'ongles, et ils se servent de ces organes avec assez d'adresse pour ramper et pour porter leurs petits. Ils vivent dans les parties les plus chaudes de



FŒTUS DU LAMANTIN.

l'Océan Atlantique près de l'embouchure des rivières de l'Amérique et de l'Afrique. Leur chair se mange, et ils parviennent à quinze pieds de long. »

Peut-être ce portrait du lamantin fut-il vrai de tous points à l'époque préadamite où l'animal se produisit pour la première fois dans les eaux douces ou saumâtres des grands fleuves ; mais de nos jours il est susceptible de quelques modifications. Ainsi le corps du cétacé est oblong en effet ; mais la saillie des côtes, fortement accusée, lui donne l'apparence d'un carré long dont on aurait émoussé les angles [1].

La nageoire du lamantin, pour procéder dans l'ordre du traité, n'est pas seulement de figure ovale, elle est d'une construction curieuse. Sans parler de l'omoplate d'un développement excessif auquel elle est attachée, elle se compose d'un humérus qui se relie à deux os dans lesquels on peut voir, soit un radius et un cubitus à l'état rudimen-

[1] Les lamantins empaillés que possède le Muséum ne donnent qu'une idée imparfaite de la forme réelle de l'animal. Les cuirs de ces cétacés, rapportés secs et racornis par des voyageurs, ont été ramollis à la vapeur par les élèves taxidermistes du laboratoire de zoologie et bourrés par eux d'autant d'étoupe que l'élasticité de ces mêmes cuirs l'a permis. De là la forme hétéroclite de ces lamantins officiels, qui ressemblent assez à de gigantesques andouilles auxquelles on aurait ajusté une tête, une queue et des ailerons.

taire, soit un carpe formé de deux os et servant de base à un métacarpe formé lui-même de neuf os auxquels sont soudés les doigts d'une main ou phalanges. Ces doigts sont au nombre de trois. Ceux de gauche et de droite offrent quatre os articulés ; le medius en a cinq. Les phalangettes qui terminent ces doigts sont courbes et rappellent par leur conformation les piquants de l'églantier. De là sans doute ces ongles ou ces vestiges d'ongles dont le traité que nous citons arme si libéralement la nageoire du lamantin. Seulement son illustre auteur n'a pas réfléchi que ces ongles ou ces phalangettes, apparentes sur le squelette, étaient recouvertes chez le sujet vivant par le cuir, le lard et la viande, formant une épaisseur de deux pouces environ, circonstance qui, en supposant à l'animal l'intention de griffer, l'oblige bon gré mal gré à faire patte de velours.

Quant à la faculté que le susdit traité donne aux lamantins de se servir de leurs nageoires *avec assez d'adresse* pour ramper sur le sol et porter leurs petits [1], nous engageons vivement son auteur, au nom de la zoologie dont il est le plus ferme appui, à retrancher de la prochaine édition de son œuvre les lignes où il en est question. Le lamantin a dans sa nageoire un agent de locomotion fluviatile, de natation, mais non de préhension. Tout au plus se sert-il de cette nageoire comme d'un crochet pour courber et amener à portée de sa bouche la tige d'herbe que celle-ci ne peut atteindre. Jamais on ne le trouve à terre ; en revanche on le voit souvent près du bord. Cela tient, non pas au goût particulier de ce cétacé pour le plancher des vaches, bien que les Brésiliens l'aient surnommé *poisson-bœuf* et les Péruviens *vache marine*, mais simplement à ce que le plantain d'eau et le faux maïs dont il s'alimente croissent près du rivage.

Ajoutons que la progéniture du lamantin — toujours d'un seul petit — nage à ses côtés comme le baleineau près de la baleine. La tendre mère le guide, le surveille, folâtre avec lui, le rappelle à l'ordre par un coup d'aileron, le défend au besoin contre la brutalité des mâles, le laisse teter à ses heures, mais ne le prend jamais dans ses bras-nageoires, comme une nourrice pourrait faire de son poupon, fort empêchée qu'elle serait, la pauvre bête, d'exécuter un pareil tour de force.

Comme il est dit au positif dans le traité sus-relaté : *La chair du lamantin se mange ;* nous ajoutons au superlatif qu'elle est plus blanche, plus ferme et d'un goût bien plus délicat que la chair de porc, avec laquelle elle a d'ailleurs beaucoup d'analogie. Une différence à noter entre ces deux viandes, c'est que celle du porc est lourde à l'estomac et de digestion difficile, tandis que la viande du lamantin se digère avec autant de facilité que la chair du poisson d'eau douce.

Si, comme le dit péremptoirement l'auteur du traité, ces cétacés *parviennent à quinze pieds de long*, et le squelette d'un lamantin du Sénégal que possède le Muséum a pu lui fournir ces mesures, nos lamantins de l'Ucayali-Amazone sont loin d'atteindre à ces dimensions. Les plus grands d'entre eux ne mesurent guère que six à sept pieds

[1] Le Juvénal des travers zoologiques de ce siècle, le très-spirituel auteur de l'*Esprit des Bêtes*, a reproduit cette malheureuse version accréditée chez nous par quelque voyageur arrière-neveu de Midas, de lamantins venant paître sur les rivages, portant leurs petits dans leurs bras-nageoires et tirant des plaintes touchantes du fond de leur poitrine maternelle.

du mufle à l'extrémité de la queue. Cette exiguïté de taille des cétacés américains est le résultat de la guerre d'extermination que le commerce, depuis tantôt deux siècles, fait à leur malheureuse espèce. Sous l'insidieux prétexte que sa chair est bonne à manger et son huile propre à l'éclairage, on la poursuit, on l'assiége, on la traque. Chaque année on l'oblige à fournir à la consommation et à l'exportation une effroyable quantité de viande et d'huile. Comment aurait-elle le temps de croître et d'atteindre à son entier développement ?

Indignés des persécutions dont ils étaient l'objet de la part de l'homme, les lamantins ont déserté en foule l'embouchure des grands fleuves de l'Amérique, où l'auteur du traité les chercherait en vain, et sont allés s'établir dans les lacs de l'intérieur. Mais le commerce, qui ne pouvait se passer d'eux, a envoyé des délégués à leur poursuite, et le massacre a recommencé de plus belle. Au train dont vont les choses, il est facile de prévoir que dans un temps donné l'espèce de ces animaux aura disparu de cette Amérique.

Et maintenant que nous n'avons plus rien à dire sur le compte de ces cétacés herbivores, rentrons définitivement à Tierra-Blanca d'où notre promenade chez les Sensis, notre pêche au barbasco sur le lac de la Palta et celle du lamantin à Mabuiso, nous ont éloigné à plusieurs reprises.

Le temps partagé entre les excursions que j'ai racontées, l'examen des lieux et des choses que j'ai décrits, les causeries, les repas et les bains nocturnes dont j'ai parlé, le temps fuyait à tire-d'aile. La vie que nous menions à Tierra-Blanca — je dis nous, car mon hôte s'en accommodait à merveille — avait je ne sais quoi d'aventureux, de débraillé, d'un peu bohême, dont le côté humoristique et vagabond de ma nature se déclarait très-satisfait, mais contre lequel le côté digne et sérieux qui est en elle bougonnait sans cesse et parfois protestait énergiquement. Le soir en me couchant, lorsqu'il m'arrivait de dialoguer avec ma conscience et de m'interroger, comme Titus, sur l'emploi de ma journée, j'éprouvais bien quelques regrets de cette folle vie; mais le sommeil me prenait si vite, que le remords n'avait pas le temps de m'aiguillonner. Le lendemain les incidents se renouaient au point où ils s'étaient rompus la veille, et, comme le dit si excellemment l'Écriture, je retournais à mon vomissement.

Cependant il était des jours où, la raison reprenant le dessus, nous abjurions, mon hôte et moi, toute idée de vagabondage et faisions le ferme propos de travailler sérieusement. Ces jours-là, bien rares d'ailleurs, je me renfermais dans la chambre à coucher banale et crayonnais force détails locaux, force choses intéressantes ou que je croyais telles et qui depuis ne m'ont servi qu'à allumer mon feu. De son côté, le révérend père Antonio allait gâcher du plâtre et recrépir les murs de sa maison. Cette maison, dont jusqu'ici je n'ai pas eu l'occasion de parler, était située à cent pas de l'église, au milieu d'une clairière de mimosas. Le missionnaire, qui l'appelait sa Thébaïde, y travaillait depuis dix-huit mois. Comme on pourrait supposer à cette construction des proportions babyloniennes, vu le temps que son constructeur mettait à l'édifier, disons bien vite qu'elle se composait d'une seule pièce longue de huit pieds, large de six, haute de sept, avec une porte et une fenêtre. Les murs, formés de lattes de palmier, étaient enduits de glaise et recouverts de

plâtre. Un toit de palmes dont les poutrelles seules étaient en place, devait la recouvrir plus tard.

L'exiguïté de ce logis ne pouvait manquer d'assurer à celui qui l'habiterait un repos exempt de moustiques. Son épure reproduisait, mais sur une plus grande échelle, la cellule-tiroir du prieur de Sarayacu. Le père Antonio en avait poli les parois avec un soin extrême, et, leur appliquant le conseil que Boileau donne aux faiseurs de sonnets, les polissait sans cesse et les repolissait. Enthousiasmé par le poli de ces murailles dont la blancheur nivescente sollicitait mes instincts de dessinateur, j'avais offert à mon hôte d'y tracer avec du charbon quelques profils de fantaisie ornés de nez

MISSIONNAIRE ET MAÇON.

démesurés, lesquels, en égayant un peu l'intérieur de sa Thébaïde, m'eussent rappelé plus tard à son souvenir; mais il avait repoussé cette offre artistique, sous le prétexte qu'une décoration murale l'empêcherait de voir les moustiques, les cancrelats, les scorpions et les myriapodes qui pouvaient s'introduire dans sa demeure et troubler la quiétude de son sommeil.

Un jour vint où, n'ayant plus rien à faire à Tierra-Blanca, j'annonçai au père Antonio que j'allais quitter sa Mission pour continuer mon voyage. Cette détermination, à laquelle il aurait dû s'attendre, parut le surprendre et le contrarier si fort en même temps, que, pour lui être agréable, je reculai de quatre jours le terme que j'avais fixé à

mon départ. Ce sacrifice, si c'en était un de ma part, ne fut pas consommé, grâce à l'arrivée d'un néophyte de Sarayacu, porteur d'une lettre que le prieur de la Mission centrale adressait à son coreligionnaire de Tierra-Blanca. Cette lettre, que le messager avait cousue entre les plis de sa chemise pour ne pas la perdre en chemin, portait en teneur : qu'un exprès envoyé par le Président de la république de l'Équateur et l'archevêque de Quito venait d'arriver à Sarayacu, apportant au révérend José Manuel Plaza la nouvelle de sa nomination à l'évêché de Cuenca, et l'ordre d'abandonner dans le plus bref délai le chef-lieu des Missions de l'Ucayali pour venir occuper son nouveau poste.

La lettre, ou plutôt celui qui l'avait écrite, ajoutait : que dans l'impossibilité de résilier du jour au lendemain les pouvoirs qu'il tenait de l'ordre de Saint-François, il priait le père Antonio de venir le suppléer à Sarayacu, en attendant que le collége d'Ocopa, auquel il allait référer de la chose, eût nommé le préfet apostolique destiné à le remplacer [1].

A cette lettre, le messager, qui semblait au fait de son contenu, ajouta quelques phrases explicatives. La notice apportée par l'exprès s'était rapidement propagée dans Sarayacu, et avait mis l'alarme parmi les néophytes. Les alcades et les gouverneurs s'étaient réunis à la hâte afin de délibérer sur ce qu'il convenait de faire, puis, opinant du bonnet, s'étaient transportés au couvent pour demander à leur père spirituel si, en supposant que la nouvelle de sa nomination fût certaine, il aurait le courage d'abandonner les enfants de son cœur après plus d'un demi-siècle passé au milieu d'eux. Mais le vieillard, tout à l'idée de sa Grandeur future, avait renvoyé les députés à leurs affaires en les priant de le laisser s'occuper des siennes.

Bien que le néophyte qui nous donnait ces détails nous assurât qu'en ce moment le révérend prieur faisait ses apprêts de départ, non-seulement je ne pus croire à tant de promptitude, mais, doutant même que ce départ s'effectuât, je regardai le père Antonio, comme pour avoir son opinion à cet égard. « Il partira, me dit-il, et si promptement, que pour peu que je tarde à l'aller rejoindre, je ne le trouverai plus à Sarayacu. »

Comme le père Antonio joignait l'action à la parole et se disposait à suivre le messager, je l'arrêtai par un pan de sa robe pour lui représenter que, son séjour à Sarayacu pouvant se prolonger indéfiniment, il était inutile que je restasse à me morfondre entre Jean et Jeanne ; qu'en conséquence je le priais de recevoir *ex abrupto* mes adieux les plus tendres et mes vœux les plus chers pour son bonheur futur. La seule et dernière faveur que je réclamais de son obligeance, c'était qu'en arrivant à Sarayacu, il m'expédiât sur-le-champ un exprès pour me faire savoir au juste ce qui retournait dans les cartes. J'offrais d'attendre quarante-huit heures le message et le messager. Le père Antonio promit de faire droit à ma requête, et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

Les quarante-huit heures n'étaient pas écoulées qu'un néophyte de la Mission

[1] Ce fut le père Juan Simini, un des religieux italiens que le révérend Plaza avait eus pour compagnons à Sarayacu, qui lui succéda dans le gouvernement spirituel et temporel des Missions de l'Ucayali.

centrale, venu par le tipichca ou canal intérieur qui s'étend entre Sarayacu et Tierra-Blanca, me réveillait au milieu de la nuit pour me remettre un bout de papier sur lequel était tracée au crayon cette phrase courte mais expressive : *Se va dentro de ocho dias y está loco de contento*. « Il part dans huit jours et est fou de joie. »

En prévision de l'événement, j'avais donné l'ordre à mes gens de remettre à flot la pirogue et de se tenir prêts à partir au premier moment. Or ce moment était venu ; et quand j'eus déjeuné, dit adieu à Jean et souri à Jeanne, je quittai la Mission de Tierra-Blanca.

Une fois au milieu de l'Ucayali, mon premier soin, après un coup d'œil jeté sur ses rives, fut de relever la partie visible de son cours qui, jusqu'à l'île de Mabuiso, voisine du lac où nous avions pêché le lamantin, se maintenait au Nord-Nord-Est quart Nord en ligne presque droite. Ce relevé fait et ne sachant à quoi passer le temps, j'ouvris pour me distraire mon livre de notes et m'amusai à relire les derniers détails que j'y avais consignés. Ces détails avaient trait à la formation des lacs et des canaux de l'Ucayali, et je les intercale ici comme à leur véritable place.

C'est à partir du septième degré, entre les Missions de Sarayacu et de Tierra-Blanca, que commence cette série de canaux et de lacs qui profilent les deux côtés de la grande rivière et lui donnent l'aspect bizarre qu'on peut lui voir sur notre carte. Leur formation n'a d'autre cause que l'abaissement des rives de l'Ucayali qui, depuis le territoire des Sensis jusqu'au Marañon, vont toujours décroissant, et sont recouvertes par les eaux chaque fois que la chute des neiges dans la Sierra amène une élévation dans le niveau des rivières qui y ont leur source.

La pente continue des terrains où coulent ces rivières [1] donne à leurs crues, presque toujours suivies de débordements, un caractère de violence et d'impétuosité formidables : la nappe écumante et grondeuse poursuit l'envahissement de ses rives jusqu'à ce que, par suite d'un temps d'arrêt dans la chute des neiges, le lit de la rivière, abaissant son niveau, divorce avec la masse des eaux vagabondes qui couvraient le pays. Celles-ci restent alors stationnaires dans les dépressions du sol qu'elles ont transformées en lacs; le trop-plein de ces lacs retourne à la rivière par le lit des ravins, ou, se frayant un passage à travers les terres, établit de la sorte une communication permanente entre la rivière et le lac formé par un premier débordement. Les cétacés, les tortues, les caïmans, les poissons sortis de la rivière aux heures de sa crue et entraînés par l'inondation, se fixent dans les lacs nouvellement emplis, s'y acclimatent et y multiplient.

Du 15 août au 15 novembre où la neige ne tombe plus dans la Sierra, la rivière, en atteignant le minimum de son niveau, cesse d'affluer dans le canal qui la faisait communiquer avec le lac de l'intérieur. L'eau de celui-ci, désormais stagnante, dépose les particules boueuses qu'elle devait au flux incessant de l'étier qui l'alimentait, et acquiert en peu de temps cette limpidité que nous y remarquions le jour de notre pêche au ménisperme.

[1] L'altitude de leurs sources est d'environ 15,000 pieds, et dans la plaine du Sacrement, aux environs de Sarayacu, le niveau de leur lit au-dessus de la mer n'est plus que de 380 pieds.

Quand est revenue l'époque des pluies dans les vallées, qui est celle des neiges sur les hauteurs, la rivière, emplissant de nouveau les canaux taris, indemnise amplement les lacs auxquels ils aboutissent des pertes que ceux-ci auraient pu subir durant les jours caniculaires. A la faveur de ce second débordement, la plupart des espèces emprisonnées dans les lacs regagnent la rivière pendant que d'autres en sortent et vont prendre leur place.

Ces lacs artificiels, — ne pas confondre avec les véritables lacs [1], — sont de figure et d'étendue assez irrégulières : certains n'ont que quelque deux cent mètres de circonférence ; d'autres, mais c'est le petit nombre, ont trois et quatre lieues de tour.

Fantasque dans son cours et d'humeur variable, l'Ucayali ne crée pas seulement des goulets et des lacs, à l'heure de ses débordements, il lui arrive même, comme nous l'avons dit plus haut, de déserter son lit, pour s'en creuser un autre plus ou moins éloigné de l'ancien, laissant à la place de celui-ci un chenal sans issue, qui sort du nouveau lit et plonge comme une trompe dans l'intérieur des terres. Certains de ces canaux, aujourd'hui comblés et recouverts par la végétation, mais dont on peut retrouver le tracé sur d'anciens plans chorographiques de la contrée, prouvent, en y joignant ceux qui figurent sur notre carte et qui n'existaient pas alors, les bizarres déviations de cette rivière.

Les canaux que nous signalons sont de deux sortes et ont des noms distincts. Lorsqu'ils résultent d'un déplacement de la rivière et abrègent la distance d'un point à un autre, comme celui que nous avons relevé entre Sarayacu et Tierra-Blanca, ils sont appelés *Tipi-schca* (chemin de traverse). Quand, au lieu d'accourcir la route, ils l'allongent, comme tout canal formé par le rapprochement d'une île et de la terre ferme, les indigènes les nomment *Moyuna* [2] (longue route). Avec ces deux canaux, ils en ont un troisième appelé *Hiyantaë* (le gosier) ; mais comme celui-ci n'est que le conduit, plus ou moins long, plus ou moins étroit, plus ou moins sinueux, qui amène les eaux de l'Ucayali à un lac de l'intérieur, nous n'avons pas à nous en occuper.

Tout en suivant le fil de l'eau et relisant, non sans bâiller, la théorie des canaux de l'Ucayali que je viens d'exposer, et devant laquelle un lecteur a le droit de bâiller aussi, je remarquais que les berges de la rivière, ainsi qu'il est dit au début de la théorie, tendaient à s'abaisser de plus en plus. En certains endroits elles n'offraient qu'une ligne brune ou jaunâtre à peine apparente au-dessus de l'eau ; en d'autres, elles se

[1] Ceux-ci ne sont pas dus, comme leurs voisins, aux débordements de l'Ucayali-Amazone, mais formés par des rivières venues de l'intérieur ; en outre leurs eaux sont toujours noires, tandis que celles des lacs artificiels sont toujours blanches ; nous ne parlons, bien entendu, que des lacs artificiels de l'Ucayali-Amazone, car les rios *Jandiatuba*, *Jutahy*, *Japura*, *Negro*, etc., etc., dont les eaux sont noires, ne peuvent donner aux lacs artificiels créés par leurs débordements que des eaux semblables aux leurs. Plus loin, nous trouverons des lacs véritables de 8 à 10 lieues de circuit.

[2] Ces *Moyunas* que suivent les navigateurs indigènes, non par plaisir, mais bien pour s'abriter contre la tempête qui souffle au large, ou pour refouler plus facilement les courants de l'Ucayali, lorsqu'ils voyagent en amont de cette rivière, ces *Moyunas*, très-accidentées par les découpures des îles et de la terre ferme, les obligent à décrire force circuits qui allongent considérablement le trajet. Certaines de ces *Moyunas* n'ont qu'une à deux lieues d'étendue ; d'autres, comme l'*Ahuaty-Parana*, ont quarante-cinq lieues.

haussaient de cinq à six pieds et formaient comme un stylobate à la verte muraille de la forêt. Malgré le voisinage de la Sierra de Cuntamana, nul pan de rocher, grès, basalte ou trachyte, ne montrait ses plans lisses ou ses angles rigides, et mon vieux pilote assurait gravement que nous ferions des centaines de lieues sans trouver un caillou de la grosseur d'un œuf de *huintihui* [1]. A défaut de rochers pour accidenter le paysage et rompre la monotonie des grandes lignes droites de la rivière et des forêts, les terrains, quand il s'en trouvait, étalaient des ocres, des glaises, des agglomérations de sable et d'humus, coupés à pic ou déchirés à brusques arêtes, durcis par le soleil, effrités par les pluies, de tons si riches et d'une vigueur telle, qu'à distance un paysagiste de profession, se méprenant sur leur nature, eût pris ce terreau pour du minéral et fait une étude des prétendus rochers qu'on pouvait creuser avec l'ongle.

Les approches du soir interrompirent cet examen plastique. Julio, qui connaissait tous les points habités de l'Ucayali, avait déjà fait choix, sans m'en rien dire, du gîte où nous devions passer la nuit. Ce gîte était la demeure d'un indigène de sa connaissance. Comme nous en approchions, il me montra le maître de l'habitation debout sur le talus et regardant venir notre pirogue. L'individu, me dit-il, avait nom *Maquea-Runa* [2], était époux et père et faisait un peu de commerce avec les Missions. Au moment où nous accostions, le Maquea vint à notre rencontre, me sourit personnellement et donna une poignée de main à chacun de mes hommes. A son facies de pleine lune, je reconnus un Schétibo. Tout en nous félicitant dans l'idiome Pano sur notre arrivée, il nous précéda sous son toit, où son épouse nous offrit une natte. La femme Maquea, déjà sur le retour, avait la tête un peu rentrée dans les épaules, le torse maigre, les rotules noueuses, les cheveux coupés en brosse au niveau des paupières et flottants sur le dos. Son costume, vrai négligé d'intérieur, se composait d'une bande de coton large de trois pouces qui lui ceignait le milieu du corps.

Avec cette finesse de tact apanage exclusif du sexe qu'elle représentait à l'état sauvage, la digne ménagère comprit bien vite que la conversation de son mari n'était pas assez substantielle pour nos estomacs, et se mit en mesure de nous préparer à souper. En un clin d'œil le feu fut allumé, une marmite d'eau placée en équilibre sur trois pierres, et un jambon de pécari décroché de la solive où il se balançait au vent du soir. A l'aide des ongles tranchants dont ses dix doigts étaient armés, la femme Maquea détacha de ce jambon des brides de viande et les jeta dans l'eau bouillante. Une demi-heure suffit à la cuisson du ragoût local, qu'elle nous servit sans assaisonnement aucun, mais bouillant, écumant et grondant encore.

A l'issue de ce repas pris en commun, j'offris aux deux époux un verre de tafia qu'ils avalèrent sans se faire prier, puis, les laissant causer avec mes gens, je me rapprochai

[1] Petit oiseau du genre des becs-fins au dos cendré et au ventre jaune. Il suspend son nid aux roseaux du rivage. Les Brésiliens de l'Amazone l'appellent *Bentivi*. — C'est le *Lanius sulphuratus* de Buffon.

[2] En quechua : *l'homme Maquea*. Le canal et le lac de Maquea-Runa qui figurent sur notre carte ont été habités par le Schétibo dont il est question ici et ont continué de porter son nom. Il nous arrivera plus d'une fois de relever en route des canaux et des lacs qui, comme ceux de Maquea-Runa, portent les noms d'individus qui ont vécu ou vivent encore sur leurs bords.

du foyer où les enfants de la maison, deux petits gnomes couleur de pain d'épice, me rejoignirent. A la clarté d'une torche résineuse qu'on avait allumée en mon honneur, je venais d'apercevoir un de ces sacs en jonc où les indigènes gardent leurs provisions d'arachides. J'y plongeai ma main, et, en ayant retiré une poignée de pistaches, je les ensevelis sous les cendres chaudes avec l'intention d'en faire mon dessert, quand elles seraient cuites à point, ce qui eut lieu au bout de cinq minutes.

Comme j'étais en train de les croquer, les fils Maquea, qui avaient suivi avec intérêt les détails de ma pantomime, eurent l'idée de fouiller après moi les cendres du foyer où

UNE SOIRÉE CHEZ MAQUEA-RUNA.

le plus jeune trouva une pistache dont il s'empara lestement au nez de son aîné. Celui-ci, en vertu de la loi du plus fort qui règne au désert comme dans les villes, voulut la lui ravir ; mais le petit tint bon, et, encouragé dans sa résistance par un signe de tête que je lui fis, riposta à une bourrade de son grand frère par un soufflet bien appliqué. Alors les deux frères rivaux se prirent aux cheveux et se roulèrent sur le sol avec des grognements diatoniques qui, montant du grave à l'aigu, descendant de l'aigu au grave, rappelaient ceux de l'animal cher à saint Antoine. Cette scène de pugilat, que les époux Maquea ne semblaient nullement pressés d'interrompre, allait avoir un résultat fâcheux, si, pareil au *Deus ex machina* de l'antiquité, je ne fusse intervenu à propos pour

changer la face des choses. Il me suffit de saisir délicatement par la peau du cou le plus robuste des deux frères, et comme, furieux de l'encouragement tacite que j'avais donné au plus faible, il se retournait pour me mordre, je pris un tison au foyer et, le lui faisant fumer sous le nez, je l'obligeai à lâcher prise. La femme Maquea, que je croyais distraite par la conversation, n'avait perdu aucun détail de cette scène ; — rien n'échappe à l'œil d'une mère ; au sourd rugissement que poussa son aîné en sentant la fumée lui entrer dans le nez, elle accourut d'un pas agile, et, renchérissant sur le moyen héroïque dont je venais d'user à l'égard de l'enfant, elle lui appliqua quelques calottes schétibos, qui ressemblaient étonnamment à nos claques françaises. Pendant que le marmot claqué allait en pleurnichant se blottir sous sa moustiquaire, je consignai sur mon album l'observation suivante, si bien effacée à cette heure, qu'elle serait indéchiffrable pour tout autre que moi. — « *Les horions, claques et taloches, voire les pichenettes, ont une orthographe, une valeur et un son pareils dans toutes les langues.* »

LES COPAHUS.

Le lendemain, au moment de partir, nous ne pûmes remercier les époux Maquea de l'hospitalité qu'ils nous avaient donnée. Tous deux, selon l'habitude des sauvages, s'étaient levés avec le jour et vaguaient dans les bois ; leurs enfants, restés au logis, jouaient à je ne sais quel jeu d'onchets. La pistache, objet de discorde entre les deux frères, était oubliée à cette heure, et la rixe qu'elle avait amenée entre eux, loin de les désunir, n'avait fait que resserrer plus étroitement les liens de leur affection.

Pour consoler l'aîné des Maquea de la rigueur que j'avais déployée envers lui et me rappeler en même temps au souvenir de son petit frère, je gratifiai chacun d'eux d'un miroir de cinq sous et les laissai souriant et tirant la langue à leur propre image.

Nous nous abandonnâmes de nouveau au courant de l'Ucayali. La rivière aux multiples détours, dont les aspects variaient autrefois à chaque minute, avait maintenant des courbes d'une longueur et d'une monotonie insupportables. La double ligne des forêts la bordait d'un mur de verdure pareil aux classiques charmilles alignées par Le Nôtre. C'était grandiose, mais peu récréatif. De loin en loin, comme un correc-

L'ILE DES CÉDRÈLES.

tif gracieux à la froide immobilité de ces lignes droites, un groupe de Coryphas ou d'Acrocomias se dégageait de la masse et dessinait sur le ciel d'une pureté idéale son faisceau d'éventails ou son bouquet de plumes. Parfois le mur végétal s'interrompait soudain ou paraissait fuir en arrière ; une bande d'ocre d'un rouge cru s'allongeait au-dessus de l'eau, et sur ce talus, les troncs droits et lisses des Copahus à la tête en ombelle, au feuillage d'un vert noirâtre, se dressaient, pareils à des stèles ou à des bornes milliaires qui eussent marqué la distance et la direction du chemin.

Devant nous, dans les profondeurs de la perspective, quelques points bruns et tremblotants, que l'œil perdait et ressaisissait tour à tour, se détachaient dans une lumière azurée. Ces points étaient des îles de huit à dix lieues de circuit : île des Cédrèles, île des Capirunas, île des Mohenas, île des Yarinas, qui tiraient leur nom des espèces végétales dont leur surface était couverte à profusion.

Quelquefois le tronc creux d'un Jacaranda, arraché de son sol natal par un écroulement des berges ou un débordement de l'Ucayali, venait flotter dans les eaux de notre pirogue. A ses flancs écorcés, à ses menus branchages disparus, on devinait sans peine que l'arbre vagabondait depuis longtemps sur la rivière. On eût pu dire au juste combien d'escales il avait faites en route et dans quels ports il avait relâché. Des chocs contre les talus, des échouements sur les plages avaient rempli ses crevasses de sable et de terreau dont s'accommodaient à merveille les plantes qu'il portait avec lui. Ces *Convolvulus* blancs et roses qui serpentaient autour de ses maîtresses branches lui venaient du territoire des Conibos. Une plage ignorée de la plaine du Sacrement avait dû lui donner ces beaux *Ketmias* couleur de pourpre, et l'embouchure de quelque petit affluent, devant laquelle il était resté échoué, lui avait fourni ces *Œnothères* jaunes, ces *Alismacées* blanches et ces *Pontédérias* d'un bleu si doux. Ces plantes superbement développées et en pleine floraison faisaient une parure triomphante au vieux tronc battu par les eaux et les vents. On eût dit un de ces *Chinampas* ou radeaux fleuris que les Aztèques promenaient autrefois le long des canaux de Tenochtitlan, la ville sacrée, et sur lesquels leurs descendants vendent aujourd'hui des choux, des carottes et autres légumes.

La rencontre d'un de ces troncs enguirlandés, sur lequel des hérons philosophes méditaient le bec posé sur leur jabot, debout sur une jambe, l'autre repliée sous le ventre, fut notre seule distraction de la matinée. Une lumière aveuglante emplissait l'espace. La rivière semblait rouler de l'or en fusion, nul zéphir mythologique et compatissant ne rafraîchissait l'air, dont chaque molécule était embrasée ; la chaleur et l'ennui pesaient sur nous de tout leur poids. Au milieu du recueillement général, car la nature énervée paraissait sans souffle et sans voix, le seul bruit qui frappât notre oreille était produit par l'Inambu[1], grosse perdrix de la taille d'une pintade, qui,

[1] Bien que, dans tous les traités d'ornithologie, la perdrix de l'ancien continent soit représentée à la Guyane par le genre *Tinamu* — prononcez *ou* — au Brésil par le genre *Pezu*, et au Paraguay s'avançant jusqu'à Buenos-Ayres, par le genre *Inambu*, classification qu'ont cru devoir adopter les savants voyageurs Spix et Martius, les indigènes de l'Ucayali, à l'exemple de ceux du Paraguay, ont donné le nom d'Inambu à trois ou quatre variétés

tapie dans la forêt, faisait entendre de minute en minute les quatre notes de la gamme, *ut*, *mi*, *sol*, *ut*, qu'un oiseau de son espèce, posté plus loin, redisait à un oiseau plus éloigné, lequel les répétait lui-même à un compagnon plus éloigné encore. Ces quatre notes, d'abord sonores et distinctes, puis s'affaiblissant graduellement et finissant par s'éteindre à distance, nous rappelaient le *garde à vous* nocturne des sentinelles en faction devant l'ennemi. A ce chant peu varié de l'Inambu s'ajoutait le mirliton continu des cigales.

Voyageur consciencieux, nous avouons ici ne pas connaître et même n'avoir jamais vu les cigales américaines, bien que pendant des années entières elles aient martyrisé notre tympan. Après cet aveu, on comprend qu'il nous serait assez difficile d'ajouter un nouveau chapitre à l'histoire de ces homoptères, dont la configuration, la taille et les allures nous sont tout à fait inconnues. Portent-ils, comme nos Cicadiens d'Eu-

PÉRÉGRINATIONS D'UN TRONC D'ARBRE.

rope, leur crécelle dans l'abdomen ? ont-ils, comme eux, quatre ailes membraneuses et veinées, dont deux semi-coriaces et servant d'élytres, trois yeux disposés en triangle sur le sommet du front, la bouche en trompe et sept articles à leurs antennes ? — Certes ! voilà bien des questions intéressantes auxquelles il ne nous est pas permis de répondre. Nous le regrettons d'autant plus que la cigale fut en grande vénération dans l'antiquité. Elle était un des animaux sacro-saints dont les Égyptiens se plurent à perpétuer le souvenir dans leurs hiéroglyphes. Les Grecs, qui l'appelaient *Tettix*, incarnèrent en elle Tithon, l'amant suranné de l'Aurore, le prototype du vieux beau de nos jours, corseté, blanchi, *maquillé*. Sapho la Lesbienne [1], Anacréon,

de perdrix américaines, différentes de taille, sinon de plumage. L'individu dont il est question dans notre récit est le plus gros représentant de ce genre Inambu dans la plaine du Sacrement.

[1] Ces vers de Sapho : *La cigale secoue de ses ailes un bruit harmonieux, quand le souffle de l'été, volant sur les*

Xénarchus, chantèrent la cigale dans des vers immortels. Un temple lui fut élevé dans l'île de Ténos. Chez les Athéniens, qui l'avaient adoptée comme un symbole de noblesse et d'ancienneté, les jeunes patriciennes piquaient dans de blondes perruques (*Phênakê*) qu'elles tiraient de la Gaule chevelue — *Gallia comata* — pour en couvrir leur chef, de longues aiguilles d'or surmontées de cigales. De là, sans doute, l'épithète de *Tettigoforoï* qui leur fut donnée par quelque mauvais plaisant de l'époque.

Les Latins, loin de partager l'engouement des Grecs pour les cigales, les traitèrent, au contraire, assez brutalement. Horace et Ovide se plaignent quelque part de l'irritation que leur cause la *voix* de ces insectes, et le doux Virgile les qualifie de *Cicadæ raucis*. Cette épithète humoristique du Cygne de Mantoue prouve qu'il avait comme nous le système nerveux facile à agacer et que pas plus que nous il n'aimait l'aigre bruissement des cigales. C'est donc à l'antipathie que nous eûmes toujours pour ces insectes ventriloques et pour leur chanson pareille au grincement d'une lime sur une scie, que le lecteur doit attribuer notre ignorance scientifique à l'égard de leurs congénères américains.

Mais pendant que nous parlons à tort et à travers d'insectes qui nous sont inconnus, notre pirogue a atteint et dépassé l'extrémité d'une courbe de la rivière, et comme l'heure du déjeuner est sonnée depuis longtemps à nos estomacs, nous prions nos rameurs de quitter le lit du courant, de rallier la rive gauche et de chercher un endroit où nous puissions débarquer et allumer le feu nécessaire à notre cuisine.

Une plage telle que je la souhaitais s'étendait précisément par notre travers. C'était une vaste couche de sable, bordée à cent pas du rivage par un taillis de Gynériums que dépassaient les têtes de ces Cécropias, si communs sur le territoire des Chontaquiros, et que les descendants de la nation Pano appellent *Schéticas*. De là le nom de Schética-Playa ou plage des Schéticas que portait, au dire de mes gens, l'endroit où nous atterrîmes.

Je laissai Julio battre le briquet, ses acolytes ramasser des bûchettes, et, traversant la plage, je m'avançai jusqu'à la limite végétale où elle finissait. Une trouée dans le fourré de Gynériums, qui semblait avoir été faite par des hommes, des tapirs ou des tigres, peut-être par les trois animaux à la fois, attira mon attention. Pendant que je l'examinais d'un œil défiant, les roseaux bruirent, s'écartèrent et livrèrent passage à un individu vêtu de blanc et coiffé d'une casquette en peau de loutre. Cet individu tenait en main une bouteille. Je reconnus Eustache, le majordome de la Mission de Sarayacu. A l'exclamation que je poussai, il leva la tête, me reconnut à son tour, sourit et vint à moi en se dandinant sur ses hanches. Aux premiers mots qu'il pro-

moissons, *les brûle*, etc., etc., indiquent, à n'en pas douter, que de son temps on s'arrêtait à l'effet produit par l'insecte sans rechercher à quelle cause il était dû. Xénarchus, poëte comique qui naquit environ deux siècles et demi après l'illustre Lesbienne et fut le contemporain d'Aristote, savait que parmi les cigales les mâles seuls sont pourvus des organes de stridulation qui, chez les femelles, n'existent qu'à l'état rudimentaire. De là ces vers où, trouvant la race des cigales plus favorisée sous certain rapport que celle des hommes, il s'écrie dans un moment d'humeur contre le beau sexe : *Heureuses les cigales, car leurs femelles sont privées de la voix!*

nonça je vis qu'il était ivre ; en le regardant de près, je m'aperçus que sa bouche était frangée d'écume et qu'il louchait affreusement. Retrouver Eustache dans cet état, n'était pour moi qu'un fait vulgaire, mais le retrouver à trente lieues de Sarayacu me parut chose surprenante, et je priai mon ex-brosseur de m'en donner l'explication, ce qu'il fit, mais non sans émailler sa narration de pauses, de soupirs, de hoquets qui l'allongèrent considérablement.

Depuis quinze jours il était parti de Sarayacu à la tête d'une troupe de néophytes que le révérend Plaza envoyait pêcher dans les lacs de l'Ucayali et saler le poisson

EUSTACHE EN MISSION A SCHÉTICA-PLAYA.

sur place afin d'approvisionner le couvent, dont les munitions en ce genre tiraient à leur fin [1]. Au moment du départ, il avait reçu de son maître l'ordre de passer devant Tierra-Blanca sans s'y arrêter, et cela, me dit-il confidentiellement, pour éviter des questions indiscrètes que le P. Antonio n'eût pas manqué de lui faire au sujet de la pêche dont il était chargé. Il termina en m'annonçant qu'il passait le temps assez tris-

[1] Ces sortes d'approvisionnements, qui ont lieu trois ou quatre fois dans l'année, servent non-seulement à alimenter le couvent, mais à faire un peu de commerce avec les cholos chrétiens des villages du Huallaga, qui viennent à Sarayacu, comme nous l'avons dit ailleurs, échanger leurs tissus de coton, leurs poisons de chasse et leurs chapeaux de paille, dits de *Moyobamba*, contre du poisson salé, du tabac en carottes et de la salsepareille. Ces divers articles (le dernier surtout) sont revendus par eux avec bénéfice aux riverains du Haut-Amazone qui les expédient au Para.

tement à Schética-Playa pendant que ses hommes exploraient les canaux et les lacs voisins où déjà ils avaient fait une pêche assez fructueuse.

Comme il ne lui restait plus rien à m'apprendre, il s'offrit à me guider vers son campement et à m'y faire déjeuner si je l'avais pour agréable. Je le suivis à travers les rosèaux. Le campement de Mons Eustache était un grand espace dénudé dont le sol de vase durcie gardait la trace des derniers débordements de l'Ucayali. Quelques ajoupas du genre de ceux que façonnent pour leurs haltes de nuit les chasseurs et les pêcheurs nomades de la plaine du Sacrement, servaient d'abris aux néophytes. Sur des cordes tendues et des grils de branchages, séchaient au soleil des tranches de lamantin et de pira rocou (*Maïus osteoglossum*) saupoudrées de sel. Çà et là des amphores au long col, des pots à large panse, des tisons noircis, des ossements et des arêtes ; puis, à distance respectueuse de ces objets, un cordon de faméliques urubus attendant patiemment le retour des pêcheurs pour faire un bon repas du rebut de leur pêche.

Le site ne me plut que médiocrement. Il est vrai que le soleil y faisait rage et que les roseaux, d'une hauteur de quinze pieds, interceptaient si bien la brise du large, que la gorge se desséchait au contact de cet air embrasé. Grâce à la précaution qu'avait le majordome de lubréfier de temps en temps avec un verre de tafia les parois internes de son larynx, il supportait sans en paraître incommodé cette haute température.

Le déjeuner, qu'il plaça devant moi, se composait de poisson salé grillé sur les braises et de quelques bananes. Pour me tenir compagnie pendant que je mangeais il se remit à boire, et tout en buvant il me demanda si je ne serais pas curieux de voir le lac Nuña. Le regard que je lui jetai devait exprimer à la fois ma surprise au sujet de la proposition qui m'était faite et mon ignorance à l'égard de la chose, car l'homme ajouta avec ce sourire placide et voisin de l'hébétement qui lui était particulier : « Mangez d'abord, nous irons à Nuña ensuite. »

En échange de la surprise de son lac qu'allait me faire Eustache, je me promis de le surprendre à mon tour en lui apprenant le changement inespéré survenu dans la position de son maître, que le chapeau d'évêque attendait à Cuenca. Absent de Sarayacu depuis quinze jours et resté tout ce temps sans communications avec la Mission centrale, Eustache ignorait complétement ce qui s'y passait et quels intérêts et quelles passions étaient en jeu sur ce petit théâtre.

Nous rentrâmes dans ma pirogue, qui, sur l'ordre du majordome, longea la rive gauche jusqu'à l'entrée d'un étroit goulet, dans lequel nous nous engageâmes. Julio, à qui tous les canaux et tous les lacs de l'Ucayali étaient familiers, reconnut sur-le-champ l'entrée du lac Nuña et demanda à notre cicerone ce que nous y allions faire. « Voir les *atun sisac*, » dit celui-ci. Si les mots quechuas *atun sisac* m'apprenaient qu'il s'agissait de *grandes fleurs*, ils ne me disaient rien de leur famille, de leur forme ou de leur couleur, et j'avais hâte de savoir si les fleurs en question valaient la peine qu'on s'exposât pour elles à être dévoré par les moustiques, qui, à mesure que nous avancions dans l'intérieur du canal, nous enveloppaient d'un nuage de plus en plus épais.

J'avais eu le temps d'être piqué par un millier de ces insectes et d'en écraser une cinquantaine, vengeance qui me semblait insuffisante, quand Eustache cria de sa voix éraillée : « Nous y sommes. » J'allongeai la tête hors du pamacari. Le canal restait en arrière. Devant nous s'évasait une nappe d'eau d'un aspect si étrange et si merveilleux, que je fus tenté de sauter au cou du majordome pour le remercier de m'avoir procuré gratis un pareil spectacle. Mais en me rappelant à temps l'odeur fétide qu'exhalait l'haleine du quidam, je réprimai ce mouvement et me contentai de lui exprimer par un regard et un sourire le plaisir que me causait la vue de son lac Nuña.

Ce lac, dont l'eau noire comme de l'encre ne résorbait ni la couleur du ciel, ni la lumière du soleil, décrivait un cercle de quelque deux lieues, bordé par d'épaisses verdures. Sa surface, en certains endroits, était couverte de nymphæas aux gigantesques feuilles d'une nuance vert-pralin qui contrastait avec le ton rose vineux d'un retroussis qui bordait leurs marges. Entre ces feuilles s'épanouissaient de magnifiques fleurs dont les pétales, d'un blanc laiteux à l'extérieur, étaient flammés à l'intérieur de rose sale, et revêtaient au centre une teinte uniforme d'un violet vineux sombre. Ces fleurs, par leur développement prodigieux et la grosseur de leurs boutons qu'on eût pris pour des œufs d'autruche, semblaient appartenir à la guirlande d'une Flore antédiluvienne. Sur ce tapis splendide trottaient menu toute une légion d'échassiers, tantales, jacanas, kamichis, savacus, jabirus, spatules qui ajoutaient à son aspect phénoménal en même temps qu'ils servaient à l'observateur d'échelle de proportion pour mesurer de l'œil les feuilles et les fleurs que ces oiseaux ébranlaient en marchant, mais sans que le poids de leur corps les submergeât.

Après avoir joui par la vue de ce radieux échantillon de la végétation intertropicale, je fus pris du désir d'en posséder un spécimen. Mes gens poussèrent la pirogue dans ce réseau de feuilles et de fleurs, et, m'aidant d'un sabre d'abatis, je parvins à détacher une fleur et un bouton de leurs robustes pédoncules hérissés d'aiguillons longs de huit à dix centimètres. Les feuilles de la plante, retenues au fond de l'eau par des pétioles épineux de la grosseur d'un câble de navire, résistèrent aux efforts combinés de mes hommes, et je me vis contraint d'opérer la section de l'une d'elles à quelques pouces de sa face inférieure. Cette feuille, parfaitement lisse en dessus, était divisée en dessous par une foule de compartiments aux casiers très-réguliers, dont les cloisons latérales, hérissées de piquants, avaient un pouce de relief. Posée à plat sur le pamacari de notre pirogue, cette merveilleuse hydrophyte le recouvrait entièrement.

Je passai près d'une heure debout dans l'embarcation à examiner dans leur ensemble et leurs détails ce lac d'eau noire et ces fleurs blanches dont mes regards ne pouvaient plus se détacher ; puis, quand j'en eus fait un croquis, je donnai l'ordre de retourner à Schética-Playa, où j'arrivai avec la feuille, la fleur et le bouton que je venais de conquérir, et plus fier de ce beau trophée que feu Démétrios le Preneur de villes d'une nouvelle cité ajoutée à sa liste.

En touchant au rivage, je fis disposer deux bâtons en croix, sur lesquels je plaçai la feuille du nymphæa. Deux hommes la portèrent ainsi jusqu'au campement. Julio

VUE DE LAC XUÂN.

précédait la civière et lui frayait à coups de sabre un chemin à travers les roseaux. Mon butin végétal arrivé sans encombre à destination, je m'empressai, avant que la chaleur l'eût détérioré, d'en examiner et d'en décrire les diverses parties. La feuille encore humide, que nous pesâmes avec une romaine dont se servait Eustache pour mesurer le sel à ses pêcheurs, cette feuille pesait treize livres et demie. Sa circonférence était de vingt-quatre pieds neuf pouces trois lignes ; la fleur, qui mesurait quatre pieds deux pouces de tour, et dont les pétales extérieurs avaient neuf pouces de longueur, pesait trois livres et demie. Le poids du bouton était de deux livres et un quart. Je déposai fleur et bouton dans une corbeille, puis je coupai l'immense feuille en huit quartiers, que j'entourai d'un linceul de papier buvard pour les conserver à la science.

Ce travail achevé, je tirai Eustache à l'écart, afin que mes gens ne pussent entendre ce que j'allais lui dire, et, l'ayant remercié de la surprise agréable qu'il m'avait faite,

TRANSPORT D'UNE FEUILLE DE NYMPHÆA.

je lui annonçai le départ prochain de Sarayacu du révérend Plaza, l'engageant à ne pas prolonger son séjour à Schética-Playa, s'il tenait à recevoir la bénédiction du futur évêque. Mais cette nouvelle, que j'aurais cru devoir le stupéfier, le bouleverser, le dégriser même, ne fit que provoquer son rire. Il prétendit que je voulais me gausser de lui, et pour me donner à entendre que c'était lui, Eustache, qui au contraire se gaussait de moi, il me regarda de côté, cligna de l'œil et porta la bouteille à ses lèvres. Au fond, comme il m'importait peu que l'homme crût ou non à ma parole, je le laissai boire et cligner de l'œil tout à son aise, et, lui faisant de la main un signe d'adieu, je rentrai dans l'embarcation, qui s'éloigna sur-le-champ de Schética-Playa.

Le nymphæa géant que j'emportais défraya la conversation pendant quelques instants. Au dire de Julio et de ses compagnons, certains lacs de l'intérieur sont si bien recouverts par cette plante, qu'une embarcation ne peut se frayer un passage à travers

l'inextricable réseau de ses pétioles et de ses pédoncules, croisés, entrelacés, noués, comme les lianes d'une forêt vierge sous-marine. Avec les riverains de l'Ucayali, qui, comme nous l'avons dit, appellent en quechua ce nymphæa *atun sisac* (la grande fleur), les Indiens du Haut-Amazone le nomment *iapuna-uaopé*[1], ceux du Bas-Amazone, *jurupary-teañha*[2], et dans le Sud, vers les sources des affluents de droite de ce fleuve, les Guaranis, sur le territoire desquels il croît également, l'appellent *Irupé*[3].

Ce nymphæa, dont l'odeur pénétrante rappelle à la fois celle de la pomme de reinette et de la banane, nous paraît être, aux dimensions et à la couleur près, du même genre que le nymphæa *Victoria* ou *regia* trouvé, par Haënke sur le Mamoré ; par d'Orbigny sur le San-José, affluent du Parana ; par Pœppig sur un igarapé de l'Amazone ; par Schomburkg dans la Guyane anglaise ; enfin, par Bridges sur le Jacouma tributaire du Mamoré.

Dans sa monographie des serres d'Europe, Van Houte, qui a peint et décrit cette splendide nymphæacée, dont notre Jardin des Plantes possède un spécimen dans son aquarium, a donné aux pétales extérieurs de la fleur un blanc pur ; ceux qui leur succèdent sont flammés de rose tendre et, en se rapprochant du centre, ils revêtent une teinte uniforme d'un rose de Chine intense et brillant, très-différent des nuances rose sale et violet vineux sombre de la fleur trouvée par nous sur le lac Nuña. Remarquons en passant que l'*habitat* géographique de cette plante, qui s'étend de l'Ucayali au Teffé, et de la Guyane anglaise aux Moxos, ajoute encore à la surprise et à l'admiration qu'éveillent dans l'esprit ses dimensions phénoménales.

Aucun incident qui vaille la peine d'être relaté ne se produisit durant la journée. Après un certain nombre de canaux relevés en passant sur l'une et l'autre rive, comme le soleil déclinait, et qu'aucune habitation n'était en vue, nous campâmes sur une plage du nom de Huangana ou du Pécari. A l'aide de roseaux qui y croissaient en abondance, mes gens me fabriquèrent un ajoupa très-confortable, sous lequel, étendu sur le sable tiède et abrité par ma moustiquaire, je passai une excellente nuit.

Le lendemain, comme nous quittions cette plage hospitalière, un tronc d'arbre qui passait au large, poussé par le courant, me donna l'idée de prendre un bain matinal en pleine rivière. Je fis forcer de rames pour rejoindre l'arbre vagabond, et quand nous l'eûmes atteint, et que la pirogue eut été attachée à une de ses maîtresses branches, je dépouillai mes vêtements, montai sur ce plancher flottant et piquai une

[1] Le nom de *Iapuna* a été donné par les Indiens du Haut-Amazone à ce nymphæa, à cause de la ressemblance de sa feuille avec la grande poêle en fer et sans manche (*panela*) dont ils se servent pour sécher la farine de manioc. Cette poêle est appelée par eux dans l'idiome tupi ou *lengoa geral* de l'Amazone, Iapuna. *Uaopé* est le nom par lequel ils désignent l'oiseau *Bentivi* des Brésiliens (*Lanius sulphuratus*) dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Comme cet oiseau hante les feuilles de notre nymphæa sur lesquelles viennent se poser des insectes, mouches et libellules, dont il fait sa pâture, les indigènes ont accolé son nom à celui de la poêle que leur rappelait la configuration de la feuille du nymphæa. De là *Iapuna-Uaopé* — la poêle de l'oiseau Uaopé.

[2] En langue tupi : *Teañha* — hameçon — *Jurupary* — diable — hameçon du diable, à cause des longs et nombreux piquants dont les pétioles et les pédoncules de la plante sont armés.

[3] De *I* — eau, et *Rupè* — plat ou couvercle plan — littéralement : *plat d'eau*.

tête dans la rivière. Mes gens ne tardèrent pas à suivre mon exemple. Comme nous n'avions à craindre, avec les caïmans, ni les gymnotes, ni les daridaris, ni les candirus, vermine ichthyologique qui pullule sur les bords de l'Ucayali, mais ne s'aventure jamais au large, nous jouîmes d'un plaisir sans mélange.

Pendant une heure, nous nous baignâmes, nous fumâmes et cheminâmes tout ensemble ; puis, quand nous fûmes las de ce triple exercice, nous rentrâmes dans la pirogue, et larguant l'amarre qui l'attachait au tronc d'arbre, nous laissâmes celui-ci continuer sa route.

A midi, nous avions atteint l'entrée du canal Yanacu, qui court parallèlement à l'Ucayali, a deux embouchures sur la rivière, et longe le territoire des Amahuacas et des Chacayas, groupes d'Indiens qui relèvent de la famille Pano, dont ils parlent l'idiome. Ces indigènes appartenaient à la tribu des Schétibos et s'en sont détachés en

UN BAIN EN PLEINE RIVIÈRE.

même temps que les Sensis [1]. Comme ces derniers, avec lesquels ils vivent en paix, mais sans relations de voisinage, Amahuacas et Chacayas trafiquent avec les Missions de la plaine du Sacrement de tortues, d'huile de lamantin, d'arachides et de salsepareille. L'inoffensivité de ces indigènes est proverbiale parmi les riverains de l'Ucayali, qui les traitent fort cavalièrement, et, le cas échéant, disent volontiers : Sot comme un Amahuaca ou bête comme un Chacaya. Dieu nous garde de confirmer de pareils dires. Nous ajouterons seulement que les représentants des deux tribus que nous avons vus dans les Missions, où les appelait leur commerce, étaient d'une douceur

[1] Depuis 1810, les Sensis, n'ayant contracté aucune alliance avec les tribus voisines, ont conservé jusqu'à cette heure dans toute sa pureté le type originel de la famille ; tandis que les Amahuacas et les Chacayas, — nous le croyons du moins, — se sont mêlés aux Cocamas du Haut-Amazone, avec lesquels la situation même de leur territoire, près de l'embouchure de l'Ucayali, les mettait en relation.

moutonnière qui frisait l'abrutissement. Les deux groupes réunis donnent à peine cent cinquante hommes.

La discussion ethnologique qui s'était élevée entre mon pilote et moi au sujet de ces indigènes qu'il déclarait être des gens sans aveu, venus on ne savait d'où et se livrant au fond des bois à des pratiques de sorcellerie, cette discussion fut interrompue par l'apparition d'un objet qui me fit perdre sur-le-champ le fil de mes idées et donna gain de cause à mon adversaire dans la thèse absurde qu'il soutenait contre ses congénères.

TYPE D'INDIEN AMAHUACA.

Au tournant d'une plage, sur un talus bordé de balisiers, se dressait, penché sur l'eau qui reflétait sa silhouette, un de ces Ficus dont on compte, dans le bassin de l'Ucayali-Amazone, quarante-trois variétés. Le tronc de l'arbre, bizarrement contourné, ressemblait à un faisceau de câbles tordus par la main d'un géant. Cette bizarrerie naturelle valait bien un regard sans doute ; mais la tête de l'arbre fixa seule mon attention : à l'extrémité de ses branches pendaient une foule de grosses poires que le vent agitait doucement ; on eût dit un immense chapeau chinois secouant ses sonnettes.

Ces poires ou ces sonnettes, comme on voudra les appeler, étaient des nids de caciques (*Icterus*) de la variété dite *à croupion d'or*.

Ces beaux oiseaux de la taille de notre merle, habillés de velours noir de la tête aux pieds et portant sur la face postérieure du dos une large tache d'un jaune de chrome, qui semblait au soleil plus brillant et *plus d'or que l'or*, comme dit Sapho dans un de ses épithalames, ces oiseaux, pareils à des abeilles autour de leur ruche, allaient et venaient autour de leur demeure aérienne ou plongeaient brusquement dans l'intérieur par une fente longitudinale qui tenait lieu de porte.

TYPE D'INDIEN CHACAYA.

Tout en dessinant ce Ficus et ses fruits vivants, je voyais mes hommes examiner l'état de l'atmosphère, se montrer du doigt l'horizon et échanger quelques paroles dont je ne pouvais comprendre le sens. Intrigué par ce manége, j'en demandai l'explication à Julio. *Ventarron*, me répondit-il laconiquement.

Ventarron pouvait se traduire par coup de vent ; mais comme le ciel était couleur de myosotis, le soleil radieux, la brise insensible et la rivière unie comme une glace, je ne sus trop à quoi rimait ce mot sinistre, et de nouveau j'eus recours à mon interprète-juré. — Nous allons avoir un coup de vent, me dit-il cette fois.

La prédiction me parut hasardée ; néanmoins je l'accueillis avec plaisir. La vue d'un ciel serein et d'une eau toujours calme finit à la longue par devenir monotone, et je ne fus pas fâché de les voir changer de physionomie. Je m'installai donc au fond de ma pirogue comme un abonné de théâtre dans sa stalle d'orchestre, et, commodément assis, j'attendis le lever du rideau et la représentation du coup de vent annoncé par Julio.

Durant un quart d'heure, j'eus beau regarder et prêter l'oreille, je ne vis ni n'entendis rien, si ce n'est un bruit sourd qui semblait sortir du fond des forêts, mais sans que leurs cimes parussent agitées. Mon pilote, le nez en l'air, continuait d'inspecter l'atmosphère. Un moment, je crus que, pareil au sale animal dont parle l'évêque d'Hippone, la rétine de son œil avait la faculté de résorber la couleur du vent. Toutefois sa mine n'avait rien d'alarmant ; son profil même était assez grotesque, et je me serais senti disposé à en rire, si, tandis que je l'examinais à la dérobée, un rideau de brume n'eût voilé tout à coup le disque du soleil et fait succéder le crépuscule d'une éclipse à la pure clarté du jour.

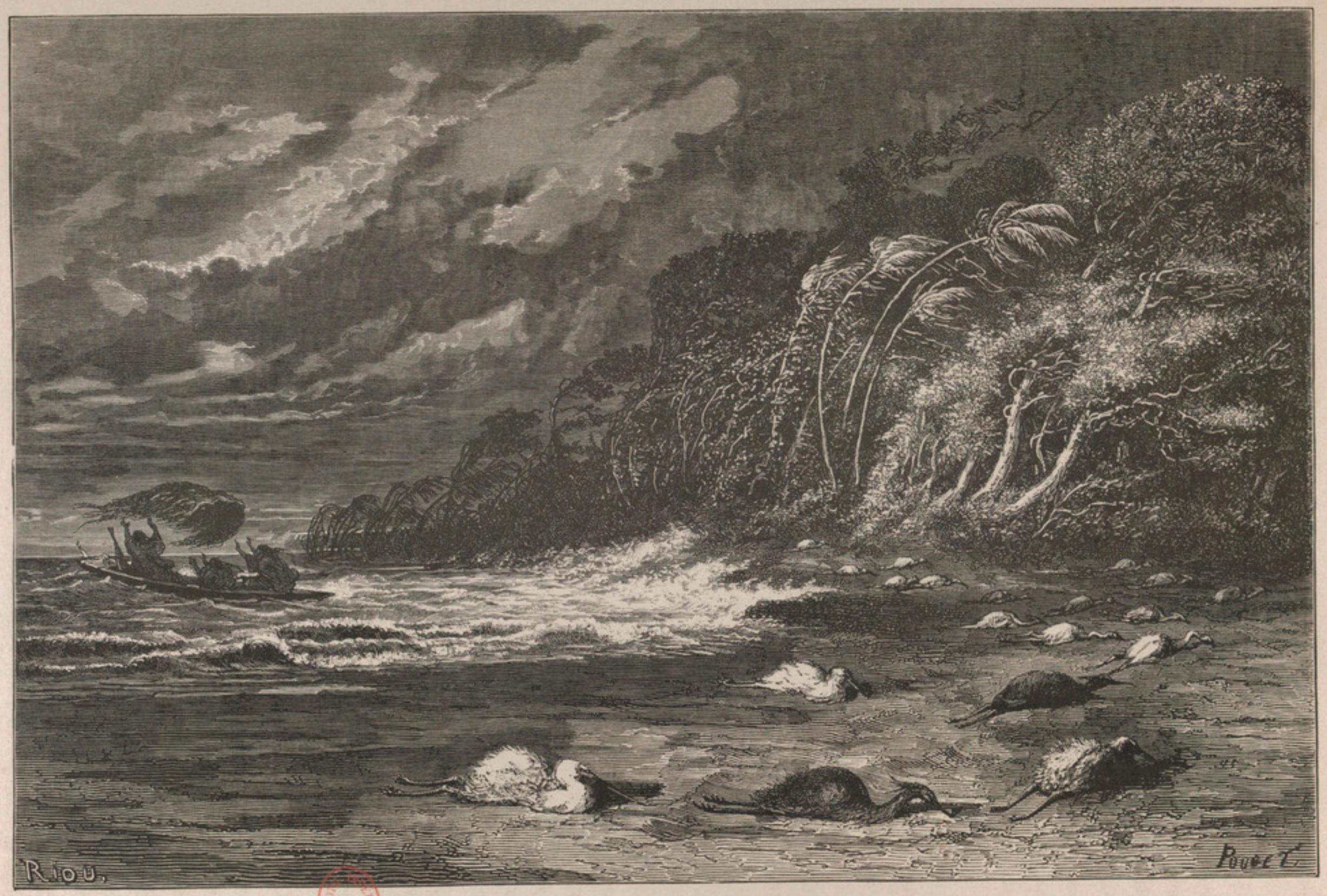
En un instant le bleu du ciel se nuança de jaune, tourna au pers et se fixa dans une teinte d'un vert livide, strié de roux et de noir comme le plumage du vautour-harpie autochthone. De légers frissons coururent sur l'eau, dont la couleur blonde devint grisâtre. A ce moment nous nous trouvions au milieu de l'Ucayali. L'endroit parut périlleux à nos gens, qui obliquèrent à gauche afin de rallier l'entrée d'un canal (*moyuna*) formé par le rapprochement d'une île et de la terre ferme. Sous l'impulsion des rames, l'embarcation fila rapidement vers le point indiqué. Mais, comme si la colonne d'air qu'elle déplaçait dans sa marche eût réveillé la tempête endormie, de folles bouffées d'un vent lourd et chaud commencèrent à agiter la cime des arbres.

Julio engagea ses compagnons à redoubler d'efforts et les seconda de son mieux avec sa pagaie. Bien que la pirogue glissât sur l'eau comme une mouette, la tempête parut la gagner de vitesse. Au moment où le vieux pilote criait à ses aides : *Valor ! muchachos !* — Courage ! garçons ! — un tourbillon, avant-coureur de l'ouragan, passa sur l'embarcation et la débarrassa de son toit de palmes.

Je jetai un cri de surprise et d'effroi. La situation devenait critique. Le vent arrivait sur nous avec un bruit retentissant, et sous son passage les grandes forêts de la rive droite ployaient et s'affaissaient comme des tiges d'herbe.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la rivière s'était plissée comme un front de mauvaise humeur, puis ces plis étaient devenus des sillons, et ces sillons, labourés par le vent, s'étaient changés en grosses lames qui, se contournant en volutes et se heurtant par leur sommet, nous jetaient des flocons d'écume au visage.

Malgré certain émoi dont je n'étais pas maître et que plus d'un lecteur trouvera naturel, je ne pouvais m'empêcher d'admirer le sang-froid de mes hommes. Accoutumés dès leur enfance à jouer avec l'Ucayali, ils semblaient indifférents à sa colère, et, le laissant rugir tout à son aise, ramaient imperturbablement vers l'endroit qu'ils s'étaient



COUP DE VENT SUR LA RIVIÈRE UCAYALI.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

proposé d'atteindre et qu'ils atteignirent sans autre accident que le choc un peu brutal de quelques lames qui les arrosèrent, et moi avec eux, de la tête aux pieds.

A peine avions-nous doublé la pointe de l'île et halé la pirogue à terre, que la trombe, qui nous suivait au pas de course, traversa le lit de l'Ucayali et vint s'abattre sur la rive gauche, éparpillant le sable et heurtant pêle-mêle les grands arbres qui la bordaient. Pris aux cheveux par l'ouragan qui tentait de les arracher de leur sol natal, les colosses luttèrent vaillamment, tantôt vaincus et courbés jusqu'à terre, tantôt vainqueurs et redressant avec fierté leur tête empanachée. Mais cette résistance désespérée ne fit que hâter leur défaite. Sous le formidable balancement que leur imprimait l'ennemi, les terrains friables qui les portaient s'ébranlèrent, s'ouvrirent, et les pauvres arbres, dont les racines étaient à nu, tombèrent avec des craquements affreux.

Des hérons, des aigrettes, des spatules, qui vaguaient indolemment sur la plage au moment du sinistre, furent soulevés par le vent et lancés au loin comme des fétus. Ceux de ces oiseaux qui purent se précipiter à temps contre terre et s'y aplatir, en ayant soin d'enfoncer leur bec tout entier dans le sable et de laisser traîner leurs jambes grêles, en furent quittes pour la peur. La trombe vorace passa sur eux et ne fit qu'ébouriffer leur plumage. Cette façon ingénieuse de se garer des coups de vent est commune à tous les échassiers de ces contrées.

La bourrasque, qui fut accompagnée d'un grain de pluie, ne dura guère plus d'une demi-heure, puis tout rentra dans l'ordre accoutumé. Toutefois il nous fallut attendre, pour reprendre le large, que l'agitation de l'Ucayali se fût un peu calmée. Ses vagues, pareilles à celles de la mer Océane, comme on disait jadis, n'eussent fait qu'une bouchée de notre coquille de noix. Pour utiliser le temps qu'ils avaient à passer sur la plage, les rameurs se mirent en quête de palmiers Yarinas (*Nipa*) et fabriquèrent un nouveau roufle pour notre embarcation, dont l'arrière, rasé comme un ponton par le coup de vent, avait je ne sais quoi de triste et de désorienté qui serrait le cœur.

Après une halte de trois heures nous mîmes le cap au Nord et poursuivîmes notre route. Au détour de l'île qui nous avait prêté l'abri de ses forêts et que par gratitude et aussi par prudence nous avions continué de longer, nous nous croisâmes avec une pirogue de Sipibos chargée de charapas (tortues) que ces Indiens allaient vendre à Sarayacu. Malgré la diplomatie que Julio mit en œuvre et l'exhibition de deux ou trois couteaux dont je fis miroiter la lame à l'appui de ses arguments, nous ne pûmes décider les marchands de tortues à nous en céder quelques-unes. Ils tenaient, nous dirent-ils, à vendre leurs animaux aux Papas de la Mission centrale et seulement à eux. Devant cet entêtement de sauvage, toute insistance eût été superflue ; aussi nous n'insistâmes plus. Pour atténuer vis-à-vis de Julio la dureté de leur refus, ces Sipibos lui offrirent gratis une galette d'œufs de poissons séchés au soleil. Le vieux pilote accepta la galette, mais n'en traita pas moins ceux qui la lui donnaient de ladres, de païens et d'enfants du diable. Les deux rameurs, à l'exemple de leur patron, huèrent à qui mieux mieux les marchands de tortues. Devant les injures qu'on leur prodiguait à

l'envi, la contenance de ceux-ci fut d'un calme philosophique que je ne pus m'empêcher d'admirer.

Le refus de ces indigènes, tout en froissant mon amour-propre, éveilla chez moi de cruelles appréhensions dans cette partie de l'encéphale encore mal définie qui correspond à l'estomac. Les provisions de toutes sortes qui encombraient ma pirogue au sortir de Sarayacu avaient été consommées par Julio et ses hommes durant leur séjour à Tierra-Blanca, et cette dernière Mission n'ayant eu rien à nous offrir en fait de vivres, nos ressources alimentaires étaient si bornées, qu'il devenait urgent de

COUPE DE PALMES.

relâcher dans le premier havre venu pour nous ravitailler. Ce havre de grâce s'offrit à nous au coucher du soleil sous forme d'un hangar à toiture de palmes, que mes gens déclarèrent être la demeure d'un Schétibo de leurs amis. Comme cette habitation était la seule que nous eussions trouvée depuis Schética-Playa et qu'aucune autre ne se montrait à l'horizon, je résolus de faire d'une pierre deux coups : de passer la nuit sous ce toit et d'y acheter quelques vivres.

En arrivant nous ne trouvâmes que la maîtresse du logis. Le maître, nous dit-elle, était allé pêcher dans un lac voisin et ne devait revenir qu'à la brune. Je montrai du doigt à l'Indienne des tortues vautrées dans la vase à quelques pas de sa demeure et

manifestai l'intention de m'en rendre acquéreur. Mais elle secoua la tête et se refusa à toute transaction commerciale en l'absence de son seigneur.

En attendant l'arrivée de celui-ci et pour me distraire, j'inventoriai pièce à pièce le mobilier de la maison, je découvris toutes les jarres, fourrai la main dans tous les récipients, indiscrétion que la maîtresse de céans feignit de ne pas voir ou dédaigna de relever.

L'apparition du Schétibo pêcheur fut signalée par un de nos rameurs assis sur la berge. J'accourus à l'interjection *Yau*[1] qu'il proféra dans l'idiome Pano et qui manifestait sa certitude que l'individu en vue était un homme et non pas une femme[2].

UN DÉTAIL DE MŒURS SCHÉTIBOS.

D'abord je ne vis qu'un point noir à l'extrémité d'une courbe de la rivière ; puis ce point grossit rapidement, et je ne tardai pas à distinguer un canot monté par deux hommes. De leur côté, ceux-ci nous avaient aperçus et durent peser sur la rame, car l'embarcation vola sur l'eau comme une hirondelle, laissant derrière elle un sillage argenté. En arrivant, ils échouèrent leur pirogue.

[1] Oh ! ah ! eh !

[2] Cette interjection varie suivant le sexe de l'individu qui l'emploie et le sexe de l'individu à qui elle est adressée. Exemple : d'homme à homme, *yau !* d'homme à femme, *papau !* — de femme à homme, *tutuy !* — de femme à femme, *ñauñau !*

La pêche avait été bonne. Le fond du canot disparaissait sous des quartiers de lamantin et de menus poissons. Celui des deux Indiens que son facies sphérique, son sac à peu près propre et son rabat de perles fausses dénonçaient comme Schétibo et maître du logis, sauta à terre et, laissant à son compagnon très-déguenillé le soin du transport de la pêche, gravit lestement le talus où nous étions réunis. Aux salutations empressées de nos gens, il se contenta de répondre par un sourire et un signe de tête.

Sa femme le reçut au seuil du logis et lui donna à laver dans une calebasse. A défaut de serviette, elle lui offrit un bouquet de basilic des bois (*Ocymum*), qui servit au Schétibo à essuyer ses mains et à les parfumer. Ce détail de mœurs intimes avait je ne sais quoi de bucolique dont je fus à la fois surpris et charmé. C'était comme une fraîche page détachée du livre des Juges, un épisode du temps de Ruth et de Booz, temps heureux où les hommes, en récompense de leur honnêteté, vivaient l'âge des chênes et comme les chênes fleurissaient et fructifiaient pendant plusieurs siècles. Ces temps, hélas ! sont bien changés. Aujourd'hui, en atteignant la cinquantaine, l'homme cesse de verdoyer, porte lunettes, prend perruque, met du coton dans ses oreilles, voit ses dents tomber une à une et son dos se courber déjà vers la terre qui le réclame. Mais parlons de choses plus gaies.

Après le souper, dont la chair appétissante du lamantin avait fait les frais, je priai Julio de négocier avec notre hôte l'achat de six tortues, en échange desquelles j'offrais deux couteaux à manche de bois jaune et quatre hameçons de formats divers. Le troc ayant paru avantageux au Schétibo, fut accepté par lui, et l'affaire se conclut à notre satisfaction mutuelle. Il alla choisir dans la vase les plus beaux sujets de sa collection, incisa les quatre membranes pédiculaires de chacun d'eux qu'il assujettit avec un lien d'écorce, et, les ayant mis de la sorte dans l'impossibilité de se mouvoir, il les porta sur son dos jusqu'à l'embarcation, où il les arrima sans plus de soin que des écailles d'huîtres.

Comme cet acte de complaisance était en dehors de notre traité, je crus devoir le reconnaître par l'offre d'un verre de tafia que le Schétibo accepta sans se faire prier, et qu'il avala d'une seule gorgée. Jusque-là il avait dédaigné de se renseigner sur mon compte, jugeant à part lui que je n'en valais pas la peine ; mais dès qu'il eut goûté de ma liqueur, il changea d'avis et demanda tout bas à Julio qui j'étais, d'où je venais et où j'allais, questions auxquelles celui-ci satisfit de son mieux. Le fils de l'Ucayali parut ne rien comprendre aux titres d'annotateur errant et de *mamarrachista* (peintre barbouilleur) que me donna mon biographe ; mais cette incompréhension de ce qui m'était relatif, au lieu d'affaiblir la confiance de fraîche date que je lui inspirais, l'accrut au contraire ; car, après m'avoir demandé un second verre de tafia que je n'osai lui refuser, il me retira lestement de la bouche le cigare que je fumais et le mit dans la sienne.

Le sans-façon dont cet indigène usait envers moi ne put décider son compagnon de pêche à franchir la distance respectueuse qu'il avait établie entre nos personnes, et qu'il maintenait depuis son entrée au logis. Plusieurs fois il m'était arrivé de le regarder au visage, et soit que mes regards le troublassent ou lui déplussent, en les surprenant attachés sur lui, il s'était empressé de me tourner le dos. En outre, pendant le repas

où chacun de nous avait mis la main dans le plat banal pour y choisir le morceau à sa convenance, l'individu assis à l'écart s'était contenté des bribes d'aliments que la maîtresse du logis lui dispensait de temps en temps comme à un animal domestique. Intrigué par la contenance de ce commensal taciturne, je le montrai du doigt au Schétibo, qui comprit l'interrogation cachée sous le geste, et me répondit : *Remo*, en accompagnant ce mot d'un sourire qui mit à nu ses gencives noircies avec l'herbe *Yanamucu* [1]. Ce renseignement laconique n'eût pu me servir à grand'chose, si Julio, en sa qualité de drogman, ne l'avait complété.

L'homme en question appartenait à la tribu des Remos, dont le territoire, situé, comme on l'a pu voir, sur la rive droite de l'Ucayali, entre les rivières Apujau et Huatpua, fait face à celui des Conibos. Pris jeune par ceux-ci dans une invasion à main armée chez leurs voisins, il avait été troqué par eux avec le Schétibo contre un manche de couteau pourvu d'une moitié de lame. L'enfant avait suivi son nouveau maître et avait grandi près de lui.

Le sort de ces petits prisonniers de guerre n'est pas aussi rigoureux qu'on pourrait le supposer : ils participent à la vie de famille de leur patron, ont leur place au foyer près des enfants de celui-ci, et, devenus hommes, travaillent avec lui pour les besoins de la communauté. Dans les grandes pêches annuelles qui réunissent plusieurs individus de la même tribu, l'esclave, une fois la part de butin faite à la famille qu'il accompagne, reste possesseur des tortues ou du poisson qu'il a capturés et en trafique à son gré. Libre d'aller et de venir, sans autre joug apparent que celui de l'habitude qui le lie à ses maîtres, promptement oublieux d'ailleurs des lieux qui l'ont vu naître et des parents auxquels il doit le jour, sans regrets du passé et sans inquiétude de l'avenir, l'idée de fuir ne lui vient jamais à l'esprit. La demeure qu'il habite est devenue pour lui le nid, la patrie, l'univers.

Des années s'écoulent dans cette douce servitude, si l'accouplement de ces mots est permis ici; puis un jour vient où un événement, une catastrophe disperse sa famille d'adoption et le sépare d'elle. Resté seul, il choisit un site à sa convenance, y construit une hutte, recueille çà ou là une femelle errante comme lui, et fait souche d'hommes libres. Les couples de Chontaquiros, de Remos et même d'Amahuacas, établis sur le territoire des Schétibos, entre la Mission de Tierra-Blanca et l'embouchure de l'Ucayali, sont d'anciens esclaves que le temps, rédempteur sublime, a fini par affranchir.

L'Indien Remo, dont l'attitude et le mutisme m'avaient paru étranges, jouissait chez ses maîtres d'une entière liberté d'action. S'il s'était tenu à l'écart pendant le souper et n'avait pas mis comme les autres convives la main au plat, c'était, comme me dit Julio, par considération pour l'aristocratique couleur de mon épiderme, qui lui rappelait celle des missionnaires.

Bien que le motif allégué par mon ex-rapin me semblât aussi absurde que le scrupule de l'esclave, je ne voulus pas qu'il fût dit que ma peau, à défaut de mes actes,

[1] C'est le *Peperomia tinctorioides* dont il a été fait mention dans la *Revue des Indiens Conibos*.

avait porté préjudice à quelqu'un, et, profitant d'un moment où personne n'avait les yeux sur moi, je donnai au Remo un couteau et des hameçons pour le dédommager de la contrainte qu'il s'était imposée.

Le lendemain, en ouvrant les yeux, je remarquai que nos hôtes, y compris l'esclave Remo, avaient disparu, nous laissant seuls dans leur demeure. Cette coutume de l'indigène d'abandonner son toit au petit jour, coutume dont il m'est arrivé de parler quelquefois, mais sans donner aucune explication à son sujet, n'a d'autre cause qu'un besoin véhément d'aspirer l'air pur du dehors après une nuit passée sous sa moustiquaire, dont le tissu serré et presque imperméable [1] concentre l'acide carbonique exhalé par la respiration du dormeur, et permet à peine à l'air atmosphérique de s'y introduire pour atténuer l'action de ce gaz délétère. En outre, chaque moustiquaire n'est pas exclusivement affectée à un individu : nombre d'entre elles abritent sous leur cadre, avec le père, la mère et parfois un ou deux marmots, un lampion qui sert de veilleuse [2]. Or ce lampion, écuelle en terre pourvue d'une mèche, alimenté par de l'huile de lamantin non épurée, la même qui éclairait à Sarayacu nos travaux nocturnes et enduisait l'intérieur de nos fosses nasales d'une si riche couche de noir de fumée, ce lampion doit les asphyxier à moitié. De là le besoin impérieux qu'éprouvent, après huit heures de sommeil, les poumons de ces indigènes de fonctionner dans un milieu plus pur que celui de la moustiquaire, où leurs émanations corporelles, en se mêlant à l'odeur du lampion, doivent former un bouquet *sui generis* dont je n'essayerai pas de dégager par l'analyse les principes constitutifs.

A sept heures nous quittions la demeure des Schétibos et continuions notre route, décrivant de nombreux zigzags d'une rive à l'autre, pour aller reconnaître certains canaux qui communiquaient avec des lacs de l'intérieur. Vers midi, après avoir longé l'île de Santa-Maria et relevé le canal et le lac de ce nom, nous nous arrêtions pour déjeuner devant une berge d'ocre plantée de cécropias. Sur ce talus, trop élevé pour que les débordements de l'Ucayali pussent le couvrir, trois habitations de Piros-Chontaquiros étaient édifiées. Nous entrâmes dans la plus grande. Cinq individus, dont trois hommes et deux femmes, s'occupaient à en réparer la toiture. Si cette demeure, assez vaste du reste, n'avait ni l'élégance ni la sveltesse du fameux hangar de Sipa, dont un de nos dessins a reproduit l'aspect, le type des Chontaquiros que nous avions sous les yeux n'offrait non plus aucune ressemblance avec celui de nos anciens rameurs de Santa-Rosa. Au lieu du profil busqué et du nez en bec d'aigle de la race des hauts sommets, ceux-ci avaient le masque rond, bonasse et souriant des Conibos, et ce je

[1] L'étoffe, au sortir du métier, est lavée dans une décoction de rocou ou trempée dans une teinture brune qui resserre encore son tissu déjà très-serré.

[2] Ce n'est qu'à partir du territoire des Conibos, où commencent à se montrer les moustiques, que les indigènes usent de moustiquaires. Au delà de Paruitcha, où les moustiques sont à peu près inconnus, le lecteur a vu, comme nous, les Chontaquiros et les Antis dormir à terre et souvent en plein air, la tête cachée dans leur sac. L'usage d'un lampion allumé sous la moustiquaire a été adopté par les riverains de l'Ucayali en vue d'éloigner les tigres qui, pendant la nuit, viennent rôder autour de leurs demeures, presque toujours ouvertes à tous les vents. Quant à l'ampleur de la moustiquaire, elle varie suivant les ressources des individus. Certains habitants du Haut-Amazone ont de ces cadres d'étoffe sous lesquels peuvent dormir à l'aise huit à dix personnes.

ne sais quoi de trapu dans la taille et de lourd dans l'allure qui caractérise la famille Pano et toutes les tribus de sa descendance [1]. A ce changement radical du physique s'ajoutait la différence du langage. Ces Piros de l'Ucayali parlaient l'idiome des Panos.

Une pareille métamorphose bouleversa toutes mes idées. Que ces Indiens, enlevés jeunes à leur tribu, eussent désappris son idiome et appris celui de la nation au sein de laquelle ils avaient grandi, rien de plus simple à expliquer et de plus facile à comprendre. Mais que leur type originel se fût incarné dans un type voisin, voilà ce qui dépassait mon intelligence. Dans cette occurrence, j'eus recours à Julio, qui me donna complaisamment le mot du rébus anthropologique. Ces indigènes, que je croyais issus de père et de mère Chontaquiros, n'étaient que les fils d'un Piro autrefois esclave, lequel s'était uni à une femme de la tribu des Schétibos. Seulement, chez les enfants nés de cette union, le type de la mère avait prévalu sur celui du père au point de l'annuler. Le type de ce dernier devait-il reparaître à la génération suivante?

HABITATION DE PIROS-CHONTAQUIROS.

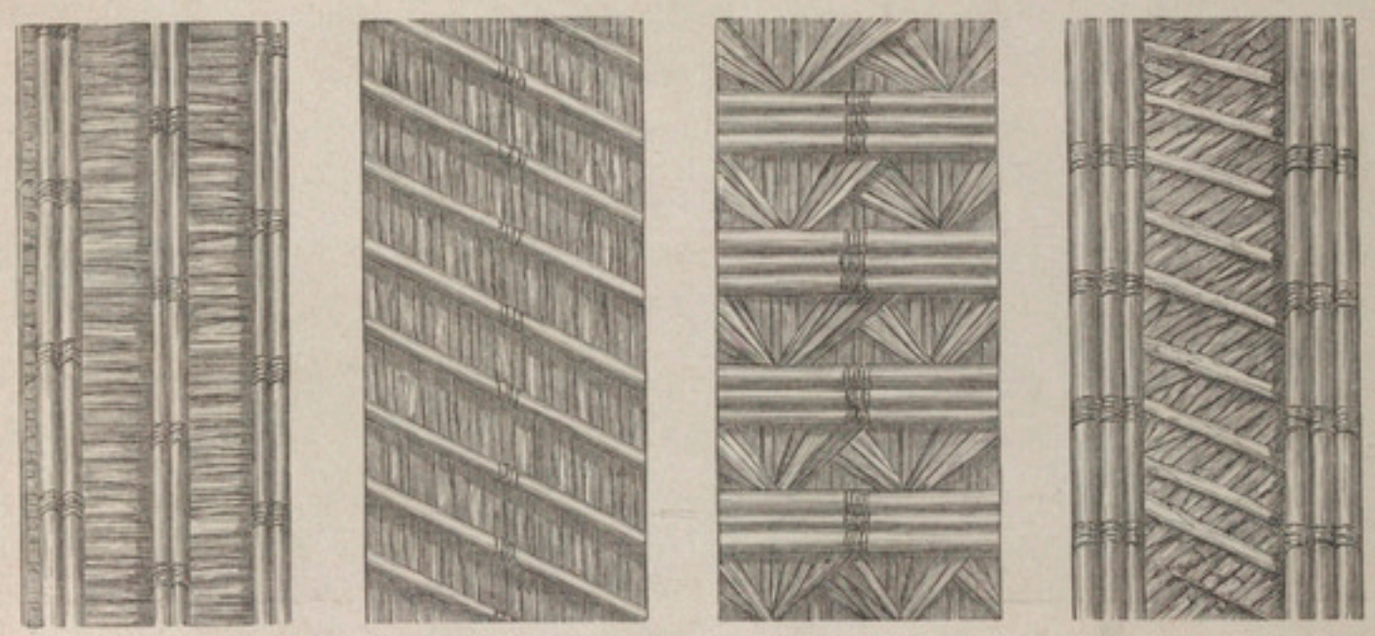
En attendant que la question fût résolue, je m'amusai à regarder les pseudo-Chontaquiros, qui, distraits un moment par notre arrivée, s'étaient remis à leur besogne. Cette besogne consistait à choisir dans un tas de palmes des palmes d'une longueur égale, à les superposer par paires et à relier leurs pétioles au moyen de la liane Tamsi [2], qui, par sa rondeur, sa souplesse et sa ténuité, peut remplacer notre ficelle. Ce genre de travail, auquel les hommes et les femmes se livraient conjointement, eut le double avantage de distraire agréablement nos yeux pendant le repas, et de rappeler à notre mémoire certaine promesse faite au lecteur de lui donner un spécimen des divers genres de toiture usités dans la plaine du Sacrement. Cette promesse, nous ne l'avions

[1] En nous arrêtant un instant à ces affinités mystérieuses qu'a le visage humain avec la face de certains animaux, nous remarquerons que le *facies* de la race des hauts sommets rappelle, par les lignes et l'expression, l'oiseau de proie du genre noble, et que le masque de la race Pano a la plus grande analogie avec la face du Bradypède connu sous le nom d'*Aï* ou paresseux.

[2] *Clitoria minima scandens.*

pas oubliée ; seulement l'occasion de la tenir ne s'était pas encore offerte. Mais voilà que la chauve déesse passe à notre portée, et nous nous empressons de la saisir par le peu de cheveux que lui donnent les mythologues.

Les quatre appareils de toiture reproduits par notre dessin, et dont on retrouve l'emploi dans les habitations, couvents et églises des Missions de la plaine du Sacrement, n'ont pas été inventés par les missionnaires, comme on pourrait le croire, et remontent au temps de la première occupation de ces contrées par les hordes voyageuses de l'autre hémisphère [1]. Si nous ne retrouvons pas chez leurs descendants actuels l'emploi simultané de ces appareils, ce n'est pas que ces indigènes en aient perdu le secret, mais seulement parce que depuis un siècle environ les Missions de l'Ucayali et leurs néophytes ont fait dans un périmètre de cinquante lieues une telle consommation de palmiers et de palmes, que la nature, quelque empressement qu'elle mît à réparer ses pertes, n'a pu parvenir à balancer le passif par l'actif et à rétablir l'équilibre entre la consommation et le produit. De nos jours, l'indigène, obligé d'aller chercher au loin



APPAREILS DE TOITURES EN USAGE DANS LA PLAINE DU SACREMENT.

les palmes nécessaires au toitage de sa demeure, et reculant devant le travail que lui imposent la recherche de ces palmes, leur coupe et surtout leur transport, a choisi parmi les genres de toiture indifféremment employés par ses devanciers ceux qui nécessitaient le moins de matériaux.

Les appareils n°s 1 et 2 de notre dessin, appelés *yarina-yepuë* et *hunguravé*, du nom des palmiers qui y sont affectés, ont paru aux constructeurs indigènes les plus simples de tous et les moins dispendieux. Ce sont ceux qu'on trouve employés dans leurs demeures, depuis le territoire des Chontaquiros jusqu'à l'embouchure de l'Ucayali. Dans ces appareils, qui n'exigent qu'une couche de palmes, quatre pétioles juxtaposés sont reliés par des lianes et les folioles des palmes croisées ou nattées. La durée des toitures construites dans ces deux genres d'appareils est de cinq ans. Passé ce temps, des gouttières se déclarent dans le faîtage, qu'il devient urgent de renouveler.

[1] On les trouve encore employés aujourd'hui [par les naturels de] l'Océanie, du Havre Dorey, de Tonga-Tabou, Bea, Viti, etc., ainsi que nous l'avons dit dans notre monographie des Incas du Pérou.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPR.

PALMIERS DE L'UCAYALI-AMAZONE.

Les appareils nos 3 et 4, appelés *yarina* et *schimba*, sont généralement employés par les missionnaires dans leurs constructions. Deux couches de palmes sont nécessaires au premier, trois couches au second. Les toitures construites dans l'appareil *yarina*, où les trois pétioles apparents dans notre dessin sont renforcés par trois autres pétioles placés au-dessus dans l'intervalle rempli par les folioles, ces toitures durent huit ans. L'appareil *schimba*, qui, à en juger par notre dessin, semble le plus simple, est formé de trois couches de palmes superposées. Les pétioles y sont placés obliquement et renforcés par d'autres pétioles placés au-dessus dans les vides formés par l'écartement des premiers. Les toitures construites dans ce quatrième appareil durent quinze années.

Les préparatifs auxquels donne lieu l'approvisionnement de palmes nécessaires à la toiture d'un grand édifice, église ou couvent, étonneraient ceux qui nous lisent, s'ils en étaient témoins. Un convoi de sept à huit pirogues et d'une trentaine de néophytes est affecté à cette opération. Des provisions solides et liquides ont été préparées huit jours à l'avance par les ménagères ; puis, l'heure du départ venue, la flottille quitte le port accompagnée des vœux et des hourras de l'assistance et se dirige vers l'Ucayali. Après quinze ou vingt lieues faites en aval ou en amont de la rivière, une exploration minutieuse des lacs et des canaux de ses deux rives et une absence de vingt jours à un mois, l'expédition rentre à la Mission, traînant à la remorque trois ou quatre pirogues chargées de palmes. Or, après avoir dit que cent palmes d'une belle venue sont plus que suffisantes pour encombrer une pirogue, supposons que les quatre cents palmes recueillies en chemin, et qui représentent la dépouille de quarante-cinq à cinquante palmiers [1], soient employées selon les règles de l'appareil *schimba*, c'est-à-dire à raison de trois palmes superposées ; pour peu que l'édifice, église ou couvent, auquel elles sont destinées, ait cinquante mètres de longueur sur une largeur relative [2], un arithméticien quelconque peut calculer ce qu'il faudra de palmes pour couvrir les deux pans de cette toiture. De là d'interminables délais dans l'achèvement d'un de ces édifices, dont les murailles en pisé sont construites en quinze jours, tandis que leur toiture n'est achevée qu'après un an ou dix-huit mois de travaux et de courses.

Et maintenant que le lecteur en sait autant que nous sur la matière, sautons à bas de ces toitures indigènes, où, l'équerre et le mètre à la main, nous sommes resté trop longtemps, et reprenons avec le fil du courant de l'Ucayali la suite de nos observations journalières.

Le huitième jour de notre départ de Tierra-Blanca, nous relevions sur la rive gauche l'entrée du canal Sapote [3], qui nous fournit un joli motif d'aquarelle. Ce canal,

[1] Dans les genres de palmiers exclusivement affectés aux toitures, il en est de plus ou moins feuillus. Ainsi les individus du genre *Metroxylon* ont de 6 à 7 feuilles, les *Oreodoxas* de 7 à 8, les *Acrocomias* de 7 à 9, les *Nipas* de 12 à 15, etc., etc.

[2] Le couvent de Sarayacu a cinquante-sept mètres de longueur sur dix mètres de largeur.

[3] Ce nom de *Sapote* lui vient d'un arbre de la famille des Sapotées (l'*Achras Sapota*) que les anciens Cocamas plantaient autour de leurs demeures à cause de ses fruits dont ils étaient particulièrement friands. L'*Achras Sapota* est très-commun dans les vallées orientales du Pérou, où les Quechuas l'appellent *lucema*. Nous ne saurions mieux comparer ses fruits, jaunes, pâteux et doux, qu'à un jaune d'œuf bouilli et sucré.

alimenté par l'Ucayali, et dont l'embouchure est ombragée par de beaux arbres se joignant par leur cime, coupe l'angle Nord-Est de la plaine du Sacrement et fait communiquer l'Ucayali avec le Marañon. Il y a soixante ans environ que des hasards géologiques ont ouvert ce canal sur l'emplacement duquel s'élevaient autrefois des malocas ou villages d'Indiens Cocamas.

Après cinq lieues de navigation dans l'intérieur du canal Sapote, on débouche dans un lac d'une lieue de tour, auquel s'ajuste un second canal qui conduit au lac Pitirca. De ce lac formé par les petites rivières de Yanacu et d'Imotecua, issues toutes deux des derniers versants de la Sierra de San-Carlos, qui s'affaisse et rentre en terre à cet endroit, de ce lac Pitirca on entre dans un canal large de vingt-cinq à trente mètres, long de quatorze lieues et alimenté par le Marañon. Les commerçants des villages du Huallaga, qui viennent échanger dans les Missions de la plaine du Sacrement leurs tocuyos, lonas, poisons de chasse et chapeaux de paille contre du poisson salé, de la salsepareille, etc., prennent habituellement ce chemin de traverse, qui leur évite la fatigue de refouler les terribles courants de l'Ucayali à son embouchure et abrége leur route de quelque soixante-dix lieues.

En face de l'entrée du canal Sapote, sur la rive droite de l'Ucayali, s'étendait autrefois une plage de sable, que rien n'eût distinguée de ses voisines sans le souvenir de mort qu'elle rappelait. Cette plage avait été le théâtre d'une exécution criminelle. Dans une traversée du Huallaga à l'Ucayali, trois néophytes ayant assassiné leur missionnaire y avaient été branchés haut et court à un capiruna par ordre des Jésuites. Comme les cartes du dix-huitième siècle désignaient cet endroit par le nom de *playa de los Ahorcados* (plage des Pendus), les géographes de nos jours ont cru devoir le lui conserver, et nous la retrouvons sur la carte à grand point de Brué-Dufour, édition 1856. Il est vrai que nous l'y retrouvons à vingt lieues Sud de son emplacement véritable, ce qui serait une calamité géographique, si cette plage des Pendus existait encore ; mais elle a disparu de la rivière comme l'épisode lugubre qu'elle rappelait s'est effacé du souvenir des riverains. Sur l'emplacement qu'elle occupa longtemps, s'étendent aujourd'hui l'île et la moyuna (détroit) de Huaraya. Puisse notre renseignement servir aux éditeurs d'une prochaine carte de l'Amérique méridionale !

Onze lieues séparent l'entrée du canal Sapote de celle du canal Pucati ou Pocati, ainsi qu'on l'écrit à tort de nos jours. Pucati, comme son voisin, est un chemin de traverse qui coupe la plaine du Sacrement et fait communiquer les eaux de l'Ucayali avec celles du Marañon. De grands et beaux arbres qui ombragent l'entrée de ce canal donnent au passant l'envie de le remonter et semblent lui promettre une navigation charmante. Mais ce programme, menteur comme tous les programmes, ne tient aucune des promesses qu'il fait. Les rives du canal, à une demi-lieue de son embouchure, sont complétement dégarnies d'arbres et d'arbrisseaux, et, sous les plantes aquatiques qui obstruent son cours, d'innombrables légions de moustiques guettent, pour l'assaillir, l'imprudent qui met le pied sur leurs domaines.

Sans souci de la lutte inégale qu'il allait engager contre ces insectes buveurs de

CANAL SAPOTE.

sang, mon pilote était d'avis d'entrer dans ce canal, afin d'éviter à ses hommes la fatigue de tourner l'embouchure de l'Ucayali et de refouler le courant du Marañon pour atteindre Nauta. En toute autre occurrence, je l'eusse laissé faire ; mais j'avais à relever sur la rive opposée la direction de la rivière Tapichi, et, malgré mon envie d'être agréable à Julio, comme son projet de navigation intérieure contrecarrait mes plans, non-seulement je l'engageai à y renoncer, mais je lui donnai l'ordre de rallier la rive droite, où, sur la foi d'une carte dressée par le révérend père Sobreviela, et que j'avais étalée devant moi, je comptais apercevoir, par le travers du canal Pucati, la rivière Tapichi, habitée par les Indiens Mayorunas.

Mais le père Sobreviela, s'il joignait aux dons de l'apôtre les qualités du missionnaire, devait être assez faible en cartographie, car nous continuâmes d'avancer sans qu'un affluent, si maigre qu'il fût, vînt se joindre à l'Ucayali. Julio, que je consultai là-

RÊVERIE AU CRÉPUSCULE.

dessus, parut éprouver une joie maligne à m'apprendre que la rivière en question ne se montrerait que le lendemain, vu qu'une courbe de l'Ucayali de plus de trois lieues de longueur nous en séparait encore et que le soleil, déjà très-bas à l'horizon, indiquait que le jour allait bientôt finir.

En attendant que nous eussions atteint l'île Pucati, où j'avais résolu de passer la nuit, je grimpai sur le pamacari de la pirogue, et, couché sur le dos, je regardai en fumant un cigare le ciel passer du rouge enflammé au bleu sombre et les étoiles s'allumer une à une dans les champs de l'éther. Grimper sur le pamacari d'une pirogue en marche, et y rester dans l'attitude d'un poisson échoué, est un prodige d'équilibre qu'on ne parvient à accomplir qu'après un long voyage et une connaissance approfondie des allures de la volage embarcation. Plus d'un acrobate de profession, plus d'un gymnaste ou d'un clown renommé échouerait dans cette tentative et ne réussirait qu'à faire

capoter la pirogue et à se voir coiffé par elle ; aussi ce tour d'adresse que j'exécutais tous les jours au coucher du soleil, est-il un de mes beaux triomphes, et celui que j'enregistre avec le plus d'orgueil.

Le quart d'heure de rêverie que je m'accordais chaque soir était comme une récompense de mon labeur de la journée. Non-seulement il distrayait mes yeux de la répétition monotone des forêts et des eaux et permettait à ma pensée de vagabonder dans l'espace, mais il me procurait l'avantage de respirer un air plus frais que celui du pamacari, sous lequel la chaleur du jour s'était concentrée avec l'odeur des restes du dernier repas et le fumet des animaux de ma ménagerie.

Ici, j'aurais le droit, comme tant d'autres, de substituer à mon texte une page de points pour avertir le lecteur que le moment de rêverie que j'achève de mentionner m'appartient en propre et n'a rien de commun avec la marche et les incidents du voyage ; mais, outre qu'une telle page ferait longueur dans ce récit et ressemblerait trop à la livrée classique dont un auteur revêt les idées et les mots qu'il n'ose avouer en public, je craindrais de froisser par cette réticence un esprit chatouilleux et de m'attirer de sa part quelque réflexion anonyme, mais mortifiante, dans le genre de celles que le facteur postal m'apporte quelquefois dans des lettres bien et dûment timbrées, mais non pas toujours affranchies.

Mieux vaut donc, pour cette fois, et une fois n'est pas coutume, employer le quart d'heure que d'habitude je consacrais à rêvasser, à causer de géographie avec le lecteur ou plutôt à lui signaler une erreur géographique qui date de 1617, et que la tradition a si fidèlement perpétuée qu'on la trouve sans la chercher sur les cartes les plus modernes.

Cette erreur a trait à une rivière du nom de Paro, que les cartographes font naître aux environs des Andes d'Avisca, courir parallèlement à l'Ucayali et confluer avec lui par six degrés de latitude, un peu plus, un peu moins. Avant de passer outre, disons qu'aucune rivière de ce nom n'exista jamais dans le voisinage de l'Ucayali, et que c'est au même Ucayali et non à un cours d'eau voisin que les tribus de la plaine du Sacrement donnaient autrefois ce nom de Paro ou d'Apu-Paro — Grand-Paro, — et cela à partir de sa jonction avec le Pachitea jusqu'à son entrée dans le Marañon.

En 1687, par suite d'un procès intenté par les Franciscains de Lima aux Jésuites de Quito, et dont il nous est arrivé de parler en traitant des sources de l'Apurimac, la *Real Audiencia* de Quito ayant demandé pour baser le jugement qu'elle était appelée à rendre dans cette affaire, qu'une carte des lieux lui fût présentée, les Jésuites chargèrent un missionnaire de leur ordre, le père Samuel Fritz, de dresser cette carte. Celui-ci, qui ne connaissait qu'imparfaitement la partie du pays que nous traversons [1], recou-

[1] Chez le père Samuel Fritz, cette connaissance imparfaite d'une contrée qu'il n'habitait pas et qu'il avait à tracer sur papier n'a rien qui nous étonne. Mais ce qui nous étonna fort, ce fut de voir le révérend Plaza, qui l'habitait depuis cinquante et un ans et qui disait l'avoir parcourue en tous sens, nous soutenir un jour de cet air convaincu qui ne souffre pas de réplique, que la rivière Ega ou Teffé, affluent de la rive droite de l'Amazone, et la rivière Japura ou Grand Caqueta, affluent de sa rive gauche, n'étaient qu'une seule et même rivière sous des noms différents.

rut à l'expérience des uns, consulta l'opinion des autres, et comme une version accréditée par les premiers explorateurs de la plaine du Sacrement plaçait dans le voisinage de l'Ucayali une rivière venue de l'intérieur des terres et apportant à ce dernier le tribut de ses eaux, le géographe, sur la foi de cette version, donna le nom de Paro à une rivière qu'il ne connaissait que par ouï-dire et la fit confluer avec l'Ucayali sous le sixième degré de latitude. Le crédit dont les Jésuites jouissaient alors dans le monde savant, fut cause qu'on adopta sans examen la carte dressée par le père Samuel Fritz [1], carte erronée que devaient reproduire plus tard, avec des variantes, Spix et Martius, Arrowsmith, d'Orbigny, Brué-Dufour, etc.

Après avoir signalé cette vieille erreur, il nous reste à dire à quelle cause elle était due.

Au commencement de ce siècle, il existait encore sur la rive droite de l'Ucayali, à l'endroit où les géographes précités placent une rivière que l'un appelle Beni, l'autre Paro, et un autre Paucartampu, il existait, disons-nous, un large canal alimenté par les eaux de l'Ucayali et qui s'allait perdre au loin dans les terres. Ce canal, que des tracés manuscrits du siècle dernier et, d'après eux, la carte du Pérou dressée en 1826 par ordre de Simon Bolivar, désignent pertinemment par cette phrase : *Caño grande que corre para el Este* — Grand canal qui court à l'Est, — ce canal n'était qu'un de ces tipichcas dont nous avons expliqué l'origine et que l'Ucayali avait formé en désertant son lit pour courir à l'Ouest.

Ce tipichca dont nous ne saurions préciser la date de la formation, mais qui remontait au moins à 1670, puisque les premiers explorateurs de la plaine du Sacrement l'avaient pris pour une rivière, et qu'en 1687 le père Samuel Fritz en faisait un affluent de l'Ucayali, ce tipichca parut également à tous les religieux qui leur succédèrent et qui se contentaient de le relever en passant, mais sans oser s'y introduire, une rivière venue de l'intérieur des terres [2]. Or, comme à cette époque on ignorait encore et même on ignora longtemps après le confluent de certains cours d'eau issus des Andes orientales du Pérou, notre tipichca devint, au gré des géographes qui copiaient les missionnaires et paraphrasaient leurs versions, une rivière Beni [3], Paro ou Paucartampu, tributaire de l'Ucayali.

Aujourd'hui pareille erreur n'est plus possible. Le tipichca, cause innocente de tout ce bruit, a été obstrué par des éboulements partiels, puis a fini par se tarir, et la

[1] C'est au même père Samuel Fritz qu'on doit d'avoir cru pendant un siècle et demi que le Tunguragua, ou Haut-Marañon, était le véritable tronc de l'Amazone.

[2] En y regardant avec plus d'attention, ils eussent vu que la direction du courant de ce canal était d'Ouest à Est et non pas d'Est à Ouest. Mais chez des gens simples d'esprit pour la plupart, pareille inadvertance se conçoit d'autant mieux et est d'autant plus excusable, qu'un savant délégué par le gouvernement français, un des quarante immortels de l'époque, La Condamine, est tombé dans la même erreur, comme nous le verrons plus tard, en prenant les canaux de l'Arênapo pour les bouches du Japura et donnant plusieurs embouchures à la rivière des Purus, qui n'en eut jamais qu'une.

[3] On sait aujourd'hui que le *Beni* s'unit au Mamoré-Guaporé pour former le Madeira, que le nom de *Paro* n'a jamais été donné par les indigènes qu'au seul Ucayali, et que la rivière *Paucartampu*, tour à tour appelée Paucartampu, Arasa, Mapocho, vient, sous le nom de Camisia, se jeter dans l'Ucayali à l'endroit désigné sur une de nos cartes.

végétation l'a recouvert. Bien que MM. Smith et Lowe, par respect pour la tradition, aient cru devoir placer dans le fragment de carte qu'ils ont donné de l'Ucayali un bout de cet ancien canal, nous proposons de lui retirer désormais sur la carte générale de cette Amérique la place qu'il a trop longtemps occupée.

Après une assez bonne nuit passée sur les plages de l'île Pucati, nous allâmes reconnaître la rivière Tapichi, dernier affluent de l'Ucayali. Ce cours d'eau, large de cent mètres à son embouchure, mais n'ayant guère plus de vingt mètres à une lieue dans l'intérieur, est formé, au dire des Sensis, par la réunion de deux petites rivières

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE TAPICHI

sorties du versant Nord de la Sierra de Cuntamana. Les Brésiliens du Haut-Amazone, qui l'appellent *Javarisinho* ou petit Javary, le considèrent — mais à tort — comme un bras du grand Javary, dont l'embouchure, au dix-huitième siècle, formait la limite territoriale du Pérou et du Brésil [1]. Les rives du Tapichi sont habitées par les Indiens Mayorunas, dont le territoire s'étend à travers les forêts jusqu'à la rive gauche du Javary.

Nous avouons ne rien savoir de l'historiographe, du missionnaire ou du touriste,

[1] Nous donnerons quelques détails à ce sujet, en passant devant l'embouchure du Javary.

qui le premier qualifia de *Mayorunas* les sauvages habitants de cette rivière Tapichi ; mais l'accouplement des mots quechuas *mayu* — rivière — et *runa* — homme — a exercé plus d'une fois notre sagacité. Pourquoi en effet la dénomination d'hommes de rivière donnée à ces indigènes? — Est-ce parce qu'ils ne se hasardent jamais sur l'Ucayali, qu'ils ne possèdent ni canots ni pirogues, et n'ont pour franchir les ruisseaux qui sillonnent leur territoire que des troncs d'arbre qu'ils chevauchent ou de petits radeaux sur lesquels ils s'accroupissent et qu'ils manœuvrent au moyen d'une perche? — Le lecteur pourra conclure à cet égard.

Les récits des premiers missionnaires de l'Ucayali où il est question de *barbes touffues* qui ombragent la face des Mayorunas, ces récits continuent de jouir d'un certain crédit auprès de nos ethnographes, qui les encadrent volontiers dans chaque nouvelle édition de leur œuvre, certains qu'ils sont, ou qu'ils paraissent être, que le public les relira toujours avec plaisir. Un de nos voyageurs français, le plus frais en date, a rappelé en 1861 cette intéressante particularité, qui dans sa bouche nous surprit d'autant plus, que six degrés de longitude le séparaient du pays des Mayorunas, et qu'à cette distance il lui était difficile de juger *de visu* si ces Indiens avaient, comme il le dit, *la barbe aussi épaisse que les Espagnols*.

A cette allégation tant soit peu risquée, ce même voyageur, dont il nous arrivera probablement de parler encore, charmé que nous sommes de trouver chez lui cette foi robuste que nous possédions autrefois, mais que nous avons perdue au frottement des hommes et des choses, à cette allégation, le même voyageur ajoute avec l'aplomb naïf de la jeunesse qui ne recule devant aucune énormité : « Que les Indiens Mayorunas *descendent* des soldats espagnols qui en 1560 se fixèrent dans la contrée après le meurtre du capitaine Pedro de Ursua. »

Ce capitaine Pedro de Ursua, dont nous avons eu l'occasion de parler dans notre monographie des Antis, était un des hardis compagnons de Pizarre. Parti de Cuzco, à la tête d'une troupe d'aventuriers, pour découvrir l'Énim, le Païtiti, l'El Dorado, ou, à défaut de ces empires, le lac de la Parima dont les eaux étaient d'or liquide, ce capitaine fut assassiné en chemin par Lopez de Aguirre, son lieutenant.

La cause de ce crime est aussi vaguement indiquée par les historiographes espagnols que l'itinéraire suivi par les aventuriers [1]. Les uns l'attribuent chez Aguirre au désir de rester seul chef de l'expédition ; d'autres y voient une combinaison pour débarrasser d'un époux incommode — la belle Inès — et se rapprocher d'elle. Sans perdre notre temps à rechercher le mobile du crime, disons que Lopez de Aguirre l'expia plus tard par le supplice de la horca, et qu'après la mort du capitaine Pedro de Ursua, ses soldats s'étant débandés, une partie d'entre eux se fixèrent sur la rive droite du Haut-Amazone, dans l'espace compris entre l'embouchure de l'Ucayali et celle du Javary. Là,

[1] Certains les font entrer dans l'Amazone par la rivière *Jurua*, d'autres par le *Jutahy*. Remarquons en passant que les sources de ces deux rivières sont encore inconnues. Une troisième version, et celle-ci est la plus vraisemblable, fait entrer Pedro de Ursua et ses compagnons dans le Haut-Amazone ou Marañon par la rivière Huallaga.

leur admission parmi les Indiens Mayorunas et le contact qui s'ensuivit purent doter des traits et de la barbe de leurs pères quelques enfants qui naquirent de ces unions; mais les Espagnols s'éteignirent, et depuis trois siècles leur sang infusé dans les veines de quelques indigènes s'est si bien dissous dans le grand courant primitif, que le type espagnol, caractérisé par la régularité des traits et la barbe, a disparu de chez les Mayorunas, ou n'est resté chez quelques-uns d'entre eux qu'à l'état d'ébauche vague ou de médaille fruste.

Au reste, nous verrons plus tard des Mayorunas chez leurs voisins et amis les Marahuas du Haut-Amazone, et comme nous profiterons de l'occasion pour croquer quelques-uns de ces indigènes, le lecteur pourra juger, avec ou sans lunettes, de leur ressemblance avec les soldats espagnols, leurs hôtes du seizième siècle.

En attendant que le moment soit venu de faire plus ample connaissance avec ces hommes de rivière — puisque telle est la qualification qu'on leur a donnée, — disons que jusqu'à ce jour ils ont refusé de nouer des relations de voisinage et d'amitié avec les Missionnaires et les Missions. D'humeur farouche et insociable, profondément dédaigneux d'ailleurs d'une civilisation représentée par les trafiquants de poisson salé qui remontent ou descendent l'Ucayali et le Marañon, ils vivent retranchés dans leur barbarie, comme les moules des lacs de l'intérieur dans leurs valves obscures; puis, comme il leur est arrivé autrefois — la date de l'époque importe peu — de repousser assez brutalement les avances que des cholos de la contrée tentaient de leur faire, ceux-ci, furieux du mépris que leur témoignaient des « chiens d'infidèles », les ont traités publiquement d'anthropophages, ce qui est la plus grosse injure qu'un chrétien du pays puisse faire à un homme des bois. Ce mot imprudemment lâché n'a pas été perdu. Aujourd'hui pour tous les riverains de l'Ucayali et du Haut-Amazone les Mayorunas ne vivent que de chair humaine.

A quelques jets de flèche de l'embouchure du rio Tapichi, la scène dont nous fûmes témoins me fit oublier momentanément les Mayorunas, leurs barbes apocryphes et leur anthropophagie non prouvée. Notre pirogue côtoyait en ce moment une langue de terre plantée de chilcas et de ces saules nains propres aux terrains bas de l'Ucayali. A travers le feuillage de ces arbustes, on découvrait l'entrée d'une petite gorge où coulait sans bruit un filet d'eau claire qui piquait l'ombre bleue de quelques paillettes d'argent.

Comme nous allions doubler ce promontoire, un clapotement de l'eau et un craquement des branchages attirèrent en même temps l'attention de nos gens. D'un commun accord ils cessèrent de ramer et de pagayer, et, s'accrochant aux branches d'un saule, arrêtèrent l'élan de l'embarcation. Ce qu'ils voyaient derrière ce rideau de verdure et qu'il me fut donné de voir comme eux, eût ravi d'aise notre sculpteur Barye et les *animaliers* de son école.

A vingt pas de nous, sur la berge d'en face, élevée de deux à trois pieds, un jaguar de la grande espèce, — *Yahuaraté pacoa sororoca*, — au pelage fauve et magnifiquement ocellé, était fièrement campé sur ses quatre pattes, les oreilles droites, le corps immo-

bile et dans une attitude de chien d'arrêt devant l'oiseau, qui mettait en relief ses formes robustes et gracieuses; les yeux de la bête, pareils à deux disques d'or clair, suivaient avec une implacable fixité tous les mouvements d'un pauvre lamantin occupé à broyer sous ses dents à couronne plate des tiges de faux maïs et de plantain d'eau qui croissaient en ce lieu.

A un moment donné et comme le cétacé élevait au-dessus de l'eau sa tête difforme, le jaguar se laissa choir sur lui et, lui enfonçant dans les plis du col les ongles de sa patte gauche, lui tamponna le mufle avec ceux de la droite et le retint sous l'eau pour

LE TIGRE ET LE LAMANTIN.

l'empêcher de respirer. Le lamantin, se sentant étouffer, fit un bond terrible pour se débarrasser de son adversaire; mais il avait affaire à forte partie, et le jaguar, plongeant et émergeant tour à tour, selon que les soubresauts désespérés de sa victime l'entraînaient sous l'eau ou le ramenaient à la surface, le jaguar ne le lâcha pas. Cette lutte inégale dura quelques minutes, puis les mouvements du lamantin se ralentirent, et bientôt il ne bougea plus. Il était mort. Alors le jaguar sortit de l'eau à reculons, s'assit sur son derrière, et, arc-bouté sur une patte, parvint avec les crochets de l'autre à haler sur la berge l'énorme cétacé, dont le mufle et le col étaient sillonnés de blessures. Notre attention était si grande, — je dis notre, car mes gens avouaient n'avoir

jamais assisté à un combat pareil, — que le jaguar qui venait de pousser un rauquement particulier, comme pour appeler une femelle ou des petits, allait disparaître avec sa capture, si à ce moment un des rameurs n'eût rompu le charme en bandant son arc et en envoyant au félin une flèche qui passa près de lui et s'alla planter dans un tronc voisin. Surpris par cette agression, l'animal fit un bond de côté et darda sur le rideau de saules qui nous cachait, ses yeux ronds dont le jaune était devenu rouge. Une seconde flèche qui ne le toucha pas plus que la première, les cris des rameurs et la qualification de *sua-sua* — double voleur — que lui donnait à pleins poumons le vieux Julio, le décidèrent enfin à s'éloigner. Avant de disparaître, il tourna une dernière fois la tête de notre côté et regarda le lamantin gisant sur la berge, comme s'il regrettait d'abandonner à des intrus une proie si vaillamment conquise.

Le corps du cétacé fut coupé par quartiers et boucané sur les lieux au moyen d'un gril de branchages. Pendant que mes hommes se livraient à cette besogne, je m'enfonçai dans le fourré, au risque d'y rencontrer le jaguar pêcheur et d'avoir personnellement à lui rendre compte du dol commis par mes gens à son préjudice. Mais la bête avait disparu, et je n'aperçus d'autres êtres vivants que de grands sphinx au manteau gris frangé de bleu, qui voletaient d'un arbre à l'autre avec cette allure indécise propre aux chauves-souris et aux papillons crépusculaires.

Tout en marchant devant moi comme Ésope et ramassant çà et là une fleur à corolle caduque, un fruit sec, baie, silique ou capsule, tombé du faîte des grands arbres dont le feuillage interceptait la vue du ciel, j'arrivai devant un groupe de sandis, le *Galactodendron utile* des savants, qui me rappela mon séjour à Tierra-Blanca, le fourmilier tué par un tigre, et le tigre occis à son tour par un néophyte de la Mission. L'occasion était belle pour philosopher sur la création toujours en lutte, sur les créatures toujours en guerre, pour compter un à un les anneaux de cette chaîne de destruction qui commence à l'infusoire et finit à l'homme, et conclure en reculant épouvanté devant la Force aveugle ou tombant à genoux devant l'Intelligence suprême, si terrifiante dans ses causes, si sublime dans ses effets, qui fit ressortir l'ordre, l'harmonie, la beauté, l'indestructibilité de cet univers du combat acharné des éléments qui le composent, de la destruction incessante des êtres qui le peuplent. Mais ces pensées, quelque attrayantes qu'elles fussent, s'évanouirent devant un désir subit qui me vint d'entailler le tronc d'un sandi et de faire couler sa séve. J'allai prendre dans la pirogue une hache et une calebasse, et, choisissant le plus robuste des lactifères, je brandis mon arme et lui en assenai un coup terrible. L'arbre, frappé au cœur, gémit comme celui de la forêt du Tasse; la séve apparut aux lèvres de sa blessure, en tomba d'abord goutte à goutte, puis, coulant bientôt sans interruption, s'épancha jusqu'à terre, où sa blancheur contrasta vivement avec le rouge brun du sol et le vert velouté des mousses. Un instant je m'amusai de cette opposition de teintes; puis j'appliquai ma calebasse au bord de la plaie du sandi, et, recueillant sa séve lactée, j'en bus quelques gorgées.

Ce lait gras, épais et d'une blancheur de céruse au sortir de l'arbre, jaunit promptement à l'air et se coagule au bout de quelques heures. D'abord très-sucré au goût,

il ne tarde pas à laisser dans la bouche une saveur amère et désagréable. Les prétendus effets d'ivresse et de sommeil qu'on lui attribue n'ont jamais existé que dans l'imagination des gens épris du merveilleux [1]. Plusieurs fois il nous est arrivé d'en boire, mais sans remarquer que notre cerveau fût surexcité, notre raison troublée, et que le besoin de dormir se fît sentir chez nous. Tout ce que nous pouvons dire de ce liquide qui nous répugna toujours un peu, et dont nous ne bûmes jamais que pour expérimenter sur nous-même les divers effets qu'on lui attribue, c'est que sa viscosité singulière, comparable à une forte dissolution de gomme arabique, nous obligeait, chaque fois que nous en goûtions, à nous laver immédiatement à grande eau pour débarrasser nos lèvres d'une glu qui menaçait de les clore à jamais.

Quant aux qualités nutritives de ce lait végétal, que la nature, comme la vache rousse du poëte, dispense de ses généreuses mamelles aux indigènes du Vénézuela, si l'on en croit Humboldt et A. de Jussieu, nous ne pouvons que féliciter les habitants de cette contrée d'avoir toujours à portée de leur bouche un pareil aliment. Si les riverains de la plaine du Sacrement, moins civilisés que les Vénézuelanos, n'usent pas encore de ce lait pour fortifier leur estomac, ils s'en servent depuis longtemps pour raccommoder leurs pirogues. A la séve liquide du sandi ils mêlent du noir de fumée et obtiennent par le mélange et la coagulation de ces ingrédients une espèce de brai qu'ils emploient au calfatage de leurs embarcations. La pharmacopée locale, en reconnaissant au sandi des qualités très-astringentes, lui a donné place dans son codex et l'administre avec succès dans les cas de ténesme et de dyssenterie. C'est en souvenir de la chose et par égard pour les savants d'Europe et les apothicaires que nous versâmes autrefois dans le creux d'un bambou, pour le soumettre plus tard à leur analyse, un demi-litre de ce lait végétal, lequel, entré dans le tube à l'état liquide, en sortit quinze

[1] A l'article *Missions de la plaine du Sacrement*, il nous est arrivé de parler d'une notice biographique publiée par le journal *El Comercio* de Lima sur le révérend José Manuel Plaza, prieur de Sarayacu. Un des passages de cette biographie rappelle une excursion faite par le Révérend dans les forêts de l'Ucayali, — le biographe ne dit pas sur quel point, — et traite en même temps des prétendus effets d'ivresse et de sommeil occasionnés par le lait du sandi. Le passage est assez curieux, et nous le traduisons au vol de la plume pour l'édification de nos lecteurs.

« Durant une de ces journées de marche où le père Plaza avait eu à souffrir de la soif, il remarqua que les Indiens qui l'accompagnaient incisaient à coups de hache les troncs de certains arbres et se désaltéraient avec le lait qui en sortait abondamment. Les fièvres qu'il avait eues à Sarayacu lui avaient laissé un embarras de l'estomac — *obstruccion de estomago* — qu'un de ses frères, médecin à Quito, avait fait disparaître en lui administrant quelques pincées de la résine du sandi. A peine le Révérend eut-il su que le lait que buvaient les Indiens était celui du sandi, que moitié par soif et moitié par reconnaissance pour le remède providentiel qui l'avait débarrassé de son mal, il voulut en boire comme eux. Ses compagnons eurent beau lui représenter que cette boisson, à laquelle il n'était pas accoutumé, allait lui causer une forte ivresse — *fuerte embriaguez* — il resta sourd à leurs avis. Alors, en le voyant porter le breuvage à ses lèvres, ils se hâtèrent de ramasser des feuilles sèches et de préparer une couche sur laquelle le Révérend se laissa tomber immédiatement après avoir bu. Hors d'état de faire un mouvement, il dormit d'un profond sommeil pendant quelques heures. A son réveil, il se vit entouré de ses fidèles compagnons qui ne l'avaient pas perdu de vue un instant. C'est ainsi qu'il apprit à ses dépens que le lait du sandi enivre avec force ceux qui en goûtent pour la première fois, etc., etc. »

Nous demandons grâce au lecteur pour le reste de la notice.

jours après à l'état solide, et pareil pour la couleur et la semi-transparence à un bâton de colophane ou de sucre candi.

Au moment de tourner le dos au sandi blessé dont la séve coulait toujours en abondance, je me sentis pris de pitié pour le malheureux végétal, et je bouchai sa plaie avec un peu de terre humide, en souhaitant tout bas qu'elle pût remplacer pour lui l'onguent

LA SÈVE DU SANDI.

de Saint-Fiacre dont se servent les jardiniers pour panser les blessures qu'ils font aux arbres. Cela fait, je rejoignis mes gens qui, tranquillement assis près du feu, devisaient de choses et d'autres, tout en surveillant la préparation des émincés de lamantin. Déjà plus de deux heures avaient été employées à ces apprêts culinaires, et comme j'avais hâte de me remettre en route, au risque de compromettre le succès de l'opération, je fis retirer du gril la viande à moitié fumée et la fis porter dans l'embarcation. Nous laissâmes au

jaguar, à titre de prime d'encouragement, la tête, les intestins et le cuir gras du lamantin, puis nous mîmes le cap au Nord.

La largeur toujours croissante de la rivière et l'abaissement continu de ses berges m'auraient suffisamment indiqué l'approche de son embouchure, si mes gens ne m'eussent dénoncé le fait à l'avance et énuméré en même temps les ruisseaux d'eau blanche et d'eau noire, les canaux et les lacs que nous devions trouver jusqu'à la jonction de l'Ucayali et du Marañon. Or, comme ces ruisseaux se succédaient à de courts intervalles, dans la crainte qu'un affluent de quelque importance ne s'y trouvât mêlé et n'échappât à mes regards, j'obligeais fréquemment mes hommes à passer d'une rive à l'autre, mode de navigation qui non-seulement décuplait la longueur du chemin et mécontentait mon pilote, partisan de la ligne droite, mais exaspérait les rameurs en les contraignant à couper incessamment un courant rapide, auquel il leur eût été bien doux de s'abandonner. Quand leur patience était à bout ou leur bras rompu de fatigue, je débouchais le cruchon de tafia, je versais dans un gobelet trois doigts de la liqueur brûlante, et leur offrais à tour de rôle ce faible dédommagement. Le moyen ne manquait jamais son effet. Si rogue que fût leur humeur, si rapprochés que fussent leurs sourcils, la vue du liquide opérait sur eux un changement notable ; leur colère s'arrêtait court, les muscles de leur face se détendaient, un sourire idiot venait voltiger sur leurs lèvres, et l'interjection furibonde qu'ils étaient près de formuler, expirait dans un tendre roucoulement.

HABITATION D'INDIENS COCAMAS.

Un rancho d'Indiens Cocamas que nous relevâmes sur la rive droite, à l'entrée de la Quebrada Yarina, est la dernière habitation qu'on trouve sur l'Ucayali. Venus, ainsi que les Xeberos, des contrées de l'Équateur par les rivières Morona, Pastaza et Chambira, affluents de gauche du Haut-Marañon, les Cocamas s'étaient fixés autour des lacs Sapote et Pucati dans la plaine du Sacrement, d'où ils passèrent de bonne heure dans les Missions

du Huallaga. Là le croisement de leur race avec celle des Balzanos et des Cumbazas altéra promptement chez eux le type primitif. Quelques Cocamas pur sang existent encore, bien qu'on ne retrouve aucun de ces indigènes à l'état de nature ; tous sont frottés de civilisation, mais comme le pain d'un manœuvre peut l'être d'ail. Les uns vivent indépendants dans la Quebrada Yarina et quelques coins perdus du Haut-Amazone ; d'autres ont élu domicile dans les villages du Marañon, et louent leurs services comme rameurs aux commerçants de ces localités. Dans le trajet de Nauta à la frontière du Brésil, nous aurons l'occasion de revenir sur ces indigènes qui, en prenant à l'Indien civilisé de notre époque la chemise, le pantalon et l'usage immodéré des liqueurs fortes, ont gardé du barbare d'autrefois un goût décidé pour la vie errante et le *dolce far niente* sur le sable des plages.

A partir de la gorge de Zéphyrin [1], *Zephirino Quebrada*, les berges de l'Ucayali, s'abaissant tout à fait, ne formèrent plus qu'une ligne jaune à peine apparente au-dessus de l'eau [2]. La végétation, représentée par des chilcas, des saules nains, des cécropias et des roseaux, devint d'une maigreur étique. Incessamment battus par les vents et les eaux, noyés par chaque crue de la rivière, arbres, arbustes, graminées avaient l'air souffreteux et l'allure chétive des êtres relégués par le sort dans un milieu contraire à leur nature. Quelques vieux cécropias morts à la peine dressaient vers le ciel leurs bras décharnés, comme pour lui reprocher de les avoir fait naître en cet endroit marécageux. A côté des arbres défunts, leurs rejets et leurs rejetons continuaient de végéter et de lutter avec l'insouciance propre au jeune âge. Pendant que je m'apitoyais tout bas sur leur destinée, la rive gauche que nous serrions de près pour éviter que le courant, devenu très-rapide, ne drossât au large notre embarcation, cette rive s'interrompit, et deux mers, deux abîmes qui semblaient s'absorber l'un l'autre, s'ouvrirent devant nous : nous avions atteint le confluent de l'Ucayali et du Marañon. L'impression que me causa cette immensité, fut de la stupeur plutôt que de l'admiration. Comme un verset risible intercalé dans cette grande et solennelle page de la nature, un bruit de flageolet et de tambour nous arrivait du fond de l'horizon sur l'aile de la brise. Le village de Nauta, que nous ne voyions pas encore, se révélait à nous par cet accord grotesque dont retentissent durant toute l'année les Missions de la plaine du Sacrement.

[1] Quelque relaps du nom de Zéphyrin a dû habiter cette Quebrada aujourd'hui déserte, et lui aura laissé son nom. Ainsi des déserteurs brésiliens ont donné le leur à des *Igarapés* de l'Amazone.

[2] Dans sa *Géographie universelle de Maltebrun, entièrement refondue et mise au courant de la science*, M. Théophile Lavallée a cru devoir donner le nom de Pérou Bas à cette fraction minime du Bas-Pérou, et cela sur la foi d'un touriste qui remontait le cours du Marañon et se contentait de regarder en passant la partie du pays située à sa gauche. Que ce touriste, induit en erreur par l'aspect des lieux et jugeant du tout par la partie, ait pris pour le Bas-Pérou les rives basses de l'Ucayali à son embouchure, pareille erreur est sans conséquence, le touriste, aussi bien que le romancier, ayant droit de caprice et de fantaisie et son esprit n'étant qu'une lorgnette par le gros bout ou le petit bout de laquelle il s'amuse à contempler l'objet réel. Mais qu'un auteur sérieux, qui continue ou plutôt qui *refond* la Géographie classique de Maltebrun, ait accueilli sans examen un renseignement aussi superficiel et l'ait intercalé dans son œuvre, c'est ce qu'on ne saurait admettre, surtout après que les nivellements géodésiques de Lloyd et Falmarc, les relevés et les travaux exécutés du temps de Simon Bolivar et par son ordre, ont nettement fixé les altitudes, les divisions et les limites des deux Pérous.

II.

VÉGÉTATION DE L'UCAYALI A SON EMBOUCHURE.

CONFLUENT DE L'UCAYALI ET DU MARAÑON.

BIBLIOTECA CENTRALE INPP

Cependant nous avions doublé l'angle droit formé par la rive gauche de l'Ucayali et la rive droite du Marañon. Les rameurs s'assirent d'aplomb sur leur banc, assurèrent leurs pieds contre le bordage, puis, s'encourageant du regard, enflant leurs pectoraux et faisant saillir leurs biceps, ils commencèrent à refouler l'impétueux courant du Haut-Marañon ou du Bas-Tunguragua, comme il plaira de l'appeler. La situation de Nauta sur la rive gauche de cet affluent de l'Ucayali oblige les embarcations à le remonter pendant près de quatre heures, puis à couper son lit en diagonale pour pouvoir atteindre Nauta, que, sans cette précaution, elles dépasseraient infailliblement. Nos gens accomplirent donc cette laborieuse tâche ; puis quand, brisés de lassitude et baignés de sueur, ils jugèrent que le moment était venu de laisser arriver, tournant à l'Est-Nord-Est la proue de la pirogue, ils se lancèrent résolûment au large. Huit cent quatre-vingts fois leur rame plongea dans le fleuve, et chaque fois fit avancer d'environ trois pieds l'embarcation que le courant faisait dévier de la ligne droite, mais dont le pilote rectifiait la dérive avec quelques coups de pagaie. A mesure que nous nous rapprochions de Nauta, les sons du fifre et du tambour devenaient plus distincts : c'était comme une aubade par laquelle on semblait saluer notre arrivée. Cet accueil musical me parut d'un heureux présage. Il était cinq heures du soir quand notre pirogue s'enlisa mollement dans la vase d'une rive inconnue. Avant de descendre à terre, j'eusse voulu remercier, selon l'usage antique, le dieu mythologique du grand fleuve de s'être montré clément envers nous ; mais, n'ayant sous la main ni cheval vivant que je pusse précipiter dans son lit, ni brebis ou chevreau que je pusse égorger sur sa rive, je me bornai à l'honorer mentalement et jetai dans ses eaux, en manière d'offrande, le bout du cigare que j'étais en train de fumer.

LES NIDS DE CACIQUES.

ONZIÈME ÉTAPE

DE NAUTA A TABATINGA

(PÉROU)

UNE ÉGARITEA DU HAUT-AMAZONE.

ONZIÈME ÉTAPE

DE NAUTA A TABATINGA

L'auteur se voit adopté par une famille inconnue. — Portraits à la plume d'un père, d'une mère et d'un fils. — Un gouverneur hideux, facétieux et compromettant. — Étude plastique, ethnologique et statistique du village de Nauta et de ses habitants. — Pêche et dissection d'un dauphin d'eau douce.— Le voyageur perd en une nuit le fruit de son travail. — Une Égaritea. — Dissertation sur les Indiens Cocamas. — Traité de linguistique et de musique à l'usage d'iceux. — Le village d'Omaguas et ses habitants. — Iquitos et sa population. — La rivière Nanay et ses indigènes. — Oran Pucallpa. — Où il est question de M. de La Condamine et de ses mesures de la rivière Napo. — L'îlot d'Ambiacu. — La Mission de Pevas. — Les frères lais. — Historique de la Mission. — L'enfant géophage. — Les Orejones d'Ambiacu. — Départ du voyageur pour la Mission de San José de los Yahuas. — Le révérend père Manuel Rosas. — Dithyrambe en l'honneur des belles formes. — Voyage à Santa-Maria. — Les eaux noires. — Yahuas relaps et Yahuas idolâtres. — La danse du Bayenté. — Composition d'un poison végétal. — Du passé des Yahuas et de leur idiome. — Retour à Pevas. — Le village de Mahucayaté. — Indiens Marahuas et Mayorunas. — Portraits et coutumes. — Peruhuaté et Moromoroté. — La Mission de Caballo-Cocha et son Missionnaire. — Pénitence imposée à deux jeunes filles. — Nuestra Señora de Loreto. — La Quebrada d'Atacoary. — Motif d'aquarelle. — Indiens Ticunas. — Leurs coutumes et leur idiome. — Un Indien scalpé par un tigre. — Une descendante des Amazones. — Où il est question des moustiques et de la façon dont les animaux se préservent des piqûres de ces insectes. — Paysage, arc-en-ciel et tempête.— Qui traite des possessions du Brésil et de l'île de la Ronde, que beaucoup de gens appellent l'île Ronde. — Arrivée à Tabatinga.

Tandis que j'accomplissais cette formalité, Julio roulait ma moustiquaire, la plaçait sous son bras comme un parapluie, ordonnait à ses hommes de décharger l'embarcation, et, les laissant à la besogne, m'invitait à le suivre. Je gravis, derrière lui, la berge à pente douce qui conduit au village. Nous nous arrêtâmes devant une chaumière d'extérieur assez confortable; un long auvent, soutenu par des pieux, abritait sa façade; un homme, vêtu de blanc et fumant une pipe, se promenait à l'ombre de cette colon-

nade. Julio l'aborda familièrement, s'enquit de sa santé et de celle de sa famille, et, retirant d'un sachet de peau, suspendu à son cou comme un scapulaire, une lettre un peu crassée par la sueur, il la remit à cet individu, qui s'empressa de la décacheter. Pendant qu'il la lisait, je pus l'examiner tout à mon aise. C'était un homme d'environ cinquante ans, de petite taille, de complexion sèche et de tempérament bilieux. Il avait le teint olivâtre, la face barbue, les cheveux crépus, le front bas et étroit, le crâne fuyant, les mâchoires proéminentes et les dents longues ; en somme, il me parut fort laid.

Sa lecture achevée, cet inconnu fit un pas vers moi, ôta sa pipe de sa bouche, et, m'ayant souhaité la bienvenue dans l'idiome de Camoëns, me pria de disposer librement de son logis, de sa personne et de son temps. Comme un pareil accueil m'étonnait assez pour que je regardasse niaisement l'individu, au lieu de le remercier de ses offres, il se hâta de m'apprendre qu'il était le consignataire du révérend Plaza et l'expéditeur au Para des produits que celui-ci lui envoyait de Sarayacu deux fois par année. La lettre apportée par Julio était une recommandation amicale du chef de la Mission centrale à son factotum de Nauta, de me recevoir de son mieux, de me donner sur le pays les renseignements qui pourraient m'être nécessaires, et, quand l'heure en serait venue, de me procurer une embarcation pour continuer mon voyage. Je remerciai du fond du cœur l'évêque de Cuenca de ses bontés présentes et passées, et, tendant cordialement la main au représentant de ses intérêts commerciaux, je l'assurai de ma parfaite estime et le suivis dans sa demeure.

Son premier soin fut de me présenter à son épouse, que je trouvai accroupie sur une natte, en compagnie de deux esclaves noires, et filant avec elles du coton destiné au tissage d'un hamac. Bien que déjà sur le retour, cette dame était encore d'une beauté hors ligne ; la noblesse sculpturale de son profil, l'opulence de ses cheveux et de ses formes, je ne sais quoi de formidable dans les attaches des bras et d'enfantin dans les extrémités, me reportèrent brusquement du village de Nauta sur la scène de l'Odéon, à l'époque déjà lointaine où la sandale et le cothurne avaient le monopole de ses planches. Je crus voir mademoiselle Georges dépouillée de ses voiles tragiques et filant au fuseau comme une des reines classiques qu'elle personnifiait alors.

Cette noble et fière matrone me sourit d'un air bienveillant, ordonna à une de ses suivantes d'apporter du café, et, pendant que j'en dégustais une tasse, s'enquit avec intérêt du pays qui m'avait vu naître et des motifs qui m'amenaient à Nauta. Je satisfis de mon mieux à ses questions. Nous causâmes ainsi durant un quart d'heure. La conversation de cette reine du logis était simple et dénuée d'artifice : au lieu des alexandrins redondants que je m'attendais à voir tomber un à un de sa bouche de Melpomène, il n'en sortit que de paisibles confidences sur les travaux de son ménage et les soins de sa basse-cour.

Le soir venu, je me sentis aussi à l'aise au milieu de ces honnêtes bourgeois que si j'eusse passé avec eux une partie de ma vie. Jusque-là, je n'avais vu que le père, la mère et leurs serviteurs; pour compléter ce tableau d'intérieur, le fils de la maison

arriva de la pêche et me fut présenté par l'auteur de ses jours; ce charmant éphèbe, âgé de dix-sept ans, était le portrait vivant de sa mère. Homère l'eût comparé à la tendre hyacinthe, et Virgile à un lis suave, honneur des jardins. Au dire de son père qui lui servait d'instituteur, l'Antinoüs lisait déjà très-couramment et commençait à tracer à la plume des jambages et des rondeurs; on le destinait au commerce; en attendant qu'il eût l'âge de s'établir et de travailler pour son compte, il vaguait, nu-pieds, dans les forêts et sur les plages, vêtu d'un pantalon de toile bleue et d'une chemise à carreaux.

UNE DAME DE NAUTA.

Le souper nous réunit autour d'une natte étendue à terre. Pendant que nous prenions en commun ce repas du soir, le gouverneur de la localité, instruit de l'arrivée d'un étranger, se montra dans l'encadrement de la porte, et, après avoir demandé l'autorisation d'entrer, vint me présenter ses devoirs. C'était un homme de quatre pieds et demi de hauteur, couleur de pain d'épice, avec une tête d'enfant sur de larges épaules; on ne distinguait de sa face que deux yeux ronds et un long nez crochu sortant d'entre deux pommettes bouffies. A l'instar des Indiens du Nord, il avait le crâne rasé et portait la mèche du scalp, un bouquet de crins roux épanoui comme l'aigrette d'une demoiselle de Numidie : on eût dit une création falotte d'Hoffmann, un de ces *Homunculi* mi-partis

de réel et de fantastique, que le conteur allemand tirait, dans le silence de la nuit, de la fumée de sa pipe et d'un pot de bière.

Ce Caliban local était d'une loquacité étourdissante. Il parlait comme l'eau coule d'une fontaine dont on ouvre le robinet; avant que j'eusse pu placer un mot, il avait trouvé le temps de m'apprendre qu'il était né à Panama, de parents pauvres mais honnêtes; qu'à vingt ans, il avait quitté son pays pour venir s'établir dans la province de Maynas, où ses lumières naturelles, restées longtemps sous le boisseau, avaient fini par être appréciées. Un *pronunciamiento*, dans lequel il s'était montré, avait mis en relief ses

UN GOUVERNEUR DE CINQ VILLAGES.

vertus civiques et ses capacités administratives. Faute de mieux, on lui avait donné le gouvernement de Nauta et de quatre villages s'y rattachant. A ses fonctions de gouverneur, il joignait celles de maître d'école, de sacristain, de chantre, de cuisinier et de factotum du curé. Une querelle qu'il avait eue avec ce dernier les avait momentanément désunis. La pomme de discorde était un nouveau tribut imposé à la population indigène et que chacun d'eux revendiquait comme sa légitime. Dans le feu de la discussion, le curé avait traité son adversaire de *mestison* (gros métis), insulte que celui-ci n'avait pu encore digérer. Depuis huit jours que leur querelle avait eu lieu, il s'était abstenu de paraître à l'église et laissait le curé faire sa besogne lui-même.

Ce monstrueux bonhomme s'en alla comme il était venu, verbeux, souriant et plein de confiance en lui-même. Durant mon séjour à Nauta, j'évitai les occasions de le revoir; mais le curé sut qu'il m'avait rendu visite, et s'empressa de me tourner le dos chaque fois que le hasard nous mit en présence.

Le lendemain, à l'endroit du rivage où j'avais débarqué la veille, je reçus les adieux de Julio et de ses compagnons. Je les vis descendre, poussés par le courant du Marañon, vers l'embouchure de l'Ucayali qu'ils atteignirent sans encombre. Mon ex-rapin, devenu mon pilote et mon interprète, emportait avec mes remercîments et mes vœux sans nombre pour les religieux de Sarayacu, une demi-carotte de tabac qu'il avait désiré fumer en souvenir de nos relations amicales.

Nauta, dont il est temps de nous occuper, était, avant de devenir chef-lieu de canton, une Mission que les Jésuites de Quito avaient fondée au commencement du dix-huitième siècle et qui s'éteignit sans laisser de traces. Un petit village fut édifié sur son emplacement. Pour le peupler, on recourut aux tribus Cocama et Cocamilla déjà catéchisées, lesquelles vivaient à l'embouchure du Huallaga et dans le voisinage de la Grande-Lagune. Une partie de ces indigènes vint se fixer à Nauta. Ceux qui restèrent dans leurs établissements du Huallaga ayant eu, plus tard, des démêlés avec les soldats espagnols que le gouvernement d'alors plaçait dans les Missions pour prévenir les rébellions des néophytes en même temps que pour les protéger contre les invasions des Indiens sauvages, ces Cocamas vinrent se joindre à leurs compagnons et augmenter d'autant la population de Nauta. Or les premiers arrivants, usant de leur droit, avaient choisi les meilleures expositions pour y bâtir leurs cases et ensemencé les terrains qui s'y rattachaient. Ceux qui vinrent après eux, ne trouvant plus rien à leur convenance, se refusèrent par paresse à construire et à défricher dans les environs. Mais, comme il fallait vivre et se vêtir, les uns se firent rameurs, les autres péons ou pêcheurs et louèrent leurs services aux commerçants de la localité. De là cette population d'un type unique et de même famille qu'on remarque à Nauta et dont une partie est sédentaire et l'autre flottante.

Le village actuel, un peu revu et corrigé, mais non embelli et encore moins augmenté, compte quarante ans d'existence. Il est assis sur le dos d'une de ces lomas ou collines basses qui profilent la rive gauche du Marañon jusqu'au delà de Tabatinga. Ses maisons, d'une architecture et d'un style pareils à celles de Sarayacu, sont au nombre de quarante-neuf, et, sur les sept cent cinquante habitants qu'on y compte, il faut distraire deux cent cinquante individus appartenant à la population flottante.

Ce village de l'Amazone, le premier que nous eussions vu jusqu'alors, ne nous donna pas des autres une haute idée. Ces huttes terreuses, orientées au hasard, enfouies dans les halliers et paraissant jouer à cache-cache, cette colline nue, découpant sur le ciel sa lourde silhouette, cette absence d'arbres autour des demeures, cet ensemble pâle, maigre et chétif avait si bien refroidi notre enthousiasme de voyageur artiste, qu'au moment d'en faire un croquis, nous nous y prîmes à deux fois pour tailler nos crayons.

Comme correctif à la laideur d'aspect que nous lui reprochons, Nauta a l'avantage d'être le port d'eau douce où font échelle les trafiquants de poisson salé, de salsepareille, de chapeaux de paille et de cotons tissés (*lonas* et *tocuyos*), qui vont du Pérou à la Barra do Rio Negro et se hasardent même jusqu'au Para. Nauta est en outre le chef-lieu d'un canton, long de vingt-huit lieues sur une largeur encore inappréciée, lequel commence à Parinari, s'achève devant l'embouchure de la rivière Napo et comprend dans sa juridiction cinq villages échelonnés sur la rive gauche du fleuve. De ces villages, les deux premiers sont situés en amont de Nauta et les trois autres en aval ; le gouverneur et le curé de Nauta en ont la direction temporelle et spirituelle. Tous les trois mois, le curé visite son diocèse et séjourne vingt-quatre heures dans chacun des lieux précités. L'embarcation presbytérale attend devant la rive que le pasteur ait dit sa messe et béni ses ouailles pour le transporter sur un autre point. Dans cette partie du Pérou que sillonnent déjà des bateaux à vapeur, mais où la civilisation et le confort n'ont pas encore pénétré, la pirogue indigène tient lieu de voiture particulière ou de remise à l'heure.

Curés, vicaires et missionnaires du Haut-Amazone, car le Pérou a trois missions de ce côté de ses frontières, Pevas, San-José de los Yahuas et Caballo-Cocha, relèvent d'une juridiction ecclésiastique dont le siége était autrefois à Moyobamba, mais a été transféré à Chachapoyas. L'illustrissime évêque de cette capitale du département des Amazones, d'après la division actuelle du Pérou, est le pasteur de ce troupeau sacerdotal, et conduit à son gré ces brebis plus ou moins dociles. Il les place ou les déplace, les maintient ou les révoque, sauf approbation ou désapprobation ultérieure de l'archevêque de Lima.

En général, les ecclésiastiques de cette partie du Pérou, — ne craignons pas de le dire tout haut, leurs plaintes et leurs clameurs, qu'ils ne cachent pas, nous y autorisant en quelque sorte, — ces ecclésiastiques crient à l'abomination de la désolation, et prodiguent au gouvernement présidentiel les épithètes caractéristiques, mais peu parlementaires, que les sectaires de Calvin appliquaient autrefois à la cour de Rome. On concevra peut-être l'indignation de ces desservants de pauvres villages, quand nous aurons dit qu'ils recevaient autrefois de l'État un traitement annuel de douze cent cinquante francs, et qu'ils n'en reçoivent rien aujourd'hui, — ils le disent du moins ; — aussi, pour se tirer d'affaire, en sont-ils réduits, comme les missionnaires de la plaine du Sacrement, à trafiquer de poisson salé, de salsepareille, de cotonnades, de harpons et de dards à tortue. Le samedi soir, après avoir apuré leurs comptes de la semaine et suspendu à un clou la vare et les balances, ils cessent de s'occuper des choses de la terre, sanctifient le jour du dimanche par le repos, la messe et la prière, et jusqu'au lundi matin ne songent qu'aux choses du ciel.

A côté du pouvoir religieux en butte aux tribulations et toujours militant, le pouvoir séculier, représenté dans ces contrées par les sous-préfets, les corrégidors, les gouverneurs et les alcades, triomphe et s'épanouit orgueilleusement. Gouverneurs et alcades du Haut-Amazone relèvent d'un corrégidor central établi à Balsapuerto, sur la rivière

VUE DU VILLAGE DE NAUTA.

Huallaga, lequel commande à cinq districts comprenant chacun cinq villages. Ce fonctionnaire rend compte de ses actes au sous-préfet de Moyobamba. Disons en passant que les sous-préfets d'en deçà des Andes rappellent un peu, sinon par la noblesse et la valeur, du moins par leur superbe et leur despotisme, ces grands vassaux de la couronne qui prêtaient au roi de France serment d'obéissance et d'hommage-lige, tout en lui tenant tête à l'occasion et restant seigneurs et maîtres chez eux. Tyranniques hobereaux, ces sous-préfets oppriment et pressurent à qui mieux mieux les malheureuses populations de ces provinces. Le gouvernement péruvien avait dispensé du tribut, pendant vingt années, l'étranger quel qu'il fût, Indien, Cholo, Métis, qui viendrait s'établir dans un des villages cis-andéens ; mais les sous-préfets, désapprouvant cette mesure qui ne versait rien dans leur caisse particulière, ont imposé aux arrivants un tribut annuel de deux livres de poisson salé et d'une livre de cire, lourde charge eu égard à la misère profonde de ces individus. De telles exactions ont beau soulever dans les masses un chœur d'imprécations, le bruit n'en parvient pas jusqu'à Lima, intercepté qu'il est dans le trajet par la grande muraille des Andes.

En descendant du sommet de l'échelle à l'échelon d'en bas, du sous-préfet de la province aux corrégidors et aux gouverneurs des villages de l'Amazone, nous retrouvons chez ces derniers le même système d'oppression appliqué aux Indiens de leur juridiction. Certain arrêté du gouvernement relatif aux relais de poste établis sur le Haut-Amazone obligeait corrégidors et gouverneurs à fournir de dix lieues en dix lieues au voyageur qui les demandait — en échange d'espèces — une pirogue et des rameurs ; mais ces fonctionnaires, trouvant du bénéfice à brûler les relais, contraignaient leurs administrés à pousser jusqu'à San-Pablo, Ega ou la Barra do Rio Negro, c'est-à-dire à deux cent cinquante ou trois cents lieues plus loin que le relai fixé par les règlements. Les rameurs n'étaient payés qu'au taux du relai ordinaire et les relais supplémentaires étaient empochés par nos gouverneurs. Le service des pyroscaphes établi sur l'Amazone a forcément interrompu les opérations financières de ces spéculateurs de bas étage.

Le mode de répression employé par ces fonctionnaires à l'égard des Indiens est tel qu'on peut l'attendre de leur sollicitude paternelle. La prison, les entraves, le fouet, le fouet surtout, administré sur le dos nu du délinquant avec un nerf de lamantin, forment la série des châtiments habituels. Avant que Nauta passât de l'état de mission à celui de village, les néophytes coupables d'un délit étaient fustigés dans l'église en souvenir de la flagellation du Christ. Or, comme à cette époque le fouet leur était donné pour la moindre faute, nombre d'entre eux, ennuyés de la chose, s'enfuirent un beau jour avec leurs épouses et allèrent fonder, à cent cinquante lieues de Nauta, le hameau de Jurupari-Tapera, où nous retrouverons leur descendance.

Pour peu qu'un voyageur qui s'arrête en passant dans un de ces villages de l'Amazone, ait le goût des cancans et des commérages, il est bientôt instruit de leurs moindres secrets ; le curé lui conte ses peines, le gobernador ses ennuis ; il arrive parfois que les parties adverses, car en général ces deux pouvoirs, le spirituel et le temporel, sont toujours en lutte, se rencontrent à la même minute devant le seuil du voyageur, attirés

qu'ils y sont par un égal besoin d'épanchement. Le premier arrivé use alors de son droit et prend le pas sur l'autre qui attend à l'écart que son tour soit venu d'entamer le chapitre des griefs toujours interminable. A la suite de ces confidences le voyageur est libre d'opter pour le curé ou le gobernador, ou de les adopter tous deux si bon lui semble, à moins que, comme nous, il n'aime mieux renvoyer dos à dos les plaignants et ne songer qu'à ses propres affaires.

Nauta, nous l'avons dit en commençant, laisse beaucoup à désirer sous le rapport du pittoresque, mais une surprise agréable qu'il ménage au curieux bien doué dédommage un peu celui-ci de la perte de ses illusions artistiques. Au revers de la loma, à cinq cents pas des maisons qui couronnent son sommet, coule une petite rivière d'eau noire, née dans l'intérieur des forêts et dont le courant est presque insensible. Cette rivière, que les indigènes de la plaine du Sacrement appelleraient *Ghené* et les néophytes des Missions de l'Ucayali *Mayu*, porte ici le nom d'*I-garapé*. L'influence du Brésil se fait déjà sentir sur ce sol péruvien ; I-garapé, dans l'ancien idiome des Tupinambas, devenu la *lengoa geral* du Brésil, est synonyme de petite rivière [1].

Cet I-garapé, que nous avons remonté en pirogue l'espace d'une lieue, est bordé de massifs d'arbustes et de lianes pendantes formant comme une lisière à la grande forêt dont l'ombre opaque s'entrevoit à travers leurs feuillages. Des talus ouatés d'herbe drue, de mousses et de capillaires se déroulent des deux côtés de la rivière, où d'invisibles sources laissent tomber sans bruit leurs larmes de diamant liquide. L'enchevêtrement des branchages au-dessus de son lit intercepte en partie la vue du ciel, brise au passage les rayons du soleil, et de l'aveuglante lumière du dehors fait une clarté blonde et veloutée où se fondent harmonieusement les contours des objets. Quel dommage que ce site mystérieux et charmant, propre à la rêverie et favorable à la natation, soit hanté par des caïmans de la grande espèce !

Quelques lectures d'alphabet et des exercices calligraphiques que j'avais fait faire au fils de la maison pendant deux jours de pluie qui me retinrent au logis, m'attirèrent les bénédictions de ses parents et me valurent de la part du jeune homme un dévouement sans bornes. J'en profitai pour l'envoyer pêcher au bord du fleuve, le faire grimper sur des arbres ou se glisser au travers des buissons dont les épines eussent pu compro-

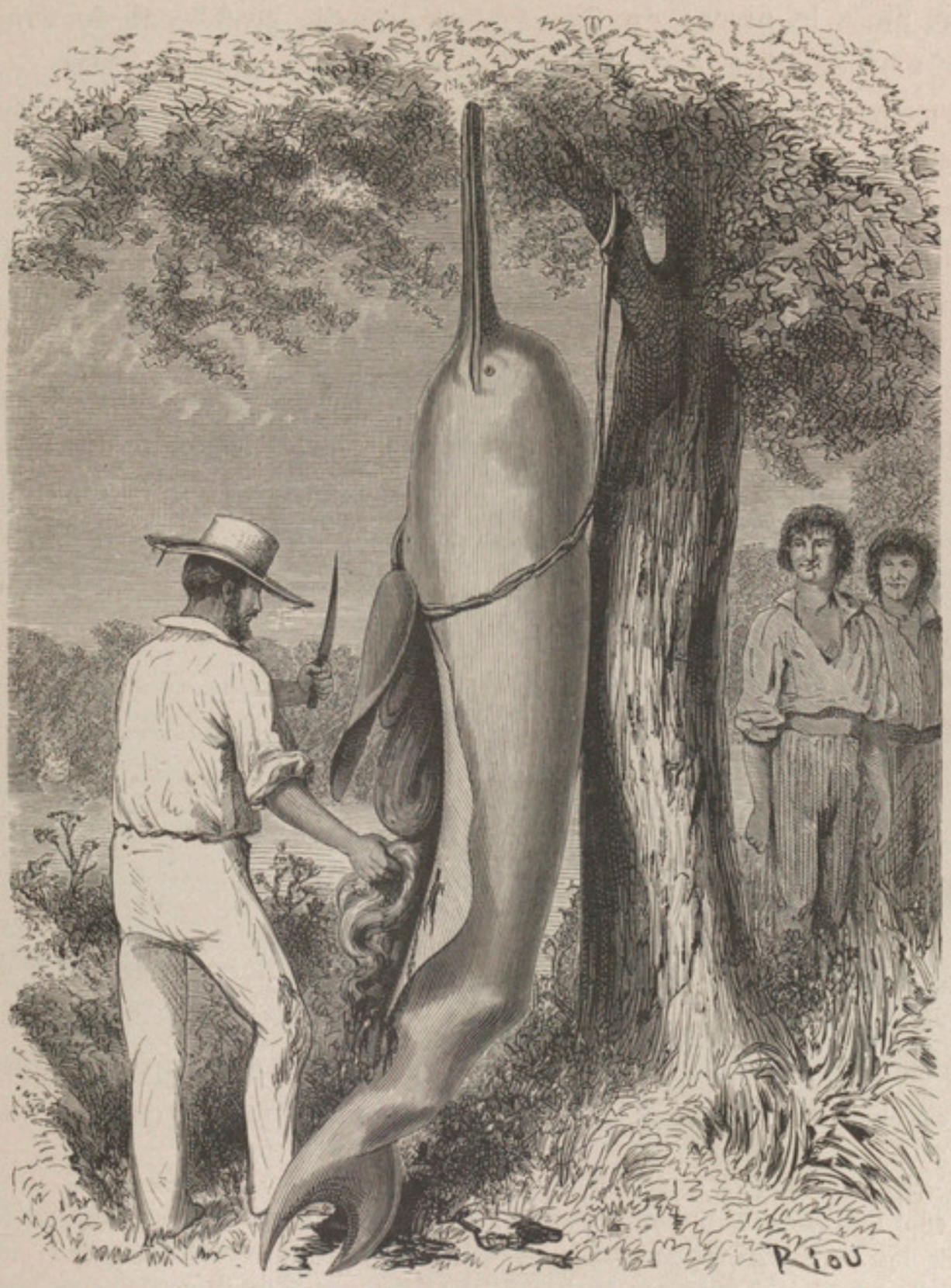
[1] Pour le philologue scrupuleux comme pour l'amateur de versions exactes, nous aurions dû traduire les mots I-garapé par *ruisseau encaissé* (de I, *eau*, et garapé, *gorge, ravin*), car ces messieurs peuvent nous objecter, et avec raison, que l'idiome Tupi emploie les expressions *Parana-assu* (par corruption *huasu*) et *Parana-miri*, pour désigner une grande rivière et une petite. Tout en convenant de la chose, nous répondrons que l'I-garapé de Nauta, long de quelques lieues, large en plusieurs endroits de 25 à 30 mètres et d'une profondeur qui varie de 2 brasses à 5, nous a paru, comme beaucoup de cours d'eau du même genre que nous allons trouver sur notre route, dépasser les limites d'un simple ruisseau et atteindre presque à celles d'une petite rivière.

Terminons cette note par où nous aurions dû la commencer. Le vocable ou la lettre I, qui signifie *eau*, n'appartient pas, comme les Brésiliens de l'Amazone le croient peut-être, à l'idiome des Tupinambas, devenu leur *lengoa geral*, mais à celui des Guaranis. En Tupi l'eau est appelée È. C'est donc *É-garapé* et non *I-garapé* que les Brésiliens devraient dire et que nous aurions dû écrire. Mais, ne cette occurrence comme en bien d'autres, l'usage ayant force de loi et la chose en soi nous important peu, nous feindrons de prendre un E pour I, et dirons I-garapé, comme tout le monde.

L'I-GARAPÉ PRETO OU RIVIÈRE NOIRE DE NAUTA.

BIBLIOTECA IMPERIAL

mettre mes vêtements. L'adolescent se prêtait à mes fantaisies avec l'abandon d'une âme ingénue où le calcul n'est pas encore entré. Plus d'une fois, au retour de nos courses aventureuses, entreprises dans le seul but d'être utile à la science, la chemise en lambeaux de mon compagnon ou ses pantalons déchirés aux rotules le firent chapitrer par l'auteur de ses jours et réprimander par sa mère ; mais je le consolais de



DISSECTION D'UN DAUPHIN SOUFFLEUR.

ces mécomptes par le don d'un *bonhomme* fait à la plume ou au crayon, croquis informe qu'il collait à cru sur le mur et devant lequel il avait des moments d'extase.

Grâce au dévouement de ce Télémaque indigène dont je m'étais constitué le Mentor, j'eus en ma possession un dauphin souffleur que je convoitais depuis longtemps et que les Indiens n'avaient jamais voulu me procurer par suite de leurs déplorables superstitions à l'endroit de ce cétacé, auquel ils prêtent un langage et une domination absolue sur

toutes les espèces de poissons d'eau douce. Mon élève, accompagné de deux Cocamas, était allé harponner ce dauphin près de l'embouchure de l'Ucayali et me l'offrit avec beaucoup de grâce. Je suspendis aussitôt l'animal à une branche d'arbre, et, l'ayant incisé de la gorge à l'anus, je commençai à le dépouiller de son cuir. Cette opération terminée, j'allais m'occuper de la préparation de son squelette, lorsque le jour finit et me força de remettre cette besogne au lendemain. Dans la nuit, une crue des eaux haussa de six pieds le niveau du fleuve. Les caïmans profitèrent de l'incident pour s'emparer de mon dauphin, dont au réveil je ne retrouvai plus de traces.

Je ne crus pas devoir attendre la réalisation de l'offre que me fit mon élève de m'approvisionner d'un autre cétacé. Le surlendemain je pris congé de lui par un discours propre à l'affermir dans la voie du bien, et quand j'eus remercié ses parents de l'hospitalité qu'ils m'avaient donnée, je m'embarquai sur une *égaritea* à eux appartenant, laquelle devait me conduire jusqu'à Loreto, dernier village de la frontière péruvienne.

A peine installé sous le roufle de cette embarcation, j'aperçus au milieu de provisions de toutes sortes qu'y avait fait apporter mon hôtesse, un canard rissolé dont le fumet me fit venir l'eau à la bouche en même temps qu'il éveillait ma gratitude pour sa donatrice. Tout en jurant d'être toujours fidèle au souvenir de la noble matrone qui m'avait si bien accueilli, je me promis de souper ce soir-là du palmipède cuit à point par sa main généreuse.

Deux heures après notre sortie de Nauta, nous passions devant l'embouchure de l'Ucayali. Mon cœur s'émut à l'aspect de ce vieil ami, témoin impassible et muet de mes douleurs et de mes joies passées. Pour honorer son confluent et lui adresser un adieu final, je versai dans une calebasse dix gouttes de tafia, je bus à sa santé et lançai ma coupe dans le courant, où elle tournoya, s'emplit et disparut, au grand étonnement des Indiens Cocamas qui me regardaient faire.

Ce devoir rempli, je relevai la courbe que le grand fleuve [1] décrivait devant nous, je constatai sa direction visible, et quand ce fut fait, ne sachant trop à quoi employer le temps, je m'étendis sous le roufle qui me servait d'abri et où quatre individus de ma corpulence eussent tenu à l'aise. L'embarcation qu'il dominait comme un château de

[1] Ce fleuve, dont les Indiens Tupinambas du Brésil ne connaissaient que le cours inférieur (Bas-Amazone), était appelé par eux *Parana-Huasu* (la grande rivière). — Les frères Pinçoës, lors de la découverte qu'ils firent de son embouchure, lui donnèrent le nom de *Mar dulce*, que le capitaine Francisco Orellana remplaça par celui de *Mar Orellana*. Le nom d'*Amazone* lui fut donné plus tard, en souvenir des femmes guerrières que l'Espagnol Orellana et ses compagnons avaient eu à combattre à l'entrée du rio Nhamundaz.

Dans la partie supérieure de son cours (Haut-Amazone), le même fleuve avait reçu des Péruviens le nom de *Tunguragua*. Les conquérants espagnols l'appelèrent *Maroñon*, du nom d'un fruit comestible, — l'*Anacardium occidentale*, — qui croît abondamment sur ses rives, entre Jaën de Bracamoras et San Regis. Le nom de *Solimoës* qui lui fut donné par Pedro Teixeira et ses compagnons, au retour de leur expédition de Quito, ce nom adultéré était celui d'une nation puissante, les *Sorimaos*, qui, à l'époque de la conquête du Brésil, occupaient environ cent cinquante lieues de littoral.

Afin d'éviter toute confusion dans le cours de ce récit, des sept noms qu'a portés et que porte encore le roi des fleuves, nous ne conservons que le nom d'Amazone, par lequel nous le désignerons.

poupe était de construction brésilienne et d'une forme arrondie et vulgaire. Un marin français se fût égayé sur son compte et l'eût qualifiée de *sabot*. Son équipage se composait de six rameurs Cocamas et d'un pilote. Ces braves gens ramèrent peu pendant la matinée, mais en revanche burent beaucoup de *caysuma* [1]. Deux ou trois fois il leur arriva de débarquer sur les plages et de s'y promener le nez au vent, mus par ce seul instinct de vagabondage qui caractérise les gens de leur nation et dont j'ai parlé quelque part. Je profitai de ces temps d'arrêt pour recueillir quelques échantillons de végétaux. La rive gauche de l'Amazone, que nos gens avaient adoptée pour y faire leurs

TYPE D'INDIEN COCAMA.

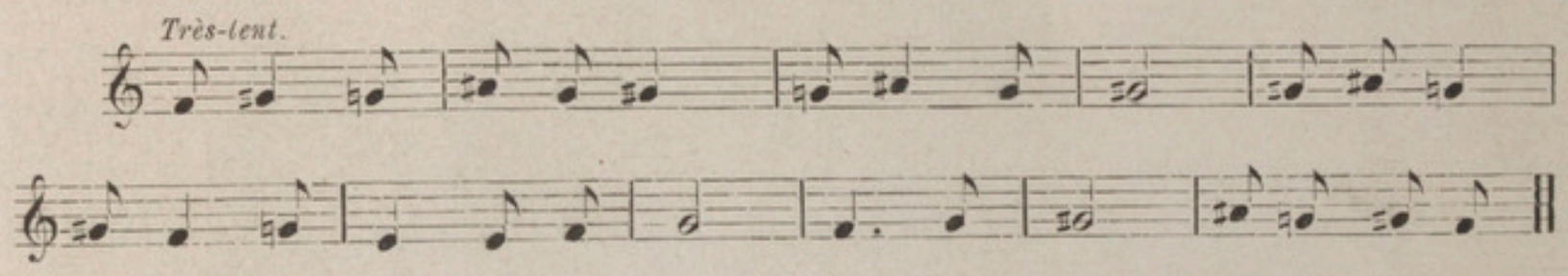
haltes intempestives, abondait en *Ficus*. Sur une étendue de trois lieues, j'en comptai onze variétés. Les Gynériums et les Cécropias continuaient de profiler la rive droite.

Vers quatre heures, les Cocamas, sur l'ordre du pilote, commencèrent à jouer de la

[1] C'est la *chicha* du Pérou et le *mazato* de l'Ucayali, avec cette différence que la *chicha* des métis péruviens, l'*acca* des Quechuas, est fabriquée avec du maïs et le *mazato* des indigènes de l'Ucayali avec des bananes. Mais leur procédé de fabrication est le même. C'est toujours le grain ou le fruit bouilli, pressuré, fermenté, fort peu distillé et servant d'aliment en même temps que de boisson. Le *caysuma* du Haut-Amazone est fabriqué avec la racine du manioc doux. A partir de la Barra do Rio Negro jusqu'au Para, cette même boisson est appelée *macachêra*.

rame. J'admirai l'entente et la régularité de leurs mouvements. Leurs larges pelles spatulées, pareilles à des queues de lamantins, se levaient et s'abaissaient à temps égaux, et traçaient de chaque côté de l'embarcation un sillon d'écume. Le pilote sifflait pour les encourager. Quand il fut las de cet exercice, les rameurs suppléèrent à son sifflement par un chœur à six voix chanté en canon. Cet air local, d'un caractère éminemment lugubre, consistait en une suite de notes gutturales, auxquelles des *hooouh* indéfiniment répétés tenaient lieu de paroles. Les Cocamas le chantèrent tant de fois qu'il me fut facile de l'apprendre. J'en donne ici la reproduction exacte. Quant à la manière de filer le son, de *ganter* la note, comme disent les Italiens, et de la conduire *pianissimo* du grave à l'aigu, comme nos Cocamas, le mélomane, désireux de l'apprendre, pourra traverser l'Atlantique, remonter l'Amazone et aller demander aux descendants des transfuges de la Grande-Lagune le secret de leur méthode naturelle.

CHANT DES COCAMAS



Nous avons dit que tous les individus de race cocama, depuis longtemps baptisés et à peu près chrétiens, avaient changé de costume en même temps que de croyances, et portaient la chemise et le pantalon européens. Ajoutons qu'il ne reste absolument rien des anciennes coutumes de cette nation, et que ses représentants actuels en ont si bien perdu le souvenir, qu'il nous est impossible d'en donner une idée. L'idiome de leurs pères est la seule attestation du passé que les Cocamas aient conservée, et comme cet idiome, déjà fort altéré par leurs relations journalières avec les Brésiliens de l'Est et les Péruviens de l'Ouest, menace de disparaître comme a disparu tout le reste, hâtons-nous, pendant qu'il est temps encore, d'en donner un échantillon.

IDIOME COCAMA

Dieu (le créateur).....	Yara.	feu.....	tata.
diable.....	mahi.	eau.....	uné.
ciel, soleil, jour.....	cuarachi.	terre.....	chueirata.
nuit.....	hipuitza.	pierre.....	itaqué.
lune.....	yasi.	sable.....	itini.
étoile.....	tupa.	rivière.....	parana.
matin.....	camutuni.	île.....	hipua.
hier.....	icuachi.	forêt.....	tapuëta.
froid.....	tsiriahi.	arbre, bois.....	ehueira.
chaleur.....	saco.	homme.....	yapisara.
pluie.....	ttupa.	femme.....	huayna.

VUE DU VILLAGE-MISSION D'OMAGUAS. — RIVE GAUCHE DE L'AMAZONE

enfant	tagra.	couleuvre	mui.
vieux	tupa.	papillon	héna.
jeune	curumitua.	mouche	huama.
mort	humanu.	moustique	yatiou.
maison	huca.	noir	soni.
pirogue	egara.	blanc	tini.
rame	apocuyta.	rouge	ppuetani.
pagne, ceinture	saichimi.	vert	iquira.
corbeille	huarata.	bleu	sinipuca.
arc	canuto.	voleur	muna.
sarbacane	puna.	voler	munasuri.
lance	patihua.	ouvrir	ipicatura.
poison	huirari.	attacher	ttequita.
manioc	yahuiri.	rôtir	michira.
banane	panara.	courir	yapana.
coton	hamaniou.	arriver	yahuachima.
palme	tzua.	sortir	husema.
fleur	sisa.	dormir	ocquera.
cire	mapa.	réveiller	hopaca.
poisson	ipira.	manger	mahun.
oiseau	huira.	un	huipi.
sanglier (pécari)	tahuatzu.	deux	mucuyca.
tigre	yahuara.	trois	musaperica.
caïman	yacaré.	quatre	iruaca [1].

A six heures du soir, le chant des Cocamas et le jeu de leurs rames aidant, nous abordions à Omaguas, un des cinq villages compris dans la juridiction civile et ecclésiastique de Nauta. Si la physionomie de ce dernier ne m'avait enthousiasmé que médiocrement, celle d'Omaguas m'inspira une répulsion véritable. De hauts talus d'ocre et de glaise striés de teintes jaune de Naples et rouge-brun ; çà et là quelques touffes d'herbe ; des baraques édifiées sur une colline et formant deux groupes distincts ; entre ces groupes une grande cabane à toiture de ruche à miel surmontée d'une croix ; puis au fond la ligne des forêts, fermant le tout d'une haute et sombre barrière, tel fut le décor qui se produisit devant nous au moment où nous accostâmes.

L'heure et la lumière atténuaient un peu, il est vrai, la maussaderie du paysage. De jolis panaches de fumée montaient perpendiculairement au-dessus des cases, puis, arrivés à une certaine hauteur, se courbaient avec grâce et fuyaient doucement vers le Nord, tandis que les derniers rayons du soleil couchant, prenant en écharpe une moitié de la colline, laissaient l'autre moitié plongée dans une teinte froide, mais transparente, de gris lilas.

Le village-mission d'Omaguas, fondé en 1697 par les Jésuites Équatoriens, sous l'invocation de saint Joachim, s'élevait à cette époque sur la rive droite du Haut-Amazone, à une lieue en amont du site actuel. Une épidémie s'étant déclarée parmi les Indiens Omaguas qui le peuplaient, ceux-ci, attribuant l'invasion du fléau à l'insalubrité du lieu où leur village était édifié, l'abandonnèrent en toute hâte. Une partie d'entre eux allèrent s'établir dans le voisinage de la petite rivière d'Ambiacu, à qua-

[1] Au delà de quatre, ils comptent en quechua : cinq *piccha*, six *zocta*, etc., etc.

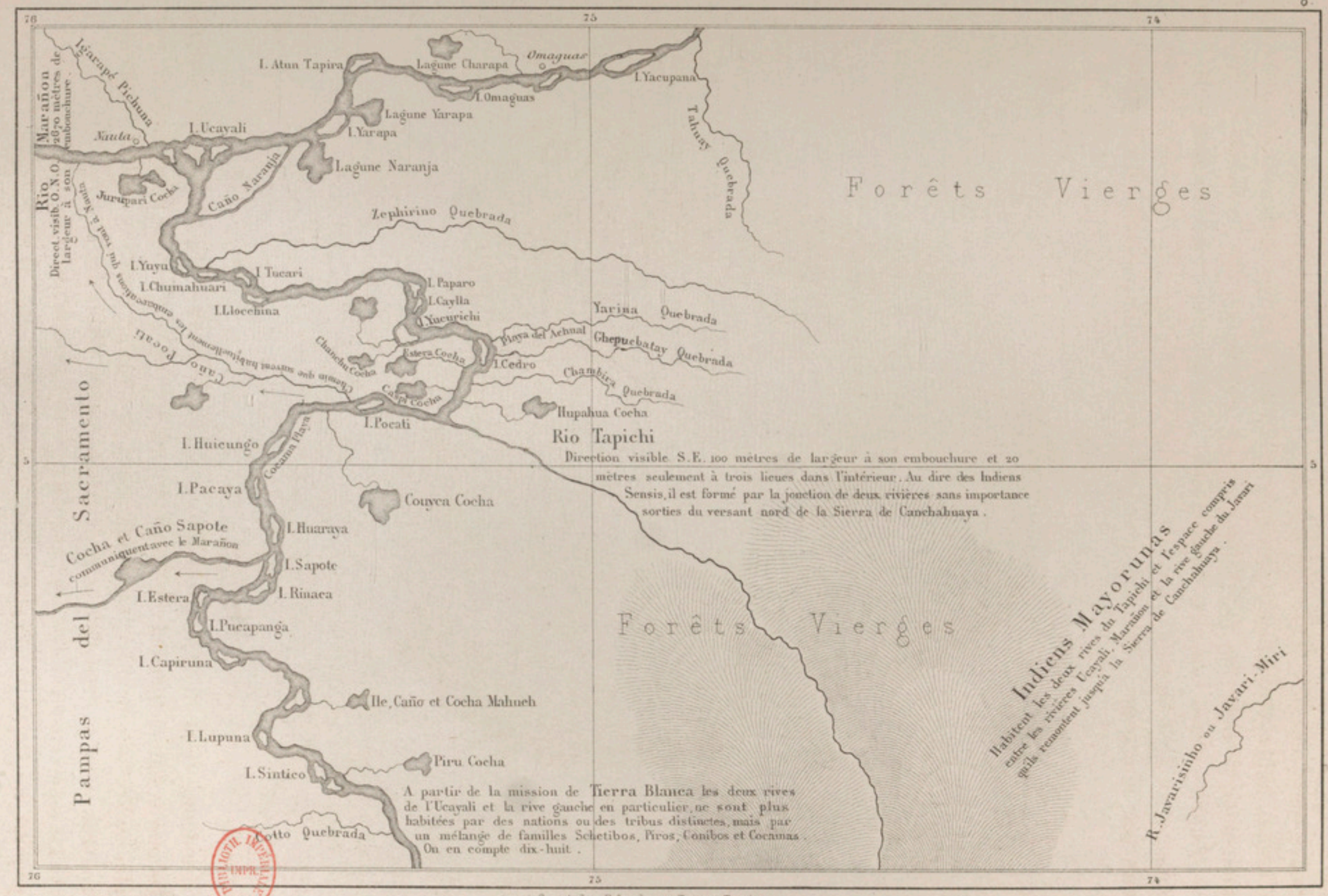
rante lieues en aval de l'endroit où nous sommes. Les autres remontèrent le cours du fleuve, entrèrent dans la rivière Huallaga, se fixèrent dans les villages chrétiens des Cocamas, et plus tard émigrèrent avec ceux-ci dans la plaine du Sacrement, où quelques individus de leur descendance habitent encore, comme on l'a vu, la Mission de Sarayacu.

Tandis que ces Omaguas s'établissaient dans la partie Ouest du bassin de l'Amazone, ceux de leur nation qui s'étaient fixés près de la rivière Ambiacu étaient décimés par une petite vérole des plus malignes. Le village fondé en cet endroit était

INDIEN OMAGUA.

abandonné et on en édifiait un autre, celui où nous abordons aujourd'hui; seulement, comme la nation Omagua, fort amoindrie par les épidémies et les migrations, ne pouvait plus suffire à le peupler, on lui adjoignit des Indiens Cocamas, tout en conservant au nouveau village son ancien nom de Saint-Joachim d'Omaguas.

Le rapprochement des deux castes et leur croisement dénaturèrent bien vite le type primitif des Omaguas. Depuis environ quatre-vingts ans, il n'existe au Pérou aucun individu pur sang de cette nation. Nous insistons particulièrement sur ce fait anthropo-



BIBLIOTH. IMPERIALE IMPR.

Gravé chez Erhard, 12 r. Dugnay-Trouin

VUE DU VILLAGE D'IQUITOS. — RIVE GAUCHE DE L'AMAZONE

logique, afin que le voyageur, bien intentionné d'ailleurs, qui descendra le fleuve après nous et comme nous s'arrêtera à Omaguas, ne soit pas tenté de prendre pour de vrais Omaguas les métis qui peuplent le village actuel.

De leur fusion d'autrefois avec la race Cocama, les Omaguas ont laissé certain produit facile à reconnaître à la grosseur de la tête, à l'arrondissement singulier de la face, d'où les angles et les méplats semblent bannis, à des traits mous et chiffonnés et a une expression bonasse et souriante qui fait le fond de leur physionomie.

Comme nous allons retrouver au Brésil, sous le nom d'Umaüas, les Omaguas du Pérou, et que nous aurons une occasion de revenir sur le passé de ces indigènes, nous bornons pour le moment à ces quelques lignes la notice historique qui les concerne.

Durant les deux jours que je passai à Omaguas, installé dans une grande cage à claire-voie, espèce de caravansérail où les trafiquants de passage trouvent une hospitalité gratuite, j'eus le temps d'inventorier pièce à pièce le mobilier des huttes de la localité et d'être saigné à blanc par les moustiques, pour qui ce morne village paraît être un séjour de prédilection. Le matin du troisième jour, exaspéré jusqu'à la rage par leurs piqûres incessantes, j'allai comme la vache Io fuyant le taon mythologique, me précipiter dans le fleuve. Un peu calmé par ce bain froid, je rentrai dans l'égaritea et fis mettre le cap au large. Au moment où la pointe d'une île allait me cacher pour toujours l'odieux village des Omaguas-Cocamas, je me rappelai qu'il était peuplé de cent quinze individus, logés dans vingt-neuf cahuttes.

Chemin faisant j'eus constamment les yeux fixés sur la rive droite de l'Amazone, pour tâcher d'y découvrir un de ces Indiens Mayorunas dont le territoire occupe en longueur trente lieues sur l'Ucayali et soixante-quinze sur l'Amazone. Mais je n'aperçus que des plages plus ou moins nues, une végétation plus ou moins luxuriante, des îles et des îlots plus ou moins rapprochés. Vers le soir, comme nous ralliions la rive gauche, les tintements d'une cloche fêlée qui sonnait l'*Angelus* nous annoncèrent la Mission d'Iquitos.

Ce village d'Iquitos est la paraphrase des bâtons flottants de La Fontaine. De loin, c'est un mur vertical tendu de courtines de verdure, enguirlandé de lianes et de sarmenteuses de la plus capricieuse espèce et où toute la gamme des verts, depuis le véronèse jusqu'au bronze fauve, éclate et resplendit. Quelques têtes de bananiers aux feuilles lacérées par la brise trouent çà et là l'épaisseur des massifs et font flotter leurs lanières dans l'air comme des banderoles. Des arums au godet d'albâtre, des canacorus aux faisceaux de fleurs variées, des héliconias au pendule jaune de chrome et rouge vif, des strelitzias aux spathes orangé et bleu bordent d'un tapis bariolé le pied de la muraille, au sommet de laquelle, comme des plumes sur le cimier d'un casque, tremblent et s'agitent au moindre vent les stipes fuselés de quelques palmiers Oreodoxas.

Un sentier abrupt, taillé en escalier dans l'argile de la muraille et dont chaque marche est formée par un tronc d'arbre non équarri, conduit du bord de l'eau à une plate-forme élevée de soixante pieds. Sur cette esplanade est assis le village dont on

n'aperçoit que la façade des premières maisons. Tel est le croquis d'Iquitos vu à distance.

Iquitos, vu de près, est un ramassis de huttes dont les toits crevassés laissent échapper leur chaume par places, comme un vieux matelas sa bourre. Ces huttes, au nombre de trente-deux, forment deux groupes séparés que les gens de l'endroit appellent Barios ou faubourgs. Quatre-vingt-cinq individus des deux sexes y vivent et y multiplient sous l'œil soupçonneux d'un alcade, que, par flatterie autant que par frayeur, ils qualifient de corrégidor.

De 1791 à 1817, ce village-mission, qui n'est aujourd'hui qu'un maigre comptoir, exista dans l'intérieur des terres. Sa population tout entière se composait d'individus de la nation Iquito. Une commotion des volcans de Pasto ayant tari les sources qui fournissaient aux néophytes l'eau nécessaire à leur consommation, ceux-ci, menacés de mourir de soif, abandonnèrent leur village et vinrent s'établir au bord de l'Amazone. Là leur rapprochement des castes riveraines et le contact qui s'ensuivit altérèrent bientôt la pureté de race que jusqu'alors ils avaient conservée. Depuis 1817 que la chose a eu lieu, les Iquitos ont si bien fusionné avec les Omaguas-Cocamas, leurs voisins de droite, et les Ticunas, leurs voisins de gauche, qu'on peut dire sans exagération des habitants du village actuel, qu'ils résument en eux quatre castes distinctes.

Sur les trente-deux huttes que compte le village et qui y forment, comme nous l'avons dit, deux quartiers distincts, dix-neuf sont affectées à la population indigène. Les treize autres sont habitées par de pauvres métis d'Indiens et d'Espagnols que les Huambisis de la rivière Pastaza chassèrent il y a quelques années des villages de Borja et de La Barranca, après avoir pillé et brûlé leurs demeures.

La plus grande circonspection préside aux rapports que les habitants du faubourg n° 13 ont avec ceux du faubourg n° 19. En leur qualité de descendants d'Espagnols, les premiers se donnent entre eux les titres de *don* et de *doña*, se considèrent comme de race blanche, bien que la couleur de leur teint varie entre la feuille morte et la brique cuite, et croiraient déroger en frayant avec des Peaux-Rouges. Ces représentants de l'aristocratie d'Iquitos portent la chemise courte et le pantalon de cotonnade bleue, se coiffent de chapeaux de paille qu'ils fabriquent eux-mêmes et vont habituellement nu-pieds, faute de chaussure. Tous cultivent, pour vivre, un petit coin de terre.

Les Iquitos, croisés d'Omaguas-Cocamas et de Ticunas qui peuplent le village, ne sont pas les seuls représentants de leur race. A deux lieues de là, sur les bords de la rivière Nanay, affluent de gauche de l'Amazone, il est des Iquitos pur sang que le baptême n'a pas encore purifiés de leur souillure originelle. Les riverains de la contrée, enclins à l'exagération et à l'hyperbole, accusent ces païens de manger leurs défunts et même de mordre un peu à leurs vivants. Mais comme à l'appui de leur dire ils ne donnent aucune preuve, jusqu'à ce que le fait ait été certifié, nous engageons le lecteur à prendre comme nous cette médisance pour de la calomnie.

La réputation d'anthropophagie que les gens de l'endroit ont faite aux Iquitos infidèles n'empêche pas les Iquitos chrétiens d'entretenir avec eux des relations de

commerce et d'amitié, de les admettre à leur table et de boire avec eux à la même coupe. Il ne se passe guère de semaine qu'un de ces prétendus mangeurs de chair humaine n'apparaisse dans le village en compagnie de sa moitié. Une poignée de salsepareille ou un hamac tissé, qu'il désire échanger contre des engins de pêche ou des verroteries, sert de prétexte à ces visites hebdomadaires. Si le sauvage visiteur a pu,

TYPE D'INDIEN IQUITO.

grâce à son industrie, se procurer une chemise et un pantalon, il s'en revêt aux portes du village et fait une entrée triomphale chez ses congénères civilisés ; mais le plus souvent il apparaît au milieu d'eux vêtu à la mode de sa tribu, c'est-à-dire dans une nudité complète. Pour corriger ce que ce costume pourrait avoir de trop succinct, il enduit son corps de rocou, relève ses parties sexuelles au moyen d'un fil de palmier, et ceint son front d'un bandeau d'écorce. orné d'une longue crinière. Cet accoutrement

est complété par une lance en bois de palmier dont la pointe est empoisonnée et qu'il tient à la main comme un suisse d'église sa hallebarde.

La compagne de l'indigène, tout aussi peu vêtue que lui, le suit portant leur dernier-né dans une écharpe de coton suspendue à son cou. Tout en marchant, elle façonne, à l'aide de quatre épines de mimosa qui lui servent d'aiguilles, un de ces charmants hamacs bariolés que les commerçants riverains recherchent avec empressement pour les vendre aux amateurs du Para. Ces hamacs, dont le fil est tiré des folioles du palmier *chambira* et teint de couleurs vives, sont échangés par les femmes Iquitos contre des perles de jais et de porcelaine (*chaquiras*), monnaie courante des Missions. Avec ces perles, dans lesquelles elles passent un fil, elles façonnent d'élégants tabliers, de la grandeur d'une feuille de vigne, sous lesquels elles cachent pudiquement ce que l'on doit cacher. Depuis quelques années, elles ont ajouté à cette unique pièce

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE NANAY.

de leur costume des épaulettes et des pompons de plumes de toucan, dont l'idée leur a été suggérée par le voisinage des femmes Ticunas. Espérons que l'amélioration introduite par ces dames dans leur costume national ne se bornera pas à si peu de chose, et qu'elles en viendront, la civilisation et les bateaux à vapeur aidant, à mettre sur leur corps une chemise et une jupe.

A deux lieues d'Iquitos, notre égaritea passe devant l'embouchure de cette rivière Nanay dont nous avons parlé précédemment. Ses plages et le sol à l'entour sont revêtus d'une graminée rousse qui rappelle l'herbe d'une prairie grillée par le soleil de la canicule. Un îlot de joncs s'arrondit à l'entrée de cet affluent qui mesure deux cent seize pieds d'une rive à l'autre et sort, à cinquante lieues de là, d'entre les dernières collines que les Andes équatoriales forment en s'affaissant. Deux ruisseaux, le Péquê et l'Itayo, grossissent de leurs ondes le lit primitif du Nanay.

INDIENS IQUITOS.

Sept petites lieues que nous fîmes sans y songer séparent Iquitos de Pucallpa. Ce dernier village, situé comme son voisin sur la rive gauche de l'Amazone, existait, il y a trente-huit ans, sous le nom d'Oran, à quinze lieues en aval de l'emplacement actuel. Des malheurs secrets — les villages en ont comme les hommes — le forcèrent à remonter le cours du fleuve et à cacher son ancien nom d'Oran sous le nom moderne et quechua de Pucallpa [1]. Bien que les érudits de la contrée aient cru devoir qualifier de *Nouvel-Oran* ce second village, les descendants des Omaguas, eu égard à la couleur sanguinolente de ses berges, l'ont surnommé [2] *Tuyuca-puëtani* (terre rouge), dénomination moins noble peut-être que la première, mais en revanche plus pittoresque.

Deux tribus longtemps ennemies, mais que le christianisme a rapprochées [3], habitent ce village, qui compte dix-huit maisons. Ces tribus sont celles des Mayorunas de la rive droite de l'Amazone et des Orejones de la rivière Napo. Dix maisons en torchis et

INTÉRIEUR DE LA RIVIÈRE NANAY.

couvertes en chaume, dans le genre de celles que nous laissons derrière nous, sont affectées aux Mayorunas ; les huit autres sont habitées par des Orejones.

Une grande chaumière, destinée à servir d'église, n'était pas encore achevée, bien qu'on y travaillât depuis cinq ans. Les soliveaux et les perches qui devaient soutenir

[1] De *Puca*, rouge, et *Ualpa*, terre.

[2] De ce vocable appartenant à la langue Omagua, les riverains de l'Amazone, qui se servent de l'idiome tupi ou *Lengoa geral* du Brésil, ont fait, sans y songer peut-être, le mot *Tïjuco*, par lequel ils désignent la boue argileuse de leur sol détrempé par la pluie, boue si visqueuse, qu'elle les oblige durant la saison d'hivernage à user de sabots-patins de six pouces de haut. Si nous hasardons en passant cette réflexion philologique au sujet du mot *Tuyuca*, c'est que ce mot n'existe pas dans l'idiome des Tupinambas, où la terre est appelée *Éuê*, et la terre rouge *Éuê-Piranga*.

[3] Il s'agit ici, comme on le pense bien, d'une fraction infime de ces tribus. Les Orejones et les Mayorunas, qui vivent séparés par le lit du fleuve et à une assez grande distance, se voient à peine et n'ont entre eux aucunes relations.

sa toiture gisaient sur le sol à demi recouverts par la végétation. Cette incurie des habitants du lieu à l'égard des choses du culte nous donna de leurs sentiments religieux une triste opinion. Au reste, le moment était mal choisi pour visiter Pucallpa. Il était trois heures de l'après-midi, et sa population vaguait dans les bois. Deux hommes sans chemise, mais vêtus de culottes de toile, s'étaient constitués les gardiens du village et s'occupaient à radouber une pirogue. Ces individus, qui n'étaient ni Orejones ni Mayorunas, dirent à mes rameurs que s'ils avaient quelque affaire à traiter avec les habitants de Pucallpa, ils les trouveraient infailliblement chez eux, soit ce même jour après le coucher du soleil, soit le lendemain avant le lever de cet astre. Mes gens éclatèrent de rire au nez de ces individus.

Avant de prendre le large, je grimpai sur le roufle de l'égaritea, d'où je fis un dessin de Pucallpa. Ce village, élevé de duoze pieds au-dessus du niveau du fleuve et caractérisé par des massifs de verdure et de grands palmiers, lisières qui semblaient le rattacher à la forêt vierge, avec laquelle il n'avait pas encore rompu, ce village avait vraiment bon air. Tout en reproduisant sa physionomie, je me disais que le cachet abrupt et pittoresque que j'admirais en elle lui serait ravi tôt ou tard, et qu'un défrichement bien nu, bien plat, bien monotone, remplacerait sa beauté naturelle. Deux heures après notre sortie de Pucallpa, nous nous arrêtions devant l'embouchure de la rivière Napo.

Soit que M. de La Condamine ait évalué à simple vue la largeur des affluents de l'Amazone, soit qu'il l'ait mesurée à l'heure d'une crue, le total de nos chiffres est toujours au-dessous du sien. Aux trois hamacs de fil d'écorce que nous avions dévidés sur l'Ucayali, et qui nous avaient fourni un assez long bout de ficelle, destiné à suppléer à l'absence d'un graphomètre, nous en avions ajouté deux autres en sortant de Nauta, afin d'atteindre aux mesures que l'illustre académicien a données des tributaires du grand fleuve et en vérifier la justesse. Or l'embouchure du Napo, que d'après sa relation nous croyions large de douze cents mètres, n'en a réellement que huit cent deux. Il est vrai qu'après un laps de temps de cent vingt années, et eu égard à la quantité d'eau que la pauvre rivière a dû fournir à l'Amazone pendant cette période, on ne pourrait, sans être injuste à son égard, lui reprocher publiquement ce rétrécissement de trois cent quatre-vingt-dix-huit mètres de son lit primitif. Aussi ne notons-nous le fait que pour mémoire et sans le faire suivre d'aucune réflexion.

Si l'origine du Napo n'était connue du moindre élève en géographie, nous dirions qu'il sort des pentes orientales du volcan de Cotopaxi dans la république de l'Équateur ; que, dans le trajet qu'il parcourt avant d'atteindre l'Amazone, il reçoit les eaux de nombreux tributaires dont les principaux sont : l'Azuela ou Aguarico, le Coca et le Curaray ; que la plupart de ces affluents sont aurifères, etc. — Mais le tracé du Napo est ici superflu, et nous n'avons à relever que sa seule embouchure.

Un pâté de verdure appelé *Mango-isla* divise cette embouchure en deux bras inégaux. Un de ses bras mesure six cent quarante-trois mètres et l'autre cent cinquante-neuf. L'eau du Napo à cet endroit est d'une teinte d'opale verte ou d'absinthe ; son courant paraît assez faible.

VUE DU VILLAGE DE PUCALLPA OU NOUVEL-ORAN. — RIVE GAUCHE DE L'AMAZONE.

Quelques souvenirs historiques se rattachent à cette paisible rivière.

En 1539, l'Espagnol Francisco Orellana la descendit sous le prétexte utilitaire d'explorer la province de la Cannelle, mais en réalité pour chercher la région de l'or, représentée à cette époque par la cité de Manoa, l'El-Dorado, le lac de la Parima et les royaumes d'Énim et de Païtiti.

En 1637, le Portugais Pedro Teixeira, chargé de déterminer les possessions Lusitano-Brésiliennes, remonta le cours du Napo, poussa jusqu'à Quito, et en revenant fixa pour limites au Brésil la rive droite de l'Aguarico. Mais les Espagnols, qui de leur côté reculaient les possessions du Pérou jusqu'au lac d'Ega, ne tinrent aucun compte de ces mesures et jetèrent à l'eau les poteaux de démarcation plantés par le lieutenant portugais. En 1744 La Condamine, à son retour de Quito, où le gouvernement français l'avait envoyé en compagnie de Godin et Bouguer pour mesurer quelques degrés du méridien,

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE NAPO.

La Condamine, entré dans l'Amazone par Jaën de Bracamoras, passa devant l'embouchure du Napo, calcula géométriquement sa largeur ou l'évalua à simple vue, et poursuivit son voyage jusqu'au Para, où il s'embarqua pour l'Europe.

La relation de ce voyage, qu'il publia deux ans après son arrivée, serait une maigre pâture pour le lecteur de notre époque, devenu difficile en matière de voyages et de voyageurs, par suite des *Tours du monde* qu'on lui fait faire chaque année, sans l'obliger à quitter son fauteuil. Mais si les renseignements ethnologiques fournis par La Condamine ne furent pas toujours puisés à bonne source, si ses appréciations géographiques sont souvent hasardées, enfin si ses opinions personnelles ont un peu vieilli, le ton de franchise et d'honnêteté qui règne dans son œuvre en rend la lecture attachante. Le tribut de reconnaissance qu'il a payé publiquement aux personnes qui l'hébergèrent, est digne d'un homme de bien. Quel cœur ne serait doucement ému devant l'aimable

portrait qu'il a tracé de la famille Davalo, dont l'aînée des demoiselles, — *chef-d'œuvre de grâce et de modestie, peignait des tableaux de sainteté avec trois couleurs, jouait de la flûte traversière et n'aspirait qu'au bonheur de se faire carmélite* !

En relisant les pages où La Condamine a mis à nu les sentiments de sa belle âme, nous ne pouvons que nous excuser à l'avance d'être obligé de relever çà et là les erreurs qu'il a pu commettre dans la relation de son voyage du Pérou au Para. Ceci dit une fois pour toutes, revenons à la rivière Napo dont l'embouchure est là qui bâille devant nous.

Les indigènes, cantonnés sur ses rives, appartiennent à la nation *Orejona*, qui se divise en trois tribus : les Orejones proprement dits, les Ccotos et les Anguteros. Depuis une quarantaine d'années, les Orejones ont rallié les villages de l'Amazone, et en qualité d'Indiens *mansos* ou apprivoisés, portent la chemise et le pantalon en honneur chez les néophytes. Les Ccotos occupent, dans l'intérieur, la rive droite du Napo, et les Anguteros habitent les forêts de sa rive gauche. Au dire des riverains de l'Amazone, Ccotos et Anguteros sont voleurs, assassins et anthropophages. Les Ccotos que nous avons vus et sur lesquels nous reviendrons plus tard, nous ont paru fort laids.

Ces deux castes ne hantent guère, durant le jour, les plages du Napo, par frayeur des trafiquants de salsepareille qui remontent ou descendent cette rivière et ne manquent jamais, en les apercevant, de leur envoyer une balle. Mais ils se dédommagent de cette contrainte en y venant la nuit, et malheur à l'imprudent voyageur qu'ils trouvent endormi sous sa moustiquaire ; ils s'en approchent sans bruit, soulèvent les plis de la toile et percent le dormeur de leur lance emmanchée d'un bambou taillé en fer de lance et large de six pouces [1]. Le mangent-ils ensuite? — Tout le monde l'assure ; mais nous n'osons pas l'affirmer.

Pour qui les voit seulement en passant, Ccotos et Anguteros se ressemblent si fort qu'il est difficile de ne pas les confondre ; les premiers sont ainsi nommés de l'artifice qu'ils emploient pour attirer le chasseur dans les bois en imitant le cri du Ccoto, ce singe hurleur de l'Ucayali. Nous n'avons rien appris sur le compte des Anguteros.

Tous les Indiens de race Orejona sont de haute stature ; leur taille est bien prise et leur souplesse ajoute un cachet d'élégance à la puissante beauté de leurs formes ; ils ont le visage carré, les yeux un peu obliques, petits et bridés par les coins. Leur nez, large de base, est très-épaté et leur bouche lippue fait littéralement le tour de leur visage ; ils portent la chevelure longue et flottante et passent, dans la cloison de leurs narines, une baguette en bois de palmier de la grosseur d'un tuyau de plume, aux extrémités de laquelle ils suspendent un coquillage ; leurs parties sexuelles, qu'ils portent relevées comme les Indiens Iquitos, au lieu d'être assujetties comme chez ceux-ci avec un fil de palmier, sont maintenues par un ceinturon d'écorce de tahuari en forme de torsade ; le trait distinctif de leur physionomie gît dans leurs oreilles, dont le lobe allongé pend jusqu'à l'épaule et fait l'effet d'un morceau de viande informe.

[1] Cette arme, dont nous avons sous les yeux un *spécimen*, est ornée à la base du fer de lance dont le bambou tient lieu, de deux grosses houppes ou pompons en plumes de toucan.

TYPES D'INDIENS OREJONES (TRIBU DES CCOTOS).

Les Ccotos et les Anguteros percent ce lobe, agrandissent l'ouverture et y enchâssent des rondelles en bois de cécropia d'un volume phénoménal. Les Orejones allongent aussi leurs oreilles, mais se contentent de les porter ballantes et sans aucun ornement, particularité qui sert à les distinguer de leurs congénères.

Remarquons, en passant, que les premiers Incas péruviens, depuis Manco-Capac jusqu'à Mayta-Capac, s'allongèrent ainsi les oreilles, coutume étrange qu'ils tenaient de leurs ancêtres inconnus. A partir de Mayta-Capac, quatrième Inca, cette mode, abandonnée par les empereurs, fut adoptée par les Curacas ou caciques, qui servaient aux Fils du Soleil de garde d'élite ; de là l'épithète d'Orejones ou Oreillards, que donnèrent à ces derniers les conquérants espagnols à leur arrivée au Pérou.

Quoique séparés par toute la largeur du Napo, Ccotos et Anguteros entretiennent des relations de voisinage et d'amitié. Pour passer d'une rive à l'autre, ils façonnent des radeaux avec le bois poreux du cécropia. Ils ont également des pirogues empruntées au type ventru du palmier Tarapote (*Iriartea*), qu'ils fendent longitudinalement, débarrassent de ses fibres médullaires et dont ils n'ont plus qu'à fermer les extrémités. Certaines de ces pirogues peuvent contenir jusqu'à douze individus. Ce genre d'embarcation leur est commun avec les Iquitos du Nanay.

Les armes de ces indigènes sont la sarbacane, la massue et cette terrible lance à pointe de bambou qui fait des blessures si larges, que l'âme du blessé peut s'échapper sans peine de son corps par l'ouverture de la plaie.

Les femmes des deux nations étalent, comme leurs pères et leurs époux, des oreilles démesurément allongées. Malgré leur cou rentré dans les épaules, ce qui les fait paraître un peu bossues, elles sont moins laides au physique que les représentants du sexe fort. Ces beautés du désert ont pour tout vêtement une valve de moule retenue autour de leur corps par deux liens d'écorce.

A quelques jets de flèche de cette rivière Napo, habitée par des anthropophages ou soi-disant tels, et d'où les moustiques se sont bannis d'eux-mêmes [1], on trouve, sur des terrains bas et argileux, un défrichement du nom de Bellavista (belle vue). Cinq maisonnettes treillissées comme des volières et couvertes en feuilles de palmier y sont groupées au milieu de bananiers d'un vert éclatant ; çà et là, de gros arbres épargnés par la hache, *capirunas* feuillus et courts de tronc, s'épanouissent comme de monstrueux choux-fleurs et projettent sur la pelouse de grands pans d'ombre ; des lianes sont montées à l'assaut de ces arbres, ont enlacé leur tête d'un inextricable réseau de feuilles et de fleurs, et, retombant ensuite sur le sol où leurs griffes et leurs vrilles se sont transformées en racines, tiraillent en tout sens la chevelure verte des colosses qui semblent hurler de douleur.

Bellavista me charma si fort à première vue, que je résolus d'y passer quarante-

[1] Ces diptères buveurs de sang sont inconnus sur les plages du Napo. Faut-il attribuer leur absence à la chaîne minérale qui, sous le nom de *Sierra del Napo*, longe cette rivière de l'O.-N.-O. à l'E.-S.-E., attire les nuages et entretient en ces lieux une certaine fraîcheur peu favorable à l'éclosion des larves de moustiques ? — Nous ne savons.

huit heures; j'avais d'ailleurs à revoir à loisir mon tracé du fleuve et à traduire en français quelconque les hiéroglyphes au crayon à l'aide desquels je fixais mes pensées, lorsqu'un accès de paresse intellectuelle m'empêchait de les développer. Cette détermination de ma part, qui mit les rameurs Cocamas d'assez mauvaise humeur, fut une véritable inspiration du ciel ; dans la matinée du second jour, cinq Orejones-Ccotos de la rivière Napo, dont trois hommes et deux femmes, vinrent à Bellavista échanger, avec les naturels du lieu, des hamacs en fils de palmier grossièrement tissés, contre des couteaux et des dards à tortue (*puyas*). Avec quelques babioles, j'amusai ces sauvages, et pendant une demi-journée je jouis à mon aise de leur monstrueuse laideur ; l'un d'eux, que les dimensions de sa bouche rangeaient dans la catégorie des ogres de Perrault, et qui n'eût fait qu'une bouchée du petit Poucet et de ses six frères, avait eu le lobe de ses oreilles déchiré dans quelque bataille ; de ce lobe

OREILLE D'OREJON-CCOTO.

ainsi partagé, il était resté deux lanières de chair, courroies vivantes qui menaçaient de ballotter incessamment sur le visage de leur propriétaire, si l'ingénieux sauvage ne se fût avisé d'y faire une rosette ; ce nœud de cravate, fait par un homme à ses oreilles, me parut le tour de force le plus fort que j'eusse encore vu.

Au sortir de Bellavista, que nous quittâmes le lendemain d'assez bonne heure, les points que je relevai successivement firent rétrograder ma pensée vers Pucallpa, ce nouvel Oran servant d'antithèse à l'ancien ; d'abord ce fut la lagune d'Oran, dont la bouche noire échancrait largement la rive droite de l'Amazone, puis les îles d'Oran que nous côtoyâmes, et enfin l'emplacement du premier village d'Oran, devant lequel je méditai un moment sur l'instabilité des lieux, des hommes et des choses. Durant cette journée qui me sembla mortellement ennuyeuse, bien que pour me distraire j'eusse fait traverser deux fois à mes gens le lit de l'Amazone, je n'aperçus sur l'une

INDIENS OREJONES. (TRIBU DES CCOTOS).

ou l'autre rive que des profils de miritis et d'acrocomias, d'interminables lisières de gynériums ou de balisiers à demi submergés, et, de loin en loin, sur un soubassement d'ocre ou d'argile, quelque gros copahu avec son allure de pin-parasol.

Le soleil disparaissait derrière un rideau de ficus, comme nous rangions à l'honneur l'emplacement qu'occupait autrefois le village de Saint-Joachim d'Omaguas; l'égaritea s'arrêta, par mon ordre, devant ce *campus ubi Troja fuit*, que je contemplai avec le mélancolique respect que j'ai pour les choses du bon vieux temps. Rien ne restait de la Mission défunte; la forêt primitive avait reconquis son domaine, et, sur

QUEBRADA ET ILOT D'AMBIACU.

l'aire du village fondé par les Jésuites s'élevait le tronc blanc, lisse et droit d'un bombax, qui me fit l'effet d'une stèle funéraire destinée à rappeler aux passants qu'ici-bas l'homme et son œuvre ne sont que poussière et fumée.

A une courte distance de cet Omaguas à jamais disparu, s'évase la bouche de l'Ambiacu, auquel notre carte a donné, par faiblesse ou par condescendance pour le poncif adopté par les cartographes, la configuration d'une rivière, bien que dans notre opinion cet affluent ne soit qu'un canal alimenté par l'eau du Napo et venant se dégorger dans l'Amazone. Quelques familles d'Indiens Orejones baptisés et catéchisés vivent à l'entrée de cette pseudo-rivière, qui communique directement avec le Napo et reçoit,

à l'endroit appelé *Masan*, deux affluents sans importance. Au milieu de l'embouchure de l'Ambiacu, à égale distance de ses deux rives, se dresse un îlot de glaise bleuâtre, si bien durcie par le soleil, si bien effritée par les pluies, qu'à cinquante pas on croirait voir un bloc de pierre ; d'épaisses végétations couvrent son sommet et donnent un cachet pittoresque à sa physionomie.

Les haltes que nous venions de faire devant l'ancien Omaguas et le rio d'Ambiacu, si courtes qu'elles eussent été, avaient donné au soleil le temps de disparaître ; le jour baissait rapidement, et une lieue espagnole, équivalant à six kilomètres de France, nous séparait encore de la Mission de Pevas où je comptais trouver le vivre et le couvert. Un moment je crus qu'il me faudrait renoncer à l'atteindre ; mes hommes, las du travail de la journée, parlaient déjà de s'arrêter sur une plage pour y passer la nuit ; un doigt de tafia que j'eus l'idée d'offrir à chacun d'eux changea leur détermination et parut leur prêter de nouvelles forces. Après avoir bu et s'être encouragés de la voix et du geste, ils enfoncèrent résolûment dans l'eau leurs rames spatulées, et bientôt l'égaritea fila rapidement le long des plages où des engoulevents, oiseaux crépusculaires, volaient par soubresauts comme des sauterelles qui bondissent.

Au milieu de l'obscurité qui ne tarda pas à nous envelopper, le pilote allait tâtonnant et cherchant sa route. Tout à coup un point lumineux, clarté de feu follet ou de ver luisant, brilla devant nous dans la perspective ; les marins poussèrent un hourra joyeux. L'embarcation, lourde phalène, attirée par cette lumière, précipita sa marche et vint enfin aborder au pied d'une colline dans les flancs de laquelle un escalier était taillé à coups de bèche. Cet escalier rustique conduisait à la Mission de Pevas ; je commençai à le gravir au pas de course ; mais l'humidité du soir, en détrempant l'argile de ses marches, les avait rendues si glissantes, qu'avant d'atteindre la dernière, j'avais déjà fait cinq ou six culbutes.

C'est couvert de boue de la tête aux pieds que j'allai frapper à la porte du couvent de Pevas. Après les questions d'usage faites à travers l'huis, un Indien l'ouvrit et me livra passage ; d'abord, au sortir des ténèbres, l'éblouissement que me causa la clarté d'une lampe à trois bees m'empêcha de rien distinguer ; j'entrevis confusément comme une caverne spacieuse encombrée d'armes et de butin, au centre de laquelle se tenaient immobiles deux hommes en chemise et coiffés de rouge, qui me firent l'effet de contrebandiers catalans. Mais cette hallucination dura peu ; mes yeux s'accoutumèrent au rayonnement de la lampe ; ce que j'avais pris pour une caverne ne fut qu'une grande boutique, pourvue de rayons et de marchandises, et dans les contrebandiers catalans je reconnus deux frères lais, en train de faire leur toilette nocturne et souriant de mon air ahuri.

Fondée en 1685 par les Jésuites de Quito, sous l'invocation de saint Ignace de Loyola et au profit des Indiens Pehuas qui habitaient à cette époque dans l'intérieur du pays les rives de quelques affluents du Napo et de l'Iça, la Mission des Pehuas que, par corruption, on écrit *Pevas*, exista d'abord entre l'embouchure du rio d'Ambiacu que nous laissons en arrière et l'endroit où nous venons d'aborder. Sa durée

VUE DU VILLAGE DE BELLAVISTA. — (RIVE GAUCHE DE L'AMAZONE).

en ce lieu fut de cent trois ans. En 1788 les néophytes, ayant assassiné le chef de la Mission, se retirèrent dans les bois, abandonnant le village chrétien qui ne tarda pas à tomber en ruines.

Un second village de même nom fut édifié, peu d'années après, à une lieue Est du premier. Aux Pehuas assassins qui vinrent l'habiter de nouveau, les missionnaires adjoignirent quelques individus des nations Catahuichi, Orejona, Yahua, Ticuna et Yuri ; ce village dura vingt-trois ans et fut abandonné par les néophytes, mais sans qu'un meurtre eût motivé cet abandon.

Une troisième fois, Saint-Ignace des Pehuas, pareil au phénix des anciens, renaquit de ses cendres ; des Missionnaires Franciscains, dont le nom nous échappe, le fondèrent à l'endroit actuel. Pour peupler ce troisième village, qu'on n'appela plus San Ignacio de los Pehuas, mais seulement Pevas, on recourut aux indigènes déjà catéchisés dont

VUE DE LA MISSION DE PEVAS.

nous avons donné la liste ; quelques-uns accoururent à la voix des missionnaires, mais le plus grand nombre manqua à l'appel. Une épidémie avait enlevé les Pehuas ; les Catahuichis étaient allés planter leur tente sur les rives du Jurua, et les Yuris se refusèrent à sortir de chez eux. La nouvelle population se composa de descendants abâtardis des Pehuas, d'Orejones, de Yahuas et de Ticunas.

La Mission actuelle compte, à l'heure où nous écrivons, un demi-siècle d'existence ; elle possède vingt-trois maisons affectées à quarante-cinq matrimonios ou ménages, dont la moyenne est de six individus, ce qui donne un total de population de deux cent soixante-dix individus, y compris les vieillards et les enfants à la mamelle. L'aire qu'occupent le village, l'église et le couvent, fort illogiquement groupés d'ailleurs, est formée par la juxtaposition de collines basses, dont les ondulations, très-apparentes, vont se rattacher aux versants orientaux de la chaîne des Andes ; leurs terrains, composés de

zones d'ocre et d'argile alternant avec des couches de sable, de menus galets et de pierres ponces, ont été sillonnés jadis du Nord-Ouest au Sud-Est par des courants de lave et d'eau dont la trace est encore visible. Au reste, toute la partie du pays comprise entre Nauta et l'embouchure de la rivière Içа est de même formation et présente les mêmes stries longitudinales. Le voisinage des Andes Équatoriales, où, sur une étendue d'à peine trois degrés, dix-huit volcans font flamber leurs cratères, explique suffisamment la nature et la disposition de ces terrains.

Une heure de causerie intime avec les frères lais de Pevas m'avait suffi pour appré-

LES FRÈRES LAIS DE PEVAS.

cier convenablement leur mérite. L'humeur enjouée de ces jeunes gens, — le plus âgé avait vingt-sept ans, — leur esprit naturel et la vivacité de leurs saillies eussent déridé le front le plus soucieux. Ils me firent les honneurs du couvent avec une franchise qui me toucha ; leur magasin apostolique regorgeait de salsepareille, d'huile de lamantin, de salaisons, d'étoffes, de haches, de couteaux, de sabres d'abatis, d'articles de quincaillerie et de bimbeloterie destinés aux villages du Haut et du Bas-Amazone avec lesquels ils étaient en relations d'affaires. Dans cette collection d'objets commerciaux, je vis jusqu'à des sarbacanes et des pots de poison destinés à la chasse. La façon dont mes cicéroni m'expliquèrent la nature et la provenance de chaque chose, les bénéfices

probables qu'elle offrait à la spéculation et son débouché plus ou moins certain me donnèrent de leur aptitude comme négociants une très-haute idée. En retrouvant chez ces deux religieux la pratique de ses profondes théories, le père Grandet de Balzac eût senti tressaillir la loupe violacée qu'il avait sur le nez et dans laquelle étaient renfermés son intelligence et son cœur.

Chargés par intérim du gouvernement spirituel et temporel de la Mission dont le titulaire passait sa vie au fond des bois au milieu d'un troupeau d'Indiens Yahuas, les frères lais, tyrannisés par les exigences de leur commerce, ne pouvaient s'occuper des néophytes comme ils l'auraient voulu. C'est à peine, me dirent-ils, s'ils avaient le temps de prendre leurs repas, de faire un bout de sieste et de fumer des cigarettes. Sur ce temps qui leur était si parcimonieusement mesuré, ils voulurent bien, par égard pour moi, distraire une demi-journée qui fut employée à visiter, dans leurs demeures, les

L'ENFANT GÉOPHAGE.

néophytes des deux sexes avec lesquels mes conducteurs échangèrent force lazzis. Sous le rapport de l'aménité et du savoir-vivre, ces indigènes me parurent fort au-dessous de la gent de Sarayacu ; leur type, mélangé de Pehua, d'Orejon, de Yahua et de Ticuna, était indéchiffrable.

Durant cette promenade à travers leur Mission, les religieux me montrèrent, dans une case attenant au couvent, une créature humaine que la science eût rangée dans la catégorie des phénomènes et dont un spéculateur de l'espèce Bohême, Bobèche ou Bobino, eût tiré parti en l'exhibant devant le public d'une foire.

Cette monstruosité, née de parents quelconques, était une petite fille âgée de cinq ans, qu'un goût dépravé pour le terreau, la glaise et les tessons de poteries, menait lentement au tombeau. Pour enrayer sa funeste manie de gratter le sol et de manger la terre à poignées, les frères lais, qui s'étaient constitués ses gardiens, avaient imaginé

de lui lier les mains derrière le dos et de la placer sur une table où, tant qu'on l'observait, elle restait immobile et agenouillée. Mais pour peu qu'on la laissât seule un instant, elle rampait sur les genoux jusqu'au bord de la table, se laissait choir en bas, au risque de se briser la tête, et léchait avidement cette terre qui devait bientôt s'ouvrir pour la recevoir.

Je ne saurais exprimer le sentiment de pitié mêlée de dégoût que m'inspira cette pauvre créature, que sa peau jaune et parcheminée, sa tête oblongue, ses extrémités filiformes et son ventre proéminent faisaient ressembler à une idole indoue ou japonaise douée de mouvement.

Le surlendemain de mon arrivée, les jeunes lais, pour se distraire des soucis du commerce et aussi pour m'être agréables, me proposèrent d'aller visiter avec eux les familles d'Orejones établies dans l'intérieur de la rivière d'Ambiacu ; j'offris mon égaritea pour ce voyage. Les rameurs Cocamas, qu'une ration copieuse de tafia délivrée par les religieux avait mis d'une humeur charmante, ramèrent avec enthousiasme de Pevas à Ambiacu et nous régalèrent, tout le long du chemin, de la symphonie en canon que j'ai reproduite.

Le village Orejon, situé sur la rive droite de l'Ambiacu, à deux portées de fusil de l'Amazone, se composait de neuf ajoupas de forme circulaire ; leur toit conique en feuilles de palmier était supporté par un cercle de pieux assez espacés pour que le vent et la pluie entrassent librement dans le logis et en sortissent de même. Ce mode de construction, malgré son originalité, me parut laisser à désirer sous le rapport du confortable.

Les habitants de la localité étaient allés battre les bois en quête de salsepareille. Nous ne trouvâmes qu'une famille composée du père, de la mère et de deux enfants. En nous voyant entrer chez eux, l'homme et la femme allèrent s'asseoir sur un tronc d'arbre qui leur tenait lieu de divan et répondirent par de simples monosyllabes aux questions que nous leur adressâmes. Bien qu'au dire des religieux le baptême les eût faits enfants de Dieu et de l'Église et qu'ils parlassent l'idiome quechua, naturalisé par les Missionnaires, ils s'obstinèrent à répondre dans la langue de leur nation, que mes introducteurs étaient loin de parler couramment. A part le haillon de toile qui leur servait de pagne, ces prétendus chrétiens étaient tout aussi nus que leurs amis et connaissances de la rivière Napo. Les regards obliques qu'ils jetaient sur nous à la dérobée, me rappelèrent ceux des bêtes féroces emprisonnées derrière les barreaux d'une cage et montrant les dents au curieux qui les approche de trop près. Au reste, le type de ces Orejones avait déjà subi des modifications sensibles ; leurs oreilles atteignaient à peine à une longueur de dix pouces et me parurent très-mesquines à côté des oreilles des Ccotos que j'avais vues précédemment à Bellavista et comparées à celles de jeunes éléphants.

Nous reprîmes la direction de Pevas en discourant sur le passé des Orejones que nous venions de voir. Les exigences du négoce n'avaient pas permis aux frères lais de la Mission de remonter bien haut dans l'histoire de ces indigènes, et les notices qu'ils

me donnèrent sur leur compte se bornèrent à quelques mots. Ainsi j'appris qu'ils comptaient jusqu'à quatre : *nayhay*, un ; — *nénacomé*, deux ; — *fèninichacomé*, trois ; — *ononocoméré*, quatre ; puis, ce chiffre dépassé, qu'ils se servaient du mode de numération employé par les Quechuas. Leurs congénères du Napo comptaient par duplication, comme la plupart des nations américaines.

Bien que ces malheureux m'eussent paru assez voisins des brutes auxquelles les assimilait leur épouvantable physionomie, ils n'étaient pas si bêtes qu'ils le paraissaient et avaient leur petit système, ni meilleur ni pire que beaucoup de systèmes, à l'égard

CHRÉTIENS OREJONES DE LA QUEBRADA D'AMBIACU.

de l'âme, cette tyrannique maîtresse du corps. Dans leur système, l'âme n'était pas immortelle ; elle mourait avec l'individu, mais jouissait du privilége de ressusciter quelque temps après, sous la forme d'un urubu blanc à caroncules jaunes et violettes, l'*Urubu-tinga* des riverains de l'Amazone, le *Vultur papa* des savants.

Leurs idées sur une Trinité symbolique se bornaient à reconnaître, mais sans leur rendre aucun culte, un Dieu Créateur qu'ils appelaient *Omasoronga*, un Dieu conservateur qu'ils nommaient *Iqueydema*, un esprit d'amour et d'intelligence auquel ils donnaient le nom de *Puynayama*.

La tradition d'un déluge existait parmi eux, seulement l'arche ou l'esquif qu'on

voit dans les cosmogonies des peuples flotter à la surface des grandes eaux, était remplacé chez les Orejones par une grande caisse sans couvercle et enduite d'un brai local, que leurs ancêtres avaient profondément enfouie en retournant sa cavité du côté du sol, et sous laquelle, munis de provisions solides et liquides, ils étaient restés près d'un mois, pendant que le déluge couvrait la terre.

Ces idées, que j'attribuai chez les Orejones à leur affiliation dans le passé avec les nations de l'autre hémisphère, étaient, me dirent ingénument les frères lais de Pevas, tout ce qui restait à ces pauvres Indiens de l'instruction religieuse qu'en des temps reculés leur avait donnée un disciple de saint François. Pour empêcher l'homme de Dieu de propager chez les castes voisines les principes de sa doctrine et en réserver le monopole à leur seule tribu, les Orejones l'avaient tué, s'étaient régalés de sa chair et avaient fait des flûtes avec ses fémurs, une façon à eux d'honorer sa mémoire et de perpétuer son souvenir.

Quatre jours me suffirent pour visiter en détail la Mission de Pevas, reconnaître qu'il ne s'y trouvait rien d'intéressant ou de curieux, et constater en même temps que mes aimables compagnons, les frères lais, qui s'étaient dits accablés de besogne, employaient la journée à jouer au volant, à se bercer dans un hamac et à fumer un nombre indéfini de cigarettes. Suffisamment édifié sur l'emploi de leurs heures, et d'ailleurs ayant épuisé la série des questions que j'avais à leur faire, je résolus d'aller présenter mes civilités au régulateur en chef de la Mission, que ses goûts agrestes et sa sollicitude pour les naturels retenaient au fond des bois.

Un matin, au lever du soleil, je me mis en route avec un néophyte de Pevas, d'origine Yahua, qui devait me servir de guide. D'après cet homme, dont le dire était confirmé par mes hôtes, la Mission de San-José où nous nous rendions était à une si courte distance de Pevas, qu'il était inutile de se pourvoir de vivres. Je ne pris qu'une boussole de poche, un album, des crayons, des couleurs que je mis dans un havresac, et chargeant l'objet sur mon dos, j'emboîtai bravement le pas derrière mon guide. A cent pas du village, nous entrâmes dans la forêt, dont le sombre couvert nous déroba bientôt la vue du ciel. L'aiguille de la boussole marquait le Nord.

Vers le milieu du jour, et comme nous avions passé à gué onze ruisseaux-rivières, tantôt avec de l'eau jusqu'aux mollets, tantôt mouillés jusqu'aux aisselles, rebuté de la chose et ne voyant pas encore le village chrétien où je tendais de tous mes vœux, je le demandai au Yahua.

« Un peu plus loin, » fit-il en avalant une poignée de feuilles d'*Ipadu*, cette coca des Quechuas de la Sierra [1]. J'étouffai un soupir, serrai d'un cran la boucle de mon pantalon pour imposer silence aux borborigmes que la faim faisait courir dans mes entrailles, et je continuai de suivre mon guide, dont le pas gymnastique ne s'était pas encore ralenti.

Au coucher du soleil, exténué de faiblesse, ruisselant de ma sueur propre et de

[1] Les Yahuas cultivent la coca sur une très-petite échelle et en mâchent les feuilles comme les Quechuas des plateaux andéens, mais sans y ajouter comme eux une pincée de cendres caustiques.

PASSAGE A GUÉ. — ROUTE DE PEYAS A SAN-JOSÉ.

l'eau de dix-neuf rivières traversées en chemin, je m'assis sur un tronc d'arbre renversé et promenai autour de moi un regard défaillant. Le site empourpré par les reflets de l'astre à son déclin était admirable sans doute, mais la vacuité de mon estomac ne me permit pas d'en jouir convenablement. En ce moment j'eusse donné pour une grillade quelconque tous les paysages de la terre. Cependant il me fallut prendre un parti. Je bus dans le creux de ma main quelques gouttes d'eau, je demandai au Yahua quelques feuilles de sa coca, que je mâchonnai pour me donner du cœur, puis, invoquant la Providence et la priant d'abréger une épreuve au-dessus de mes forces, je me remis en route.

DE PEVAS A SAN-JOSÉ; A TRAVERS BOIS.

Le soleil disparut. Un crépuscule blême envahit la forêt; les oiseaux gazouillèrent en commun leur prière au grand Esprit universel, puis la nuit descendit, effaçant les distances et brouillant les objets. Mon guide avait quitté l'amble pour prendre le trot. Craignant de perdre sa trace, je le rappelai vivement. Alors, pour concilier mon désir de le voir rester près de moi avec son envie d'allonger le pas pour arriver plus vite, il coupa une liane, l'attacha autour de son corps et m'en remit l'extrémité. Aveugle affamé, je suivis le caniche humain qui me remorquait ainsi au milieu des ténèbres.

A mesure que la nuit s'épaississait, laissant tomber sur nos épaules comme un

manteau de glace, des bruits étranges se dégageaient des profondeurs des bois. Des corps d'un douillet révoltant frôlaient les troncs des arbres; des ailes de chauves-souris passaient et repassaient, éventant nos fronts comme une brise humide. Dans les taillis, des bûchettes craquaient sous des pas inconnus. Un ronflement sourd, intermittent, produit par la respiration de quelque tigre endormi [1], s'entendait au fond des fourrés. Ce bruit peu rassurant cessait à notre approche et recommençait quand nous étions passés.

Au-dessus de nos têtes, dans une ombre opaque que le regard cherchait vainement à sonder, une plainte stridente éclatait tout à coup, et le feuillage, brusquement agité, faisait pleuvoir sur nous des gouttes de rosée. Cette plainte et ce bruit nous révélaient la présence d'un singe se débattant sous l'oppression d'un cauchemar. L'infortuné voyait peut-être en songe le jaguar, son mortel ennemi, grimper de branche en branche jusqu'à lui, en le magnétisant de ses flamboyantes prunelles.

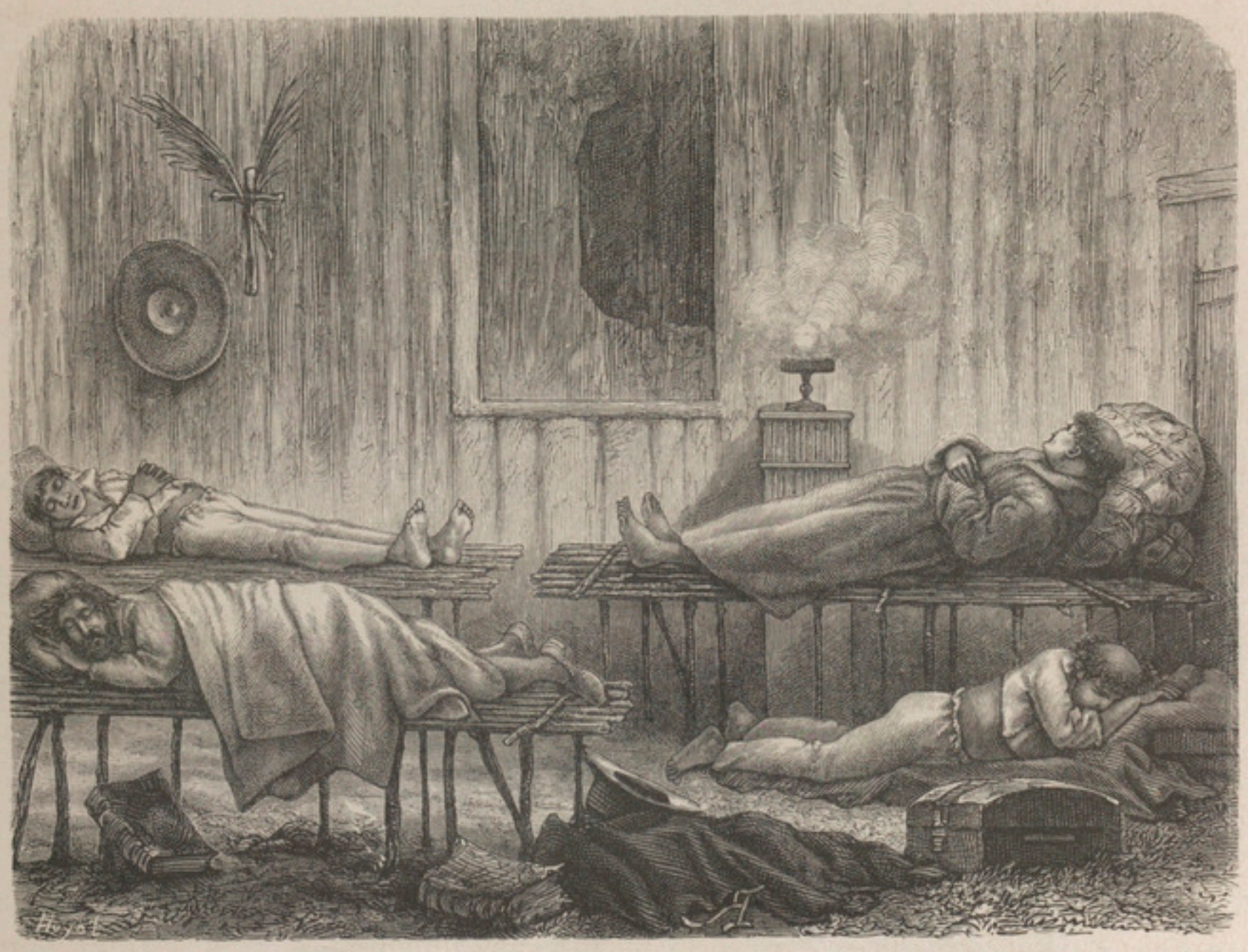
LAVEMENT DES PIEDS.

Aux approches des ruisseaux-rivières dont j'ai parlé, un bruissement à travers les herbes et la chute dans l'eau d'un corps pesant nous annonçaient la disparition d'un caïman troublé dans sa torpeur digestive. De chaudes bouffées de musc émanées du corps des grands sauriens, une odeur d'ail produite par des arbres du genre *cerdana*, des senteurs âcres et d'énervants aromes impressionnaient vivement mes nerfs olfactifs, irrités jusqu'à la douleur par une trop longue abstinence.

Nous marchâmes quelque temps encore, puis la scène changea d'aspect. Une clarté verdâtre envahit la forêt. La lune se levait à notre droite. Quand ses rayons obliques argentèrent le tronc des arbres, nous débouchions dans un défrichement jonché de

[1] Ce bruit étrange qu'on entend dans les bois à l'heure où tout repose, fait tressaillir d'effroi l'Européen, mais ne cause aucune émotion à l'indigène, qui, lorsqu'on l'interroge à ce sujet, répond tranquillement : Ce n'est rien; c'est le *Puma* qui ronfle.

débris charbonnés et de soliveaux à peine équarris par la hache. De noires gibbosités, semées çà et là sur le sol et qui ressemblaient à des taupinières colossales, étaient, me dit mon guide, les demeures provisoires des néophytes de la Mission de San-José. Le Yahua alla cogner du poing à une maisonnette en lattes située à l'extrémité du défrichement. Quelques paroles furent échangées par lui avec l'habitant de cette bicoque, puis une lumière brilla entre ses ais mal joints, et la porte s'ouvrit me laissant voir un homme de petite taille vêtu d'une robe de missionnaire. — Entrez, señor, et soyez le bienvenu dans ma pauvre demeure, me dit le religieux avec un son de voix d'une douceur extrême.



CHAMBRE A COUCHER DE LA MISSION DE SAN-JOSÉ.

J'entrai; et comme j'ouvrais la bouche pour le remercier de son gracieux accueil, je sentis un nuage passer devant ma vue; mes oreilles tintèrent, mes jambes fléchirent, et je n'eus que le temps de me laisser tomber sur un banc qui se trouvait à ma portée. La fatigue d'un jour de marche, la faiblesse occasionnée par un jeûne de trente heures et les parfums incisifs répandus dans l'air, toutes ces causes réagissant alors sur ma pauvre machine, je fermai les yeux et m'évanouis le plus stupidement du monde.

Comme cette défaillance était surtout occasionnée par le besoin de nourriture, le missionnaire, sur un mot du Yahua, recourut à son garde-manger; mais il n'y put

trouver qu'un ananas qu'il m'offrit avec ses excuses. Je dévorai du fruit jusqu'à sa couronne de feuilles.

Ce repas d'oiseau achevé, mon hôte fit allumer du feu, tiédir un vase d'eau, et. m'obligeant à quitter ma chaussure, voulut lui-même me laver les pieds pour les débarrasser de leur enflure. Malgré toute ma répugnance à laisser l'homme de Dieu

LE RÉVÉREND PÈRE JOSE-MANUEL ROSAS.

s'acquitter de ces fonctions d'esclave, il me fallut céder à ses instances. Seulement je me voilai la face avec les deux mains, comme pour protester contre la violence qui m'était faite.

Le lendemain, comme une compensation du maigre souper de la veille, je déjeunai d'un hocco rôti, de bananes frites et de racines de manioc cuites sous la cendre. Grâce à ce repas succulent arrosé d'eau pure et d'eau de feu, je fus en état d'apprécier sainement

l'esprit évangélique et les diverses qualités du révérend José-Manuel Rosas : tels étaient les noms de mon hôte.

Il était originaire de Chachapoyas, capitale de la province de Maynas et siége d'évêché. Au physique, c'était un petit homme, pâle, maigre, nerveux, au visage imberbe, aux pommettes saillantes, au nez en bec d'aigle, aux cheveux d'un noir bleu collés sur les tempes. Le type quechua dans toute sa pureté. Il paraissait âgé de trente-six à quarante ans. Au moral, je crus reconnaître qu'il avait le cœur tendre et susceptible d'affection, l'humeur douce mais inégale, certaine ténacité dans les idées et une intelligence apte seulement à saisir le côté vulgaire des choses. Son instruction, comme celle du clergé péruvien, était à peu près nulle. Une vocation irrésistible, assurait-il, l'avait conduit au fond des bois, où il passait sa vie à chanter les louanges du Créateur et à améliorer le sort de la créature.

MISSION DE SAN-JOSÉ DE LOS YAHUAS.

Le village à l'état d'ébauche qu'il habitait, était destiné à servir de bercail à un troupeau de Yahuas chrétiens, qui, après avoir vécu longtemps dans la Mission de Santa-Maria, située à douze lieues de là dans l'intérieur des terres, s'étaient décidés à l'abandonner à cause de son éloignement de Pevas, la mission centrale.

Depuis un an que les néophytes travaillaient à la mission nouvelle, placée sous l'invocation du très-humble époux de la Vierge, les quatre murs et la toiture de l'église étaient seuls achevés. La sacristie, le couvent, les maisons étaient encore à bâtir. En attendant leurs demeures définitives, les Yahuas s'étaient construits des huttes provisoires où ils vivaient tant bien que mal.

Tout en me détaillant ses plans de construction et me traçant l'épure du village futur, le père Rosas me promenait à travers les cendres et les charbons du défrichement et m'introduisait dans les tanières enfumées qui servaient d'asile à ses néophytes.

L'une d'elles m'offrit un tableau charmant. Le maître de céans, beau gaillard d'environ trente ans, admirablement fait et entièrement nu, à l'exception d'une ceinture à franges qui lui ceignait la taille, était étendu dans un hamac en fil de palmier, non dans la pose roide et contrainte de l'Européen qui s'essaye au balancement de cette escarpolette, mais avec la grâce nonchalante de l'indigène accoutumé à dormir, procréer, souffrir et mourir dans les plis du mouvant filet. Une de ses jambes s'allongeait horizontalement ; l'autre était reployée sous son corps et accusait fièrement les muscles fémoraux et l'ostéologie du genou.

LE BENJAMIN DE LA FAMILLE.

L'homme jouait avec son dernier-né, une petite créature du sexe masculin, élégante et dodue, qui eût pu servir de modèle à un peintre pour une étude du divin *Bambino*. Il la soutenait par ses grasses aisselles, la soulevait, l'abaissait et faisait mine de la lancer en l'air. L'enfant riait d'un joli rire épanoui ; ses pieds mignons, troués de fossettes et dont les plantes ne s'étaient pas encore durcies au contact du sol, piétinaient joyeusement la robuste poitrine de son père. Cette force et cette grâce, sommet de l'art et de l'idée, étaient charmantes à contempler.

Sous le hamac, deux jeunes drôles de cinq à six ans jouaient avec des graines rouges. La mère, belle jeune femme, nue comme son mari, mais voilée comme lui d'une

II.

TYPES D'INDIENS YAHUAS.

frange de miriti, était accroupie à terre et s'occupait à rouler sur sa cuisse, avec la paume de sa main, des folioles de palmier chambira divisées en minces lanières et destinées à un de ces hamacs-filets dans la confection desquels excellent les Indiens Yahuas. Ses regards se portaient tour à tour sur les enfants qui jouaient auprès d'elle et sur celui qui voltigeait dans les bras paternels. Un sourire fixe et comme stéréotypé sur ses lèvres, décelait une joie intérieure que le geste ou la parole n'osait traduire.

Cet homme et cette femme étaient d'une beauté de formes remarquable. Sans la graisse qui empâtait un peu, sans toutefois les annuler, les lignes de leurs torses et en exagérait la morbidezza, le mâle eût fait un Gladiateur superbe et la femelle une Niobé du plus beau caractère.

A dater de cette heure, ces deux Yahuas devinrent mes modèles de prédilection. Afin d'avoir un prétexte plausible de venir plus souvent chez eux pour étudier le galbe de leur corps et leur splendide anatomie, je commandai une ceinture au mari et un hamac à la femme. Ce hamac, dont j'allais soir et matin constater le degré d'avancement, n'a pas une maille dont le fil n'ait été roulé dix fois au moins sur le fémur de la beauté, particularité qui, pour un certain genre d'amateurs, doit ajouter à son mérite.

Bien que le révérend Rosas parût ne rien comprendre à l'enthousiasme artistique que je manifestais devant ses néophytes, son amour-propre de pasteur ne laissait pas d'en être flatté ; l'idée que les portraits de ses Yahuas chéris, tirés à quelques milliers d'exemplaires, seraient vus par des yeux européens, cette idée le transportait d'aise. Au fait, me disait-il dans ses moments d'expansion, on s'est bien occupé en Europe de Simon Bolivar et de Santa Cruz qui étaient un peu sambos et avaient les cheveux crépus, pourquoi ne s'occuperait-on pas de mes Yahuas qui sont des Indiens purs de tout mélange !

Cet argument, que je me gardai bien de rétorquer, me procura l'avantage de voir défiler sous mes yeux les plus beaux types des deux sexes de la mission. Dans le troupeau vénal de modèles classiques qui hantent l'atelier des peintres et sont tour à tour demi-dieux, héros, belluaires, à cinq francs la séance, je n'ai rien vu qui pût entrer en parallèle avec ces élégants Yahuas.

Des jeunes filles de quatorze à seize ans, aux reins cambrés, à la gorge pure et fière, au torse grassement modelé et dans tout l'éclat d'une nudité primitive, passèrent devant moi en étouffant leurs rires. Elles ne comprenaient pas qu'on admirât en elles une beauté qu'aucun miroir ne leur avait encore révélée. A l'admiration la plus enthousiaste, elles eussent préféré une aiguille, un grelot, ou quelques fils de perles fausses.

Les Yahuas des deux sexes se tondent de très-près, mode bizarre qui met en relief l'ampleur de leur front et donne à leur tête, ronde comme un coco, un cachet de naïveté remarquable. Le teint de ces indigènes est d'une nuance plus claire que celui de tous les Indiens que nous avons pu voir. Leurs traits chiffonnés et gracieux ont de l'analogie avec ceux des sphinx du beau temps de la sculpture égyptienne. Chez les femmes et surtout chez les jeunes filles, la bouche relevée à ses coins par une *smorfia* mélangée de

fine malice, a cette expression souriante, railleuse et presque inquiétante, qui caractérise le masque de la Joconde.

Si l'encre de Genipahua, dont la plupart des nations américaines se servent pour leurs peinturlures, est dédaignée par les Yahuas, on peut dire de l'achiote ou rocou qu'il fait le fond de leur toilette. Les deux sexes s'en frottent littéralement de la tête aux pieds. L'emploi de cette drogue, qui donnerait à des Indiens vulgaires l'apparence de gigantesques homards cuits, prête à la physionomie des Yahuas une originalité singulière. Ce fard éblouissant fait pétiller la prunelle des femmes ; leurs dents blanches et la blancheur nacrée de leur sclérotique, se détachant de ce fond rouge, font l'effet des perles de la rosée sur un large coquelicot.

Tout autre que moi, satisfait de sa visite aux Yahuas chrétiens de la mission de San-José, eût fait ses adieux au révérend Rosas, repris le chemin de Pevas et continué sa descente de l'Amazone ; mais le missionnaire m'avait parlé de la mission de Santa-Maria qu'il avait abandonnée l'année précédente et dans laquelle vivaient pêle-mêle des Yahuas relaps et de francs idolâtres ; en outre, je soupçonnais, pour l'avoir vue en songe ou sur quelque carte oubliée, l'existence d'une rivière venue de l'intérieur et communiquant avec ce grand affluent de l'Amazone que les Péruviens appellent *Putumayo* (rivière de la Conque), et les Brésiliens, *Içа* (un nom de singe [1]). Comment résister à la tentation de voir toutes ces choses ! Une vague inquiétude s'empara de moi ; en d'autres temps j'eusse maigri ; mais à cette heure la chose n'était plus possible. Ma peau parcheminée adhérait à mes os.

Le père Rosas, que je tentai d'intéresser à mon projet de voyage, fit la sourde oreille et changea de conversation. Trois fois je revins à la charge, mais sans plus de succès. L'offre de son portrait décida le missionnaire à faire droit à ma supplique. Ce portrait à l'aquarelle était à peine ébauché, que le Révérend, ébloui par la tournure qu'il prenait, parlait déjà de m'accompagner dans cette excursion, craignant, disait-il, que je ne fisse des *folies*.

A trois jours de là, le susdit portrait léché, pointillé et religieusement entouré de têtes de Yahuas cravatés d'ailes figurant les âmes d'idolâtres que le père Rosas avait conquises à la vraie foi, ce portrait était piqué avec quatre épingles au-dessus de la barbacoa où reposait mon hôte, et notre départ de San-José était fixé au lendemain. Les divers échantillons de l'industrie Yahua, hamac, ceinture, bracelets et couronne que j'avais commandés aux deux sexes de la Mission, devaient être fabriqués par eux durant notre absence et se trouver prêts à notre retour.

Je partis au petit jour avec le missionnaire. Quatre Indiens nous précédaient en éclaireurs ; deux porteurs nous suivaient, chargés de viandes boucanées et de racines cuites. Un jeune gars à la mine éveillée, destiné à nous servir, selon l'heure et le cas, d'échanson, de maître d'hôtel et de valet de chambre, gambadait joyeusement à nos côtés.

[1] En passant devant cette rivière, nous entrerons dans quelques détails sur les noms que lui ont donnés les Espagnols et les Brésiliens.

INDIENS YAHUAS.

Au sortir de la Mission, le chemin que nous prîmes sous bois se dirigeait à l'Est-Nord-Est ; l'épaisseur du couvert nous déroba bientôt la vue du ciel. Nous fîmes route au milieu d'un clair-obscur que l'élévation graduelle du soleil éclaircit et brillanta de chauds reflets, mais ne put interrompre.

Une remarque que j'avais eu quelquefois l'occasion de faire et dont je pus apprécier la justesse en cheminant sous les grands bois de Pevas, c'est que les voyageurs, de quelque nation qu'ils soient, et à quelque genre qu'ils appartiennent, caquettent et jacassent plus fort que les oiseaux, en entrant dans une forêt. Après un instant de marche, ils subissent à leur insu l'influence des lieux et mettent une sourdine à leurs exclamations. A mesure qu'ils vont, l'imposante majesté de ces solitudes agit de plus en plus sur eux ; bientôt envahis par un inexprimable sentiment de terreur et d'admiration, — *l'horreur sacrée des bois*, — comme l'appelaient les anciens, les plus loquaces de la troupe, repliés sur eux-mêmes, gardent un silence profond. Ma remarque s'applique non-seulement aux voyageurs civilisés, mais aux indigènes, que la vue continuelle des mêmes lieux et la répétition des mêmes scènes n'ont pu soustraire à leur mystérieuse influence.

FABRICATION DE HAMACS CHEZ LES YAHUAS.

Les ruisseaux-rivières avec lesquels j'avais déjà fait connaissance, reparurent aussi larges et aussi nombreux que dans le trajet de Pevas à San-José ; aucun d'eux n'avait de passerelle ou de tronc d'arbre qui facilitât le transit d'une rive à l'autre et nous allions être obligés de les passer à gué, si le père Rosas, qui tenait à ne pas mouiller sa soutane, ne se fût avisé d'emprunter le dos d'un Indien pour faire cette traversée. L'idée du Révérend me parut ingénieuse et je l'adoptai par égard pour mes pantalons.

Ces eaux encaissées entre deux talus d'ocre jaune ou rouge, et qu'un rayon de soleil n'effleurait jamais, étaient d'une fraîcheur glaciale ; le clair-obscur des bois étei-

gnait leur miroitement et leur prêtait une si grande transparence, que les feuilles et les branchages penchés au-dessus d'elles étaient reproduits comme par une glace avec tous leurs détails de forme et de couleur.

Vers midi, nous nous arrêtâmes pour déjeuner ; les vivres furent tirés des paniers, nous nous assîmes sur la mousse, et, après un court bénédicité, chacun s'escrima des mâchoires. Nos éclaireurs étaient allés à la recherche d'un dessert. Comme le repas tirait à sa fin, ils reparurent portant dans des cornets de feuilles un assortiment de fruits qu'un botaniste et un gourmand eussent admirés. C'étaient des prunes molles

UNE HALTE DANS LA FORÊT.

et sucrées fournies par le *Paulinia sorbilis*, des *monbins* couleur d'or, des grappes d'*ubillas*, semblables à des raisins, des anonées et les drupes de plusieurs sortes de palmiers. Nous goûtâmes à tout, et, convenablement lestés, nous nous remîmes en route.

La nuit nous surprit au milieu des bois. Le père Rosas, se sentant un peu las, parla de s'arrêter et d'attendre en faisant un somme le lever de la lune. Par son ordre une banne fut déployée sur nos têtes et attachée aux arbres par les quatre coins, afin de nous abriter contre la rosée qui tombait déjà goutte à goutte. Étendus fraternellement côte à côte et nos plantes tournées vers un large brasier destiné à éloigner les animaux

féroces, nous ne tardâmes pas à nous endormir, bercés par le pianto harmonieux de la nature et la rumeur inexplicable de ces êtres mystérieux pour qui le crépuscule est une aurore.

Je rêvais de Yahuas, de marbres et de statues, quand le missionnaire me réveilla. La lune tamisait sa clarté verdâtre à travers le dôme de la forêt. Une rosée abondante baignait les feuilles qui, sous cette froide aspersion, s'agitaient, se crispaient, se redressaient sur leurs pétioles avec des soubresauts étranges. En un clin d'œil nous fûmes sur pied ; nos gens détachèrent la banne et la tordirent pour en exprimer l'eau ;

ANCIENNE MISSION DE SANTA-MARIA, SUR LA RIVIÈRE DES YAHUAS.

puis, les fardeaux bouclés et replacés sur les épaules des porteurs, nous nous remîmes en marche, chacun emboîtant le pas derrière son voisin, comme ces grues au vol en serre-file dont parle Dante Alighieri.

Nous allâmes d'un bon pas pendant quelques heures. L'ombre se dissipa graduellement ; l'aube parut ; le jour se fit. Le sol jusqu'alors assez plan devint onduleux, inégal et finit par se couvrir d'ornières profondes. Un tapis de mousse ou de détritus dissimulait perfidement ces cavités et nous empêchait de les relever à distance. Nous n'étions avertis de leur gisement qu'en disparaissant tout à coup jusqu'à la ceinture ou allant rouler sur la tête et les mains à quelques toises de leurs bords.

Les petites rivières s'étaient succédé sans interruption. Je relevais la vingt-septième depuis ma sortie de Pevas, lorsque notre troupe atteignit les bords d'un cours d'eau assez considérable pour amener une solution de continuité dans la forêt et nous laisser voir le bleu du ciel. Un soupir de contentement et presque de reconnaissance s'échappa de ma poitrine ; il me semblait qu'après deux jours de captivité la liberté venait de m'être rendue.

Cette rivière, que nous côtoyâmes, recevait par sa droite, à titre d'affluents, la plupart des ruisseaux que nous avions traversés en chemin. La largeur de son lit pouvait avoir soixante mètres ; ses eaux étaient noires, et la partie visible de son cours se maintenait au Nord-Nord-Est. Après l'avoir suivie pendant près d'une heure, nous la vîmes se rétrécir graduellement, puis s'engouffrer avec bruit entre deux berges coupées à pic et reparaître au delà de cet étroit chenal, calme, reposée et comme endormie.

A cet endroit la rive gauche formait une anse circulaire bordée d'une plage de sable blanc. Une pirogue y était échouée. Le chaume de quelques huttes apparaissait à travers le feuillage. C'étaient le port et la mission de Santa-Maria. La rivière aux eaux noires que nous longions depuis une heure était cet affluent du Putumayo que je connaissais pour l'avoir vu en songe. Sous le nom de Rio de los Yahuas, il allait rejoindre, à dix lieues de là, la grande rivière tributaire de l'Amazone.

Un de nos porteurs se jeta à la nage, alla remettre à flot la pirogue échouée et s'en servit pour nous passer sur l'autre rive.

Nous ne trouvâmes à Santa-Maria que des vieillards, des femmes et des enfants; les hommes étaient partis depuis le matin pour la chasse et la pêche et ne devaient revenir que le soir. En leur absence, les femmes nous offrirent des nattes pour nous asseoir et une écuellée de caïsuma pour nous rafraîchir. Tout en feignant de goûter à l'épais breuvage, le Révérend s'enquit avec bonté de l'état sanitaire de la population, composée à cette heure de seuls relaps et d'idolâtres, écouta les doléances des mères de famille au sujet des dernières coliques de leurs nouveau-nés et prescrivit à un vieillard qui vint se plaindre à lui d'une foulure au poignet, je ne sais quel remède de graisse de caïman et d'herbes locales, cueillies au clair de lune.

Laissant le missionnaire à ses consultations gratuites, j'allai visiter le village. J'y comptai seulement douze huttes intactes. Les autres, dont on avait arraché les poteaux et les perches pour en faire du feu, s'étaient affaissées, et le chaume de leur toiture se décomposait lentement. L'église, débarrassée de sa charpente, n'offrait qu'un amas de litière. Sur un cube en torchis qui me parut avoir été l'autel, deux coqs dressés sur leurs ergots se disputaient la possession d'une poulette rousse. De la Mission de Santa-Maria fondée par les Jésuites et occupée après eux par les Franciscains, voilà tout ce qui restait à cette heure! Sur ce néant de l'homme et de son œuvre, la nature étendait déjà, comme pour en dissimuler l'horreur, un gracieux et verdoyant réseau de plantes traçantes.

Cette promenade autour du village me conduisit jusqu'à la plage que nous avions

franchie précédemment. Un instant je m'amusai de l'opposition que la blancheur de son sable formait avec l'eau noire de la rivière des Yahuas. Cette eau lugubre, qui ne reflétait rien, donnait au bleu du ciel et aux verdures d'alentour un aspect dur et cru, que le pinceau reproduirait peut-être, mais que la plume doit se borner à constater.

Les savants se sont préoccupés déjà de ces eaux singulières, et, pour expliquer la cause de leur couleur, ont eu recours à de petits systèmes fort bien imaginés, mais tout à fait distincts. Ainsi, les uns ont attribué la teinte noire de ces eaux à une dissolution d'hydrogène carboné, d'autres à des lits de tourbe qui formaient le fond de leur lit; ceux-ci ont prétendu qu'elles passaient à travers des couches de houille, ceux-là qu'elles reposaient sur des bancs d'anthracite. Certains de ces savants, qui ne se sentaient pas de force à créer un système, ont dit simplement que la richesse de la végétation tropicale et la multitude de plantes qui croissent au bord de ces eaux étaient les seules causes de leur coloration étrange.

Humboldt, dans les observations qu'il a laissées à leur sujet, mentionne, avec un refroidissement de la température dans les régions qu'elles parcourent, une diminution notable de moustiques sur leurs rivages et dans leur lit une absence totale de caïmans et de poissons. Il ajoute que les eaux de l'*Atapabo*, du *Temi*, du *Tuamini* et du *Guainia*, par lui observées, ont à la lumière la teinte du café, prennent à l'ombre la couleur de l'encre, et renfermées dans des vases transparents, sont d'un beau jaune d'or.

Si nous n'avons pas exploré le Guainia, source et tête du Rio Negro, ni descendu ou remonté le cours de l'Atapabo, du Temi et du Tuamini, trois ruisseaux que ce même Rio Negro reçoit par la gauche, il nous a été donné de voir, en fait d'eaux noires, deux rivières de premier ordre, larges d'une lieue et longues de trois cents; deux de second ordre, onze de troisième, neuf lacs-rivières de dix à douze lieues de tour et trente-sept lacs secondaires. C'en est assez, ce semble, pour que nous puissions, sans outrecuidance, parler d'eaux noires après Humboldt, et placer humblement nos observations sur leur compte à la suite des siennes.

Or ces eaux, — nous laissons au lecteur le soin de rechercher les causes de leur coloration, nous bornant, comme d'habitude, à constater leurs effets, — ces eaux nous ont toujours paru d'une température égale à celle des eaux blanches qu'elles coudoient et avec lesquelles elles finissent par se confondre.

En outre, les terrains qu'elles parcourent, s'ils ne nous ont offert ni tourbières, ni gisements de houille et d'anthracite, nous ont semblé d'une nature très-variable : porphyre feldspathique dans le Jutahy et le Jandiatuba, schiste calcaire dans le Japura, grès quartzeux dans le Rio Negro; quant au fond des lacs, nous l'avons trouvé invariablement formé de couches arénacées, de veines d'ocre, de marne et de cette vase argileuse que les riverains appellent *Tijuco*.

La teinte de l'eau noire vue en masse et dans son ensemble est bien, comme l'a dit Humboldt, à la lumière celle du café noir et à l'ombre celle de l'encre. Mais examinée en détail, c'est-à-dire dans un vase transparent, au lieu d'être d'un *jaune d'or*, comme il l'a prétendu, elle est parfaitement incolore et limpide et peut rivaliser

de pureté avec l'eau de source [1]. Comme celle-ci, elle est légère, excellente à boire et n'a ni saveur ni arrière-goût. Son influence secrète ne se borne pas à diminuer le nombre des moustiques ; elle chasse et met en fuite toutes les espèces connues de ces insectes. Les lamantins, les dauphins, les poissons à écailles, désertent volontiers les eaux blanches pour venir habiter ces ondes à la surface ténébreuse, mais au lit de cristal ; enfin, les caïmans y abondent et les tortues ne s'y montrent jamais [2].

Devant les singularités de cette eau merveilleuse et inexpliquée, la science, qui est femme, a dû sentir s'allumer sa curiosité. Or, nous sommes trop juste et aussi trop galant pour ne pas satisfaire chez une femme la curiosité que nous avons éveillée, et nous déposons à ses pieds deux bouteilles de cette eau noire, très-soigneusement cachetées avec un brai local. La première contient de l'eau de la rivière Jutahy, la seconde de l'eau du Rio Negro.

Au coucher du soleil quelques Yahuas revinrent de la chasse, tandis que leurs compagnons, partis pour la pêche, arrivaient par eau. Tous étaient de francs idolâtres ; les relaps, avertis de notre arrivée à Santa-Maria et craignant les reproches du missionnaire, s'abstinrent de paraître. Leur absence ne me contraria pas trop. Je connaissais

[1] Cette limpidité cristalline des eaux noires nous a paru dépendre de la rapidité plus ou moins grande de leur cours. Des igarapés et des lacs, d'ailleurs sans importance et dont le mouvement était inappréciable à l'œil, nous ont offert au contraire, dans leur eau stagnante observée en détail, une teinte brune dont on peut avoir une idée très-juste en mettant infuser pendant quelques heures un morceau de tabac dans un verre d'eau. Cette expérience peu coûteuse permettra à chacun de juger, *de visu*, que la teinte de ces eaux se rapproche bien plus du bitume ou de la sépia que du jaune d'or mentionné par Humboldt.

[2] A en juger par la dissertation de l'illustre auteur du *Cosmos* sur la nature des eaux noires, la couleur jaune d'or qu'il leur attribue et les espèces animales que, suivant lui, ces eaux éloignent invinciblement, on est porté à croire qu'il ne les a observées qu'en passant et fort à la hâte. Toutefois on ne saurait attribuer à la même rapidité d'examen certaines appréciations de ce savant qui, par leur caractère exagéré, nous ont toujours paru jurer avec l'élévation sereine de son intelligence. Nous savons que l'hyperbole est une figure de rhétorique généralement employée par les individus du genre *migrator ;* nous allons même jusqu'à croire que l'étrange sympathie qui les pousse vers elle, est un des défauts constitutifs de leur nature ; mais tout en admettant cela et bien d'autres choses encore pour le commun des voyageurs, hommes d'esprit pour la plupart, nous faisons nos réserves à l'égard du génie. Ainsi, qu'un de ces voyageurs, dissertant sur le *galactodendron utile* et sa séve lactée, eût parlé devant nous *des quantités considérables de ce lait végétal absorbées par lui soir et matin*, la plaisanterie nous eût semblé spirituelle et nous eût fait sourire. Venant de Humboldt, elle nous trouve sérieux. Que penser également de *ce nombre si prodigieux d'orchidées dans les forêts équatoriales, que la vie entière d'un artiste ne suffirait pas à les peindre*? Certes, nous croyons fermement que les forêts de l'Équateur, comme celles du Brésil et du Pérou, qui leur sont contiguës, abondent en orchidées ; mais de cette abondance à l'extravagante profusion mentionnée par Humboldt, nous croyons aussi qu'il y a loin. Que l'artiste dont il parle consacrât seulement dix ans de sa vie à la représentation de ces plantes et peignît — ce qui est possible — une variété d'orchis chaque jour ; au bout de ce temps, il aurait reproduit environ *trois mille six cent cinquante variétés* de cette famille : chiffre qu'on ne saurait admettre s'il s'agit des seules espèces propres aux forêts équatoriales.

Nous pourrions continuer nos citations ; mais à quoi bon cette critique de pygmée à l'égard d'un géant ! Quelques notes fausses dans l'exécution d'une symphonie peuvent-elles annuler les beautés mélodiques qu'elle renferme et son ensemble harmonieux? Quelques moellons avariés dans un édifice altèrent-ils la pureté de son style et l'effet de sa masse ? — Non sans doute ; pas plus que les taches obscures et les défaillances que les astronomes dénoncent impitoyablement dans le soleil, n'empêchent cet astre de répandre sur notre humble planète la lumière, la chaleur et la fécondité.

de longue main ces déserteurs de la foi catholique et les avais toujours trouvés au-dessous des barbares.

La chasse et la pêche avaient été bonnes. Les chasseurs rapportaient, avec un *agouti* [1], des hoccos, des pauxis, des pénélopes et des trousses d'oiseaux au plumage magnifique, mais à la chair noire et coriace. Les pêcheurs avaient harponné des *tambakés*, des *gamitanas* [2], et recueilli dans les bois de ces *motelos* ou tortues de terre dont la viande est de qualité supérieure à celle de la tortue d'eau. Les femmes se disputèrent le soin d'apprêter le souper, qui fut servi dans la plus grande hutte du

A L'AFFÛT DU GIBIER.

village. Un feu clair brûlait dans un de ses angles. Deux vieilles femmes, deux vestales Yahuas, qui représentaient dignement la caducité et la décrépitude, entretinrent de bûchettes, pendant la durée du souper, ce feu dont la clarté me parut destinée à remplacer celle des chandelles absentes.

A l'issue du repas et après un conciliabule à voix basse entre les Yahuas, un vieillard vint nous annoncer qu'on allait exécuter, en notre honneur, la danse nationale du *Bayenté*. Le bayenté n'est autre chose que le diable des Yahuas.

[1] Cabiais de la taille d'un petit chevreau.

[2] Poissons à écailles de la taille d'une grosse carpe et de la famille des cyprinoïdes.

Cette danse, ou plutôt ce pas du Diable, fut exécuté par trois coryphées, emprisonnés chacun dans un sac d'écorce en figure d'entonnoir renversé. L'ouverture du sac, qui descendait jusqu'au genou de l'individu, était bordée d'une frange de folioles de miriti. L'extrémité supérieure, pourvue de trous pour la bouche et les yeux, était ornée d'un bouquet de folioles en forme d'aigrette.

Dans ce maillot rustique, étroit et bridant sur le corps, les bras des danseurs, pendants le long des cuisses, étaient comprimés de façon à leur interdire tout mouvement. Les trous du masque leur permettaient de voir, de respirer et en même temps de jouer

LA DANSE DU BAYENTÉ.

d'une flûte, qu'un camarade, leur toilette achevée, leur avait introduite dans la bouche. Cette flûte était un roseau long de trente pouces, pourvu à son extrémité d'une petite calebasse pleine de graines sèches et ornée de plumes d'ara.

Le pas chorégraphique se composait d'une suite de piétinements tantôt lents et cadencés, tantôt vifs et rageurs, qui rappelaient un peu le *sapateo* espagnol exécuté par des Indiens de la Sierra. Les danseurs se cherchaient, s'évitaient, se cognaient parfois assez étourdiment, accompagnant ces diverses évolutions des piaulements de la flûte qu'ils avaient à la bouche et du bruit des graines sèches s'entre-choquant dans leur étui.

Ce divertissement ne cessa que lorsque la sueur des exécutants eut percé le

fourreau d'écorce et que, malgré les trous du masque, l'air parut manquer à leurs poumons. Alors ils s'agenouillèrent, et d'officieux camarades, empoignant à deux mains le sac qui les enveloppait, le tirèrent à eux, sans plus de ménagement que s'il se fût agi d'écorcher une anguille. La figure rougeaude et ruisselante des danseurs et leur air ahuri au sortir de cet éteignoir eussent forcé la douleur à éclater de rire.

La danse du Diable ou du Bayenté, tout originale qu'elle puisse sembler à un ethnologue, n'est rien ou peu de chose comparée à la danse de la Lune ou de l'Arimaney, qui a lieu vers le milieu de l'an. Cette danse yahua, dont les néophytes de San-José m'avaient touché quelques mots dans nos causeries, est moins un divertissement qu'une solennité religieuse en l'honneur de la *pâle courrière des nuits*, comme appelle la lune le versificateur Lemierre. Le mystère qui préside à cette fête avait éveillé ma curiosité, et le pas du Bayenté était à peine terminé que je demandais à un des vieillards de la troupe si, en qualité d'étranger, on ne pouvait me donner un échantillon du ballet de l'Arimaney.

Une demande si simple éleva de graves murmures dans l'assemblée. J'avais choqué, sans le savoir, la susceptibilité des Yahuas à l'endroit de la lune qu'ils adorent comme une divinité, chérissent comme une amie, à laquelle ils racontent leurs plaisirs et leurs peines, mais dont ils ont la faiblesse de se montrer jaloux. Le père Rosas voulut bien se charger de plaider ma cause. Après avoir fait entendre à nos hôtes qu'une simple curiosité de voyageur avait dicté chez moi la demande dont ils paraissaient indignés, il acheva de les calmer avec de ces bonnes paroles qu'à l'instar du père Aubry il tirait du fond de son cœur.

Tout ce que je pus savoir de l'Arimaney, en joignant ce que m'en avaient dit les néophytes de San-José à ce que m'en apprirent les Yahuas de Santa-Maria, c'est que ce mystérieux ballet a lieu chaque année dans une grande hutte édifiée au milieu des bois, pour la circonstance. Cette hutte ne sert qu'une fois et est brûlée le lendemain du bal avec les flûtes et les tambours au son desquels les coryphées ont dansé leur pas à la lune.

Durant cette nuit solennelle, où des boissons fermentées ont surexcité l'enthousiasme des danseurs et de l'assistance, composée d'hommes seulement, une flûte géante, ou mieux un tuyau d'orgue, emprunté à la tige du plus gros bambou qu'on ait pu trouver, ne cesse de mugir sous le souffle pieux des fidèles. Quand un de ces flûtistes est à bout de forces, un autre le remplace. Cette flûte, dont la seule vue, au dire des Yahuas, fait *pourrir* les yeux du profane qui l'aperçoit, est brûlée à la fin du ballet avec les autres accessoires. Pendant la durée de la fête, si ses mugissements arrivent aux oreilles des femmes restées seules au village, elles poussent des hurlements, entre-choquent leurs poteries, frappent à coups de bâton les murs de leurs huttes, afin d'étouffer le son de l'instrument, présage infaillible de grands malheurs.

Que n'eussé-je pas donné pour posséder une flûte semblable ! Malheureusement, la façon dont les Yahuas avaient accueilli ma motion au sujet du ballet de l'Arimaney, m'ôtait l'envie de leur en faire la demande. Dans l'impossibilité de mordre à leur flûte, je me rabattis sur leur poison.

Le poison que préparent ces indigènes et dans lequel ils trempent la pointe de leurs lances et celle des flèches-aiguilles de leurs sarbacanes, est aussi actif que celui des Ticunas, bien que sur les marchés du Haut-Amazone leur prix d'achat soit différent. Ainsi le poison des Yahuas coûte seulement douze réaux le pot d'une livre, tandis que le poison préparé par les Ticunas est payé trois piastres. Certains expliquent cette différence de prix entre les deux produits par la différence de leur durée. Le premier, disent-ils, ne se conserve guère plus d'une année, tandis que le second est encore parfait au bout de deux ans de fabrication. Pour les riverains du fleuve, à qui la sarbacane tient lieu de fusil. ces poisons, dont le *Wourali* et le *Curare* ne sont que des contrefaçons, remplacent avantageusement la poudre et le plomb de chasse.

Des voyageurs dont le nom nous échappe ont parlé de la composition de ce toxique. Aux explications qu'ils en ont données, ils ont cru devoir ajouter que les sauvages, au lieu de préparer ce poison dans leurs huttes, le préparaient au fond des bois, et cela pour en dérober le secret aux curieux. Ne sachant trop que décider à cet égard, je priai le père Rosas d'user de son influence sur les Yahuas pour arriver à la connaissance exacte des faits.

Le Yahua à qui il s'adressa lui offrit courtoisement un petit pot de sa vénéneuse pommade, mais refusa de lui apprendre de quelles drogues elle était composée et comment il la préparait. Le Révérend tenta de le séduire par le don d'un *eustache* à manche de bois jaune, mais la discrétion du sauvage était à l'épreuve d'une pareille bagatelle ; il éclata de rire au nez du religieux et lui tourna le dos.

Un second individu se montra plus communicatif, ébloui qu'il fut par l'offre d'un couteau de table que le missionnaire avait substitué au couteau pliant. Il parla d'un arbuste et d'une liane qui entraient dans la composition du toxique, mais ne voulut jamais indiquer leur espèce, ni s'expliquer sur la façon dont on les employait.

Plus d'une heure se passa à négocier cette affaire ; au lieu d'un seul couteau que le Révérend avait présenté au début, il en offrait trois maintenant. La tentation était au-dessus des forces d'un sauvage. Deux Yahuas, le beau-père et le gendre, y succombèrent à la fois. L'un promit d'apporter une branche de l'arbuste en question, l'autre un tronçon de la prétendue liane. C'était beaucoup sans doute ; mais plus je me rapprochais du but, plus je devenais exigeant. Je demandai donc à nos pourvoyeurs des fleurs ou des fruits de ces végétaux. Ils me répondirent assez sèchement que la saison en était passée.

Bien que soumises à la loi périodique de la végétation, les forêts de cette Amérique ne laissent pas de jouir de certains priviléges inconnus à nos forêts d'Europe ; ainsi, tandis que la masse des végétaux fleurit et fructifie à une époque déterminée, quelques individus donnent des fleurs et des fruits avant ou après la saison ; c'est sur ces végétaux hâtifs ou retardataires que j'avais compté pour le succès de ma négociation. Après des débats qui se terminèrent à mon avantage, les deux Yahuas partirent et ne revinrent que le surlendemain ; pour trouver des fleurs et des fruits de leurs plantes, ils avaient fait, nous dirent-ils, quinze lieues à travers les bois. L'un

d'eux me tendit la branche grêle d'un arbuste à feuilles oblongues, opposées et quinquinervées comme celles des mélastomes ; de l'aisselle d'un des ramuscules pendait une grappe de fruits pareils à ceux de l'*Ubilla ;* chaque fruit, de la grosseur d'un grain de chasselas, était formé d'une coque ligneuse, déhiscente, couleur d'ocre jaune, drapée et veloutée à l'extérieur, laquelle, en s'ouvrant, laissait voir dans leurs loges quatre graines à peu près semblables à celles du ricin. L'autre Yahua me remit un tronçon de liane plate, d'une épaisseur de deux centimètres, d'une largeur de vingt, et dont l'écorce fine et blanchâtre rappelait celle du bouleau ; cette liane était dépourvue de feuilles, mais portait, au-dessous d'un fragment de vrille ligneuse de la grosseur du petit doigt, trois grandes fleurs du genre des légumineuses papilionacées, — un *dolichos* peut-être. — La carène de ces fleurs était d'un blanc rosâtre ; les ailes d'un lilas vineux, et l'étendard d'un violet pourpre. Mis en possession de ces deux drogues végétales, je n'eus plus qu'un désir, celui de connaître la manière de s'en servir ; il paraît que ce désir, qui me semblait simple et très-naturel, était au contraire quelque chose d'énorme, car les Yahuas exigèrent du Révérend un supplément de huit hameçons pour se mettre à l'œuvre, *travailler* sous nos yeux et nous révéler les mystères de leur cuisine.

L'un d'eux alla prendre un pot de terre de moyenne grandeur, vierge de tout service, à ce qu'il me parut, et le remplit d'eau ; l'autre amoncela autour de ce pot force menus branchages, qu'il alluma avec une poignée d'amadou de fourmis [1] ; dans cette eau, le premier, qui était le beau-père et mit seul la main à la pâte, laissant à son gendre le soin d'attiser le feu, le premier, dis-je, jeta les feuilles et le bois coupé en pastilles d'une branche pareille à celle qu'il m'avait apportée et dont les fruits étaient inutiles à l'opération. Quand l'ébullition commença, l'eau jaunit et prit bientôt une couleur de rouille. Après deux heures de cuisson, le Yahua retira du pot le marc ou détritus de feuilles et de bois, le jeta à l'écart, et, dans le liquide, racla jusqu'au liber la liane aux fleurs violacées ; le feu fut activé ; une écume épaisse se produisit à plusieurs reprises et fut enlevée par l'opérateur avec une spatule en bois qui lui servait à remuer sa mixture.

Quand celle-ci lui parut à point, il tira d'une calebasse trois petits paquets faits avec une feuille de balisier attachée par un lien d'écorce, les déplia et vida dans le pot le contenu de chacun d'eux. Un de ces paquets contenait, nous dit-il, des dards concassés et pulvérisés de certaines raies *Dari-Dari*, pêchées dans l'Içа ; l'autre paquet renfermait un assortiment de glandes et de crochets de serpents venimeux, séchés et mis en poudre ; enfin le troisième et dernier paquet servait d'enveloppe à quelques milliers de cadavres de *Tasua-Pira* [1] ou fourmis de feu. En entendant ce nom étrange, je n'eus pas l'air trop

[1] Ce qu'on appelle dans le pays amadou de fourmis, *Yesca de hormigas*, est une matière visqueuse d'un blond roussâtre, sécrétée par une variété de ces hyménoptères. Ils en enduisent les branchages d'un arbre à quelques mètres d'élévation du sol, les relient entre eux, en remplissent les vides et parviennent à y former l'énorme boule qui constitue leur nid ou fourmilière. Cette matière, à peine en contact avec l'air, devient sèche, molle, spongieuse et brûle sans s'éteindre comme de véritable amadou.

[2] Les mots *Tasehua*, fourmi, et *Pira*, feu, dont on a fait par corruption *Tasua-Ira*, n'appartiennent pas

étonné; durant mon séjour à Nauta, j'avais fait connaissance avec ce charmant petit monstre, et je gardais un souvenir très-net des crampes et des douleurs folles qui étaient résultées de mes rapports indirects avec lui; pour cela, il m'avait suffi de marcher nu-pieds sur des troncs d'arbres renversés, à l'endroit où des tasua-pira étaient passées, laissant après elles une glu caustique, dont l'action sur la peau peut être comparée à celle de cantharides préalablement marinées dans de l'acide sulfurique.

Le toxique, assaisonné avec ces divers ingrédients, cuisit encore deux bonnes heures; il y en avait déjà trois qu'il était sur le feu; lorsqu'il eut pris la couleur et la consistance de la mélasse, le Yahua l'enleva prestement, et sans lui laisser le temps de refroidir, posa sur l'orifice du pot deux bâtons en croix, étendit sur eux une feuille d'héliconia et la couvrit de terre.

Le lendemain le pot fut brisé et le poison durci en sortit sous la forme d'un pain de cire noire d'environ quatre livres; pour le ramollir et y tremper la pointe des flèches, il suffisait ensuite de l'approcher du feu.

Les qualités actives de ce poison sont de courte durée; après un an ou dix-huit mois de fabrication, de noir et de gras qu'il était, il devient grisâtre et cassant, se couvre d'une espèce de moisissure et n'est bon qu'à jeter. Un coup d'œil suffit aux indigènes pour reconnaître, à quinze jours près, la date de la préparation de ce toxique et dire le nom de la tribu qui l'a préparé. S'ils le fabriquent dans les bois plutôt que dans leurs huttes, c'est moins pour en dérober le secret aux curieux que pour s'éviter la fatigue d'aller chercher au loin le combustible qui leur est nécessaire et de le transporter chez eux. Dans la forêt, ce combustible abonde, et ils n'ont qu'à se baisser pour le ramasser.

A Santa-Maria comme à San-José, je pus admirer à loisir la splendeur de formes qu'étalaient les deux sexes; la mode des cheveux coupés ras y était en honneur; certaines beautés, astres encore à leur aurore, avaient le chef si bien tondu, que leur crâne teinté d'un bleu cendré rappelait la fleur des prunes violettes ou le menton fraîchement rasé d'un méridional; avec leur tête ainsi accommodée et leur face passée au rouge, ces vierges portaient pour vêtement une cravate de folioles de miriti dont les deux bouts tombaient sur leur poitrine; les hommes et les femmes usaient, comme les néophytes de San-José, de la ceinture à franges et des bracelets en feuilles de palmier, et comme eux s'enduisaient le visage et le corps de rocou.

Soit que la nature eût doté les Yahuas avec plus de libéralité que les castes voisines, ou que les Jésuites Équatoriens qui les catéchisèrent leur eussent inculqué des sentiments de douceur et d'aménité qu'ils transmirent avec le sang à leurs descendants, je fus à la fois surpris et charmé des façons accortes de ces barbares. Au reste, tous revendiquaient une origine quechua, et s'ils vivaient dans les bois au lieu d'habiter les plateaux des Andes, c'était, prétendaient-ils, par suite des *malheurs* qu'avait éprouvés leur nation, à la mort d'un Inca qui jadis l'avait gouvernée. A mon grand déplaisir, ils ne purent me dire de quelle nature étaient ces malheurs, ni m'apprendre le nom de

à l'idiome des Yahuas, bien qu'ils soient employés par eux, mais à celui des Tupinambas, ou *lengoa geral* du Brésil.

FABRICATION DU POISON DE CHASSE CHEZ LES INDIENS YAHUAS.

BIBLIOTECA NACIONAL

l'Inca sous les lois duquel ils avaient vécu. Ils me montrèrent seulement, comme une preuve à l'appui de leur dire, quelques plans d'*Erythroxylum coca*, qu'ils cultivaient sous le nom d'*Ipadu* et dont ce Fils du Soleil leur avait enseigné l'usage.

Certes, l'occasion était belle pour établir des liens de parenté entre ces Yahuas et les indigènes de la Sierra, et plus d'un voyageur de ma connaissance l'eût saisie aux cheveux. Si je ne le fis pas, c'est que des considérations majeures m'en empêchèrent; d'abord les Jésuites pouvaient avoir trouvé chez les Yahuas la coca à l'état de nature, — je l'avais bien trouvée ailleurs, — et avoir appris à ces indigènes à la cultiver, à la récolter et enfin à la consommer sous forme de chique; ensuite cet Inca, dont les Yahuas parlaient sans le connaître, pouvait n'être que le héros d'une odyssée avec le récit de laquelle les missionnaires espagnols avaient charmé les veillées de leurs néophytes et que ceux-ci avaient redit à leurs frères barbares; le doute à cet égard me sembla d'autant plus permis, que les traits, la stature, les us et coutumes des Yahuas n'offraient aucune analogie avec ceux des naturels de la Sierra. Quant à leur idiome, les quelques mots que je lui empruntai et que j'aligne ici permettront au lecteur de juger de sa ressemblance avec celui des Quechuas.

IDIOME YAHUA

Dieu	Tupana.	mort	sanitima.
diable	bayenté.	maison	roré.
ciel	arichu.	pirogue	muiñun.
soleil	hini.	rame	satian.
lune	arimaney.	corbeille	hithou.
étoile	narchi.	ceinture	pichanaï.
jour	ñiana.	arc	cano.
nuit	nipora.	sarbacane	runasé.
matin	tanaramasé.	lance	rouhuēa.
hier	tatander.	poison	ramua.
aujourd'hui	nibia.	poisson	quihua.
eau	aah.	manioc	chuchia.
feu	jigney.	banane	sambuë.
pluie	humbra.	coton	richun.
froid	sanora.	palme	cojohno.
chaud	huanequi.	fleur	ramoëh.
terre	muka.	cire	mapa.
pierre	ahuichun.	sanglier (pécari)	hagun.
sable	quincha.	tigre	nimbou.
rivière	nahua.	caïman	noroto.
forêt	toha.	oiseau	huicha.
arbre	hamunino.	papillon	cuyuta.
bois	hingunsen.	mouche	nashi.
homme	huano.	moustique	ninoh.
femme	huaturuna.	blanc	papasé.
enfant	huina.	noir	mihanecaï.
vieux	rimitio.	rouge	tuineh.
vieille	rimitona.	vert, bleu	ancachi.
jeune	medra.		

voleur.....	saperanu.	un.....	tckini.
voler.....	saperanuma.	deux.....	nanojuï.
ouvrir.....	yamutatara.	trois.....	munua.
attacher.....	ñampichina.	quatre	naïrojuiño.
rôtir.....	agatara.	cinq.....	tenaja.
courir.....	yansuima.	six.....	teki-natea.
arriver	sitamana.	sept.....	nanojuï-natea.
sortir.....	saïmana.	huit.....	munua-natea.
dormir.....	rimaheni.	neuf.....	naïrojuiño-natea.
réveiller.....	seynasema.	dix.....	huijejuiño.
manger.....	ejemi.		

J'essayai d'obtenir des Yahuas quelques renseignements sur leurs croyances religieuses, mais les explications qu'ils me donnèrent à cet égard me laissèrent dans une étrange perplexité. Ils faisaient de leur système théogonique et du catholicisme des Missionnaires un amalgame déplorable ; ils appelaient la Vierge Marie *Amamaria*, voyaient en elle la mère féconde de tous les astres et la sœur jumelle de Jésus-Christ, qu'ils nommaient *Imaycama*. Dans leurs idées, Satan n'était que le très-humble serviteur de l'esprit du mal Bayenté. Je renonçai à tirer quelques lueurs de ces ténèbres.

Le chiffre de leur tribu, en joignant aux trente-neuf individus des deux sexes établis à Santa-Maria, quelques familles yahuas qui vivent sur les bords de la rivière Noire et de ses affluents, me parut être de cent personnes.

En échange des couteaux que leur donna le missionnaire, j'obtins un costume de danseur du Bayenté, qui n'avait servi qu'une fois ; des flûtes, des ceintures d'écorce et des cravates en folioles de miriti. Quant aux magnifiques torses des indigènes que j'aurais voulu pouvoir emporter pour en gratifier un de nos musées, je ne pus, quelque prix que j'en offrisse à leurs propriétaires, les décider à m'en abandonner quelques-uns ; au lieu des originaux sur lesquels je comptais, je n'eus que des copies.

Rien ne nous retenait à Santa-Maria, et les cinq jours que nous venions d'y passer expiraient à peine, que le Révérend donnait à ses hommes le signal du départ. Comme la pirogue nous déposait sur la rive droite du Rio de los Yahuas, je me sentis pris tout à coup du désir de descendre ce cours d'eau jusqu'à son confluent avec l'Içа ou Putumayo et de rentrer à Pevas par l'Amazone. Le père Rosas, à qui je fis part de ce projet, me poussa d'une main par les épaules et de l'autre me montra la forêt que nous avions franchie précédemment ; je le suivis à contre-cœur.

L'excursion que j'aurais voulu entreprendre exigeait à peine vingt jours ; après dix lieues faites avec le courant du Rio de los Yahuas, je débouchais dans la rivière Içа ; trente-cinq lieues de descente avec elle me conduisaient dans l'Amazone, et cinquante lieues faites à contre-courant sur le fleuve me ramenaient à Pevas. Une promenade courte et charmante ! C'eût été d'ailleurs un épisode de plus dans mon voyage et dans mon esprit un doute de moins. Le Ciel, jaloux de mon bonheur, ne le permit pas.

De retour à San-José, j'attendis, tout en griffonnant quelques notes, que les néophytes eussent achevé de confectionner les divers objets que je leur avais commandés. Quand tout fut prêt, je pris congé du missionnaire qui, me traitant d'*enfant terrible*

et s'épouvantant à l'idée de me laisser voyager seul, se résolut à m'accompagner jusqu'à Pevas, où d'ailleurs il avait affaire. Le surlendemain, nous nous séparâmes définitivement ; un pied sur la berge, l'autre sur le bordage de mon égaritea, le digne religieux me serra dans ses bras : « *Bon voyage, sur les deux fleuves de l'Amazone et de la vie !* » me dit-il avec un sourire qu'il crut railleur et qui n'était que triste. Qu'il croie toujours à la réalisation de son double souhait ; ce n'est pas moi qui l'irai détromper !

La Mission de Pevas comprend dans sa juridiction quatre villages situés sur la

VUE DU VILLAGE DE COCHIQUINAS. — RIVE DROITE DE L'AMAZONE.

rive droite de l'Amazone. Le premier, distant de trois lieues, porte le nom de Cochiquinas ; il se compose de douze maisonnettes et d'une chapelle assises sur un soubassement d'agile. Un de ces escaliers, taillés à coups de bêche, comme on en trouve fréquemment le long du fleuve, conduit du bord de l'eau au sommet du talus. Ce village est habité par des Mayorunas que le baptême a faits enfants de Dieu et de l'Église, mais que la civilisation n'a pu parvenir encore à dépouiller de leur rude écorce. Un morne silence régnait à Cochiquïnas quand nous y abordâmes ; les portes des demeures étaient fermées et leurs possesseurs vaguaient dans les bois. Après avoir perdu trois heures à les attendre, je me décidai à passer outre, laissant à un chien blanc frotté de

rocou, qui dormait d'un œil seulement devant une porte, le soin de faire part de ma visite aux habitants de la localité.

A deux lieues de Cochiquinas et sur la même rive, on trouve le village de Mahucayaté[1], qui n'a que sept maisons, et quelles maisons ! puis, deux lieues plus loin, le village de Peruhuaté, qui n'en a que quatre, et enfin celui de Moromoroté qui n'en a que deux. La physionomie de ces quatre points est à peu près la même : des talus d'ocre ou de glaise ; un groupe de huttes sur ces talus ; au fond, la ligne des forêts plus ou moins rapprochée, qui termine la perspective. C'est à faire bâiller d'ennui le voyageur le plus intrépide.

VUE DU VILLAGE DE MAHUCAYATÉ. — RIVE DROITE DE L'AMAZONE.

La population de Mahucayaté est composée de Marahuas, groupe d'Indiens détachés de la nation des Mayorunas avec lesquels, malgré cette scission, ils vivent en bonne intelligence. Ces Marahuas, comme leurs amis et voisins les Mayorunas, avouent ingénument qu'ils n'ont embrassé le catholicisme que pour se procurer plus sûrement des haches et des couteaux. Ils passent dans les bois la plus grande partie du temps, et c'est par hasard qu'on les trouve chez eux. Le village édifié à leur intention compte aujourd'hui vingt-trois ans d'existence.

[1] Devenu par corruption *Maucayaté*.

IN DIENS MARAHUAS.

Une Indienne vieillie plutôt que vieille et tatouée aux tempes, que nous trouvâmes à Mahucayaté, assise devant son seuil, où elle épluchait du coton, me dit que si je n'étais pas trop pressé de me remettre en route, le Marahua, son époux, ne tarderait pas à rentrer et serait charmé de me voir. Comme de mon côté je me promettais le même plaisir, j'acceptai l'invitation de la bonne femme et, ne sachant à quoi passer le temps, je tendis ma moustiquaire à l'ombre et j'essayai de faire un somme.

Une surprise agréable m'attendait au réveil. Le Marahua, comme s'il avait lu à

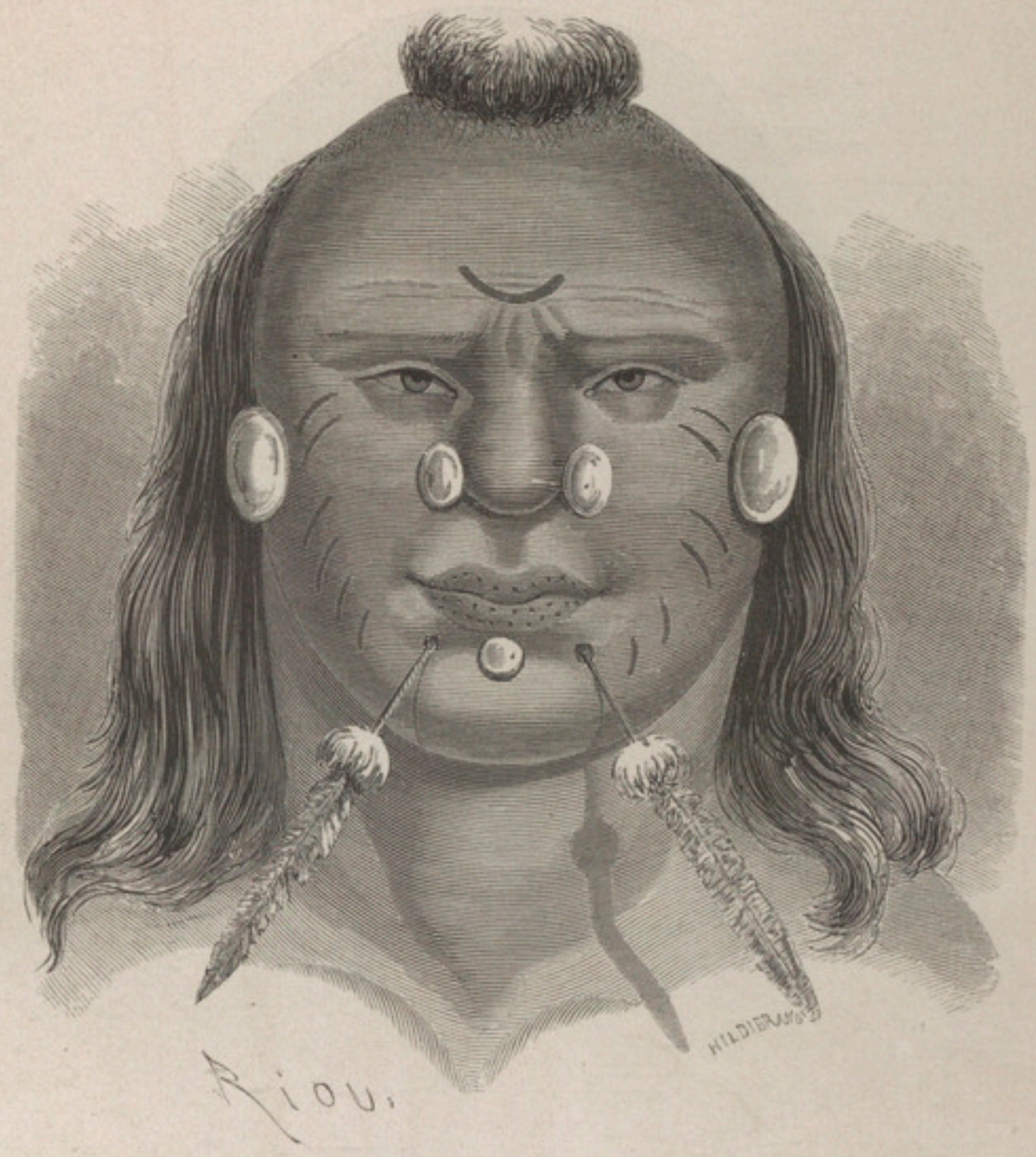
TYPE D'INDIEN MARAHUA.

distance dans ma pensée et voulu combler certain vide qui existait dans mes cartons, arriva avec d'autres gens de sa caste établis comme lui à Mahucayaté ; deux Mayorunas mâles et une femelle les accompagnaient.

L'apparition de cette société fort peu vêtue, peinturlurée d'une façon bizarre et parlant très-haut avec de grands gestes, ne m'effraya pas trop. J'avais eu le temps de m'accoutumer à des rencontres de ce genre, et les nudités ne me choquaient plus. En un clin d'œil je fus entouré par la bande joyeuse, et tandis que les Marahuas qui

parlaient le Tupi s'informaient dans cet idiome à mes rameurs de mes nom, prénom, qualités, les deux Mayorunas, accroupis près de moi, me palpaient à l'envi et échangeaient des observations que je regrettai de ne pas comprendre. En qualité d'anthropophages, discutaient-ils sur la qualité de ma chair, mon degré d'embonpoint et le plaisir qu'ils auraient eu à manger de mes côtelettes? — Ces points intéressants restèrent toujours inexpliqués pour moi.

S'ils parurent émerveillés de la nuance de ma peau et des vêtements dont j'étais



TYPE D'INDIEN MAYORUNA.

couvert, de mon côté j'admirai naïvement leur laideur, exagérée encore par la bizarrerie de leur toilette. Ils avaient la tête rasée et sur le sinciput une touffe de cheveux épanouie en cœur d'artichaut. Des hiéroglyphes étaient tracés à l'encre noire sur leur visage et sur leur front. Aux ailes de leur nez brillaient deux pièces d'argent aplaties et fixées en place par un procédé que j'ignore. Deux autres pièces ornaient leurs zygomas, et une troisième décorait leur lèvre inférieure. En outre, ils portaient de chaque côté du menton une rectrice d'ara *macao* garnie à sa base d'un blanc duvet d'aigrette.

Cet accoutrement singulier était complété par une ficelle qui leur faisait le tour du

INDIENS MAYORUNAS.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Paris Imp. Fraillery, S.E. Fontanes

Gravé chez Erhard R. Duguay-Trouin 12.

corps, à l'endroit où le col du fémur s'unit au bassin. L'emploi de cette ficelle chez les Mayorunas était exactement le même que chez les Iquitos du Nanay et les Orejones du Napo. Chacun d'eux tenait en main une sarbacane. Un carquois et une petite calebasse pleine de soie de bombax, pour empenner les flèches, résonnaient sur leur dos.

L'expression de leur physionomie que j'étudiai était débonnaire et grotesque et provoquait le rire plutôt qu'elle n'inspirait la frayeur. J'y cherchai vainement ce cachet féroce et sournois qui caractérise, dit-on, tous les mangeurs de chair humaine. Si ces Mayorunas mangeaient leur prochain, ce ne devait être que du bout des dents, avec toutes sortes de façons et de mièvreries et comme une petite-maîtresse peut sucer un blanc de volaille.

Une hache qu'ils venaient emprunter aux Marahuas pour abattre un pan de forêt et y planter plus tard des bananiers et du manioc, était le prétexte de leur visite. Ils restèrent à peine une demi-heure avec nous ; mais je mis ce laps de temps à profit, et lorsqu'ils s'en allèrent, je possédais un spécimen de leur physionomie et de celle de leurs amis et alliés de Mahucayaté.

Taillés sur le patron des Mayorunas, à la nation desquels ils appartiennent, les Marahuas en diffèrent néanmoins par les ornements extérieurs dont ils ont fait choix. C'est d'ailleurs une vieille coutume chez les Peaux-Rouges, en se séparant de la nation mère, d'adopter un costume et des peinturlures autres que les siens. Ainsi les Marahuas, au lieu de se raser la tête et d'émailler leur visage d'hiéroglyphes noirs, de pièces d'argent et de plumes d'ara, se contentent de laisser flotter leurs cheveux et de garnir les côtés de leur bouche, troués à cet effet comme une écumoire, d'épines de palmier de six pouces de long. Le tigre est un animal dont ils admirent la force, l'audace et la ruse, et leur idée fixe est de lui ressembler au physique comme au *moral*. De là ces épines qu'ils plantent autour de leur bouche, pour simuler les moustaches mobiles dont la nature a doté le félin.

Bien que le baptême qu'ils ont reçu et leur qualité de chrétiens leur imposent l'obligation de se vêtir d'une façon décente, ils préfèrent aller tout nus, comme aux beaux jours de leur histoire. Aux personnes scrupuleuses qui leur demandent la raison de cette manie déshonnête, ils répondent imperturbablement que la chemise en usage dans les Missions les gêne aux entournures et que le pantalon les *scie*.

La tribu des Marahuas, dont les habitants de Mahucayaté ne sont qu'une fraction infime, est disséminée le long des petits affluents de l'intérieur, sur les rives du Javary et même sur celles du Jurua. A en juger par l'étendue du pays qu'elle occupe, on pourrait la croire nombreuse, si nous ne nous hâtions de dire qu'elle compte au plus trois cents hommes. Il en est de même de la nation des Mayorunas, dont le territoire comprend trente lieues sur la rivière Ucayali, soixante-quinze sur l'Amazone, et dont la population atteint à peine au chiffre de cinq cents individus.

Au sortir du village de Mahucayaté, nous côtoyâmes la rive droite et relevâmes tour à tour les annexes de la Mission de Pevas. La page que je leur avais consacrée et que je comptais bien remplir, resta blanche et vierge de notes. A Péruhuaté comme à

Moromoroté, je ne vis que des maisons closes et des poules rousses ou noires qui picoraient dans les halliers.

A une lieue de Moromoroté, un canal alimenté par l'eau du fleuve vint échancrer la berge. Nous y pénétrâmes, et après un moment de navigation nous débouchions avec son courant dans un lac d'eau noire où se déversent, jointes en un seul affluent, deux petites rivières venues de l'intérieur. Ce lac, qui porte les noms espagnol et quechua de *Caballo-Cocha* (lac du cheval), étymologie pour nous inexpliquée autant qu'inexplicable, a cinq lieues de tour et forme un ovale assez régulier. Sa nappe brune,

VUE DU VILLAGE DE PERUHUATÉ. — RIVE DROITE DE L'AMAZONE.

cerclée de talus d'ocre jaune et de forêts trapues, présente un aspect singulier, quand on l'aborde comme nous après le coucher du soleil, à cette heure où le jour n'est plus et où la nuit n'est pas encore.

Les eaux singulièrement poissonneuses de ce lac, n'en déplaise à l'illustre et savant Humboldt, une absence totale de moustiques sur ses rivages, je ne sais quoi de calme et de recueilli qu'on respire avec l'air et qui dispose l'esprit à la rêverie ou à la prière, tous ces avantages réunis ont donné l'idée aux missionnaires de Pevas de fonder sur ses bords un village-mission. Un religieux franciscain, venu de Pevas à cet effet, y a réuni quelques familles d'Indiens Ticunas déjà catéchisés, et vit au milieu d'elles.

VUE DE LA MISSION DE CABALLO-COCHA (RIVE DROITE DE L'AMAZONE).

A l'époque où nous le visitâmes, ce village, bien qu'il comptât déjà trois ans d'existence, ne possédait que huit maisons parachevées. Les autres, encore à l'état d'ébauche, n'offraient au regard attristé que leurs poteaux rudimentaires.

Le chef spirituel de Caballo-Cocha était un homme d'une trentaine d'années, blanc de peau, brun de poil, taillé en carabinier, portant habituellement les manches de sa robe relevées jusqu'aux coudes et la queue de cette robe passée dans sa ceinture. Au moment où notre égaritéa accostait, il parut sur la berge, interpella assez rudement mes hommes, leur adressa coup sur coup quelques questions qui me parurent indiscrètes, et comme je me glissais hors du pamacari pour mettre fin à cet interrogatoire, le religieux qui m'aperçut, changea un peu de ton, et, après un salut quelconque, m'offrit l'hospitalité sous son toit. J'acceptai son offre et le suivis dans sa demeure, tout en comprenant que ma visite était loin de l'enthousiasmer. Peut-être avais-je interrompu mal à propos ses oraisons, ou dérangeais-je l'emploi de sa soirée.

Durant le souper auquel il me convia, je l'entretins de mon séjour à Pevas et du voyage que j'avais fait à Santa-Maria avec son supérieur, le père Manuel Rosas. Ces détails que je croyais devoir l'intéresser le laissèrent d'un froid glacial. Rebuté de mordre à cette nature sans pouvoir l'entamer, je prétextai un excès de fatigue et me retirai dans la chambre qui m'était destinée.

Le lendemain, au petit jour, j'allai pousser u ne reconnaissance le long des rives de Caballo-Cocha. J'y trouvai mêlés à des végétations charmantes deux variétés de croton, un *carolinea* à fleurs jaune-soufre et ce laurier cinnamome dont la feuille sent le citron et dont l'écorce à odeur de cannelle porte au Brésil le nom de *canelon*. A cette heure matinale, les êtres animés qui habitent les eaux du lac venaient en foule saluer la lumière ; le fretin bondissait joyeux. Les *surubis* entr'ouvraient leurs gueules-soupapes, les *maïus* faisaient miroiter leurs écailles roses, les dauphins rejetaient l'eau par leur évent, les lamantins reniflaient avec bruit, et les caïmans tapis dans les herbes humides bayaient amoureusement au soleil ou faisaient claquer en l'honneur de l'astre leurs mâchoires aux dents pointues.

Après avoir jeté la sonde dans le lac et constaté que ses eaux noires dorment sur un fond de trois brasses, ici de sable pur et là de limon, je revins à la Mission pour prendre congé de mon hôte. Je le trouvai au seuil de sa maison. La nuit qui porte conseil avait influé heureusement sur l'humeur de l'individu. Il sourit presque en me disant que nous déjeunerions bientôt. Je le remerciai de cette prévenance et lui annonçai mon départ immédiat.

« Vous ne partirez pas sans déjeuner! exclama-t-il.

— Je partirai sans déjeuner, » lui répondis-je.

La stupéfaction que parut lui causer cette nouvelle était une vengeance plus que suffisante de ses petits torts envers moi ; aussi ajoutai-je comme pour atténuer ce que ma détermination pouvait avoir de trop violent :

« J'ai à travailler sur le fleuve, et ne déjeunerai qu'à Loreto. »

En allant reprendre ma moustiquaire dans la pièce où j'avais dormi, j'y trouvai

deux fillettes Ticunas en posture de suppliantes. Un malheureux éclat de rire qu'elles n'avaient pu réprimer pendant la prière les avait fait condamner par le missionnaire à regarder à genoux, douze heures durant, l'angle de la muraille. Au moment où j'entrai, la plus grande des deux, s'ennuyant de compter les brins de paille du torchis, avait fermé les yeux, et, accroupie sur ses talons, dormait paisiblement. J'obtins le pardon des fillettes, qui s'enfuirent de la chambre avec de petits cris d'oiseaux remis en liberté.

Au sortir du canal qui relie à l'Amazone le lac de Caballo-Cocha, mes rameurs coupèrent le fleuve en diagonale pour atteindre le village de Loreto, distant de quatre lieues. Nous y arrivâmes vers les onze heures.

Loreto, dernière possession du Pérou que le voyageur trouve sur le fleuve dans la partie de l'Est, compte trente-trois ans d'existence. Les terrains mi-partis d'ocre et

PÉNITENCE IMPOSÉE A DEUX JEUNES FILLES.

d'argile qui lui servent d'assiette, offrent une succession de croupes arrondies et juxtaposées, développées du Sud-Est au Nord-Ouest et pareilles à ces boursouflures que les volcans en travail font éclore autour d'eux. Sur ces monticules coupés par des ravins, s'élèvent seize maisonnettes à toiture de chaume assez espacées pour que leurs habitants ne puissent converser entre eux, même en criant à tue-tête.

Ce morne séjour, péruvien de droit, mais brésilien de fait, est habité par des commerçants portugais qui font en petit un petit commerce de salsepareille, de cotonnades et de poisson salé. Si les distractions y sont rares, en revanche les moustiques y sont très-communs et les chiques ou *pulex penetrans* y abondent; tandis que les premiers se nourrissent de votre sang, les secondes se creusent, comme des troglodytes, des cavernes et des antres sous les doigts de vos pieds, où ils croissent et multiplient sans souci du prurit rageur que vous occasionne leur immonde contact.

VUE DU VILLAGE DE NUESTRA SEÑORA DE LORETO (RIVE GAUCHE DE L'AMAZONE).

BIBLIOTECA NACIONAL 1898

Le Loreto-comptoir où je vécus quelques jours ne m'eût pas appris grand'chose sur le Loreto-mission d'autrefois, sans une excursion que je fis en compagnie d'un très-jeune Portugais dont je partageais momentanément la demeure. L'égaritéa qui m'avait conduit à Loreto était repartie pour Nauta, et ce fut dans une pirogue quelconque que nous remontâmes le courant du fleuve jusqu'à la quebrada d'Atacoari où mon jeune homme avait affaire. C'est dans l'intérieur de cette gorge, où coule une rivière d'eau noire, qu'en 1710 les Jésuites Équatoriens avaient fondé, sous l'invocation de *Nuestra Señora de Loreto*, la première Mission de ce nom dont il ne reste plus de traces. Les petits-fils des néophytes, Indiens de race Ticuna, vivent aujourd'hui à l'état de nature sur les deux rives de l'Atacoari.

L'entrée de la quebrada, étroite et sinueuse, est envahie par l'Amazone qui y pousse un jet d'eau blanche long de demi-lieue. Des branches pendantes, des lianes tendues en hamac d'une rive à l'autre, dessinent sur le bleu du ciel ces festons et ces astragales dont parle l'auteur du *Lutrin*. A l'heure où nous la remontions, le fleuve, en crue depuis la veille, avait déjà couvert les berges et leurs buissons. Des arbustes dont les troncs avaient disparu, élevaient sur l'eau leur tête en ombelle et semblaient protester contre l'inondation.

Après une heure de voyage en zigzag, au milieu de ces végétaux submergés dont notre pirogue frôlait les cimes, nous passâmes sans transition des eaux blanches de l'Amazone aux eaux noires de l'Atacoari. Parvenus à l'endroit où la rivière se bifurque, nous obliquâmes à gauche et allâmes débarquer dans une anse où s'élevait un groupe de maisonnettes. Des soldats brésiliens, de l'espèce de ceux qui poignardent leurs chefs sous prétexte de tyrannie, s'étaient refugiés en ce lieu et y vivaient conjugalement avec des Indiennes Ticunas échappées de quelque Mission. Ces soldats marrons, qu'on rencontre assez fréquemment dans les canaux et les igarapés de l'Amazone, où l'arrêt d'un conseil de guerre ne peut les atteindre, nous ont accueilli quelquefois de la façon la plus hospitalière et fait rêver souvent devant le paisible tableau qu'offrait leur intérieur. Tous cultivent quelques plants de manioc et de bananier, chassent et pêchent pour l'approvisionnement de leur table, trafiquent avec les riverains de la salsepareille et du cacao qu'ils vont recueillir dans les bois, et de ce petit commerce retirent quelque argent qui leur sert à acheter des cotonnades pour se vêtir, et des verroteries pour parer leurs épouses. Exempts de maux et d'inquiétudes, sans ambition et sans désirs, ces déserteurs philosophes, mis au ban de la société, mais accueillis à bras ouverts par la nature, coulent des jours heureux près des compagnes de leur choix et des marmots bistrés et chevelus que le ciel leur a départis.

L'affaire qui appelait mon Portugais près du doyen de ces planteurs, avait trait à un chargement de salsepareille qu'on lui demandait de la Barra do Rio Negro, et que l'habitant d'Atacoari promit de livrer à la fin du mois. L'affaire conclue à la satisfaction des deux parties et dûment scellée par une gorgée de tafia bue au même verre, nous soupâmes et nous dormîmes sous le toit du métis brésilien. Le lendemain,

au lieu de descendre vers l'Amazone, nous continuâmes de remonter le cours de l'Atacoari.

Aux maisons carrées des soldats succédèrent bientôt les huttes rondes des Ticunas. Ces indigènes, qu'on m'avait dit habiter seulement les bords du cours d'eau principal, vivent aussi sur les rives du Yacanga et du Yanayaquina, ses deux affluents de droite et de gauche.

Les premiers Ticunas que nous aperçûmes m'impressionnèrent très-agréablement. Nous venions de nous mettre en route. Il était sept heures: le soleil montait : la partie supérieure du paysage était déjà vivement éclairée; tout le bas flottait encore dans une brume de velours ; les oiseaux babillaient en lissant leurs plumes humides : les fleurs vivifiées par la fraîcheur du matin commençaient à répandre leurs parfums autour d'elles ; des gouttes de rosée se détachaient des feuilles et tombaient une à une

PIROGUE D'INDIENS TICUNAS SUR LA RIVIÈRE ATACOARI.

dans la rivière. Accoudé sur le bordage de la pirogue, je rêvais paresseusement, écoutant sans entendre et regardant sans voir, lorsque, de derrière des fourrés qui nous masquaient un coude de la rivière, sortit ou plutôt s'élança, comme un martin-pêcheur qui prend son essor, une petite pirogue conduite par deux Ticunas, un homme et une femme : l'homme ramait, la femme gouvernait avec la pagaie ; au centre de leur barque, vraie coquille de noix, s'élevait un monceau de bananes et de racines comestibles à demi recouvertes par de larges feuilles de balisier. Le vert éclatant de ces feuilles fraîchement coupées et d'où la rosée dégouttait encore, contrastait avec l'azur et le vermillon d'un ara familier accroupi sur elles et qui croassait gravement. Les conjoints descendaient la rivière pendant que nous la remontions, et nous fûmes bientôt assez près d'eux pour pouvoir les examiner à notre aise.

La couleur de ces indigènes rappelait celle du vieil acajou. Une épaisse et rude

crinière ombrageait leurs épaules. L'homme avait sur chaque joue des tatouages tracés en bleu sombre avec le jus du *Pseudo-Añil indigofera*, lesquels ressemblaient assez aux lettres chinoises d'une boîte à thé. Il portait au cou, monté sur une carcasse d'osier, un

TYPE D'INDIEN TICUNA.

collier à triple rang fait de dents de singe ; un brassard en coton tissé, orné d'un pompon de plumes jaunes et surmonté d'une longue aigrette de plumes d'ara, comprimait chacun de ses bras au-dessous de l'épaule ; des bracelets pareils, mais sans pompons ni plumes, cerclaient ses jambes au-dessus des chevilles ; ses parties sexuelles

étaient renfermées dans un petit sac de coton très-propret, et une lance en bois de palmier à pointe dentelée était placée à portée de sa main. La femme n'avait ni hiéroglyphes sur la face, ni bracelets à plumes autour des bras : elle portait au cou un collier de perles de verre rouge, produit de quelque échange fait par son mari avec les Brésiliens ; un ruban de coton tissé entourait le bas de ses jambes, et une bande de coton, plus étroite qu'il n'eût fallu, ceignait ses reins.

Ce petit groupe, vaguement entrevu dans le demi-jour de la quebrada et se détachant sur un riche fond de feuillage où l'azur du ciel apparaissait par places, offrait un motif plein de finesse dont j'essayai de tirer parti. J'arrêtai la pirogue au passage, et, pendant que mon compagnon amusait les deux Ticunas, je me mettais en devoir de les peindre. Intrigués par la nature de mon travail, autant que par les regards que je jetais sur eux, les conjoints échangeaient des observations dans un idiome qui m'était inconnu et qu'ils semblaient parler avec le gosier plutôt qu'avec la langue. Les gutturales de l'hébreu, les doubles consonnes du quechua, les G, les Jotas et les X du castillan sont des syllabes veloutées, en comparaison du gargarisme vocal de ces Ticunas, dont plus tard je notai musicalement quelques mots, désespérant de pouvoir les écrire.

Comme la plupart des tribus riveraines, ces Ticunas comprenaient l'idiome tupi et le parlaient un peu. Aux questions de nos gens sur leur rencontre inopinée à pareille heure, ils répondirent qu'ils venaient de récolter dans leur plantation des bananes et du manioc qu'ils rapportaient chez eux. Cet approvisionnement, en assurant leur subsistance pour huit jours, devait leur procurer le précieux avantage de passer tout ce temps à se bercer dans un hamac sans faire œuvre de leurs dix doigts. En les quittant, nous donnâmes à l'homme des hameçons, à la femme une paire de ciseaux ébréchés par un long usage. Cette libéralité nous valut des conjoints force remercîments du fond de la gorge, et une partie des bananes qu'ils avaient récoltées.

Nous relâchâmes successivement dans plusieurs huttes Ticunas où, sans autre payement qu'une bagatelle offerte avec grâce à leurs propriétaires, nous mangeâmes, nous bûmes, nous dormîmes, et nous collectionnâmes des flûtes, des tambours, des colliers, des bracelets, des couronnes, des pompons, des aigrettes et autres babioles du cru qu'un bourgeois parisien nous eût enviées, pour en orner les murs de sa villa d'Asnières ou de Pantin.

Les renseignements que nous obtînmes en chemin sur les us et coutumes des Ticunas se bornent aux détails que nous donnons plus bas. Si nous ne les faisons précéder d'aucune notice sur les antécédents de ces indigènes, c'est que le fil qui relie leur présent au passé nous semble trop fragile pour soutenir une dissertation.

La nation Ticuna, dont il est déjà fait mention dans les relations du dix-septième siècle, occupait sur la rive gauche de l'Amazone, à l'époque où Pedro Teixeira remonta ce fleuve, l'espace compris entre les rivières d'Ambiacu et d'Atacoari. Les Indiens Pehuas et Yahuas bornaient au Nord son territoire. A l'Est elle confinait avec les Yuris de la rivière Içа ; à l'Ouest, avec les Orejones de la rivière Napo. Ces limites territoriales

INDIENS TICUNAS.

sont bien encore les mêmes ; seulement les forces numériques des Ticunas ne sont plus en rapport avec l'étendue du pays que ces Indiens occupaient autrefois. Pris, repris et catéchisés tour à tour par les Carmes portugais et les Jésuites espagnols, qui, en raison des prétentions de leur gouvernement, considéraient la nation Ticuna comme leur propriété légitime et s'en disputaient la possession à main armée, ces indigènes, déjà fort affaiblis par l'action de deux forces contraires agissant sur eux depuis un demi-siècle, furent décimés à plusieurs reprises par la petite vérole, ce choléra-morbus des Peaux-Rouges qui vint compléter l'œuvre *de Propaganda fide*. Ce qui reste aujourd'hui de la nation Ticuna peut former un total de population de cent cinquante individus : tous vivent sur les bords de l'Atacoari et de ses deux affluents [1].

Parmi les coutumes des Ticunas, il en est une assez bizarre : c'est leur façon d'accueillir les individus d'une autre nation que la leur. A peine un de ces visiteurs paraît-il au seuil de leur hutte, que tous les Ticunas qui s'y trouvent prennent leurs lances, en présentent la pointe à l'individu et feignent de s'opposer à son entrée. Celui-ci, qui sait que ces démonstrations hostiles sont pure affaire d'étiquette, écarte de la main les armes dirigées contre lui, entre dans la hutte et s'assied sans façon dans le premier hamac venu. La plupart des huttes des Ticunas sont pourvues, comme les salons brésiliens de la province du Para, de trois ou quatre hamacs se faisant vis-à-vis. Lorsque chaque hamac est mis en branle par l'individu qui l'occupe, et cela pour éloigner les moustiques ou se procurer un peu de fraîcheur, et que ces hamacs, comme autant d'escarpolettes, passent, repassent, vont et viennent sans se heurter, on croirait voir les bobines d'un métier de passementerie exécuter, sans jamais s'atteindre, leur interminable chassé-croisé.

Le maître de la hutte s'adresse alors à l'étranger, et de cette voix de ventriloque propre au Ticuna : « Qui es-tu ? — d'où viens-tu ? — es-tu ami ou ennemi ? — quelle affaire t'amène ici ? » — L'étranger satisfait tour à tour à ces questions ; mais le plus souvent, sa visite n'ayant qu'un but commercial, il se contente d'y répondre en exhibant les objets qu'il apporte et qu'il désire échanger contre des produits de l'industrie des Ticunas. Alors on met bas les armes pour discuter la valeur des objets offerts et celle des articles demandés ; il va sans dire que la discussion est entremêlée de nombreuses coupes de caysuma. Les articles de l'industrie Ticuna consistent en farine de manioc, en sarbacanes, hamacs, poison de chasse et toiles de coton grossières.

Des jeunes filles aux cheveux coupés ras, que nous avions aperçues chez les Ticunas, nous avaient fait croire un moment que l'habitude de se tondre de près leur était commune avec les Yahuas ; mais les renseignements que nous obtînmes à ce sujet détruisirent notre croyance : le crâne ratissé de ces fillettes n'était que la manifestation, rendue visible à tous les yeux, de l'âge de puberté qu'elles venaient d'atteindre et le complément de cette pratique mystérieuse que les tribus de la plaine du Sacrement, et notamment les Conibos, appellent *Schébianabiqui*. Les Ticunas la nomment *Ihiëboah*,

[1] Nous parlons des Ticunas qui vivent à l'état de nature et non des individus de cette nation établis depuis un quart de siècle dans quelques villages de l'Amazone.

expression moins croustilleuse que l'autre et qu'on peut traduire par les mots *jeune fille*, de *Ihié*, femme, et *boah*, enfant.

Après la traduction du mot, il nous reste à donner l'explication de la chose.

Dès qu'à certains indices les matrones de la nation ont reconnu, chez un enfant de leur sexe, la manifestation de la puberté, elles s'emparent de la fillette, la conduisent processionnellement dans une hutte bâtie tout exprès à l'écart, l'y renferment après avoir déposé près d'elle des aliments et une cruche d'eau, et l'abandonnent pendant quarante-huit heures à son ennui ou à ses réflexions. A l'expiration de ce terme, ces

LA FLAGELLATION (SCÈNE ET MŒURS TICUNAS).

matrones viennent délivrer leur prisonnière ; mais, avant de la produire au grand jour, elles lui frottent la tête avec la séve laiteuse d'un *ficus*, qui se coagule à l'instant et forme, sous la rotation des paumes de leurs mains, une multitude de boulettes autour desquelles s'entortillent les cheveux de la jeune fille. Ces boulettes, que les matrones s'amusent à arracher une à une, emportent avec elles les cheveux de la patiente et la font hurler de douleur; deux musiciens, le dos tourné à l'entrée de la hutte, accompagnent avec la flûte et le tambour cette bizarre opération.

Quand le chef de leur victime est complétement dépouillé, les femmes le recouvrent d'un chaperon de plumes jaunes dont la forme rappelle l'ombelle ou chapeau d'un

bolet ; au centre de cette coiffure, se dresse une aigrette empruntée à la queue d'un ara. Ainsi accoutrée, la jeune fille, effarée et pleurante, fait d'abord le tour du village, puis est conduite sur la plage et dans la forêt, toujours suivie par les matrones qui la fustigent rudement avec des branches vertes, afin de l'endurcir contre la douleur à venir.

Après quelques heures de cette promenade et un nombre indéfini de coupes de caysuma que la jeune fille a été forcée d'absorber, on l'introduit dans une hutte où un hamac neuf a été suspendu à son intention ; brisée par la fatigue, l'ivresse et les coups de gaule qu'on ne lui a pas épargnés, elle se laisse choir dans le filet mouvant et

DANSE CHEZ LES TICUNAS.

s'endort aussitôt d'un sommeil profond. Pendant qu'elle repose, la nation assemblée célèbre, par des divertissements et une notable absorption de liqueur fermentée, la fête de l'*Ihiéboah*. A cette occasion, des danseurs, affublés d'un sac mannequin représentant une figure humaine, exécutent une suite de pas d'un dessin chorégraphique plus ou moins heureux.

En se réveillant dans le hamac où elle a dormi, la jeune fille trouve le sol de la hutte jonché de cendres ; sans cette précaution prise durant son sommeil par les mêmes matrones qui l'ont tondue et flagellée, *Mhohoh* (le diable), au moment où les plantes de la jeune fille touchent la terre, ne manquerait pas de s'introduire en elle par la

nouvelle voie que la nature y a tracée. Cette formalité clôt la cérémonie ; la fête de l'*Ihiéboah* est terminée et, après les ablutions d'usage, la jeune fille, redevenue libre, attend sans impatience que ses cheveux aient repoussé pour passer aux bras d'un époux.

Les vierges Ticunas sont nubiles vers leur dixième année ; en admettant que deux ou trois ans d'attente soient nécessaires pour que leur chevelure ait atteint un certain développement, à douze ou treize ans elles peuvent être attelées au joug de l'hymen, phrase classique très-juste à leur égard.

LE CHEMIN DU DIABLE.

Les enfants du sexe masculin sont circoncis, comme ceux des Juifs, peu de jours après leur naissance. Ceux du sexe féminin sont soumis, vers leur cinquième année, et sous prétexte de circoncision, à un genre de mutilation dont la cause nous est inconnue, mais qui, s'il eût été pratiqué dans l'île de Lesbos, au temps des Sapho, des Érinne, des Télésilla, des Myrtis et des Anyté, — j'en passe, et des meilleures, — eût annulé certain dialogue de Lucien et privé Juvénal du malin plaisir d'écrire sa satire : *Lesbides infamem*, etc.

Au temps où les Ticunas formaient une nation commandée par des chefs, au lieu d'être, comme aujourd'hui, de simples familles éparses, ne relevant que d'elles-

mêmes, ils adoraient, sous le nom de *Tupana* [1], un Dieu créateur ; reconnaissaient, tout en l'abominant, un esprit du mal appelé *Mhohoh* et croyaient que l'âme, après la mort de l'individu, passait, selon les œuvres de celui-ci, dans le corps d'un être intelligent ou dans celui d'un animal immonde. Dans leurs idées, le ciel était divisé en deux sphères, l'une supérieure, l'autre inférieure, séparées par une voûte transparente ; dans la première, était retranché Tupana, l'esprit créateur ; les étoiles, que nous voyons d'en bas, étaient les rayons lumineux émanés de sa face, lesquels s'affaiblissaient en traversant la voûte intermédiaire et la sphère inférieure. Leurs astronomes admettaient la révolution de la terre autour du soleil et voyaient dans cet astre le frère et l'époux de la lune. D'après eux, les rivières étaient les artères du globe terraqué, les ruisseaux ses veines, et leurs courants respectifs étaient dus à la gravitation ou mouvement simple de la planète autour de l'astre pivotal.

De leurs systèmes théogonique et cosmogonique, les Ticunas n'ont gardé qu'une indifférence profonde pour Tupana et une peur effroyable de Mhohoh qui, du rang d'esprit du mal qu'il occupa longtemps chez eux, est descendu aujourd'hui à la condition vulgaire de mauvais œil. La ferveur et l'intelligence de ces indigènes nous ont paru tournées vers le libre échange, les articles de quincaillerie, de bimbeloterie et les mouchoirs de cotonnades aux couleurs voyantes.

Tout ce que nous avons pu *noter* plutôt qu'écrire de leur idiome, sourd, guttural et presque inabordable pour des glottes européennes, est renfermé dans le tableau ci-joint.

IDIOME TICUNA

Dieu	Tupana.	pierre	sheké.
diable	mhohoh.	sable	nanekeb.
ciel	nahné.	rivière	natejh.
soleil	ehajeh.	forêt	naïnejé.
lune	tahuemajeh.	arbre	naïné.
étoile	ehtta.	bois	naï.
jour	hunehi.	homme	iyaté.
nuit	suitan.	femme	ihié.
matin	pamah.	enfant	boah.
hier	ineh.	vieux	yuaga.
aujourd'hui	heinhua.	vieille	yaqué.
eau	dechieh.	jeune	yaté.
feu	ejheh.	mort	tayouh.
pluie	poké.	maison	ih.
froid	deyoun.	pirogue	oûheh.
chaud	ayaqué.	rame	cuemuih.
terre	huahin.	corbeille	pechi.

[1] Nous ferons remarquer en passant que dans les idiomes des Yahuas et des Ticunas, comme dans ceux des Omaguas et des Tupinambas, dont nous donnons plus loin des échantillons, l'esprit du bien est toujours appelé Tupana, tandis que le nom de l'esprit du mal est différent dans chaque idiome.

ceinture	maïchincharé.
arc	huerah.
sarbacane	nihieh.
lance	nané.
poison	goré.
poisson	sshoni.
manioc	ttcha.
banane	ppohhi.
coton	tech.
palme	houmieh.
fleur	nachacou.
cire	eïsah.
sanglier (pécari)	ùounhoun.
tigre	haï.
caïman	ccoya.
oiseau	hueri.
papillon	dlori.
mouche	cauhta.
moustique	ah.
blanc	ccori.
noir	huahué.
rouge	dahouh.
vert	deheh.
bleu	yauh.
voleur	mhuinta.
voler	namcuhuita.
ouvrir	ddea.
attacher	queyauay.
rôtir	uahnaï.
courir	iñah.
arriver	hintahua.
sortir	reïnhouhou.
dormir	peh.
réveiller	bayanshi.
manger	toïbueh.
un	hucih.
deux	tarepueh.
trois	tomepueh.
quatre	aguemoujih.
cinq	hueamepueh.
six	naïmehueapueh.
sept	naïmehueatareh.
huit	naïmehueatameapueh.
neuf	gomeapueh.
dix	gomeh.

Durant notre voyage sur l'Atacoari, nous fûmes témoin, non pas d'un fait, — il s'était produit loin de nous, — mais des suites d'un fait dans lequel un ethnologue partisan et conservateur des vieilles doctrines eût vu l'irrécusable preuve de l'existence de ces femmes guerrières de la rivière Nhamondaz, sur lesquelles voyageurs et savants ont tant disserté, depuis Orellana qui le premier les vit à l'œuvre et les qualifia d'*Amazones*, jusqu'à La Condamine qui ne les vit pas, c'est vrai, mais qui, sur la foi d'un sergent-major d'ordonnance brésilien, lequel tenait la chose de son aïeul défunt, crut de son devoir d'académicien de certifier en public l'existence de ces femmes chevaleresques.

Un indien Ticuna et sa compagne, partis en canot de chez eux, étaient allés s'approvisonner de racines dans une plantation qu'ils possédaient sur la rive gauche de l'Atacoari. Comme ils accostaient la berge, un tigre, tapi dans les roseaux, s'élança sur le Ticuna placé à l'avant du canot; soit que la bête eût mal calculé son élan ou que le sol vaseux se fût dérobé sous elle, au lieu de tomber sur les épaules de l'indigène comme elle en avait l'intention, elle ne fit que lui labourer le crâne avec sa patte droite; il est vrai que les cinq crochets dont cette patte était armée scalpèrent littéralement l'individu, qui alla rouler sanglant au fond du canot, tandis que le félin, la tête hors de l'eau, la gueule béante et les yeux enflammés, s'accrochait au bordage de l'embarcation et s'efforçait de l'enjamber. Peut-être y fût-il parvenu, si la femme du Ticuna n'eût saisi la lance de son mari et ne l'eût plongée à deux mains dans la gorge du tigre qu'elle embrocha comme un poulet; l'animal retomba à l'eau, se débattit quelques minutes, puis le pal et l'asphyxie eurent raison de lui.

Débarrassée de son ennemi, la Ticuna, au lieu de tomber à genoux comme une simple femme et de crier à son dieu Tupana : « Merci, mon Dieu ! » reprit sa place

à l'arrière du canot, rama virilement vers sa demeure et y ramena son mari évanoui qu'elle coucha dans un hamac.

Il y avait deux heures que ce fait héroïque s'était accompli quand nous arrivâmes chez la Ticuna, poussés par le besoin de déjeuner. La virago, tout en nous donnant des bananes et des racines, raconta la chose à nos gens, sans gestes, sans émoi et comme s'il se fût agi d'un incident vulgaire. Pendant que je faisais au crayon le portrait de cette Amazone, mon hôte, qui se disait plus fort en chirurgie que bien des chirurgiens, prit un mouchoir de cotonnade, l'imbiba de tafia, le saupoudra de sel et en coiffa de nuit

UNE DESCENDANTE DES AMAZONES.

le Ticuna, couché dans son hamac et brûlant de fièvre. J'ignore ce qui s'ensuivit.

Dans la même journée nous achetâmes, à une vieille femme Ticuna, noire, plissée, ridée, ratatinée, hideuse et presque nue, un petit tapir qu'elle avait élevé et dont le sifflet était plus aigu que celui d'un maître d'équipage ; le prix d'achat fut un collier de perles en verre jaune, que la vieille mit à son cou avec un affreux sourire de coquetterie. Ce pachyderme, de la grosseur d'un cochon de six mois, n'avait pas encore quitté la prétexte pour vêtir la robe virile : au lieu du pelage couleur de suie qui caractérise les tapirs adultes, le corps de celui-ci était zébré longitudinalement de noir, de gris et de jaune de Naples ; à la régularité de ces zones, à la vivacité de leurs

nuances, on eût cru que la charmante bête était vêtue d'un fourreau d'indienne rayée.

En peu d'heures nous devînmes inséparables; c'était une excellente pâte d'animal, doux, humble, caressant et toujours prêt à témoigner sa reconnaissance à qui lui chatouillait le ventre. Son seul défaut était de baver sur ma chaussure et d'en dénouer les cordons; mais ce défaut, si c'en est un, était racheté chez mon tapir par tant de qualités que je le tolérais sans peine. Ce gentil compagnon de route me fut ravi par la Parque inflexible un mois après son installation près de moi; lorsqu'il mourut en vue du lac d'Éga, j'étais en train de faire un bout de toilette pour me produire devant les autorités de l'endroit; le temps me manquait pour dépouiller l'animal de sa robe et la conserver à la science; je le lançai tout habillé dans l'Amazone, en priant les caïmans d'épargner ses restes.

Au sortir des eaux noires et des forêts splendides de l'intérieur, l'Amazone et ses rivages me semblèrent pâles de couleur et maigres d'aspect; mais Loreto, en particulier, me parut affreux. Les chiques et les moustiques, que j'y retrouvai plus vivaces et plus abondants que jamais, accrurent encore l'aversion que ce village m'avait inspirée à première vue.

J'ai toujours soupçonné, à tort ou à raison, les neuf espèces de moustiques qu'on rencontre sur l'Amazone et que je nommerai plus tard, d'avoir fait de Loreto, sinon la capitale de leur royaume, du moins le centre de leurs opérations et le théâtre de leurs exploits. Nulle part, en effet, l'audace de ces brigands ailés ne m'a semblé plus grande, leur fanfare plus ironique, leur suçoir plus aigu, leur venin plus corrosif, la blessure qu'ils font plus lente à se cicatriser. Les poules, les canards, les pigeons, les hoccos, les pauxis et les agamis qui sont, à Loreto, les commensaux de l'homme et composent sa basse-cour, s'empresseraient d'appuyer ma motion s'ils avaient encore la faculté d'exprimer leurs idées par des mots, comme au temps du bon La Fontaine. Par suite de la lutte incessante qu'ils ont à soutenir contre les moustiques, ces volatiles ont contracté des habitudes qu'ils n'eurent jamais à l'état de nature. Quand sonne pour eux l'heure du sommeil, ils se terrent, s'embûchent, se roulent, se pelotonnent ou s'aplatissent de manière à mettre à couvert toutes les parties dénudées de leur individu. Mais le moustique, qui rôde autour d'eux comme le lion rugissant de l'Écriture, finit par trouver le joint de l'armure, y plonge son aiguillon et appelle ses camarades à la curée. Au milieu de la nuit, un bruissement d'ailes, un pépiement étouffé, une plainte inarticulée, révèlent la douleur du pauvre oiseau que mille dards intelligents transpercent à l'envi.

Dans les forêts, les animaux sauvages emploient d'étranges expédients pour se dérober aux attaques de ces vampires. Le jaguar, roulé sur lui-même au milieu d'un fourré, cache son nez et ses paupières entre ses larges pattes; le pécari creuse une fosse, s'y blottit et s'y couvre de feuilles sèches; le tapir, plongé tout entier dans la vase, ne laisse pointer au dehors que l'extrémité du nez-trompe au moyen duquel il respire. Quant à l'homme, il a, comme on sait, la faculté de se garantir du fléau en s'ensevelissant dans un cercueil d'étoffe où il halète par 45° de chaleur.

Un matin, assis dans une montaria, espèce de youyou local que manœuvraient un pilote et deux rameurs chargés de me conduire à la Barro do Rio Negro, je m'éloignai de Loreto avec un sentiment de joie que mon hôte, s'il avait pu le soupçonner, eût pris pour de l'ingratitude ; trois heures après notre sortie de l'odieux village, le Pérou restait pour toujours en arrière, et nous entrions en pays brésilien ; au vieil empire de Manco-Capac succédait le jeune empire de Pedro II.

Notre passage d'un territoire à l'autre fut signalé par une tempête assez sérieuse. En mer, je n'en eusse fait aucun cas, blasé que j'étais alors sur les coups de vent et les coups de cape ; mais une tempête d'eau douce avait un caractère original qui me séduisit. Mon crayon en main, j'essayai d'en noter les diverses phases, car la peindre avec des couleurs eût été une entreprise au-dessus de mes forces.

Depuis dix heures du matin, la chaleur avait été en augmentant. Le brai dont notre montaria était enduite coulait le long de ses flancs comme la mélasse d'un tonneau d'épicier. Vers deux heures, le ciel prit une teinte sulfureuse qui se changea en gris verdâtre et passa au brun violacé avec de longues stries d'un jaune livide. De ce ciel menaçant le vent détachait, de moment en moment, comme une large écaille par l'ouverture de laquelle le soleil dardait un rayon rougi sur la rive gauche dont le mur de verdures semblait s'enflammer aussitôt. La rive droite était comme estompée dans un crépuscule roussâtre. Devant nous, dans la partie de l'Est, le ton du fleuve, se confondant avec celui du ciel, reculait indéfiniment les lignes de la perspective qui semblait flotter dans un vide incommensurable. Au couchant, l'eau profondément endormie avait l'aspect d'une nappe de plomb figé, sur laquelle divers courants, tout à l'heure invisibles, maintenant dessinés en clair comme des traits d'argent, se croisaient, se mêlaient, s'enchevêtraient, pareils aux fils brouillés d'un écheveau.

Deux larges arcs-en-ciel, allant du Nord au Sud, arrondissaient au-dessus de nos têtes leurs courbes prismatiques. L'eau morte du fleuve, en reflétant nettement leurs contours, offrait à l'œil deux anneaux de Saturne magnifiquement irisés, au centre desquels notre embarcation, microscopique insecte, glissait en agitant les rames qui figuraient ses pattes. Les cercles infernaux ou les zones stellaires de Dante et de Milton sont de maigres ficelles littéraires, comparées à l'extravagante poésie que la nature déployait en ce moment.

Les nuées, en s'épaississant, ne tardèrent pas à effacer les deux arcs sublimes ; le vent et l'eau commencèrent à mugir sourdement. Tout à coup une de ces rafales, venues on ne sait d'où et qui sont comme le prélude de la tempête, traversa le fleuve, creusant sous son passage un large sillon. Cette trombe d'air chassait devant elle un essaim d'aras, de perroquets, de perruches, de caciques et de couroucous qu'elle avait arrachés de quelque cime d'arbre à laquelle ils s'étaient cramponnés. Ces oiseaux, emportés comme des feuilles sèches, ne firent qu'apparaître et disparurent aussitôt dans l'espace. Mais si rapide qu'eût été la vision, un rayon de soleil qui se fit jour à travers un nuage eut le temps d'allumer toutes ces plumes roses, bleues, rouges, vertes, or et argent, moire et velours, soufre et ébène, et d'en faire jaillir un fulgurant éclair qui nous fit fermer la paupière.

Quand l'orage éclata, notre canot était à l'abri dans une anse de l'île de la Ronde. Garantis de la pluie par nos toitures de palmier, nous suivîmes, tranquilles spectateurs, les phases progressives et décroissantes de la tempête, qui se termina par la disparition de l'île Jahuma, un pâté de terre d'une lieue de tour, ombragé par des capirunas et des cédrèles centenaires. La houle se rua sur l'île, en effrita les bords et finit par y pratiquer de profondes gerçures. Nous vîmes crouler et se fondre de grands pans de terrains et craquer, comme des cordes qui se rompent, les lianes et les sarmenteuses qui les consolidaient. Les vieux arbres tentèrent de résister à la tourmente ; mais, après une courte

DISPARITION DE L'ILE JAHUMA.

lutte qui déchaussa leurs racines et les mit à nu, ils tombèrent, et le courant les entraîna. Cette œuvre de destruction prit à peine à la houle une demi-heure, après quoi il ne resta plus de l'infortunée Jahuma que l'astérisque à l'encre rouge que nous fîmes sur notre carte à l'endroit qu'elle avait occupé.

Le vent et la pluie, qui ne cessèrent qu'au coucher du soleil, nous empêchèrent de reprendre le large. Forcés de bivouaquer sur l'île de la Ronde, nous allumâmes un grand feu, nous soupâmes de bon appétit et nous nous couchâmes.

A l'île hospitalière qui nous donnait asile, se rattachent des souvenirs diplomatiques et guerriers qu'on nous permettra d'évoquer pour l'édification des races futures. Cette

île, que les riverains appellent en langue tupi *Yahuaraté-isla* — île du Tigre — fut au dix-huitième siècle le siége d'une conférence entre des députés du Portugal et de l'Espagne, chargés de fixer les limites du Brésil et du Pérou, au sujet desquelles les deux royaumes ne pouvaient parvenir à se mettre d'accord. Il est vrai que leurs prétentions mutuelles étaient difficiles à concilier. Le Portugal voulait étendre le Brésil jusqu'aux sources de la rivière Napo; l'Espagne, reculer le Pérou jusqu'au lac d'Éga. C'est pour résoudre ce problème géographique que les plénipotentiaires des deux États s'étaient réunis en congrès sur l'île de la Ronde; mais, après avoir discuté, argumenté, répliqué et s'être réciproquement prouvé que les réclamations de leurs augustes maîtres étaient justes et bien fondées, comme ils ne voyaient pas d'issue à leurs raisonnements, les droits de chacun d'eux étant imprescriptibles et leurs syllogismes d'égale force, ils déclarèrent la séance levée et se quittèrent sans conclure. La question des limites péruviano-brésiliennes fut à l'ordre du jour pendant près d'un siècle [1].

Les Jésuites Équatoriens n'avaient pas attendu qu'elle fût agitée entre les deux puissances pour explorer le pays en litige et prélever sur les castes indigènes qui l'habitaient, le personnel de leurs Missions. A cette bienheureuse époque, — 1695-1710, — la règle des missions Hispano-Péruviennes était loin d'être paternelle. Les catéchumènes qu'on surmenait un peu, qu'on nourrissait mal et qu'on fouettait fort, mouraient dru comme mouches. Pour parer à ce déficit et tenir toujours au complet le cadre de leurs populations chrétiennes, les révérends Pères de Jésus envoyaient dans une embarcation armée en guerre des religieux et des soldats *écumer*, — le mot est violent, mais parfaitement à sa place, — les rivages de l'Amazone et les Missions fondées par leurs coréligionnaires et rivaux du Brésil. Pendant que ces religieux faisaient râfle de néophytes, les soldats pillaient et saccageaient les habitations de ceux-ci, désormais inutiles. Ces choses-là n'avaient rien d'énorme en pays récemment conquis.

La campagne finie, l'expédition navale s'en revenait en chantant des cantiques, et les prisonniers faits au nom du Christ étaient repartis dans les villages dépeuplés. Parfois on les conduisait dans les Missions centrales du Haut et du Bas-Huallaga, où ils attendaient, comme des marchandises en entrepôt, que le besoin d'âmes et de bras se fût fait sentir quelque part. La naturalisation violente au Pérou des Omaguas établis dans les possessions brésiliennes, mais venus autrefois du Popayan et

[1] Dès 1638-40, Portugal-Brésil avait pris l'initiative à cet égard en plaçant des poteaux indicateurs sur les limites qu'il assignait à ses domaines. Mais Espagne-Pérou, se prétendant lésé dans la répartition topographique faite par son voisin, avait jeté bas ces poteaux et les avait brûlés pour sa cuisine. Ce fait de poteaux plantés par un des États et abattus par l'autre se renouvela plusieurs fois. Disons ici, pour faire comprendre l'obstination des Espagnols à ce jeu singulier, que chaque commotion politique en Europe, déclaration de guerre, prise d'armes ou traité de paix, avait pour résultat en Amérique de placer et de déplacer, comme les pièces d'un jeu d'échecs, les poteaux de démarcation du Brésil et d'ajouter dans les parties du Nord, du Sud et de l'Ouest, quelque chose à son territoire.

Le peu d'espace dont nous disposons nous interdit tous développements sur la matière; mais le lecteur désireux de l'approfondir trouvera dans les histoires de Portugal-Brésil et d'Espagne-Pérou, et dans le tableau de la situation européenne, aux dates de 1715, 1750, 1763, 1777, 1798, 1801, 1802, les causes de ces déplacements successifs, ainsi que la mesure exacte des terrains conquis ou regagnés.

de la Nouvelle-Grenade par la rivière Japura, fut le résultat d'une de ces razzias [1].

Un jour le Brésil, ennuyé de ces maraudes apostoliques qui augmentaient d'autant la consommation d'indigènes qu'il faisait pour son propre compte, imagina de fortifier Yahuaraté et de lui confier la garde de son territoire. Un poste y fut établi, et ce Gibraltar au petit pied eut ordre de canarder toute embarcation péruvienne qui descendrait le fleuve sans répondre au *qui-vive* des sentinelles et au commandement sacramentel : *avance à l'ordre*. A partir de cette heure, l'îlot fortifié reçut des Brésiliens le nom d'*Ilha da Ronda*, — île de la Ronde ou patrouille, — qu'il a porté depuis. Les Péruviens, qui prennent volontiers la lettre pour l'esprit, l'appellent l'île Ronde.

Plein de foi dans la tradition, je m'attendais si bien, en mettant le pied sur cette île, à la trouver pourvue d'une citadelle quelconque, d'un commandant et de soldats, sans préjudice de la sentinelle classique en faction devant sa guérite, que, malgré l'orage qui nous talonnait, le vent et la houle qui nous secouaient et la pluie qui nous fouettait le visage, je m'étais préparé à cette entrevue en passant un démêloir dans ma chevelure, en enfonçant ma chemise dans mon pantalon qu'elle débordait et serrant d'un cran ma ceinture. Mais ces frais de toilette furent en pure perte. En débarquant sur l'île de la Ronde, je ne vis que des hérons gris et des aigrettes blanches venus, comme nous, pour s'y abriter contre la tempête, et qui, comme nous, la quittèrent le lendemain, après avoir séché leurs ailes.

Vingt minutes de voyage nous conduisirent à Tabatinga, premier poste brésilien qu'on trouve au sortir du Pérou, sur la rive gauche de l'Amazone.

[1] Nous aurons l'occasion de revenir en détail sur ces indigènes dont les mœurs, les vêtements et les arts manuels témoignaient d'une civilisation avancée, qui paraît avoir eu son siége dans l'hémisphère Nord.

VILLAGE DE MOROMOROTÉ (RIVE DROITE DE L'AMAZONE).

DOUZIÈME ÉTAPE

DE TABATINGA

A SANTA-MARIA DE BELEN DO PARA

(BRÉSIL)

VUE DE SÃO PABLO D'OLIVENÇA (RIVE DROITE DE L'AMAZONE).

DOUZIÈME ÉTAPE

DE TABATINGA A SANTA-MARIA DE BELEN DO PARA

Description d'un poste brésilien. — De son origine et de son orthographe. — Silhouettes d'un commandant et d'une commandante. — Que la vérité, si elle est toujours bonne à dire, est quelquefois désagréable à entendre. — Embouchure de la rivière Javari. — Le hameau de Jurupari-Tapera. — La cité de São Pablo d'Olivença. — Dissertation sur les Indiens Omaguas. — Du passé et de l'idiome de ces indigènes. — Embouchure de la rivière Jandiatuba. — Où il est question du village de Matura et de ses diverses transformations. — Indiens Caudaphores. — Embouchure de la rivière Içа ou Putumayo. — Tunantins. — Un Indien nostalgique.— Embouchure de la rivière Jutahy.— Fonteboa. — Voyage à reculons sur la rivière Jurua. — Une nichée de soldats déserteurs. — Alvaraës-Cayçara. — Description de la ville et du lac d'Ega-Teffé. — Le curé de Nogueira. — Le voyageur entreprend de démêler un écheveau hydrographique emmêlé par La Condamine et y réussit.— L'Ahuaty-Parana. — De la rivière Japura et de ses indigènes. — Umaüas-Mesayas et Miranhas. — Vendetta d'anthropophages. — Recette pour engraisser un homme avant de le manger au court-bouillon. — Chasse aux Indiens Miranhas. — Système des canaux et des lacs de la rivière Japura. — Nations disparues ou sur le point de disparaître. — Des Indiens Muras et de leurs usages. — Effet de lune sur le lac Juteca. — Le hameau de Tahua-Miri et ses maisons flottantes. — Du lac et de la ville de Coary. — L'auteur s'amuse à retirer une à une à la rivière des Purus les bouches que les géographes lui ont prêtées pendant deux siècles. — Coup d'œil sur les affluents de cette rivière. — La Barra do Rio Negro. — Du passé et du présent de la cité de Manao. — Détails quelconques. — Histoire d'une Icone. — Situation anthropologique, commerciale et peu rassurante du Haut et du Bas-Amazone. — Le sloop *Santa Martha*. — São José de Maturi. — Embouchure de la rivière Cayari que les Portugais et leurs descendants au Brésil appellent Madeira. — Indiens Tupinambas; quelques lignes sur leur passé et quelques mots de leur idiome. — Serpa. — Silves. — Villa Nova da Rainha. — La rivière Nhamundaz et ses amazones.

— Qui tend à prouver que ces femmes guerrières n'ont jamais existé que dans l'imagination de Francisco Orellana. — Faro. — Où l'auteur, ne sachant trop que dire, imagine de parler de lui-même. — Détails zoologiques. — Un mariage de Jaguar et de Tamandu. — Obidos-Pauxis. — De l'action des marées. — Embouchure de la rivière Tapajoz. — Santarem. — Outeiro o Praynha. — Diatribe virulente de l'auteur contre les peintres et les dessinateurs de forêts vierges. — Meurtre d'un Aï. — Légende de la pauvre vieille ou de la vieille pauvre. — Embouchure de la rivière Xingu. — L'Amazone et les canaux. — Gurupa et sa forteresse. — Le détroit des Brèves. — Une tempête à laquelle le voyageur et le lecteur étaient loin de s'attendre. — De la civilisation représentée par une console d'acajou. — Paysages, tournois et carrousels. — Indiens Tapuyas attendant le retour de la marée. — Qui traite de l'appétit chronique des préparateurs de la sève du *Ficus elastica*, que les Indiens appellent *cahechu*, les Portugais *seringa*, et que nous nommons *caoutchouc*. — Traversée de la baie du Limoeiro. — La rivière Tocantins. — Le détroit d'Igarapé-Miri. — Les Engenhos. — La ville de Santa Ana do Igarapé-Miri. — De l'influence du costume sur les hommes en général et sur les bourgeois brésiliens en particulier. — Un prêtre et ses esclaves. — La sucrerie de Juquiri. — Arrivée au Para. — Panorama de la ville de Santa Maria de Belen. — L'auteur se met à la recherche d'un ami qu'il avait perdu de vue depuis le commencement de ce livre. — Coup de foudre inattendu. — Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement. — *Vale*.

Tabatinga ou plutôt Tahuatinga est un poste fortifié dont l'établissement date de 1766. L'idée en est due à un alferez appelé Francisco Coelho, qui gouvernait à cette époque le village de *São José do Javari*, fondé par les Carmes portugais à l'embouchure de la rivière Javari et peuplé d'Indiens Ticunas.

Ce village, qu'un décret du gouverneur général du Para, Fernando da Costa de Ataide Teive, avait élevé au rang de cité et pourvu d'une garnison respectable, destinée à suppléer au poste de l'île de la Ronde, abandonné depuis quelques années [1], ce village et sa garnison n'empêchaient nullement les flibustiers, maraudeurs et contrebandiers du Pérou de pousser des reconnaissances en pays brésilien. Comme au temps de l'occupation de l'île de la Ronde, il leur suffisait pour faire la nique au Brésil et braver ses décrets et ses ordonnances, de rallier la rive gauche du fleuve où le *qui-vive* des sentinelles n'arrivait pas et où les balles des escopettes ne pouvaient les atteindre.

Pour déjouer les ruses de ces pillards et les forcer à compter avec la douane ou la justice, selon la nature des opérations auxquelles ils se livraient, l'alferez Coelho imagina d'établir sur la rive droite du fleuve, à l'endroit appelé *la Tahuatinga*, le poste que nous y voyons aujourd'hui. Neuf soldats et un sergent détachés de la garnison de São José vinrent s'y installer avec leurs bagages et leurs affections représentées par des Indiennes de race Ticuna. La petite colonie crût et multiplia sous la raison glorieuse de São Francisco Xavier de Tabatinga.

Ce poste militaire, qui compte un siècle d'existence à l'heure où nous écrivons cette ligne, est situé à quelque trente pieds d'élévation, sur une colline que termine un vaste plateau dénudé. Un escalier, grossièrement taillé à coups de bèche, conduit du rivage au sommet de cette éminence.

Deux maisons en bois, à toiture de chaume, orientées au couchant et placées en retour d'équerre, servent de logement au commandant du poste. La caserne ou quartel des soldats, étroit et long bâtiment situé à une portée de fusil de ces maisons, leur fait vis-à-vis, et reçoit par opposition le premier rayon du soleil levant.

[1] La situation désavantageuse de l'île de la Ronde, très-rapprochée de la rive droite du fleuve et sans action sur la rive gauche, fut cause qu'on l'abandonna après une occupation de quelques années.

VUE DU POSTE ET DU VILLAGE DE TABATINGA (RIVE GAUCHE DE L'AMAZONE).

Au bord de l'éminence, une bicoque en figure de poivrière, qui dut autrefois servir de guérite et qui ne sert plus que de colombier, un mât de pavillon pour arborer les couleurs brésiliennes, et pour assurer leur indépendance quatre pierriers de bronze couverts d'une vénérable patine — *Ærugo nobilis* — donnent au site un peu maigre d'aspect je ne sais quoi de martial et de belliqueux.

Derrière le logement du commandant, le terrain coupé brusquement aboutit à un ravin ombragé par des touffes de ficus, de ricin et de miritis. Ce ravin desséché est le chemin qui conduit du poste au village, car Tabatinga a un village d'une douzaine de cabanes, où habitent, mêlées à quelques couples Ticunas, les brunes compagnes des défenseurs du poste. Mars et Vénus ne sont séparés que par la largeur du fossé.

En touchant au rivage, je m'étais rendu chez le commandant pour lui offrir mes civilités. Je le trouvai assis au seuil de sa maison, vêtu d'une chemise et d'un caleçon court, les pieds chaussés de vieilles savates et fumant dans une pipe rouge à long tuyau. L'heure encore matinale — le soleil se levait — autorisait un pareil négligé.

Sous le regard vigilant de ce fonctionnaire, homme d'âge mûr, obèse, brun de peau, à la chevelure étalée, crépue et grisonnante, cinq ou six soldats nus jusqu'à mi-corps, accroupis autour d'un baquet, lavaient en famille leur linge sale. Cette manœuvre pacifique me reporta soudain à l'époque heureuse et déjà éloignée où j'explorais en amateur les versants orientaux des Andes.

Que d'heures charmantes j'avais passées au bord de ruisseaux inconnus, lavant ma défroque à l'instar de ces guerriers brésiliens, et comme eux faisant écumer le savon sous mes doigts agiles !

Le commandant, qui avait cru devoir répondre à ma visite de politesse par une invitation à déjeuner, me quitta bientôt pour aller faire sa toilette. Je profitai de l'incident pour dessiner le poste et ses alentours. Deux heures s'écoulèrent ; puis un soldat vint m'annoncer que le repas était servi. En entrant chez mon hôte, je le trouvai à table avec son épouse. Tout en remarquant d'un coup d'œil que les conjoints paraissaient jouir d'une santé parfaite et rivalisaient d'embonpoint, je présentai mes hommages à la dame et m'excusai de m'être fait attendre. Le déjeuner se composa de tortue frite et d'œufs brouillés. Des galettes de manioc de l'épaisseur d'une gaufre remplacèrent le pain.

En guise de dessert, la commandante nous offrit un verre de tafia, en prit un elle-même et, l'ayant choqué gracieusement contre les nôtres, le vida tout d'un trait, comme pour nous donner l'exemple. L'effet immédiat de cette liqueur, que les Brésiliens appellent *cachassa*, est de délier la langue et de pousser aux confidences. Mes hôtes, qui jusque-là s'étaient montrés peu communicatifs, m'ouvrirent brusquement leur cœur. Tous deux étaient encore sous le coup d'une terreur légitime. Onze jours avant mon arrivée à Tabatinga, un complot tramé par les soldats du poste et qui ne tendait rien moins qu'à occire traîtreusement le digne couple, avait été découvert par hasard. Trois des meneurs, chargés de chaînes, avaient été envoyés à la Barra do Rio Negro où leur procès devait bientôt s'instruire. Quant à leurs complices, admonestés

sévèrement par le commandant et la commandante qui leur reprochaient à l'envi leur noirceur et leur perfidie, ils en avaient été quittes pour huit jours de cachot et un régime débilitant de farine de manioc et d'eau pure.

Je félicitai mes hôtes de la protection visible que le Ciel leur avait accordée en cette circonstance, et, les ayant engagés à redoubler de surveillance, je pris congé d'eux et regagnai mon embarcation.

Chemin faisant, la confidence du commandant de Tabatinga au sujet du danger qu'il avait couru me remit en mémoire le sort de son prédécesseur, fusillé à bout portant par ses propres soldats. Le crime perpétré, les meurtriers s'étaient enfuis dans plusieurs directions, abandonnant aux vautours urubus le cadavre de leur victime. Les uns étaient entrés dans la quebrada d'Atacoari ; les autres avaient remonté l'Amazone jusqu'à son confluent avec le Huallaga ; d'autres, la rivière Napo jusqu'à Santa-Rosa.

De pareils actes, qu'on pourrait attribuer au naturel farouche et insoumis de ces soldats, Indiens Tapuyas, pris dans les villages de l'Amazone et, de par l'État, enrôlés de force, de pareils actes, disons-le par égard pour la vérité, ne sont que les conséquences du traitement dont ces malheureux sont l'objet de la part des commandants des postes-frontières. Considérés par ceux-ci comme des serfs taillables et corvéables, ils sont exploités féodalement. Les uns chassent et pêchent pour approvisionner la table du maître ; d'autres battent les bois en quête de salsepareille, recueillent sur les plages des tortues et leurs œufs, ou vont au bord des lacs préparer des salaisons de lamantin et de pira-rocou, que le chef du poste expédie aux villes voisines dans quelque égaritea à lui appartenant [1]. Inutile de dire que ce dernier profite seul des bénéfices du chargement, œuvre collective de ses subordonnés.

Rebutés de la vie qu'ils mènent et du rude labeur auquel on les soumet, ces soldats-esclaves finissent par se révolter. Il suffit d'une punition corporelle, ajoutée au poids de leur tâche, pour faire déborder la coupe déjà pleine. Les plus timides se contentent de déserter ; les plus exaspérés se vengent.

L'empereur Pedro II, nous ne l'ignorons pas, a interdit ce honteux trafic des postes-frontières ; mais, malgré cette interdiction, le commerce illicite n'en a pas moins continué ses transactions. Le Brésil est si vaste et tant de lieues séparent Rio de Janeiro, siége de l'empire, des postes fortifiés qui s'étendent de Tabatinga à l'Oyapock, qu'il semble à leurs commandants que l'œil du maître et ses décrets ne peuvent les atteindre.

Deux heures de voyage nous conduisirent devant l'embouchure de la rivière Javari, affluent de droite de l'Amazone. Ce nom de Javari, qu'au dix-septième siècle on écrivait et on prononçait *Yahuari*, lui vient de la quantité de palmiers Yahuaris (*Metroxylon*) qui à cette époque ombrageaient ses rives. Aujourd'hui ces palmiers n'existent plus ou sont devenus rares.

[1] En général, tous les commandants des postes-frontières, les colonels, majors et capitãos en activité de service, les juges de paix, de droit, de lettres et autres justiciers établis dans les villes et villages de l'Amazone, font par nécessité, par désœuvrement ou par goût de la chose, nous ne savons au juste, un commerce d'exportation plus ou moins étendu.

la Quebrada d'Ataçoari, depuis son embouchure jusqu'au lac Yacaraté est habitée par des déserteurs brésiliens unis à des indiennes Ticunas. à partir de ce point jusqu'à ses premières cascades ci-désignées distantes de 9 lieues de la rivière Iça ou Putumayo et de 34 lieues du rio Marañon ou Haut Amazone, on ne trouve sur ses deux rives que des Indiens Ticunas mêlés à quelques Indiens Yuris de la rivière Iça.

Premières Cascades du rio Atacoari.

R. Atacoari

R. Atacoari

Forêts Vierges

R. Yacanga

R. Yanayaquina

Indiens Ticunas

Quebrada Atacoari

Lac Yacaretè

R. à Cocha Huapapa

Cocha et R. Tarapote

Loreto Yacu

Amaca Yacu

I. Alfaro

Caballo Cocha

I. Tarapote

I. Yahuara

Moromorotè

I. Cacao

Nuestra Señora de Loreto

Yanayacu Cocha

I. Arara

L. de Caballo Cocha

Mission de Caballo Cocha

I. Cuyari

Quebrada Tiranchera

I. Urucuica

R. Marañon

R. Cajaru direct. visib. E. N. O. 6m de largeur à son embouchure

I. Jahuma

Forêts Vierges

ou I. Panima

Frontière du Brésil

I. da Ronda

Haut - Amazone

Tabatinga

I. Araçateua

Indiens Mayorunas

R. Javari direct visib. S.O. 950 Mètres de largeur à son embouchure

I. Javari

Après six jours de navigation à contre courant le lit du Javari n'a plus que 200 mètres de largeur et 80 mètres après sa jonction avec le Curusa-teua, à partir de cet endroit, il se rétrécit de plus en plus et son courant augmente de violence, de son embouchure à sa source; on ne compte aucune île, il est également dépourvu de cascades et de rapides.

R. Curuça teüa

R. Javari

R. Tacuaby

Cleto quebrada

R. Tahuaru

Paris, Imp. Frailery, S. R. Fontaneau.

Gravé chez Erhard R. Duguay-Trouin 12

La largeur de cette rivière, que nous mesurâmes par une crue formidable qui avait recouvert ses plages, était de mille quatre-vingt-dix-huit pieds, au lieu de douze cents que lui donne La Condamine. Mais, nous l'avons dit quelque part et nous le répétons ici, on ne saurait se montrer rigoureux en fait de limites, lorsqu'il s'agit des affluents de l'Amazone et du fleuve lui-même. Il suffit d'une crue anormale pour bouleverser leurs rivages et faire varier leur cours.

Les rives du Javari sont basses et sinueuses. Son courant est peu rapide et ses eaux ont la teinte opaline de celles du Napo. A cinquante lieues dans l'intérieur, il se divise en deux bras inégaux. Le plus large est appelé *Javari-Huasu* ou grand Javari; le plus étroit, *Javari-Miri* ou petit Javari. Pour le tracé chorographique de ces deux bras, le lecteur peut se reporter à nos cartes.

Le Javari huasu ou grand Javari, dont la direction Ouest-Sud-Ouest est indiquée dès son embouchure, ne compte pas une seule île sur toute l'étendue de son cours. Sa rive gauche est habitée par les Indiens Mayorunas et Marahuas; sa rive droite, par les Huaraycus et les Culinos [1]. Ces deux

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE JAVARI (RIVE DROITE DE L'AMAZONE).

[1] Par corruption *Colinos*. Petite tribu divisée en familles éparses. Les riverains, qui ne les voient jamais, les ont presque oubliés et n'en font mention que pour mémoire. Au temps de la conquête portugaise, les Culinos habitaient les deux rives de l'I-garapé Comatia dans le voisinage de São Pablo de Olivença. Renommés pour leur légèreté à la course, ces indigènes pourchassaient comme des limiers et prenaient vivants, dit-on, les *pacas*, les *agutis* et autres grands rongeurs.

nations vivent retranchées dans l'intérieur des forêts et ne se montrent jamais sur les rives de l'Amazone.

On chercherait en vain, sur la rive droite du Javari, l'emplacement du village de São José, fondé autrefois par les Carmes portugais à l'intention des Indiens Ticunas et dont le vingt et unième gouverneur général du Para, Fernando da Costa de Ataide Teive, fit plus tard une ville. Le pilier de démarcation ou *padrao*, haut de quarante pieds, de figure quadrangulaire, et couvert d'inscriptions où les deux monarques de Portugal et d'Espagne se qualifiaient réciproquement de très-haut, très-glorieux, très-puissant et très-auguste, ce pilier que des commissaires portugais avaient fait placer, en l'an de grâce 1781, sur la rive droite de l'Amazone, à dix-huit cents pas en aval de l'embouchure du Javari, a disparu également sans laisser de traces.

L'entrée du Javari dépassée, nous nous étions lancés résolûment à travers les archipels de Calderon et Capiahy, où pendant trois heures nous naviguâmes sans parvenir à

VUE DU HAMEAU DE JURUPARI-TAPERA (RIVE GAUCHE DE L'AMAZONE).

trouver une issue. Un étroit canal nous conduisit enfin en vue de la terre ferme que nous nous empressâmes de rallier.

Dans une échancrure profonde de la rive gauche du fleuve, s'élevait, adossé à la forêt, sur le fond sombre de laquelle il se détachait en vigueur, un hameau composé de douze maisonnettes si blanches, si proprettes, si correctement alignées, si pittoresquement encloses de massifs de verdure et de sveltes palmiers, qu'en l'apercevant je ne pus retenir une exclamation de surprise. Une rangée d'orangers en fleurs faisait à ce hameau-bijou une virginale ceinture.

Le nom de *Jurupari-Tapera* — endroit où fut le diable — que porte cet endroit inconnu au Brésil lui-même, me parut jurer un peu avec sa fraîche et gracieuse physionomie. Je ne sais si le diable que les Tupinambas appelaient *Jurupari* a jamais habité ce site, mais le mot *Tapera*, qui appartient aussi à leur idiome, est fréquemment répété sur les rives de l'Amazone. Comme le *Hic jacet* des pierres tumulaires, il indique au passant les lieux où reposent des hommes, et où sont enfouis des villages autrefois florissants.

Un premier hameau de ce nom exista longtemps sur la rive Ouest de la baie. Il avait été fondé, comme nous l'avons dit ailleurs, par des Indiens Cocamas que la flagellation, dont les Jésuites usaient trop libéralement à leur égard, avait poussés à déserter l'ancienne Mission péruvienne de Nauta. Avec le temps, ces Cocamas s'étaient éteints et leurs demeures s'étaient tristement effondrées. Le hameau actuel comptait douze années d'existence à l'heure où nous le visitâmes ; des Cocamas et des métis d'Omaguas l'avaient édifié, à l'exemple de leurs aïeux, par amour pour leur peau et par haine du fouet que, pour la moindre faute, le desservant de Nauta, prédécesseur du curé que nous avions vu en passant, leur faisait administrer dans l'église, à l'issue de la messe, et le ventre appuyé à une balustrade en bois qui séparait la nef du sanctuaire. Ces braves gens qui nous contaient la chose, non sans grincer un peu des dents au souvenir des étrivières qu'ils avaient reçues tant de fois, aimaient mieux, nous dirent-ils ingénument, se priver des douceurs du catholicisme, que de voir les parties charnues de leur individu en contact incessant avec un nerf de lamantin.

Bien qu'ils vécussent à l'état de nature, sans pasteur ni gobernador, laissant couler sans les compter les jours que leur dispensait Tupana, le dieu de leurs ancêtres, ils me parurent parfaitement heureux. Leurs demeures, que je visitai, regorgeaient de bananes, de baies de palmier, de fruits sylvestres, de racines de manioc et de poisson salé.

On me servit un déjeuner copieux, auquel prirent part mes rameurs et dont ils colligèrent soigneusement les restes, en prévision de la faim à venir. Au moment de me séparer de mes hôtes, j'entendis glousser quelques poules, et manifestai le désir d'acheter des œufs de ces volatiles ; en échange de trois aiguilles à repriser, une femme m'en apporta quatorze. Pendant que je constatais leur degré de fraîcheur en regardant le soleil au travers, une seconde ménagère m'en présenta dix-huit, puis une troisième survint qui en apportait vingt-quatre [1]. En un instant, je fus entouré de mères de famille qui me criaient dans l'idiome des Quechuas, vulgarisé chez leurs aïeux par les Missionnaires [2] : « *Iscayta* [3] *apamouy : runtuta coscayki* : — Donne-moi des aiguilles, je te donnerai des œufs. » — Cette phrase, modulée par le contralto des matrones était accompagnée par le soprano des fillettes ; je me bouchai les oreilles et m'enfuis vers l'embarcation ; mais les femmes coururent après moi et me rejoignirent : comme elles s'accrochaient à mes vêtements, dans la crainte que ceux-ci, aux trois quarts usés, ne leur restassent entre les mains, je me hâtai d'ouvrir la boîte aux aiguilles et d'en échanger à la ronde contre les œufs qui m'arrivaient de tous côtés.

[1] Les castes indiennes que nous avons vues dans la plaine du Sacrement, comme la plupart de celles qui vivent au pied des Andes Orientales et n'ont avec les points civilisés que des relations passagères, ces castes élèvent des poules pour leur seul plaisir et comme oiseaux de luxe, mais n'en mangent ni la chair ni les œufs, qu'elles croient susceptibles de déterminer chez elles des maladies cutanées et des épidémies.

[2] Nous croyons avoir dit dans notre revue du village de Nauta et à propos des Cocamas, ses habitants, que ces Indiens avaient vécu précédemment dans les Missions du Haut et du Bas-Huallaga, où, dès le commencement du dix-septième siècle, les Jésuites Équatoriens les avaient réunis.

[3] Du temps des Incas, les aiguilles de métal étaient inconnues aux peuplades de la Sierra, qui y suppléaient par les longues épines du *cactus quisco*. De là, dans l'idiome quechua, le nom de *Iscay* (épine) par lequel on désigne encore aujourd'hui les aiguilles à coudre ou à repriser importées d'Europe.

Quand ce fut fait, le plancher de ma montaria ressemblait à l'éventaire d'une coquetière de la halle. Il y avait là pour huit jours d'omelettes.

Le surlendemain de notre départ de Jurupari-tapera, nous débarquions sur la rive droite du fleuve, au pied de la colline sur laquelle est assise la bourgade de São Pablo de Olivença. Cette colline haute de deux cents pieds, formée de trois étages en recul qu'on gravit à l'aide d'escaliers taillés à coups de bèche, est couronnée par un vaste plateau, qu'à l'herbe rase et jaunie dont il est revêtu on prendrait pour le tapis d'une Puna des Andes ; de cette hauteur, l'Amazone, couleuvre immense à la robe jaune tachetée d'îles vertes, est magnifique à contempler. En tournant le dos au fleuve et regardant dans la partie de l'Ouest-Sud-Ouest, on voit par une suite d'ondulations de plus en plus marquées, la colline de São Pablo rejoindre à quarante lieues de là les derniers versants de la Sierra de Cuntamana sur l'Ucayali. Ce

ACHAT D'ŒUFS A JURUPARI-TAPERA.

chemin de traverse, si court et si direct, fait regretter au voyageur les trois cents lieues par eau qu'il vient de faire, pour passer du pays des Sensis à celui des Omaguas.

Avant de devenir ville d'Olivença et capitale du Haut-Amazone, São Pablo fut une humble Mission que les Carmes portugais avaient affectée aux Indiens Ticunas. La date de sa fondation remonte à l'année 1692. D'abord située sur la rive gauche de l'Amazone, elle changea deux ou trois fois de site sur cette même rive, puis traversa le fleuve et vint s'établir sur sa rive droite près du ruisseau Comatia, où, sous la double invocation de São Pedro et São Pablo, elle exista pendant quelques années. Élevée au rang de ville, par un décret de Joachim de Mello das Povoas, premier gouverneur de la province du Rio Negro, elle joignit au nom de São Pablo celui d'Olivença, et fit de São Pedro un faubourg. Ce qui restait de la nation Ticuna, fort amoindrie par le régime des Missions, l'usage du poisson salé et la contagion des *bexigas* (petite

vérole), fut relégué dans le faubourg où quelques-uns de leurs descendants habitent encore.

Pour peupler la nouvelle ville, on fit main basse sur des Indiens Umaüas ou Cambebas, dont le territoire, après avoir embrassé deux cents lieues de fleuve, était borné à cette heure aux seules îles de Jahuma, Calderon et Capiahy, sur lesquelles les débris de cette nation s'étaient réfugiés pour échapper à l'action dissolvante de la conquête portugaise.

Venus jadis de l'hémisphère Nord, comme le témoignent leur civilisation avancée, leurs notions des arts manuels et leur costume évidemment emprunté, comme celui des Incas, aux anciens Mexicains, les Umaüas, après un séjour probable de plusieurs siècles au pied des Andes du Popayan et dans la Nouvelle-Grenade, s'étaient dirigés vers les sources du Japura, où une tribu de leur race existe de nos jours sous le nom de Mesayas; de la rivière Japura, ils avaient passé plus tard dans l'Amazone. Appelés tour à tour *Aguas*, *Em-Aguas*, *Om-Aguas* [1], selon les contrées qu'ils avaient traversées dans leurs migrations vers le Sud, les Umaüas, en s'établissant au Brésil, prirent eux-mêmes ou reçurent peut-être, de la grande nation des Tupinambas, alors maîtresse d'une partie de l'Amazone, le surnom de *Iacanga-peüa* (tête plate), par allusion à leur coutume de s'aplatir la tête. De ces deux mots de l'idiome tupi, les Portugais firent plus tard, un peu par élision, un peu par corruption, le mot *Cambehuas*, puis *Cambebas*, par lequel ils désignèrent la nation des Umaüas, que les Quechuas du Pérou appelaient *Omahuas*, et que les Espagnols nommèrent *Omaguas*.

Un quart de siècle environ s'était écoulé depuis la capture des Umaüas établis sur les îles Jahuma, Calderon, Capiahy, et leur transformation en citoyens de São Pablo d'Olivença, lorsque les Jésuites espagnols, qui voyageaient sans cesse en pays brésilien, pour y recruter le personnel de leurs Missions, firent une descente à São Pablo et s'emparèrent d'une moitié des Umaüas qui peuplaient cette ville; l'autre moitié se sauva dans les bois et ne reparut qu'après le départ des flibustiers apostoliques. Devenus sujets du roi d'Espagne, les Umaüas de São Pablo furent réunis dans la Mission de San Joaquim d'Omaguas, que le P. Samuel Fritz, de l'Ordre de Jésus, fonda à leur intention [2].

Un seul voyageur, La Condamine, a touché quelques mots de cette Mission de San Joaquim, où il fit échelle à son retour de Quito et qu'il trouva très-florissante. A São Pablo, où s'arrêta également cet académicien, il ne vit, et nous l'apprend sans s'en douter, ni Umaüas, ni Cambebas, mais seulement des Omaguas. Le nom patronymique de ces indigènes et le surnom de Têtes-Plates que leur avaient donné les Tupinambas et les Portugais, s'étaient effacés au contact d'Espagne-Pérou.

La mode des têtes aplaties fut longtemps en honneur parmi la population de São Pablo. Les mères entouraient de coton le front des nouveau-nés, le pressaient entre

[1] Une tribu du nom d'*Omahas* existe encore sur les rives du Missouri, dans l'Amérique du Nord.

[2] Ce père Samuel Fritz, d'origine allemande, est l'auteur d'une carte de la contrée dont nous avons en temps et lieu signalé les erreurs.

deux planchettes et augmentaient cette pression jusqu'à ce que l'enfant fût en état de marcher seul. Tout jeune encore et s'exprimant à peine, le sujet était déjà en possession d'un crâne oblong qui figurait une mitre d'évêque. Cet aplatissement gradué de la boîte crânienne agrandissait l'arcade sourciliaire et donnait aux yeux un relief surprenant. Quant à l'intelligence, si elle élit domicile, comme d'aucuns l'assurent, dans les lobes du cervelet, la malheureuse, ainsi pétrie et comprimée, ne pouvait que vivre à la gêne, comme ces prisonniers qui vieillissaient courbés en deux sous les Plombs de Venise. Or, comment concilier son atrophie probable avec la vivacité d'esprit qui caractérisait les Umaüas et l'aptitude qu'ils déployaient, dit-on, dans les arts manuels [1]?

Le temps et le contact des Espagnols, qui continuaient leurs maraudes sur l'Amazone, abolirent insensiblement chez les Omaguas de São Pablo la coutume de s'aplatir le crâne. Un jour vint où les têtes oblongues ne furent plus de mode, au grand récri de ceux qui les avaient en poire, et se virent contraints de les garder ainsi jusqu'à leur mort. Tandis que la jeune génération portait sa tête au naturel, les adultes et les vieillards enrageaient sous cape de ne pouvoir retirer à la leur sa figure pyriforme. Le dernier Omagua à tête mitrée mourut à São Pablo d'Olivença, il y a soixante-huit ans.

Cette abolition de la forme traditionnelle des têtes chez les Omaguas fut bientôt suivie d'une diminution notable de ces indigènes. Jeunes et vieux moururent par douzaines; certains virent dans cette mortalité un juste châtiment du mépris qu'on faisait des antiques coutumes; d'autres l'attribuèrent à la petite vérole qui sévissait alors et étendit ses ravages à plusieurs tribus. Pour renforcer la famille Omagua, singulièrement amoindrie par cette épidémie, les Portugais lui adjoignirent des Indiens Cocamas, Yuris, Ticunas et Mayorunas, tirés des rivières voisines. Pauvres Omaguas, qui eût pu croire qu'un jour viendrait où ils seraient forcés de fraterniser avec ces Ticunas et ces Mayorunas qu'ils haïssaient tant autrefois!

Le cachet physiognomonique et distinct de ces quatre tribus, dénaturé par le croisement de leurs indigènes, n'est plus reconnaissable aujourd'hui dans le masque hybride d'une partie des habitants de São Pablo. Le type Umaüa, au contraire, qu'on retrouve chez quelques-uns d'entre eux, se dénonce à première vue par la rondeur sphérique du *facies*, le relief des orbites et cette expression naïve, bonasse, souriante, voire un peu bête, que nous avons déjà signalée chez tous les survivants de la grande famille Pano. Ajoutons que les Umaüas, malgré leur fusion apparente avec les castes précitées, ne contractèrent jamais d'alliances avec trois d'entre elles, les Yuris, les Ticunas, les Mayorunas, et ne mêlèrent leur sang qu'à celui des Cocamas, leurs alliés, et des Portugais, leurs dominateurs. C'est sans nul doute à cet orgueil de caste qu'une fraction minime des femmes de São Pablo doivent leur minois chiffonné, leur chevelure

[1] C'est aux Omaguas qu'on attribue l'idée première de préparer la séve du *Ficus* et de l'*Hevæa*, qu'ils appelaient *cahechu* et dont nous avons fait le mot caoutchouc. Avec ce lait gommeux ils fabriquaient des seringues en forme de poire, des canules, des sandales, des bracelets et autres objets. Comme les races de l'hémisphère Nord, ils usaient du sac-tunique ou *ichcahuepilli*, qu'ils tissaient avec du coton et ornaient de broderies de plumes. A l'exemple des Quechuas, ils se servaient de la fronde avec beaucoup d'adresse; mais leur fronde n'était qu'un bâton fendu à son extrémité et dans la fente duquel ils plaçaient une pierre.

noire et soyeuse et leur gentillesse; quelques hommes, leur masque rond, leur teint olivâtre et les favoris épais qui décorent leurs abat-joues. Le temps n'a pas affaibli, chez ces petits-fils des Umaüas, le dédain superbe de leurs aïeux pour toute alliance avec les tribus riveraines. Aujourd'hui encore, demandez au pauvre *Tapuya* [1] de São Pablo, pêcheur de tortues, s'il est d'origine Yuri, Ticuna ou Mayoruna, il vous répondra fièrement : *Nao, senhor, sou Cambeba :* — Non, monsieur, je suis Cambeba. — Et cette affectation à vous répondre en portugais plutôt que dans la *lengoa geral* de

INDIEN OMAGUA (UMAÜA) A TÊTE MITRÉE.

l'Amazone sera une preuve certaine que vous avez fait vibrer maladroitement chez lui la corde sensible.

[1] Ce mot, dont nous nous servons comme tout le monde, n'était appliqué au commencement du dix-septième siècle qu'à la seule nation des Indiens *Tapuyas* ou *Tapuyasus*, qui habitaient les alentours du Para et les canaux de droite du Bas-Amazone. Cette nation disparut une des premières au souffle de la conquête portugaise. De nos jours, le nom de Tapuya n'est plus, dans les villes et les villages de l'Amazone, qu'un terme générique par lequel on désigne tout individu de race indienne, soldat, rameur, pêcheur, homme du peuple, taillable et corvéable.

Pour en finir une bonne fois avec les Umaüas, disons qu'à la grande nation éteinte a succédé un petit peuple gai, avenant, hospitalier, qui vit au jour le jour, ne sait plus rien de son histoire et se préoccupe peu de son avenir. Tout en répudiant par degrés les us et coutumes qui auraient pu rappeler indiscrètement son passé barbare et adoptant, en souvenir des Portugais, le pantalon et la chemise, le haut peigne d'écaille, la fleur dans les cheveux et la jupe à volants, tout en joignant à ces divers emprunts l'usage du rhum ou cachassa et la guitare et la romance, il a gardé la langue de ses pères, les Umaüas du Popayan. Toutefois il ne la parle qu'en secret et dans l'intimité. Son idiome courant est le Tupi. Sa langue officielle et diplomatique, un portugais baroque, mais

MÉTIS BRÉSILIENS DE SÃO PABLO D'OLIVENÇA.

intelligible. Avant que cette langue des anciens Umaüas ait disparu comme le reste, hâtons-nous d'en donner ici les quelques mots que nous avons pu recueillir.

IDIOME UMAÜA

Dieu	Tupana.	avant-hier	amacoïsé.
diable	hibo.	hier	icuachi.
ciel	huaca.	aujourd'hui	aypo.
soleil	veï.	eau	yacu.
lune	yacé.	feu	tata.
étoile	ceso.	pluie	amana.
jour	ara.	froid	seraï.
nuit	épuesa.	chaud	sacu.
matin	huerani.	terre	tuyuca.

pierre	itak.
sable	itini.
rivière	parama.
forêt	tapuata.
arbre	ihuira.
bois	bébé.
homme	apisara.
femme	huaynaou.
enfant	huhanhua.
père	tapapa.
mère	tamama.
frère	teymoa.
sœur	tacunia.
vieux / vieille	tua.
jeune	huarichi.
mort	imanou.
maison	nina.
pirogue	huaquera.
rame	yapucuyta.
corbeille	isacanga.
ceinture	nou.
arc	benbeké.
sarbacane	menaï.
lance	jaïré.
poison	huerari.
manioc	ipirara.
banane	panara.
coton	imaniou.
palme	emoa.
fleur	potira.
cire	nenia.

sanglier (pécari)	hocto.
tigre	caycuchi.
caïman	iacari.
oiseau	huiraquêra.
papillon	panama.
mouche	majiri.
moustique	maribi.
blanc	itini.
noir	suni.
rouge	puetani.
vert / bleu	suequéra.
voleur	munasu.
voler	munasuema.
ouvrir	yayuechêma.
courir	jenëuma.
manger	yapaenëuma.
moi	tah.
toi	enêh.
lui	rana.
eux	aupa.
es-tu venu ?	yejinaï.
je suis venu	yajih.
es-tu bien ?	curenaï.
je suis bien	cureh.
oui	aïsé.
non	ruaya.
un	uyëpé.
deux	mocuyka.
trois	mosapérika.

au delà de trois, par duplication.

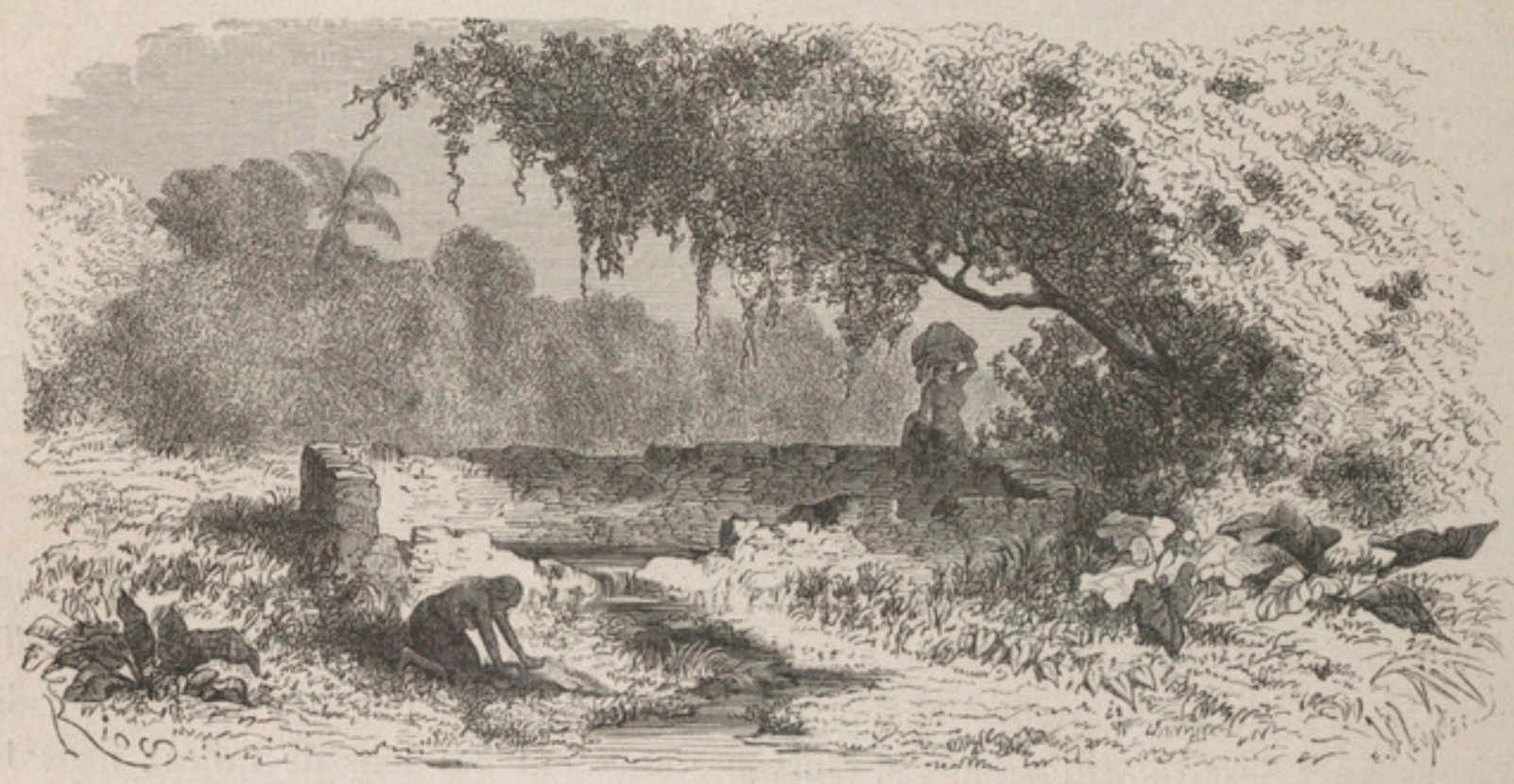
Après ce résumé du passé historique des habitants de São Pablo et cet échantillon de leur ancien idiome, il nous reste à parler de leur ville, dont nous n'avons rien dit encore. Peu de lignes suffiront à sa description. São Pablo compte une soixantaine de maisons assez bizarrement groupées. Quelques-unes ont des toits de tuiles ; mais la majeure partie est couverte en chaume. Une double rangée de ces maisons, hautes de dix à douze pieds, porte, en raison de sa symétrie, le nom de *Rua dereitá* — rue Droite. — Cette rue droite commence sur la pelouse rase qui fait face à l'Amazone et où, de notre temps, paissaient des vaches maigres, et va s'achever dans les bois. Le pouvoir militaire est représenté à São Pablo par un commandant de place et son lieutenant, l'autorité civile par un juge de paix. Ces fonctionnaires sont en relations d'affaires avec les bourgades d'Éga, de Coary, de la Barra do Rio Negro et leur expédient les produits du Haut-Amazone. L'église, sans pasteur à l'époque où nous la vîmes, était fermée au culte et servait de salle de délibération aux bourgeois du lieu.

En quittant São Pablo, n'oublions pas de relater certain lavoir pavé en briques rouges, alimenté par une eau cristalline et situé à deux kilomètres de la ville, dans l'aire du Sud-Est. L'endroit mérite d'autant mieux qu'on en fasse mention, que bon nombre d'Umaüas à tête mitrée sont enterrés aux alentours, et qu'il suffirait de quelques

fouilles intelligemment pratiquées pour exhumer les têtes phénoménales de ces indigènes et en doter nos collections crâniologiques d'Europe [1].

Quant au lavoir qui maintes fois nous servit de baignoire, il est ombragé par des palmiers nains, de frêles bambous et des aroïdées d'un effet ravissant. Le mur en pisé qui l'entoure est un peu disjoint par le temps, un peu écroulé même ; mais, dans ses fentes et sur ses ruines, la nature, en fée intelligente, a planté des mousses, des fougères, des adiantées d'un vert si tendre, d'un galbe si exquis, que, malgré la fraîcheur glaciale de l'eau, nous serions resté vingt-quatre heures accroupi et rêvant devant ces végétations délicates, si les cris du Tapuya qui portait notre linge et s'ennuyait à nous attendre n'avaient brutalement interrompu nos rêveries.

A trois lieues de São Pablo et sur la rive droite de l'Amazone, nous relevâmes l'embouchure de la rivière Jandiatuba dont les eaux noires communiquent, en temps de



RUINES D'UN LAVOIR A SÃO PABLO D'OLIVENÇA.

crue, avec le Tacuahy, affluent de droite du Javari. Le nom de Jandiatuba vient de deux mots de l'idiome tupi, *Yandia-Teüa*, qui signifient *abondant en Yandias* [2]. Le jour, qui tirait à sa fin, nous empêcha de vérifier, à l'aide d'hameçons convenablement amorcés, si cette rivière abondait en Yandias, ou si son étymologie n'était, comme tant d'autres, qu'un mot vide de sens.

Le Jandiatuba, dont l'embouchure mesure quatre cent deux mètres de largeur d'une rive à l'autre, est habité dans l'intérieur par quelques familles d'Indiens Culinos et

[1] Une de ces têtes, donnée par le commandant de São Pablo à un major d'Ega et à laquelle nous avons restitué mentalement la chair, les muscles et la vie, nous a servi de *maquette* pour la reproduction idéale de l'ancien type Umaüa que nous avons donné page 343.

[2] Le *Yandia* est un poisson de la famille des silures, à robe grisâtre rayée de brun. Sa longueur varie de deux pieds à trente pouces ; il est assez commun dans les eaux du Haut-Amazone.

71
70
3
4
5
Forêts Vierges
R. Cutué. 10 jours de voyage à contre courant
soit 30 lieues à partir de l'embouchure du Rio Iça
Rio Iça ou Putumayo
Rio Yacurupa. Se jette dans l'Iça à neuf lieues
de l'embouchure de ce dernier.
La direction des flèches indique celle des courants.
Paranamiri Yacurupa. 16 lieues
Forêts Vierges
Rio Solimoës ou Haut - Amazone
Ile Motachira
Ile Caturia
Tabatinga huira
Ile de Chico
Igarapé Chico
Pacetaperera
Ile Puisaticaüa
Ile Canima
R. Jandiatuba
direct. visib. S.S.E
320 mètres de largeur
à son embouchure
(eau noire)
I. Curuira Sapo
San Pablo de Olivença
Les bords de ces lacs sont habités par des Indiens Ticunas
Igarapé Rita
Ile Rita
I. Maracanateüa
Ile Jurupari
Jurupari Tapera
Village d'Indiens Cocamas
Pichuna
Igarapé eau noire
R. Comatia eau noire
Igarapé Yakuaraté - eau noire
Igarapé Uanaté eau noire
Igarapé Cayari
Ile Calderon
Ile Capiahy
Ile Araria
Indiens Culinos
Pesquero
I. Capahuty
Igarapé Capacété
Javaritapera
N.o.m inconnu
Forêts Vierges
Indiens Ticunas
Lac Erêe

Huaraycus. Les Impétiniris de la caste desquels le lecteur a vu un échantillon arriver avec nous à Sarayacu, les Impétiniris, amis et alliés des Pucapacuris, des Huatchipayris, des Tuyneris, des Siriniris et autres castes aux noms en *ris*, qui occupent les vallées péruviennes de l'Est jusqu'à Apolobamba, les Impétiniris vivent épars autour des sources du Jandiatuba encore inexplorées.

Cette rivière, d'un cours très-sinueux, ne compte que deux îles entre le lieu de sa naissance et son embouchure. A quelques lieues de son confluent avec l'Igarapé Mutuanateüa, lequel, en temps de crue, le fait communiquer avec le Jutahy [1], le Jandiatuba n'est plus qu'un ruisseau vulgaire qui va se perdre sous le couvert des bois.

Surpris par la nuit en mesurant l'embouchure de ce tributaire de l'Amazone, nous remontâmes son cours pendant vingt minutes, et cela pour n'être pas dévorés vifs par les moustiques. Les plages du grand fleuve étaient noyées par une crue récente, et,

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE JANDIATUBA (EAU NOIRE).

forcés de rester dans notre embarcation, nous eussions passé sur les eaux blanches une nuit affreuse, tandis que celle que nous passâmes sur les eaux noires du Jandiatuba fut à peu près paisible.

Le lendemain, à deux lieues du Jandiatuba, nous vîmes s'ouvrir, à notre droite, la bouche noire de l'Aucuruy, petite rivière qu'habitaient autrefois des Indiens de ce nom. Dépossédés de leur territoire par leurs voisins les Ticunas, les Aucuruys émigrèrent vers le Sud et disparurent un beau jour sans laisser de traces. L'Igarapé Aucuruy, dont on a fait Acuruy, est entouré de lacs d'eau noire, dans lesquels il écoule à chaque crue le trop-plein de son lit. Il n'a d'autre valeur hydrographique que de communiquer avec le Jandiatuba que nous laissons derrière nous.

[1] Pour compléter les indications que nous donnons ici, le lecteur n'a qu'à jeter les yeux sur les cartes partielles qui accompagnent notre texte.

A dix heures nous gravissions l'escalier branlant qui sert de débarcadère au village de São José de Matura.

Avant d'emprunter le nom de Matura à un ruisseau qui l'avoisine, ce village avait nom : *Castro de Avelans*. Ses fondateurs, les Carmes portugais, qui l'avaient édifié d'abord sur une plage Sud de l'Amazone, appelée *Pacatapaxipuru*, le transférèrent plus tard dans le canal (moyuna) d'*Ehuirateüa*, dont on peut retrouver la trace sur la carte espagnole de Simon Bolivar. D'Ehuirateüa, devenu par corruption *Eviratuba*, le village-mission passa sur une plage Nord de l'Amazone à l'entrée du ruisseau Aruti, abandonna bientôt ce site pour revenir au Sud, puis, remontant du Sud au Nord, vint s'installer dans le voisinage de la rivière Tunati dont les Brésiliens ont fait Tunantins. C'est de ce lieu,

VÉGÉTATION DES RIVES DU JANDIATUBA.

site de sa cinquième transformation, que le village vagabond, traversant de nouveau le fleuve, s'établit sur sa rive droite, à l'endroit où nous le voyons aujourd'hui. Délos, de flottante mémoire, n'erra ni mieux, ni plus longtemps à travers les Cyclades. Les moustiques, au dire des uns, la petite vérole, selon les autres, furent la cause de ces changements successifs.

Lors de la fondation du premier village de Castro de Avelans, les Indiens qui composaient sa population étaient les Umaüas dont nous avons parlé précédemment. Quelques années plus tard, le chiffre de ces indigènes ayant considérablement baissé, on leur adjoignit des Indiens Yuris, Passés, Cahuhuicenas, amenés de l'intérieur de la rivière Içа avec la douceur et l'urbanité qui distinguaient les conquérants de cette époque. Le résultat du rapprochement immédiat de ces diverses tribus, en guerre à l'état de nature et contraintes de fusionner au nom du roi de Portugal, fut l'assassinat du chef de la Mission, un carme appelé Mathias Deniz ; le village voyageur en était alors à sa seconde étape.

Si les divers déplacements de Castro de Avelans, devenu Matura, ne suffisaient pas

à illustrer ce village entre tous ses voisins, la docte attestation d'un de ses régulateurs spirituels au sujet de l'existence des Indiens porte-queues de la rivière Jurua compléterait ses quartiers de noblesse.

Ces Caudaphores, que la rumeur et la malignité publiques affirmaient être le produit monstrueux de l'union de *Coatas* roux [1] avec des femmes de race Tapuya, séduites autrefois par des mauvais sujets de l'espèce simiane, ces Caudaphores, disons-nous, en étaient venus avec le temps à former une tribu nombreuse qui se donnait le nom d'*Uginas*, mais que les riverains de l'Amazone appelaient par mépris *Coatas-Tapuyas*. Vers l'année 1750 et à l'occasion d'une chasse faite à ces hommes-singes dans l'intérieur du Jurua, on parla tant et si bien de leur caste jusque-là peu connue, que les plus croyants et les plus sceptiques d'entre les Portugais-Brésiliens s'émurent de la chose et suivant leur tempérament prirent parti pour ou contre. Les Missionnaires mêmes ne dédaignèrent pas d'apprécier le fait et d'en conclure à leur manière.

Un vicaire général de l'Amazone, José Monte de Noronha, à qui l'on doit un guide ou roteiro de la contrée, rompit une lance en faveur des Indiens Caudaphores du Jurua. Ce vicaire bel esprit allégua publiquement, — l'allégation écrite est sous nos yeux, — qu'il ne voyait rien d'impossible à ce qu'un homme fût pourvu d'une queue.

Une déclaration écrite et signée par le propre vicaire de Castro de Avelans au sujet des Indiens Uginas, qu'il disait avoir *vus*, de ses propres yeux *vus*, ce qui s'appelle *vu*, réduisit à néant le grand parti des incrédules et acquit au phénomène caudal l'autorité de la chose jugée. La déclaration du digne prêtre est faite en portugais, et nous nous empressons de la traduire pour l'édification de nos lecteurs.

« Moi, Fray José de Santa Térésa Ribeiro, de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, certifie « et jure en ma qualité de prêtre et sur les saints Évangiles, qu'en l'an de grâce 1752, étant « missionnaire dans l'ancien village de Paruari, aujourd'hui Nogueira, un individu appelé Manoel « da Silva, naturel de Pernambouc ou de Bahia, arriva de la rivière Jurua avec quelques Indiens « qu'il avait achetés et parmi lesquels se trouvait un idolâtre brute (*sic*) âgé d'environ trente ans, « lequel était pourvu d'une queue, ainsi que me le certifia le dit Manoel da Silva; et comme je « refusais de croire à ce fait étrange, il appela l'Indien et, sous le prétexte de retirer des tortues « d'un étang où je les gardais, il le fit déshabiller en ma présence. Je pus alors me convaincre « que le sauvage était porteur d'une queue de la grosseur du pouce, longue d'un palme et couverte « d'un cuir lisse et dénué de poil. Le même Manoel da Silva m'affirma que l'Indien Ugina coupait « tous les mois cet appendice caudal pour l'empêcher de croître; sans cette précaution, il eût pris un « développement rapide [2].

« En foi de quoi, j'ai signé et scellé de mon sceau le présent écrit.

« Castro de Avelans, 15 octobre 1768.

« José de Santa Térésa Ribeiro. »

[1] C'est l'*Ateles ruber* des naturalistes.

[2] Si, par des causes qu'il ne nous appartient pas de rechercher ici et qui se rattachent à un vaste et profond sujet très-mal connu encore, le fait d'une modification d'abord accidentelle put se produire autrefois chez un premier individu et, par la transmission successive de l'être ou génération, devenir permanente et constituer un type *fixé* de l'espèce, nous ne pouvons que considérer comme une plaisanterie l'opération pratiquée chaque mois par les Uginas sur l'appendice caudal qui les faisait sans rivaux parmi les représentants de la race humaine. Pour éviter aux savants toute contention d'esprit à leur sujet, ces Indiens disparurent un beau jour sans laisser de traces.

Durant un séjour de vingt-quatre heures que nous fîmes à Matura, je ne pus, quelque envie que j'en eusse, me renseigner sur ce fait singulier. Le village était désert et silencieux ; ses habitants étaient allés battre les bois ou visiter leurs plantations, laissant leurs demeures fermées à la garde de Dieu. Ne trouvant homme ou chien à qui parler, je m'installai comme je pus sous un hangar attenant à l'église.

J'ignore quelle fut, au dix-huitième siècle, la physionomie de ce comptoir de l'Amazone ; mais pour l'heure je la trouvai profondément lugubre. Qu'on se figure une grande place carrée avec de l'herbe montant jusqu'aux genoux, douze ou quinze baraques à claire-voie alignées sur trois faces de ce carré; au centre, une croix en bois vermoulu sur les bras de laquelle de noirs Urubus accroupis laissaient pendre leurs ailes, puis, au-dessus de tout cela, un ciel couleur de plomb, que la pluie rayait de fines hachures. Pour atténuer l'impression pénible que me causait ce mélancolique tableau, j'allai gauler quelques oranges sur un vieux *citrus aurantia*, debout près de l'église, et je mangeai ces fruits en manière de distraction.

Le lendemain, ennuyé d'attendre quelqu'un et de ne voir personne, je me résolus au départ. Avant de quitter Matura, je fis une dernière fois le tour de sa place et secouai les portes des maisons pour m'assurer qu'elles étaient bien veuves de leurs propriétaires. Peut-être, au moment du départ, mis-je à cette inspection un peu plus de véhémence et de brusquerie qu'à l'heure de mon arrivée, car une de ces portes craqua sous la pression de mon épaule et s'ouvrit avec bruit. Au risque d'être pris pour un filou vulgaire, je pénétrai dans le logis ; grande fut ma surprise, je pourrais dire mon émoi, en distinguant dans la pénombre une forme humaine qui s'agitait dans un hamac. Cette forme, que mes gens, accourus au cri que je poussai, secouèrent et découvrirent sans égard pour le sexe auquel elle appartenait, était une vieille femme de la nation des Ticunas ; sa face convulsée et ses membres déjà rigides annonçaient qu'elle était au moment d'entreprendre ce long voyage d'où nul n'est encore revenu. Ses proches, l'ayant jugée *in extremis*, l'avaient, selon l'habitude des sauvages, laissée franchir seule ce redoutable pas et s'en étaient allés à leurs affaires. Pour ranimer ce pauvre vieux corps à peine voilé d'un haillon, mon pilote lui versa dans la bouche quelques gouttes de tafia, en joignant à cette action charitable la formule sacramentelle : Si cela ne lui fait pas de bien, cela ne peut pas lui faire de mal.

Ce village mort et cette vieille femme près de mourir avaient si bien rembruni mes idées, que, pour échapper au spleen qui pénétrait en moi par tous les pores, je fis mettre le cap au large et, passant les yeux fermés à travers le groupe des îles Caniny, j'allai reconnaître sur la rive gauche du fleuve l'embouchure de l'Içа ou Putumayo.

Cette rivière descendue des Andes du Popayan forme à son confluent avec l'Amazone une vaste baie au centre de laquelle trois îles oblongues sont placées côte à côte. En amont de ces îles, la largeur de l'Içа est de mille neuf cent deux mètres, mais à trois lieues dans l'intérieur son lit déjà rétréci n'a plus que les dimensions de celui du Napo. Le nom d'Içа donné par les Brésiliens à cet affluent du grand fleuve est

VUE DU VILLAGE DE SÃO JOSÉ DE MATURA (RIVE DROITE DE L'AMAZONE).

celui d'un gracieux petit singe à bouche noire (*Pythecia*) qui habite les forêts de ses rives. Les Indiens des Sierras appellent l'Içа, *Putumayo* [1].

Au dix-huitième siècle, les Espagnols avaient fondé deux villages-comptoirs dans l'intérieur de l'Içа, et par la rivière des Yahuas, que nous connaissons pour l'avoir vue à Santa-Maria, s'introduisaient dans le Napo et communiquaient avec leurs possessions de l'Équateur.

En 1766, les Portugais les délogèrent de ces postes, brûlèrent les villages qu'ils avaient bâtis, et sur leur emplacement édifièrent le comptoir de São Fernando qui n'existe plus aujourd'hui.

L'intérieur de l'Içа, autrefois peuplé par les Indiens Yuris, Passés, Barrés, Chumanas, Payabas, Tumbiras et Cacatapuyas, est presque désert à cette heure. Aux castes indigènes que nous venons de mentionner, ont survécu quelques familles de la descendance des Passés, des Yuris, des Barrés et des Chumanas. Ces familles, que le baptême a conquises à la vraie foi et que la civilisation a dotées d'un étrange amour pour les liqueurs fortes, ont répudié depuis longtemps l'accoutrement de leurs aïeux pour adop-

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE IÇA OU PUTUMAYO.

[1] De *mayu*, rivière, et *pututu*, coquillage. Ce nom de pututu est donné par les Quechuas du Pérou à la *corne d'Ammon*, dont leurs aïeux se servaient autrefois en guise de trompette dans leurs jours de deuil et de réjouissance. Le murmure de l'air dans ce coquillage ayant paru à ces Indiens imiter le bruit lointain d'une eau courante, ils ont appelé rivière du Pututu deux ou trois des cours d'eau qui sillonnent leur territoire.

ter la chemise, le pantalon et la jupe des néophytes ; de leur passé barbare, elles n'ont conservé que l'usage de certains ornements et la coutume de tracer sur leur visage, à l'aide d'une aiguille et d'une décoction d'indigo ou de genipa, le *totem* ou emblème de la nation à laquelle elles appartiennent. Grâce à ce tatouage symbolique et d'un tracé différent dans chaque nation, on peut à dix pas, sans l'aide de lunettes et malgré l'identité du costume, distinguer un Passé d'un Yuri et un Barré d'un Chumana, ce qui ne laisse pas de simplifier la tâche du voyageur ou de l'ethnographe passant par là.

Pour en finir avec l'Içа et ses castes indigènes à peu près éteintes, disons que les forêts qui bordent les deux rives de cet affluent abondaient autrefois en salsepareille, objet d'un commerce étendu entre les Brésiliens de l'Amazone et les Métis du

TYPE D'INDIEN BARBÉ.

Popayan. Mais l'habitude que prirent de bonne heure ces derniers de se faire aider dans leurs recherches de la smilacée par les diverses tribus cantonnées sur l'Içа, et l'obligation d'arracher la plante pour s'en procurer les racines, cette habitude d'un côté et cette obligation d'un autre ont à la longue si bien appauvri les forêts de l'Içа du précieux végétal, que les explorateurs-commerçants sont forcés aujourd'hui de diriger leurs recherches sur d'autres points.

A gauche de la baie formée par la jonction de l'Içа et de l'Amazone, nous relevâmes en passant le hameau brésilien de São Antonio do Içа, composé de cinq maisonnettes assises sur un talus d'ocre ombragé par des palmiers nains et des buissons verts. Une échancrure de la rive, qui sert de dock à ce comptoir lilliputien, suffit à abriter les trois ou quatre égariteas qui composent sa flottille commerciale.

BIBLIOTH. IMPÉRIALE IMPR.

TYPES D'INDIENS PASSÉ ET YUBI.

Huit lieues séparent l'embouchure de l'Içа de celle du Tunati, ainsi nommé de la caste indigène qui vivait jadis sur ses bords. Depuis longtemps les Tunatis n'existent plus et la rivière a pris le nom de Tunantins.

Rien de plus noir et en même temps de plus cristallin que ce cours d'eau large de cent vingt mètres à sa jonction avec le fleuve. Le paysage avec ses détails et le ciel avec ses nuées se peignaient ou plutôt étaient décalqués sur ce sombre rideau, d'une lourdeur et d'une immobilité telles, que la brise semblait impuissante à en

TYPE D'INDIEN CHUMANA.

soulever les plis. Un silence profond régnait aux alentours ; seul l'écho répétait d'une façon étrange les coups de rames de nos gens.

Au delà de l'embouchure du Tunantins et embrassant, du Nord-Est au Nord-Ouest, toute la longueur apparente de sa rive gauche; s'étendait une vaste prairie dont la courbe à l'horizon était bornée par le mur bleuâtre de la forêt. Un revêtement d'ocre rouge, élevé de dix pouces à peine, la séparait de la rivière. Le site, un des plus bizarres que nous eussions vus jusqu'alors, était formé, comme dessin, par d'immenses lignes droites et courbes, asymptotes qui se poursuivaient sans jamais s'atteindre, et

se composait, comme couleur, de cinq zones distinctes et superposées : l'eau noire du Tunantins, le rouge étrusque de la berge, la prairie d'un vert d'épinard, la ligne des forêts d'une teinte neutre et le ciel d'un bleu de cobalt rougeoyant. Sans les magiques secrets de la perspective aérienne qui reliait l'une à l'autre ces couleurs disparates, les saturait de je ne sais quel fluide et les fondait dans un ensemble harmonieux, ce paysage de Tunantins eût fait la plus détestable croûte du monde ; mais le bon Dieu y avait mis la main, et la croûte était devenue un tableau sublime.

A mesure que nous avancions dans l'intérieur, le charme de la scène allait aug-

VUE DU HAMEAU DE SÃO ANTONIO DO IÇA (RIVE GAUCHE DE L'AMAZONE).

mentant. Une solitude complète, un silence de plus en plus profond ajoutaient à son caractère je ne sais quoi de grave et de solennel. Les seuls êtres animés qui s'offrissent à nous étaient des aigrettes blanches debout sur la berge et mirant dans l'eau leur svelte corsage. Les beaux oiseaux nous regardaient venir d'un air étonné ; puis, quand nous n'étions plus qu'à quelques pas d'eux, ils entr'ouvraient leurs ailes plates et obtuses, posaient sur leur dos leur col de satin, et, rejetant en arrière leurs jambes grêles, filaient comme un flocon d'ouate en rasant l'eau noire de la rivière, où leur silhouette, nettement découpée, faisait l'effet d'un second oiseau volant de conserve avec eux.

VUE DU VILLAGE DE TUNANTINS (RIVE GAUCHE DE L'AMAZONE).

BIBLIOTECA CENTRAL UFPR

Rien n'est resté du village-mission de Tunati fondé par les Carmes portugais dans la période de 1760 à 1770. Sur son emplacement s'élève le village moderne de Tunantins, composé de neuf maisons bâties en pisé, couvertes en chaume et situées à deux cents mètres de distance l'une de l'autre, particularité qui les met à l'abri de l'espionnage intime des voisins et leur permet d'occuper une courbe de rivière de dix-huit cents mètres de longueur.

Comme nous approchions de la dernière de ces demeures, où mon pilote avait résolu de passer la nuit, le soleil s'abaissait dans la direction du Pérou. Frisée obliquement par les rayons de l'astre à son déclin, la grande prairie qui sert d'assiette à Tunantins semblait rougie par le reflet d'un incendie, et l'eau noire de la rivière avait des tons de brique ardente. Des maisons que nous avions dépassées tour à tour, huit étaient closes et silencieuses ; des poules et des coqs étaient juchés sur leur toiture, des chiens dormaient devant leur seuil. Bientôt le soleil disparut, et le paysage, graduellement refroidi par des tons bleus, lilas, violets, qui s'étendaient sur lui comme un linceul, ne tarda pas à s'estomper dans la brume du crépuscule.

La maison où nous nous logeâmes appartenait au major-commandant d'Ega qui n'y venait qu'une fois l'an ; en son absence, deux métis, le mari et la femme, étaient chargés d'en balayer le sol et d'en épousseter les murs à défaut de meubles meublants, dont l'absence complète attristait le regard. Dans ce logis composé de cinq grandes pièces, on eût cherché vainement un banc pour s'asseoir.

Par égard pour la nuance de ma peau, les métis m'installèrent dans la plus grande pièce, qu'ils nommaient la salle d'honneur, et dont tout le confort consistait en un sol carrelé. Avec des feuilles vertes et des chiffons, je parvins à me composer une couche passable, mais moins douillette cependant que le sable des plages chauffé par le soleil du jour.

Au milieu de la nuit et comme je rêvais de cieux propices et de mondes féconds, des plaintes inarticulées me réveillèrent en sursaut. Selon la coutume du pays, une lampe brûlait à côté de ma moustiquaire ; je la pris pour aller à la recherche de l'être humain qui geignait de la sorte. En errant de chambre en chambre, j'avisai une porte basse pratiquée dans l'angle d'un mur ; je la poussai. Cette porte ouvrait sur un chenil obscur d'où sortit une vapeur chaude et nauséabonde qui me prit à la gorge et me fit reculer. Au fond de ce trou sans air et sans lumière, un homme agonisait dans un hamac ; les plaintes que j'avais entendues étaient les dernières qu'il dût proférer en ce monde. Un râle précurseur de la mort venait de le saisir, son pouls que je touchai battait à peine ; une sueur visqueuse mouillait son front ; je lui parlai, mais sans qu'il me répondît ou parût m'entendre. Dans l'idée que la vue du ciel ou l'influence d'un air pur pourrait le ranimer, j'ouvris brusquement une espèce de vasistas pratiqué dans le mur intérieur de la loge. Un rayon de lune chargé d'aromes pénétrants vint se jouer sur la face du moribond dont les muscles faciaux tressaillirent comme pour me remercier.

Ce malheureux mourut au petit jour. C'était un Indien de la nation Miranha, esclave ou serviteur du commandant d'Ega. Atteint depuis six mois d'une consomption

lente qui ressemblait fort à l'étiolement produit par la nostalgie, son maître, en homme humain et charitable, avait cru pouvoir le guérir du mal sans nom dont il souffrait, en l'envoyant respirer l'air salubre de Tunantins. J'ignore si les restes du Miranha furent confiés à la terre ou absorbés par les poissons ; j'opine néanmoins pour ce dernier mode d'inhumation, la paresse des deux métis ayant dû reculer devant la fatigue de lui creuser dans le sol une sépulture.

Au sortir de la rivière Tunantins, dont le lecteur peut suivre le tracé sur notre carte, ce qui nous évitera l'ennui d'en parler, nous allâmes tomber sur l'Amazone au milieu du plus inextricable archipel que la plume d'un chorographe ait jamais décrit ou tracé. Aujourd'hui, pour ne pas douter de son existence et nous rappeler le nombre de ses îles et leurs noms prodigieux de *Barataria*, *Itapeüa*, *Ivirateüa*, *Tinboteüa*, etc., etc., nous sommes obligé de dérouler notre carte du fleuve. Sans cette précaution, il nous semblerait avoir été le jouet d'une hallucination géographique.

Trois jours entiers nous louvoyâmes à travers cet archipel fantasque, longeant, doublant ou évitant les baies, les caps, les promontoires qui accidentaient sa physionomie. Le troisième jour, nous laissions derrière nous l'île Cacao, la plus grande du groupe, et ralliant la rive droite de l'Amazone, nous allions reconnaître l'embouchure de la rivière Jutahy.

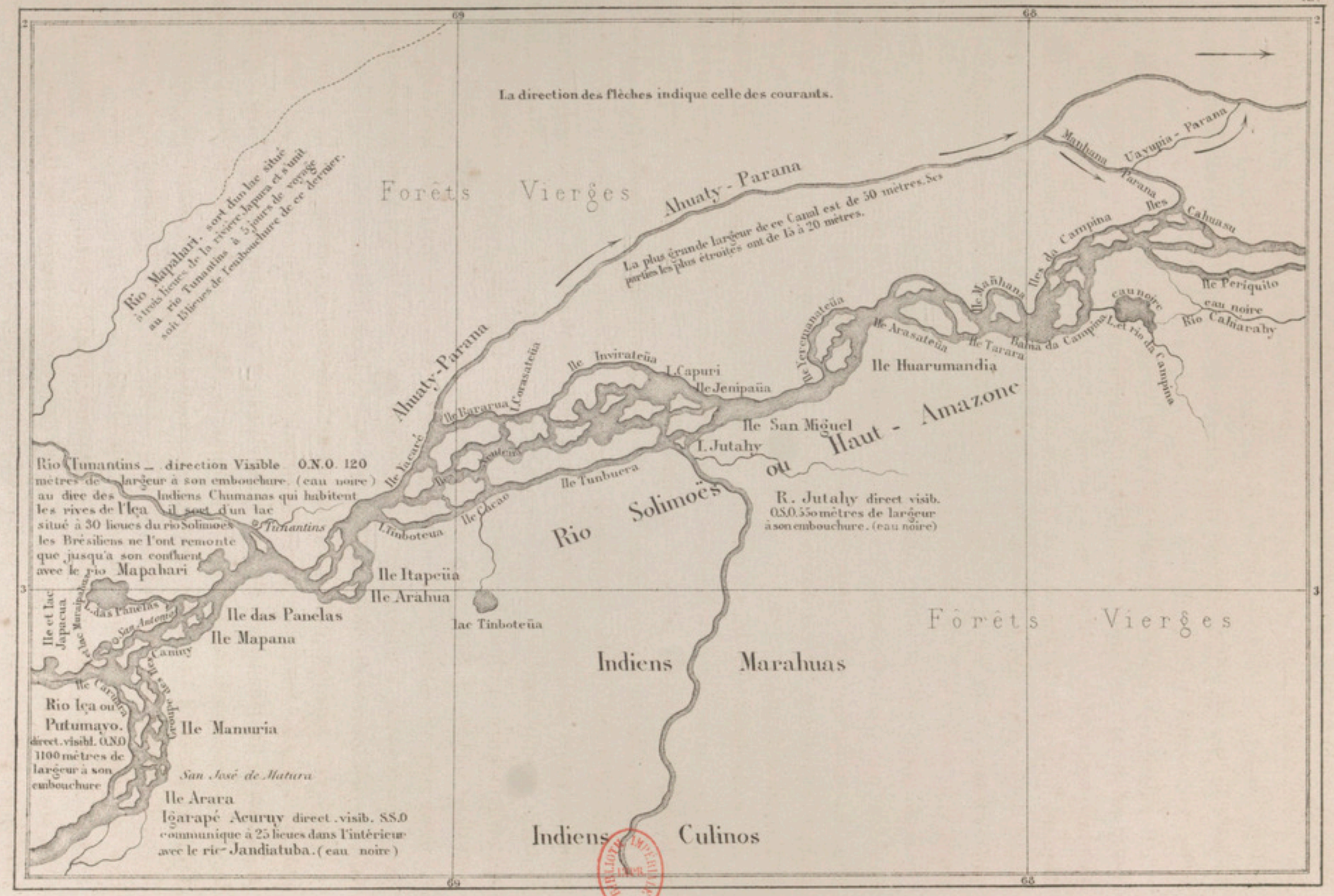
Ce nom de Jutahy lui vient d'une variété de palmier appelée *Yutaï* par les indigènes. Les drupes de ce végétal, de la grosseur d'une noisette, sont chères aux huacaris, ces adorables singes au pelage d'un blanc soufré et à la face rouge.

Le cours du Jutahy est parallèle à celui du Jandiatuba que nous avons relevé à peu de distance de São Pablo d'Olivença. Ses eaux sont noires comme celles de ce dernier et la végétation de leurs rives est la même. Si le Jandiatuba a deux îlots dans l'intérieur, le Jutahy, pour contre-balancer cet avantage, a une grande île triangulaire, qui divise son embouchure en deux bras inégaux. Un de ces bras mesure, d'une rive à l'autre, cinq cent deux mètres ; l'autre, deux cent quarante-deux.

Sept affluents d'eau noire grossissent tour à tour le lit du Jutahy qui communique, en temps de crue, à droite, avec le Jurua par la rivière Bia ; à gauche, avec le Jandiatuba par les sources du Mutuanateüa, tributaire de ce dernier.

Quelques familles d'Umaüas habitaient autrefois à l'entrée de la rivière Jutahy, près de l'igarapé Sapo, son premier affluent. Depuis la dispersion de ces indigènes, les Marahuas et les Huaraycus règnent en maîtres sur toute son étendue. Liés d'amitié avec les Culinos du Jandiatuba et les Mayorunas du Javari, ces Indiens profitent pour passer d'un territoire à l'autre, des voies de communication que la nature y a tracées. Là où la rivière s'interrompt et leur interdit le voyage par eau, ils attachent leur radeau à la rive et complètent le trajet par la voie de terre.

La chronique des villages de l'Amazone relate comme un fait merveilleux et surnaturel l'apparition fréquente dans le voisinage des sources du Jutahy et du Jandiatuba de *sauvages* vêtus de sacs-tuniques, portant au nez et au cou des pièces de monnaie, voguant dans des pirogues faites d'un seul tronc d'arbre et parlant une langue usitée


La direction des flèches indique celle des courants.
Rio Mapahari, sort d'un lac situé à trois lieues de la rivière Japura et s'unit au rio Tunantins à 5 jours de voyage soit 15 lieues de l'embouchure de ce dernier.
Forêts Vierges
Ahuaty - Parana
La plus grande largeur de ce Canal est de 30 mètres. les parties les plus étroites ont de 15 à 20 mètres.
Manhana
Uayupia - Parana
Parana Iles
Cahuasu
Iles da Campina
Ile Periquito
eau noire
Rio Cahuraby
Ile Manhana
Ile Arasateña
Ile Tarara
Baixa da Campina
Let rio da Campina
Ile Terenapateña
Ile Huarumandia
Ahuaty-Parana
Ile Inviratena
L. Capuri
Ile Jenipaña
Ile Tarara
L. Corasateña
Ile San Miguel
L. Jutahy
Haut - Amazone
ou
R. Jutahy direct visib. 0S.0.550 mètres de largeur à son embouchure. (eau noire)
Rio Tunantins — direction Visible O.N.O. 120 mètres de largeur à son embouchure. (eau noire) au dire des Indiens Chumanas qui habitent les rives de l'Iça il sort d'un lac situé à 30 lieues du rio Solimoes les Brésiliens ne l'ont remonte que jusqu'a son confluent avec le rio Mapahari
Tunantins
L. Tinboteua
Ile Cacao
Ile Tunbuera
Rio Solimoes
Ile Itapeüa
Ile Arahua
L. das Panelas
Ile das Panelas
Ile Mapana
Ile et lac Japacua
Lac Maracapahary
Rio Sao Antonio
Canuy
Ile Carabina
Rio Iça ou Putumayo. direct. visibl. O.N.O 1100 mètres de largeur à son embouchure
Ile Manuria
San José de Matura
Ile Arara
Igarapé Acuruy direct. visib. S8.O communique à 25 lieues dans l'intérieur avec le rio Jandiatuba. (eau noire)
lac Tinboteüa
Forêts Vierges
Indiens Marahuas
Indiens Culinos
69
68

chez les Espagnols (le quechua). Pour peu qu'on se rappelle nos Indiens de la plaine du Sacrement et leurs excursions chez les Remos ou les Impétiniris de la rive droite de l'Ucayali, le fait merveilleux et surnaturel ne sera plus qu'un fait vulgaire.

A mesure que nous nous éloignons du Jutahy, les îles deviennent de plus en plus nombreuses et les noms qu'elles portent de plus en plus baroques. Que penser, en effet, de *Huarumandia*, *Yérémanateüa*, *Arasateüa* et autres appellations du même genre? — Disons toutefois que ces îles aux noms farouches eurent pendant longtemps des plages de sable de dix à quinze lieues d'étendue, que les Portugais appelaient *Plages*

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE JUTAHY (EAU NOIRE.)

Royales et desquelles ils retiraient annuellement de vingt à vingt-cinq mille quintaux d'huile d'œufs de tortues. Ces plages que nous aurons à mentionner de nouveau, en résumant la situation anthropologique et commerciale du Haut-Amazone, ces plages ont été dissoutes en partie par les courants qui les avaient formées, et les tortues qui les hantèrent sont passées du lit de l'Amazone dans celui de ses affluents.

Une enjambée de quinze lieues, qui ne saurait fournir matière à notre texte et que notre carte du fleuve se charge de remplir, va nous conduire devant le village de Fonteboa, qui doit son nom à la limpidité des eaux qui l'avoisinent et peut rivaliser pour le nombre de ses déplacements avec le village de Matura, de vagabonde mémoire.

Des cinq emplacements que Fonteboa occupa tour à tour sur la rive droite de l'Amazone, deux seulement sont reconnaissables aujourd'hui. L'un, appelé *Muputeüa* — site de sa troisième transformation — conserve encore des citronniers et des *laurus persea* ou avocatiers, plantés par les Carmes portugais, ses fondateurs. L'autre, nommé *Taraçuateüa* — site du quatrième avatar — a son sol criblé de cavités et couvert de débris de jarres en terre cuite, dans lesquelles la nation des Curucicuris, maîtresse de cette partie du littoral et depuis longtemps disparue, enterrait encore ses morts au milieu du dix-septième siècle.

Les habitants primitifs de Fonteboa furent des Umaüas catéchisés, qu'une épidémie ne tarda pas à enlever. On leur substitua immédiatement des Indiens de castes diverses, tirés des paranas et des igarapés voisins. Du croisement de ceux-ci pendant près de deux siècles, est résulté le type hybride et peu gracieux qui caractérise la population actuelle.

Fonteboa est situé à trente pieds d'élévation de l'Amazone. Une pointe de terre, que les embarcations sont forcées de doubler pour y arriver, sépare l'eau blanche du fleuve de l'eau noire du Cahiaraï (*hodiè* Cajarahy), à la limpidité cristalline de laquelle Fonteboa doit son nom. Trente maisons, convenablement espacées et formant un carré très-simple; une église sans toit pour le quart d'heure, et la jolie habitation à parois blanches, avec tuiles rouges et volets verts, du commandant, composent la physionomie du village.

Au delà de Fonteboa, cette haute falaise d'ocre rouge qui profile la rive droite de l'Amazone, c'est la Barrière des Aras — *a Barera dos Araras* — comme disent les riverains dans leur langage croassant. Son sommet est bordé d'une rangée d'arbres touffus et corpulents, que les rameurs nomment *capuçayas*. A leurs fruits tombés sur la plage nous reconnaissons l'estimable végétal dédié, en 1805, par Aimé Bonpland, sous le nom de *Bertholetia excelsa*, au physiologiste Berthollet, son ami. Ces fruits sont d'énormes capsules divisées en douze carpelles renfermant chacun une amande douce et laiteuse, que nous croquons avec un sensible plaisir. Tout en la croquant, nous songeons à part nous, car pour le moment nous n'avons rien de mieux à faire, que M. de Jussieu avait attaché à l'arbre *capuçaya* l'étiquette : *Ordo naturalis incertus*, que d'autres savants, — les savants n'en font jamais d'autres, — lui ont retirée pour le classer dans la famille des *byttnériacées*, à côté du *Theobroma cacao*.

Les gens du pays assurent, et nous les croyons fermement, qu'il est dangereux d'aller rôder sous des capuçayas à l'époque de la maturité de leurs fruits. Habituellement on attend pour les récolter qu'ils soient tombés d'eux-mêmes ; sans cette précaution, on courrait risque de recevoir sur la tête, et d'une hauteur de quelque cent pieds, un coco de huit à dix livres pesant, ce qui ne laisserait pas de surprendre un peu. L'année précédente, une Indienne de race Tapuya, qui, pendant que son mari pêchait à la ligne, errait sur la plage en quête de noix de capuçaya, fut atteinte par un de ces boulets ligneux qui lui broya le crâne.

Partis de Fonteboa au milieu du jour, nous n'atteignîmes qu'à la nuit l'embouchure

VUE DU VILLAGE DE FONTEBOA (RIVE DROITE DE L'AMAZONE).

du Jurua, près de laquelle nous campâmes. Le lendemain, à notre lever, nous allâmes la reconnaître. Il était six heures. Des tons roses et lilas égayaient la végétation de ses bords. Une lueur claire et argentée baignait à l'horizon l'extrémité de la rivière, dont la surface clapotait doucement sous un petit vent de Nord-Est. De gros dauphins exécutaient autour de nous d'étourdissantes cabrioles. La gaieté de ces cétacés avait quelque chose de formidable qui nous amusait et nous effrayait à la fois. Quelques-uns étaient peints en jaune nankin, d'autres en rose paille avec de larges taches d'un gris clair.

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE JURUA.

Jusqu'à cette heure, les dauphins que j'avais pu voir, y compris celui qu'à Nauta j'avais dépouillé de sa robe, étaient revêtus d'une livrée uniforme gris de zinc. Or, ceux qui sillonnaient les eaux du Jurua présentant des couleurs distinctes, je pensai qu'ils constituaient une variété de l'espèce et questionnai mes gens à cet égard.

Il me fut répondu par eux que chez les dauphins la nuance gris clair, vêtement obligé de l'enfance, s'altère avec l'âge et passe indifféremment au jaune nankin ou au rose paille, tout en gardant, par plaques détachées, des traces de l'ancienne couleur. Ils me dirent encore, et de ceci je pris bonne note, que le dauphin régnait en autocrate sur les poissons vulgaires, dirigeait leurs migrations d'une rivière à l'autre et leur

dictait ses commandements dans une langue aquatique, que ceux-ci comprenaient à merveille, mais ne pouvaient parler, vu l'imperfection relative de leurs organes. Je livre ce fait à l'appréciation des ichthyologistes de la nouvelle école, occupés à noter les dièzes et les bémols des *coins-coins*, des *vieilles* et des *tambours* [1].

La rivière Jurua, qui joue un grand rôle dans les hypothèses commerciales des statisticiens du Pérou, est encore peu connue, malgré les dissertations de quelques voyageurs officiels qui, mal renseignés sur son compte et la faisant naître, ceux-ci aux environs de la ville de Cuzco, ceux-là sur le versant oriental des Andes Centrales, ces autres enfin dans les vallées de Paucartampu, ont vu en elle une voie frayée par la nature à la civilisation, au commerce et à l'industrie, et destinée à rattacher, comme un trait d'union, l'empire du Brésil à la république du Pérou.

Pour l'édification des esprits sérieux qui nous lisent, relatons d'abord lieue par lieue, puisque aucune carte connue ne saurait nous venir en aide, le plus long voyage qu'on ait fait jusqu'ici dans l'intérieur du Jurua. Nous tâcherons ensuite, en joignant nos observations personnelles aux renseignements fournis par des Brésiliens, auteurs de ce voyage, de formuler une opinion quelconque sur le point de départ de l'affluent en question.

Le Jurua, qui mesure mille sept cent deux mètres à son embouchure, n'a déjà plus qu'une largeur de neuf cents mètres à douze lieues dans l'intérieur. A cet endroit, il reçoit par la gauche, — nous remontons son cours au lieu de le descendre, — la petite rivière Andera, née dans le voisinage de la rivière Teffé et communiquant avec elle, mais seulement en temps de crue.

Le cours du Jurua est sinueux. Son eau est blanche et son lit bordé de longues plages de sable. Il n'a que deux îles. L'une est située à cinq lieues de son embouchure, a sept lieues de long et porte le nom de *Isla grande*. L'autre, distante de quatorze lieues de cette même embouchure, a deux lieues de tour et est appelée *Tucuma*.

Entrée dans le Jurua, le 1er mars, l'expédition, composée de six Brésiliens trafiquants de salsepareille et de cinquante Indiens civilisés, atteint le 22 juillet l'endroit où cette rivière, repoussée par un affluent du nom de *Tracaja*, abandonne la direction Sud-Sud-Ouest de son cours primitif pour celle de Ouest-Sud-Ouest. A partir de ce point, — nous remontons toujours, — le Jurua n'est plus qu'une rivière de quatrième ordre dont le lit se rétrécit à chaque lieue.

Laissant à sa droite le Jurua, l'expédition s'engage dans le Tracaja, rivière d'eau noire, large d'environ quatre-vingt-dix mètres et d'une profondeur variable. Ici la sonde donne cinq à six brasses; là, la pagaie des rameurs trouve fond. Après dix jours de navigation à contre-courant, les voyageurs atteignent l'endroit où le Tracaja, refoulé à son tour par une petite rivière d'eau noire au courant rapide, appelée *Puyaü*, abandonne le Sud-Ouest pour l'Ouest plein.

L'expédition tente de remonter le cours du Puyaü, mais le peu de profondeur de

[1] *Pristipoma anas. — Balistes vetula. — Pogonias chromis.*

cet affluent l'oblige, après trois jours de voyage, à rebrousser chemin. A chaque instant la quille des égariteas s'enlize dans le sable. La rame et la pagaie touchent le fond. Ajoutons que, depuis leur entrée dans le Jurua jusqu'à l'endroit où ils sont parvenus, les voyageurs n'ont trouvé, disent-ils, ni rochers, ni pierres; partout du sable, de vastes plages, des courants plus ou moins rapides ; çà et là, dans le Tracaja, des digues formées par des troncs d'arbres échoués; d'épaisses forêts sur les trois rivières ; nulle montagne en vue ; des terrains plans de tous côtés.

En remontant le Tracaja, nos explorateurs se sont abouchés avec les Indiens Catukinos, dont le territoire est situé entre la rive droite du Tracaja et la rive gauche de la rivière des Purus. Ces indigènes leur apprennent que les sources du Jurua sont fréquemment sillonnées par de grandes pirogues montées par des Indiens vêtus de sacs, porteurs de colliers et de pièces de cuivre et parlant un idiome inconnu. Ces Indiens, qui habitent les bords d'une grande rivière située à l'Ouest et qu'ils nomment Paro, s'introduisent dans le Jurua par des igarapés, des canaux et des lacs, dont cette partie du pays est couverte.

Au sortir du Tracaja, en remontant le cours du Puyaü, les navigateurs ont fait rencontre des Indiens Canamaris qui habitent la région comprise entre la Sierra de Ticumbinia, les Andes de Tono y Avisca et le chaînon minéral de Piñipiñi. Ces Canamaris, amis et alliés des Impétiniris et des Pucapacuris, leurs voisins du Nord et du Sud, et sans relations avec leurs voisins de l'Est, les Catukinos de la rivière Tracaja, ces Canamaris assurent aux Brésiliens que quatre jours de navigation sur le Puyaü, à partir de l'endroit où ils se trouvent, les conduiront en vue des premières fermes des Espagnols.

L'étiage du Puyaü par rapport au tirant d'eau des égariteas ne permet pas aux Brésiliens, comme nous l'avons dit, de remonter cet affluent et de vérifier l'assertion des Canamaris. Du Puyaü ils regagnent le Tracaja, passent de celui-ci dans le Jurua, qu'ils descendent pendant trente-six jours, et rentrent dans l'Amazone après une absence de cent quatre-vingt-treize jours.

Ce laps de temps, qui pourra sembler prodigieux à quelques lecteurs, n'a rien qui nous étonne. Il est vrai que nous savons de quelle façon les riverains de l'Amazone, sauvages ou civilisés, pêcheurs de tortues ou coupeurs de smilax, voyagent d'aval en amont sur les cours d'eau de la contrée, chose que ces lecteurs ont le droit d'ignorer, aucun ethnographe de bonne volonté ne s'étant encore offert pour la leur apprendre.

Signalons d'abord, comme premier obstacle à la rapidité d'un voyage à contre-courant, le mode de construction des égariteas du Brésil, lourdes embarcations à quille, larges de joues, larges d'arrière, façonnées de pièces massives et ne possédant aucune des qualités nécessaires à la marche.

Joignons ensuite à cet inconvénient le retard apporté dans le voyage par les coupeurs de smilax eux-mêmes, qui, pour se livrer à leurs recherches végétales, sont obligés de relâcher incessamment sur l'une ou l'autre rive. Souvent leur relâche n'est que de quelques heures, mais parfois aussi elle est de plusieurs jours, si le site abonde en salsepareille et qu'après avoir recueilli les racines de la plante, il faille les botteler, les

transporter à bord et les arrimer de manière à ce qu'elles sèchent sans se moisir.

A ces deux causes de lenteur dans la navigation, nous en rattacherons une troisième, dont les amateurs de la bonne chère pourront apprécier la valeur.

D'habitude, les munitions de bouche des voyageurs se composent de farine de manioc plus ou moins grenue et de pira-rocou plus ou moins salé. Cette nourriture, très-estimable lorsqu'on n'en a pas d'autre, devient souverainement fastidieuse à la vue des aliments choisis et variés que la nature, en généreuse hôtesse, offre gratis à qui veut en goûter. Dans les eaux foisonnent les lamantins, les tambakés et les tortues. Dans les bois gloussent et cacabent les hoccos, les pauxis et les inambus. Comment résister à la tentation de faire un court-bouillon des uns, un salmis des autres, lorsqu'on est maître de son temps et qu'on a sous la main, avec des hameçons, des harpons et des sarbacanes, une marmite, un pot de graisse et des oignons? Disons vite qu'on y succombe ; puis, comme en toutes choses il n'y a que le premier pas qui coûte, une fois la glace rompue, les voyageurs prennent l'habitude de chasser et de pêcher chaque matin, pour varier le menu des repas. Chaque matin aussi ils vont battre les bois pour y trouver des palmiers *assahys* et préparer avec leurs drupes ce vin violet, fade au goût, épais à la langue et cher à tout Brésilien.

Partagé entre les haltes, les travaux, les plaisirs que nous venons de signaler, le temps fuit à tire-d'aile. — Cinq mois sont tôt passés, et les voyageurs, qu'on pouvait croire à mille lieues de l'Amazone, n'en sont guère à plus de cent lieues.

Nous avons dit la façon nonchalante de voyager des coupeurs de salsepareille ; maintenant supposons à ces braves gens l'intention d'aller droit au but et d'employer utilement le temps ; le trajet journalier qu'ils pourront faire d'un soleil à l'autre ne dépassera pas trois lieues, moyenne adoptée pour une navigation à contre-courant sur les rivières du pays. Or, cent cinquante-sept jours de voyage — les trente-six jours de descente du Jurua étant à défalquer — ces cent cinquante-sept jours, à raison de trois lieues par jour, donnent un total de quatre cent soixante et onze lieues, dont nous avons à retrancher deux tiers environ pour les courbes de la rivière [1]. Du lit de l'Amazone à l'endroit qu'ont atteint les navigateurs, la distance réelle ne sera donc plus que de cent cinquante-sept lieues, soit environ huit degrés.

Pour peu qu'on daigne appliquer notre délinéation fictive du cours du Jurua à l'échelle d'une carte de cette Amérique, — la carte à grand point de Brué-Dufour, bien que reculée à cet endroit d'un degré et demi à l'Est plus qu'il ne faudrait, est encore la moins incorrecte, — on se convaincra d'un coup d'œil que les sources du Jurua ne peuvent se trouver dans le voisinage de la ville de Cuzco, ni jaillir du versant des Andes Centrales, cette rivière après sa jonction avec le Tracaja, aux environs du neuvième degré, changeant tout à coup de direction et passant du Sud à l'Ouest.

Donc, jusqu'à plus ample informé, nous placerons les sources du Jurua sur le

[1] Les navigateurs brésiliens donnent au cours des rivières Jurua et Purus, comme les Péruviens à celui de l'Ucayali, deux tiers en sus de la longitude réelle, et cela à cause des courbes multiples de ces rivières. Le cours des autres affluents de l'Amazone n'est calculé par eux qu'à raison d'un tiers.

revers oriental du prolongement de la Sierra de Tono y Avisca[1], et presque sous le parallèle des rivières Pacria et Misagua, deux affluents de droite du Santa-Ana-Ucayali, issus du versant occidental de la même Sierra.

Quant aux rivières Tracaja et Puyaü, l'angle presque droit, qu'au dire des explorateurs brésiliens, leur cours forme avec celui du Jurua, ferait supposer qu'elles jaillissent du versant Nord de la Sierra de Ticumbinia, si la nature de leurs eaux n'excluait formellement cette hypothèse. Dans ces deux affluents du Jurua dont les eaux sont *noires*, il ne faut voir que les canaux de drainage de la région boisée qui couvre une vaste étendue du pays[2], seules les rivières d'eau *blanche* ayant leurs sources sur des massifs montagneux.

Enfin dans les Indiens vêtus de sacs, porteurs de colliers et de pièces de cuivre, dont les pirogues, au dire des Catukinos, passent du Paro (Ucayali) dans le Jurua au moyen des igarapés, des canaux et des lacs dont cette partie du pays est couverte, nous verrons des Conibos ou des Sipibos de la plaine du Sacrement, qui, pour effectuer ce trajet, n'ont qu'à traverser l'Ucayali et remonter une des rivières Tarvita, Huatpua, Tomaya, Apujau, dont les embouchures font face à leur territoire.

Si nous ne disons rien des Antis et des Chontaquiros, qui, par les rivières Pacria et Misagua, peuvent également se rapprocher des sources du Jurua, c'est que la terreur que paraissait causer à nos anciens rameurs le seul nom des Pucapacuris de la rive droite du Quillabamba-Santa-Ana prouve suffisamment que, malgré leurs goûts de voyage, ils visitent peu les régions situées à l'Est de leur territoire. De pareilles excursions, au contraire, doivent être familières aux Conibos de l'Ucayali, à en juger par le jeune Impétiniri que ces indigènes vendirent à un de nos compagnons de voyage et qui provenait d'une razzia faite par eux chez des Impétiniris de la rivière Tarvita. Or, dans notre estime, le territoire des Impétiniris enserre et borne dans le Nord, comme celui des Pucapacuris dans le Sud, les sources de la rivière Jurua.

A la version des Catukinos du Tracaja, relative aux Indiens inconnus qui s'introduisent dans le Jurua, si nous joignons celle des Canamaris du Puyaü au sujet de fermiers espagnols établis à peu de distance des sources de cette rivière, nous verrons dans ces prétendus Espagnols soit des missionnaires de la plaine du Sacrement ou des néophytes transfuges des Missions de Belen et de Sarayacu, comme il nous a été

[1] Cette Sierra, rameau septentrional de la Cordillère de Vilcanota, ne prend le nom de Tono y Avisca que devant les deux vallées de ce nom dans le district de Paucartampu et continue de le porter jusque sous le neuvième dégré, au delà duquel elle se relie à la Sierra de Cuntamana.

[2] Des coquilles marines appartenant aux genres *Conus*, *Ostrea*, *Mitylus*, etc.; d'autres coquilles d'espèces lacustres et fluviatiles, trouvées par les indigènes de l'Ucayali dans leurs excursions à l'Est de cette rivière; des fossiles de tortues et de grands sauriens d'espèces disparues, recueillis par les riverains de l'Amazone dans leurs explorations du Jurua, du Teffé et du Coary, tous ces indices géologiques prouvent à n'en pas douter que les parties planes du continent Sud, d'abord couvertes par les eaux de la mer, le furent ensuite par des eaux douces auxquelles on doit attribuer la formation des dépôts de lignite qu'on trouve en certaines parties du sol et qui caractérisent la période miocène. De la vaste nappe d'eau qui recouvrit jadis cette Amérique, il reste aujourd'hui un enchevêtrement de rivières, de canaux, d'igarapés et de lacs d'eau noire dont il est difficile de donner théoriquement une idée exacte.

donné d'en rencontrer dans le voyage; soit encore des Cholos ou des Métis péruviens, cultivateurs de coca et de patates douces, comme il s'en trouve dans toutes les vallées de l'Est, sur la limite qui sépare la civilisation de la barbarie.

Devant ce tracé idéal d'une rivière encore inexplorée par les voyageurs officiels, plus d'un cartographe jettera les hauts cris et regrettera de ne pouvoir nous prendre aux coiffes. Mais nous le laisserons crier, et jusqu'à ce que la cartographie dont il est le représentant ait acquis des notions précises sur les sources du Jurua, il nous permettra d'exposer en public, et faute de mieux, un système hydrographique qui a l'avantage de rallier nos études personnelles aux indications orales des explorateurs brésiliens [1].

Pour clore convenablement cette dissertation sur la rivière Jurua, que d'aucuns pourront trouver soporifique, mais que nous avons jugée nécessaire, nous ajouterons qu'à la nation encore nombreuse des Catukinos qui peuple la rive droite du Tracaja, se rattachent quatre nations ou plutôt quatre groupes établis sur les bords du Jurua, à partir de sa jonction avec le Tracaja jusqu'à son embouchure sur l'Amazone. Ce sont d'abord les Indiens Nahuas, qui habitent au confluent du Tracaja et du Jurua et sur le compte desquels les riverains du fleuve se taisent ou ne savent rien; puis les Culinos, les Arahuas, issus des Marahuas, et les Catahuichis. Ces quatre groupes réunis paraissent former à peine un total de huit cents individus.

Cinq heures après notre sortie du Jurua, et comme nous rangions de près la rive gauche de l'Amazone, nous vîmes s'ouvrir devant nous la bouche d'un canal large de trente mètres. Ce canal, alimenté par l'eau du fleuve, comme celui de l'Ahuaty-Parana que nous avions relevé précédemment sur la même rive, au sortir de la rivière Tunantins; ce canal, dont le courant montait du Sud au Nord, au lieu de descendre du Nord au Sud, était celui de l'Arênapo — jadis *Uarênapu* — que La Condamine en 1744, Spix et Martius en 1818, Lister Maw en 1820, et Smith et Lowe en 1834, avaient pris pour une des bouches de la rivière Japura.

Après avoir examiné la chose à mon aise et m'être promis d'explorer l'entrée du Japura, afin d'en finir une fois pour toutes avec une erreur accréditée chez nous depuis plus d'un siècle, je fis mettre le cap sur la rive droite, où les deux lacs Preguiça et Copaca réclamaient ma présence.

Ces lacs, grandes nappes d'eau noire de deux lieues et demie à trois lieues de tour, sont de figure assez irrégulière; d'épaisses verdures qui les bordent assom-

[1] Si ce tracé théorique du cours du Jurua et de ses tributaires diffère quelque peu de celui qu'a déjà publié le *Tour du Monde* et qui servait de texte explicatif à notre carte des affluents inexplorés de l'Amazone, n° 17, c'est que cette carte, dressée en 1860-64, reproduit le système hydrographique du bassin de l'Amazone tel qu'on le comprenait à cette époque.

Or, de 1864 à 1868, la science a fait un pas. Des notions plus étendues et surtout plus précises ont été acquises sur la matière et, en modifiant profondément l'ancien système, nous ont obligé en quelque sorte à refaire avec notre texte une seconde carte n° 17 *bis*, où le cours de l'Amazone et la direction de ses grands affluents de droite, le Javari, le Jandiatuba, le Jutahy, le Jurua, le Teffé, le Coary et le Purus, sont tracés d'après les dernières observations.

brissent encore leur physionomie. Un examen de vingt minutes fut plus que suffisant pour les graver dans mon esprit. Nous rentrâmes dans l'Amazone et nous continuâmes d'en suivre le courant.

Vers le soir, et comme nous cherchions des yeux un endroit convenable pour bivaquer, le fleuve en crue ayant recouvert la plupart de ses rives basses, nous aperçûmes un canot de pêcheur qui se dirigeait vers les arbres noyés de la rive droite ; ce fut pour nous un trait de lumière. Ce pêcheur, entrant dans le *gapo* [1] au coucher du soleil, ne pouvait, à coup sûr, que regagner son gîte, et ce gîte, nous résolûmes de le partager avec lui ; pour ce faire, nous nous mîmes à sa poursuite. Le pêcheur, qui devina notre intention, accéléra le mouvement de sa pagaie ; mais notre barque disposait de trois hommes, et l'issue de la lutte ne fut pas douteuse ; bientôt nous naviguâmes bord à bord. Pendant que mes gens réclamaient en vainqueurs le couvert

GAPO, OU FORÊT NOYÉE.

et le vivre et que le vaincu leur promettait le tout pour une nuit, mais non sans faire la grimace, je regardais le site fantastiquement éclairé par un crépuscule verdâtre que les approches de la nuit allaient assombrissant. Nous voguions en pleine forêt ; rien de plus étrange que cette coupole de feuillages supportée par des troncs d'arbres submergés, entre lesquels nos canots louvoyaient avec l'allure sinueuse de couleuvres qui rampent. A mesure que le jour déclinait, l'intérieur du gapo s'emplissait d'étranges murmures ; des vols d'anis, effarouchés par notre approche, s'allaient blottir dans l'épaisseur des massifs ; des hérons gris et blancs, des ibis et des savacus fuyaient devant nos barques ; les singes glapissaient en chœur, les psittacules croassaient en battant des ailes, et d'énormes chauves-souris, décrivant au-dessus

[1] C'est le nom que donnent aux forêts submergées par les crues de l'Amazone les riverains de ce fleuve.

de nos têtes des angles brisés, poussaient la familiarité jusqu'à nous frôler le visage.

Après dix minutes de cette navigation dans les ténèbres, nous abordâmes au pied d'un monticule entouré d'un ruisseau d'eau noire. Une maisonnette avec auvent, communs et jardinet, couronnait son sommet. Trois déserteurs brésiliens s'étaient réfugiés en ce lieu, avaient bâti cette demeure et y vivaient heureux en compagnie de femmes brunes et camardes. Quel conseil de guerre se fût avisé de les aller chercher au milieu de cette forêt vierge et noyée ! Nous partageâmes leur souper et dormîmes un peu pêle-mêle avec eux.

CHASSE DONNÉE A UNE PIROGUE DANS LE GAPO.

Le lendemain, au moment du départ, nos hôtes ayant appris par mes rameurs que je devais toucher barres à Ega, me prièrent de ne pas découvrir au commandant de cette ville le lieu de leur retraite ; à cette prière, ils joignirent le don de quelques ananas cueillis dans leur jardin. Je promis à ces braves gens d'être muet comme un sépulcre, et pendant quelques années je tins ma promesse ; aujourd'hui que leur délit est oublié ou qu'il échappe aux lois par la prescription, je puis, sans danger pour mes anciens hôtes, apprendre au public qu'ils se nommaient João Vieiras, Francisco Pires et Antonio Freire, et que le site dont ils avaient fait choix et que ma carte du fleuve est seule à reproduire, avait nom igarapé Jatahua.

A trois lieues de cet igarapé, nous relevâmes *Paruari-Tapera*, une mission d'Indiens Umaüas fondée au dix-septième siècle par les Carmes du Brésil. En 1709, un parti de Jésuites espagnols, qui racolaient des indigènes le long du fleuve pour leurs établissements du Pérou, s'abattirent sur Paruari, firent prisonniers tous ses néophytes et changèrent plus tard leur nom d'Umaüas en celui d'Omaguas.

Pour repeupler leur mission déserte, les Carmes recoururent à des castes voisines. Paruari eut des Indiens Yuris de la rivière Içа, des Catahuichis du Jurua, des Maraguas du Jutahy, des Uayupès de la rivière Teffé et quelques autres dont le nom nous échappe.

LA MAISON DU GAPO.

Une petite vérole des plus malignes s'étant abattue sur la nouvelle Mission, le site qu'elle occupait fut abandonné par les missionnaires, qui remontèrent le lac-rivière Uraüa, prirent à travers bois et, s'introduisant dans le lac d'Ega, fondèrent sur sa rive Ouest le village de Nogueira qu'on y voit encore.

Rien aujourd'hui ne rappelle à Paruari-Tapera le séjour de l'homme. Sur l'emplacement du village-mission s'élève un bois de palmiers pupuñas (*Latania*), dont j'attribuai l'existence en ce lieu au goût décidé des sauvages et des civilisés pour les drupes de ces palmiers et à l'habitude qu'ont les ménagères du pays, privées de la

ressource des tombereaux de l'édilité que nous possédons en Europe, d'amonceler autour de leurs demeures les épluchures et les débris de leur cuisine, que la chaleur et l'humidité combinées décomposent rapidement.

Vers la fin de la journée, nous abordions à Cayçara, village situé à l'entrée de ce lac-rivière Uraüa, que les Carmes du Brésil avaient remonté pour atteindre le lac d'Ega et y fonder la mission de Nogueira. Quatre heures de marche par des sentiers sous bois connus des indigènes séparent ces deux points.

Le nom primitif de Cayçara était Alvaraës. Au dix-septième siècle, les Portugais de l'Amazone qui avaient établi en ce lieu le dépôt, l'entrepôt ou le magasin général, — ce qu'on voudra, — des castes indigènes qu'ils tiraient de l'intérieur du pays pour en faire des esclaves ou des néophytes, ces Portugais et leurs descendants substituèrent au nom d'Alvaraës celui de Cayçara, qui dans l'idiome tupi signifie *étable* ou *basse-cour*. Dans ce Cayçara, en effet, les Peaux-Rouges, parqués sans distinction de caste, d'âge et de sexe, attendaient, en mourant comme mouches, qu'on eût statué sur leur sort.

L'Alvaraës d'aujourd'hui, ou plutôt Cayçara, pour l'appeler par le nom qu'on lui donne, est un hameau coquet dont les neuf maisons blanches, la croix couleur sang de bœuf et l'allée d'orangers se reflètent gracieusement dans l'eau noire et figée de la rivière Uraüa. De lourdes égariteas à l'ancre devant les talus révèlent les habitudes commerciales des habitants de ce hameau, les plus rudes coupeurs de smilax et les meilleures gens que nous ayons connus.

Trois lieues séparent Cayçara du lac d'Ega-Teffé, dont la configuration, comme on en peut juger par le tracé de notre carte, est assez bizarre. Cinq rivières concourent à sa formation ; la plus considérable est celle de Teffé, qui vient du Sud-Ouest et dont le cours est peu sinueux. Après huit à dix jours de navigation à contre-courant, le rapprochement de ses rives et le peu de profondeur de son lit en interdisent la navigation aux égariteas, ces lourdes gabares à figure de hannetons ; seules les montarias et les pirogues peuvent le remonter pendant dix jours encore. Or, vingt jours de navigation d'aval en amont donnent à peine une longitude de trois degrés, au delà de laquelle le Teffé n'est plus qu'un ruisseau vulgaire qui coule sans bruit sous le couvert des bois. Un de ses avantages naturels est de communiquer par deux canaux du Parana-Parapitinga avec la grande rivière Jurua.

La première fondation d'une mission sur le lac de Teffé remonte au commencement du dix-septième siècle. En 1620, les Carmes portugais y catéchisaient déjà les Indiens Muras, ces Uscoques de l'Amazone établis autour du Teffé et sur les bords des affluents voisins.

En 1759, le commandant Joaquim de Mello da Povoas fait de la Mission carmélite du Teffé une ville à laquelle il donne le nom d'Ega ; des Portugais, des métis brésiliens et les descendants des Muras chrétiens composent sa population, à laquelle on adjoint des Indiens Yuris de la rivière Içá, des Sorimaos du Haut-Amazone, des Yanumas du Japura et des Catahuichis du Jurua. Une invasion à main armée des Jésuites espagnols et les prétentions qu'à tort ou à raison ils élèvent sur la ville nais-

VUE DU HAMEAU DE CAYÇARA (RIVE DROITE DE L'AMAZONE).

VUE DE LA VILLE D'EGA OU TEFFÉ, SUR LE LAC DE CE NOM.

sante, troublent pendant quelque temps la quiétude de ses habitants. Des commissaires portugais et espagnols la choisissent pour lieu de conférence, et y débattent à grand bruit les droits respectifs de leurs gouvernements au sujet des limites territoriales du Pérou et du Brésil, que le Portugal a fixées, du côté de l'Ouest, à la rive droite du Javari, et que l'Espagne veut reculer, à l'Est, jusqu'au lac de Teffé. Après bien des pourparlers diplomatiques entre les deux puissances et quelques horions échangés comme arguments *ad hominem* par leurs représentants, l'Espagne est forcée de renoncer à ses prétentions, et la ville d'Ega est définitivement acquise au Portugal. Tel est, en quelques lignes, l'historique de la cité fondée par Joaquim de Mello da Povoas.

La ville actuelle compte une soixantaine de maisons édifiées en regard du lac sur une ligne droite. Cette ligne est accidentée çà et là par des angles rentrants que quelques voyageurs désireux de plaire au Brésil ont qualifiés de rues, mais qui ne sont en réalité que des trompe-l'œil. Par suite de l'inégalité du terrain, les premières maisons d'Ega, du côté du Nord, dépassent à peine le niveau du lac, tandis que les dernières, du côté du Sud, le dominent d'une hauteur de quelques mètres.

La plupart de ces demeures sont en pisé, blanchies au lait de chaux et couvertes en chaume ; quelques-unes sont construites en pans de bois et en moellons, coiffées de tuiles rouges, et, sur leurs façades blanches, étalent des portes et des volets peints en vert d'épinard ou en bleu de roi. Une d'elles, ô splendeur! a son rez-de-chaussée surmonté d'un étage. A ceux de nos lecteurs que ce luxe architectural pourrait déconcerter, disons bien vite que Ega-Teffé n'est point une cité vulgaire. Ega renferme dans son sein, avec quinze cents habitants, un chiffre respectable d'autorités constituées. Elle a un commandant militaire, un major de police, une milice et des miliciens, un juge de paix et un suppléant de ce juge de paix, — *sub-delegado*, — un juge de droit, un juge de lettres et quelques autres justiciers dont les qualités ou les attributions nous échappent. Ega possède, en outre, un instituteur primaire, homme d'esprit subtil que la nature a fait un peu bossu, mais que les trente mille reis qui lui sont alloués annuellement par l'État consolent de la déviation de sa colonne vertébrale. L'église d'Ega, long bâtiment carré à toiture de chaume, est desservie par un très-jeune prêtre qui, après avoir habité la ville, a transporté ses pénates à Nogueira, sur la rive opposée, sous le double prétexte que l'air y était plus salubre et la critique moins maligne. Chaque dimanche, de neuf heures à dix, une embarcation partie de Nogueira traverse le lac et vient déposer sur la plage d'Ega le jeune curé, qui dit une messe, bénit ses ouailles, déjeune à la hâte chez une connaissance, et repart ensuite.

Nous sommes à peu près certain d'avoir vu et entretenu la portion masculine et noble de la population d'Ega ; mais nous n'en pouvons dire autant de la partie féminine. Un œil brillant dans l'ombre, le frôlement d'une jupe empesée derrière quelque porte, un petit rire malicieux, un chuchotement étouffé, voilà, durant six jours de visites chez les notables, les seuls renseignements que nous avions pu recueillir sur un sexe aimable et curieux. Heureusement le septième jour était un dimanche, et, posté devant la chapelle, à l'heure de la messe, il nous fut donné d'assister au défilé général de la

population féminine d'Éga, divisée, comme partout ailleurs, en trois catégories : les jeunes filles, les jeunes femmes et les douairières. Plusieurs de ces dames se disposaient ä communier, et, selon l'usage du pays, étaient enveloppées d'un voile de mousseline épaisse qui cachait à la fois leur taille et leur visage. Dans le nombre des femmes qui ne communiaient pas, nous en remarquâmes de très-jolies. Si leur façon tout amazonienne de porter les modes françaises choqua notre goût parisien, en revanche, leur pâleur blonde, leurs grands yeux de velours et leur chevelure noire à reflets bleuâtres nous parurent valoir les quatorze vers d'un sonnet.

Cette halte artistique au seuil de la chapelle qui fournit à notre album deux ou trois portraits, faillit nous mettre à dos tous les hobereaux de la ville. Ces dignes messieurs, même en l'an de grâce où nous écrivons, n'admettent pas plus que des Grecs anciens ou des Turcs modernes, qu'un regard étranger puisse se fixer sur leurs femmes.

Le voyageur qui s'arrête à Ega, sur la rive droite du lac, ne peut se dispenser de visiter Nogueira, situé sur sa rive gauche. Cette traversée, qui prend à peine une heure, est charmante par un temps calme, mais assez dangereuse lorsqu'on est surpris par un coup de vent. Le lac, qui n'a guère que quatre à six brasses de fond, s'enfle, clapote, roule sur lui-même, et ses lames courtes et dures ont bientôt empli une embarcation.

Du village de Nogueira, fondé par les Carmes en remplacement de Paruari, cette mission d'Indiens Umaüas dont nous avons parlé plus haut, il n'est resté que quelques oliviers tortus et crevassés qui végètent tristement sur le talus sablonneux de la rive. Le Nogueira actuel se compose de neuf maisonnettes bâties en pisé, couvertes en palmes et assez espacées pour que leurs habitants ne puissent s'épier entre eux.

L'accueil gracieux du curé d'Ega me retint trois jours à Nogueira. Bien que logé dans la maison du jeune prêtre, où son aïeule, sa mère et ses deux sœurs vivaient avec lui, je ne pus voir les silhouettes de ces dames. Comme dédommagement, je les entendis rire et chuchoter entre deux portes, et quelques mots que je saisis au vol m'apprirent qu'elles prenaient un signalement détaillé de mon individu.

L'emploi de notre temps, durant ces trois jours, fut réparti entre des promenades en bateau, des excursions dans les bois, des parties de pêche sur le lac et des causeries. Élevé dans un séminaire de Santa-Maria de Belen do Para qu'il avait quitté pour prendre possession de sa cure, les souvenirs de mon hôte, encore tout parfumés de l'indéfinissable odeur de la salle d'étude, me reportèrent au temps heureux de la jeunesse et des pensums. Pour mon pauvre esprit las de découvertes et de jargons étranges, ce fut chose douce et riante à la fois qu'un échange d'idées avec le jeune prêtre, dont les questions sur nos us et coutumes d'Europe avaient je ne sais quoi d'enfantin et de véritablement primitif. Le soir, nous nous rendions au bord du lac, et, le dos appuyé au tronc des oliviers, contemporains des premiers Carmes, nous traitions de littérature sacrée et profane, des Pères de l'Église et des poëtes portugais, tout en regardant les étoiles trembler dans l'eau et aspirant les senteurs diverses que la brise apportait des forêts voisines.

Quinze jours passés à Ega m'avaient suffi et au delà pour connaître la ville et ses environs. Le seizième jour, je réunis herbiers, dessins et paperasses, et me préparai au départ. Comme j'avais l'intention d'aller pousser une reconnaissance dans le Japura, j'adjoignis à l'équipage de ma montaria un Tapuya chrétien qui connaissait tous les canaux, lacs et igarapés confluant avec l'embouchure de la grande rivière, et devait m'aider à les relever un à un. Six mètres de cotonnade bleue, deux couteaux de table et la moitié d'une carotte de tabac étaient le prix que João le Miranha avait mis à ses services, dussent-ils durer tout un mois.

Sous la conduite de ce nouveau pilote, nous traversâmes l'Amazone et nous entrâmes dans la vaste baie de l'Uarênapu ou Arênapo, que les cartographes, sur la foi de La Condamine, ont considérée jusqu'à ce jour comme l'embouchure principale du Japura. Nous longeâmes sa rive droite en relevant les îles qui s'évasent à sa surface et les lacs d'eau noire qui échancrent ses bords. La nuit venue, nous fîmes halte sur une île du nom de Macupuri, d'où le lendemain nous partîmes de très-bonne heure. Le troisième jour de voyage, nous relevions à notre gauche le canal de l'Arênapo, qui donne son nom à la baie ; le quatrième jour, nous laissions derrière nous deux îles oblongues qui barrent la véritable embouchure du Japura ; enfin, le cinquième jour, nous touchions à l'entrée de l'Ahuaty-Parana — *rivière du maïs* —

VUE DU VILLAGE DE NOGUEIRE, SUR LE LAC D'EGA.

qui se dégorge dans le lit même du Japura, mêle son eau d'un jaune verdâtre à l'eau sombre de ce dernier et lui donne momentanément une couleur grisâtre.

L'Ahuaty, qu'on devrait appeler *furo* (canal) et non *parana* (rivière), puisqu'il n'est qu'un bras que l'Amazone étend à travers terres, l'Ahuaty prend naissance, comme on le sait, en deçà du village de Tunantins, où nous assistâmes à un coucher de soleil radieux et vîmes mourir dans la nuit un Indien nostalgique. Sa longueur est d'environ quarante-cinq lieues; sa plus grande largeur est de cinquante mètres; sa profondeur varie de deux brasses à six, et ses plages, très-basses du côté du Brésil, sont élevées de huit à douze pieds du côté de la limite équatoriale. Des zones de roseaux, de cécropias et de palmiers miritis, alternant avec des pans de forêts et des sables arides, composent la physionomie de ses rives. Son eau est moins trouble et son courant moins rapide que ceux de l'Amazone.

Ce qui distingue surtout l'Ahuaty des autres canaux, c'est qu'il a eu l'honneur de servir de borne-frontière aux possessions Hispano-Lusitaniennes. En 1783, un poteau de démarcation ou *Padrão*, comme disent les Portugais, était placé sur sa rive gauche. Ce poteau, haut de trente-deux pieds, devait servir à montrer aux passants l'endroit où s'achevaient les domaines brésiliens de Jean V, roi de Portugal, et où commençaient les domaines péruviens de Ferdinand VI, roi d'Espagne. Le Portugal avait eu le premier l'idée de la chose, comme l'attestait une longue inscription dans la langue de Camoëns, placée sur les quatre faces du padrão et accompagnée de la devise *Justitia et pax osculatæ sunt*.

Depuis nombre d'années, ce padrão a disparu avec tous ceux de son espèce placés sur les rives du Javari, de l'Aguarico, de l'Oyapock, du Madeira, etc. Les Indiens ont-ils transformé ce padrão en pirogue? les riverains en ont-ils fait la maîtresse poutre de leur logis? Nous ne savons. Peut-être est-il tombé dans l'Ahuaty, qui l'a porté au Japura, le Japura à l'Amazone, l'Amazone à la mer, abîme où sont allés s'engloutir tant de témoignages de la folie et de l'orgueil des nations.

Un souvenir gracieux que nous avons gardé de cet Ahuaty-Parana ne tient pas, comme on pourrait l'imaginer, à l'étendue de son cours ou à la largeur de son lit, ou même à l'illustration historique de son passé. Non, ce qui l'a gravé dans notre esprit et qui nous revient à cette heure, c'est la découverte inespérée que nous fîmes, à l'angle décrit par sa rive droite avec le cours du Japura, d'un énorme buisson d'*Eucalyptus* à demi submergé et dont les fleurs, pareilles à des plumets pourpres saupoudrés d'or, pointaient par centaines au-dessus de l'eau. Aujourd'hui que l'élégante myrtacée est naturalisée dans nos orangeries d'Europe, nous ne pouvons la voir sans nous reporter aussitôt en idée à l'endroit où l'Ahuaty et le Japura, le grand canal et la grande rivière, opèrent leur jonction.

Satisfait de ma visite au Japura et certain désormais que les diverses bouches dont la science l'avait doté se bornent à une seule et unique embouchure, j'allais descendre avec ses courants vers la baie de l'Arènapo et regagner le lit de l'Amazone, lorsque mon pilote Miranha, que cette excursion avait mis en goût de vagabondage,

me parla de villages édifiés autrefois par les Portugais sur la rive gauche du Japura et qui se trouvaient précisément par notre travers. La tentation était au-dessus de mes forces : j'y succombai et fis mettre le cap à l'Est pour couper la rivière au lieu de la descendre. Après une heure d'efforts et de fatigue, nous abordions sur cette rive, en deçà du canal Yahuacaca, qui porte au Japura les eaux noires du lac Amana et de ses affluents. Près de cet endroit, dans le Sud, une large baie échancrait la rive. C'est là qu'en 1770 les Portugais avaient fondé un village du nom de San Mathias [1]. J'en cherchai vainement des traces. Sur l'emplacement qu'il avait occupé, s'élevait une maisonnette à toit de palmes, entourée de plants de manioc et de bananiers.

SAN MATHIAS-TAPERA (RIVE GAUCHE DU JAPURA).

Deux vieillards bruns de peau, un homme et une femme, y vivaient conjugalement ; notre arrivée interrompit le travail manuel auquel ils se livraient. L'homme suspendit à un clou le filet de cordelettes qu'il fabriquait ; la femme cessa de racler sa panelle, large poêle sans queue, où cuisait, en se desséchant, la farine de manioc destinée à l'alimentation du ménage. Au sourire cordial avec lequel les deux époux

[1] San Antonio, autre village édifié par les Portugais à l'entrée du Japura, était situé à dix lieues Nord de San Mathias et sur la même rive. Les villages de San Joaquim de Coërunas et de São Joao do Principe leur succédaient en remontant vers la frontière espagnole. Tous ces villages ont disparu depuis longtemps.

nous accueillirent, non moins qu'à leurs félicitations verbeuses en langue Tupi, je crus comprendre que nous étions les bienvenus chez eux.

Par l'intermédiaire de mon pilote Miranha, je sus que ces vénérables Métis habitaient depuis trente et un ans cette solitude. Un Indien Tapuya, absent pour le quart d'heure, les aidait à cultiver la plantation qui entourait leur logis et une propriété plus grande qu'ils possédaient dans l'intérieur de la forêt. Le produit de cette culture assurait non-seulement leur existence, mais leur procurait même une certaine aisance ; les travaux d'intérieur et la préparation de la farine étaient du ressort de la femme. Le maître et son serviteur bêchaient, semaient, récoltaient et allaient pêcher dans les lacs voisins. L'excédant des vivres était échangé par eux avec les habitants de Cayçara ou d'Ega contre du sel, des cotonnades, du poison de chasse et des engins de pêche.

Le Tapuya, que nos hôtes semblaient considérer comme un ami plutôt que comme un serviteur, parut au coucher du soleil. Il revenait de la plantation et en rapportait une hottée de fruits et de racines. En le voyant, point ne fut besoin de lui demander à quelle caste il appartenait ; à son masque large et arrondi, à ses petits yeux bridés par les coins, à l'ampleur et à la carrure de ses mâchoires, j'avais reconnu le type Umaüa. Je n'eus d'ailleurs qu'à comparer les traits de l'homme avec les têtes d'Omaguas que je gardais dans mes cartons, pour être tout à fait fixé sur la nationalité du sujet.

Le soir venu, après le souper et une ration de tafia que je délivrai à la ronde et qu'on trouva d'excellent goût comme politesse et comme boisson, les langues de nos hôtes se délièrent ; chacun eut à cœur de répondre aux diverses questions que je lui adressai. Ces questions eurent trait à la rivière Japura et aux tribus qui peuplaient autrefois ou qui peuplent encore ses rives. La conquête portugaise avait passé sur elles comme un typhus. Sur trente nations qu'on y comptait au milieu du dix-huitième siècle [1], vingt-quatre avaient succombé aux atteintes de cette civilisation démoralisatrice. Des six nations survivantes, celles des Yuris (Juris), des Passés et des Chumanas (*aliàs* Xomanas), s'étaient dirigées vers la rivière Içа ou Putumayo ; les Umaüas-Mesayas avaient remonté le cours du Japura jusqu'au delà de ses cachoeiras ou rapides sous le 74e parallèle ; les Macus et les Miranhas erraient dans l'espace compris entre les rivières Puapua, Cahinary et Apopari, affluents de gauche du Japura.

Déjà, à propos de la rivière Içа et des indigènes qui habitent ses rives, il nous est arrivé de parler des Juris, des Passés et des Chumanas, aujourd'hui à demi chrétiens, à demi abrutis et sur le point de disparaître. Les Macus du Japura, leurs anciens voisins, n'ont pas changé de manière d'être et continuent fidèlement les traditions de leurs

[1] Dans le relevé de la situation anthropologique du Haut-Amazone qu'on trouvera plus bas, nous donnons la liste nominative de ces nations du Japura, tout en engageant le lecteur à ne l'admettre comme nous que sous réserve. La manie des premiers explorateurs espagnols au Pérou de donner à des tribus ou à des familles de la même nation, le nom de la rivière, du lac ou du site dans le voisinage duquel ils les apercevaient pour la première fois, cette manie, que déjà nous avons signalée, dut leur être commune avec les conquérants et les religieux portugais au Brésil. De là, ces nombreuses tribus que les itinéraires du dix-huitième siècle placent sur les bords de chaque rivière et dont un tiers peut-être serait à retrancher, si les moyens de vérification ne faisaient défaut aujourd'hui.

aïeux. Toujours errants, toujours pillards et toujours affamés, ils grimpent comme des chats au haut des arbres pour prendre dans les nids des oiseaux leurs œufs ou leurs petits dont ils se nourrissent, dorment volontiers sur des radeaux qui leur servent à passer d'un affluent à l'autre, ou maraudent la nuit dans les plantations des Brésiliens. Leur manie de manger des racines crues et de dépouiller les arbres de leurs fruits verts, manie que nous attribuons chez eux à une faim poussée à l'extrême, mais dans laquelle les gens du pays, plus forts que nous en anthropologie, ont reconnu l'instinct malfaisant et déprédateur de l'espèce simiane, cette manie des Macus leur a valu l'avantage d'être classés dans la famille des grands singes et, comme tels, pourchassés à coups de fusil.

Les deux nations du Japura qui ont le mieux résisté aux essais de civilisation, aux épidémies et à l'esclavage auxquels la race des Peaux-Rouges a été exposée deux siècles durant, ces deux nations sont celles des Umaüas-Mesayas et des Miranhas. Leur ancienneté, leurs forces numériques relativement étendues, la haine qui les divise et l'étrange guerre qu'elles se font depuis un temps immémorial, nous obligent en quelque sorte à leur consacrer ici quelques lignes.

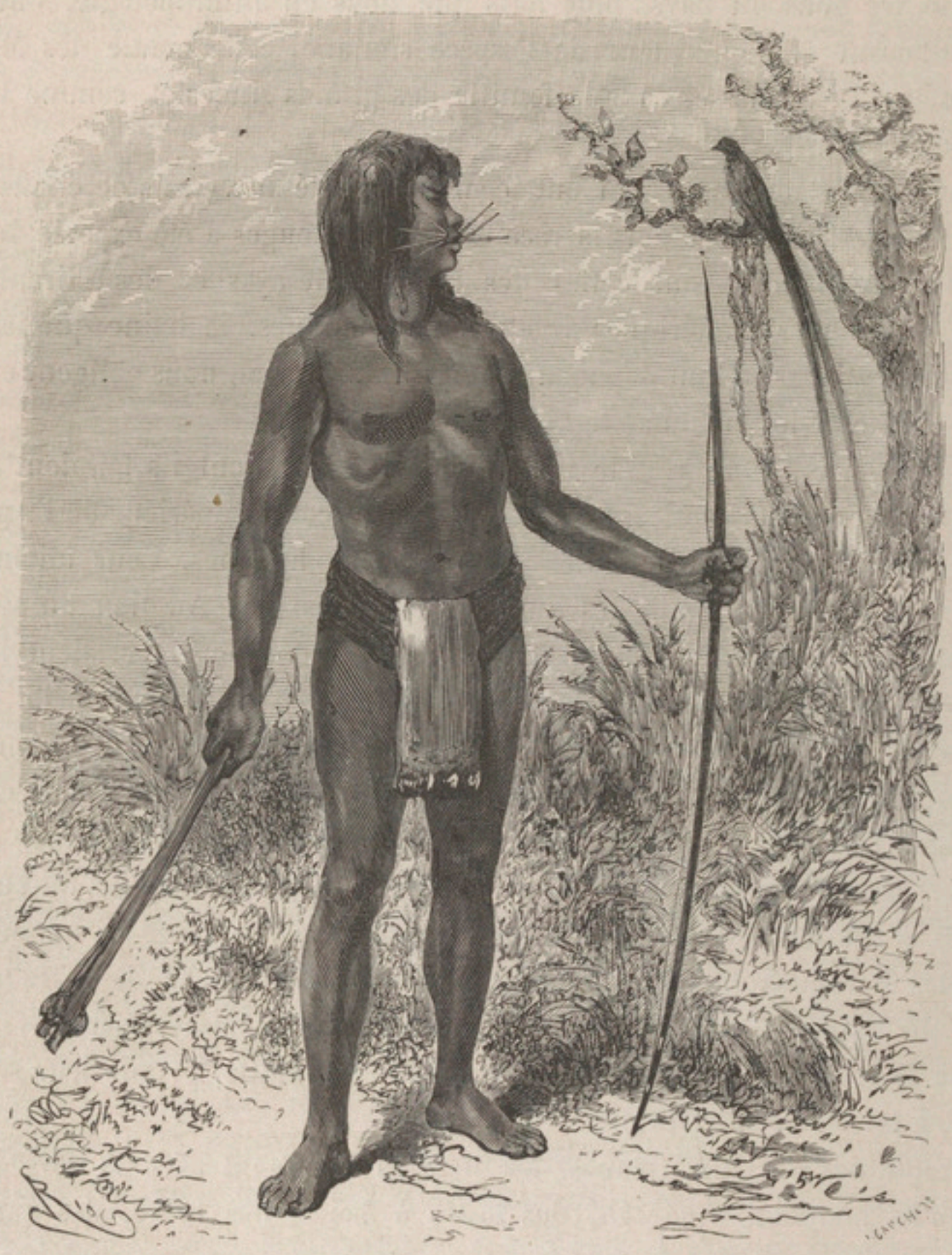
Détachés autrefois de la grande nation des Umaüas, dont ils faisaient partie, les Mesayas, retranchés aujourd'hui entre le Japura et le cours supérieur de l'Apopari, son affluent de gauche, comptent de mille à douze cents hommes. Leur idiome et leurs coutumes ont subi avec le temps des modifications sensibles. Au lieu du sac-tunique, qu'à l'exemple des races Indo-Mexicaines de l'hémisphère Nord, portaient les anciens Umaüas, ces Umaüas modernes ceignent leurs reins d'un écheveau de cordelettes tressées avec le poil de l'*Ateles niger*. De toute l'Amérique du Sud, ce sont les seuls indigènes, que nous sachions, qui se soient avisés de tirer parti de la fourrure presque rase du singe. Une bande de coton teinte en brun et bordée d'une frange de plumes de toucan est passée dans ce paquet de cordelettes et, retombant jusqu'à mi-cuisses, voile leurs parties sexuelles [1]. Hommes et femmes portent la chevelure en queue de cheval et, comme les Marahuas du Javari, placent autour de leur bouche, dans des trous percés à cet effet, de longues épines de mimosa. Les armes des Mesayas sont, avec l'arc, les flèches et la massue, un bâton court, fendu à une extrémité, et qui leur sert, comme une fronde, à lancer des pierres.

A l'exemple des anciens Umaüas, les Mesayas façonnent avec la séve laiteuse de l'Hevæa, qu'ils nomment *Cahechu*, des tasses à boire, des tubes, des carquois, des sandales et des seringues en forme de poires dont ils usent en quelques occasions. Comme nous allons retrouver chez les Indiens Muras l'emploi de ces derniers ustensiles et que nous donnerons à leur sujet des détails précis, nous nous bornons ici, en vertu de l'adage *Non bis in idem*, à en constater l'usage chez les Mesayas, mais sans indiquer leur manière de s'en servir.

Les Espagnols du Popayan et les Brésiliens de l'Amazone se sont trompés en

[1] Cette description est faite d'après un costume de Mesaya que nous nous étions procuré sur les lieux et que les vers ont détruit en partie.

attribuant à ces indigènes un *goût décidé* pour la chair humaine [1]. S'ils mordent à l'homme, et le fait est vrai, cette anthropophagie n'est pas chez eux l'effet d'une dépravation de goût, mais seulement le résultat d'une vengeance qui date de fort loin ; elle ne s'exerce d'ailleurs qu'à l'égard des Indiens Miranhas, auxquels ces descendants des Umaüas ont juré une haine immortelle. Voici comment les anciens du pays racontent la chose.



INDIEN MESAYA ET SON DIEU BUÉQUÉ.

Au temps où les bêtes parlaient, des Miranhas, errant le long du Japura, trouvèrent un Umaüa endormi sur le sable. Comme la faim les pressait un peu, ils tuèrent

[1] De graves reproches à cet égard atteignirent autrefois la nation des Umaüas et déterminèrent sa division en tribus à *têtes plates* et en *têtes au naturel*. L'adoption des têtes plates fut une manière de protester contre l'accusation d'anthropophagie.

l'individu et le mangèrent quoique maigre. La nation des Umaüas. instruite de ce fait par un oiseau du nom de *Surucua*, proche parent des grues du poëte Ibicus, déclara aux Miranhas une guerre sans trêve. A partir de ce jour, tout Miranha qui lui tomba entre les mains fut religieusement mangé par elle, et, par un raffinement de vengeance, elle se plut à l'engraisser. Bien des siècles ont dû passer sur cette détermination première des Mesayas, mais les fils, en héritant de la haine des pères, ont eu soin de ne rien changer au programme adopté par ceux-ci et dont nous allons donner la teneur.

Le Miranha tombé au pouvoir des Mesayas était ramené par eux dans leur village, où, sans le perdre de vue, ils le laissaient libre d'aller et de venir. En outre, ils lui donnaient une femme pour préparer ses aliments et partager sa couche. Ainsi traité, le prisonnier engraissait à vue d'œil. Après trois mois de cette vie, certain soir que la lune était dans son plein, le Miranha, escorté de quelques guerriers, allait dans la forêt ramasser le bois nécessaire à la cuisson de son individu. Cette lugubre corvée, il l'accomplissait avec une indifférence parfaite et même en fredonnant un air de sa nation, comme pour narguer l'ennemi. Chargé d'une provision de bois, il rentrait au village et l'allait déposer au centre de la place. Là, les guerriers qui l'avaient accompagné, marquaient sur son corps avec de l'ocre rouge les parties délicates dont ils comptaient se régaler le lendemain ; des danses s'organisaient, et le Miranha y prenait part avec une gaieté réelle ou feinte. Pendant que les hommes dansaient, les femmes préparaient les jarres, les terrines et les écuelles qui devaient servir au repas. Ces danses et ces préparatifs duraient jusqu'à minuit ; alors le prisonnier était reconduit dans sa hutte où, jusqu'au lendemain, il ne faisait qu'un somme.

Dès que le jour commençait à poindre, une voix l'appelait au dehors. Le Miranha s'éveillait et sortait ; mais à peine avait-il franchi le seuil de la hutte, que deux coups de massue l'atteignaient aux tempes et le renversaient. On lui coupait la tête, qu'un des guerriers plaçait au bout d'une perche et promenait autour du village ; le corps était traîné par les pieds jusqu'au ruisseau voisin ; de vieilles femmes, expertes en cuisine, l'ouvraient, le lavaient et le détaillaient en menus morceaux, jetaient le tout dans une chaudière, avec addition d'eau et de piment, et mettaient le feu aux bûchettes ramassées la veille par le défunt. Bientôt l'impur ragoût cuisait à gros bouillons. Lorsqu'il était à point, vieillards, guerriers, femmes, enfants s'asseyaient en rond, et l'un des cordons bleus, muni d'une cuillère, servait à chaque convive, dans une écuelle, son morceau d'Indien Miranha avec un peu de sauce. Les viscères et les intestins, préalablement lavés à grande eau, puis rôtis sur les braises, étaient mangés à ce repas et les os concassés pour en sucer la moelle. Aux termes du programme, rien ne devait rester du Miranha défunt, que sa tête embaumée et peinte, que le plus vaillant des Mesayas gardait chez lui en souvenir du terrible banquet.

Si quelque lecteur a pu s'étonner de voir nos Mesayas se régaler avidement de chair humaine, il le sera bien davantage en apprenant qu'au sortir de table, ces mêmes Mesayas, pris de nausées subites à l'idée du mets étrange qu'ils venaient d'absorber,

cherchaient à s'en débarrasser le plus tôt possible. Les tempéraments délicats y parvenaient sans trop de peine ; mais quelques natures robustes en étaient réduites, comme les Romains de la décadence, à se fourrer les doigts dans le gosier, pour divorcer avec le bol alimentaire. Ces nausées et ces maux de cœur, moralité de l'anthropophagie, prouvent que chez les honnêtes sauvages dont nous faisons la biographie, l'estomac n'était pas à la hauteur de la vengeance ; s'ils se décidaient à manger du Miranha, ce n'était point par appétit de chair humaine, comme on l'a prétendu, mais seulement par esprit de rancune et pour appliquer à une nation ennemie la loi du talion. Le dernier banquet de ce genre, chez les Mesayas, remonte à 1846.

Le système théogonique de ces Indiens admet un être supérieur, puissance créatrice et force motrice de l'univers, qu'à l'exemple des anciens Quechuas, ils craignent de nommer. La manifestation visible de ce Dieu est l'oiseau *Buéqué*, charmant sylvain à la chappe or et vert, au poitrail nacarat, qu'il m'est arrivé quelquefois de tuer et d'emplir de coton, sans me douter que je chargeais ma conscience d'un déicide [1]. D'après les Mesayas, deux sphères, l'une supérieure et transparente, l'autre inférieure et opaque, divisent l'espace. Dans la première habite la Divinité dont les trois attributs sont la puissance, l'intelligence et l'amour. Dans la seconde naissent et meurent les hommes rouges, qu'une récompense ou un châtiment attend au sortir de cette vie. Deux astres, *Veï* et *Yacé* (le soleil et la lune), éclairent tour à tour la sphère supérieure. Les étoiles, *Ceso*, sont d'humbles lampes qui prêtent leur clarté à la sphère inférieure, séjour des hommes.

La notion d'un déluge existe chez ces indigènes. En des temps reculés, les eaux ayant couvert la terre, les Mesayas de cette époque, dont la taille atteignait à la hauteur des plus grands arbres, échappèrent à l'inondation générale en se blottissant sous une *canahua* — pirogue — dont ils avaient tourné vers le sol la partie concave.

Avec ces grandes idées qui les apparentent aux beaux esprits de l'antiquité, les Mesayas sont d'une faiblesse étonnante en arithmétique et ne comptent que jusqu'à trois [2].

Leurs connaissances en toxicologie, longtemps redoutées des nations voisines, leur avaient valu la réputation d'insignes sorciers.

Certains poisons de ces Indiens transformaient en vingt-quatre heures un corps valide et sain en une chose amorphe et putréfiée ; d'autres poisons agissaient sur le sujet avec plus de lenteur. Son corps se courbait par degrés ; ses dents et ses ongles tombaient d'eux-mêmes, et la mort arrivait au bout de trois mois d'agonie.

Par bon nombre de leurs coutumes, ces descendants des Umaüas se rattachent aux vaillantes castes du Nord, à la veille de disparaître. Les exhortations des vieillards aux jeunes gens ; les grandes chasses au tapir, qui durent un mois entier et auxquelles la tribu prélude par des jeûnes ; l'usage religieux de fumer dans un calumet un tabac

[1] C'est le *Trogon Couroucou* ou *Couroucou splendens* des naturalistes. Nous l'avons trouvé dans les forêts, entre Pevas et Santa-Maria de los Yahuas, avec une autre variété de l'espèce à ventre couleur de saumon.

[2] Au delà par duplication.

UN BANQUET CHEZ LES MESAYAS.

qu'ils nomment *niopo*, et d'en pousser la fumée aux quatre vents du ciel pour honorer le Grand-Esprit et le rendre favorable à leurs entreprises, toutes ces coutumes semblent avoir été empruntées par les Mesayas aux Iroquois et aux Hurons. Leurs invasions armées sur le territoire des Miranhas sont décidées par les *payès* ou sorciers de la tribu sur la foi de certains présages. Ces charlatans, qui sont également médecins, jongleurs et charmeurs de serpents, tirent des inductions d'heur ou de malheur de la position des étoiles et de la forme des nuages au coucher du soleil. Si le dieu Buêqué, l'oiseau vert et rose, chante dans les bois au moment du départ des guerriers, l'expédition projetée contre les Miranhas est remise à l'année suivante. Si la troupe est en marche dans la forêt et que certain scarabée puant tombe d'un arbre sur un des guerriers, il se sépare à l'instant de ses compagnons, retourne chez lui et reste trois jours enfermé dans sa hutte.

Le salut matinal que s'adressent deux Mesayas consiste dans une confidence réciproque au sujet de leur dernier rêve. « Cette nuit j'ai rêvé de singe, dit l'un ; — Moi, de chauve-souris, répond l'autre. » Cette politesse échangée, nos individus se séparent, et chacun va de son côté.

Lorsqu'une jeune fille touche à l'âge de puberté, son père ou, à défaut de celui-ci, son frère aîné lui construit à l'écart une hutte de branchages, où elle attend, dans un isolement complet, l'heure de la révélation de son sexe. Cette heure venue, elle en avertit les siens par trois cris. Sa mère et ses proches parentes viennent alors la visiter et, après l'avoir félicitée sur son nouvel état, la frappent rudement avec des bâtons qu'elles ont apportés pour la circonstance. Cette correction symbolique a pour but d'aguerrir son corps contre la fatigue et son âme contre la douleur à venir. Le même usage, — on l'a vu, — est en vigueur chez les Indiens Ticunas, avec cette différence que la vierge nubile est fustigée par eux avec des gaules vertes, au lieu d'être rouée de coups de bâton, comme chez les Mesayas, ce qui ne laisse pas d'être une commutation de peine.

Les mœurs de ces Indiens sont pures, ainsi qu'il convient à des créatures primitives. Toutefois, cette pureté chez eux ne va pas jusqu'à se restreindre à la possession d'une seule femme, et le particulier qui jouit d'une certaine aisance, ou le guerrier que ses actions ont rendu célèbre, peut sans inconvénient devenir polygame.

Huit jours avant sa délivrance, la femme se retire dans une cabane isolée, où, le moment venu, des matrones vont l'assister. Huit jours après son accouchement, elle est reconduite par ses aides au logis conjugal, où les objets à son usage sont détruits comme impurs, et remplacés par des objets nouveaux.

Les Mesayas dissèquent leurs morts, en brûlent les chairs et ne conservent d'eux que leurs ossements, qu'ils peignent en rouge et en noir et placent dans des jarres qu'ils ferment hermétiquement. Ces jarres sont enfouies par eux dans un endroit de la forêt, et, hors les cas d'inhumation qui les appellent en ce lieu, ils s'en écartent avec soin, dans l'idée que l'âme du décédé, dépossédée du corps qu'elle habitait et en cherchant un autre, ne manquerait pas de s'introduire en eux, ce qui ferait double emploi d'âmes pour un seul corps et deviendrait gênant.

A cette monographie des Umaüas-Mesayas, nous rattacherons une courte notice sur les Miranhas, à qui, depuis des siècles, ils font une guerre acharnée. Si l'état d'abjection dans lequel ceux-ci sont tombés et leur division en castes partielles[1] ne leur permettent plus, comme autrefois, de rendre à l'ennemi œil pour œil, dent pour dent, selon l'antique loi en vigueur au désert, ils y suppléent en les haïssant de toutes leurs forces.

Établie dans l'intérieur du Japura à l'époque de la conquête portugaise, la nation Miranha, dont aucun *historiador* lusitanien n'a fait mention, fut une de celles que les Portugais et leurs descendants pourchassèrent plus volontiers que d'autres, à cause de l'étrange douceur de ses individus qui les rendait propres au métier d'esclaves. Rien de plus simple que le moyen dont on usait pour s'emparer d'eux. Quelques hommes résolus partaient de Cayçara, d'Ega ou de Coary dans une grande embarcation, n'emportant d'autres armes que des rouleaux de cordes de palmier. Ils traversaient l'Amazone, remontaient le Japura, dont les détours leur étaient familiers, s'introduisaient par une nuit obscure dans un affluent de cette rivière et, débarquant sans bruit, se dirigeaient sous bois vers une *maloca* ou village d'Indiens Miranhas. Là, chacun d'eux faisait choix d'une hutte, y mettait le feu et se postait devant son seuil. Réveillés par l'incendie, les Miranhas tentaient de fuir ; mais l'individu les happait au passage et, sans mot dire, leur attachait les mains derrière le dos. Cette razzia opérée, nos chasseurs d'hommes, poussant devant eux le troupeau captif, regagnaient leur embarcation. Il n'était pas rare de voir une douzaine de ces singuliers recruteurs ramener une trentaine de Miranhas.

Mais ces indigènes, brusquement arrachés à la vie libre du désert, ne s'accoutumaient qu'avec peine à leur nouvelle condition ; la nostalgie enlevait les vieillards, pendant qu'une fièvre lente ou un ténesme occasionné par l'usage de la farine du manioc et du poisson salé consumait la plupart des adultes ; seuls les enfants, avec l'insouciance et l'appétit propres à leur âge, s'accoutumaient au régime du pira-rocou et de l'esclavage, et perdaient bientôt le souvenir de leurs forêts natales.

Divisée en plusieurs tribus, comme nous l'avons dit, la nation Miranha est encore nombreuse malgré les persécutions dont elle a été l'objet pendant plus de deux siècles. Ses représentants actuels occupent, entre la rive droite du Japura et le lit de l'Amazone, un espace de quelque cinq cents lieues carrées, où, au dire des riverains du fleuve, ils sont si bien à court de moyens d'existence, qu'il leur arrive quelquefois, poussés par la faim, de manger leurs malades et leurs vieillards.

Pour se procurer des vivres, car la culture leur est antipathique, les Miranhas chassent aux oiseaux, aux serpents, aux insectes. De grands filets qu'ils fabriquent avec des folioles de palmier leur servent à barrer le lit d'un igarapé ou le goulet d'un

[1] Le territoire que la nation Miranha occupa longtemps en entier a été réparti entre les tribus de sa provenance. Au nom patronymique qu'elles ont conservé, ces tribus ont joint un qualificatif qui les fait reconnaître entre elles et par lequel les riverains les désignent communément. Il y a la tribu des *Miranhas-Erêtés* ou vrais Miranhas, celle des *Miranhas-Carapanas* ou Miranhas-Moustiques, les *Miranas-Pupuñas* ou Miranhas mangeurs de drupes du palmier Pupuña (*Latania*), les *Miranhas-Ségès*, ainsi nommés d'un affluent du Japura sur les bords duquel ils sont établis, etc., etc.

lac, de façon à retenir captif jusqu'au menu fretin. Ces maigres ressources sont les seules dont ils disposent. Depuis longtemps, leur territoire est dépeuplé de tapirs, de pécaris, de singes et de grands rongeurs, et le jaguar, assure-t-on, a cru devoir s'en bannir de lui-même, pour échapper aux poursuites d'un ennemi bien plus avide de sa chair que de sa fourrure. Quand les Miranhas n'ont rien à se mettre sous la dent, ce qui leur arrive cinq jours sur sept, ils s'attaquent aux arbres et en mangent l'écorce.

Si ces malheureuses tribus, bravant la faim constante qui les ronge, continuent d'habiter un pays appauvri, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, par vénération pour le sol où dorment leurs aïeux, mais bien parce que leur réputation d'anthropophagie, méritée ou non, les a rendues odieuses à tous leurs voisins qui les tiennent, pour ainsi dire, en charte privée. Le jour où les Miranhas tenteraient de sortir de chez eux pour aller se fixer ailleurs, celle des nations limitrophes sur le territoire de laquelle ils mettraient le pied, s'armerait aussitôt pour les forcer à rebrousser chemin.

Le type Miranha, dont nous donnons un spécimen, peut être étudié sur nature sans qu'il soit nécessaire de faire un voyage dans l'intérieur du Japura. On trouve à Cayçara, Ega, Nogueira et Coary, bon nombre d'individus de cette nation, provenant non plus de razzias, mais de transactions commerciales, car avec le temps il s'est opéré un progrès notable dans la façon des riverains de se procurer des serviteurs de race Miranhã; au lieu de les voler comme autrefois, ils les achètent. Est-ce à la sévérité des mesures prises à cet égard par le gouvernement brésilien, qu'on doit attribuer cette amélioration de procédés? Est-ce au démembrement de la nation Miranha et à la difficulté qu'éprouvent aujourd'hui les recruteurs à opérer sur des tribus disséminées, difficulté qui les oblige à entrer avec elles en accommodement? Nous ne savons; mais ce dont nous sommes très-sûr, c'est que les habitants des lieux précités, au lieu de pourchasser brutalement ces indigènes, se contentent de leur acheter leurs enfants. Un père Miranha ne refuse jamais de troquer son fils contre deux ou trois haches, ni une mère de céder sa fille pour six mètres de cotonnade, un collier de perles de verre et quelques bijoux de cuivre doré. De ces rapports commerciaux établis entre la civilisation et la barbarie, résulte cette quantité de petits Miranhas des deux sexes qu'on trouve dans les villes et les villages de l'Amazone, à partir d'Alvaraës-Cayçara jusqu'à la Barra do Rio Negro.

Deux jours que je passai chez les vieillards de San Mathias furent employés tout entiers à griffonner sur mon livre de notes. Le troisième jour, je me préparai au départ; mes hôtes avaient paru si émerveillés des signes calligraphiques à l'aide desquels je traduisais leurs renseignements, que, pour leur être agréable et leur laisser de mon passage un souvenir durable, j'écrivis en belle coulée le *Pater Noster* et l'*Ave Maria*, et leur remis cet échantillon de mon savoir-faire. Avant de me séparer de ces respectables métis, j'eus le plaisir de voir ma page d'écriture piquée par quatre épines de mimosa au chevet de leur moustiquaire.

En quittant San Mathias-Tapera, j'allais donner l'ordre à mon pilote Miranha de traverser la baie de l'Arênapo et de me remettre dans l'Amazone, lorsqu'il me peignit

sous des couleurs si gaies une excursion dans le *Coracé-Parana* (rivière du soleil), dont l'embouchure, disait-il, se trouvait sur notre chemin, à une assez courte distance, que, par attrait pour cette promenade autant que par intérêt pour le canal-artère qui emprunte ses eaux à l'Amazone et les lui restitue au moyen de huit trompes, je fis rallier le côté gauche de la baie, et trois heures après notre sortie de San Mathias, nous entrions avec le courant dans le Coracé-Parana.

Ce canal, large d'environ cent mètres et long de soixante-dix lieues, fuit à travers terres, décrivant du Nord-Est au Sud plein une vaste courbe. Après vingt-cinq lieues de parcours, il communique par un étroit goulet avec le lac d'Amana, change en cet endroit son nom de Coracé en celui de Copeya et continue sa marche vers l'Amazone, qu'il rejoint à quarante-cinq lieues de là. Chemin faisant, il déverse dans la baie de l'Arênapo par trois canaux d'écoulement appelés *Tuyuyuco*, *Macupuri* et *Capihuara*, une partie des eaux qu'il en a reçues, puis, à partir de l'endroit où la baie de l'Arênapo s'unit à l'Amazone, il continue de communiquer avec le grand fleuve par cinq canaux du nom de *Huanana*, *Copeya*, *Yucara*, *Trucari* et *Pira-Arara*. Ce sont ces canaux situés en aval de la baie, et ceux que déjà nous avons relevés en amont, que les géographes européens, induits en erreur par La Condamine, ont considérés jusqu'à ce jour comme autant de bouches de la rivière Japura.

A partir du lac Amana, où le canal Coracé change de nom sans changer de figure, et devient canal Copeya, commence, dans l'intérieur des terres, cette série d'igarapés, de canaux et de lacs, rattachés, soudés, vissés les uns aux autres et dont les deux derniers relient, dans le Nord-Est, le Japura au Rio Negro. La description que nous pourrions faire de ce réseau fluvial n'en donnerait au lecteur qu'une idée incomplète, et nous le renvoyons aux diverses parties du plan chorographique intercalé dans notre texte.

Mais ce que nos cartes n'ont pu reproduire, c'est l'aspect mélancolique de la contrée sillonnée en tous sens par ces eaux noires [1]. Une étrange tristesse semble mêlée à l'air qu'on respire sur leurs rivages. Il est vrai que les souvenirs historiques qui s'y rattachent ne sont pas de nature à leur prêter une gaieté bien vive ; tout parle à chaque pas de missions et de villages disparus, de nations éteintes ou dispersées, sur le territoire desquelles, aujourd'hui, vaguent plutôt qu'elles ne sont campées, des tribus dépossédées elles-mêmes de leur sol primitif. Ces grandes nappes noires, quand nous les vîmes pour la première fois, nous parurent porter le deuil des castes indigènes.

Sur leurs bords, vivaient jadis les *Chumanas*, qui tatouaient leurs lèvres et décoraient leurs joues d'une double volute, blason hiéroglyphique de la tribu. Ces Indiens étaient alliés aux *Tumbiras*, qui se noircissaient le visage et dont la lèvre inférieure supportait une rondelle en bois de cécropia. Dans le voisinage de ces deux nations vivaient les *Periatis*, les *Marayas*, les *Araruas*, renommés pour les tissus de plumes qu'ils fabriquaient, et les *Yamas*, qui brisaient les os de leurs morts pour en sucer la

[1] Voir sur nos cartes partielles du système des canaux et des lacs du Japura les indications que nous donnons à cet égard.

TYPES D'INDIENS MIRANHAS.

moelle, dans la croyance que l'âme du défunt y étant cachée, ils la faisaient revivre en eux.

A ces nations éteintes ou refoulées par la conquête portugaise, succéda la nation des *Muras*, dont l'audace, l'humeur féroce et les goûts de pillage furent longtemps redoutés de leurs voisins barbares et civilisés.

Les Muras habitaient, au commencement du dix-septième siècle, sur la rive droite de l'Amazone, le bord des lacs et des igarapés situés entre les rivières Teffé et Madeira, — environ cent quinze lieues de pays; — longtemps inconnus, on les vit tout à coup apparaître et jouer sur le Haut-Amazone le rôle des boucaniers dans la mer des Antilles, ou des Uscoques sur l'Adriatique; pas une embarcation portugaise ne remontait le fleuve, que ces forbans ne l'assaillissent au passage. A diverses reprises, les gouverneurs du Para et les capitaines généraux du Rio Negro envoyèrent pour les combattre des troupes réglées, avec lesquelles les Muras se mesuraient sans crainte et que plus d'une fois ils tinrent en échec. Les croisades apostoliques des Carmes et des Jésuites portugais, les essais de civilisation tentés par les gouverneurs du Para, les persécutions des riverains de l'Amazone et la petite vérole eurent enfin raison de la nation des Muras. Déjà fort amoindrie vers la fin du dix-huitième siècle, elle ne tarda pas à se disperser; quelques familles continuèrent d'habiter le bord des lacs et des affluents de la rive droite de l'Amazone, d'autres traversèrent le fleuve et vinrent s'établir autour des lacs d'Amana et de Cudajaz, où nous retrouvons aujourd'hui quelques-uns de leurs descendants.

Une morne apathie, une mélancolie farouche ont remplacé chez ces Indiens l'humeur guerroyante et féroce qui caractérisa leurs aïeux. De toutes les castes de Peaux-Rouges civilisées ou abruties par le régime des conquérants, aucune ne nous a paru pousser plus loin que celle des Muras le dégoût et la fatigue des Peaux-Blanches. La solitude des grands lacs n'a rien d'assez profond pour eux, et la vue seule d'un visage pâle suffit à les mettre en fuite. Mais, dans l'empressement du Mura à éviter tout contact avec l'homme blanc, on sent plus de haine que de crainte réelle. S'il pouvait fuir, ce serait à la façon du Parthe, en décochant sa flèche à l'ennemi.

Comme les Quechuas des plateaux Andéens, les Muras jouent d'une flûte à cinq trous et ont créé une langue musicale à l'aide de laquelle ils conversent entre eux. Deux de ces Indiens, séparés par la largeur d'un canal ou d'un igarapé, échangent des réflexions sur la pluie et le beau temps, se racontent leurs affaires personnelles ou se font part de la rencontre qu'ils ont faite, sur quelque lac voisin, d'un intrus civilisé, pêcheur de pira-rocou ou de lamantins. Comme chez les Quechuas, le ton majeur est banni de leurs mélodies. L'homme naturel n'eut jamais que des notes tristes pour exprimer la joie et le bonheur.

Des anciens usages que le temps et le contact de la race blanche ont abolis chez les Muras, le plus célèbre était l'admission des jeunes gens dans le corps des guerriers. Cet enrôlement, décrété par la nation, était solennisé par des chasses qui duraient huit jours et se terminaient par une flagellation et une orgie générales.

Chaque adulte apparié à un compagnon de son choix, un *Adelfopeiton*, comme disaient les Grecs, l'étrillait d'importance avec une poignée de verges et était étrillé par lui. Cette flagellation, qui durait quelques heures, n'était que le début de la cérémonie.

Pendant que les hommes se fouettaient de la sorte, les jeunes femmes préparaient un vin de circonstance avec les drupes du palmier Assahy. De leur côté, les vieilles femmes, à qui ce soin incombait, torréfiaient et broyaient les cotylédons du *Parica*, dont la poudre odorante était employée par les Muras en guise de tabac. A l'aide d'un appareil à priser du genre de celui que nous avons trouvé chez les Antis et leurs voisins de la plaine du Sacrement, les acteurs de la fête s'emplissaient mutuellement les

TYPE D'INDIEN MURA.

narines de la poudre en question, tout en vidant force cruchons de vin d'Assahy. Quand leurs fosses nasales étaient bourrées jusqu'à l'orifice et leurs estomacs pleins comme des outres, les Muras passaient à un autre exercice.

La troupe se divisait par escouades de douze hommes. Chaque escouade s'établissait dans une hutte séparée, et les individus s'asseyaient en rond sur le sol. Alors les vieilles femmes apportaient, avec une chaudière pleine d'infusion de Parica, certain ustensile en figure de poire, auquel était adaptée une canule de roseau. Cette poire, fabriquée avec la séve de l'*Hevæa*, durcie à la fumée et dont les Umaüas passent à tort ou à raison pour les malencontreux inventeurs, était remplie par les vieilles femmes d'infusion de Parica et présentée à chaque assistant qui, s'en servant comme d'une seringue, en

pressurait les flancs jusqu'à parfait épuisement du liquide qu'elle contenait. La poire banale, tour à tour remplie et vidée, ne cessait de faire le tour du cercle que lorsque l'abdomen des individus, tendu comme un tambour, menaçait de se rompre.

Cette solennité farouche, appelée *Parané*, ne manquait pas de faire des victimes. Par suite de la quantité de Parica qu'ils avaient reniflée, du vin qu'ils avaient bu et

FOURRÉES DE CACAO SYLVESTRE.

de l'infusion qu'ils avaient absorbée, quelques Muras, trop ballonnés, éclataient comme des obus au milieu de la fête. Ceux qui parvenaient à se dégonfler dansaient et folâtraient encore pendant vingt-quatre heures, puis chacun d'eux regagnait sa demeure et tout rentrait dans l'ordre accoutumé.

Une cérémonie à peu près semblable avait lieu chaque année chez les Umaüas à

l'occasion de leur grand jeûne expiatoire. A l'emploi du Parica comme poudre sternutatoire et comme laxatif, ils substituaient — nous l'avons dit déjà — celui de l'Acacia-Niopo, dont les Mesayas, derniers représentants de la nation Umaüa, se servent encore aujourd'hui.

Un beau matin, en déjeunant des dernières poignées de farine de manioc qui nous fussent restées, je constatai avec stupeur que dix-sept jours s'étaient écoulés depuis notre sortie d'Ega. De ces dix-sept jours, six avaient été employés à remonter la baie de l'Arênapo jusqu'au Japura et à la descendre jusqu'à San Mathias-Tapera; deux jours s'étaient passés en causeries avec les vieux métis et leur serviteur Mesaya; les neuf jours restants avaient été dépensés en allées et venues, en marches et en contre-marches dans les igarapés, les canaux et les lacs qui couvrent le pays entre le Japura et le Rio Negro et relient l'une à l'autre ces deux rivières. Ce voyage épisodique, coupé par des haltes et des distractions variées, depuis la pêche à l'hameçon jusqu'à la recherche du cacao sylvestre dont les filaments glaireux nous procuraient une limonade excellente; ce voyage, s'il avait flatté mes instincts de vagabondage, avait épuisé mes provisions de route qu'il devenait urgent de renouveler. En conséquence, je donnai l'ordre à mon pilote Miranha de rentrer dans l'Amazone par un bras quelconque du canal Copeya et de gagner Ega dans le plus bref délai.

Le lendemain soir seulement, nous atteignîmes l'entrée extérieure du goulet du lac de Teffé. Deux heures après, nous débarquions devant sa bourgade. Je la trouvai plus morne et plus silencieuse qu'au jour de mon départ. Les portes et les volets de la plupart de ses maisons étaient hermétiquement clos, et aucun filet de lumière ne brillait à travers leurs joints. Un passant que j'arrêtai me donna l'explication de cette tristesse et de ce silence. On touchait à l'époque annuelle de la décroissance des rivières, et, les tortues ne pouvant tarder à déposer leurs œufs sur les plages restées à sec, bon nombre des habitants d'Ega étaient partis à l'avance, pour ne pas manquer le moment précis de la ponte des chéloniens [1]. Les uns étaient allés planter leur tente sur les plages du Jurua; d'autres, traversant l'Amazone, s'étaient dirigés vers la baie de l'Arênapo et les canaux d'eau blanche qui s'y dégorgent.

J'employai la soirée à m'approvisionner de farine grenue et de poisson salé. Six poules maigres, mais vivantes, me furent données en cadeau par un major de police dont je regrette de ne pas avoir retenu le nom. Si par hasard ces lignes tombaient sous les yeux de l'honorable fonctionnaire, qu'elles soient pour lui comme un tribut que ma reconnaissance paye en public à sa volaille.

Nous partîmes avant le jour. Quand le soleil parut, nous étions déjà en dehors de la passe du lac d'Ega-Teffé, et nous longions la rive droite de l'Amazone. Rien d'intéressant ne s'offrit à nous durant cette journée qui me sembla très-longue. A force de bâiller, je réussis à me distraire un peu. Le soir venu, nous cherchâmes des yeux un

[1] On a pu voir dans notre monographie des Conibos de la plaine du Sacrement, que les indigènes épient ce moment avec d'autant plus de vigilance, qu'il est pour eux une occasion de s'approvisionner de tortues, après que ces animaux ont déposé leurs œufs dans le sable.

endroit commode pour bivouaquer; mais une inextricable végétation recouvrait les plages du fleuve, et nous entrâmes dans le lac Juteca, dont l'eau noire nous promettait, à défaut d'autre chose, un repos exempt de moustiques.

Sa vaste nappe, où les étoiles tremblaient confusément, offrait, à cette heure, un coup d'œil magique. La lune, près de se lever, teignait déjà tout un côté du ciel d'un reflet verdâtre sur lequel se profilait, moelleuse et veloutée, la muraille circulaire de la forêt. Ce frais paysage, ensemble de tons neutres et de demi-teintes, émergeant des ténèbres comme une création qui s'éveille à la vie, avait je ne sais quoi d'immatériel, de fantastique et de charmant.

Une crue de la petite rivière qui se dégorge dans le lac Juteca avait élevé son niveau et recouvert ses berges. Dans l'impossibilité d'atterrir sur un point quelconque, nous amarrâmes la montaria aux branches d'un arbre submergé, et, roulés sur nous-mêmes comme des hérissons, nous attendîmes, dans cette posture incommode, que Morphée effeuillât sur nous ses pavots. Mes gens, habitués à dormir dans toutes les poses, ne

FAMILLES D'EGA A LA RECHERCHE DES ŒUFS DE TORTUE.

tardèrent pas à fermer les yeux. Au bout d'un instant, tous ronflaient en chœur. J'essayai vainement de les imiter. Une émotion dont je n'étais pas maître éloignait de moi le sommeil. Cette émotion était causée par le bruit singulier que j'entendais autour de notre embarcation depuis qu'elle était immobile. En outre, certains objets bruns que je voyais pointer au-dessus de l'eau et dont je ne pouvais apprécier nettement la forme ni définir la nature, m'intriguaient plus qu'il n'eût fallu.

La lune, qui parut bientôt et traça sur le lac un sillon de lumière, me permit de reconnaître dans ces objets bruns et mouvants des caïmans en train de prendre le frais. Le besoin de sommeil que je pouvais avoir s'évanouit à l'instant même. Non-seulement je ne quittai plus les monstres des yeux, mais, dans la crainte qu'il ne prît envie à l'un d'eux d'enjamber le bordage de l'embarcation élevé sur l'eau de huit à dix pouces, je m'armai d'une rame et je dégaînai mon couteau de chasse. La rame était comme une proie que je comptais introduire dans le gosier de l'animal au moment où il ouvrirait ses mâchoires; puis, tandis qu'il essayerait de l'avaler ou de la rejeter,

ce qui m'importait peu, un coup de couteau dans les yeux devait l'aveugler et le mettre en fuite.

Mais ces préparatifs belliqueux furent en pure perte. Les caïmans du lac Juteca, soit qu'ils eussent soupé copieusement, soit qu'ils fussent séduits par l'étrangeté du paysage et la beauté de cette nuit sereine, se contentèrent de nager autour de notre embarcation, de geindre amoureusement à la lune et d'empester l'air de cette chaude odeur de musc propre à leur espèce.

Vers les quatre heures, la lune disparut, et les sauriens se rapprochèrent du rivage. Délivré de l'appréhension que m'avait causée leur fâcheux voisinage, je tombai dans un engourdissement qui, s'il n'était pas le sommeil, en avait du moins l'apparence. Quand je rouvris les yeux, le paysage féerique de la nuit avait changé d'aspect ; un brouillard épais rampait sur le lac, cachait jusqu'à mi-tronc les arbres de ses rives et ne laissait voir que leurs cimes détachées en vigueur sur le ciel blanchissant de l'aube. Les deux admirables décors que m'offrit tour à tour le lac Juteca compensèrent jusqu'à certain point l'affreuse nuit que je passai dans son enceinte. Le même jour, à midi, nous atteignions l'entré du lac de Coary.

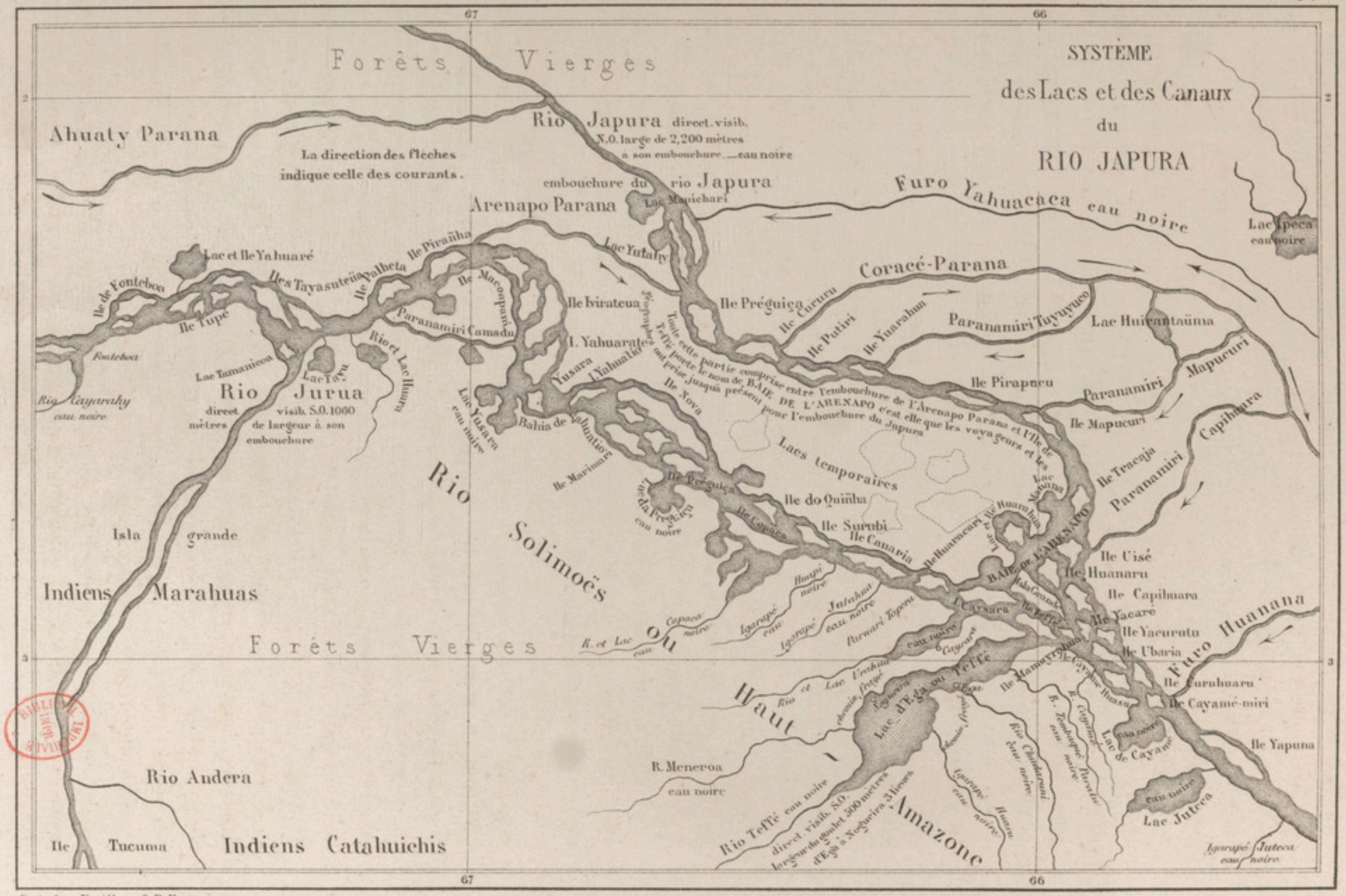
Ce lac, de figure ellipsoïde, a six lieues de longueur sur deux lieues de largeur. Trois petites rivières nées dans l'ombre des bois et venant du Sud, du Sud-Ouest et de l'Ouest, le *Coary*, l'*Urucu* et l'*Uraüa*, concourent à sa formation. Deux furos ou canaux, l'*Isidorio* et le *Baüa*, le font communiquer dans l'Est avec le lac Mamia et la rivière des Purus ; de ce même côté, le ruisseau *Pera* lui tribute ses eaux, et dans le Nord, un canal appelé *Coracé-miri* — le petit soleil — le rattache à l'Amazone.

L'entrée du Coary est assez rapprochée du lit du fleuve, avantage ou désavantage qui distingue ce lac des lacs voisins, lesquels ne communiquent avec l'Amazone qu'au moyen de canaux d'une étendue souvent considérable.

Le premier détail qu'on relève en entrant dans le Coary, est un petit hameau composé de six maisonnettes à toits de chaume placées sur le sommet d'une éminence. L'endroit a nom *Tahua-miri*. Au pied de l'éminence, douze autres maisonnettes de moindres dimensions sont groupées dans un pittoresque désordre ; seulement celles-ci, au lieu d'être édifiées en terre ferme comme les premières, sont construites sur des *jangadas* ou radeaux, singularité qui mérite d'être expliquée.

Au temps des grandes crues de l'Amazone, l'eau du fleuve, après avoir couvert ses plages, se précipite dans le lac, monte jusqu'à la colline qui sert de piédouche au hameau de Tahua-miri et la recouvre entièrement. Surpris par l'inondation, les habitants courraient risque d'être noyés dans leur domicile, si les maisons flottantes ne venaient alors à leur secours. A l'aide de ces arches-radeaux, ils s'éloignent du hameau submergé, vont jeter l'ancre dans une anse voisine et attendent que les eaux se soient retirées pour reprendre possession de leur ancien logis.

A l'heure où nous passions devant le hameau de Tahua-miri, les eaux étaient basses et l'éminence qu'il couronne nous apparaissait en entier, toute veinée d'argile bleue et d'ocre rouge. La solitude et le silence régnaient dans la localité. Les seuls


SYSTÈME
des Lacs et des Canaux
du
RIO JAPURA
Forêts Vierges
Ahuaty Parana
La direction des flèches indique celle des courants.
Rio Japura direct. visib. N.O. large de 2,200 mètres à son embouchure, — eau noire
embouchure du rio Japura
Arenapo Parana
Furo Yahuacaca eau noire
Lac Ipeca eau noire
Coracé-Parana
Lac et Ile Yahuaré
Ile de Fonteboa
Iles Tayasuteüa
Ile Palheta
Ile Pirañha
Ile Macoapani
Ile Tupé
Paranamiri Camadu
Ile Ivirateua
I. Yahuarate
Yusara
I. Yahuatio
Ile Nova
Ile Préguiça
Ile Cururu
Ile Putiri
Ile Yuarahua
Paranamiri Tuyuyuco
Lac Huirantaüma
Ile Pirapucu
Paranamiri
Mapucuri
Ile Mapucuri
Capihuara
Ile Tracaja
Paranamiri
Fonteboa
Rio Cayarahy eau noire
Lac Tamanicoa
Lac Tayu
Rio Jurua
direct. visib. S.O. 1060 mètres de largeur à son embouchure
Rio et Lac Huara
Lac Yusara eau noire
Bahia de Yahuatio
Ile Marimari
Lac Preguiça
Lac da Preguiça eau noire
Lacs temporaires
Ile do Quiñha
Ile Surubi
Ile Canaria
Ile Copaca
Ile Huaracari
Lac Huarahua
Lac Manana
BAIE DE L'ARENAPO
Ile Uisé
Ile Huanaru
Ile Capihuara
Ile Yacaré
Ile Yacurutu
Ile Ubaria
Ile Curuhuaru
Ile Cayamé-miri
Ile Yapuna
Furo Huanana
Isla grande
Indiens Marahuas
Rio Solimoës ou Haut Amazone
Forêts Vierges
R. et Lac Copaca eau noire
Igarapé eau noire
Huapi noire
Jutahua eau noire
Parnari Topera
I. Caysara
Ile Teffé
Ile Mamayrahua
Lac d'Ega ou Teffé
Rio et Lac Urahua
Rio Teffé eau noire direct. visib. S.O. largeur du goulet 500 mètres d'Ega à Nogueira 3 lieues
R. Meneroa eau noire
Rio Andera
Ile Tucuma
Indiens Catahuichis
Lac de Cayamé
Lac Juteca
Igarapé Juteca eau noire
Paris, Imp. Fraillery, 3, R. Fontanes

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

EFFET DE LUNE SUR LE LAC JUTECA (EAU NOIRE).

êtres vivants que nous aperçûmes étaient des pigeons blancs perchés sur le chaume d'une toiture et lustrant leurs plumes au soleil.

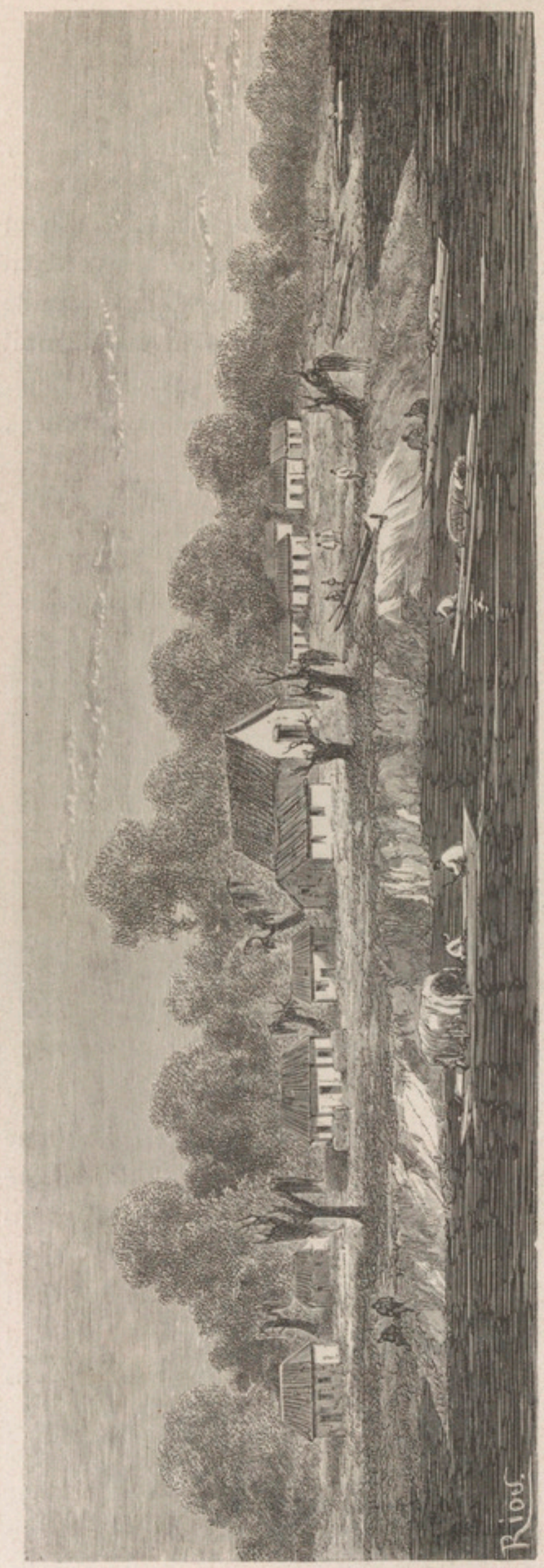
Ce hameau amphibie, situé sur la rive gauche du lac, si nous remontons vers sa source, n'est qu'un avant-poste sans importance. La capitale ou chef-lieu, ce que les Chartes brésiliennes appellent *A Villa do Coary*, se trouve à quatre lieues de là et sur la même rive.

Nous y arrivâmes vers les six heures. On y célébrait le mariage d'un soldat et d'une femme Tapuyas. Les autorités civile, militaire et ecclésiastique de l'endroit s'étaient mêlées à la population indigène pour donner plus de pompe et de solennité à cette union locale. La cachassa (tafia) qui coulait à flots depuis le matin avait empourpré les physionomies et monté les guitares au-dessus du diapason normal. Une invitation de prendre part à l'allégresse générale me fut immédiatement adressée ;

VUE DU HAMEAU DE TAHUA-MIRI SUR LE LAC DE COARY.

je la refusai net sous un prétexte de migraine ; alors on me conduisit dans une chambre attenante à la salle de bal, et on m'y laissa seul jusqu'au lendemain. Comme la fête dura toute la nuit, que les vociférations de l'assistance, le son des tambourins et des guitares et surtout les effroyables coups de poing appliqués à temps égaux contre la cloison qui me séparait des convives ne me permirent pas de fermer l'œil un seul instant, je pensai naturellement que le choix de l'appartement qu'on m'avait donné était une façon Tapuya et quelque peu sauvage de me punir de mon refus d'assister à la noce.

Le jour venu, je quittai mon hamac, et les yeux bouffis par l'insomnie, j'allai visiter la cité de Coary que la veille je n'avais fait qu'entrevoir. Je fus frappé de sa laideur et presque ému de sa tristesse. Qu'on se représente, au bord d'une vaste nappe d'un noir d'encre, immobile et comme figée, une pelouse d'herbe rase et jaunie ; sur cette



VUE DE LA VILLE DE COARY SUR LE LAC DE CE NOM (EAU NOIRE).

pelouse, onze maisons à toitures de palmes, séparées par un espace de cent cinquante mètres, et, un peu en arrière des maisons, une église pareille à la plus pauvre grange, avec ses murs de pisé entr'ouverts et son chaume tombé par places. Çà et là, comme accessoires au tableau, des calebassiers et des orangers plantés au dix-septième siècle par les Carmes portugais qui avaient fondé une Mission du nom d'Arvellos[1] à cet endroit du Coary ; les calebassiers, chauves, tordus et crevassés par l'âge ; les orangers portant, au lieu de feuilles et de fruits, de longues flammèches d'une mousse blanche appelée *salvagina*, qui leur donnaient l'air de vieillards perclus, caparaçonnés de flanelle ; qu'on joigne à cet ensemble, pour l'animer un peu, cinq ou six vaches maigres errant de porte en porte et semblant demander à l'homme une pâture que la pelouse ne pouvait leur offrir, et l'on aura la représentation exacte de la capitale du Coary.

Si la physionomie de ce fantôme de cité est apathique et morne, en revanche, celle du lac est des plus animées, surtout quand le vent souffle de la partie du Sud, ce qui a lieu pendant les mois de septembre et

[1] Cette Mission exista d'abord dans le canal *Cuchiüara* ou *San Thomé* qui porte les eaux de l'Amazone à la rivière des Purus. Lors de sa descente du fleuve, La Condamine la vit encore en cet endroit. Plus tard, elle fut transférée sur la rive droite du Coary et prit le nom d'Arvellos, qu'on avait donné à celui-ci en l'élevant au rang de ville capitale. Les premiers néophytes de cette Mission appartenaient aux nations *Sorimao, Puru-Puru, Passé, Yuma, Uayupi* et *Catahuichi*.

SYSTÈME
des Lacs et des Canaux
du
RIO JAPURA

La direction des flèches indique celle des courants.

La plupart des lacs et des canaux compris entre la rivière Japura et le lac Cudajaz sont bordés sur leurs deux rives de forêts de Cacao sauvage.

65 64

Lac et rio Tayasu eau noire

Lac Pucasu eau noire

Indiens Muras

Lac Amana eau noire

Furo Amana eau noire

Furo Copeya

Forêts Vierges.

Indiens Muras

Furo Amana

Furo do Tambaque eau noire

Furo Copeya

Rio Solimoës ou Haut-Amazone

Ile Catua

I. Carapanatuba

Ile Cuanaru

Lac Ipichuna eau noire

Rio et Lac Catua eau noire

I. Cuanaru

Ile Puiria

Copeya and

Lac du Cuanaru eau noire

Forêts Vierges.

Ile Surubi

Ile Apoara

Lac et Rio Apoara eau noire

Uaranai

Uaranai

Barrera do Camichi

Paranamiri

Camara miri

Furo Yucara

Ile Ituenua

Rio Uraüa eau noire

Lac do Coary eau noire

Barrera do Coary

Urucu-Parana eau noire

Rio Coary eau Noire

Yakua-miri

Igarapé Pera eau noire

Igarapé Isidorio communique avec le lac Mamia

Furo Baïa communique avec le rio des Purus

65 64

d'octobre. De grosses vagues déferlent contre les berges, les détrempent, en enlèvent des pans et arrosent le seuil des maisons d'une pluie d'écume. La vaste nappe labourée par le vent ne tarde pas à se troubler ; l'ocre et l'argile du fond remontent à la surface et donnent aux eaux noires une nuance gris de fer mélangée de verdâtre, qu'on ne saurait comparer qu'à la pâleur d'un nègre mort.

Durant sept ou huit mois de l'année, le lac de Coary offre aux embarcations un fond de cinq à six brasses ; mais aux approches de l'été son niveau baisse de jour en jour, et, à l'époque de la canicule, ce lac n'est plus qu'un étroit canal sans communication avec l'Amazone. Sa vase, restée à découvert, occasionne alors des fièvres tierces que les habitants de l'endroit conjurent en fuyant vers leurs *sitios*. Ces sitios sont de petites plantations de manioc ou de café, situées dans l'intérieur des forêts ; chacune d'elles est pourvue d'un ajoupa ou d'une bicoque couverte en palmes.

Je ne passai que quarante-huit heures à Coary ; mais ce laps de temps suffit et au delà pour influer sur mon humeur, et de gaie qu'elle était la tourner au lugubre. La visite que me fit le curé, l'épaule de mouton dont il me gratifia et l'aimable billet que cet ecclésiastique joignit à son morceau de viande ne purent dissiper la mélancolie qui s'était emparée de moi. Ce ne fut qu'après avoir quitté cette ville morte et revu les plages de l'Amazone, que je rentrai par degrés dans mon état normal.

Le lac Mamia, dans lequel, en passant, nous poussâmes une reconnaissance, est une belle nappe noire de cinq à six lieues de circuit, alimentée par une rivière venue de l'intérieur. Il communique avec le Coary par ce canal Isidorio dont nous avons parlé. Quelques familles d'Indiens Muras vivaient sur ses bords, fort ignorantes, à ce qu'il me parut, des projets d'avenir qu'avait formés à leur égard et sans les consulter le curé de Coary. Ce digne prêtre avait obtenu du commandant de la Barra do Rio Negro l'autorisation de fonder, à l'intention des Muras, une mission sur la rive du Mamia. Sa mission édifiée, il se proposait, nous avait-il dit, de faire planter par les néophytes dix mille caféiers, qui dans un temps donné devaient lui rapporter d'assez beaux bénéfices. Comme l'homme de Dieu nous avait demandé le secret, nous ne pûmes, quelque envie que nous en eussions, instruire les Muras, par l'organe de notre pilote, de l'avenir riant que leur préparait leur futur missionnaire.

Le disque du soleil touchait le bord de l'horizon, quand nous atteignîmes l'entrée du furo Camara, une des bouches du Purus. En remarquant que le courant de ce canal était celui du fleuve et remontait du Nord au Sud vers la rivière des Purus, au lieu de descendre du Sud au Nord vers l'Amazone, je soupçonnai La Condamine d'avoir commis une bévue hydrographique, que, depuis un siècle, nos cartographes reproduisaient sans s'en douter. Les approches du soir m'interdisant toutes recherches à cet égard, je dus remettre au lendemain la vérification d'un fait qui me semblait au moins bizarre. Nous soupâmes et nous dormîmes dans le voisinage de la prétendue bouche du Purus, sur une plage humide et molle où l'empreinte de nos individus resta moulée en creux.

L'aurore me trouva debout, le corps un peu refroidi mais l'esprit dispos. Sans

m'arrêter à l'air bourru de mes rameurs et aux réflexions aigres-douces de mon pilote, qui prétendait qu'avec ma manière de voyager on risquait fort de n'arriver jamais, je fis rallier le canal Camara dans lequel nous nous engageâmes. Après trois heures de descente, nous traversâmes un lac d'eau noire appelé *Castanha*, qui me parut avoir deux lieues de circuit; sa rive était bordée de grands roseaux, d'alismacées et de ces *Pontederia crassipes* dont le pétiole gonflé d'air rappelle la vessie natatoire d'un poisson. Rapidement poussés par le courant de l'Amazone, nous dépassions, une heure après, un second lac d'eau noire appelé *Lago da Salsa*. Au lieu des fourrés de salsepareille que ce nom portugais semblait nous promettre, nous ne trouvâmes, au bord du lac, qu'une hutte d'Indiens Muras abandonnée par ses propriétaires; des débris de poteries et des plumes de vautour harpie jonchaient le sol.

A trois heures après midi, nous relevions, mais cette fois à notre gauche et sans le traverser du Nord au Sud, comme nous avions fait de ses voisins, un lac du nom de *Huayapua*. Son eau était noire comme celle des lacs Castanha et da Salsa, et la végétation de sa rive, sauf quelques massifs d'ambaubeiras qui dépassaient les têtes des roseaux, était identique à la leur. Au dire du pilote, deux lieues seulement nous séparaient de la rivière des Purus à laquelle aboutissait le canal Camara.

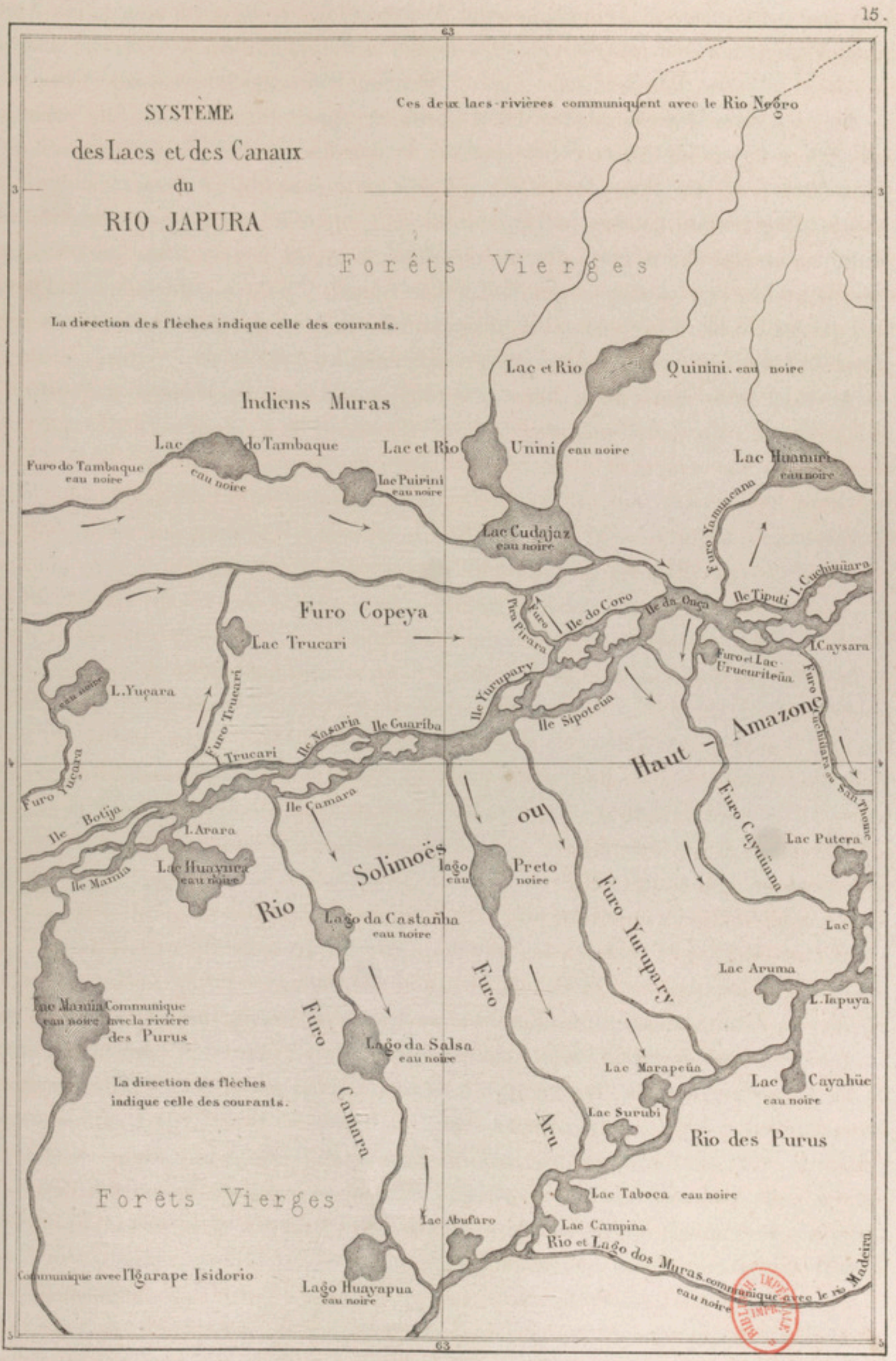
Nous débouchâmes enfin sur la grande rivière. Mes gens, croyant toucher au terme de leurs maux, la saluèrent d'une exclamation joyeuse. Déjà ils ramaient vigoureusement pour atteindre le milieu de son lit dont le courant rapide devait les remettre bientôt dans l'Amazone, lorsque d'un geste je contins leur ardeur. J'avais résolu de relever, l'une après l'autre, les bouches-canaux de la rivière des Purus, et, mis en goût de découvertes par mon exploration du canal Camara, je n'eus garde de passer outre. Je fis donc rallier la rive gauche du Purus, que nous longeâmes pendant une heure; puis, en voyant le soleil près de disparaître, je donnai l'ordre d'atterrir et de tout préparer pour notre bivac.

Le lendemain je continuai ma descente de la rivière. La veille, au sortir du canal Camara, j'avais relevé à ma gauche un lac d'eau noire du nom d'*Abufaro*, puis, un peu plus loin, à ma droite et en face d'une île d'une lieue de circuit, appelée *Isla dos Muras*, l'embouchure d'un affluent auquel avaient succédé deux lacs d'eau noire.

Cette rivière des Purus, dont je suivais le cours tout en examinant la physionomie de ses rives, me parut la digne sœur de l'Ucayali. Ses nombreux circuits, ses eaux un peu troubles et dont le ton jaunâtre rappelait celles de notre Apu-Paro, ses longues plages de sable que les approches de l'été découvraient déjà, tout, jusqu'à la végétation de ses bords, composée de palmiers nipas, de ficus, d'ingas, de tahuaris et de plusieurs variétés de cécropias, me remettait en mémoire ma traversée de la plaine du Sacrement et mes relations amicales avec ses indigènes.

Ces pensées rétrospectives, auxquelles je me laissais aller complaisamment, furent interrompues par une observation de mon pilote. Nous approchions du furo Aru, un des canaux-trompes au moyen desquels, d'après La Condamine et ses continuateurs, la rivière des Purus se dégorge dans l'Amazone. Cinq minutes après, nous étions par son

SYSTÈME
des Lacs et des Canaux
du
RIO JAPURA



travers. A ma grande surprise, je vis le courant de ce canal venir à notre rencontre, au lieu de filer devant nous. — Et de deux, pensai-je. — Ce second dégorgeoir du Purus était, comme le Camara, un bras de l'Amazone.

Impatient de continuer une enquête dont les résultats étaient si satisfaisants, j'ordonnai à mes hommes de remonter le canal Aru, qui devait nous ramener dans le lit du fleuve. Jusque-là l'obéissance de ces honnêtes Tapuyas avait été à peu près passive, et, sauf une grimace qu'ils ne parvenaient pas toujours à dissimuler, lorsque, pour passer d'un point à un autre, je les obligeais de substituer un système de lignes courbes à la ligne droite, je n'avais jamais eu à me plaindre de leur service ; mais, en recevant l'ordre de refouler le courant de l'Aru, la patience parut leur échapper. Le pilote jeta sa pagaie à ses pieds, les rameurs se croisèrent les bras, et l'embarcation, livrée à elle-même, suivit en tournoyant le fil de la rivière. J'avoue qu'à ce moment

SOUVENIR DU CANAL ARU.

la colère me jeta hors des gonds. Je sautai sur la pagaie abandonnée, que je pris à deux mains, et, dans l'attitude d'Hercule se disposant à assommer Cacus, je fis mine de la briser sur la tête de mon pilote. L'homme jeta un cri, se renversa en arrière, joignit les mains et me pria de l'épargner. Non-seulement j'accueillis sa prière, mais je lui tendis sa pagaie, qu'il reprit et plongea immédiatement dans l'eau. Les rameurs étaient restés stupéfaits devant ce jeu de scène. J'achevai de les terrifier en leur déclarant qu'à mon arrivée à la Barra do Rio Negro, je me plaindrais à l'autorité de leur mutinerie et les ferais enrôler sur-le-champ dans l'honorable corps des *Lapins ferrés* ou soldats de police.

Un enrôlement de ce genre est, avec la petite vérole, ce que redoute le plus un Indien Tapuya. Je vis mes hommes pâlir sous leur masque de bistre, échanger entre eux un regard significatif, puis prendre les rames et s'en servir avec un enthousiasme furieux.

Nous rentrâmes aussitôt dans le canal Aru, et, malgré l'obstacle d'un courant assez fort que nous avions à vaincre, l'embarcation, bien menée, fila rapidement.

La végétation des bords de l'Aru était presque semblable à celle de son voisin le Camara. Des gynériums, des plantains d'eau, des alismacées et force labiées microphylles du genre *Stachytarpheta*. Tout cela croissait moitié dans l'eau, moitié dans un sol vaseux, que les derniers débordements de l'Amazone avaient recouvert de limon et de menus branchages. Grâce aux efforts combinés de mes gens, que la peur d'un enrôlement militaire rendait insensibles à la fatigue, nous allâmes dormir, à la fin de cette journée, dans le voisinage du lac *Preto*. Le lendemain nous traversions, du Sud au Nord, ce lac, dont le nom portugais dit la couleur de l'eau, et à six heures du soir nous rentrions dans le lit de l'Amazone. En vingt-trois heures mes hommes avaient fait onze lieues à contre-courant, tour de force prodigieux dont ils ont dû conserver la mémoire.

Nous remontâmes d'aval en amont et descendîmes d'amont en aval, comme nous l'avions fait pour les canaux Camara et Aru, les trois furos qui leur succèdent et sont appelés Jurupary, Cayuüana et Cuchiüara ou San Thomé [1]. C'est à l'entrée de ce dernier canal, du côté du fleuve, que les Carmes portugais avaient fondé autrefois, comme nous l'avons dit, une première Mission, qu'ils abandonnèrent pour aller l'édifier sur la rive droite du Coary.

Cette exploration des cinq bras que l'Amazone plonge dans le Purus nous prit neuf jours et des mieux employés du voyage. Durant ce temps, nous ne rencontrâmes d'autres humains qu'un Indien Mura et sa femme, établis au bord du lac *Surubi*, sur la rivière des Purus. Ces individus, qui se disaient chrétiens, bien qu'ils me parussent d'humeur aussi farouche que leurs sauvages congénères des lacs du Japura, consentirent d'assez mauvaise grâce à nous céder du poisson frais et des bananes, en échange de quelques feuilles de tabac.

Le neuvième jour de ce voyage en zigzag, assis et déjeunant sur une jolie plage de sable fin, à l'endroit où le Purus s'unit à l'Amazone, je dressais en idée la liste des savants et des voyageurs qui ont disserté tour à tour sur l'affluent du fleuve dont je venais d'explorer les prétendues bouches. Aucun d'eux, malgré ses recherches et les données qu'il prétendait avoir acquises sur l'hydrographie du Purus, n'avait pu préciser d'une façon satisfaisante le lieu de sa naissance et tracer son cours véritable ; mais tous, c'est une justice à leur rendre, étaient tombés d'accord sur les avantages sans nombre que le Brésil et le Pérou devaient retirer d'une communication rapide et directe que leur offrait la rivière en question.

A la liste de ces savants, aujourd'hui défunts, venait s'ajouter, pour la clore, le nom du voyageur français et semi-officiel qui, en l'an de grâce 1861, donnait pour ancêtres aux Mayorunas imberbes de l'Ucayali des Espagnols barbus du temps de Pizarre. Celui-là aussi avait disserté longuement sur le cours du Purus, et sa dissertation était d'autant plus méritoire que, placé à vingt lieues environ des sources de cette

[1] Ces trois furos à crue vive durant la saison des pluies et la croissance des eaux du fleuve, s'amoindrissent, se dessèchent et sont obstrués par une végétation temporaire à l'époque des basses eaux.

PSEUDO-BOUCHES DE LA RIVIÈRE DES PURUS. — VUE DES CANAUX CAMARA ET ARU.

EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE DES PURUS.

rivière et à plus de trois cents lieues de son embouchure, il avait dû, pour la voir de haut et de loin, emprunter le secours d'un aérostat ou le dos d'un condor de la grande espèce.

Comme sa théorie à vol d'oiseau ou de ballon, malgré le côté pittoresque qu'elle peut avoir et le bruit de cymbales et de grosse caisse que des sociétés savantes ont fait autour d'elle, n'a éclairci aucun des doutes relatifs au Purus, nous allons, pour l'édification de nos lecteurs, remonter le cours de cette rivière, comme nous avons remonté celui du Jurua, nous aidant pour ce faire des renseignements que des Brésiliens coupeurs de smilax, pêcheurs de lamantins, chasseurs d'abeilles, fabricants d'huile d'andiroba, de copahu, de câbles de piassaba, qui l'avaient remontée eux-mêmes, voulurent bien nous donner autrefois par égard pour la science dont nous étions chez eux l'humble représentant [1].

Large de douze cent quarante mètres à son embouchure, la rivière Purus ou des Purus [2] ne mesure déjà plus que neuf cent seize mètres à l'endroit où le canal Camara lui porte les eaux de l'Amazone. A mesure qu'on avance dans l'intérieur, son lit tantôt se resserre et tantôt s'élargit, et ses sinuosités se multiplient. Sur certains points ces sinuosités sont telles, qu'après vingt-quatre heures de navigation on se retrouve à peu de distance par terre de l'endroit d'où l'on était parti. Ainsi, sur l'Ucayali, le fleuve sinueux par excellence, des circuits qu'une embarcation met trois jours à faire, aboutissent pour un piéton à trois heures de marche du point de départ.

Le premier tributaire du Purus — nous remontons son cours au lieu de le descendre — est le lac-rivière dos Muras situé en face d'une île de ce nom. Cette île, au dire des Brésiliens, est la seule qu'on trouve sur le Purus, et l'affluent qu'il reçoit par la gauche le fait communiquer avec le Madeira [3]. Du lit de l'Amazone à l'entrée de cet affluent dont l'eau est noire et le courant presque insensible, les Brésiliens ont mis dix-huit jours de voyage. Dans le trajet, les seuls Peaux-Rouges qu'ils aient rencon-

[1] Jusqu'en 1864, comme déjà nous l'avons dit à propos de la rivière Jurua, ces renseignements étaient les seuls qu'on possédât sur la matière. C'est d'après eux que notre carte n° 17 des affluents inexplorés de l'Amazone avait été dressée. De 1864 à 1866, deux explorations de la rivière des Purus par un Anglais, M. Chandless, ayant modifié les théories en cours et fait justice des erreurs qui s'y trouvaient mêlées, nous avons cru devoir joindre à notre première carte n° 17, une seconde carte n° 17 *bis*, qui la rectifie. Ces deux cartes résument, pour ainsi dire, l'état de la science à deux époques. En outre, et pour que la rectification fût complète, nous avons opposé dans notre texte aux renseignements fournis autrefois par les explorateurs brésiliens, ceux que donne aujourd'hui le voyageur Chandless.

[2] Ainsi nommée de la nation des Purus-Purus, dont le territoire, au dix-septième siècle, s'étendait de son embouchure à cinquante lieues dans l'intérieur. Cette nation est représentée aujourd'hui par quelques familles disséminées entre le lac-rivière dos Muras ou le Parana-mirim do Jary et la rivière Parana-pichuna.

[3] Au lieu d'une seule île que les Brésiliens donnaient au Purus, M. Chandless en a compté sept, dont quatre moyennes et trois plus petites. Il est vrai que pour une rivière d'humeur fantasque, que ses détours multiples font la digne sœur de notre Ucayali, on ne saurait se montrer rigoureux en fait d'îles. Il a suffi au Purus comme à l'Ucayali de reporter son cours d'un demi-degré à l'Est ou à l'Ouest pour rattacher ses anciennes îles à la terre ferme et en créer de nouvelles.

Quant aux communications qu'ont avec le Madeira les affluents de gauche du Purus, — nous remontons son cours — toutes sont niées par le voyageur Chandless. Suivant lui, une seule rivière, l'Itusi (Ituxy), affluent du Purus que nous relèverons plus loin, communique réellement avec le Madeira, près de celui de ses rapides appelé le *Salto de Theotonio*.

trés sont des Indiens de la nation Mura, établis au bord des lacs d'eau noire qui profilent à cet endroit le lit du Purus. A ces Muras ont succédé quelques familles d'Indiens Purus-Purus.

Un second tributaire du nom de *Parana-pichuna* (rivière noire), situé, d'après l'estime des mêmes Brésiliens, à vingt-neuf jours de voyage du rio dos Muras, vient de l'Est mêler ses eaux à celles du Purus et le fait communiquer avec le Madeira.

C'est entre ces deux rivières, au dire des explorateurs brésiliens, que commencent les cachoeiras ou rapides du Purus, qui se poursuivent sur une étendue de cinq à six lieues. Ces rapides sont occasionnés par des roches tantôt cachées et tantôt apparentes, qui barrent le lit du Purus, opposent un obstacle au courant et, selon leur gisement, divisent la masse des eaux en plusieurs bras torrentueux ou en deux nappes latérales [1].

Au delà de ces rapides, à vingt-trois jours de voyage du Parana-pichuna, la rivière des Purus reçoit par la droite un affluent d'eau noire appelé Tapahua, large d'environ trois cents mètres à son embouchure. Les Brésiliens ont appris par des Indiens Catahuichis, dont le territoire s'étend dans le Nord-Ouest à travers les sources des lacs Coary et Teffé, jusqu'au Jurua, que cette rivière Tapahua naît dans les forêts à peu de distance du Jurua. En temps de sécheresse, un jour de marche suffit pour passer de la source du Tapahua au lit du Jurua ; en temps de crue, ces deux rivières mêlent momentanément leurs eaux de couleurs distinctes.

A cinq jours du Tapahua, un affluent d'eau blanche, appelé Cunihua, dont la largeur paraît égaler celle du Purus, s'unit à celui-ci par la droite. Fixons en passant notre attention sur ce tributaire, le plus considérable, au dire des Brésiliens, de ceux que reçoit le Purus et le seul dont la source soit ignorée, bien que les Indiens Catukinos, sur le territoire desquels sont entrés les Brésiliens, leur aient appris que le cours du Cunihua était parallèle à celui du Jurua et qu'il remontait comme lui vers les possessions espagnoles [2].

Vingt-cinq jours de voyage séparent l'embouchure du Cunihua de celle du Mucuin, cours d'eau noire large de quatre-vingt-dix mètres, que le Purus reçoit par la gauche et qui, disent les Brésiliens, le fait communiquer avec le Madeira.

A vingt-trois jours du Mucuin, les Brésiliens relèvent deux rivières d'eau blanche sans importance, le Mamuria-huasu — Grand-Mamuria — et le Mamuria-mirim — Petit-Mamuria — qui entrent dans le Purus par sa rive droite. Onze jours de navigation à contre-courant séparent ces deux affluents [3].

A quatre jours de voyage du Mamuria-mirim, la rivière Itusi (Ituxy), large de deux

[1] M. Chandless a constaté une absence totale de cachoeiras ou rapides sur toute l'étendue du Purus.

[2] Le Cunihua n'est pas, comme le prétendent les Brésiliens, un tributaire du Purus, mais bien du Tapahua dans lequel il se jette à cinq jours de voyage en amont du confluent de celui-ci avec le Purus. En outre, le Tapahua est une rivière d'eau blanche et non pas d'eau noire, comme le prétendent les Brésiliens.

[3] Sur la carte-itinéraire de M. Chandless, le petit Mamuria ou Mamuria-mirim est situé à vingt-cinq lieues en aval du grand Mamuria ou Mamuria-huasu, tandis que les Brésiliens le placent en amont.

cents mètres à son confluent, vient de l'Est porter son tribut d'eau noire au Purus et le fait communiquer avec le Madeira [1].

De l'embouchure de l'Itusi à celle du Sapatini, rivière que le Purus reçoit par la gauche, les Brésiliens ont mis vingt-cinq jours de voyage [2]. Déjà à partir du confluent de l'Itusi, les roches, disent-ils, qui depuis longtemps avaient disparu du lit du Purus, ont recommencé à s'y montrer et ont déterminé de nouveaux rapides. En amont du Sapatini, ces roches dressées en talus le long des rives du Purus, le bordent désormais d'une double muraille [3].

A la jonction du Sapatini et du Purus, les explorateurs ont fait rencontre d'Indiens Sehuacus et ont échangé avec ces naturels des harpons et des hameçons contre des produits de leur industrie. Le territoire de cette tribu, qui compte environ deux cents hommes, confine dans le Nord avec celui des Indiens Catukinos et dans le Sud avec celui des Canamaris [4].

L'embouchure du Sapatini dépassée, les Brésiliens ont pu pendant trente-deux jours encore remonter le cours du Purus, puis son lit s'est considérablement rétréci, les roches s'y sont montrées en plus grand nombre et il a cessé d'être navigable [5]. Après l'avoir vu disparaître dans le Sud-Sud-Ouest, les Brésiliens sont entrés dans un affluent qu'à cet endroit il reçoit par la droite. Cet affluent porte le nom de Pahuini. Sa largeur est d'à peu près soixante mètres ; son eau, blanche et vaseuse, et son courant rapide [6]. Les Brésiliens ont remonté ce tributaire du Purus, qu'ils disent être le dernier, ayant chaque soir le soleil couchant devant eux [7]. Après cinq jours d'une navigation lente et pénible et comme leurs embarcations s'endommageaient au contact des roches, ils se sont décidés à rebrousser chemin. En rentrant dans le Purus, ils ont appris par les Sehuacus que les sources du Pahuini, voisines de la *Sierra espagnole* (sic), étaient habitées par les Indiens Canamaris qui confinent dans le Nord avec les Pucapacuris, et dans le Sud avec les Tuyneris et les Huatchipayris des vallées de Paucartampu.

Cette exploration partielle du Purus a pris aux Brésiliens cent quatre-vingt-quinze

[1] L'Itusi, dont les Brésiliens font une rivière d'eau noire et qu'ils placent à quatre jours de voyage du Mamuria-mirim, en aval de son embouchure, est situé en amont, et son eau est blanche. C'est, d'après M. Chandless, le seul des affluents du Purus qui communique réellement avec le Madeira.

[2] Sur la carte-itinéraire de M. Chandless, douze lieues seulement séparent l'embouchure de l'Itusi de celle du Sapatini, qu'il nomme *Sepatynim*.

[3] Le voyageur anglais ne fait mention ni de ces rochers, ni de ces murailles.

[4] Dans le mémoire explicatif qui accompagne sa carte du Purus, M. Chandless parle de la tribu des Jamamadis, qui succède dans le Sud à celle des Hyperinas, et ne dit rien des Sehuacus.

[5] M. Chandless a pu le remonter encore sur une étendue de plus de cinq degrés.

[6] Le voyageur anglais fait du Pahuini, qu'il nomme *Pauynim*, une rivière d'eau noire, large à son embouchure de 180 yards ou 540 pieds. Ajoutons en passant que l'orthographe des noms indigènes nous paraît être quelque peu altérée par l'honorable voyageur. En général, l'Anglais a l'oreille peu euphonique, et quand il ignore la langue d'un pays, il entend volontiers *aôh* lorsqu'on lui dit *ou*. De là, sur la carte de M. Chandless des noms écrits à sa manière et dont les désinences nous paraissent jurer fort avec les radicales de l'idiome tupi.

[7] De l'embouchure du Pahuini à l'endroit où la rivière des Purus se bifurque, M. Chandless a relevé sur ses deux rives trente-deux affluents grands et petits.

jours de voyage, laps de temps qui pourrait sembler fabuleux, si déjà nous n'avions dit, à propos d'une excursion de ce genre dans l'intérieur du Jurua, de quelle façon musarde et nonchalante ils remontent le cours de l'Amazone et de ses affluents. Ces cent quatre-vingt-quinze jours, en adoptant la moyenne de trois lieues par journée, donnent le chiffre de cinq cent quatre-vingt-cinq lieues. Mais si nous en retranchons deux tiers pour les courbes de la rivière, et celles du Purus sont aussi nombreuses que variées, nous n'aurons plus qu'un chiffre de cent quatre-vingt-quinze lieues, soit près de dix degrés, pour la distance parcourue.

De cette étude hydrographique de la rivière des Purus, commencée par la promenade que nous avons faite à travers ses canaux et terminée par l'exploration d'une partie de son cours par les Brésiliens, de cette étude, disons-nous, ressortaient en 1864 deux découvertes importantes. La première, c'est que la susdite rivière n'avait et n'a encore qu'une seule embouchure au lieu de plusieurs bouches que les voyageurs lui avaient données. La seconde, c'est que le système de ces Messieurs, qui faisait du Purus et de la Madre de Dios ou Amaru-Mayo des vallées de Paucartampu une seule et même rivière de sa source à son confluent, était erroné, et comme tel devait être signalé à l'attention des professeurs de géographie ayant charge d'élèves. Restait un dernier mode de rattacher le Pérou au Brésil par une voie directe et de continuer, en le modifiant, le système depuis longtemps accrédité : c'était, puisque la rivière des Purus, au dire des explorateurs brésiliens, changeait sa direction première et cessait d'être navigable à l'endroit qu'ils avaient atteint, de voir dans la rivière Cunihua, affluent du Purus venu du Sud-Ouest, et d'une largeur égale à la sienne, le tronc de la Madre de Dios ou Amaru-Mayo. C'est dans cette hypothèse, la seule que la science pût raisonnablement admettre, que notre première carte n° 17 avait été dressée.

Aujourd'hui cette théorie appartient aux erreurs jugées. Deux explorations successives de la rivière des Purus par le voyageur Chandless ont démontré : 1° que le Cunihua-Tapahua, que, d'après la version des Brésiliens, on pouvait croire le véritable tronc du Purus, n'était qu'un de ses affluents; 2° que le Purus et la Madre de Dios n'étaient pas, comme on l'avait cru si longtemps, une seule et même rivière, mais bien deux rivières distinctes, la première, tributaire de l'Amazone, la seconde, affluent du Beni ; 3° que la direction de leur cours était diamétralement opposée, et que leurs sources, distantes de près d'un degré, étaient séparées par le chaînon de Piñipiñi, rameau oriental de la Sierra de Tono y Avisca. C'est d'après ces nouvelles données, basées non plus sur des souvenirs infidèles ou des amplifications volontaires, comme celles fournies par les Brésiliens, mais sur des observations astronomiques et des calculs exacts, que notre seconde carte n° 17 *bis* a été dressée.

Quant aux communications qui peuvent exister entre les trois rivières Purus, Jurua et Ucayali, communications dont parle le voyageur Chandless dans le Mémoire explicatif qui accompagne sa carte itinéraire du Purus [1], un coup d'œil jeté sur notre carte

[1] Voir la page 18 de ce Mémoire, publié dans le *Journal de la Société de Géographie de Londres* — année 1866 — où il est question d'Indiens Maneteneris qui de la rive gauche du Purus sont passés dans

17 *bis* permettra de juger du lieu et de la latitude où peuvent s'effectuer ces communications, réelles par le fait, mais que le voyageur anglais n'a pas précisées.

Maintenant, rentrons dans l'Amazone dont cette digression nous a tenu si longtemps éloigné, et continuons de suivre sa rive droite, basse, sablonneuse et bordée sur une longueur de dix lieues de roseaux et de cécropias.

A cinq lieues de l'embouchure du Purus, nous relevons tour à tour, en passant, les bouches de trois canaux qui rattachent cette rivière à l'Amazone. Les deux premiers, appelés Periquito et Paratari, sont fort étroits et portent les eaux du Purus à l'Amazone ;

FEYTURIA SUR LE LAC CUDAJAZ.

le troisième canal, qui a nom Cunabaca et dont le lit est plus large du triple que celui de ses deux voisins, porte au contraire les eaux de l'Amazone à la rivière des Purus.

A ces canaux succèdent les deux lacs-rivières de Manacari et de Manacapuru. Le premier est situé sur la rive droite de l'Amazone, le second sur sa rive gauche; tous deux sont pourvus de canaux-trompes qui font communiquer leurs eaux noires avec l'eau jaunâtre du fleuve.

Près du goulet de Manacapuru, sur un renflement de la berge, s'élèvent cinq

l'Ucayali, où ils ont visité notre ancien ami, le P. Antonio Rossi de la Mission de Tierra-Blanca, aujourd'hui établi à Sarayacu.

maisonnettes blanches dont les volets sont clos à l'heure où nous passons. C'est tout ce qui reste de l'ancien village de *Pesquero*, dont le nom portugais indique la destination. Au dix-huitième siècle, un détachement de soldats Tapuyas était adjoint à la population du lieu pour l'aider dans la pèche et la salaison du poisson destiné à l'alimentation des troupes cantonnées dans l'intérieur du Rio Negro. Que de milliers de lamantins et de pira-rocou ont péri dans ces *Feyturias*! A ceux qui ne comprendraient pas ce mot portugais, d'une élasticité comparable à celle du caoutchouc local, nous dirons qu'il exprime à la fois la capture, l'éventrement, la salaison et la transformation du poisson vivant en stockfisch.

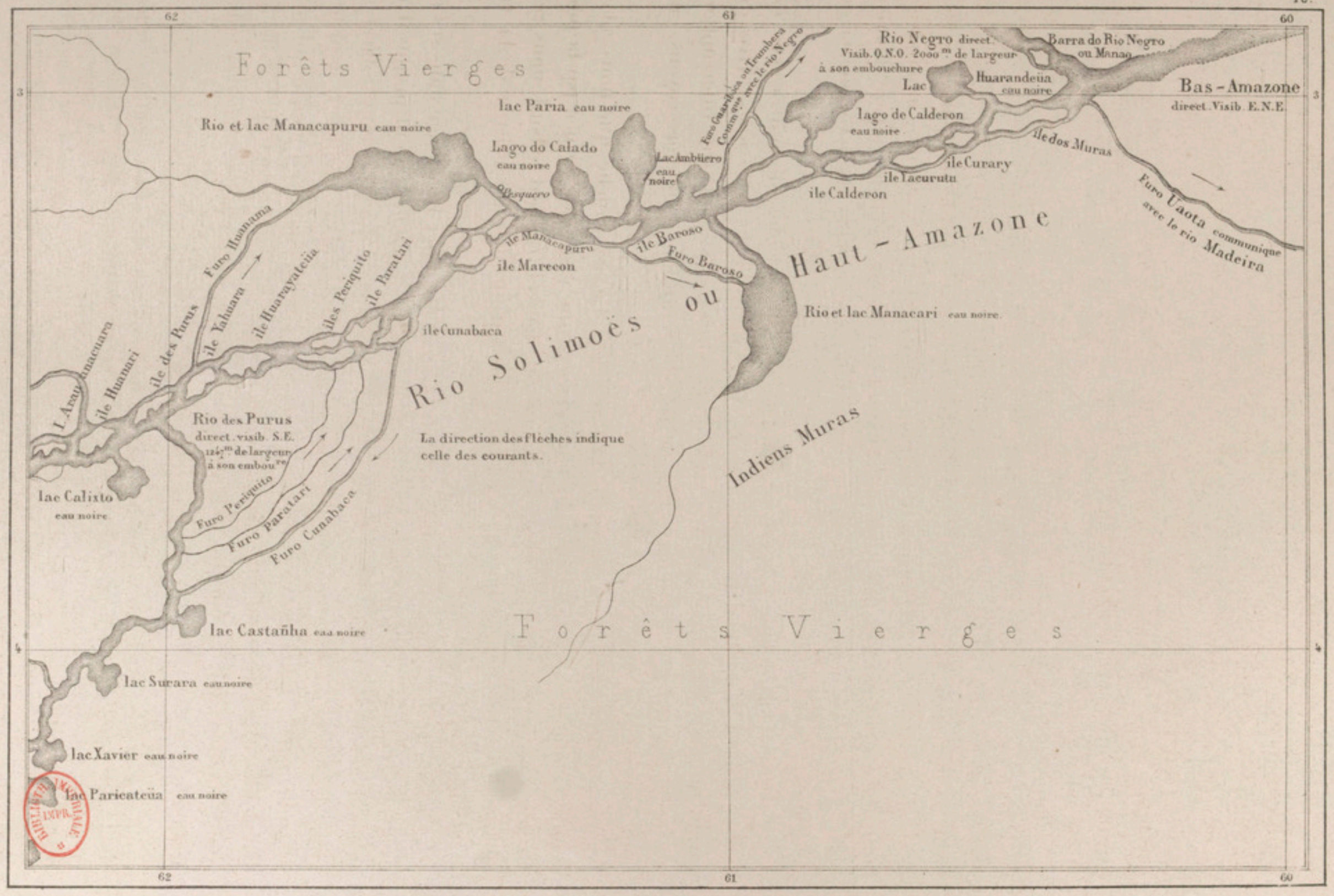
Une île de six lieues de tour, appelée Manacapuru, barrait autrefois tout ce côté de l'Amazone. Ses forêts d'essences diverses abritaient contre les vents du Sud et du Sud-Ouest, les plus froids de ceux qui soufflent dans ces contrées [1], le village-poissonnerie de Pesquero. Une déviation des courants du fleuve a fait le malheur de cette île; ses contours, battus en brèche par le flot, ont été si bien élimés, effrités, amoindris, que la géante à l'énorme carrure n'est plus aujourd'hui qu'un méchant trapèze d'ocre et de sable à peu près dénudé et dont une extrémité plonge dans l'eau comme la guibre d'un navire à demi submergé.

A partir de ce point, l'Amazone, dont la largeur considérablement accrue depuis notre sortie d'Ega atteint presque à deux lieues, l'Amazone n'a sur sa rive droite, durant un assez long trajet, qu'une série d'îles qui se succèdent sans interruption, et, sur sa rive gauche, que quelques lacs de grandeur variable dont nous voyons, en passant, s'ouvrir et se fermer les bouches noires.

Nous sommes arrivés au confluent du Rio Negro. La rive gauche, que nous côtoyions depuis un moment, s'interrompt pour faire place à une vaste baie formée par la jonction du fleuve et de son affluent. Nous traversons cette baie et, ralliant le bord, nous remontons pendant trois heures dans le Nord-Nord-Ouest pour atteindre la barre de la rivière et la ville qui l'avoisine.

La lenteur avec laquelle nous avançons permet d'étudier le paysage dans ses moindres détails. Deux talus d'ocre rouge qui se développent parallèlement jusque dans les profondeurs de la perspective, forment les doubles rives du Rio Negro, large à cet endroit de près d'une lieue. Sur ces talus se dressent les plans des forêts dont le vert, assombri par le reflet des eaux noires, passe dans l'éloignement au bleu d'indigo et se fixe à l'horizon dans une teinte neutre d'un velouté exquis. Un ciel de cobalt, que ne voile aucune vapeur, que ne traverse aucun nuage, étend sur le décor sa splendide coupole.

[1] Ces vents de la Cordillère règnent ordinairement de juin à juillet et se font sentir dans la plaine du Sacrement et jusque sur le Haut-Amazone. Leur action est très-variable; quelquefois ils tempèrent simplement la chaleur du jour et donnent aux matinées et aux soirées un peu de fraîcheur. D'autres fois ils déterminent un abaissement de température assez prononcé pour obliger les indigènes à allumer de grands feux pour se réchauffer. En certaines années exceptionnelles, où la neige tombe abondamment dans la Sierra, le refroidissement subit des affluents qui y ont leur source tue ou engourdit beaucoup de petits poissons qu'on voit flotter le ventre en l'air et dont les Indiens font leur nourriture.


Forêts Vierges
Rio et lac Manacapuru eau noire
lac Paria eau noire
Lago do Calado eau noire
Lac Ambüero eau noire
Rio Negro direct. Visib. O.N.O. 2000 m de largeur à son embouchure
Barra do Rio Negro ou Manao
Lac Huarandeüa eau noire
Bas-Amazone direct. Visib. E.N.E.
lago de Calderon eau noire
ile dos Muras
ile Curary
ile Tacurutu
ile Calderon
Furo Uaota communique avec le rio Madeira
Furo Guarihica ou Trumbera Comm.que avec le rio Negro
ile Baroso
Furo Baroso
ile Manacapuru
ile Marecon
Haut-Amazone
Rio et lac Manacari eau noire
Rio Solimoës ou
ile Cunabaca
Furo Huanama
ile Yahuara
ile Huarayateüa
iles Periquito
ile Paratari
ile des Purus
ile Huanari
I. Arau anacuara
Rio des Purus direct. visib. S.E. 124 m de largeur à son embou.re
La direction des flèches indique celle des courants.
Indiens Muras
lac Calixto eau noire
Furo Periquito
Furo Paratari
Furo Cunabaca
lac Castañha eau noire
Forêts Vierges
lac Surara eau noire
lac Xavier eau noire
lac Paricateüa eau noire
62
61
60
3
4

Rien de plus bizarre et en même temps de plus magnifique que ce vaste panorama peint avec quatre couleurs distinctes et superposées, qui se joignent sans se confondre et se font valoir l'une l'autre; reproduites par l'artiste sur une toile, ces zones de bleu cru, de noir d'encre, de rouge étrusque et de vert sombre, formeraient une gamme de tons fausse, criarde, épouvantable à l'œil ; mais la nature, qui se rit des tentatives de l'artiste et des combinaisons de l'art, n'a eu qu'à rapprocher ces couleurs disparates et à prononcer sur elles son magnifique *Fiat lux*, pour que la lumière et l'air les enveloppassent d'un double fluide, et qu'une harmonie souveraine résultât de leur désaccord apparent.

La découverte de l'embouchure du Rio Negro remonte à 1637. Elle est attribuée à un capitaine Pedro da Costa Favella, qui accompagnait Teixeira dans son expédition à Quito. L'ancien nom de cette rivière était *Quiari*. Dans le voisinage de ses sources,

RUINES DE LA FORTERESSE DE LA BARRE DU RIO NEGRO.

les indigènes l'appellent encore *Uénèya*. Trente ans après la découverte qu'en avait faite Favella, les Portugais, qui remontaient son cours pour la première fois, lui donnèrent le nom de Rio Negro, ou Rivière-Noire, à cause de la teinte obscure de ses eaux, teinte qu'ils crurent provenir des *sources de bitume* que ces eaux rencontraient dans leur trajet du Nord au Sud.

En 1669, une forteresse en pisé fut construite près de sa barre pour défendre les villages et les populations de l'intérieur [1] contre les pirateries des Indiens Muras, ces

[1] Cinq ans après la première exploration du Rio Negro, dix-neuf bourgades étaient fondées sur ses deux rives. Ces bourgades, qui prirent plus tard le titre de villes, échangèrent contre un nom portugais le nom qu'elles tenaient des populations indigènes. Ainsi l'ancienne *Aracari* devint Carvoeiro, *Cumaru* eut nom Poiares, Barcellos succéda à *Mariüa*, Moreira à *Cabuquena*, Thomar à *Bararoa*, Lama Longa à *Dari ;* ainsi des autres jusqu'à San José de Marabitanas, village fortifié qui, du côté de la Nouvelle-Grenade, séparait les possessions du Portugal de celles de l'Espagne.

De ces dix-neuf villes, il reste à peine aujourd'hui trois villages. Quant aux vingt-deux castes indigènes primitivement établies sur le Rio Negro et qui servirent à les peupler, ces castes sont représentées de nos jours par les descendants des tribus *Barré* et *Passé*, à demi chrétiens, à demi abrutis, répandus sur les rives de l'Iça. Une seule tribu originaire du Rio Negro est restée fidèle à la barbarie de ses pères ; c'est

Uscoques de l'Amazone, dont nous avons parlé en temps et lieu. Le général d'État Antonio de Albuquerque Coelho fut le promoteur de cette mesure à la fois belliqueuse et conservatrice ; Francisco da Motta Falcao, l'ingénieur chargé des travaux de la forteresse, et Angelico da Barros, son premier commandant. Si ces noms historiques n'éveillent aucun souvenir dans l'esprit du lecteur, ce n'est pas notre faute.

Pendant un demi-siècle, cette forteresse et sa garnison animèrent seules la solitude de la barre du Rio Negro. En 1720, un village y fut édifié par ordre de l'autorité supérieure. Quelques Portugais, mêlés à des Indiens Manaos, Cahiarahis, Coërunas et Yumas, formèrent sa population. De ce village, revu, embelli, augmenté, Xavier de Mendonça Furtado, dix-neuvième gouverneur du Para, fit, en 1758, la ville de Moura, peuplée de six mille habitants, s'il faut en croire les statisticiens de cette époque.

Tout semblait présager à la nouvelle ville un avenir prospère, lorsqu'une petite

SÉPULTURES D'INDIENS MANAOS.

vérole des plus malignes s'abattit sur elle, et des quatre tribus indigènes dont se composait sa population, en retrancha trois : les Cahiarahis, les Coërunas, les Yumas. Restés seuls habitants de la cité, les Manaos substituèrent au nom qu'elle portait celui de leur tribu ; puis, ce changement de Moura en Manao ne leur paraissant pas assez radical, ils démolirent la ville de Mendonça Furtado et utilisèrent ses matériaux pour en bâtir une autre.

Cette ville de leur façon n'eut que trois rues, symbolisant la sainte Trinité. Une très-longue en honneur de Dieu le Père, cette première se dirigeant au Nord ; deux

celle des *Macus,* que les Brésiliens des alentours du Japura qualifient d'hommes-singes et chassent à coups de fusil de leurs domaines où ces Indiens, pressés par la faim, viennent dérober quelquefois des fruits et des racines.

autres moindres, une au levant, une au couchant, en souvenir du Fils et du Saint-Esprit. Une église carrée, dont la façade était tournée au Sud, fut le moyeu auquel se rattachèrent ces trois jantes. A en juger par son dessin géométral, Manao, vue à vol d'oiseau, dut ressembler étonnamment à un T majuscule placé en sens inverse.

Disons à la décharge des architectes Manaos que, tout en bouleversant de fond en comble l'ancienne ville pour en extraire ce chef-d'œuvre à trois pattes, ils surent respecter une magnifique allée d'orangers plantés en 1672 par Francisco da Motta Falcao, l'ingénieur de la forteresse, laquelle allée ombrageait tout le côté de Moura exposé au couchant.

Rien ne reste de Manao dont nous achevons de tracer l'épure. Église, maisons, orangers sont rentrés en terre sans qu'un seul rejeton issu des graines de ceux-ci croisse à la place qu'ils embellirent si longtemps. L'emplacement qu'occupa la cité est reconnaissable à des excavations circulaires qui s'étendent jusqu'au pied de la forteresse. Ces excavations sont des sépultures. Quelques-unes gardent encore, intactes ou

JARRE FUNÉRAIRE DES MANAOS.

brisées, les jarres en terre cuite dans lesquelles les Manaos déposaient leurs morts. Ces vases, d'une pâte grossière et d'une couleur rouge-brun obscur, sont au rez du sol. Leur hauteur varie de soixante-dix centimètres à un mètre ; le diamètre de leur orifice est de quarante centimètres environ. D'informes dessins, losanges, zigzags, chevrons, billettes, sont tracés en noir sur leurs flancs. Certaines ont un couvercle ; mais la plupart sont béantes et vides. Des corps qu'elles ont contenus, il ne reste pour l'enseignement des curieux qu'un mélange de cendre humaine et de poussière apportée par le vent.

La ville moderne où nous abordons est appelée par les Brésiliens *A Barra do Rio Negro*. Elle est située à l'Est de la forteresse. Une distance de mille pas géométriques sépare ses dernières maisons de l'emplacement qu'occupait Manao. Son assiette est très-inégale. Sur quelques points, les renflements du sol dépassent en hauteur le faîte des toitures, ce qui serait pittoresque si ce n'était absurde. Une rue artérielle, longue, large, onduleuse, accidentée çà et là par l'empiétement d'un mur de clôture ou la saillie d'un mirador, partage la ville du Sud au Nord. A cette rue se rattachent quelques

ruelles qui aboutissent dans l'Est à des pelouses nues, dans l'Ouest à de grands espaces arides. Trois ruisseaux pourvus de passerelles serpentent à travers cet ensemble et servent de docks ou bassins à la flottille commerciale du lieu. Goëlettes, sloops, égaritéas, viennent s'y radouber, attendre un chargement quelconque ou s'abriter contre les *trevoadas*, tempêtes brésiliennes qui se déchaînent sur le Bas-Amazone et dont l'influence se fait sentir à plusieurs lieues dans l'intérieur du Rio Negro.

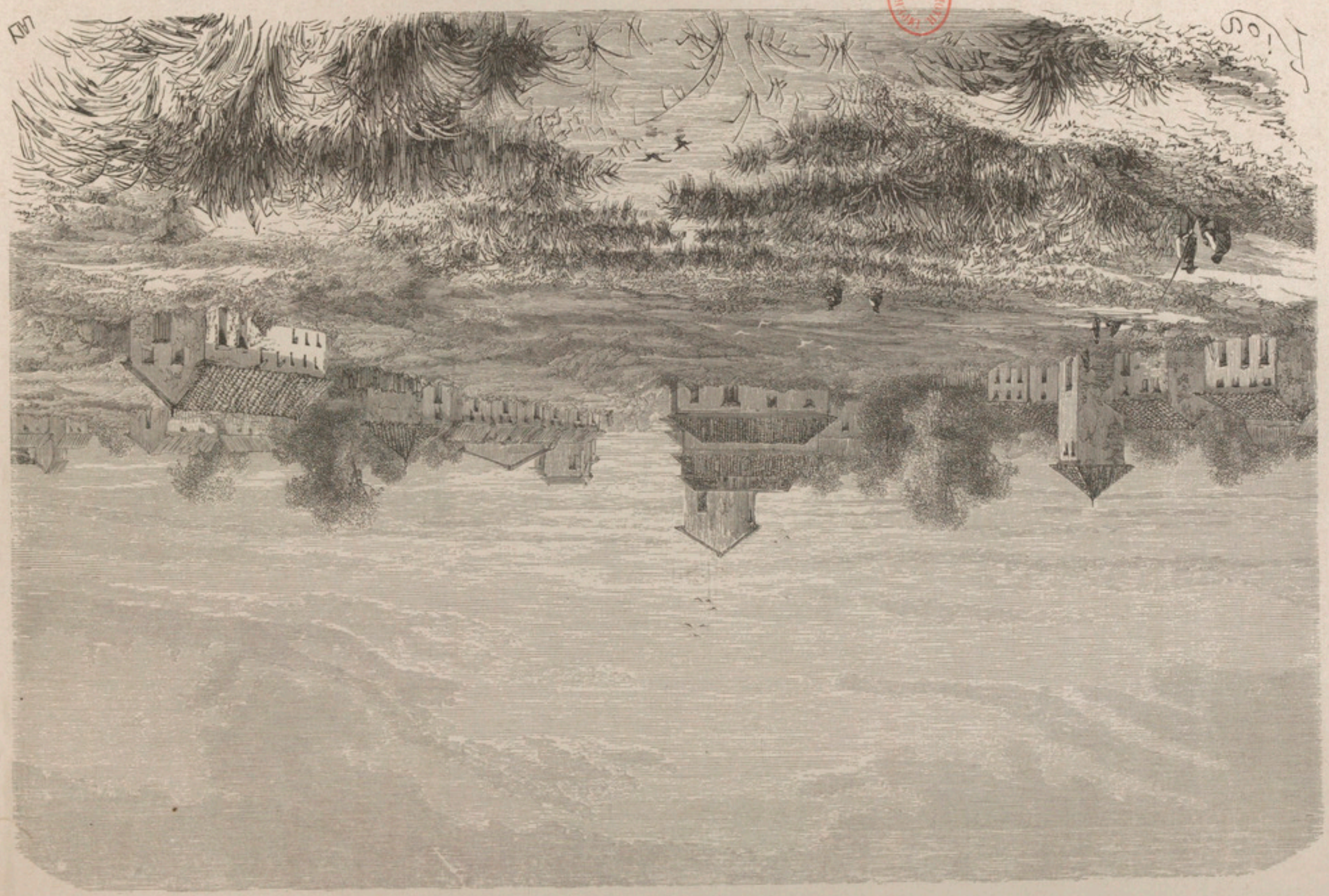
Ces navires locaux, assez mal construits, mais enluminés de vert gai, de bleu céleste et de jonquille, portent, au lieu des noms profanes accoutumés chez nous, des noms de saints et de saintes tirés du calendrier portugais. Pareil usage, qui n'est, dit-on, qu'une ruse ingénieuse employée par les armateurs des petits navires, impose en quelque sorte à l'habitant du ciel l'obligation de veiller sur la coque de son homonyme terrestre et de la préserver des coups de vent, des bancs de sable et des écueils. Au reste, il est sans exemple qu'un de ces patrons vénérés ait laissé perdre le bateau placé sous son invocation. Ajoutons que la pacifique flottille fait merveille dans le paysage et distrait agréablement les yeux de la monotone répétition des façades blanches, des toitures rouges et des pelouses jaunes.

La ville de la Barra est peuplée d'environ trois mille habitants, dont les deux tiers constituent sa population sédentaire, et l'autre tiers sa population flottante. On y compte cent quarante-sept maisons. Ces maisons sont vastes, bien aérées, mais généralement dénuées de confort et de meubles meublants. Toutes ont des jardins ou des jardinets mal entretenus et fort peu sarclés. Les mauvaises herbes y abondent et les serpents y sont assez communs. Ce n'est qu'en tremblant qu'on y cueille des roses et des haricots. Si nous disons rose plutôt qu'œillet, et haricot plutôt que lentille, c'est que la rose à cent feuilles et le haricot blanc ou rouge sont la fleur et le légume qu'affectionnent le plus les deux sexes de la Barra. La rose est cultivée par la femme qui en respire le parfum et en orne sa chevelure; le haricot est cultivé par l'homme qui l'accommode au lard et le donne en pâture à son estomac. Ce mets substantiel figure chaque jour, et plutôt deux fois qu'une, sur les meilleures tables.

Les habitants de la Barra sont exclusivement voués au commerce. Les uns le font en gros, les autres en détail. Les commerçants en gros reçoivent du Haut-Amazone du cacao, du café, du rocou, de la salsepareille, des graisses de tortue et de lamantin, des huiles d'andiroba, de copahu et autres denrées dont l'énumération n'a que faire ici. Ces produits leur arrivent par lots minimes et sont emmagasinés par eux en attendant qu'ils aient pu compléter le chargement d'un petit navire. Alors ils les expédient au Para, où quelques-uns de ces produits sont consommés sur place et d'autres exportés en Europe.

Les commerçants en détail ont des caves-boutiques qui rappellent les *Tiendas-bodegons* des villes du Pérou. Au volet extérieur de leur devanture pendent un mouchoir à carreaux, un rouleau de cordages, une botte de paille, destinés à servir d'enseigne et à attirer le regard des passants. Comme l'*Olla podrida* des Espagnols, ces boutiques réunissent les choses les plus estimables et les moins homogènes. On y trouve

ENTRÉE DE LA VILLE DE LA BARRA DO RIO NEGRO.



des étoffes et du saindoux, des saucissons et des rubans, de la viande salée et des chapeaux de paille, du tafia, des souliers à clous, des légumes secs, des clous à bordage et cent autres articles d'une utilité reconnue.

Malgré ce que nous avons pu dire en commençant du plan géométral de la Barra, de l'ondulation de sa grande rue et de ses pelouses jaunies, l'aspect de cette ville ne laisse pas d'impressionner agréablement l'individu qui, comme nous, l'aborde au sortir des villages du Haut-Amazone, encore plongés dans une pénombre de barbarie. Le titre de capitale de province que lui donnent les statistiques et qu'elle doit à ses maisons à miradors, à sa flottille polychrome, au mouvement commercial dont elle est le centre, ce titre explique et justifie certain luxe de redingotes et de robes à falbalas qu'on y remarque en arrivant. A l'adoption de nos modes françaises par les bourgeois de la localité, à la chemise entière que portent les Indiens au lieu de la demi-chemise économique des villages d'en haut, on connaît bien vite que la sauvagerie est restée en arrière et qu'on a devant soi un de ces entonnoirs appelés capitales, où tous les courants géographiques, intellectuels, politiques et commerciaux d'une contrée viennent aboutir.

L'emploi de mes journées, durant mon séjour à la Barre, fut consciencieusement réparti entre le travail, les bains, les siestes et les promenades. La maison que j'habitais n'avait d'autres meubles qu'une table en bois grume et un hamac, qui selon l'heure me servait de siége ou de lit ; mais elle était silencieuse, et nul bruit importun n'y troubla jamais mes rêveries ou mon sommeil. Soir et matin je descendais à la rivière pour y faire mes ablutions et regarder sa vaste nappe, noire comme l'ébène, limpide comme le cristal et toujours magnifique, soit que le soleil la glaçât de rose ou de pourpre, selon l'heure de la journée, soit que la lune y semât une traînée de vif argent, ou que les étoiles la criblassent de milliers de points lumineux. Que d'heures charmantes j'ai passées étendu sur le sable blanc de sa rive, avec de l'eau jusqu'à mi-corps et mes deux bras pour oreiller, aspirant les tièdes parfums répandus dans l'air, écoutant les vagues rumeurs qui se dégageaient du silence et regrettant de ne pouvoir vivre et mourir dans cette posture !

Les forêts de la Barre, où je poussai quelques reconnaissances, ne m'offrirent d'autres raretés végétales que des Orobanchées, des Chamædoréas aux stipes grêles et la répétition obstinée des espèces qui croissent dans le voisinage des eaux noires, espèces que j'avais déjà vues ailleurs. Ces forêts, qu'un Européen débarqué de la veille et trompé par le luxe apparent de leur végétation, eût crues vierges et immaculées, étaient des *Capouëras*. On désigne au Brésil, par ce nom emprunté à l'idiome tupi, des forêts autrefois défrichées et retournées à l'état naturel par suite de l'abandon des cultivateurs. Une chose que nos botanistes parisiens ignorent peut-être, c'est que la forêt tropicale sur laquelle l'homme a porté autrefois la main, ne recouvre jamais sa splendeur native, fût-elle abandonnée à elle-même pendant un siècle [1]. Certains diront que ce stigmate indélébile est le sceau qu'en

[1] Nous avons vu de ces forêts abattues vers la fin du seizième siècle, puis abandonnées à elles-mêmes depuis cette époque et qui gardaient encore les traces de ce défrichement. En outre, une remarque que nous avons pu faire maintes fois en nous promenant à leur ombre, c'est que les arbres, les plantes et les lianes

sa qualité de roi de la création l'homme appose sur sa conquête ; d'autres penseront que cet infortuné bipède a, comme les harpies de la Fable, la triste faculté de souiller et de flétrir tout ce qu'il touche.

Si je ne découvris dans ces bois pollués ni fleurs exquises ni fruits étranges, j'y trouvai une scierie de planches dirigée par un Écossais et mise en mouvement par l'eau noire d'une petite rivière. L'homme m'expliqua sa machine et m'en énuméra les avantages avec une telle loquacité et dans un patois anglo-portugais si étrange, que je ne compris rien à ses explications. Mais à l'enthousiasme dont rayonnait le front de l'individu, aux éclairs que lançaient ses yeux d'un bleu de faïence, je jugeai que j'avais affaire à un industriel certain du succès de son industrie et supputant déjà en idée les sommes fabuleuses qu'elle devait lui rapporter.

Comme dédommagement de l'indigence des forêts qui l'entourent[1], la Barre offre aux amateurs de paysages quelques points de vue assez remarquables. Dans le nombre, il en est deux qui se recommandent à l'attention par leur caractère diamétralement opposé. Esquissons-les en quelques lignes, pour éviter aux voyageurs qui nous succéderont la fatigue et l'ennui d'aller à leur recherche.

Le premier de ces points de vue a pour observatoire naturel le balcon de bois de Notre-Dame des Remèdes, humble chapelle à toit de chaume située à l'Est de la Barre, en rase campagne. De cet endroit comparativement élevé, on embrasse d'un seul regard les maisons de la ville, leurs cours, leurs jardins et leurs jardinets, les ruisseaux-docks, les ponts de bois, les navires à l'ancre et les pelouses d'alentour. Au Nord, à l'Est, au Sud, on voit la ligne des forêts enserrer le tout comme un mur d'enceinte, et à l'Ouest, apparaître, entre deux falaises, un large morceau du Rio Negro, pareil à un fragment de marbre noir enchâssé dans une mosaïque.

Le second paysage se révèle à l'observateur placé sur la colline qui forme le soubassement de la forteresse écroulée. Moins riche en détails que le premier, il l'emporte sur lui par la grandeur des lignes et la majesté de l'ensemble. Il est composé d'une seule courbe du Rio Negro, longue de trois lieues, large d'une lieue, bordée du Sud au Nord par l'étroit liseré des berges et la muraille des forêts. Au coucher du soleil, ce paysage, simple nappe d'eau noire qu'aucun souffle ne ride, qu'aucun oiseau n'effleure, prend un aspect étrange et presque funèbre ; on dirait un drap mortuaire étendu sur les castes défuntes de cette partie du pays.

Le cimetière Manao, dont nous avons parlé, occupe le versant oriental de cette colline. L'antiquaire, en y cherchant ces jarres-cercueils dans lesquelles les anciens Manaos plaçaient leurs momies, trouvera, après quelque cent pas faits au Sud, dans un pli du terrain, deux chapiteaux de marbre blanc qui ne lui rappelleront aucun

dont ces forêts se couvrent après leur mutilation, sont, pour la plupart, d'espèces différentes de celles qui y croissaient dans le principe.

[1] Nous n'entendons parler ici que des seules forêts autrefois défrichées qui touchent à la ville. Celles de l'intérieur du Rio Negro, renommées pour leur *flore* et leur *faune*, abondent en espèces végétales précieuses et en animaux rares et curieux.

VUE PANORAMIQUE DE LA BARRA, PRISE DU BALCON DE LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DES REMÈDES.

BIBLIOTECA NACIONAL

des ordres d'architecture mentionnés par Vitruve et Vignole. Ces chapiteaux, pyramidions à quatre pans, courts, trapus, avec listel et doucine à leur base, et du genre de ceux qui décorent le faîte des tombeaux étrusques, ces chapiteaux portent à leur sommet un ornement sphérique et côtelé qui ressemble à la capsule ligneuse et déhiscente du *Hura crepitans*, ou, pour parler un langage plus simple, à un melon du genre cantaloup avec ses côtes en saillie. Une croix surmontait ce bizarre ornement.

A la vue de ces débris, que l'air, la pluie, le soleil et la lune ont rongés de concert et dont le marbre s'émiette entre les doigts, si l'antiquaire pouvait croire à l'existence d'une Ninive américaine disparue depuis des siècles et qu'un heureux hasard lui a fait découvrir, il se tromperait lourdement.

Ces chapiteaux pointus datent du dix-huitième siècle et formaient le couronnement des piliers de démarcation (padroëns) destinés par les Portugais à marquer les limites du Brésil du côté de la Guyane Hollandaise, du Vénézuela, de l'Équateur et du Pérou. Taillés et sculptés à Lisbonne, ils avaient été envoyés au Para, et de là expédiés à Manao pour y être répartis de la façon suivante : un devait être placé à San Joaquin, sur le Rio Branco ; un autre, à San José de Marabitanas, sur le Rio Negro ; un troisième, sur la rivière Içа ; un quatrième et dernier, à Tabatinga, sur le Haut-Amazone. Mais le destin, qui se rit des projets des hommes et des piliers de marbre blanc, disposa de ces padroëns à sa fantaisie : deux d'entre eux, partis pour la Guyane et le Vénézuela, allèrent s'échouer devant Barcellos, sur le Rio Negro, où le sable les recouvre aujourd'hui ; les deux autres, au lieu de remonter l'Içа et le Haut-Amazone, restèrent étendus entre Manao et sa forteresse, à l'endroit où nous les voyons.

Le dessin que nous donnons d'un de ces padroëns le reproduit dans son intégrité native et tel qu'il sortit, en 1750, de l'atelier du marbrier lusitanien [1].

Et puisque nous sommes en goût d'antiquités, disons qu'une des maisons de la Barre garda longtemps devant son seuil, auquel elle servait de marche, une statue en grès trachytique, représentant un homme-singe, aux paupières mi-closes, aux bras croisés sur le thorax, assis sur son derrière et montrant dans son entier développement le symbole que les prêtres égyptiens promenaient dans les Phallagogies en souvenir de la mutilation de leur dieu Osiris par son frère Typhon. Cette icone, que les gamins de la ville s'appliquaient volontiers à rendre de plus en plus fruste et méconnaissable, avait été découverte au dix-septième siècle sur les frontières de la Nouvelle-Grenade, du côté du Brésil et près des sources de la rivière Uaüpès, par des Carmes portugais en tournée. Frappés de l'étrangeté de cette œuvre païenne, ils l'avaient recueillie et transportée par eau juqu'à leur Mission de *Nossa Senhora das Caldas*, sur le Rio

[1] Ces piliers de marbre, destinés à remplacer les piliers de bois que les Portugais avaient employés jusqu'alors pour la délimitation de leurs frontières, se composaient de trois pièces qu'on plaçait et déplaçait à volonté : la base ou piédestal, le pilier proprement dit et le pyramidion qui lui servait de chapiteau. Entre le sommet et la moulure du pyramidion était gravée l'inscription suivante : *Sub Joanne V. Lusitanorum Rege Fidelissimo.* Au bas de cette plinthe, sous les armes de Portugal : *Sub Ferdinando VI. Hispaniæ Rege Catholico.* Sur la face du pilier : *Ex Pactis Finium Regundorum Conventis Madriti Idib. Januar. M. D. CC. L.* Et enfin sur le piédestal : *Justitia et Pax osculatæ sunt.*

Negro, où ils en avaient fait une marche d'autel. Plus d'un demi-siècle après l'extinction de la Mission carmélite, un Brésilien en quête de salsepareille retrouva cette statue à demi enfouie dans le sol et s'en servit pour lester son égaritéa. Longtemps ballottée à fond de cale sur le Rio Negro et ses affluents, l'icone vint un jour s'échouer à la Barre et y resta stationnaire.

En 1847, un comte voyageur, qui descendait officiellement l'Amazone et s'arrêtait à la Barra, vit cette icone couchée en travers d'une porte, s'éprit pour elle d'une passion subite, et, l'ayant demandée à son propriétaire, qui ne put la lui refuser, l'emporta triomphalement en France et en gratifia notre Musée du Louvre.

ANGIEN PILIER DE DÉMARCATION OU PADRÃO.

Mais, en remettant sa conquête artistique au conservateur du Musée, le voyageur ne put donner sur elle aucun renseignement, et comme, de son côté, le conservateur ne devinait ni n'imaginait rien, il relégua l'idole dans une salle basse avec quelques-unes de ses pareilles, et se contenta de la désigner sur le livret de l'établissement par ce chiffre et ces mots : 670. — *Statue de singe.* — *Hauteur*, 1 *mètre* 35 *centimètres ;* notice explicative qui dut sembler insuffisante aux esprits d'élite, mais dont le public du dimanche se montra généralement satisfait.

Si nous nous sommes appesanti sur le compte de cette idole, c'était dans la crainte de

voir plus tard un voyageur novice attribuer aux Indiens Manaos de la Barra do Rio Negro une œuvre sculpturale que les nations de l'hémisphère Nord, en marche à travers ce continent du Sud, durent autrefois laisser derrière elles comme une attestation de leur passage [1].

Quinze jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée à la Barra. Le pilote et les rameurs qui m'y avaient amené étaient repartis pour Loreto, après m'avoir fait leurs adieux. Pour que ces bonnes gens ne me gardassent pas rancune de l'excès de labeur que leur avaient occasionné mes fantaisies hydrographiques, j'avais vidé dans leurs mains le cabas indigène qui contenait mes objets d'échange et les avais approvisionnés pour longtemps de couteaux, de ciseaux, d'hameçons, de miroirs, de rassades, toutes choses dont je n'avais que faire en pays civilisé.

Le sloop *Santa-Martha*, qui devait me conduire au Para, avait complété son chargement et se balançait sur son ancre, en attendant le moment de partir. Averti à l'avance par l'armateur du petit bâtiment, un major d'infanterie qui parlait peu et riait moins encore, j'avais fait mes paquets et me tenais prêt à monter à bord au premier signal.

Ce signal me fut donné un matin, à onze heures. Depuis la veille, le sloop s'était halé hors des ruisseaux-docks et était allé se poster au large. Quelques commerçants de la Barre, qui avaient paru s'intéresser à mon voyage, à en juger par l'accueil amical qu'ils avaient fait à mon individu, voulurent, à l'issue d'un déjeuner pris en commun, m'accompagner jusqu'au sloop sur un radeau décoré de feuillage. Le vin d'Oporto et le tafia dont on avait vidé quelques bouteilles, entraient pour beaucoup dans cette détermination. Une demi-lieue nous séparait du sloop. Ce trajet s'effectua au milieu des chants et des rires. En atteignant le bâtiment, je pris congé de la troupe joyeuse qui me salua de vivat prolongés, but un dernier coup à ma santé et se mit en devoir de regagner la terre. Un coude de la rivière la déroba pour toujours à mes yeux. Après une heure de descente et l'embouchure du Rio Negro dépassée, nous bordions la grand'voile et, serrant le vent au plus près, nous courions bâbord-amures notre première bordée sur le Bas-Amazone.

Avant de suivre dans une nouvelle région le grand fleuve que, sous le nom d'Apurimac, nous avons vu sortir du lac de Vilafro, au pied des Andes occidentales [2], et confluer par 10° 75′ avec le Quillabamba-Ucayali dont nous avons longé constamment les bords, jetons un dernier coup d'œil sur la partie supérieure de son cours. Le commandant du sloop *Santa-Martha*, un jeune Indien Uaüpé croisé de Portugais, qui en est à la fois le capitaine, le subrécargue et le pilote, assure que la bordée que nous courons sur

[1] Par son style, son exécution et la nature de la pierre employée, cette icone appartient à la série des œuvres de l'art indo-mexicain dont les nations voyageuses des plateaux d'Anahuac importèrent la tradition dans cette Amérique du Sud. Nous avons donné des échantillons gravés de ces œuvres dans notre Monographie des Incas. Les archéologues désireux de juger de la ressemblance de l'idole sus-mentionnée avec les spécimens par nous donnés, trouveront celle-ci, non plus dans la salle basse dont nous avons parlé, mais au second étage du nouveau Musée du Louvre et derrière la porte d'un étroit couloir où sont rassemblés quelques restes frustes de la statuaire mexicaine.

[2] *Les Sources de l'Apurimac.* — Scènes et paysages dans les Andes, 1re série. — Hachette, 1861.

San José de Maturi durera près d'une heure. Or c'est plus de temps qu'il n'en faut pour dresser le bilan ethnologique du Haut-Amazone. Avant que le moment soit venu de changer d'amures, nous saurons à quoi nous en tenir sur la situation réelle, dans le passé et le présent, des lieux, des hommes et des choses que nous laissons derrière nous.

En 1637 [1], quand le Portugais Pedro Teixeira remonta le cours de l'Amazone, quatre nations puissantes : les *Sorimaos*, les *Curucicuris*, les *Umaüas* et les *Yurimaos* occupaient la partie du fleuve comprise entre le Rio Negro et le Javari. Sur cette

LA CONDUITE APRÈS DÉJEUNER

étendue, onze tributaires, en y joignant les deux affluents précités, que le même fleuve reçoit par la droite et la gauche, étaient habités par quatre-vingt-dix-huit nations.

Établies sur les rivages et sur les îles du Haut-Amazone, les quatre nations que nous venons de mentionner vivaient en paix entre elles ; s'il leur arrivait de guerroyer, c'était contre quelque nation de l'intérieur et par suite d'une invasion ou d'un empiétement de celle-ci sur la partie du fleuve dont les premières semblaient s'être arrogé le monopole.

[1] Si nous prenons cette date pour point de départ, bien que depuis 1615 les États réunis du Maranhao et du Para fussent régis par un pouvoir régulier, et qu'en 1620 une partie du Bas-Amazone fût déjà connue et ses indigènes féodalement exploités, c'est que cette date inaugure la première exploration du cours supérieur du fleuve faite par les conquérants portugais.

Forêts Vierges
Iles Mariatés
Iles Orejones
Sierra del Napo
Iles Yuris
Rio Iça ou Putumayo
Iles Miranhas
Rio Japura
Système des canaux et des lacs du Rio Japura
R. Négro
Bas Amazone
Haut-Amazone
Iles Yahuas
des Yahuas
Iles Cotos
Rio Napo
Iles Passés
Iles Muras
Iles Iquitos
R. Nanay
Iles Tucunas
R. Jutahy
Rio Jurua
lac Cudajaz
R.des Purus
Iles Muras
Rio Maranon
Rio Loreto
Iles Maranhas
R. Andera
Iles Arahuas
Solimoës
Iles Culinos
Rio Javari
Iles Catahuichis
Rio Tapichi
lac do Mura
R. Coary
R.et lac dos Muras
Communique avec le Madeira
Iles Chacayas
R. Jandiatuba
Iles Purus-Purus
Rio Madeira
Iles Amahuacas
Iles Catukinos
Iers rapides du rio des Purus
Sra de Cuntamana
Rio Bia
Iles Sensis
Iles Buguhés
Rio Jurun
Région peu Connue
R. Parana-Pichuna
communique avec le Madeira
Iles Remos
Iles Huarayeus
Rio Mutun
Forêts Vierges
Ramification des motts Parexis
Indiens Impetiniris
Iles Catukinos
Iles Cachibos
Iles Nahuas
Rio Conihua égal en largeur au Purus
Rio Mucuin
Communique avec le Madeira
Port de Tunkini
Sierra de Ticumbinia
Indiens Pucapacuris
Forêts Vierges
Grand Paranal
Rio Madeira
Iles Schuacus
Sierra de Pinipini
Iles Huatchipayris
Iles Canamaris
Sierra d'Apolobamba
Rio Itusi
Communique avec le Madeira
CARTE
des affluents inexplorés du Haut-Amazone
Pour les détails consulter nos Cartes à grand point.
Kilomètres
25 50 100 200 300

Au retour de Pedro Teixeira, l'asservissement des Peaux-Rouges fut décrété. La relation pompeuse de son voyage à Quito avait mis le gouvernement portugais du Para en goût de civilisation ; des villages et des missions ne tardèrent pas à s'élever sur le Haut-Amazone. Pour les peupler, on recourut aux naturels de la contrée, qu'on baptisa, qu'on habilla d'une chemise par respect pour les mœurs, et qu'on répartit sur les points nouvellement fondés. Les quatre nations échelonnées sur le fleuve subirent les premières le joug des conquérants ; bientôt on leur adjoignit d'autres nations tirées de l'intérieur des rivières voisines. A mesure que le nombre des villes et des villages allait augmentant, le chiffre de la population indigène alla diminuant. Le brusque passage d'une indépendance absolue à une entière servitude, le choix d'une alimentation dont le poisson salé formait la base, les travaux de tout genre et les corvées de

PREMIÈRE BORDÉE COURUE SUR LE BAS-AMAZONE.

toute espèce, sans oublier les maladies venues à la suite des conquérants ; toutes ces causes agissant de concert expliquent suffisamment la diminution rapide des indigènes.

Pendant plus d'un siècle, ces pertes anthropologiques furent aisément réparées. La mine était riche ; un filon n'était pas plutôt épuisé, qu'on en découvrait un nouveau, et, au moyen d'emprunts incessants faits à l'intérieur des rivières, on put fournir aux villes et aux villages de l'Amazone leur contingent de population. Mais, à partir de 1760-80, il ne fut plus possible au gouvernement Lusitano-Brésilien, quelque activité qu'il mît d'ailleurs à ses recherches, de se procurer des recrues en nombre suffisant. Lasses de se voir traquées comme des bêtes fauves, les castes indigènes, ou ce qui restait d'elles, avaient déserté l'embouchure et le cours inférieur des affluents du fleuve pour remonter vers les sources de ces derniers où force fut aux gouvernants de les laisser en paix.

Remarquons, en passant, que le même système de civilisation, appliqué par les Espagnols aux populations du Pérou, amenait, dans un temps donné, l'extinction presque totale de ces dernières. Pendant qu'ici s'éteignaient, faute de bras, les missions et les bourgades fondées sur le Solimoës, le Javary, l'Içа, le Japura, le Rio Negro et leurs affluents, là-bas, en deçà et au delà des Andes, les Missions de Quito, de Maynas, du Cerro de la Sal, du Mayro, du Pozuzo, d'Apolobamba, de Moquehua, s'effaçaient du sol avec les villes et les villages s'y rattachant. De la situation florissante du Haut-Amazone au dix-huitième siècle, il n'est resté qu'une simple notice dans les statistiques de ce temps. Les missions, les villes, les bourgades édifiées sur ses rives et dont l'aspect *réjouissait le cœur des vrais chrétiens*, comme disait un évêque Bradão au retour d'une excursion épiscopale sur le fleuve, ces bourgades, ces villes, ces missions ont disparu et sont remplacées par les huit localités que nous avons décrites tour à tour. L'intérieur du Rio Negro, si bruyant et si animé, qu'il valut à cette rivière l'insigne honneur d'être appelée *A corte do Solimoës* — la cour ou capitale du Solimoës, — le Rio Negro est morne et silencieux comme une tombe. Quant à la population indigène, on peut juger de l'étrange déchet qu'elle a subi dans la période de 1640 à 1780, en comparant la liste des nations qui peuplaient à cette époque le Haut-Amazone et ses tributaires à la liste des nations qu'on y trouve aujourd'hui [1].

[1] Le dernier voyageur français qui ait visité *officiellement* ces contrées, celui-là même à qui le Musée du Louvre est redevable d'une statue de grès provenant de la Barra do Rio Negro et dont il nous est arrivé de parler plus haut, ce voyageur a donné en 1850-51, comme nous la donnons aujourd'hui, une liste nominative des nations indigènes qui peuplent le Haut-Amazone et ses affluents. Cette liste, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, a été copiée par lui dans un journal de Santa-Maria de Belen do Para, *o Télégrafo Paraënse*, en date du 28 mars 1829. Nous sommes fâché d'avoir à ajouter que l'original, pas plus que la copie, ne doivent être pris en considération, et cela pour les raisons suivantes :

Aucun relevé des nations sauvages qui peuplent le Brésil n'ayant été fait depuis plus d'un siècle, le journaliste brésilien attaché au *Télégraphe* — c'est le nom du journal — n'a rien vu de mieux, pour donner une haute idée des populations indigènes de son pays, que de copier dans leur teneur primitive les rôles de la capitainerie du Rio Negro et les *roteiros* ou itinéraires de la contrée publiés par Noronha et par Sampaio dans la période de 1750 à 1774. En outre, le même journaliste, dans sa besogne de copiste, a commis une erreur de plume, à moins que le voyageur français, en le copiant à son tour, n'ait étourdiment confondu le *Jurua* avec le *Japura* et doté la première de ces rivières de trente-trois nations, tandis qu'il n'en donne que dix-sept à la seconde. Or c'est précisément le contraire qu'il eût fallu écrire.

Un fait que le journaliste brésilien et le voyageur français ignorent peut-être, c'est que les affluents de gauche du Haut-Amazone paraissent avoir eu de tout temps une population indigène bien plus nombreuse et surtout bien plus variée que les affluents de droite du même fleuve. De cette différence numérique, doit-on inférer que dans leurs migrations du Nord au Sud à travers les parties planes de cette Amérique, la majeure partie des nations de l'autre hémisphère s'arrêtèrent en deçà de l'Amazone, tandis qu'un petit nombre seulement traversaient le fleuve et poussaient au delà, ou que, ces migrations de peuples continuant de s'opérer longtemps encore après l'occupation des parties Sud du continent par les premières hordes voyageuses, celles qui vinrent à leur suite fixèrent pour limites à leurs déplacements les rivages de l'Amazone? Le fait nous paraît mériter l'attention des savants.

N'ayant pas sous la main le numéro du journal *le Télégraphe* où se trouve cette liste nominative, nous ne pouvons la confronter avec la copie qu'en a faite le voyageur, et décider qui, de lui ou du journaliste, a commis le *lapsus calami* relatif au Jurua et au Japura. Bornons-nous donc à dire que la liste en question qui reproduit le chiffre des nations brésiliennes *d'autrefois*, et non celui des nations *d'aujourd'hui*, est entachée de nullité et, comme telle, doit être repoussée par les ethnographes.

1640-1680.

Haut-Amazone ou Solimoës. — Indiens Yurimaos, Umaüas, Curucicuris, Sorimaos.
R. Javari (affluent de droite). — Mayorunas, Ticunas, Marahuas, Huaraycus, Panos, Chahuitos, Chimanaas, Yameas.
R. Jandiatuba (affluent de droite). — Huaraycus, Marahuas, Mayorunas, Culinos.
R. Içа ou Putumayo (affluent de gauche). — Yuris, Passés, Iças, Payabas, Chumanas, Tumbiras, Cacatapuyas, Parianas, Cahuhuicenas, Barrés, Mariatés, Coërunas, Macus, Yupinas, Manayas, Araruas, Pehuas, Yahuas.
R. Tunati (*hodiè* Tunantins, affluent de gauche). — Tunatis, Cahuhuicenas, Parianas.
R. Jutahy (affluent de droite). — Culinos, Tapaxanas, Huaraycus, Buruhès.
R. Jurua (affluent de droite). — Catahuichis, Cahuanas, Marahuas, Canamahuas, Yumas, Camaramas, Payabas, Papianas, Ticunas, Nahuas, Culinos.
R. Teffé (affluent de droite). — Uaüpès, Yanumas, Papés, Tupibas.
R. Japura ou Grand-Caqueta (affluent de gauche). — Mepuris, Chumanas, Mariahuanas, Macus, Coërunas, Yuris, Yupuras, Cahuiharis, Yamas, Cahuhuicenas, Tamuanas, Maruhuas, Peridas, Periatis, Parahuamas, Purenumas, Jepuas, Poyaüas, Clituas, Coretus, Tumbiras, Ambüas, Maüayas, Parianas, Araruas, Yupiüas, Umaüas, Miranhas, Achuaris, Anianas.
R. Coary (affluent de droite). — Uaüpès, Muras, Cirus, Yahuanas.
R. dos Purus (affluent de droite). — Purus-Purus, Muras, Abacaxis, Mauës, Sapupés, Comanis, Aytonarias, Acaraiüaras, Braüaras, Curitias, Catahuichis, Uarupas, Maturucus, Catukinos, Sehuacus.
Rio Negro (affluent de gauche). — Manaos, Uaracoacenas, Parahianas, Caburicenas, Bayanas, Uariquênas, Cayarahis, Guaribas, Cabuquênas, Uayuanas, Orumaos, Anas, Banivas, Tarianas, Uaüpès, Urinanas, Timanaras, Boanaris, Mamengas, Panenuas, Coërunas, Carayas.

1860.

Haut-Amazone ou Solimoës. — Des quatre nations qui peuplaient ce fleuve, deux, celles des *Curucicurus* et des *Sorimaos*, étaient éteintes avant la fin du dix-septième siècle. Les *Umaüas*, transformés en Omaguas et croisés avec la race Cocama, sont chrétiens depuis longtemps, et les individus de leur descendance habitent au Pérou, sur la rive gauche de l'Amazone, le village de San Joachim d'Omaguas. Les descendants des *Yurimaos*, chrétiens depuis un siècle et croisés avec la race des Balzanos et des Cumbazas, néophytes des anciennes Missions du Huallaga, habitent, sur les bords de cet affluent de l'Amazone, les villages péruviens de Chasuta, Balsapuerto, etc.
R. Javary. — Mayorunas, Marahuas.
R. Jandiatuba. — Quelques Indiens *Culinos* vivent aux alentours de son embouchure, et des *Huaraycus* sont établis dans le voisinage de ses sources.
R. Içа ou Putumayo. — Un petit nombre d'Indiens *Yuris*, *Passés* et *Barrés*, à demi civilisés, habitent encore les bords de cette rivière; les *Yahuas* l'ont abandonnée depuis longtemps pour aller vivre sur les rives d'un de ses affluents, le Rio de los Yahuas. Ce que nous avons dit ailleurs de ces indigènes est suffisant et nous n'avons pas à y revenir. La nation des *Macus*, établie autrefois sur les bords de la rivière Içа, erre aujourd'hui dans les forêts du Japura.
R. Tunati ou Tunantins. — Dépeuplé.
R. Jutahy. — Un petit nombre d'Indiens *Marahuas*, *Culinos* et *Buruhés* sont échelonnés sur sa rive droite.
R. Jurua. — Quelques familles d'Indiens *Anahuas* (anciens Nahuas) habitent dans le voisinage de son embouchure; des Indiens *Catahuichis* succèdent à ceux-ci. Un petit groupe détaché de la nation *Nahua* vient à leur suite; des Indiens *Catukinos* habitent aux alentours de ses sources.
R. Teffé. — Dépeuplé.

R. Japura. — Quelques Indiens *Muras* sont groupés autour des lacs de son embouchure. Dans l'intérieur, habitent cinq à six tribus formées par le démembrement de la nation *Miranha*. Des Indiens *Macus* errent dans les forêts de sa rive gauche, et près de ses sources est établi le groupe assez nombreux des *Umaüas-Mesayas*, débris de la grande nation *Umaüa*.

R. Coary. — Dépeuplé.

R. des Purus. — Quelques Indiens *Muras* et un très-petit nombre de *Purus-Purus* habitent encore la partie inférieure de son cours ; des *Catahuichis*, des *Catukinos* et des *Sehuacus*, s'étendent jusqu'à ses sources.

Rio Negro. — Tous les descendants de la nation *Manao*, croisés avec la race portugaise ou avec des castes indigènes, sont depuis longtemps chrétiens et civilisés ; de la nation des *Uaüpès* (*hodiè* Uaopés) une des plus nombreuses du Rio Negro, sont sorties les deux tribus des *Cubeos* et des *Ipécas-Tapuyas* ou Tapuyas-Canards qui vivent à l'état de nature et assez avant dans l'intérieur. Des Indiens *Guaribas*, dont le nom s'est changé avec le temps en *Guaribobocas*, habitent également dans le voisinage des sources du Rio Negro.

Si des lieux et des hommes nous passons aux produits du sol, nous remarquerons que certains d'entre eux sont devenus rares dans les forêts du Haut-Amazone et que d'autres en ont disparu ; les résines, les baumes, les huiles, les gommes, les plantes textiles, tinctoriales, médicinales abondaient autrefois sur les deux rives du grand fleuve ; de nos jours leur disparition ou leur rareté oblige les commerçants des villages Amazoniens à envoyer une ou deux fois par an dans l'intérieur des rivières Javary, Napo, Iça, Jurua, Purus, un assez grand nombre de Tapuyas à la recherche de ces produits ; ces individus s'abouchent avec les naturels et se font aider par eux dans leur exploration et leur récolte végétales ; des haches, des couteaux, des hameçons sont le salaire habituel de ces travailleurs. Or, une manie propre à l'indigène, c'est d'abattre l'arbre et l'arbuste pour en cueillir le fruit et d'arracher la plante pour en avoir les tiges ou les feuilles. De cette manie est résulté à la longue l'appauvrissement ou l'extinction de certaines espèces. La salsepareille est de ce nombre. Aujourd'hui les alentours de l'Amazone sont si bien dépourvus de cette smilacée, que les riverains, pour en approvisionner nos marchés d'Europe, sont forcés de remonter vers les sources des affluents du fleuve [1]. En 1860, une de ces expéditions commerciales, composée de douze égaritéas et de cent individus, explora pendant neuf mois la rivière Jurua et ses tributaires, et revint à Ega, rapportant pour tout butin soixante et un quintaux de salsepareille.

L'installation d'un service de bateaux à vapeur sur l'Amazone, en rapprochant les distances et multipliant les rapports commerciaux, n'a fait qu'ajouter aux moyens de destruction employés par l'homme. Déjà l'on peut prévoir que, dans un temps donné, la salsepareille aura disparu du Brésil ou y sera soumise à une culture réglée, comme le cacao, cet autre produit spontané de son sol. Autrefois cette byttnériacée abondait

[1] La salsepareille que le Brésil expédie aujourd'hui en Europe lui vient en grande partie des possessions espagnoles. Les habitants de la plaine du Sacrement, des villages du Marañon, du Huallaga, de l'Equateur, de la Colombie, où cette plante abonde encore, la recueillent dans leurs forêts, et l'apportent par le Haut-Amazone, le Napo et l'Iça aux commerçants de Cayçara, Ega, Coary et la Barra do Rio Negro qui l'expédient au Para.

dans les forêts du fleuve ; aujourd'hui on ne la trouve guère que dans celles de l'intérieur et du côté de la limite équatoriale, où de petits commerçants vont encore la chercher. C'est pour obvier à sa disparition complète sur certains points et à sa rareté sur d'autres que les Brésiliens ont établi le long du Bas-Amazone, à partir de Villa-Nova, sur la rive droite du fleuve, jusqu'à Cameta, sur la rivière Tocantins, les grandes plantations de cacao qu'on peut voir en passant.

Ce que nous disons des produits sylvestres de l'Amazone peut s'appliquer aux espèces animales confinées dans ses eaux. Longtemps l'homme rouge ne pêcha que pour se nourrir ; puis l'homme blanc est venu et a pêché pour sa nourriture et pour ce qu'il nomme *les besoins du commerce ;* de ce double emploi et des moyens destructifs employés par l'individu pendant plus de deux siècles, est résultée une effrayante diminution des cétacés et des poissons du fleuve. De nos jours, quelle pêche faite en commun par toutes les populations riveraines produirait en une quinzaine, comme aux premiers temps de l'occupation portugaise, *dix mille* pira-rocou et *quatre mille* lamantins? Ces chiffres, si exorbitants qu'ils paraissent, ne sont pourtant que le produit, à cette époque, de la pêche d'un seul village !

Traqués sans relâche sur le fleuve, lamantins et pira-rocou se sont réfugiés dans ses affluents et dans les lacs de l'intérieur ; mais les pêcheurs-commerçants les ont suivis dans ces retraites, et le massacre de leur espèce a recommencé de plus belle. Toutefois le résultat de ces expéditions est loin d'être à cette heure ce qu'il était jadis. *Au temps du Roi* [1], assurent les pêcheurs, *soixante-dix* pira-rocou fournissaient en moyenne un quintal de salaison ; aujourd'hui, pour atteindre ce chiffre, *cent soixante* ou *cent quatre-vingts* de ces individus sont nécessaires. A cette même époque, on retirait d'un lamantin adulte deux pots d'huile équivalant à huit arrobes portugaises ou *deux cent cinquante-six livres ;* de nos jours, trois lamantins donnent à peine un pot d'huile de quatre arrobes ou *cent vingt-huit livres :* à cette différence énorme, on comprend sans peine que cétacés et poissons n'ont plus le temps de croître et d'engraisser.

Les lamantins de l'Ucayali, sur la maigreur desquels nous nous apitoyions naguère, sont des baleineaux, comparés aux lamantins de l'Amazone, et la preuve, c'est que chacun d'eux fournit carrément un pot d'huile de quatre arrobes espagnoles équivalant à un quintal.

C'est également par suite des persécutions de l'homme et pour y échapper que les tortues ont déserté en partie les plages du fleuve, qu'elles fréquentaient autrefois. Sous la domination portugaise, l'époque de la récolte des œufs de ces animaux était pour les populations riveraines, en même temps que l'échéance d'une rente annuelle que leur servait régulièrement la nature, un prétexte de réunion et une occasion de plaisir. Le fleuve avait alors au milieu de son lit de longues plages attenantes à ses îles, plages qu'on peut y voir encore et que la décroissance des eaux en septembre et octobre laisse à découvert. Douze d'entre elles, qui portaient le nom de *Plages Royales*, étaient

[1] Au Brésil comme au Pérou, les gens du peuple se servent de cette locution pour désigner l'époque de la domination portugaise et espagnole en Amérique.

renommées pour la quantité d'œufs de tortues qu'on y recueillait chaque année.

La première appartenait à l'île *Itapeüa* et longeait le lit de l'Amazone à partir de la rivière Tunantins, sur une étendue de cinq lieues ; les plages des îles *Corasateüa*, *Ivirateüa* et *Bararia* venaient à sa suite et s'étendaient jusqu'à l'embouchure de la rivière Jutahy. Celles de *Yérémanateüa*, de *Huarumandia* et d'*Arasateüa* leur succédaient et se prolongeaient jusqu'à Fonteboa, où commençaient les grandes plages du *Coro*, qui se poursuivaient jusqu'à l'entrée du lac de Coary.

Chaque année, à jour fixe, les habitants des Missions et des villages de l'Amazone venaient planter leurs moustiquaires sur ces plages et y formaient autant de campements que de populations distinctes. A l'aurore, un roulement de tambour donnait le signal des travaux ; le sable était retourné, les œufs de tortues mis en tas, et la préparation de l'huile commençait [1] ; un second roulement de tambour annonçait la fin de la journée. Après le travail venait le plaisir. Les jeux, les danses et les libations de tafia égayaient la soirée et se prolongeaient fort avant dans la nuit. Chaque population, avec l'agrément de ses supérieurs, conviait sa voisine à une réunion bachique et dansante que celle-ci lui rendait à son tour. Aujourd'hui Teffé régalait San Pablo; demain c'était Fonteboa qui traitait Coary.

Si la récolte des œufs de tortues offrait aux riverains du Haut-Amazone une suite non interrompue de travaux agréables et de plaisirs bruyants, elle constituait pour les poissons du fleuve un temps de bombance et de chère lie. Tous attendaient, pour se refaire des jeûnes forcés de l'année, cette époque carnavalesque que leur instinct leur révélait à une demi-heure près. Le détritus des œufs crevés et lavés par les travailleurs n'était pas plutôt rejeté à l'eau, que des milliers de gueules échelonnées sur toute la ligne du fleuve s'ouvraient et se fermaient avec une précision mécanique ; *Pira-Rocou*, *Pira-Arara*, *Pira-Yahuara*, *Sungaros*, *Surubis*, *Tambakés*, *Pacos*, *Aramas*, *Turas*, *Chumbiras*, les grands et les petits de la famille, se gavaient, s'emplissaient, s'arrondissaient, conjointement avec les dauphins et les sauriens accourus pour prendre part à la curée.

Durant ces jours de liesse et de goinfrerie, hommes, femmes, enfants se baignaient et s'ébattaient impunément au milieu des caïmans, sans avoir à craindre d'être coupés en deux ou amputés de quelque membre. Repus outre mesure, les hideux sauriens allaient et venaient autour des baigneurs, de l'air le plus indifférent du monde [2].

Cet âge d'or a fait place à l'âge de fer. Depuis quelque trente ans, les plages du Haut-Amazone, abandonnées par les chéloniens qui vont pondre assez avant dans l'intérieur des affluents du fleuve, ont cet air morne et désolé qui caractérise les cités

[1] Les riverains de l'Amazone préparent cette huile, la font bouillir et l'assaisonnent de la même façon que les Conibos de la plaine du Sacrement. Comme ceux-ci, ils se servent d'une flèche à cinq pointes pour crever la coquille molle des œufs, d'une pirogue en guise d'auge, etc.,etc.

[2] Ce fait dont on pourrait faire honneur à notre imagination se reproduit chaque fois que, dans une pêche ou feyturia, le fretin, les têtes et les entrailles des gros poissons sont rejetés à l'eau. Les caïmans, gorgés de nourriture, ne font alors aucun cas des baigneurs, qui de leur côté ne s'épouvantent nullement de ce dangereux voisinage. Ces occasions exceptées, aucun indigène n'oserait se baigner en pleine eau.

LE PREMIER BATEAU A VAPEUR.

Ls Mariatés
Ls Yuris
Ls Mirañbas
R. Japura
R. Içá ou Putumayo
Ahuaty Parana
Ls Muras
Ls Orejones
Ls Yahuas
Ls Tucunas
Ls Passes
Solimões ou Haut-Amazone
Systeme des Canaux et des Lacs du Japura
R. Negro
Lac Cudajaz
Manao
Bas Amazone
Ls Cotos
Ls Iquitos
R. Napo
Peruas
Iquitos
Loreto
Rio Jutay
Ls Culinos
San Pablo et Olivença
Maranon ou Haut Amazone
Cochiquinas
Tabatinga
R. Javari
Ls Mayorunas
R. Cayaly
R. Fiza ou Teffe
R. et lac Coary
R. des Purus
Ls Muras
Rio Juruá
R. Madeira
Ls Catahuichis
R. Tapahua
Ls Cipos
Ls Pomarys
Purus-Purus
Ls Chacayas
Ls Schetibos
Ls Amahuacas
RÉGION INEXPLORÉE
Ls Huarayeus
R. Conibua
Sierra de Cuntamana
Ls Sensis
Ls Remos
R. Jurua
Ls Maneteneris
R. Jamamadys
Ls Hypurinas
R. Madeira
Ls Impetiniris
Ls Cachibos
Ls Capechênes
R. des Purus
R. des Canamaris
Port de Tunkini
Sierra de Ticumbinia
Ls Canamaris
Ls Pucapacuris
R. Mamoré
Cordillera Geral do Brazil
Ramification des Parexis
Grand Pajonal
Sierra de Tono y Avisca
Sierra de Pimpini
Ls Tuineris
R. Amaru-Mayu ou Madre de Dios
R. Beni
R. Guaporé
R. Baures
R. Ubai
Cordillère des Andes
Cuzco
Sierra de Vilcanota
Chaine du Cruceiro
R. Grande
CARTE
des affluents inexplorés du Haut-Amazone,
d'après les données les plus récentes de la science.
Kilomètres

veuves d'habitants ; la vie, la richesse et la joie s'en sont retirées. Déjà, en 1850, les tortues y étaient devenues si rares, qu'à San Pablo, un de ces animaux valait une pataca brésilienne, environ dix-huit sous. Les plages d'Itapeüa et de Corasateüa, où la récolte de leurs œufs donnait autrefois deux mille pots d'huile ou *treize cents* quintaux, n'en avaient donné que *six cents* cette même année. Les plages de Yérémanateüa et de Huarumandia n'avaient rien produit ; enfin celles du Coro, qui donnaient autrefois jusqu'à trente-six mille arrobes portugaises d'huile ou *un million cent cinquante-deux mille livres*, n'avaient produit, en 1850, que *quarante-trois* arrobes !

Nous ne pensons pas que les choses aient été en s'améliorant ; et si la vue du premier bateau à vapeur remontant le fleuve en crachant de la fumée et des étincelles a pu stupéfier les derniers sauvages de ces contrées, le bruit des palettes du pyroscaphe a dû mettre en fuite les dernières tortues restées fidèles aux Plages Royales.

Maintenant que nous en avons fini avec ce tableau de la situation du Haut-Amazone, laissons à autrui le soin d'argumenter et de conclure à notre place, nous bornant comme d'habitude à la seule exposition des faits. *Narro ad narrandum, non ad probandum*, a dit l'illustre et sévère Tacite. Certains verront peut-être un progrès immense dans la diminution sensible des castes à peau rouge, la substitution de redingotes et de robes à falbalas aux vêtements d'écorce et de plumes, l'appauvrissement des forêts et le dépeuplement des eaux. D'autres penseront que la conclusion est digne des prémisses ; que la conquête portugaise et sa sœur espagnole ont déposé dans les contrées et chez les peuples jadis soumis par elles des germes de destruction plutôt que des semences de vie ; que les révolutions politiques qui depuis cinquante ans se sont succédé en Amérique n'ont fait qu'effleurer la forme des institutions, sans atteindre le fond ; que le présent tient encore au passé par mille racines ; qu'enfin la régénération de ce beau pays est une œuvre en dehors de lui-même et que l'avenir lui prépare sous la forme d'une émigration européenne. Le jour où le vieux continent, surabondant de séve et de génie, cherchera une issue d'écoulement au trop-plein de son lit, l'Amérique du Sud sera un des points de ce globe vers lequel se précipiteront ses vagues bouillonnantes.

Nous achevons à peine cette étude, que le capitaine du sloop *Santa-Martha* nous montre sur la rive gauche du Bas-Amazone quelques maisonnettes éparses sur une bande de terrain dénudé ; nous en comptons huit, y compris une église. C'est San José de Maturi, fondé en nous ne savons quelle année par un missionnaire portugais du Rio Branco, lequel, ennuyé de vivre dans l'intérieur du pays, vint s'établir au bord de l'Amazone. Les habitants de ce village doivent se lever tard, car, au moment où nous passons, il est près de midi, et les portes et les fenêtres de leurs demeures sont parfaitement closes.

En regard de San José de Maturi, sur la rive droite du fleuve, bâille l'embouchure du Rio Madeira, à laquelle La Condamine a donné deux mille neuf cents vares castillanes ou sept mille sept cents pieds de largeur. Malgré notre envie de taquiner un peu l'ombre du célèbre académicien en retranchant quelque chose à ses chiffres, nous

nous voyons forcé de passer outre, l'île Mantequeira déployant tout à coup, entre notre œil et l'embouchure du Madeira, sa longue bande de palmiers miritis, pareille à un écran de plumes vertes.

Le Madeira est une des rivières d'eau blanche où les tortues, après leur désertion des plages du fleuve, ont pris l'habitude de venir chaque année déposer leurs œufs. Cette particularité, connue des pêcheurs et des fabricants d'huile des environs, les amène dans l'intérieur du Madeira au temps de la ponte des chéloniens, et pendant quinze jours, du 30 août au 15 septembre, leurs tentes et leurs moustiquaires couvrent ses deux rives.

Formé dans l'intérieur par la réunion des rivières Beni, Mamoré et Guaporé, grossies elles-mêmes par l'adjonction de nombreux affluents, le Madeira, dans son cours à travers les parties planes de cette Amérique, charrie, comme l'Ucayali, force

VILLAGE DE SAN JOSÉ DE MATURI (RIVE GAUCHE DU BAS-AMAZONE).

troncs d'arbres tombés des forêts de Sorata, de Pelechuco, d'Apolobamba et transportés par le Beni. C'est à cette circonstance d'arbres flottants, qu'il dut le nom de *Rio da Madeira* — rivière du bois — que lui donnèrent Pedro Teixeira et ses compagnons dans leur voyage à Quito. Le nom de Madeira fit oublier celui de Cayari qu'il avait porté jusqu'alors.

A cette époque, l'embouchure du Madeira et le canal qui le fait communiquer avec l'Amazone [1] étaient habités par les débris de la grande nation Tupi ou

[1] Ce canal, situé dans l'intérieur du Madeira, à dix lieues de son embouchure et sur sa rive droite, est appelé *Uraïa* dans sa partie supérieure, et *Tupinamparana* (rivière des Tupinambas) dans sa partie inférieure. Sa longueur est d'environ trente-deux lieues ; sa largeur varie de cent cinquante à trois cents mètres. Les pilotes brésiliens, qui l'appellent indifféremment *Furo dos Abacaxis o dos Tupinambas*, rappellent sans s'en douter une des pages lugubres de leur histoire. Deux ou trois étiers, dont le plus large est le furo Coroïé, coupent par autant de tangentes la courbe décrite par le Tupinamparana et le font communiquer avec

Tupinamba, que les Portugais, à leur arrivée au Para, avaient trouvée établie sur la rive droite du Bas-Amazone [1]. D'humeur farouche et belliqueuse, ces indigènes ne subirent le joug des conquérants qu'après trois ans de lutte à main armée, la perte d'un grand nombre d'entre eux et la destruction de la plupart de leurs villages. Tandis qu'une partie des survivants allait peupler, *par ordre*, une mission de la Bahia do Sol — aujourd'hui Collares — l'autre partie émigrait vers le Haut-Amazone, se fixait à l'entrée du canal du Madeira auquel elle a laissé son nom, et où Pedro Teixeira, qui la croyait éteinte, fut tout surpris de la trouver à son retour de Quito [2].

VUE DE L'ILE MANTEQUEIRA.

A mesure que les Portugais s'enracinèrent dans le pays, les Tupinambas s'en

l'Amazone. Ce canal reçoit dans son parcours le trop-plein de huit lacs alimentés par des rivières (*igarapés*) venues de l'intérieur. Les plus grands de ces lacs sont ceux de Canoma, d'Abacaxis, de Maüé et de Uaïcurupa ou Vaïcorapa.

[1] Venue des contrées du Sud, qu'elle semble avoir adoptées pour lieu de résidence, lors de la grande émigration des peuples de l'hémisphère Nord, la nation Tupi habita longtemps l'intérieur du Paraguay, les pampas du Chaco et les *llanos* des Moxos avant d'occuper les versants de la Sierra d'Ibapiaba, limitrophe des provinces de Para, Maranhao, Pernambouc et Bahia, d'où plus tard elle passa sur les bords du Bas-Amazone. Un groupe détaché de cette nation, une des plus nombreuses qu'ait eues l'Amérique du Sud, existait encore, au milieu du siècle dernier, dans le voisinage des sources du Beni.

[2] Vingt ans auparavant, en 1619, Pedro Teixeira avait fait une guerre acharnée à ces mêmes Tupinambas et avait brûlé trois de leurs villages, *Iguapé*, *Guanapu*, *Carepi*, situés dans les environs du Para.

détachèrent. Quelques années après le passage de Pedro Teixeira, les individus de cette nation établis dans le canal du Madeira autour du lac Vaïcorapa, étaient dépossédés de leurs domaines, baptisés d'urgence et envoyés, *au nom du Roi*, sur la rivière Tapajoz pour peupler la ville de Boim récemment fondée. En ces temps bienheureux, peupler une ville au nom du Roi ou ramer sur les galères de Sa Majesté, était synonyme pour des Peaux-Rouges.

Depuis deux siècles les Tupinambas ont disparu du Brésil ; mais leur idiome est resté la langue courante de deux ou trois provinces de cet empire, et notamment de celle du Para. Comme cet idiome, à part quelques variantes sans importance, est celui que parlent encore aujourd'hui les Guaranis-Chirihuanos, anciens transfuges du Paraguay établis depuis le commencement du dix-septième siècle au pied des Andes Boliviennes, on nous permettra de considérer, jusqu'à preuve du contraire, les Tupis et les Guaranis comme une seule et même nation que des circonstances locales forcèrent jadis à se démembrer.

Les quelques mots de l'idiome Tupi que nous intercalons dans notre texte éviteront aux philologues la fatigue et l'ennui d'aller à la recherche de ces vocables, et leur permettront, en outre, de confronter cet échantillon *da lengoa geral do Brazil* avec les échantillons d'idiomes américains que nous avons déjà donnés.

IDIOME TUPI

Dieu	Tupana.	forêt	caá.
diable	yurupari.	arbre	muira.
ciel	uuaca.	bois	yapeüa.
soleil	coracé.	vie	sequê.
lune	yacé.	mort	umanu.
étoile	yacétata.	homme	apegasa.
tonnerre	tupa.	femme	cunha.
éclair	tupa uira.	enfant	taüna.
jour	ara.	vieux	tuisé.
nuit	putuna.	vieille	oaïmi.
matin	cuema.	jeune	coromin, pusasu.
hier	coïsé.	père	ipaya.
aujourd'hui	oyara.	mère	imaya.
demain	huirandé.	frère	quihuira.
eau	ê.	sœur	sènèra.
feu	tata, pira.	mari	iména.
pluie	amana.	femme	chimirico.
froid	irusanga.	tête	iacan.
chaud	sacu.	œil	sesa.
terre	euê.	nez	apuinha.
tremblement de terre	uiucataca.	oreille	nami.
pierre	itaqué.	bouche	yaru.
montagne	uitera.	dent	sanha.
sable	iqui.	langue	apeco.
rivière	parana.	menton	saïua.
gorge (quebrada)	igarapé.	cou	ayura.

CARTE du Bas-Amazone

Kilomètres

10 30 100 150

Guyane Brésilienne

Océan Atlantique

Bouches de l'Amazone

I. Caviana

I. de Mexiana

Macapa

Ile Joannes ou Marajo

R. Jary

R. Arumaru

R. Tiberé

R. Tajuja

R. Tegnagé

R. Tredequare

R. Guruupatéua

R. Surubi

R. Pauxis

Rio das Trombetas

Rio Nhamondas

R. Guatumá

R. Amba

R. Urubu

R. Matuni

Sierra de Paruacuara

Almeirim

Ile Curuja

Prahynha

Obidos

Monte-Alegre

Faro

Lago das Campinas

Villa Franca

Santarem

Alter do Chaõ

Boim

Pinhel

Rio Tapajoz

Sierra do Curua

Rio et lac do Curua

Rio et lac Cayari

R. Magoé

R. Jaraucu

R. Guapiara

Rio Xingu

Pombal

Souzel

Veiras

Curupa

Carrazedo

Valorinha

Boa Vista

Porto de Moz

Porto de Tagipuru

Breves

R. et lac Guanapu

R. Pacoya

R. Jauaresia

R. Yacunda

R. Anticu

Cameta

Rio Moju

Rio Tocantins

Baiao

Paterneira

Alcobaca

Punil

Rio et lac Tupinambas ou Valcoropa

Ls. Mundurucus

Indiens Maües

Province du Rio Negro

Ls. Araras

Indiens Jurunas

PROVINCE DU PARA

Rio Negro

San José de Maturu

Serpa

Silves

Villa Nova da Rainha

Archipel

Rio et lac Tupinambas

R. Andeira

Lac Maüe

Lac Abacaxis

Rio et lac Canoma

R. Guariba

Lac Uaota

Rio Madeira

Lacs Aramá

Lacs Guaribibi

Rio Uaota

Porto des Tupinambas

R. Abacaxis

Gravé chez Erhard.

épaule	yatii.
bras	iua.
main	po.
estomac	pea.
sein	camui.
ventre	marica.
nombril	peruan.
intestin	ibachu.
cuisse	huera.
genou	senepua.
jambe	teman.
pied	pui.
cheveu	ahua.
poil	sahua.
maison	oca.
pirogue	igara.
rame	apucuytana.
corbeille	erusanga.
fil	inimu.
coquillage	itanga.
arc	uirapara.
flèche	uëua.
massue	uisaranga.
hameçon	pinda.
poison	urari.
bêche	tasera.
banc	apuicaüa.
peigne	quihuau.
pot	camuti.
plantation	tenau.
manioc	macachêra.
maïs	ahuati.
banane	pacoa.
ananas	nana.
patate douce	yutica.
coton	amaniou.
tabac	petema.
rocou	urucou.
fleur	putira.
liane	sipo.
herbe	capiin.
cire	irariputi.
miel	ira.
tigre	yahuaraté.
sanglier (pécari)	tayasu-capüera.
cochon	tayasu-memon.
chien	yahuara.
singe	macaco.
caïman	yacaré.
chauve-souris	anuira.
tortue de terre	iauti.
tortue d'eau	yurara.
oiseau	huira.
perroquet	parahua.
canard	ipéca.
poule	sapucaya.
coq	sapucaya-apegasa.
œuf	supia.
poisson	pira.
serpent	boya.
papillon	panama.
mouche	meru, tumbera.
moustique	carapana.
cigale	iaquirana.
abeille	muirera.
fourmi	tasehua.
blanc	murutinga.
noir	pichuna.
rouge	piranga.
jaune	tahua.
bleu, vert	suquira.
voleur	munaüasu.
ouvrir	piraré.
attacher	pucuaré.
rôtir	mexira.
courir	nhana.
arriver	usica.
sortir	usema.
dormir	quera.
réveiller	paca.
manger	amaü.
un	iépé.
deux	mocoën.
trois	mésapéré.
*	*
cent	iépé-papasaü.
deux cents	mocoën-papasaü.
trois cents	mésapéré-papasaü.
*	*

Au delà de *trois* et de *trois cents* les Brésiliens de la province du Para comptent par duplication ou en se servant de la langue portugaise.

Les lieux abandonnés par les Tupinambas furent immédiatement occupés par des Indiens Abacaxis, Canumas et Maüès, tirés des lacs et des igarapés voisins. Deux Missions fondées par les Jésuites réunirent ces indigènes; une d'elles fut affectée aux seuls Abacaxis; l'autre reçut pêle-mêle des Canumas et des Maüès.

En 1798, il ne restait de ces Missions que deux pauvres villages à peu près déserts; pour les repeupler, on fit main basse sur des Abacaxis et des Maüès qui vivaient aux environs à l'état de nature; à ces Indiens on adjoignit un certain nombre de Turas et de Mundurucus pris entre les rivières Madeira et Tapajoz, puis la direction spirituelle

des deux postes fut confiée à un Carme du nom de José das Chagas, et leur direction temporelle à deux capitaines de voltigeurs appelés Rodrigues Porto et Pereira da Cruz.

A ces villages depuis longtemps disparus ont succédé les petites bourgades de Canoma, d'Abacaxi et de Maüé, situées sur les lacs de ces noms et habitées par des individus qui se disent de race pure, mais qui ne sont que le produit du croisement des castes Abacaxi, Canuma, Maüè, Tura et Mundurucu.

C'est aux Indiens Maüès qu'on doit la découverte et la préparation du *Guarana*, boisson rafraîchissante que nos glaciers-limonadiers n'ont pas encore eu l'idée d'offrir sur un plateau dans les raouts fashionables. Le guarana est une liane de la famille des légumineuses papillonacées dont la graine est noire à l'extérieur et blanche au dedans. Les Indiens, après l'avoir torréfiée et moulue, l'humectent et en façonnent de petits gâteaux plats et ronds, qu'ils font durcir en les exposant à la fumée de bois vert. Pour préparer la boisson, il suffit de râper un de ces gâteaux dans une eau potable, — la dose de râpure est d'une cuillerée pour un verre d'eau, — d'agiter le liquide et de l'avaler sans trop de grimaces, si c'est possible.

Le guarana est en honneur dans toutes les villes de la province. Les citadins qui se piquent de savoir-vivre offrent au visiteur un verre de cette boisson comme des Chiliens pourraient offrir leur cidre de camuesa, des Péruviens leur chicha de maïs, des Argentins une infusion d'herbe du Paraguay. Les qualités réfrigérantes du guarana le rendent cher aux indigènes, qui en usent pour atténuer les effets corrosifs du piment dont leur nourriture est assaisonnée. Ils combattent le feu par la glace. Malgré l'amertume de houblon et l'odeur de vieille rhubarbe qui caractérisent ce coco local, les consommateurs du pays le boivent sans sucre.

Pour en finir une bonne fois avec le Madeira et les souvenirs de tout genre qui s'y rattachent, disons que pendant longtemps il ne fut connu des Portugais que par la relation qu'en avait faite Pedro Teixeira à son retour de Quito. Quelques années après le passage de l'aventureux capitaine, les Tupinambas, comme nous l'avons dit précédemment, avaient été expulsés du lac Vaïcorapa et exilés dans la ville de Boim ; deux Missions fondées par les Jésuites avaient réuni les Abacaxis, les Canumas et les Maüès ; mais nulle exploration de l'intérieur du Madeira n'avait encore été tentée. On ne connaissait de lui que la partie comprise entre son embouchure et l'entrée du canal Uraïa, un trajet de dix lieues.

En 1716, un capitaine Joao de Barros da Guerra remonta pour la première fois cette rivière jusqu'à sa jonction avec le Jumary, un de ses affluents. Ce voyage, entrepris dans le seul but de réprimer les hostilités qu'exerçaient les Indiens Turas contre les deux Missions d'Abacaxis et de Maüès sus-désignées, fut fatal au capitaine Joao de Barros qu'un arbre écrasa dans sa chute ; mais il avait eu le temps d'exterminer une moitié des Indiens Turas, de mettre en fuite l'autre moitié, et l'idée d'avoir servi en cette occasion son Dieu, son pays et son Roi dut adoucir l'amertume de ses derniers moments.

En 1725, une seconde exploration du Madeira fut entreprise par le sergent-

major Francisco de Mello Palheta, qui remonta cette rivière jusqu'à l'embouchure du Rio Cayuyabas, affluent du Beni, releva la direction de son cours, détermina la position de ses douze cachoeiras ou rapides [1], et donna à chacune d'elles un nom portugais, mais baroque, comme c'était son droit [2].

Au sergent-major d'ordonnance succéda, trois ans plus tard, un Jésuite du nom de José de Sampaio, qui explora l'intérieur du Madeira, fonda devant le Rio Jumary une mission de San Antonio, y réunit quelques Indiens Turas échappés au massacre de 1716, et, continuant son voyage sur le Mamoré, parvint jusqu'aux possessions espagnoles.

L'intérieur du Madeira, une fois connu, devint le chemin que suivirent, de préférence à la rivière Tapajoz, les commerçants, les minéralogistes et les aventuriers que la découverte et le renom des mines de Matto Grosso et de Cuyaba attiraient dans les provinces de ce nom.

En 1756, les Portugais y fondèrent la ville de Borba. Trois fois détruite par les Indiens Muras et trois fois rebâtie sur un nouvel emplacement [3] par les Portugais qui se piquaient au jeu, cette ville alla reparaître une quatrième fois, à vingt-six lieues de l'embouchure du Madeira, sur sa rive orientale, où elle est encore aujourd'hui.

Une bordée courue dans le Nord-Nord-Est nous éloigne de l'embouchure du Madeira, devant laquelle nous avons retenu trop longtemps le lecteur. Notre sloop s'engage dans les méandres de l'archipel Caniny, groupe d'îles séparées par des canaux que les palmiers et les puchiris couvrent de leur ombre. Des pauxis à huppe crespelée et des perruches à croupion rouge habitent ces sites charmants. Après trois quarts d'heure de navigation, nous rangeons à l'honneur l'embouchure de la rivière Urubu, célèbre par le massacre d'Indiens Caboquenas qu'en 1665 y fit Pedro da Costa Favella, par ordre de l'autorité supérieure [4].

A cette rivière Urubu succède brusquement la ville de Serpa. Des berges striées de jaune et de brun, élevées de dix pieds au-dessus des eaux et servant de soubassement à une trentaine de maisonnettes placées sur une seule ligne et si bien serrées les unes contre les autres, qu'à distance elles paraissent ne former qu'un corps de logis ; autour de ces maisons, un vaste tapis d'herbe rase et jaunie ; au fond, la verte muraille de la forêt : voilà Serpa.

[1] Ces rapides sont dus à un prolongement de la chaine des Parexis qui traverse le lit du Madeira entre le neuvième degré et le onzième. Certains de ces rapides du Madeira ont plusieurs milles d'étendue. On en compte douze sur cette rivière et cinq sur le Guaporé.

[2] *Le Saut de Théotonio, — les Monticules, — la Chaudière de l'Enfer, — les Trois Frères, — le Petit Mur, — la Miséricorde, — la Bananière, — le Grand Pieu,* etc., etc.

[3] La première fois elle fut édifiée dans l'intérieur du Rio Jupary, la seconde à l'entrée du Rio Giparana, la troisième à l'endroit appelé Praxiaon, la quatrième et dernière fois, sur l'emplacement de l'ancien village de Trocano fondé par les Jésuites.

[4] Sept cents de ces Indiens furent fusillés, quatre cents faits prisonniers et trente de leurs villages réduits en cendres. Ces terribles représailles eurent lieu pour venger la mort de quelques soldats portugais tués par eux et que le gouverneur du Para, Rui Vaz de Siqueira, avait envoyés faire la traite des Peaux-Rouges pour se procurer les bras nécessaires à la culture et aux travaux des champs.

Bien que notre sloop, dont le tirant d'eau est presque nul, rase les berges d'assez près pour nous permettre de distinguer, parmi de maigres végétations, les fleurs et les gousses vertes de quelques *galibis*, nous cherchons vainement des yeux un habitant sur la pelouse, une porte ou une fenêtre ouverte parmi les maisons de Serpa. Tout est clos et silencieux. Comme nous nous disposons à virer de bord, le bruit des poulies mal graissées du sloop réveille quelques chiens de garde que nous n'avions pas aperçus. Sept ou huit de ces animaux, à l'échine saillante, accourent au bord de l'eau et nous poursuivent d'aboiements furieux.

Ce fantôme de ville, que nous ne tardons pas à perdre de vue, existait en 1755, sur la rive droite du Madeira, à une lieue en aval du canal Uraïa-Tupinamba, dont nous avons parlé. Son fondateur, Joachim de Mello è Povoas, l'avait peuplée d'Indiens Abacaxis. Elle portait alors le nom d'*Itacoatiara* — la pierre peinte. — Brûlée par les

VUE DE LA VILLE DE SERPA (RIVE GAUCHE DU BAS-AMAZONE).

Muras, elle fut réédifiée en 1770, à l'embouchure du Madeira, peuplée d'Indiens Turas, et prit le nom d'Abacariz. Les Muras la détruisirent une seconde fois. Elle alla reparaître sur la rive droite de l'Amazone, avec le nom de Serpa et une population empruntée à diverses castes d'Indiens [1]. Là, elle fut encore inquiétée par les Muras, qui l'avaient reconnue malgré son nom d'emprunt et son déguisement. Pour échapper à leurs poursuites, la malheureuse ville abandonna la rive droite du fleuve et vint s'établir sur sa rive gauche, à l'endroit où nous la voyons aujourd'hui.

Au sortir de Serpa, le sloop change d'amures, et, laissant arriver, court vers la rive droite de l'Amazone avec trois quarts de largue dans sa voile. Le bruit de l'eau qu'il divise et fait écumer sous sa proue, chatouille agréablement notre oreille. Il nous semble

[1] *Saras*, *Baris*, *Anicorés*, *Aponarias*, *Tururis*, *Urupus*, *Jumas*, *Juquis* et *Pariquis*. Toutes ces castes sont éteintes.

entendre le murmure de la grande mer. Tout entier à cette musique, nous oublions de relever, sur la rive gauche, le village de Silves, qui reste derrière nous. Mais un tel oubli est sans conséquence. Pour le réparer, il suffit de dire que le capitaine Joachim de Mello è Povoas fonda ce village vers le milieu du dix-huitième siècle, sur un emplacement appelé *Muratapera*, mot lugubre qu'on peut traduire par *endroit où il y eut des Muras*, et que sa population primitive fut composée de Portugais mêlés à des Indiens Barrés, Carayas et Pacuris, qui s'éteignirent plus tard ou se dispersèrent. Le Silves actuel a pour habitants des métis pêcheurs de lamantins et de tortues.

Au débouquement de sept îles qui se suivaient de près et que nous avons côtoyées, l'Amazone, débarrassé d'obstacles, se rétrécit au point que nous distinguons nettement les arbres d'essences diverses de ses deux rives. Nous cheminons ainsi pendant une heure ; puis une île immense envahit la gauche du fleuve, laissant à sa droite une

VUE DE VILLA-NOVA (RIVE DROITE DU BAS-AMAZONE).

manière de *furo* ou d'étroit canal, dans lequel notre sloop donne tête baissée. Ce canal, peu sinueux, est assez large sur quelques points, mais si étroit sur d'autres, que le sloop accroche avec le gui de sa grand'voile les verdures du bord dont il emporte des lambeaux. L'île est bientôt doublée, et la rive droite, s'échancrant tout à coup, laisse voir l'intérieur du grand canal qui relie l'Amazone au Madeira. Ce canal est celui des Tupinambas ou Abacaxis, dont nous avons parlé plus haut.

A deux jets de flèche de son embouchure, sur la rive droite du fleuve, apparaissent, au bord d'une maigre pelouse, tapis habituel des villes et des villages de l'Amazone, onze maisonnettes à toitures de chaume, encadrées à distance par la lisière des forêts. C'est tout ce qui reste de *Villa-Nova da Rainha* — Ville-Neuve de la Reine.

Cette ville neuve fut d'abord un simple village fondé au commencement de ce siècle par un capitaine de voltigeurs, Pedro Cordovil, qui le peupla d'Indiens Mundurucus,

tirés par lui de l'intérieur du Tapajoz. Peu de temps après sa fondation, un décret du gouverneur et capitaine général de la province du Para, Marcos de Noronha è Brito, l'éleva au rang de Mission et lui donna le nom charmant de Ville-Neuve de la Reine. Son régulateur spirituel fut ce même Carme José das Chagas, que nous avons vu dans le canal du Madeira régner sur les deux Missions des Abacaxis et des Maüès.

Un seul souvenir historique, mais lamentable, se rattache à Villa-Nova. En 1804, un colonel, José Simoens de Carvalho, gouverneur du Rio Negro, y mourut d'une indigestion d'œufs de tortues. En vain nous cherchâmes des yeux le tombeau de ce fonctionnaire; nous n'aperçûmes que des poules fouillant à reculons le sol de la pelouse. Comme les habitants de Serpa et de San-José de Maturi, ceux de Villa-Nova devaient dormir d'un sommeil enchanté, car, à quatre heures après midi, leurs fenêtres et leurs portes étaient encore fermées.

PREMIÈRE PLANTATION DE CACAO A VILLA-NOVA.

Au sortir de Villa-Nova, qu'on appelle aujourd'hui Villa-Bella, apparaissent de dix en quinze lieues, sur les deux rives de l'Amazone, des plantations de cacao dont le vert sombre et doux à l'œil tranche agréablement sur les verdures d'alentour. Chaque *cacahual* est pourvu d'une maisonnette blanche, ici couverte en chaume, là coiffée de tuiles, selon la richesse et le goût de son propriétaire. Ces plantations, qu'on voit naître à Villa-Nova, se poursuivent des deux côtés du fleuve, jusqu'à Monte-Alegre. A partir de ce point, elles ne se montrent plus que sur sa rive droite, et s'étendent jusqu'à Cameta sur la rivière Tocantins.

Déjà nous avions ouvert notre album, taillé nos crayons, et nous nous apprêtions à croquer Faro, un village qui date de 1755 et s'élève à l'embouchure de la rivière Nhamondas, lorsque quatre îles si bien enchevêtrées les unes dans les autres qu'elles semblent n'en faire qu'une viennent nous barrer le passage et dire à notre sloop :

« Tu n'iras pas plus loin. » Le bateau a compris l'avertissement, et, au lieu de continuer à pincer le vent, il laisse arriver en plein sur la rive droite. Nous ne verrons Faro qu'en songe, quand nous avions compté le voir en réalité ; mais, pour nous dédommager de ce contre-temps, nous parlerons de sa rivière Nhamondas, aux habitantes de laquelle le grand fleuve que nous descendons aujourd'hui dut le nom d'Amazone.

Toutefois, avant de passer outre, disons que Faro et Nhamondas sont des noms modernes ou peu s'en faut. Au temps où Faro, humble village indien, était situé dans l'intérieur de la rivière Nhamondas, à huit lieues de son embouchure, il avait nom Paru. En l'édifiant dans le voisinage de l'Amazone, on l'appela Paro, et enfin Faro. Un *l* de plus, il s'appelait *Farol*, qui veut dire lanterne, et c'eût été fâcheux.

Quant à la rivière Nhamondas, elle portait autrefois le nom de Cunuriz, qui était celui de ses habitants primitifs. A ces Indiens Cunuris, éteints ou disparus, succédèrent plus tard les Néamundas, venus des lacs de l'intérieur. Ces indigènes, qu'on appela, par élision ou par corruption, Nhamundaz et enfin Nhamondas, disparurent un beau jour, laissant, à défaut d'autre chose, leur nom à la rivière.

C'est devant l'embouchure de ce Rio Nhamondas que Francisco Orellana et ses compagnons, partis de Quito en l'année 1539 et descendant au hasard l'Amazone, furent assaillis par une troupe d'Indiens parmi lesquels combattaient quelques femmes. La chose leur parut surprenante, et, de retour en Espagne, ils en parlèrent avec admiration. Mais, comme il arrive de toutes les nouvelles qui vont passant de bouche en bouche, la version primitive d'Orellana fut promptement dénaturée : au lieu de quelques femmes combattant avec des Indiens à l'embouchure d'un maigre affluent du grand fleuve, ce fut le fleuve même qu'on peupla tout entier de femmes guerrières dont on compara la valeur à celle des Amazones asiatiques.

En 1744, lorsque La Condamine descendit l'Amazone, il s'arrêta dans la Mission de San-Thomé, qui florissait alors à l'entrée du canal Cuchiüara, une des prétendues bouches de la rivière des Purus. Là, notre voyageur eut le bonheur de mettre la main sur un sergent-major d'ordonnance appelé José da Costa Pacorilha, dont l'aïeul, au dire de cet homme, avait vu autrefois, venant de la rivière *Cayamé* [1], une de ces femmes guerrières du Nhamondas, sur lesquelles depuis deux siècles étaient braqués les télescopes de la science et les binocles des savants.

A quelques questions délicates que La Condamine hasarda sur les mœurs de ces dames, le sergent-major répondit, par l'organe de son aïeul défunt, que les opinions

[1] Cette rivière *Cayamé*, que les cartes espagnoles appellent par erreur *Cayambé* et que la grande carte de Brué, édit. 1856, nomme *Cayama*, est un igarapé d'eau noire, large de sept à huit mètres, né dans l'intérieur des forêts et que l'Amazone reçoit par la droite, entre les lacs de Teffé et de Juteca. Une distance d'environ cent quatre-vingt-sept lieues en ligne directe, sépare ce ruisseau de la rivière Nhamondas.

Durant nos diverses stations dans les villes et les villages de l'Amazone, nous avons fait appel aux lumières de bien des gens et feuilleté bon nombre de vieux manuscrits, pour savoir ce que pouvait faire dans le Rio Cayamé, isolée de ses compagnes et à une si grande distance d'elles, l'Amazone citée par La Condamine. Mais les gens, pas plus que les paperasses, ne nous ont rien appris à cet égard.

à cet égard étaient partagées. Selon les uns, les Amazones étaient d'une pudeur féroce et repoussaient à coups de lance les sollicitations des prétendants ; suivant les autres, elles s'humanisaient une fois chaque année envers les *Guacaris* — lisez Huacaris, — Indiens établis sur les versants de la Sierra de Tacamiaba, entre la Guyane portugaise et le fleuve.

De retour en France, La Condamine, plein de foi dans la parole de son cicerone, disserta longuement sur les Amazones américaines, citant comme preuves à l'appui de leur existence, la relation primitive d'Orellana, — un peu altérée, il est vrai [1], — et la déclaration d'une Indienne de la Sierra Équatoriale, qui assurait avoir visité les Amazones dans leur pays, mais ne se rappelait plus le chemin qui y conduisait et, conséquemment, ne pouvait donner aucun renseignement sur sa situation géographique.

La déclaration absurde de cette femme, faite en public dans la ville de Pasto et répétée par elle devant la *Real Audiencia* de Quito, avait été transcrite par un escribano-greffier, signée par un juge et des assesseurs et déposée comme un document officiel dans les archives de la ville.

De ces *on dit* recueillis par La Condamine et présentés par lui comme les pièces justificatives du grand procès amazonien qui s'instruisait alors, il était difficile de tirer une conclusion rationnelle. Néanmoins, des savants l'essayèrent ; mais, après s'être donné beaucoup de mal pour en arriver à une connaissance exacte des faits et élucider la question d'être ou de non être des guerrières américaines, ils durent abandonner la partie. Les Amazones de la rivière Nhamondas, satisfaites d'avoir rompu une lance avec Orellana, ne daignèrent plus reparaître.

Cependant il en coûtait à l'amour-propre des savants de s'avouer vaincus dans la lutte qu'ils avaient tentée contre l'impossible, et, pour mettre leur honneur à couvert, ils imaginèrent d'expliquer la disparition des guerrières américaines par leur émigration vers des bords inconnus. Certains d'entre eux prétendirent qu'au sortir de la rivière Nhamondas, elles avaient remonté l'Amazone jusqu'à son affluent le Cayamé ; d'autres, qu'elles étaient entrées dans la rivière das Trombetas et l'avaient remontée jusqu'à ses sources ; d'autres enfin, qu'elles avaient pris par la rivière Urubu, avaient passé de celle-ci dans le Rio Negro, puis dans le Rio Branco, et, côtoyant la limite ouest des Guyanes, avaient fait choix de la Guyane Portugaise pour y finir paisiblement leurs jours. Raleigh, Laët, Acunha, Feijoo, Sarmiento et Coronelli ont écrit là-dessus de fort belles choses.

Tout en niant dans le passé et le présent l'existence d'Amazones américaines constituées en république, ou même en corps belligérant, nous nous hâtons de déclarer que les viragos ou *marimachos* ne sont pas rares sur le continent Sud. Nombre de femmes suivent dans les combats leurs époux et leurs frères, contiennent leur ardeur ou la réveillent au besoin par des cris et des invectives. Elles ramassent les lances échappées aux mains des combattants, approvisionnent de flèches les archers, puis,

[1] L'historien d'Orellana parle de femmes mêlées à des Indiens et combattant avec eux, et non d'une troupe de femmes combattant seules.

l'engagement terminé, achèvent les blessés du parti ennemi et dépouillent les morts. Ainsi font les femmes des Murucuris de l'Est, celles des Mayorunas de l'Ouest, des Ottomaques du Nord et des Huatchipayris du Sud. Ainsi eût fait à l'occasion cette brave Ticuna de l'Atacoari qu'on a vue embrocher avec une lance le jaguar qui avait scalpé son mari.

Cette humeur belliqueuse chez le beau sexe américain, n'est pas seulement l'apanage des femmes à peau rouge qui vivent dans les bois ; elle caractérise aussi leurs sœurs civilisées, ou soi-disant telles, qui peuplent les villes de la Sierra et de la côte du Pacifique.

Les maîtresses des soldats chiliens les suivent à la guerre avec un dévouement de caniche, sauf à les planter là quand la paix est conclue. Elles leur préparent le vivre et le couvert, vont à la maraude pour ajouter quelque douceur à leur menu et les aident au besoin à ravager le pays conquis.

Les Rabonas du Pérou, à la fois *Huarmipamparunacunas* et vivandières, forment des bataillons souvent plus nombreux que le corps d'armée qu'elles précèdent en éclaireurs ou suivent en traînards. Elles mettent à contribution les villages qu'elles traversent et, le cas échéant, pillent, saccagent, égorgent, incendient sans le moindre scrupule. Ces femmes-là, en vérité, sont de très-farouches et très-formidables Amazones !

Mais à l'époque où Francisco Orellana et ses compagnons descendirent le fleuve, ces détails de mœurs étaient encore sous le boisseau ; la vue de femmes combattant parmi des Indiens ou les excitant à combattre parut aux aventuriers une chose aussi neuve que surprenante. De retour en Espagne, la relation qu'ils en firent à leurs compatriotes fut bientôt altérée, puis défigurée par suite de l'esprit d'exagération et de l'amour du merveilleux propres à ceux-ci, et dont ils paraissent avoir hérité de leurs aïeux, les Maures. C'est à l'habitude d'amplifier, d'ennoblir, de poétiser les idées et les faits vulgaires, habitude devenue chez l'Espagnol comme une seconde nature, que les Indiennes de la rivière Nhamondas durent l'insigne honneur d'être comparées au corps républicain des guerrières de Thrace.

Aujourd'hui qu'il est suffisamment démontré que les viragos d'Orellana et leurs descendantes, si elles ont habité et habitent encore partout dans cette Amérique, n'ont jamais régné ni gouverné nulle part, les œuvres des savants qui traitèrent sérieusement de ce conte de fées ne peuvent plus servir qu'à l'épicier du coin pour ses cornets à poivre.

En perdant ses poétiques Amazones, que nul ne revit plus après le capitaine Orellana, la rivière Nhamondas sut conserver longtemps, dans une douzaine de lacs qui profilent ses rives, la variété de lamantins, dite *Peje boy de Azeite*. Ces cétacés, comme l'indique leur étiquette portugaise, fournissaient peu de viande ; mais, en revanche, chaque individu donnait jusqu'à trente almudes d'huile, soit plus de cinq cents litres. Nous parlons du temps où leur espèce avait la faculté de croître et d'engraisser, qu'elle n'a plus aujourd'hui.

C'est à Faro que s'achève la juridiction du Rio Negro et que commence celle du Para. La ligne imaginaire qui sépare ces deux provinces part de Faro, sur la rive gauche du fleuve, et aboutit, sur sa rive droite, à la colline de Parenti.

A part les plantations de théobrome et leurs maisons blanches qui disparaissent sur un point et reparaissent sur un autre, rien d'intéressant ne charme notre vue, rien de curieux ne sollicite notre attention. Pour échapper à l'ennui qui nous envahit insensiblement, nous prétextons un besoin d'exercice et, laissant le sloop courir des bordées, nous descendons dans la pirogue que, depuis la Barra do Rio Negro, il traîne à la remorque ; nous en larguons l'amarre et, conduits par deux matelots Tapuyas, nous voguons avec le courant, rasant de près la berge ou nous en écartant, selon que la prudence le commande à nos hommes.

Quelquefois nous quittons le sloop dans la matinée et nous n'y revenons qu'au coucher du soleil. Ces jours-là, nous allons battre la forêt, cueillant des fruits sylvestres, des plantes et des fleurs dont la pirogue est bientôt encombrée. A l'heure des repas, si l'un de nous a oublié de se munir de provisions, nous allumons du feu et nous faisons griller des amandes de Capuçaya (*Bertholletia*). Pendant que les Tapuyas vont et viennent, ramassant des bûchettes et recueillant la moelle de certains arbres qui leur sert d'amadou, si je ne me sens pas d'humeur à les suivre, je m'assieds sur la berge et je regarde l'eau du fleuve couler en frôlant les herbes du bord. Voir couler l'eau fut toujours un de mes plaisirs. Ici ce plaisir revêt des formes nouvelles; chaque flot qui passe me semble un messager venu de la Sierra, qui m'apporte le souvenir ou l'adieu d'une connaissance. J'interprète à ma guise le bruit qu'il fait en clapotant contre la rive. Au milieu de la rêverie où me plonge ce murmure stupéfiant de la brise et du flot, des bruits soudains retentissent et me font tressaillir. Tantôt c'est la chute d'un gland de ces *Quercus* communs sur l'Amazone [1] qui fait monter à fleur d'eau le poisson Tambaké, ou la capsule multilobée du *Hura crepitans* qui éclate avec le bruit d'une arme à feu et fait pleuvoir sur le feuillage une grêle de projectiles, ou bien encore, dans les profondeurs des forêts, le craquement, grossi par les échos, d'un arbre centenaire, dont l'humidité a pourri la base et qui tombe en écrasant toute une génération d'arbres et d'arbustes venus à son ombre. Quand je suis las de rêver et d'ouïr, je regarde. Les plans de verdure, diversement éclairés, selon l'heure de la journée, ont de charmants aspects; les feuilles, roses le matin, puis lumineuses à midi, avec de fortes ombres portées, étincellent aux rayons du soleil couchant, comme des rubis en fusion. Quand le vent du soir les remue en passant, on croirait voir des cascades de braise. Le crépuscule ne tarde pas à étendre sur elles son manteau d'un gris terne et froid. C'est le moment où nous rentrons dans la pirogue pour aller à la recherche de notre sloop, que nous trouvons ancré à la pointe d'une île et nous attendant.

Quand l'idée de pêcher m'est venue en rêve, je quitte le bateau avant que le jour ait paru. Suivi de mes hommes, que ces excursions amusent fort, je vais tendre des

[1] Le genre *Quercus*, de la famille des Cupulifères, est représenté sur l'Amazone par des arbres de quatrième grandeur et compte plus de vingt variétés.

lignes dans quelque anse du fleuve, dont l'eau calme, abritée contre le courant et le vent, est chère à la gent poissonneuse qui s'y retire pour dormir. Au moment où l'archer céleste décoche le premier de ses traits de feu contre la glace immobile de ce bassin, — lisez sans pathos : à l'heure où le soleil commence à éclairer la baie, — mes hameçons ont presque toujours accroché quelque proie. Tantôt c'est un *Surubi* à la peau brune, lisse et gluante, ou un *Sungaro* au dos bleu et au ventre d'argent, ou bien encore un *Tucunari* peint de couleurs splendides.

Ces poissons, fichés au bout d'une gaule ou roulés dans des feuilles de balisier, prennent, par la cuisson, une mine appétissante. Nous les mangeons sans pain, sans sel et sans citron, ce qui ne nous empêche pas de les trouver exquis. Les drupes du palmier Assahy, que nous écrasons dans une calebasse d'eau, nous donnent une teinture épaisse et de couleur violette qui remplace le vin. Ces jours-là nous faisons des repas de prince.

Parfois le soir, au coucher du soleil, la proposition de flâner un moment est émise par le pilote et adoptée à l'unanimité par l'équipage ; on descend à terre ; on allume un feu de branchages ; la marmite du bord est placée dessus et le pilote prépare lui-même un café clair qu'il édulcore avec de la mélasse. Chacun de nous, muni d'une tasse quelconque, puise tour à tour dans le récipient. Nos gens mêlent volontiers à cette eau roussâtre une poignée ou deux de farine de manioc et la transforment en bouillie. Le *luncheon* est entremêlé d'éclats de rire, de plaisanteries au gros sel et quelquefois aussi d'aperçus piquants et entièrement inédits sur la Faune de la contrée et sur le jaguar en particulier.

Le jaguar amazonien, dont les Tapuyas comptent neuf variétés [1], est la bête qu'ils admirent le plus et qu'ils chassent le moins, d'abord parce qu'ils trouvent sa chair mauvaise et qu'ils font peu de cas de sa fourrure, ensuite parce qu'ils le prétendent issu de leur démon Jurupari, qui jadis le pétrit avec sa propre fiente ; de là, le qualificatif de *biche-diabo* — animal-diable — donné par eux à ce félin, qui à l'audace, à la force, à la férocité, ajoute la malice et la ruse de l'esprit des ténèbres. Ainsi, disent-ils, le jaguar est particulièrement friand de poisson, et sa manière de le prendre sans filets et sans hameçons, prouve jusqu'à l'évidence que le démon lui vient en aide. Pour cela, il fait choix d'un arbre tombé en travers de la rive, va s'accroupir à son extrémité, et, de temps en temps, fouette l'eau de sa queue pour imiter la chute d'un fruit mûr. Ce bruit trompe le Paco, le Pira-Arara et le Surubi, qui croient qu'une drupe de palmier ou un gland de quercus s'est détaché de l'arbre, et accourent pour

[1] *Yahuaraté pacoa sororoca*, individu de grande taille, à robe claire avec des taches très-espacées. — *Yahuaraté-miri*, individu de petite taille, à robe claire et très-mouchetée. — *Yahuaraté tahua*, individu de taille moyenne, à pattes jaunes et à robe plus mouchetée que la variété précédente. — *Yahuaraté-piranga*, individu de grande taille, à robe noire et sans mouchetures. — *Yahuaraté-yahuaruna*, individu de grande taille, à robe rousse et sans mouchetures. — *Yahuaraté-uru*, individu de grande taille, à robe d'un noir terne, à mouchetures d'un noir luisant. — *Yahuaraté-murutinga*, individu de grande taille, à robe noire, tachetée de blanc ; c'est le plus redouté des indigènes. — *Yahuaraté-maracaja*, individu de la taille d'un chat sauvage, à robe claire et très-mouchetée. — *Yahuaraté-macakinho*, individu de très-petite taille, à pattes jaunes, à robe claire, zébrée de brun.

le gober. Mais à peine un de ces crédules poissons montre-t-il sa tête à fleur d'eau, qu'un coup de griffe du jaguar l'atteint et le rejette sur la rive.

Souvent c'est la grande tortue que le félin surprend sur une plage et retourne le ventre en l'air ; de sa patte gauche il pèse sur elle et l'empêche de se mouvoir, tandis que la droite, qu'il introduit entre la carapace et le plastron de la bête, en arrache par lambeaux les membres palpitants.

La prodigieuse agilité du singe ne le sauve pas toujours de la dent du jaguar, qui le poursuit de branche en branche jusqu'au sommet des arbres et s'élance sur lui sans

LE JAGUAR PÊCHEUR.

s'inquiéter d'une chute de quelque trente pieds, qu'il amortit d'ailleurs à la façon de nos chats domestiques, en tombant sur ses quatre pattes.

Cramponné des dents et des ongles au dos du tapir qu'il a surpris à l'abreuvoir, le jaguar se laisse emporter par lui à travers les fourrés, plonge dans la vase ou dans l'eau avec le pachyderme, le déchire tout en fuyant et finit par lui briser la nuque.

Mais ici-bas toute médaille a son revers. Parmi les hôtes de ces bois, il est un animal qui impose au jaguar la loi du talion et lui fait payer cher tous ses brigandages ; c'est le *Tamandu-huasu* ou grand fourmilier. Au moment où le félin se précipite étourdiment sur lui, l'excavateur au long museau se renverse en arrière,

ouvre ses quatre membres, y emprisonne le jaguar et lui enfonce dans le corps les crampons formidables dont ils sont armés. Ainsi liés, les deux ennemis ne se séparent plus et meurent l'un sur l'autre. En trouvant dans les bois les squelettes du félin et de l'édenté ainsi enlacés, les Tapuyas disent en riant : « Le Jaguar et le Tamandu ont fait mauvais ménage. »

De pareils récits, qui feront hausser les épaules aux graves professeurs des Muséums, nous plaisent et nous amusent fort, et nous passerions volontiers la nuit à les écouter, si le pilote n'ordonnait à ses gens d'enlever la marmite et de se rendre à bord. En

LE JAGUAR ET LE TAPIR.

un instant l'ancre est levée, le foc bordé, la grand'voile orientée ; nous reprenons le large, et le foyer par nous allumé sur la plage n'est bientôt plus qu'une étoile rougeâtre qui s'éteint dans l'éloignement.

Tout en vagabondant de la sorte, nous voyons la distance s'abréger graduellement devant nous. Un beau matin, nous nous trouvons par le travers du détroit des Pauxis, dont le nom nous remet en mémoire ces gallinacés noirs à caroncule osseuse et d'un orangé vif, qui nous procurèrent plus d'une fois des rôtis maigres ou des bouillons sans yeux.

Près de ce détroit, en un site appelé *Paricateüa*, l'ingénieur portugais Manoel da

Mota de Siqueira avait édifié, en 1697, une manière de redoute en figure de carré long avec deux ailes en retour. Cette chose, construite en bois et en torchis, s'appelait *les Trois Châteaux forts*. A leur base, s'appuyait le village d'Obidos, un groupe de maisonnettes voisines du beau lac *das Campinas* peuplé de lamantins et de caïmans. Le village et la forteresse étaient appelés indifféremment Obidos ou Pauxis.

De ce point, comparativement élevé, le regard embrassait une courbe immense du fleuve et plongeait dans l'intérieur du Rio das Trombetas par où les Amazones, après être apparues un moment à Orellana, avaient, au dire des savants, opéré leur retraite définitive.

COMBAT DU JAGUAR ET DU TAMANOIR.

Vers la fin du dix-huitième siècle, le village d'Obidos, poussé par des motifs qui nous sont inconnus, traversa l'Amazone et vint s'établir sur sa rive gauche, à deux lieues en aval du Rio das Trombetas, laissant la forteresse des Pauxis veiller sur l'emplacement qu'il abandonnait. Pendant quelques années, la pauvre forteresse fit bonne contenance, puis, lasse de rester debout, croula de lassitude.

A l'heure où nous apercevons l'Obidos moderne dont les affaires ont si bien prospéré que de village il est devenu ville, le soleil levant le prend en écharpe et l'éclaire admirablement. Nous y comptons tant bien que mal cinquante-cinq maisons et une

église ; ces constructions occupent le versant d'une colline tapissée d'herbe rase : la ligne des forêts dépasse leurs toitures.

Un large sentier tracé par la nature et façonné par l'homme conduit du rivage à la ville. Déjà la population, réveillée, s'agite et vaque à ses travaux accoutumés ; des femmes court-vêtues, portant sur l'épaisse torsade de leurs cheveux une cruche en terre rouge, descendent nu-pieds vers le fleuve pour y puiser de l'eau ; des Tapuyas achèvent de charger une égaritéa à l'ancre près du bord ; quelques oisifs, debout devant leurs portes, promènent à l'horizon un regard curieux ; une cloche tinte et semble appeler les fidèles à la messe matutinale.

Mais le soleil continue à monter, et les oppositions d'ombre et de clair que nous admirions s'effacent par degrés. Tournons le dos à Obidos avant que se soit évanoui tout à fait le prestige qu'il empruntait aux premières heures de la matinée. En géné-

VUE D'OBIDOS (RIVE GAUCHE DU BAS-AMAZONE).

ral, l'effet pittoresque des points habités du Haut et du Bas-Amazone dépend de la façon dont ils sont éclairés ; le matin et le soir, ils ont bonne mine ; de dix heures à quatre, ils prennent un air désolé, et le clair de lune leur est peu favorable.

Au sortir d'Obidos, l'extrémité de l'île des Pauxis empêche tout d'abord de découvrir sur la rive opposée la grande baie formée par l'embouchure de la rivière Tapajoz ; mais, à mesure que le sloop gagne dans l'Est-Sud-Est, l'île des Pauxis s'amincit et finit par rester en arrière. Après un certain nombre de bordées courues entre le Nord-Est et le Sud-Est, nous atteignons l'entrée de la rivière et jetons l'ancre à un demi-mille de la ville de Santarem, située sur sa rive droite.

La rencontre du Tapajoz et de l'Amazone forme une baie supérieure en grandeur à tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. De part et d'autre, sur la rivière et sur le fleuve, l'ourlet des terres fermes se recule si loin, que notre œil se fatigue à en suivre

VUE DE LA VILLE DE SANTAREM (EMBOUCHURE DE LA RIVIÈRE TAPAJOZ).

les sinuosités. La jonction de l'Ucayali et du Marañon, qui nous émerveillait naguère, nous paraît mesquine à cette heure, comparée au vide béant devant nous.

Une double ligne de coteaux bas et dénudés profile la rive droite du Tapajoz, formé dans l'intérieur par la réunion de plusieurs rivières issues de la chaîne des Parexis. La nuance de ses eaux est un vert louche glacé de gris ; leur masse est d'une immobilité telle, qu'on les croirait figées.

A l'angle formé par la jonction du fleuve et de son affluent, sur le sommet plan d'une longue colline qui domine les alentours, se dressent les murs en pisé d'une forteresse primitivement destinée à protéger les possessions portugaises de l'Amazone et celles de l'intérieur du Tapajoz contre les pilleries des Indiens et les pirateries des croiseurs de la Guyane Hollandaise [1]. Au pied de cette colline, à l'ombre de la forteresse, s'étendent les maisons de Santarem que dépassent les deux tours carrées d'une église ; des goëlettes, des sloops, des égaritéas et des pirogues ancrés devant la ville donnent un air d'animation joyeuse à cette capitale du Tapajoz, qui compte une centaine de maisons.

La première exploration de la rivière Tapajoz remonte à 1626 ; elle est due à Pedro Teixeira, qui y fit un voyage de douze lieues en compa-

[1] Cette forteresse du Tapajoz est de la même époque que celle des Pauxis et fut construite par le même architecte, Manoel da Mota de Siqueira.

gnie d'un Capucin, Christophe, commissaire du Saint-Office, de vingt-six soldats et d'une troupe d'Indiens Tapuyas, ralliés au giron de l'Église romaine et dont la nation avait déjà reçu le double baptême de sang et d'eau. Le but de ce voyage, ostensiblement avoué, n'était ignoré de personne et nous n'en ferons pas mystère aujourd'hui. Pedro Teixeira allait, au nom du premier gouverneur de la province du Para, Francisco Coelho de Carvalho, faire la traite des Peaux-Rouges. Les bras manquaient pour les travaux des villes et des campagnes, et les nations Tupinamba, Tapuya, Tucuju, auxquelles on avait recouru jusqu'alors, ne suffisaient plus à la consommation d'indigènes que, depuis onze ans, les Portugais faisaient dans leurs nouveaux domaines.

Ce premier voyage de Teixeira ne valut au gouvernement qu'une quarantaine d'Indiens, échantillons anthropologiques pris à la hâte dans quelques affluents de la rivière. C'était peu sans doute ; mais la capture de ces individus avait permis à l'explorateur de reconnaître les lieux, de prendre langue avec les naturels et de tout préparer pour une seconde expédition qui devait être décisive.

Cette expédition eut lieu à deux ans de là. Les mesures étaient bien prises et les Portugais en nombre suffisant ; seulement nul n'avait prévu que les Indiens tenteraient d'opposer la force à la force ; il fallut en venir aux mains. Mais que pouvaient des hommes nus, avec leurs lances ou leurs flèches, contre des troupes disciplinées et pourvues d'armes à feu ? On fit de ces malheureux un tel carnage, que le gouverneur du Para, inquiété par la clameur publique, dut rappeler ses émissaires, abroger la loi par lui promulguée au sujet de la traite des Peaux-Rouges, que jusque-là on avait pu faire en tout temps, et y substituer un décret qui bornait à deux battues par an et une autorisation préalable, la chasse autrefois permanente. Bon nombre de chasseurs, éludant le décret, chassèrent sans port d'armes dans les forêts du roi d'Espagne et Portugal [1].

En 1654, un village, fondé à l'embouchure du Tapajoz, reçut les débris de la nation des Tapajoz qui avaient donné leur nom à la rivière ou qui le tenaient d'elle ; d'autres villages, appelés Villafranca, Alter do Chao, Boim, Santa-Cruz, Pinhel et Aveiro, furent successivement édifiés dans l'intérieur ; enfin une forteresse, celle qu'on voit encore à l'embouchure de la rivière, fut bâtie en 1697, pour assurer l'intégrité de ces villages et les mettre à l'abri d'un coup de main.

En 1758, un décret du dix-neuvième gouverneur du Para, Francisco Xavier de Mendonça Furtado, éleva au rang de villes tous les villages du Haut et du Bas-Amazone. Certain corrégidor, nommé Pascoal Abranches, fut chargé de la notification du décret. Ce fonctionnaire, accompagné d'une suite nombreuse, remonta l'Amazone dans une barque enguirlandée de feuillage, au son du rebec, de la viole et du psaltérion. Nous

[1] On sait que le Portugal, annexé à l'Espagne après la bataille d'Alcacer-Quivir, gagnée par Philippe II et où périt le roi Dom Sébastien, — 4 août 1578, — recouvra son indépendance après les batailles das Linhas d'Elvas, Almeixial, Ribeira de Aguiar et Montes Claros, successivement perdues par les généraux de Philippe IV — 1659, 1665.

ne savons si les cités nouvelles s'émurent à l'annonce de leur grandeur et bondirent de joie, comme les collines de l'Écriture.

Cette même année, l'humble village édifié à l'embouchure de la rivière Tapajoz disparut et fut remplacé par la cité de Santarem. La nouvelle ville crût et prospéra rapidement. Chaque année ajouta un fleuron à sa couronne. 1798 la gratifia d'une milice, et 1799 la dota d'une école publique. En 1800, le vingt-cinquième gouverneur du Para, Francisco Souza Coutinho, le même qui fit fouetter d'abord et noyer ensuite avec une pierre de meule attachée au cou, la sage-femme Valera et deux de ses compagnes à qui il attribuait la perte de sa maîtresse, trépassée de suites de couches, ce gouverneur fit de Santarem le chef-lieu d'une juridiction ; en 1815 elle devint le siége d'un tribunal ; en 18..... mais nous nous arrêtons, craignant de blesser, par des louanges indiscrètes, la modestie des habitants de cette ville.

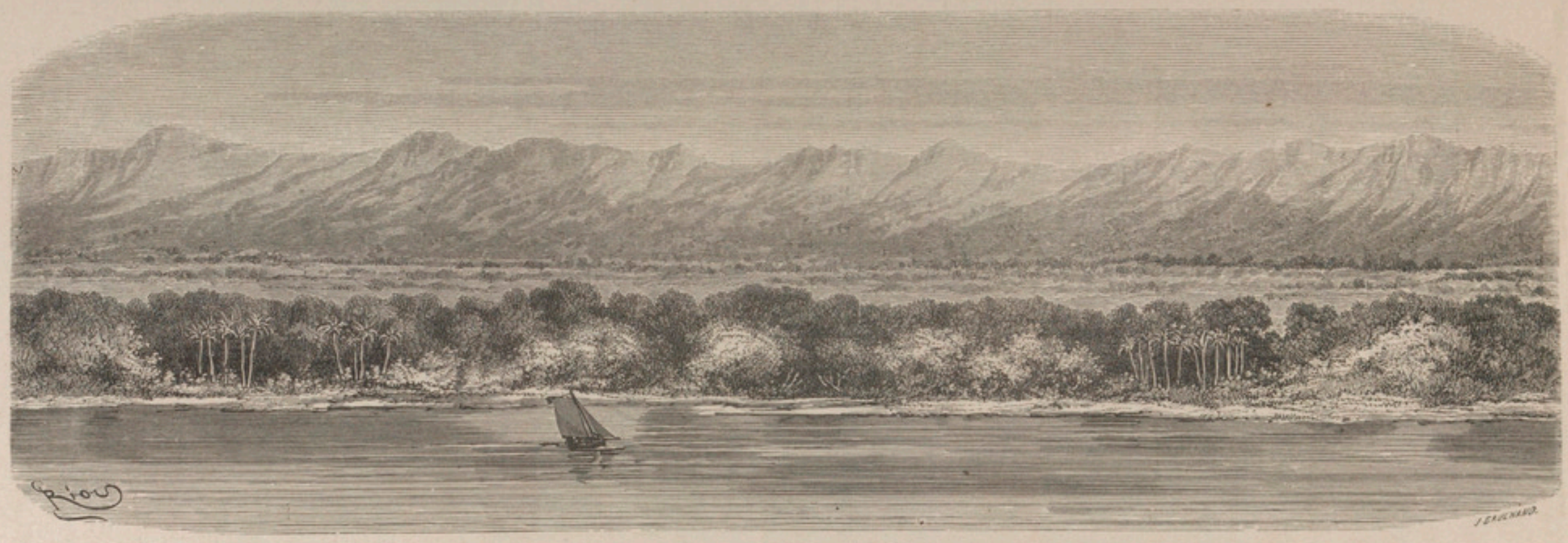
Santarem, malgré le petit nombre de ses maisons, — nous n'en avons compté qu'une centaine, — jouit parmi les populations du Bas-Amazone d'une réputation d'élégance et même d'atticisme que, loin de la lui contester, nous nous plaisons à dénoncer publiquement. A cet égard, nous irons même jusqu'à dire qu'il en est des cités comme des individus ; qu'un homme peut être grand par l'esprit et le caractère et avoir un pantalon trop juste ou un habit trop court ; une ville enfermer beaucoup de qualités publiques et privées dans très-peu de maisons.

Depuis longtemps je poursuivais un rêve que notre pilote a bien voulu réaliser. Ce rêve, passé chez moi à l'état d'idée fixe, d'envie de malade ou de femme grosse, consistait à manger des haricots rouges. Ceux de Santarem sont renommés pour leur qualité. Comme le pilote descendait à terre où il avait à voir un commerçant de la ville en relations d'affaires avec son armateur de la Barra, je l'ai prié de m'acheter dans une loja ou boutique d'épiceries, pour quelques *vintins de feijoens*, mots portugais qu'on peut traduire par « quelques sous de haricots. »

En attendant son retour, j'ai fait un lavis de Santarem avec ses maisons grises, sa ligne de coteaux brûlés, l'ourlet de sable jaune qui fait une frange à sa robe, et sa rivière à l'eau figée où les voiles blanches et rouges des navires à l'ancre, se reflétaient confusément. Le soleil activait ma besogne ; à peine étendais-je une teinte, qu'il la séchait incontinent.

Après une absence de trois heures, le pilote est revenu le teint enflammé et l'air souriant. A l'odeur de tafia qu'exhalait son haleine, j'ai compris sur-le-champ d'où provenaient son coloris et sa gaieté. Les haricots qu'il avait achetés et qu'il portait dans son mouchoir de poche, ont été lavés et relavés par moi, mis dans une marmite, celle-ci placée sur le feu, puis le sloop a levé l'ancre et repris sa marche. Dix minutes après, la ville de Santarem, sa forteresse et sa rivière, disparaissaient à nos regards.

Le village d'Alemquer reste à huit lieues dans le Nord, sur la rive gauche du fleuve. Un rideau d'îles verdoyantes étendu devant lui l'empêche de voir les passants et d'en être vu. Bien des pilotes, après vingt ans de cabotage sur l'Amazone, ne



SIERRA DE PARUACUARA (RIVE GAUCHE DU BAS-AMAZONE).

SIERRA DO CURUA (RIVE DROITE DU BAS-AMAZONE).

connaissent d'Alemquer que le changement de son nom en Alenque. Pourquoi serions-nous plus favorisés qu'eux ?

A quelques lieues de Santarem, deux chaînes, deux Sierras, doucement azurées par la distance montrent leurs faîtes dentelés au-dessus des forêts des deux rives. Nous montons dans les barres de hune et, commodément assis, nous explorons de l'œil ces chaînes inconnues.

La première, celle de gauche, longe les Guyanes de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est. Ses sommets seuls sont apparents. Ses versants disparaissent jusqu'à la base sous d'épaisses forêts. Entre cette chaîne et le fleuve, s'étendent de vastes nappes d'eau sans profondeur, que l'été met à sec. Ces lacs temporaires se couvrent alors de *Capim* et d'herbes menues. Les bœufs et les moutons d'Obidos, de Santarem et d'Alemquer y sont conduits par leurs propriétaires pour se refaire et prendre un peu de corps. Au retour de l'hivernage, ou lorsque l'embonpoint de ces ruminants est jugé suffisant, — nous n'en avons vu que de maigres, — ils sont envoyés au Para et vendus aux bouchers qui les détaillent en filets et en côtelettes. Cette Sierra de gauche, au dire de nos gens, porte le nom de Paruacuara.

La chaîne de droite est une des nombreuses ramifications des Parexis ; elle est appelée Sierra do Curua. Ses flancs sont nus de la base au sommet.

Depuis Obidos, où l'action des marées est déjà appréciable, notre navigation a pris un caractère assez amusant. Au lieu de nous fatiguer à louvoyer d'une rive à l'autre pour nous élever dans le vent, nous jetons l'ancre près du bord, quand vient l'heure de la marée, et la laissons monter sans en faire cas. Pendant que le courant bruit et clapote contre le taille-mer du sloop, l'équipage descend à terre. Là, chaque individu s'occupe ou se divertit à sa guise. L'un prend une sarbacane et va chasser dans la forêt ; l'autre pêche à la ligne ; celui-ci raccommode une déchirure de sa chemise ou met une pièce à son pantalon ; cet autre fait un somme, la tête à l'ombre et les pieds au soleil. Ces heures blanches passent rapidement, et c'est avec regret que je vois venir le moment où le fleuve est étale. Au signal du pilote, nos hommes regagnent le bord, l'ancre est levée, le bateau déploie sa grand'voile, et nous recommençons à fuir avec vent et marée.

Une île rapprochée de la rive gauche nous empêche, en passant, de voir Monte-Alegre, un de ces villages-missions fondés au dix-septième siècle par les Carmes portugais, transformés en villes par le décret de 1755-58, et qui déclinèrent rapidement quand décrut l'importance de la Barra do Rio Negro. Au temps de sa prospérité, la ville de Monte-Alegre était entourée de plantations de cacao ; elle avait dans ses murs une école publique ; sur sa rivière Gurupateüa, une scierie qui détaillait en planches d'épaisseurs diverses les grands et beaux arbres de ses forêts ; enfin, au pied de sa colline, une fabrique de *grude* ou colle de poisson, due à la prévoyance commerciale d'un des gouverneurs du Para. — O temps évanouis ! ô splendeurs effacées !

Dix lieues séparent Monte-Alegre du village d'Outeiro, aujourd'hui Praynha. A part son changement de nom et sa transformation imaginaire de village en ville.

Praynha est encore, à peu de chose près, le village-mission où, en 1785, l'évêque Gaëtano Bradão, alors en tournée, exhortait, confessait, absolvait une population d'Indiens Maüès déjà croisés avec la race portugaise.

Praynha, par cela même qu'il est toujours l'Outeiro d'autrefois, vaut la peine qu'on le décrive. Une colline à pentes douces et coupée à pic du côté du fleuve, sert d'assiette à ses trente maisons. Vingt-cinq d'entre elles sont couvertes en chaume, et cinq en tuiles rouges. Les unes bordent le sommet du coteau ; les autres sont éparpillées près du rivage. Au centre d'un espace vide ménagé entre ces demeures, s'élève l'église du lieu, maison carrée, percée d'une porte et de deux fenêtres. La ligne du coteau est accusée par un plan de végétation magnifique où dominent les palmiers, les puchiris, les bombax et les hévæas. Au bord de l'eau, de frêles embarcations à voiles, qui se balancent sur leurs ancres, complètent la physionomie heureuse et presque gaie de

VUE DE PRAYNHA OU OUTEIRO (RIVE GAUCHE DU BAS-AMAZONE).

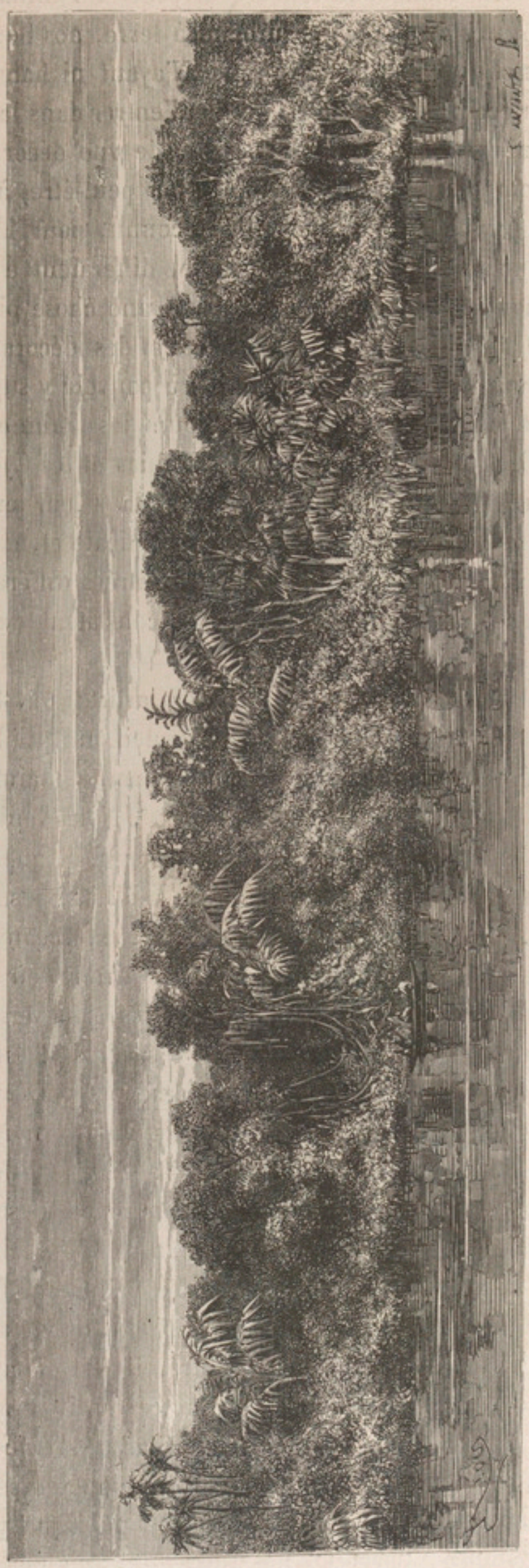
ce petit village qui, à la barbe des décrets et des ordonnances, a eu le bon esprit de rester ce que Dieu l'avait fait.

L'heure est à la marée montante. Le sloop s'est approché du bord et a laissé tomber son ancre dans la vase. Un instant après, j'étais assis dans la pirogue que deux Tapuyas faisaient voler sous l'effort de leurs rames. Le grand fleuve a changé d'aspect. Sa surface, dénuée d'îles, laisse voir l'ourlet jaunâtre de ses rives et la ligne de leurs forêts décrivant une courbe immense et s'allant perdre à l'horizon dans une brume de lumière et d'azur. Les plantations de cacao, nées à Villa-Nova, se sont évanouies devant Monte-Alegre. Avec elles ont disparu les *Engenhos*, ces maisons rurales blanchies au lait de chaux, ornées de volets verts et de tuiles rouges.

La civilisation a cédé momentanément le pas à la barbarie. La rive droite est voilée par d'épaisses forêts au-dessus desquelles volent en croassant des aras bleus et

rouges. Des faisceaux de lianes, sorties en apparence d'un tronc commun et qui vont se ramifiant à l'infini, ont enlacé les arbres et les attachent l'un à l'autre par des câbles puissants, enguirlandés de feuilles et de fleurs. Dans ces hamacs de verdure, balancés par toutes les brises ou secoués par tous les ouragans, montent, descendent, s'agitent, cabriolent des escouades de singes lilliputiens, Saïmiris, Tamarins, Ouistitis, qui font entendre à notre approche des cris aigus, nous regardent d'un air étonné avec ces perles noires qui sont leurs yeux, puis se blottissent dans l'épaisseur du feuillage ou s'élancent en trois bonds à la cime d'un arbre, quand la distance qui nous sépare d'eux ne leur paraît pas suffisante.

Un de ces charmants lutins, plus hardi ou plus confiant que les autres, se laisse approcher d'assez près pour que nous puissions distinguer la couleur de sa robe et celle des anneaux dont sa queue est ornée; à l'exiguïté de sa taille — cinq pouces environ — à sa fourrure grise et presque rase, à sa queue annelée de blanc et de noir, nous reconnaissons le Ouistiti mignon ou *Jacchus Pygmæus*. La gracieuse petite bête, assise sur son derrière, tient dans ses mains une drupe de palmier de la grosseur d'une noisette, qu'elle grignote et fait tourner rapidement. Le péricarpe de ce fruit, dont la dureté émousse l'acier du couteau, ne résiste pas aux incisives du petit singe. En quelques minutes, l'enveloppe ligneuse tombe en fine sciure, et la vue de l'amande apparaissant



VÉGÉTATION DES RIVES DU BAS-AMAZONE. — LES FORÊTS VIERGES.

dans sa blancheur laiteuse arrache à l'animal la plus hétéroclite de ses grimaces.

Après avoir halé la pirogue à terre, nos hommes sont partis à la recherche de fruits d'Assahy et m'ont laissé seul. N'ayant ni hameçons pour pêcher, ni plume ou crayon pour écrire, l'idée m'est venue d'entrer dans la forêt pour me distraire et avoir un peu d'ombre. En regardant au point de vue décoratif ce splendide fouillis de végétaux et le comparant, pour la centième fois peut-être, à la forêt tropicale telle que l'interprètent nos paysagistes parisiens, j'ai reconnu, pour la centième fois aussi, que le texte et la traduction, l'original et la copie, différaient essentiellement. A quoi cela tient-il? va demander ici quelque curieux. A une chose bien simple, répondrons-nous. Cela tient à ce que la plupart des peintres et des décorateurs, n'ayant jamais vu la nature qu'ils étaient appelés à rendre, ont cru pouvoir y suppléer en reproduisant l'intérieur d'une serre chaude, où presque toujours les Palmiers de l'Inde coudoient, faute d'espace, les Cactées du Mexique; où les Zamias et les Cycas de l'Afrique sont mêlés aux Mimosas et aux Orchidées du Brésil. De là, dans leur œuvre, cet arrangement symétrique qu'on ne trouve jamais dans une forêt tropicale et, défaut bien plus grave, ce rapprochement incongru d'espèces végétales de contrées différentes, qui fait le désespoir des botanistes et des horticulteurs, quand ils le constatent dans un tableau ou sur les portants d'un théâtre.

Avec la serre chaude dont ces artistes ont fait une *maquette* à leur usage, il est un prototype, on pourrait dire un poncif, un guide-âne adopté par l'inexpérience et consacré par la routine, qu'ils ont consulté maintes fois et qui n'a pas peu contribué à fausser leur goût et leur jugement. Nous voulons parler de l'odieuse forêt vierge de M. de Clarac, vulgarisée par la gravure, et que, depuis quarante ans, chacun a pu voir grimacer aux vitres des marchands d'estampes. Quoi de plus mensonger que cet intérieur des bois, fait de pièces et de morceaux ajustés sans égard pour leur couleur disparate! Dans cette composition à tiroirs, où tout se trouve, où rien ne manque, si ce n'est cette seule chose qu'on appelle la vérité, la fougère arborescente déploie son éventail à l'ombre des bambous, le strélitzia fleurit à côté de l'orchis, les aroïdées voilent la base des palmiers et les orobanchées pendent tout exprès aux branches des arbres pour faire une opposition pittoresque aux nymphæacées des bas-fonds. Puis, comme si cet étrange pêle-mêle n'était pas suffisant, de complaisantes échappées ouvertes dans la forêt permettent à un torrent, venu on ne sait d'où, d'y rouler ses eaux écumantes, et au soleil d'éclairer certains plans et d'en laisser d'autres dans l'ombre, le tout pour la plus grande gloire de ce que les peintres nomment l'*effet*.

Loin de nous la pensée de faire de l'œuvre d'autrui une cible à notre critique. Mais, en littérature comme en peinture, il est de ces énormités qui ont le don d'émouvoir notre bile et de produire sur notre esprit le même effet qu'une loque rouge sur un taureau. La forêt vierge de M. de Clarac est de ce nombre. Si nous étions gouvernement, ce que Dieu ne permette pas, il y a longtemps que ce prétendu spécimen de la nature tropicale aurait été brûlé en place publique par Monsieur de Paris, et ses éditeurs condamnés à payer au fisc une grosse amende.

De cette pseudo-forêt brésilienne qui viole impudemment les lois de la géographie botanique, intervertit l'*area* des plantes et leur *habitat* et brouille à plaisir la théorie des lignes isothermes, si nous passons à la véritable forêt, celle où nous sommes, par exemple, et que nous y introduisions le lecteur, l'impression qu'il en recevra sera une stupéfaction suivie de désenchantement; la lumière et l'espace sur lesquels il comptait lui feront défaut. Un crépuscule verdâtre lui montrera tous les objets éclairés d'une teinte uniforme. Au lieu des profondeurs ombreuses qu'il s'attendait à voir, et des larges sentiers qu'il parcourait en idée, un inextricable fouillis de feuilles et de branchages. férocement armés de dards, d'épines et de griffes, arrêtera sa marche à chaque pas. Alourdi par les exhalaisons du sol et le suintement perpétuel de tout ce qui végète, l'air dense, humide, chaud, énervant, saturé d'odeurs fétides et de parfums violents, réagira sur sa fibre et sur son cerveau. Les êtres et les choses, grossis par une optique singulière, lui apparaîtront avec je ne sais quoi de mystérieux et d'effrayant dans la ligne et dans le contour. Le tronc gisant, à demi recouvert par la végétation, lui fera l'effet d'un jaguar énorme accroupi dans l'ombre; dans la liane du strychnos, il croira voir un python guettant une proie, et dans les sarmenteuses autant de couleuvres suspendues aux branches des arbres. Qu'un souffle de vent vienne à balancer ces formes végétales et à leur donner une apparence de vie, et l'arbre, la liane, la sarmenteuse lui sembleront prêts à rugir, à mordre, à s'élancer sur lui. Au milieu d'un silence profond, son oreille percevra tout à coup des rumeurs étranges dont il ne pourra s'expliquer la cause; des grondements sourds, des frappements bizarres, des grincements, des crépitations retentiront dans les fourrés; des soupirs faibles, de vagues plaintes, des gémissements étouffés, qu'il sera tenté d'attribuer à des voix humaines, le rempliront d'une vague terreur. Par moments, le détritus amoncelé sous ses pas lui semblera se mouvoir, et les buissons s'écarter comme pour livrer passage à des êtres difformes; ou bien il croira entendre marcher dans les taillis et se retournera effaré au bruit que font les branchages fatigués en se déplaçant d'eux-mêmes.

De cet ensemble végétal, touffu, hérissé, inextricable, fourmillant, presque chimérique à force d'être étrange, et dont nous nous contentons d'indiquer les traits principaux, de cet ensemble à la forêt de M. de Clarac, tracée, taillée, échenillée, éclairée à giorno, faite à souhait pour le plaisir des yeux, le lecteur qui nous accompagne ne manquera pas de trouver que la distance est grande, l'opposition tranchée, le contraste heurté. S'il a pu éprouver le désir de visiter en détail celle-ci et de rêver au bruit de ses eaux jaillissantes, il aura hâte d'abandonner celle-là et, en émergeant de son ombre en pleine lumière, il s'imaginera sortir du monde des ténèbres et rentrer dans la vie.

Les Tapuyas ont rapporté de leur excursion dans les bois, une charge de fruits d'Assahy contenus dans une de ces corbeilles qu'ils façonnent en un clin d'œil avec une seule palme du végétal. Un peintre admirerait peut-être la fraîche opposition de teintes qu'offre le violet sombre des drupes de l'Assahy avec le vert tendre et lustré de ses palmes; mais un vannier s'émerveillerait à coup sûr de la promptitude avec laquelle ces indigènes font d'un pétiole et de ses foliolules, une corbeille à fruits.

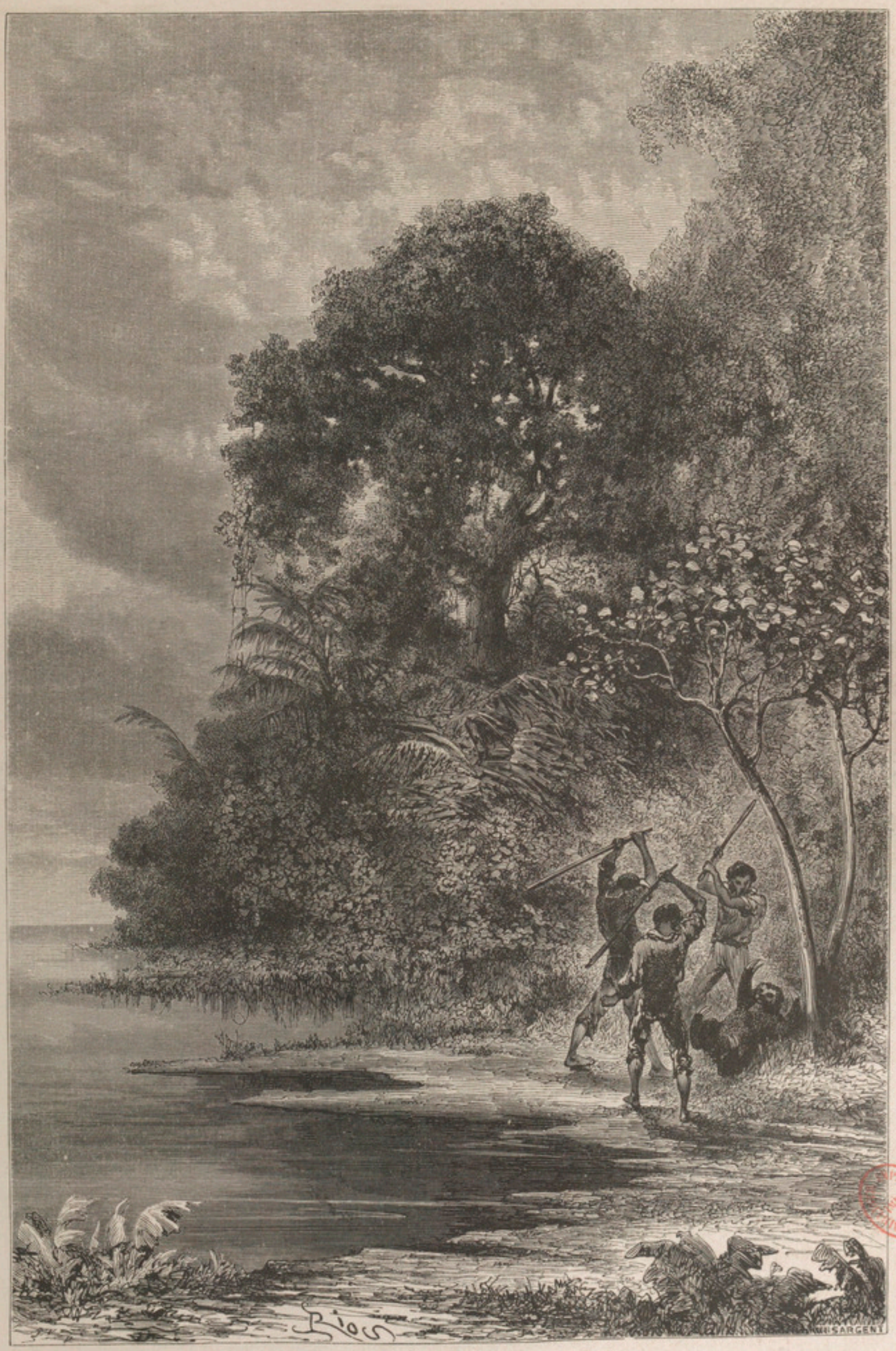
Le sloop avait profité d'un reste de marée pour faire du chemin. Nous le trouvâmes embossé devant une crique. Mes gens ne jugèrent pas convenable de l'aborder, et débarquèrent sur la rive, en face de l'endroit où il était ancré. Près de là s'étendait un de ces fourrés de palmiers miritis, très-communs sur les plages du Bas-Amazone, où parfois ils couvrent une lieue de pays. Les stipes droits, réguliers et lisses de ces végétaux leur donnaient l'air de fûts de marbre gris supportant une architrave de feuillage. Au delà des palmiers, dans un espace vide, entre le fleuve et la forêt, croissaient deux ou trois cécropias. Le tronc d'un de ces arbres recélait un essaim d'abeilles. L'idée d'enfumer ces insectes pour s'approprier leur miel et leur cire est venue à mes Tapuyas. Comme ils allaient reconnaître les lieux, un de ces animaux, que les Indiens nomment *Aï* [1], les Portugais *Préguiça*, et les savants *Bradypes*, a fait entendre un cri doux et prolongé, qui tenait du miaulement du chat et de la

VÉGÉTATION DES RIVES DU BAS-AMAZONE. — LES MIRITIS.

plainte humaine. A cette manifestation d'effroi de l'animal, les Tapuyas ont répondu par des exclamations de joie.

Le paresseux était assis près d'un cécropia qu'il se disposait à escalader; de son bras gauche, il entourait le tronc de l'arbre; son bras droit pendait le long de son corps. La rencontre était neuve pour moi, et la lenteur des mouvements de l'animal me garantissant jusqu'à certain point contre ses intentions malveillantes, je m'en suis approché pour le voir de près; de son côté, le paresseux a penché la tête en arrière et s'est mis aussi à m'examiner. Cette bonne grosse tête était percée d'yeux ronds, veinés comme des agates et limpides comme ceux des enfants; l'expression de leur

[1] Il y a le grand *Aï* et le petit *Aï*, que les Indiens désignent par les noms d'*Aï-Huasu* et d'*Aï-Miri*. Les Brésiliens appellent le premier *à gran Préguiça*, la grande Paresse.



MEURTRE D'UN AÏ OU PARESSEUX.

regard m'a surpris et presque ému, tant il s'y peignait de douceur, de mélancolie et de résignation; la couleur du pelage, aux crins longs et rudes, était blanche à la base, grise au centre, noire à l'extrémité. Chaque fois que les Tapuyas faisaient mine de porter la main sur la bête, elle se balançait d'un air langoureux et, du bras droit, qu'elle avait libre, frappait sa poitrine comme une vieille femme qui dit son *Mea culpa;* ce geste bizarre du paresseux est sa manière accoutumée de se mettre en défense. Qu'un des hommes se fût jeté étourdiment sur lui, et les trois ongles-grappins dont l'extrémité de chaque membre est armée dans l'espèce, s'implantaient dans le corps de l'imprudent pour n'en plus sortir.

Un nœud coulant et une volée de coups de bâton eurent raison du pauvre tardigrade dont le cadavre fut rejeté dans la pirogue. De retour à bord, nos hommes, à qui sa capture avait fait oublier le miel d'abeilles dont ils comptaient se régaler, le suspendirent aux haubans, l'écorchèrent et le détaillèrent comme une cuisinière eût fait d'un lapin : l'Aï n'avait que la peau sur les os. A la grosseur énorme des muscles de ses quatre membres, je compris de quel secours ils devaient être à l'animal pour gravir lentement le tronc des arbres ou se suspendre à leurs plus hautes branches.

Avec le râble de la bête, quelques oignons, force piments et ce qui restait des haricots rouges de Santarem, un des Tapuyas prépara un ragoût d'une mine équivoque, mais dont le fumet ne laissait pas de chatouiller l'odorat. J'en mangeai peu, ayant toujours présent à l'esprit le regard presque humain que m'avait jeté l'Aï avant de mourir; mais le pilote et l'équipage, moins scrupuleux que moi, firent marmite nette.

Pendant que ceci se passait à bord, le sloop filait avec l'aide du vent et de la marée, et laissait à bâbord, perdu dans l'espace, un village dont nous ne sûmes jamais rien, sinon qu'il s'appelait Almeïrim. Entre ce nom et celui du paresseux (*aï-mirim*) fricassé par nos hommes, ne trouve-t-on pas, comme nous, un rapprochement singulier?

Une Sierra blanchâtre, que le soleil couchant faisait paraître rose, borne à l'horizon le village que nous n'avions pu voir [1]. A cette Sierra se rattache une légende que nous intercalons d'autant plus volontiers dans notre texte, que les traditions et les contes surnaturels sont fort rares sur l'Amazone. Sauf la légende de *Juruparitetucaüa* dans l'intérieur du Rio Negro, où les démons, comme le dit son titre, venaient danser la nuit sur les coteaux, nous n'avons recueilli en chemin aucun de ces fantastiques récits, que les mères-grands d'autrefois faisaient à leurs petits-enfants groupés devant l'âtre.

La Sierra, qui domine le village d'Almeïrim, est appelée *A Vieja Povoa*, la Pauvre Vieille ou la Vieille Pauvre, comme on voudra; sa formation est antérieure au soulèvement de la chaîne des Andes et au déluge qui s'ensuivit, — c'est la légende qui dit cela, et non pas nous. — Donc, à l'époque où les eaux, sorties de leur lit, envahissaient

[1] Cette Sierra d'Almeïrim n'est que le prolongement de celle de Paruacuara que nous avons vue apparaître sur la rive gauche du fleuve, un peu en deçà de Santarem. Elle change de nom suivant les contrées qu'elle traverse.

cette partie de notre globe, elles vinrent un beau matin battre le pied de la Sierra. Une vieille Indienne, catholique et dévote, — encore et toujours la légende, — vivait en ce lieu sous un toit de chaume et partageait son temps entre la prière et les soins de sa basse-cour. En voyant les eaux assiéger sa hutte, la vieille monta sur le toit ; mais les flots, élevant leur niveau, la délogèrent de ce poste ; alors elle alla se réfugier sur un coteau voisin où les eaux l'atteignirent encore. De colline en colline et toujours poursuivie par l'élément farouche, l'Indienne parvint à s'élever jusqu'au pic du Huanana, le plus haut sommet de cette Cordillère ; soit impuissance, soit lassitude, les eaux restèrent en chemin. Une fois à l'abri du danger, la vieille femme s'assit sur le point culminant du mont, et, au lieu de rendre grâce à Dieu qui l'avait sauvée, se mit à déplorer la perte de sa maisonnette et celle de sa basse-cour. Longtemps elle exhala ses plaintes ; puis, s'ennuyant à ne rien faire, elle souhaita tout haut une distraction. Le diable, caché sous un tas de pierres, entendit ce souhait et résolut de l'exaucer ; il prit la figure d'un *carapana* (moustique) aux mille suçoirs et assaillit si furieusement l'Indienne, que la malheureuse, ne sachant à quel saint se vouer, ni de quelle main se gratter, courut se précipiter dans la mer qui baignait la contrée. Quand l'infernal carapana, qui ne l'avait pas quittée, vint à toucher l'eau, celle-ci mugit et bouillonna comme si l'on y eût plongé un fer rouge.

Quelque temps après, les eaux s'étant retirées, la terre apparut de nouveau ; mais, pour perpétuer le souvenir du châtiment de la vieille femme, Dieu voulut que les carapanas, qui jusqu'alors avaient habité d'autres régions, émigrassent en foule et vinssent déposer leurs larves au pied de la Sierra. Cette décision de l'autorité divine valut au site le nom de *Carapanateüa* [1], et à la Cordillère celui de *Vieja Povoa* qu'ils portent encore de nos jours.

Si cette légende de la pauvre vieille d'Almeïrim semble à quelque lecteur manquer de saveur et de couleur, être un peu plate enfin, ce n'est pas notre faute, mais celle du terroir qui ne donne ni blé, ni vin, ces deux produits emblématiques des pays de légendes.

Le lit du fleuve, assez rétréci entre Monte — Alegre et Almeïrim, s'élargit tout à coup d'une manière formidable. La rivière Xingu — prononcez Chingou — vient de l'aborder par la droite et l'oblige à décrire une courbe immense, dont le tracé, dans la partie du Nord–Est, est à peine apparent.

Issu des versants septentrionaux de la chaîne des Parexis, le Rio Xingu, placé entre le Tapajoz que nous connaissons et le Tocantins que nous n'avons pas vu encore, leur égal à tous deux par la largeur de son lit, l'étendue de son cours et l'illustration historique de son passé, le Xingu est loin d'avoir eu la célébrité du premier, son voisin de gauche, et d'avoir fait autant de bruit que le second, son voisin de droite. A quoi cela peut-il tenir? Nous ne le savons pas ; mais les bonnes gens qui croient à l'intervention du destin dans leurs affaires de ménage, vous diront, si vous les consultez à cet égard, que le pauvre Xingu n'a pas eu de chance.

[1] *Carapana-teüa* — littéralement : *où il y a des moustiques.*

Cette rivière, que les voyageurs officiels dédaignent, que tout le monde oublie, et qu'à cause de cela même nous nous plaisons à rappeler, fut spectatrice, à l'époque de la conquête, des luttes que le Portugal eut à soutenir contre la Hollande, la France et l'Angleterre, au sujet de la possession totale ou partielle des Guyanes et de la clef de l'Amazone que chacune de ces puissances eût voulu être seule à garder. Pendant qu'elles bloquaient à tour de rôle l'embouchure du fleuve, l'Espagne l'assiégeait par ses sources.

En 1616, les Hollandais, retranchés sur la rive droite de l'Amazone, entre Gurupa et Matura, avaient construit dans l'intérieur du Xingu, à un endroit appelé *Mandiateüa*, où s'élève aujourd'hui la ville de Veiras, une forteresse en pisé qu'ils occupèrent jusqu'en 1625, où Pedro Teixeira, aidé de cinquante soldats portugais et de sept cents Indiens Tupinambas, parvint à les déloger de ce poste. Les Hollandais allèrent s'établir à Cameta, sur la rivière Tocantins; là, s'étant alliés aux Indiens Tucujus, qui habitaient les îles de l'Amazone, entre Cameta et Gurupa, ils tentèrent de faire face aux Portugais; mais leur résistance fut vaine. Les Capucins du Para, et le révérend Christophe à leur tête, avaient prêché la croisade aux Tupinambas, leurs néophytes, et les avaient lâchés comme des dogues après les Tucujus idolâtres, leur enjoignant d'exterminer ces fils de Baal qui prêtaient l'appui de leurs bras à la cause des Hollandais. Tupinambas et Tucujus s'entre-égorgèrent donc pour la plus grande gloire de leurs maîtres, et cela avec tant de rage et d'acharnement, qu'il en fut d'eux comme des rats myophages du docteur Magendie, qui s'étaient dévorés l'un l'autre et dont ce savant ne retrouva plus que les queues.

Les Hollandais chassés de l'Amazone et la province du Para pacifiée, les Portugais songèrent à explorer l'intérieur du Xingu. Trois villages, Veiras, Pombal, Souzel, furent édifiés sur ses rives. Dès l'année 1624, des religieux de l'ordre du Carmel avaient fondé près de son embouchure, à l'endroit appelé Maturu, un village-mission qui garda ce nom pendant plus d'un siècle. Le décret de 1755-58 fit de ce village la ville de Porto de Mós.

C'est à l'entrée du Rio Xingu qu'en 1664 Pedro da Costa Favella fit halte et attendit le renfort de troupes que lui envoyait le gouverneur du Para, Rui Vas de Siqueira, pour mener à bien la sanglante expédition de la rivière Urubu. C'est également sur les plages du Xingu que fut fait, en 1710, le premier essai de labourage avec charrue, dont les pays de l'Amazone ont conservé le souvenir. Si le blé portugais jeté dans le sillon ne donna pas d'épis, la faute en est, vous dira-t-on, aux *Pezus* et aux *Inambus*, gallinacés goulus qui le mangèrent.

Des vingt et une castes de Peaux-Rouges qui peuplaient autrefois l'intérieur du Xingu, à partir de son embouchure jusqu'à ses sources, la caste Yuruna (*hodiè* Juruna), dont il existe encore des représentants, vaut seule la peine d'être mentionnée pour son habileté à tisser le coton, à extraire une huile du palmier *Ahuassu* et à voler les enfants des tribus voisines pour les vendre aux passants qui traversent son territoire. Les Yurunas n'ont pour tout vêtement qu'un ceinturon d'écorce de *tahuari;* ils portent

la chevelure en queue de cheval, s'épilent les sourcils et les paupières, noircissent la partie supérieure de leur visage et se font des colliers avec les dents de leur prochain. Comme les Mundurucus du Tapajoz, ils coupent la tête de l'ennemi qu'ils ont abattu, l'exposent à un feu doux, et, quand elle est convenablement desséchée, la badigeonnent de rocou, lui mettent des yeux postiches et la vendent aux riverains de l'Amazone, qui la revendent à un négociant du Para, lequel à son tour l'expédie en Europe à quelque amateur forcené d'histoire naturelle. Dans le Xingu, une tête ainsi préparée représente une valeur d'environ dix francs en objets de quincaillerie ; en Europe, elle vaut cinq cents francs.

Les us et coutumes des Yurunas rappellent à la fois ceux des indigènes de la plaine du Sacrement et des Ticunas du Haut-Amazone. Comme les Conibos, ils enterrent leurs morts dans un coin de leurs huttes, et les exhument au bout d'un certain temps, pour en laver et en brosser les os, qu'ils enveloppent d'un lambeau de toile de coton et suspendent en manière de lustre à la poutre de leur demeure. Comme chez les Ticunas de l'Atacoari, la pointe de leurs *murucus* ou lances de guerre est trempée dans un poison subtil, qu'ils préparent eux-mêmes. Pour chasser, ils se servent de flèches empennées de deux boules creuses, soudées l'une à l'autre, percées d'un trou et rappelant ce jouet passé de mode, que, sous le nom de *diable*, nos bambins d'autrefois, quinquagénaires aujourd'hui, faisaient danser au bout de deux baguettes. Ces flèches, que les Yurunas lancent assez adroitement pour effleurer leur proie et l'effrayer sans lui faire aucun mal, leur servent à prendre vivants des quadrumanes et des oiseaux dont ils font commerce. Le sifflement de ces flèches-boules terrifie, dit-on, les singes les plus courageux et fait tomber en syncope les guenons les plus résolues.

Si nous ne disons rien des *Achïpaïs*, dont la paresse est proverbiale, ni des *Curihïais* à l'humeur querelleuse; si nous glissons sur les *Ticuapamoinis* à la haute stature, sur les *Anenas*, habiles à lancer des javelots empoisonnés, et les *Impiudis* aux huttes si basses qu'ils n'y peuvent entrer qu'en se traînant sur les genoux, c'est que, depuis un demi-siècle, ces naturels, mêlés à d'autres castes ou croisés avec elles, ne rappellent déjà plus qu'imparfaitement le type de leur nation à l'époque de la conquête.

C'est devant l'embouchure du Xingu que le courant de l'Amazone cesse d'emplir le lit du fleuve pour porter au Nord-Nord-Est et rallier la rive gauche, abandonnant la droite à la seule action des marées. La vie et l'animation suivent la direction du flot. Ces troncs d'arbres enguirlandés de plantes volubiles, avec lesquels nous voguions de conserve, ces îles de capim flottant à l'aventure, ces pirogues entraînées par quelque crue subite et tournoyant au fil de l'eau ; toutes ces épaves, en passant devant la bouche du Xingu, sont brusquement saisies par le courant et entraînées vers la Guyane, quand elles comptaient, en suivant l'Est-Sud-Est, aborder au Para.

Ces objets inanimés ne sont pas seuls soumis à l'influence du courant; les tortues, les caïmans, les poissons et autres habitants du fleuve, la subissent également. Tous défilent sous l'eau par bandes éparses, se dirigeant vers Macapa; d'autres individus non moins agiles qu'eux suivent dans l'air la même direction. Les neuf légions que

compte le redoutable corps des moustiques, émigrent à la fois. *Carapana-pinima*, le moustique gris sombre, zébré de blanc; *Morotuca*, l'individu gris et velu ; *Garaqui-pirira*, la variété à pattes blanches ; *Carapana-i*, le nain toujours éveillé ; *Pium*, le sonneur de fanfares ; *Marihui*, le petit fifre ; *Mutuca-pinima*, l'arlequin ; *Mutuca-pichuna*, le grand nègre ; *Mutuca-tapera*, le roux des bois : tous ces monstres à trompe aiguë ont pris congé de nous et ne boiront plus notre sang. Que nos malédictions les accompagnent !

L'énorme masse alluvionnaire de Marajo, cette doyenne des îles d'eau douce, a opéré ce changement subit dans la direction du courant. Il a suffi à la géante d'appuyer sa hanche à la rive droite, et le fleuve, refoulé par cette pression, s'est rejeté brusquement vers la gauche pour y écouler son trop-plein.

L'embouchure du Xingu dépassée, nous relevons successivement, à partir de Porto de Mós, que le pilote nomme par corruption Punto de Mós, trois villages et une ville. Les villages sont Boa-Vista, Valhorinho et Garrazedo. La ville a nom Gurupa, et se recommande par des antécédents relativement illustres. Nous jetons l'ancre en face de la ville.

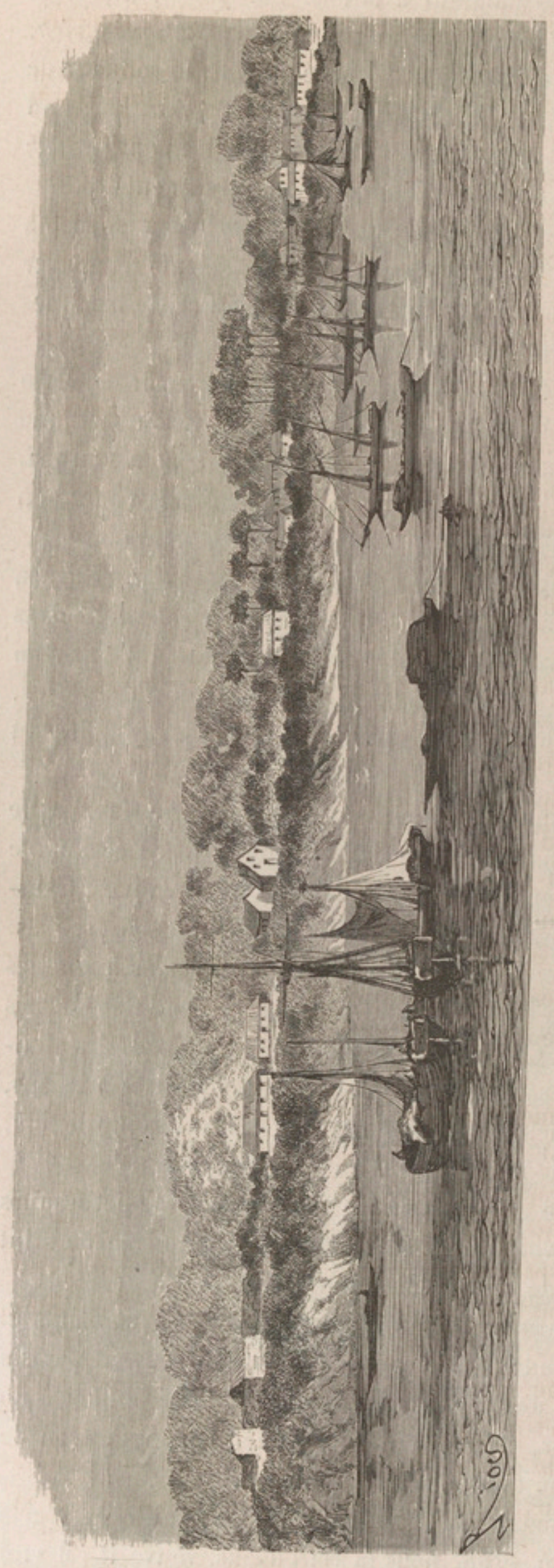
C'est aux invasions successives des Hollandais, des Anglais, des Français, que Gurupa dut autrefois son existence. Sans les reconnaissances à main armée que poussaient dans l'intérieur du fleuve les représentants des nations précitées, Gurupa, gardant son nom primitif de Mariocaï, fût restée un fouillis de palmiers miritis, assahis et murumurus, où les Indiens Tupinambas s'arrêtaient volontiers au milieu du jour pour y boire du vin de palmes.

En 1622, Bento Maciel Parente, septième capitaine-major du Para, tire Gurupa de son obscurité en y construisant un blockhaus en pisé dans lequel il place cinquante soldats chargés de surveiller la passe du fleuve. Dix ans plus tard, le blockhaus, transformé en forteresse, abrite dans ses murs une garnison de cent cinquante soldats. Quelques rencontres sur le fleuve entre ces soldats et les Hollandais, et dans lesquelles les premiers sont vainqueurs, établissent la réputation militaire de Gurupa. Des Carmes portugais y bâtissent un petit couvent — *Conventinho*. — Les Peaux-Rouges des alentours, baptisés et catéchisés, lui font une population chrétienne ; des villages-missions, fondés aux abords de la ville par des Capucins portugais, se meuvent dans sa juridiction. Tout semble présager à Gurupa un avenir prospère.

En 1662, sa forteresse a l'honneur de servir de prison à une douzaine de Jésuites qui tentaient de bouleverser les Missions voisines et de substituer le patronage de saint Ignace de Loyola à ceux de saint Élie et de saint Bonaventure.

En 1674 une épidémie s'abat sur Gurupa, enlève une partie de ses habitants et disperse les autres. La forteresse est abandonnée par sa garnison, le couvent par ses moines ; mais pour que ce couvent, œuvre de leurs prédécesseurs, ne puisse profiter à un ordre rival, les Carmes, avant de le quitter, en font tomber les murs, non pas au son de la trompette, comme Josué ceux de Jéricho, mais à coups de pioche.

Après un sommeil léthargique de quelques années, Gurupa se réveille et végète obscurément pendant plus d'un siècle. En 1798, nous la retrouvons, veuve il est vrai



VUE DE LA VILLE DE GURUPA (RIVE DROITE DU BAS-AMAZONE).

de sa population de Tupinambas, de ses Carmes et des défenseurs de sa forteresse, mais suppléant à ces diverses pertes par d'autres avantages. Une garde civique composée d'indigènes apprend à faire l'exercice et à marcher au pas. Le gouvernement vient d'y fonder une école publique où bambins et bambines se rendent chaque jour le carton au bras et les yeux baissés, ainsi qu'il convient à des enfants modestes. La civilisation, comme on en peut juger, a fait un pas immense.

A partir de cette époque jusqu'à l'heure présente, nous n'enregistrons dans l'histoire de Gurupa que des mariages, des naissances et des décès, tic tac monotone d'une existence qui fonctionne avec la régularité d'une horloge. Les saisons passent et reviennent, les générations se succèdent et le fleuve continue à couler.

Aujourd'hui Gurupa, lasse de civilisation, tend de toutes ses forces à retourner à sa barbarie primitive. Les broussailles et les parasites l'enveloppent jusqu'à mi-corps. Son ancienne forteresse un peu démantelée, mais très-coquettement ornée à l'extérieur de convolvulus et de plantes grimpantes, a surtout bon air. On dirait une de ces vierges qui, avant de prendre le voile et de s'ensevelir vivantes entre les quatre murs d'un monastère comme dans un tombeau, se couronnent de fleurs et épousent pour un moment les pompes du monde. Notre comparaison, qu'un critique hargneux pourra trouver *fleurie*, est d'autant plus juste à l'égard

de la forteresse de Gurupa que jamais boulet hollandais, espagnol, anglais ou français, n'a souillé sa pudeur native et déchiré ses flancs.

Des toits de chaume, des pans de murs grisâtres et délabrés, apparaissent de loin à travers le réseau que la végétation tend autour de Gurupa et dont chaque année va resserrant les mailles. Parmi ces masures sordides, une seule maison attire le regard. Cette maison, blanche, carrée, avec un toit conique et se détachant sur un fond de forêt tout étoilé de palmiers coryphas, c'est l'église. L'homme s'endort, las de son œuvre qui s'efface ; l'esprit de Dieu continue à veiller.

Bien qu'en réalité nous n'ayons pas quitté le lit du fleuve, depuis une heure nous ne naviguons plus sur l'Amazone. Nous sommes entrés dans l'intérieur des canaux : — *Os Canaës* — comme dit le pilote. C'est par ce nom que les riverains et les hydrographes de la province désignent l'agglomération d'îles qui fait de la rive droite, à partir de Gurupa jusqu'au Para, comme une région distincte. Lorsqu'on leur demande des explications à cet égard, ils vous répondent imperturbablement que la rive gauche du fleuve ayant gardé pour elle l'espace, le vent, le courant, les tortues, les poissons, les moustiques, il était naturel qu'elle gardât aussi le nom d'Amazone. Qu'objecter à cela ?

Le canal où nous naviguons est appelé canal *des Brèves*, par allusion au chemin qu'il abrége. Il ouvre la série des *furos* et des *paranas* grands et petits, *huasu* et *miri*, comme on dit ici, qui se croisent, s'ajustent, se bifurquent de la façon la plus bizarre et donnent au réseau fluvial de cette partie du pays l'apparence d'un immense filet dont le contour de chaque maille serait tracé par un cours d'eau.

Des forêts d'un jet magnifique bordent les deux rives de ce canal. Leur vue me console un peu de l'absence du fleuve que nous ne devons plus revoir. Ces forêts, fraîches, ombreuses, luxuriantes, forment comme deux grands murs parallèles dont le sommet, entraîné par le poids des lianes, se contourne en volute. Un vert tapis d'aroïdées étendu à leur base cache la ligne des terrains et trempe dans l'eau sa frange végétale.

L'entrée du canal, large de trois cents mètres, va se rétrécissant à mesure que nous avançons dans l'intérieur. Comme le grand fleuve dont il offre une réduction minuscule, ce canal des Brèves a des îlots, des caps, des baies, qui accidentent très-heureusement sa physionomie. A l'heure où notre sloop en franchissait la barre, le soleil commençait à baisser. Maintenant il va disparaître et le jour décline rapidement. Les silhouettes des forêts font des masses sombres sur les deux rives. Le milieu du canal est d'un gris d'argent clair et mat.

Bientôt le crépuscule envahit le paysage. Les couleurs s'effacent ; les formes et les contours s'évanouissent ; tous les objets revêtent une sombre et uniforme livrée ; la nuit se fait. Au milieu de l'obscurité générale, le milieu du canal reste lumineux et comme vivant ; les étoiles qui se sont allumées dans l'espace, s'y reflètent complaisamment et le transforment en une voie lactée.

La marée qui descend nous porte doucement à l'Est. Le mouvement du sloop est

inappréciable. Son étrave divise l'eau sans secousse et sans bruit. On croirait naviguer sur des flocons d'ouate. Ainsi dut voguer Aulu-Gelle dans sa traversée d'Égine au Pirée, et l'épithète de *clemens mare*, qu'il donne aux eaux de l'Archipel, peut s'appliquer avec justesse à celles du canal des Brèves. Décidément, je ne saurais regretter l'Amazone, où les *prororocas*, les *trevoadas* et les typhons eussent mis nos jours en danger. Ici, rien de pareil ne nous menace. Notre voyage jusqu'au Para ne sera qu'une promenade bucolique, une églogue en action à travers des ruisseaux de lait, des champs de verdure et de fleurs.

VÉGÉTATION DU CANAL DES BRÈVES.

Sous le coup de ces idées riantes, je suis entré dans le roufle ou kamarotos qui me sert de chambre à coucher. A ses parois est suspendu le hamac dans lequel je dors d'habitude. Un Tapuya a poussé le verrou extérieur de ma logette et m'a laissé dans une obscurité profonde, avec des sacs de cacao empilés en ce lieu et que j'appelle mes camarades de chambrée. Je me suis endormi l'esprit plein de choses gracieuses.

Un branle inusité de mon hamac m'a réveillé au milieu de la nuit. Je me suis levé précipitamment ; mais à peine étais-je debout que le sol a paru se dérober sous moi, et, trébuchant comme un homme ivre, je suis allé tomber sur une litière de grains de cacao. L'échafaudage des sacs avait croulé sans que j'en eusse conscience. Dans leur

TEMPÊTE DE NUIT DANS LE CANAL DES BRÈVES.

BIBLIOTECA CENTRALA

chute, quelques-uns de ceux-ci s'étaient crevés, et leur contenu jonchait le plancher. D'abord je me suis cru le jouet d'un rêve ; mais, à une douleur que je ressentais au bras droit, j'ai compris que la culbute que je venais de faire était très-réelle. Comme je me relevais et cherchais à tâtons la porte d'entrée, j'ai entendu au dehors un bruit de voix confuses. Le plafond du roufle craquait sous des pas précipités. Pour comble d'épouvante, le sloop roulait affreusement de tribord à bâbord. Tantôt le roulis me jetait contre les sacs de théobrome, tantôt c'étaient les sacs qui, se ruant sur moi, menaçaient de m'aplatir contre la cloison. J'étais dans la situation perplexe d'une souris captive qu'on ballotte, pour l'étourdir, contre les parois de la souricière. Cependant la porte était introuvable. De quelque côté que s'appuyassent mes mains, je ne sentais que les maudits sacs toujours en mouvement. Tout à coup une lueur brillante, passant à travers les fentes de la cloison, a éclairé l'intérieur du roufle. Je me suis aperçu que je tournais le dos à la porte d'entrée. Me lancer contre cette porte, l'assaillir des pieds et des mains à la fois, en poussant des cris inhumains, a été l'affaire d'une seconde. La possibilité d'un incendie se présentait à moi et, à l'idée d'être grillé vif sur une litière de cacao, je sentais, comme on dit en littérature, mes cheveux se dresser sur ma tête. Par bonheur, le vacarme que je faisais fut entendu des gens de l'équipage. Une main officieuse tira le verrou ; les deux battants de la porte s'ouvrirent brusquement, et une bouffée de vent me fouetta le visage.

Une tempête effroyable était déchaînée dans l'air. Au Nord, à l'Est, au Sud, les éclairs ouvraient dans le ciel des perspectives fantastiques. On eût cru voir flamboyer à la fois une douzaine de cratères. Ni les éclairs patagons qui crépitent, ni les éclairs andéens qui aveuglent, n'ont l'éclat rutilant des losanges de feu qui se croisaient autour de nous. Un vent furieux ployait et secouait les arbres des deux rives. L'eau du canal, si profondément calme au coucher du soleil, était agitée jusqu'à la démence et ressemblait à une nappe de lait en ébullition. Le sloop, à sec de voiles, volait plutôt qu'il ne voguait sur cette surface écumeuse. Le squelette de sa mâture et de ses agrès, détachés en noir sur le fond du ciel embrasé comme une fournaise, lui donnait l'air de ces croiseurs-fantômes qui traversent avec la rapidité de la flèche l'Océan brumeux des légendes. Les Tapuyas, accrochés aux haubans, semblaient avoir perdu la tête. Seul le pilote gardait sa présence d'esprit. Il tenait à deux mains la barre du gouvernail et s'efforçait de maintenir le sloop dans la direction du canal, que lui montrait la lueur des éclairs.

Cette course échevelée et furieuse, au milieu d'une nuit profonde, où luttaient tous les éléments déchaînés, avait un côté poétique et grandiose qui surexcitait mes facultés et me rendait indifférent aux dangers que nous pouvions courir. Je m'étais assis sur le panneau pour jouir plus à l'aise du spectacle auquel le hasard me conviait, et j'admirais avec un sincère enthousiasme les effets d'ombre noire et de lumière intense se succédant à de courts intervalles.

Comme j'étais en train d'établir un rapprochement entre ce paysage apocalyptique et les scènes bibliques que l'Anglais Martyns a traitées à l'aqua-tinta, un bruit sourd

résonna dans les profondeurs de la cale ; le sloop, arrêté dans sa fuite, se coucha sur sa hanche droite, tandis que la gauche prenait brusquement la perpendiculaire. Peu préparé à cette figure géométrique, je roulai du panneau sur le pont et, passant par l'ouverture du sabord de charge, je disparus dans la rivière.....

Qu'une lectrice impressionnable retienne le cri de frayeur près de lui échapper. *Je disparus* ne s'applique qu'à mes mollets, car eux seuls disparurent. Le sloop venait de se mouler en creux dans un banc de sable qui barrait la largeur du canal et que le retrait de la marée laissait à découvert. J'en fus quitte pour une surprise assez vive et un bain de jambes auquel l'élévation de la température prêtait un certain charme.

Cette magnifique tempête se termina prosaïquement par un grain de pluie. L'accident survenu au sloop par le fait de la marée fut réparé, six heures plus tard, par la marée elle-même, en vertu de l'adage *Similia similibus curantur* des médecins homœopathes. Au reste, de pareils échouements sont très-fréquents dans les canaux, et les équipages des bateaux s'en préoccupent peu. Ils descendent à terre, allument du feu, chassent, pêchent ou font un somme, en attendant que le retour du flot soulève de nouveau leur coque échouée.

Si le pilote et ses hommes oublièrent bientôt l'affreuse nuit que nous avions passée dans le détroit des Brèves, il n'en fut pas ainsi de moi. L'entière confiance que j'avais eue dans ses eaux calmes, confiance que celles-ci avaient indignement trahie, motivait le courroux que j'éprouvais à leur endroit. A dater de cette heure, non-seulement je ne crus plus à l'infaillibilité des proverbes, ainsi que je l'avais fait jusqu'alors, mais j'allai même jusqu'à me défier des apparences. J'avais appris, à mes dépens, qu'il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Le village des Brèves, dont les péripéties de la nuit m'ont empêché jusqu'ici de parler, est situé sur la rive droite du canal de ce nom. Il compte une vingtaine de maisonnettes et quatre ou cinq fois autant d'habitants. Je ne saurais dire si ce village a donné le nom de Brèves au canal ou l'a reçu de lui, mais ce dont je crois être sûr, c'est que l'ancien nom du canal était *Parahüau*, et qu'en 1615 il était encore habité par des Indiens *Caraïbus* — d'anciens Caraïbes peut-être, — qui s'évanouirent au souffle de la conquête portugaise. Plus tard, du nom de Caraïbus, on fit le qualificatif *Carabobocas* — bouche des Caraïbus — qui fut appliqué au canal. Ce canal, en effet, est une bouche ou plutôt une trompe, que l'Amazone plonge dans la grande baie *do Limoeiro*.

Les Caraïbus ne firent que paraître, et disparurent aussitôt. Mais les Tupinambas, leurs voisins et autrefois leurs alliés, luttèrent désespérément dans ce même canal contre les Portugais, et ne subirent le joug de ces derniers qu'après la destruction de leurs villages, le supplice de leurs principaux chefs [1] et l'extinction presque totale de leur caste. Aux Tupinambas succédèrent les Tucujus et les Tapuya sus, deux nations dont il ne restait plus rien en 1650.

[1] Bento Maciel Parente, septième Capitão-Mor de la province du Para, en fit pendre vingt-quatre à la même potence.

Les Tapuyasus ou Tapuyas revivent de nos jours, mais seulement par leur nom patronymique, dans cette population de serfs prélevés sur tous les points de l'Amazone. Le Tapuya de l'époque actuelle est tour à tour, et selon les besoins de l'État qui l'enrôle de force, ou la fantaisie du propriétaire qui lui sert de patron, soldat, matelot, pêcheur, chasseur, manouvrier ou simple portefaix ; il est le terme le plus élevé de la série d'asservissement qui commence à la bête de somme, se poursuit par le nègre et le cafuze, passe au mamaluco et finit à l'Indien.

Notre sloop s'est engagé dans la partie la plus étroite du canal ; d'une rive à l'autre, la distance est à peine de quatre-vingts mètres. Le paysage est toujours d'un grand style et abonde en détails charmants ; mais des propriétés rurales ornées de maisons blanches à volets couleur sang de bœuf, s'y mêlent intempestivement et le défigurent : ces fazendas et ces engenhos me font l'effet de pustules sur un beau corps.

VUE DU VILLAGE DE BRÈVES.

Ce matin, vers huit heures, comme nous passions devant une de ces maisons bâties sur pilotis, j'ai aperçu par la fenêtre ouverte une femme jaune et osseuse, peu vêtue et fort mal peignée, laquelle étendait, à l'aide d'un chiffon de laine, un vernis quelconque sur une console d'acajou neuf. Cette femme a interrompu sa besogne et m'a regardé d'un air étonné. Je crois avoir répondu à son regard par une grimace. Au fait, ai-je donc eu tort? A quoi rimaient dans le détroit des Brèves, au milieu du plus splendide paysage que la nature ait pu créer, cette ménagère jaune et ce meuble rouge, qu'elle astiquait éperdument, comme un fantassin sa giberne ?

A mesure que nous avançons, les terrains s'abaissent de plus en plus ; la base des forêts est cachée sous un édrédon de plantes superbes, dont les tiges sont submergées et dont les feuilles et les fleurs pointent seules au dehors. Ces plantes sont toujours des héliconias, des marantas, des canacorus, des colocasiées et des arums, dont l'axe jaune

et charnu, placé au centre de la spathe d'un blanc laiteux, me fait l'effet d'une bille de beurre frais, dressée dans un godet d'albâtre. Cette végétation, grassement modelée, fraîche, humide, lustrée, donne une irrésistible envie de se rouler dessus.

En certains endroits, les Rhizophora-mangles, arrondissant leurs branches nues au bord de l'eau, offrent un pêle-mêle d'arcades romanes et d'ogives gothiques les plus curieuses et les plus amusantes du monde. Dans la chaude pénombre projetée par leurs voûtes, rampe et se meut une étrange population de petits crustacés bicolores. Le mangle a, comme le figuier des Pagodes, la faculté d'être son propre horticulteur

VÉGÉTATION DES CANAUX DU BAS-AMAZONE.

et de s'attacher, par une racine, à tout ce qu'il touche. De là, cette multitude d'arcs-d'arceaux, de cintres pleins ou surbaissés, qu'il plante autour de lui, croise, mêle et combine, selon le logarithme de la plus riche fantaisie.

Vers midi, quand le soleil fait rage au dehors, il se passe, sous ces berceaux frais et ombreux, des scènes d'un haut intérêt entomologique et conchyologique. Têtards, gyrins, tipules, hydrocorises, araignées d'eau, moustiques, éphémères, y exécutent des fantasias et des régates merveilleuses aux applaudissements des crustacés lilliputiens qui représentent la masse du public ; des huîtres, gravement assises dans le joint des rameaux, comme des juges dans une tribune, président ces jeux nautiques, acclament

les vainqueurs et s'apitoient sur le sort des vaincus avec ce bâillement qui est le langage des huîtres.

Certaine après-midi, à marée basse, pendant que le sloop était échoué sur la vase et que l'équipage cherchait dans la forêt des drupes d'Assahy pour en faire du vin, je m'armai d'un épieu et descendis dans le canal dont l'eau mouillait à peine mes rotules. J'errais depuis un moment le long du rivage, inspectant l'intérieur des berceaux de mangles et m'amusant fort des combats réels ou simulés que s'y livraient les insectes dont j'ai parlé, lorsqu'au détour d'une plage, j'aperçus trois égaritéas restées à sec comme notre sloop et comme lui attendant le retour du flot pour continuer leur voyage.

Ces bateaux placés bord à bord offraient chacun une scène distincte. Sur le premier, pourvu à l'arrière d'une espèce de roufle en palmes tressées, se tenait immobile une jeune femme peau-rouge portant dans ses bras un enfant ; près d'elle, un homme de sa couleur était assis, le dos appuyé aux montants du roufle, dormant ou paraissant dormir. Un troisième individu, penché à l'avant de l'égaritéa, plongeait dans l'eau, pour le remplir, un seau vide attaché à un bout de corde. Un feu de branchages brûlait sur des mottes de terre humides. Une marmite était placée dessus. Des haillons traînaient çà et là. Un ara rouge et bleu tentait l'escalade du roufle.

Les deux bateaux qui faisaient suite à celui-ci, étaient reliés par un hamac dont les cordes allaient s'attacher à chacun de leurs mâts. Dans ce hamac un vieux Tapuya obèse et nu jusqu'à mi-corps fumait dans une pipe de terre à long tuyau. Au-dessous du bonhomme, un rameur jouait de la flûte en face d'une vieille femme qui fourrageait la chevelure d'un enfant et portait à sa bouche les insectes qu'elle y trouvait. Sur le dernier bateau, à côté d'un Indien couché à plat ventre, deux individus de sexe distinct tressaient en commun un panier de jonc.

Ces trois barques ainsi peuplées touchaient à la forêt, dont la masse éclairée par derrière se faisait ombre à elle-même. Quelques rayons furtifs doraient seuls l'extrémité supérieure des branchages. Une demi-teinte verdâtre et vaporeuse enveloppait tous les objets, atténuait leurs contours trop précis, éteignait leurs couleurs trop vives et répandait sur l'ensemble ce charme discret et voilé qui plaît tant à certaines âmes. Un peintre, ne trouvant rien à remanier dans ce tableau tout fait, l'eût reproduit tel quel, avec sa réflexion vague et confuse dans l'eau jaune des Brèves.

A la marée suivante notre sloop se rapprocha de ces bateaux. Nos hommes prirent langue avec leurs équipages et nous voguâmes de conserve. Ces Tapuyas, d'ailleurs un peu bohèmes, étaient des *Seringueros* qui, pour tirer parti de leur industrie, cherchaient une forêt propice et des arbres féconds. Humbles préparateurs de la séve laiteuse de l'*Hevæa Guianensis*, que les anciens Omahuas appelaient Cahechu, ils promenaient de canal en canal leurs haches et leurs moules d'argile cuite, faisant une halte d'un mois ou deux dans les endroits abondants en *Ficus*.

Au moment de prendre congé de nous, ils nous avouèrent que la concurrence paralysait si bien leur industrie, qu'ils n'en retiraient pas de quoi garnir suffisamment leur

estomac. Quelques maigres bouchées étaient la seule satisfaction qu'ils donnassent de temps en temps à ce viscère. De là, chez la plupart d'entre eux, un appétit chronique et inassouvi qui datait de plusieurs années. La marmite qui bouillait sur le pont d'un de leurs bateaux n'était, hélas ! qu'un trompe-l'œil ; au lieu de viande, elle contenait des chemises sales. Ce que j'avais pris pour une daube ou une étuvée était une lessive ! Je gratifiai ces pauvres affamés d'un panier de farine de manioc, en échange duquel je reçus force remercîments des femmes et une bénédiction du vieux Tapuya à la longue pipe.

L'histoire des seringueros que nous laissions derrière nous est celle de tous les industriels du même genre que la concurrence a chassés des îles du Bas-Amazone où l'exploitation du caoutchouc (*seringa*) a lieu sur une grande échelle. La région des canaux où ces parias du travail se sont réfugiés n'offre que de faibles ressources à leur industrie. Ils ont à chercher longtemps les arbres lactifères ; puis, ces arbres trouvés, à se donner beaucoup de mal pour en arriver à manger un peu, se vêtir à peine et parer aux frais d'entretien de leurs embarcations. Après six mois d'un labeur assidu et le produit de ce labeur écoulé au Para, ils rentrent dans la forêt aussi besogneux qu'ils en sont sortis. Autour d'eux, ni villages hospitaliers, ni voisins charitables auxquels, le cas échéant, ils puissent emprunter un déjeuner ou un dîner : les voisins, quand il s'en trouve, sont des seringueros comme eux, aussi affamés qu'eux et qui gardent pour leur famille la poignée de farine et la semelle de poisson sec qu'ils peuvent posséder. Dans cette région des canaux, pareille à la Tour de la Faim du Dante, chaque individu se sent disposé à manger son voisin plutôt qu'à partager avec lui sa ration d'aliments. Un apôtre du communisme, se produisant parmi ces seringueros et leur prêchant, au nom de la vertu, le partage des biens, serait instantanément lapidé comme saint Étienne, crucifié comme saint André, ou rôti comme saint Laurent.

S'il peut paraître étrange à quelque lecteur de voir ces pauvres diables en proie aux tourments de la faim, quand, selon lui, la chasse, la pêche et les fruits sylvestres pourraient leur procurer un ordinaire convenable, nous répondrons à ce lecteur, que les fruits comestibles sont très-rares dans les forêts de cette partie du Bas-Amazone ; que le gibier, devenu farouche à force d'être poursuivi, s'est réfugié dans l'intérieur des terres ; qu'enfin, les poissons ont suivi la direction du courant et se sont établis dans le grand bras du fleuve. Ceux qui habitent la région des canaux sont devenus plus rusés que des Frontins de comédie et connaissent les vingt espèces de traquenards que l'homme inventa pour les prendre. En outre, ce sont de fort chétives brèmes et de maigres ablettes, qui sentent leur vase natale et qu'on ne mange guère qu'en désespoir de cause ou d'appétit.

Un jour que notre sloop était ancré devant la plage d'un engenho, certain métis chevelu, barbu, porteur d'une chemise brodée et de boucles d'oreilles, que j'aperçus pêchant à l'épervier et à qui je demandai des nouvelles de sa pêche, me répondit en portugais d'un air tragi-comique : « Ah ! senhor, le diable seul pourrait prendre ces poissons-là. Ils sont si roués, qu'ils comprennent jusqu'au latin ! »

INDIENS TAPUYAS ATTENDANT LE RETOUR DE LA MARÉE.

Le vent de disette qui souffle dans la partie du pays que nous traversons flétrit un peu son charme pittoresque. On se sent de l'humeur contre cette nature qui s'amuse à étaler un luxe insensé et refuse à l'homme une chétive nourriture. Chaque jour ces lieux sont témoins de scènes qui paraîtraient burlesques, si elles n'étaient affligeantes. A peine une embarcation venant *d'en haut* — on désigne ainsi le cours supérieur de l'Amazone — paraît-elle dans les canaux, que des voix parties on ne sait d'où hèlent son équipage ; puis les buissons s'écartent, et la face hâve d'un seringuero se montre au bord de l'eau. « Farine à vendre ? » crie-t-il aux matelots Tapuyas. Ceux-ci se contentent de secouer la tête sans répondre. Au lieu d'un homme, si c'est une femme qui interpelle de la sorte ces mêmes matelots, ils lui décochent au passage un trait plaisant, mais assez vif pour que la pauvre créature disparaisse plus vite encore qu'elle n'est apparue.

Devant les fermes et les métairies sises au bord de la rive et toujours construites sur pilotis, ce qui par parenthèse leur donne l'air d'être montées sur des échasses, de pareilles demandes sont adressées aux voyageurs venant de l'Ouest. On voit des têtes apparaître aux fenêtres ; des mains agiter des mouchoirs en guise de signaux ; des femmes courir au-devant des embarcations, entrer dans l'eau jusqu'à mi-corps et débiter aux équipages des harangues touchantes que ces derniers écoutent en riant. Certaines de ces femmes, plus hardies ou plus affamées, se jettent résolûment dans un canot, rament vers les bateaux et les prennent à l'abordage. Le prix de leur vaillance est quelquefois une bordée d'injures, quelquefois aussi un *alqueheiro* [1] de farine de manioc, qu'elles obtiennent du patron pour quelques sous de cuivre ou pour l'amour de Dieu, et qu'elles rapportent joyeusement à terre, où leur famille les attend pour manger un *Chibé* [2].

Deux de ces pauvres cigales, envolées de je ne sais quel igarapé, s'abattirent un jour sur le sloop pendant qu'il était à l'ancre. Notre pilote, fort peu sentimental de sa nature, parlait de les noyer comme de jeunes chats, si elles n'évacuaient le pont à l'instant même. J'obtins à grand'peine qu'elles passassent quelques heures avec nous. Je ne sais trop combien de repas elles firent, mais au coucher du soleil on les débarqua toutes ballonnées ; elles avaient dû manger pour une semaine.

Voici que nous touchons à l'extrémité du canal des Brèves. Devant nous, du Nord-Est au Sud-Est, s'étend une mer sans limites ; à notre droite, un affluent d'eau verte dont nous ne voyons qu'une rive semble venir du Sud. Cet océan, c'est la baie do Limoeiro. La rivière qui coule à notre droite est le Tocantins.

Le soleil est encore haut à l'horizon et cinq heures suffisent pour traverser la baie ;

[1] C'est un panier d'environ cinquante centimètres en carré, rappelant par sa configuration nos paniers à bière. Les Indiens le fabriquent avec des folioles de palmier ou des feuilles de balisier, et toujours par douzaines ; les ménagères y renferment la farine de manioc après qu'elle est séchée, la recouvrent de feuilles et assujettissent le tout au moyen d'une liane. Ces paniers, si fragiles qu'ils se brisent facilement entre les doigts, ne sont bons qu'à jeter une fois vides.

[2] Le *chibé* ou *mingao* est un aliment-boisson que l'indigène prépare lui-même au fur et à mesure de ses besoins. Il lui suffit de jeter dans une calebasse une poignée ou deux de farine de manioc, de noyer d'eau fraîche cette farine qui se gonfle sans se dissoudre, et d'avaler le tout en commençant par le liquide et finissant par le solide, c'est-à-dire par le résidu de farine grenue resté au fond du vase.

mais le pilote trouve qu'il vente trop pour entreprendre cette traversée et ordonne de jeter l'ancre. Nous partirons demain au petit jour.

Les arbres de la rive se dessinent en noir sur un ciel grisâtre à l'heure où nous dérapons; un vent léger, le zéphir des poëtes, s'est levé avec l'aube et suffit à gonfler notre voile qui s'arrondit comme un sein plein de lait. Le pilote est debout à la barre et laisse porter en plein, afin que pas un pouce de toile ne soit perdu pour ce souffle propice. Quand les croassements des psittacules et les hurlements des guaribes commencent à se faire entendre, l'embouchure du canal des Brèves s'est refermée derrière nous. Nous voguons au large; l'eau nous environne de tous côtés. A mesure que nous avançons, le vent fraîchit; l'onde se creuse. Quand paraît le soleil, nous sommes au milieu de la baie; le sloop roule, tangue et plonge son beaupré dans la lame; on se croirait en pleine mer. Pour ajouter à l'illusion, des nuées de mouettes blanches à dos cendré vont et viennent en rasant la vague.

Nous filons avec une rapidité merveilleuse. Une ligne bleuâtre se dessine à tribord. Le sloop, comme éperonné par notre pilote qui laisse porter de plus en plus, se couche presque sur le flanc, tant le vent pèse dans sa voile. La ligne bleue s'est élargie et tourne au vert. Nous commençons à distinguer le faîte ondulé des forêts. Bientôt des palmiers apparaissent. Quelques points blancs, qui doivent être des maisons, se détachent sur les verdures.

« Pilote, sont-ce les demeures de Cameta? »

Mais, tout occupé de la conduite du sloop, qui vole comme si les vents déchaînés gonflaient leurs joues à ses sabords d'arrière, le pilote dédaigne de me répondre. Pendant qu'il calcule sans doute combien de temps est nécessaire encore pour franchir cet espace immense qu'on appelle l'embouchure du Tocantins, une effroyable secousse lui arrache le gouvernail des mains et l'envoie tomber à trois pas de là, assis sur son derrière. Avant qu'il se soit relevé, un craquement succède à la secousse, et le navire se couche sur un banc de sable que le pilote n'avait pas aperçu. Digne pilote!

Les Tapuyas, hurlant, jurant, se sont jetés à l'eau. A l'aide d'étais et de béquilles, ils tentent de redresser et de remettre à flot la pauvre coque, que la lame soufflette cruellement; mais elle est si bien ensablée, que leurs efforts n'aboutissent à rien. Après tout, l'accident n'aura d'autres suites fâcheuses qu'une perte de temps. Quand viendra la marée, cette coque obstinée se soulèvera d'elle-même.

La terre apparaît à une demi-lieue de là, claire et distincte. Voir la terre si près de soi, souhaiter d'y descendre et être forcé de rester à bord, c'est éprouver quelque chose de la souffrance de Tantale. C'est avoir, comme lui, le fruit et l'eau à portée de sa bouche, sans pouvoir mordre à l'un ou se désaltérer à l'autre. Pour dissiper l'ennui qui déjà nous obsède, nous allons pousser en idée une reconnaissance dans la rivière des Tocantins [1], dont la largeur à cet endroit est telle, que nous ne découvrons de ses bords qu'une bande de terre qui doit appartenir à sa rive droite.

[1] Ainsi nommée des Indiens Tocantinos, qui habitaient autrefois près de son embouchure.

Tout élève en géographie sait, comme nous, que le Tocantins et son principal affluent, l'Araguay, naissent des versants septentrionaux du faîte de partage de la Sierra de Santa-Martha dans la province de Goyaz, coulent parallèlement du Sud au Nord sur une étendue d'environ douze degrés, reçoivent l'un et l'autre, en chemin, force tributaires sans importance, et opèrent leur jonction par cinq degrés de latitude. A partir de ce point la double rivière prend et garde le nom de Tocantins, sous lequel elle entre dans l'Amazone.

Une première exploration de son cours fut tentée en 1625 par le Capucin Christophe, accompagné de trois religieux de son ordre et de deux laïques. Un de ceux-ci, attaché au chef de l'expédition en qualité de secrétaire, devait écrire sous sa dictée les particularités intéressantes de ce voyage, entrepris dans le seul but de *conquérir les infidèles à la vraie foi*, comme disent naïvement les auteurs espagnols et portugais du dix-

ÉCHOUEMENT DU SLOOP SANTA-MARTHA, DANS LA BAIE DO LIMOEIRO.

septième siècle. Aucune relation n'en fut faite, que nous sachions. Sortis du Para le 7 août, les explorateurs y rentraient le 24 octobre, après un trajet d'une quarantaine de lieues dans l'intérieur du Tocantins.

Ce laps de temps, si court qu'il eût été, leur avait suffi pour fonder sur les bords de cette rivière quatre villages : deux sur la rive gauche : *Cameta* et *São Bernardo da Pederneira*, qui fut depuis Alcobaça; deux sur sa rive droite : *Baiao* et *Funil*. De ces quatre villages, un seul prit de l'extension, grâce à sa situation avantageuse près de l'embouchure du Tocantins, ce fut Cameta ; les autres restèrent dans l'ombre.

Dix ans après le voyage de Fray Christophe, Cameta, élevée au rang de ville par le Capitão-Mor de la province du Para, Luis do Rego Barros, prenait le nom de Villa Viçoza de Santa-Cruz de Cameta, et devenait le point le plus important du Bas-Amazone.

Quelques lignes de plus sur le passé de cette capitale du Tocantins donneront un peu de relief au portrait que nous faisons d'elle.

C'est de Cameta que part, le 24 octobre 1637, pour son expédition de l'Équateur, Pedro Teixeira, le hardi capitaine. L'*Armada* qu'il commande se compose de deux lanchas et de quarante-cinq pirogues montées par soixante soldats portugais et mille Indiens, archers ou rameurs. Son état-major compte un capitaine et quatre officiers, un adjudant, deux sergents d'ordonnance, un trésorier et un plumitif faisant fonctions de secrétaire. La population de Cameta, effrayée d'avoir à nourrir tant de bouches, hâte de tous ses vœux le départ des navigateurs.

Le 6 décembre 1639, à son retour de Quito, Pedro Teixeira fait halte à Cameta. Il a suivi le chemin tracé, un siècle auparavant, par l'Espagnol Francisco Orellana. Si, comme lui, il n'a pas eu maille à partir avec les Amazones, il a entendu parler d'elles, ainsi qu'il appert de la relation de son historiographe.

Le temps passe. Les années, en se succédant, ne font qu'ajouter à la prospérité de Cameta. Elle est devenue le comptoir-échelle où s'arrêtent les navigateurs et les commerçants qui remontent ou descendent le cours de l'Amazone. La découverte de mines d'or dans les provinces de Goyaz et de Cuyaba, et l'affluence de gens qu'elles attirent dans l'intérieur du Tocantins, où, dit-on, ce métal abonde, accroissent encore l'importance de Cameta. Il est vrai que, pour le plus grand nombre de ces explorateurs, la recherche de l'or n'est qu'un prétexte. Une fois dans le Tocantins, au lieu de fouiller la montagne, ils battent la forêt et font main basse sur les Indiens Guarajus, Guaranis, Tambiras, Carajas, Apinagés, Gaviaos et autres castes de *pelle avermellada*, comme disent les textes, lesquelles peuplent les deux côtés de la rivière et les bords de ses affluents.

Cent vingt ans se sont écoulés depuis la fondation de Cameta. A l'autocratie des Capucins a succédé celle des Carmes. A leur tour ceux-ci ont fait place aux Pères de Jésus. L'astre de Fray Christophe a disparu de l'horizon, éclipsé par celui du Jésuite Vieira, esprit fougueux, prédicateur célèbre. La foule se passionne aux sermons de ce Révérend, qui tonne et fulmine pourtant et foudroie de son mieux les adorateurs du veau d'or et les chercheurs de mines qui parcourent le Tocantins. Aveuglé par un succès toujours croissant, le père Vieira déploie dans ses homélies une telle faconde, et heurte si bien les tendances et les opinions de la majorité, qu'un jour le peuple, sans égard pour ses dilemmes et ses syllogismes, l'arrache de la chaire, l'embarque de nuit avec plusieurs de ses adeptes, et les conduit dans la forteresse de Gurupa. Le gouvernement les tire aussitôt de cette prison, mais c'est pour les renvoyer à Lisbonne.

Durant quelques années, un grand silence se fait autour de Cameta; puis les chercheurs d'or recommencent à sillonner les eaux du Tocantins. Avec eux reparaissent les recruteurs de Peaux-Rouges, qui vont poussant des reconnaissances à main armée dans tous ses affluents. Le vol à l'homme et le vol au métal s'organisent si bien et sur une si vaste échelle, que les capitaines généraux du Para s'en émeuvent, et, pour mettre un terme à ces pilleries, font élever des forteresses dans l'intérieur du Tocantins. Une d'elles, armée de six pierriers, est placée sous la paisible invocation de Notre-Dame de

Nazareth. Autour de ces forteresses viennent se grouper des populations indigènes; C'est de cette époque que datent les villages fortifiés d'Arroïos, Muru, Itaboca, São Joao de Araguia et quelques autres.

Les choses restent dans cet état pendant plus d'un siècle ; puis une nouvelle ère politique commence pour le Brésil. La forme de son gouvernement est changée. Mais Cameta est bien changée aussi ! L'or de la rivière Tocantins est devenu rare et sa population indigène a singulièrement décru. Dans la Cameta d'aujourd'hui, reléguée dans l'ombre et presque tombée dans l'oubli, qui reconnaîtrait la ville de commerce tumul-

VÉGÉTATION DES RIVES DU CANAL MOJU.

tueuse et affairée d'où sortait et où rentrait incessamment, comme les fourmis d'une fourmilière, tout un peuple de marchands, de navigateurs et d'aventuriers ?

Mais pendant que je m'apitoie sur le sort de Cameta, la marée que nous attendions est venue, le sloop s'est remis à flot de lui-même et s'éloigne du banc de sable qui le retenait.

Nous atteignons une des branches du trident que la rivière Moju (*aliàs* Muju) plonge dans l'Amazone, entre la rive droite de ce fleuve et l'île Marajo. Nous remontons la branche du trident jusqu'à l'endroit où le fer est emmanché au bois, et, tournant le dos au Moju, nous nous introduisons dans un chenal si étroit, que les avirons de nos gens frôlent en passant la végétation de ses rives.

Ce chenal, long de deux kilomètres, date de 1821, et fut percé à travers bois pour faciliter le transit entre la rivière Moju et l'Igarapé-Miri. Le soin de ce travail fut confié à un capitaine du génie, appelé Ignacio Pereira, qui, s'il faut en croire certain major, historiographe de la province du Para, ignorait jusqu'aux premiers éléments de l'arithmétique. « *Ignaro até dos primeiros principios da Arithmètica.* » Quoi qu'il en fût de cet ingénieur, l'œuvre qu'il avait entreprise se poursuivit et s'acheva, mais ne put être perfectionnée à cause du manque de fonds. Au bout d'un certain temps cette voie de communication, sur laquelle on avait compté, était devenue intransitable. Le gouvernement entreprit alors de faire creuser le chenal, et, pour subvenir aux dépenses, préleva pendant un an un droit de navigation d'un à deux *tostoes* sur les embarcations dont le tonnage dépassait cent arrobes [1]. Cette mesure fit jeter les hauts cris aux habitants de la contrée ; mais le gouvernement s'en inquiéta peu et perçut l'impôt avec cette impassibilité grave et sereine qui est le trait distinctif des gouvernements. Aujourd'hui, à marée basse, le chenal en question n'a guère plus d'une brasse de profondeur. Tout ferait croire que les couches de sable et de vase argileuse déposées par chaque marée ont pu, avec le temps, exhausser le fond de son lit, si les habitants ne juraient leurs grands dieux que cette surélévation n'est pas l'œuvre de la marée, mais le fait du gouvernement, qui, tout en imposant les contribuables, négligea de creuser le chenal. A ces insinuations malveillantes, on devine sans peine que ces braves gens ont toujours sur le cœur les quelques tostoes qu'on les a forcés de payer durant la période de 1846 à 1847.

Cette voie, qui relie comme un trait d'union la rivière Moju à l'Igarapé-Miri, évite aux embarcations qui vont au Para, ou qui en viennent, de longer la rive droite de l'Amazone, où soufflent quelquefois de violentes tempêtes. Ce côté du fleuve, très-étroit dans le voisinage des Brèves, en deçà du Xingu, s'élargit si bien à mesure que les rivières Tocantins, Moju, Acara, Guajara, Capim, Guama lui tributent leurs eaux, qu'à vingt lieues de là, il forme l'immense hémicycle sans rives apparentes appelé baie de Marajo. Les trevoadas et les typhons qui s'y déchaînent n'ont rien à envier aux tempêtes de même genre qui labourent la partie gauche du fleuve, restée seule en possession du nom d'Amazone.

Igarapé-Miri — la petite rivière — a environ quinze lieues de longueur. Sa largeur est de quarante-cinq à cinquante mètres ; sa profondeur varie de deux brasses à trois. Les marées ordinaires élèvent son niveau de dix à douze pieds, comme on en peut juger par des flammèches de conferves accrochées aux buissons, et auxquelles le retour périodique du flot conserve leur couleur verte et leur lustre humide. Mais il est des marées extraordinaires, et la *Prororoca* ou mascaret est de ce nombre, qui atteignent aux hautes branches des arbres et couvrent quelquefois jusqu'à leurs sommets. Les chevelures de naïades, décolorées et sèches, que le vent balance à quarante pieds du sol, témoignent suffisamment de ces crues anormales, qui doivent ressembler à des déluges.

Au temps des basses eaux, du 15 août au 15 octobre, par exemple, la descente

[1] Le *tostao* brésilien vaut environ vingt-huit centimes.

d'Igarapé-Miri est une charmante promenade à la rame, durant laquelle le rêveur et l'artiste peuvent admirer à loisir la silhouette des forêts des deux rives vaguement réfléchie dans l'eau blonde et dormante de ce canal auquel on a donné, mais bien à tort, le nom d'Igarapé.

Cent petites barques agiles montent ou descendent avec les marées. Leur voile

VÉGÉTATION DES RIVES DU CANAL D'IGARAPÉ-MIRI.

blanche, rose ou rouge, un peu penchée, figure de loin l'aile ouverte d'un oiseau, aigrette, spatule ou flammant. Elles sortent des furos, des igarapés, des paranas voisins, chargées de rocou, de caoutchouc, de miel, de tafia, de noix de capuçaya ou d'huile d'andirobe, qu'elles vont porter à Santa-Ana, le chef-lieu d'Igarapé-Miri, d'où ces produits sont expédiés au Para. Quelques-unes, plus audacieuses, s'aventurent jusque dans la rivière Tocantins, pour recueillir aux alentours de Cameta le cacao qu'on y

cultive. Cet empressement affairé des petites barques, qui, pareilles à d'industrieuses abeilles, picorent et butinent de tous côtés pour enrichir la ruche-mère, est une des gaietés d'Igarapé-Miri.

Les plages noyées et les engenhos, ou maisons rurales, se succèdent à de courts intervalles. A la coquetterie de ces dernières, on pressent les approches d'un centre de civilisation dont l'heureuse influence s'étend jusqu'à elles. Toutes, à distance, sont très-neuves ou paraissent l'être, grâce au maquillage de lait de chaux appliqué sur leurs murs. Elles ont des portes et des volets jaunes, rouges ou verts, des vitres et des rideaux à leurs fenêtres, des cages d'oiseaux et des pots de fleurs. Par malheur, l'énorme pilotis sur lequel elles sont bâties, s'il les protége contre l'envahissement des marées, dérange un peu la symétrie de leur ajustement. Ce noir réseau de poutres et de poutrelles engluées de vase, servant de piédestal aux gracieux logis, éveille l'idée du paon au manteau de velours et d'or constellé de turquoises, aux jambes terreuses et aux pieds rugueux.

La marée a cessé de nous être propice. L'équipage ne se sent pas d'humeur à continuer le voyage à la rame, et le pilote parle de jeter l'ancre devant la ville de Santa-Ana do Igarapé-Miri, dont on aperçoit au loin, à travers les arbres, les premières maisons.

Vingt minutes se sont écoulées. Nous sommes ancrés dans le port, et si près du rivage, que le beaupré de notre sloop s'allonge sur la place de Santa-Ana, au centre de laquelle se dresse une croix rouge. La ville, que nous embrassons d'un regard, ne compte guère qu'une cinquantaine de maisons ; mais ces maisons, symétriquement alignées, sont blanches, gris-souris ou jaune-paille, et couvertes en tuiles d'un orangé vif. Quelques-unes, fine fleur des pois de la localité, ont des auvents, des lucarnes et des belvédères. Toutes se recommandent par un nombre prodigieux de portes et de fenêtres.

L'église, placée en tête de ces logis, mêle un anneau sanctifié à leur chaîne profane et tient dignement le haut du pavé. — Nous parlons par métonymie, car le pavage est en terre battue. — L'édifice, d'une belle prestance, se compose d'une nef avec façade à fronton triangulaire, accostée de deux tours carrées en saillie. Ces tours sont coiffées de coupoles à quatre pans. Des cippes en figure de points d'exclamation se dressent à chacun de leurs angles. Des moulures sobrement distribuées dans la masse, quelques fenêtres avec ou sans auvents, un portail central et deux portes latérales peints en vert de Scheele, complètent la physionomie de cette église sans rivale dans le pays.

Le seul reproche artistique que nous pourrions adresser à la paroissiale d'Igarapé-Miri, bâtie à quarante pas du rivage, c'est de manquer d'air et de perspective. On a par trop le nez dessus. De l'endroit où nous sommes, un navigateur facétieux pourrait, en allongeant le bras à travers la place, atteindre la cloche dans le clocher et la mettre en branle.

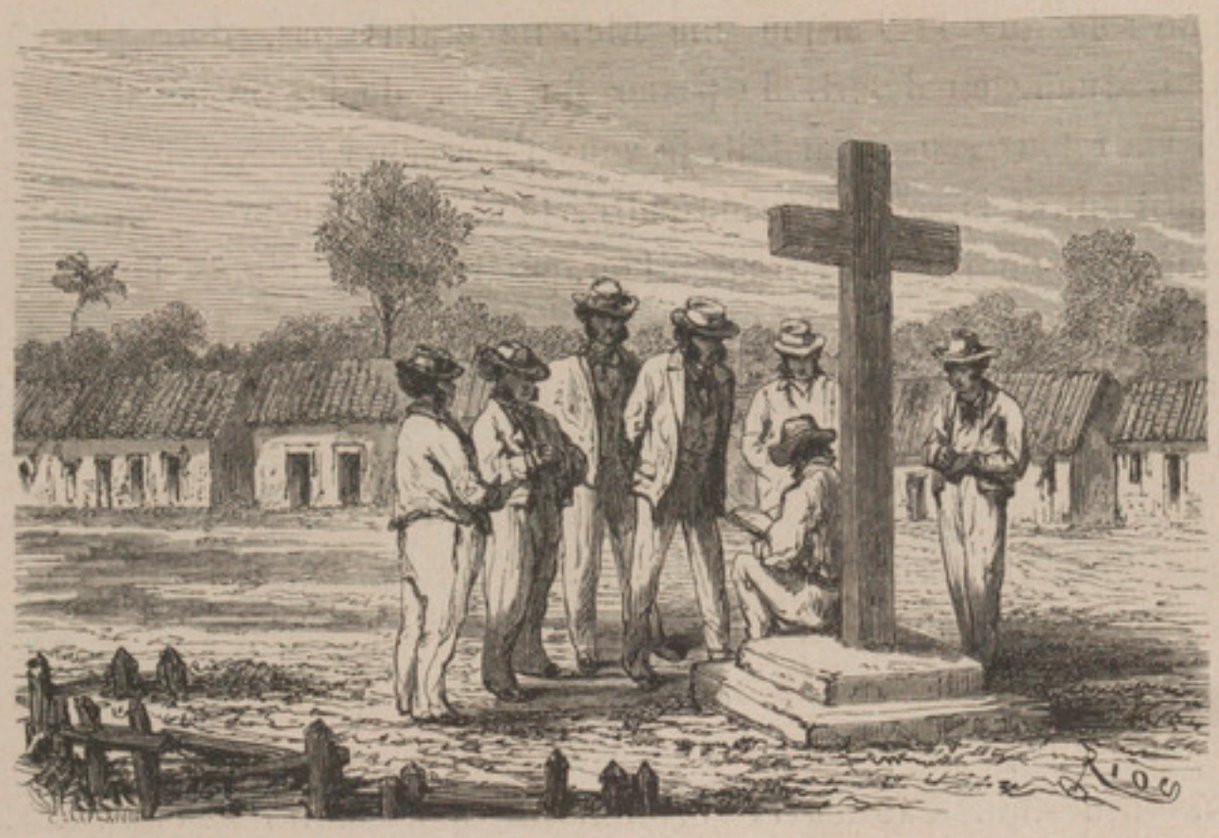
Ce défaut de l'église, si c'en est un, est suffisamment racheté par la régularité de la ville, l'air de santé et de joie des maisons, la coquetterie du paysage et la grâce piquante de certains détails. Sans parler du quinconce de palmiers miritis qui fait à Santa-Ana un boulevard d'entrée, quoi de plus pittoresque que la ligne de pilotis, coupée par des échelles, qui forme un revêtement extérieur à son port ? Leurs

VUE DE LA VILLE DE SANTA-ANA DO IGARAPÉ-MIRI.

pieux et leurs poutrelles, verdis par l'humidité, estompés par une ombre chaude, tremblent confusément, réfléchis dans l'eau qui se plisse à leur base et l'entoure en passant d'un filet d'écume nacrée.

Que dire de ces escaliers couverts de moisissure, bosselés d'une croûte d'huîtres et frangés de confervacées, dont le courant déroule et peigne incessamment les longs cheveux? A quoi comparer l'ardeur et l'intensité de leurs tons, la fraîcheur et la suavité de leurs nuances? Aux mousses de velours, aux lichens irisés, aux sédums ou aux léprarias baignés de rosée? Marilhat, Decamps, Delacroix, ô maîtres, qu'êtes-vous devenus et que pouvez-vous peindre à cette heure, qui vaille ce pilotis d'Igarapé-Miri, dont le gâchis splendide eût si bien convenu à vos brosses de coloristes!

Pendant que je m'extasiais sur la magnificence de ces planches pourries, notre sloop *Santa-Martha* s'était mêlé à des bateaux de son tonnage et de sa connaissance,



DE L'INFLUENCE DU COSTUME SUR LES HOMMES EN GÉNÉRAL ET SUR LES BOURGEOIS BRÉSILIENS EN PARTICULIER.

et s'informait à eux en langue de sloop de la situation commerciale du marché, de la hausse présumable de certains produits, de la baisse probable de quelques autres, toutes choses auxquelles je ne comprenais rien. Laissant ces bateaux jacasser entre eux, j'ai mis un album sous mon bras, j'ai enjambé le bordage et suis allé m'asseoir sur les marches de la croix. Un troupeau de cochons de lait, conduit par un Indien, traversait la place ; j'ai croqué l'homme et les bestioles. Des bourgeois de la ville, que ma présence paraissait intriguer, se sont avancés et ont fait cercle autour de moi, mais sans m'adresser la parole. Tout en dessinant, je les voyais chuchoter entre eux et se pousser du coude en ricanant. De quoi riaient-ils donc ainsi ? De ma personne, de mon dessin, de mon habillement? des trois choses peut-être. Quelques mots que j'ai pu saisir m'ont fait comprendre qu'il s'agissait de mon costume.

Ces messieurs, porteurs de favoris taillés en côtelettes, habillés de blanc de la tête

aux pieds, ornés de chaînes d'or et de breloques, trouvaient déplacé, ridicule, anti-constitutionnel même, à ce qu'il m'a paru, qu'un individu osât se produire chez eux avec une barbe pendante, des cheveux flottants sur le dos, un chapeau de paille endommagé par les épines, une chemise rouge, un pantalon de toile et des souliers nankin. Heureusement mon croquis s'acheva et je pus repartir sans avoir entendu les gamins d'Igarapé-Miri me poursuivre de la huée carnavalesque que nos polissons parisiens ont rendue célèbre.

Eh quoi ! me disais-je en regagnant le sloop, ces vêtements aux couleurs vives, dont s'émerveillaient si fort les sauvages et qu'ils palpaient avec une secrète convoitise, ces vêtements provoquent aujourd'hui le rire des civilisés ! Il va donc falloir les quitter pour vêtir une autre livrée, prendre congé de la nature et des pantalons sans bretelles, arborer de nouveau les cols, les faux cols, et rentrer dans la société. Affreuse perspective ! Mais, quels que soient les hasards futurs de ma vie et les jours tissés de crin ou de soie que la Parque me file, ne crains pas, défroque chérie, après m'avoir fait honneur au désert, de passer du coin de la borne dans la hotte du chiffonnier ! De retour sous mon toit, je veux t'accrocher à ce clou où Alibée, devenu vizir, suspendit autrefois son sayon de pâtre. Peut-être bien te reprendrai-je un jour !

Midi sonnait à l'horloge civilisée d'Igarapé-Miri quand nous levâmes l'ancre. La marée commençait à descendre, et nous en profitâmes pour faire du chemin. Nous voguâmes paisiblement jusqu'à sept heures ; puis nous nous arrêtâmes devant une plage noyée où de grands bâtiments étaient construits sur pilotis. Un débarcadère en pente, bordé d'un garde-fou, conduisait à ces bâtiments, qu'on nous dit être les communs et les servitudes d'une tuilerie desservie par une cinquantaine de nègres esclaves. La tuilerie et son personnel appartenaient à un prêtre sexagénaire, appelé le P. Philippe.

La pleine lune, qui se leva bientôt et jeta sur ces constructions une vive lumière, nous laissa voir une petite porte pratiquée dans un pan de mur, en tête du pont. Ce mur, bâti en cul-de-four d'abside et surmonté de deux tourelles, était, nous dit-on, le chevet d'une chapelle à laquelle les tours joujoux servaient de campaniles.

Une cloche tinta dans l'intérieur. Bientôt après, à certain bourdonnement confus, lent, monotone, entrecoupé de pauses, qui se dégageait par les pores vibrants de l'édifice, je crus comprendre qu'une prière était dite en commun. Une voix isolée, probablement celle du maître, psalmodiait l'antiphone ; les esclaves faisaient les répons. Dans cette solitude, au bord de ces eaux calmes, par cette nuit tiède et sereine, les voix de ces malheureux, qui s'élevaient vers Dieu comme pour le prendre à témoin de l'injuste rigueur de leur destinée et le prier d'abréger une trop longue épreuve, ces voix avaient un accent lamentable dont je me sentais remué. Dans ce chœur invisible, expression de la douleur sans espérance, une seule voix détonnait : c'était celle du révérend P. Philippe. Que pouvait demander à Dieu, sans le courroucer contre lui, ce prêtre possesseur d'un troupeau d'esclaves ?

Les voix se turent. La prière était dite. Chaque esclave rentra dans son carbet. Un instant après, la petite porte placée en tête du pont s'ouvrit et donna passage à un

nègre qui vint s'étendre sur le débarcadère et y fumer sa cachimba. Quand sa provision de tabac fut épuisée, l'homme posa sa pipe près de lui et se mit à chanter à la lune un de ces *caplaos* de la côte de Guinée, dont la mesure est si lente et l'air si navrant. En écoutant ce nègre et regardant cette chapelle dédiée à Jésus, l'apôtre et le martyr des libertés saintes, je ne pus m'empêcher de rapprocher en idée le prêtre simoniaque qui l'avait édifiée et le pauvre esclave du prêtre, qui chantait, vivante ironie, devant le seuil du Crucifié.

Vers minuit nous levâmes l'ancre et nous voguâmes avec la marée et l'aide des rames tant que le flot voulut bien nous porter. A huit heures du matin, nous nous arrêtions devant une maison quelconque bâtie sur pilotis. Les portes et les fenêtres de ce logis étaient hermétiquement closes. Durant la halte de cinq heures que nous fîmes en cet endroit, nous ne vîmes ni homme ni femme, ni chien ni chat, ni poule ni pigeon. En

LA TUILERIE DU P. PHILIPPE.

revanche, la réverbération du soleil sur ces murs blanchis à la chaux faillit nous aveugler.

La seconde marée nous conduisit sous les murs d'un *engenho de moer cannas* — lisez sucrerie. — Le site avait nom Juquiri. Près de là se trouvait un vaste chantier, dépôt ou entrepôt, — je ne sais lequel, — de bois de construction, appartenant à l'État. Ce jour était un samedi, et, comme le samedi est voisin du dimanche, et qu'en pays chrétien le dimanche est un jour de repos, la cessation des travaux dans cette sucrerie nous fut annoncée dès six heures du soir par un bruit de guitare et des éclats de voix, qui, vers dix heures, ressemblaient aux hurlements des fauves plutôt qu'à l'expression de la gaieté humaine. Comme la réunion bachique et dansante avait lieu dans l'intérieur des bâtiments, on ne pouvait voir les individus qui la composaient; le pilote et les hommes de l'équipage en étaient réduits à des conjectures sur la cause probable de ce sabbat, que le premier attribuait à une noce de Tapuyas, et les seconds à l'anniversaire

d'un Saint qu'on fêtait à l'américaine, avec des danses, des chansons et quelques outres d'eau-de-vie. Ne connaissant ni le pays, ni les mœurs de ses habitants, je n'en pouvais rien dire et me contentais d'écouter. Mais si l'intensité du plaisir doit se mesurer au bruit que font ceux qui s'y livrent, les gens que nous entendions sans les voir, devaient s'amuser fort!

Le lendemain, un épais brouillard étendu sur l'eau faillit nous occasionner des avaries sérieuses. A l'angle formé par un bras du Moju et l'embouchure de la rivière Acara (*aliàs* Huacara), notre sloop toucha contre un rocher couvert de magnifiques huîtres. Un coup de barre donné à temps par le pilote rejeta sur bâbord le petit navire qui en fut quitte pour une éraflure à la joue.

La marée suivante nous conduisit au milieu d'un gracieux archipel, formé d'îles d'un quart de lieue de circuit et d'îlots de dix pieds de long. Des arbres enlacés par

LA SUCRERIE DE JUQUIBI.

leurs branches ou se touchant par leur feuillage abritaient ces îles et ces îlots sous un parasol de verdure. Sans l'aide du peloton d'Ariane, le pilote réussit à trouver l'issue de ce labyrinthe, et, comme je le complimentais sur son adresse, il sourit et me fit signe de me taire pour écouter.

Un carillon de cloches sonnant une vesprée arrivait jusqu'à nous. Ce bruit semblait venir de derrière une langue de terre boisée que nous longions en ce moment. Quelques minutes après, la pointe de ce cap était dépassée, et la ville de Santa-Maria de Belem do Para, capitale de la province, nous apparaissait avec sa longue ligne de maisons et les clochers de ses églises, d'où s'envolaient comme des voix ailées toutes ces sonneries.

Nous allâmes jeter l'ancre à l'endroit de la baie dit la Pointe de l'Arsenal. Nous embrassions d'un regard toute la face orientale de la cité, c'est-à-dire un interminable cordon de maisons à plusieurs étages, blanches, lisses, carrées, dont le faîte se détachait

BIBLIOTECA IMPERIALE

Paris, Imp. Fraillery, 3 R. Fontanes.

Gravée chez Erhard

sur l'outremer du ciel, et la base sur le ton fauve d'une plage de sable. Quelques détails heureux atténuaient la sécheresse et la roideur de cet ensemble. A gauche, c'était le dôme rococo d'un couvent; en face, l'auvent trigonal de la douane ; puis, çà et là, un bout de rue ombreux s'enfonçant dans la perspective, ou un débarcadère dont la ligne de pilotis faisait l'effet d'un peigne gigantesque engagé dans la vase. Au-dessus des toitures apparaissaient, mêlés aux longues hampes des pavillons consulaires et aux stipes des palmiers miritis, les clochers ouvrés de Nossa Senhora das Mercès et de la

UN ARCHIPEL DANS LES CANAUX DU BAS-AMAZONE.

cathédrale. Une colline bien coupée, baignant dans le fleuve et chargée de maisons, terminait la ville dans la partie du Nord. Sur toute cette étendue, à vingt pas de la rive, des bateaux et des batelets du pays, vigilingas, cobertas, égaritéas, montarias, uvas ou pirogues, étaient amarrés à des pieux. En deçà, plus au large, les sloops et les goëlettes, rapprochés bord à bord, formaient comme des tas compactes. De gros navires de commerce avec leurs mâts calés dormaient à l'ancre, en attendant un chargement. D'autres navires louvoyaient sous leurs basses voiles pour entrer dans la baie ou pour en sortir. Un va-et-vient de passants sur la plage et de goëlands sur l'eau animait la scène.

Je ne sais plus quel empêchement de la douane ou quel caprice du pilote avait fait remettre au lendemain notre débarquement. Je profitai du répit qui m'était accordé pour

VUE DE LA VILLE DE SANTA-MARIA DE BELEM DO PARA.

examiner en amateur la cité brésilienne que j'étais venu chercher de si loin. Elle me parut blanche, proprette et très-appétissante encore, malgré ses deux cent trente-deux ans bien sonnés. Le temps, qui plisse et ratatine les plus charmants visages, semblait avoir fait une exception en sa faveur. Elle n'avait ni taches, ni rousseurs, ni pattes d'oie, ni rides. En un mot, elle était — très-bien conservée, — locution dont plus d'une femme coquette déjà sur le retour comprendra la valeur.

Accoudé sur la lisse, je vis le soleil se coucher derrière la cité, ses contours s'amoindrir et ses lignes décroître à mesure que le jour lui retirait sa clarté. Quand la nuit eut passé l'estompe sur le tableau et que les étoiles commencèrent à scintiller, les habitants de Santa-Maria de Belem, obéissant à ce signal d'en haut, s'empressèrent d'allumer leurs chandelles. Longtemps je m'amusai du jeu bizarre de ces lumières circulant d'étage en étage, comme les étincelles qu'on voit courir sur du papier brûlé; puis, quand je fus las de ce spectacle, je regagnai mon hamac et m'endormis de ce sommeil propre à l'individu dont le but est atteint et la tâche remplie.

Levé de grand matin, je pris un aspect général de la ville. Mon dessin était achevé quand le soleil parut à l'horizon. En un instant j'eus rassemblé mes paquets et donné un tour de corde aux ballots qui renfermaient mes échantillons de bric-à-brac scientifique. Ces soins pris, je dépouillai

ma livrée du désert ; je fis tomber sous le tranchant du fer, comme on dit en beau style, ma barbe et mes cheveux, que j'abandonnai au courant du fleuve, et, ce sacrifice fait à la civilisation, je me composai une demi-toilette avec quelques hardes dépareillées qui avaient échappé à nos anciens naufrages sur la rivière Ucayali.

Quand je crus être à peu près présentable, je priai le pilote de faire descendre mes bagages dans le canot, et avec eux deux hommes de l'équipage pour me conduire à terre. Le pilote donna les ordres nécessaires. Pendant qu'on les exécutait, il s'approcha de moi d'un air souriant et discret :

« Comme c'est la première fois que Monsieur vient au Para, me dit-il, peut-être est-il embarrassé pour trouver un logement ? s'il en était ainsi, je prendrais la liberté de l'adresser à *uma minha comay* — une commère à moi, — qui reste rue d'Alfama et loue des chambres, à la semaine ou au mois, aux capitaines de navires. Monsieur serait parfaitement logé chez *la Gaïvota*, — lisez : la Mouette. — C'est une personne très-propre, ni vieille ni jeune, et qui ne prend pas cher.

— Merci, pilote, répondis-je à l'officieux placeur ; votre proposition m'agréerait assez si je restais en ville ; mais, pour le moment, je ne fais que la traverser. Je vais à Nazareth.

— Monsieur connaît donc Nazareth ?

— Pas le moins du monde !

— Alors, comment Monsieur sait-il que pour aller à Nazareth, on traverse la ville ?

— Quelqu'un me l'aura dit.

— Ce quelqu'un a dit vrai. Nazareth est à une demi-lieue d'ici, à l'autre bout de la cité ; mais comme la cité est grande, qu'elle a beaucoup de rues et que Monsieur ignore celles qu'il faut prendre, je vais dire au patron du canot de l'accompagner.

— C'est inutile ; je préfère aller seul.

— Pourtant si Monsieur ne connaît pas le chemin ?

— Raison de plus pour arriver quand même.

— Monsieur s'égarera ; c'est sûr !

— Où ça ? dans vos rues ? Quelle plaisanterie ! Sachez, pilote, qu'à l'heure où je vous parle, il y a juste un an et quatorze jours, à la suite d'un déjeuner copieux, très-copieux même, je pariai de traverser, non pas la ville du Para, mais l'Amérique tout entière, et cela, le cigare aux lèvres et les mains dans les poches. — en flâneur, comme on dit chez nous. — Je partis, j'allai, j'arrivai. Maintenant que le tour est fait et l'Amérique traversée, vous comprenez, mon digne Palinure, que, si j'ai pu arriver jusqu'ici sans faire fausse route ou demander mon chemin aux passants, je saurai bien atteindre Nazareth à travers votre ville percée de trente rues et peuplée de quelques milliers d'habitants. »

L'homme ne souffla mot. Comme il me regardait d'un air ahuri, je profitai du trouble de ses facultés pour lui souhaiter à la hâte une santé parfaite, un ciel exempt d'orages et un prompt retour dans la ville de ses pénates, la Barra do Rio Negro. Cinq minutes après, les Tapuyas me déposaient sur le sol paraënse.

Après avoir halé leur canot sur la plage, ils en retirèrent mes bagages et les portèrent

dans une *loja*, humble boutique d'épiceries, de mercerie et de liqueurs, dont le propriétaire était de leurs amis. Cet épicier local, gros homme croisé d'Indien et de nègre, à ce qu'il me parut, consentit de fort bonne grâce à garder mes paquets chez lui jusqu'à mon retour.

Pendant qu'il dégustait avec les Tapuyas un verre de tafia et les félicitait sur leur heureuse traversée, je quittai la boutique et j'enfilai la première rue qui s'offrit à moi; de cette rue je passai dans une seconde, qu'une troisième coupait à angle droit. Tout en cheminant au hasard, je relevais les industries locales; j'inspectais l'extérieur des maisons et la physionomie des habitants; je croquais des faces hétéroclites et des choses hétérogènes. Çà et là, des figures se déridaient ou se fronçaient à mon approche : les unes m'adressaient un regard bienveillant, les autres m'examinaient avec défiance; des négresses au profit bestial, à la tignasse en parasol, me coudoyaient d'un air provocateur; des cafuzes et des mulâtresses avec une fleur à la tempe me faisaient de petites moues. Dans quelques rues étroites, des matrones à la gorge opulente, à l'allure égrillarde, me souriaient et me disaient : *Minho branco*, — mon blanc. — Il va sans dire, que je ne répondais ni à ces provocations, ni à ces œillades. Muet comme un pythagoricien ou comme un poisson, j'observais, je crayonnais et passais outre.

L'aspect de cette population urbaine était plus varié que la carte d'échantillons d'un tailleur en renom. Toutes les nuances de peau, toutes les couleurs de costumes s'y montraient et s'y mariaient, mais sans se confondre. Chaque point coloré avait une valeur distincte. Atténué par la pénombre ou l'ombre, le papillotage de ces tons crus et disparates eût été supportable à l'œil; mais en plein soleil il avait quelque chose d'éblouissant et de vertigineux qui troublait le regard et finissait par porter à la tête comme un vin capiteux. Après vingt minutes de marche, j'étais déjà tout étourdi par le va-et-vient de cette foule bariolée.

La température était celle d'un four à plâtre; je haletais dans cet air embrasé. Sans ma qualité de Français et les devoirs qu'elle impose à l'étranger, j'eusse ôté ma cravate, ma redingote et mon chapeau, et laissé pendre un demi-pied de langue. Autour de moi, ni café ou restaurant, si borgne qu'il fût, auquel je pusse demander une hospitalité vénale; rien que de sordides lojas, ces buvettes-épiceries d'où sortait par chaudes bouffées une odeur de morue, de cuir, de rhum, de suif et de fromage à faire fuir un paysan du Cantal.

Au détour d'une rue, l'église de *Nossa Senhora das Mercès*, sur laquelle je comptais peu, m'apparut comme à l'Arabe du désert l'ouadi secourable. J'y entrai pour prier et jouir d'un peu d'ombre. Avec les chevrons, les billettes, les méandres et les entrelacs de son architecture d'un rococo lusitanien — ne pas confondre avec le rococo français — l'église hospitalière m'offrit un banc de bois sur lequel je m'assis et une fraîcheur délicieuse que j'aspirai par tous les pores. En pays chaud, l'intérieur des églises, frais, ombreux, recueilli, disposerait admirablement le chrétien à l'extase, s'il ne lui donnait une irrésistible envie de dormir. De là cette somnolence observée chez la plupart des chanoines américains pendant la durée des offices. Au bout de quelques minutes, je

me sentais envahi par le fluide et pouvais constater ses effets stupéfiants : ma vue se troublait, mes idées s'embrouillaient, tous mes muscles s'assouplissaient comme des cordes qu'on dénoue ; pour secouer cette torpeur et rappeler mes sens en train de s'égarer, je me mordis les doigts et me pinçai les cuisses. Grâce à l'emploi de ces moyens héroïques, si je n'éloignai pas tout à fait le sommeil, du moins j'affaiblis son action et pus continuer à veiller d'un œil pendant que je dormais de l'autre.

L'esprit et le corps rafraîchis, je pris congé de Notre-Dame. En cheminant de nouveau dans les rues, je fis simultanément deux remarques dont plus d'un lecteur,

VUE DE L'ÉGLISE DE NOSSA SENHORA DAS MERCÈS.

à ma place, n'eût fait que rire, mais dont j'eus la faiblesse de m'émouvoir : mes pantalons, blancs comme neige en quittant le bord, étaient teints en rouge jusqu'à mi-jambes, et mes chaussettes étaient noires de puces. Comme on pourrait chercher longtemps, sans le trouver, le mot de ce rébus, autant le dire tout de suite. Le sol du Para est formé d'une terre rouge et friable — *tuyuca puëtani* — qui varie de nature suivant l'époque de l'année : poussière en temps de sécheresse et boue dans la saison des pluies. A l'inconvénient de saupoudrer ou d'engluer de rouge les êtres et les choses soumis à son contact, cette terre joint celui de favoriser la propagation des puces et des chiques, vermine parasite dont l'utilité ici-bas n'est pas encore clairement démon-

trée. Or on était en août, mois de l'année où le ciel, sans nuages, brille d'un pur éclat ; la terre du Para, sèche jusqu'à la calcination, s'en allait en poussière, et les pieds des passants, en soulevant à flots épais cette poussière, soulevaient aussi des myriades de puces qui s'y tenaient cachées.

Tout en déplorant ma mésaventure et frictionnant mes chevilles l'une par l'autre, pour déjouer la tactique de l'ennemi et me garer de ses piqûres, je marchais vers mon but, confiant dans ce dicton, que tout chemin conduit à Rome et doit conduire à Nazareth.

Après un certain nombre de zigzags, j'atteignais en effet l'extrémité Sud-Ouest de la ville. A cet endroit un brusque changement se produisit dans le décor ; les rues s'interrompirent, les passants disparurent, les maisons s'éparpillèrent et se firent rares, des clôtures en planches bordèrent les chemins ; la cité resta derrière moi. J'entrai de plain-pied dans une région de pelouses rases, doucement ondulées, où de maigres taillis, appelés *capouëras*, remplaçaient les forêts vierges d'autrefois. Des sentiers serpentaient à travers ces gibbosités du terrain ; quelques-uns s'allaient perdre dans les fourrés ; d'autres aboutissaient à de jolies villas, cachées comme des nids d'oiseaux dans l'ombre des manguiers et des cocotiers.

Au tournant d'un de ces sentiers, un bruit de musique vint frapper mon oreille. Je m'arrêtai pour écouter. Ces sons mélodiques, mais aigrelets comme un petit vin d'Argenteuil, semblaient sortir d'un massif d'arbres qui restaient à ma droite. J'allai de ce côté, et découvris, derrière une lisière d'orangers, une maison blanche et carrée, avec des volets peints en gris. Toutes les fenêtres de ce logis étaient fermées, à l'exception d'une seule qui, de loin, faisait comme un trou noir à sa façade. Cette ouverture me parut destinée à renouveler l'air de l'appartement, vicié par le gaz acide qu'exhalait à flots un piano discord.

Les sons de l'instrument, chevrotants et cassés dans les cordes basses, avaient, dans les cordes hautes, des inflexions brusques, sifflantes, métalliques, qui produisaient sur le tympan l'effet du raisin vert sur le palais. Deux mains qu'à la mollesse du doigté je devinais appartenir à une femme se promenaient sur son clavier et tentaient de lui arracher des variations sur le vieil air français : *Fleuve du Tage, je fuis tes bords heureux*, etc. Mais, à toutes les sollicitations de l'exécutante, l'affreux instrument ne répondait que par des hoquets et des grincements de laiton.

En écoutant renacler ce piano brésilien, je regrettai, au point de vue de l'art, de n'en pas voir un tout pareil dans la Géhenne de Dante Alighieri, où son introduction eût produit un effet dramatique, et allongé d'autant la liste des supplices de la *perduta gente*. Mais les pianos n'étaient pas inventés au temps où le Gibelin écrivit sa trilogie mystique. Sans cela, il est probable que les traducteurs du poëte eussent trouvé dans son Enfer quelque misérable maestro, de son vivant trop prompt à dénigrer l'œuvre de ses confrères, et condamné, après sa mort, à jouer éternellement devant eux sur un piano fourbu les morceaux choisis de son répertoire.

Bientôt, soit que l'exécutante fût à bout de patience, ou que le souffle vînt à manquer à l'instrument, il cessa de jouer, et je repris ma marche à l'aventure. Certain sentier

que j'eus l'idée de suivre me conduisit sur la lisière d'un vaste emplacement où de beaux arbres, irrégulièrement, mais pittoresquement groupés, formaient çà et là des bouts d'allées et des pans de quinconces. Une ombre bleue, zébrée de rayons d'or, emplissait le fond des futaies. L'endroit me plut d'autant qu'il était solitaire. Ni redingote ni jupon n'en troublaient le recueillement. Les seuls êtres animés que j'aperçusse étaient des serpents de couleurs variées, qui traversaient la scène avec une lenteur de mouvements favorable à l'observation.

J'errais depuis dix minutes environ dans ce dédale d'arbres, lorsqu'une forme blanche, se dessinant au loin à travers leurs troncs, attira mes regards. Dans cette forme, je ne tardai pas à reconnaître une figure géométrique, et dans la figure une pyramide. Une pyramide en ce lieu ? — La chose, on en conviendra, tenait du prodige. J'y courus de toute la vitesse de mes jambes.

C'était bien une pyramide, un véritable solide formé de quatre triangles ayant un même plan pour base et se joignant par leurs sommets. En y regardant de plus près, je m'aperçus que le solide était en bois, peint à la céruse, et qu'il reposait sur trois marches en pierre. Cette découverte fut pour mon esprit un trait de lumière. Comme le Syracusain Archimède, je me frappai le front. J'avais trouvé.

Trois ou quatre ans auparavant, en furetant dans la bibliothèque de Lima, où j'avais mes petites et mes grandes entrées, il m'était arrivé de mettre la main sur une histoire du Para, de l'ouvrir et d'y lire qu'en 1782, le vingt-troisième gouverneur de cette province, un senhor José de Napoles Tello de Menezes, avait élevé, en dehors de la ville de Santa-Maria de Belem, sur la limite exacte du *Largo da Polvora* et du *Paso de Nazareth*, un obélisque en bois, à quatre pans, avec degrés en pierre, et cela pour transmettre aux races futures le souvenir d'un acte de conciliation assez insignifiant et purement local. La devise : *Concordia bonæ fidei et felicitati publicæ*, inscrite par ordre de ce fonctionnaire sur une des faces de l'obélisque, devait expliquer l'esprit de la chose aux passants en état de traduire un peu de latin.

Comme la ville du Para, que je venais d'arpenter en tous sens, ne m'avait offert, en fait d'obélisques, que deux maigres pyramidions placés sur le fronton de sa cathédrale, en trouvant hors des faubourgs, sur la limite d'une promenade et d'une avenue, un monument dont le tracé et la matière correspondaient exactement à ceux de la pyramide de feu José de Napoles, je ne doutai pas de son identité. Un seul point eût pu fournir prétexte à discussions et à brochures entre archéologues : c'était l'absence de la pacifique devise ; mais je l'expliquai par l'acharnement des modernes à tout couvrir de badigeon.

Assis sur les degrés du monument qui m'avait renseigné si fort à propos, je repris haleine en fumant une cigarette. Quand ce fut fait, je lui tournai le dos, et, le laissant au Sud, je marchai vers le Nord. Atteindre Nazareth n'était que la moitié de ma besogne ; pour l'achever, restait à découvrir certaine maison qui m'était inconnue et où j'avais affaire. Le hasard, en qui j'ai toujours eu confiance, voulut bien, cette fois encore, me servir à point.

Après quelque deux cents pas faits en droite ligne, j'avisai à ma gauche, derrière un mur à hauteur d'appui, coupé d'une porte à claire-voie et surmonté d'un treillis en bois peint, un fourré de manguiers de la plus belle venue. Jamais la serpe ou le

VUE DE LA CATHÉDRALE DU PARA.

sécateur n'avait contrarié les inclinations naturelles de ces arbres, dont les branches entrelacées formaient, à trente pieds du sol, un couvert impénétrable aux rayons du soleil. Une charmante habitation, peinte de couleurs gaies, se détachait sur ce fond de verdure. Aux piliers de la véranda qui longeait sa façade, étaient suspendus à

distance deux de ces hamacs en coton, avec lambrequins de guipure, que les donas du Para et leurs noires esclaves tissent conjointement dans le mystère et l'ennui du harem [1]. Du toit de cette galerie pendait, en manière de lanterne ou de lustre, un cerceau de métal, qui servait à la fois de perchoir et d'escarpolette à un magnifique ara rouge et bleu. Une plate-bande circulaire, bordée de jasmin des Açores, de plumérias, d'hibiscus et de cardamomes, faisait au gracieux logis comme une ceinture embaumée.

La présence d'un nègre, jointe à celle du perroquet, donnait un cachet tout à fait exotique à cette demeure. A l'aide d'un sabre d'abatis, dont il se servait comme d'un sarcloir, l'homme enlevait de mauvaises herbes qui avaient crû aux abords du logis. Parfois il interrompait sa besogne, et, le nez au vent, les poings sur les hanches, de cet air musard qui distingue les descendants de Cham de ceux de Sem et de Japhet, il écoutait siffler dans le feuillage les sucriers à sourcils blancs et les tangaras bleus. Dans un de ces temps d'arrêt, il tourna la tête du côté du chemin, m'aperçut et tressaillit comme un écolier surpris en flagrant délit de paresse. Mais son effroi fut de courte durée. En voyant que je souriais, sa bouche se fendit sympathiquement de l'une à l'autre oreille, et il accourut à un signe que je lui fis.

« Brave homme, lui dis-je, pourriez-vous m'indiquer la demeure du senhor Bernardino Maciel ?

— Oueh ! fit-il, mais c'est ici même, Vossa Mêcé — traduisez Votre Grâce.

— Quelle chance ! exclamai-je, et ce senhor est-il chez lui ?

— Oui, Vossa Mêcé, mon maître est chez lui.

— Eh bien ! allez dire à votre maître, qu'un ami de son gendre, le commandant du *Vicar of Bray*, arrive du Pérou et désire avoir des nouvelles du capitaine. »

En entendant cette phrase si simple, le nègre fit un haut-le-corps prodigieux, me regarda d'un air effaré et courut à toutes jambes vers la maison. Je pensai qu'il allait prévenir son maître de ma visite, et, tout en m'étonnant un peu de ses gestes bizarres, j'attendis son retour.

Bientôt je le vis reparaître. Autant en partant sa course avait été rapide, autant en revenant sa démarche était compassée. Aux allures de singe qui caractérisent le nègre en général, je crus que celui-ci ajoutait un grain de folie.

« Le senhor mon maître vous présente ses civilités, me dit-il, et vous prie de l'excuser s'il ne vous reçoit pas. D'abord, quand je lui ai appris votre arrivée et que vous demandiez des nouvelles du capitaine, son premier mouvement a été de me lancer un soufflet et un coup de pied, puis, tandis que je me frottais, il s'est radouci et m'a dit : « Valerio, le blanc étranger qui vient du Pérou, n'est pour rien dans cette malheureuse affaire. Qu'on le fasse entrer et qu'on lui serve des rafraîchissements. » Si Vossa

[1] La coutume tout orientale de reléguer les femmes au fond de leur appartement, afin d'en dérober la vue au visiteur étranger, est en honneur chez les habitants du Para. A moins d'une très-grande intimité avec les pères ou les maris de ces dames, on ne voit guère le visage de celles-ci qu'à l'église ou au bal, et toujours sous la surveillance de regards défiants et jaloux, ce qui leur donne le poétique aspect de roses entourées d'épines.

Mêcé veut passer au salon et boire un verre de cachassa, d'assahy ou de limonade...?

— Grand merci, mon brave. J'ai trouvé en route une fontaine, ou, comme on dit ici, un chafariz, et j'ai bu quelques gorgées d'eau dans le creux de ma main.

— Ainsi Vossa Mêcé ne veut rien prendre?

— Absolument rien. Mais je voudrais savoir pourquoi votre maître vous a frappé lorsque vous lui avez demandé de ma part des nouvelles du capitaine. Est-ce son habitude de battre les gens qui viennent s'informer à lui de son gendre?

— Chit, chit! Vossa Mêcé, ne me demandez pas cela!

— Pourquoi donc? Est-ce quelque chose que vous ne puissiez dire?

— Non, Vossa Mêcé; mais si mon maître savait que j'ai parlé, il me rouerait de coups. »

J'avais dans ma poche un peu de monnaie d'argent péruvienne à moitié oxydée; et sans trop savoir si elle avait cours au Para, je choisis la plus grosse pièce — quatre réaux, je crois — et la tendis au nègre en lui disant simplement :

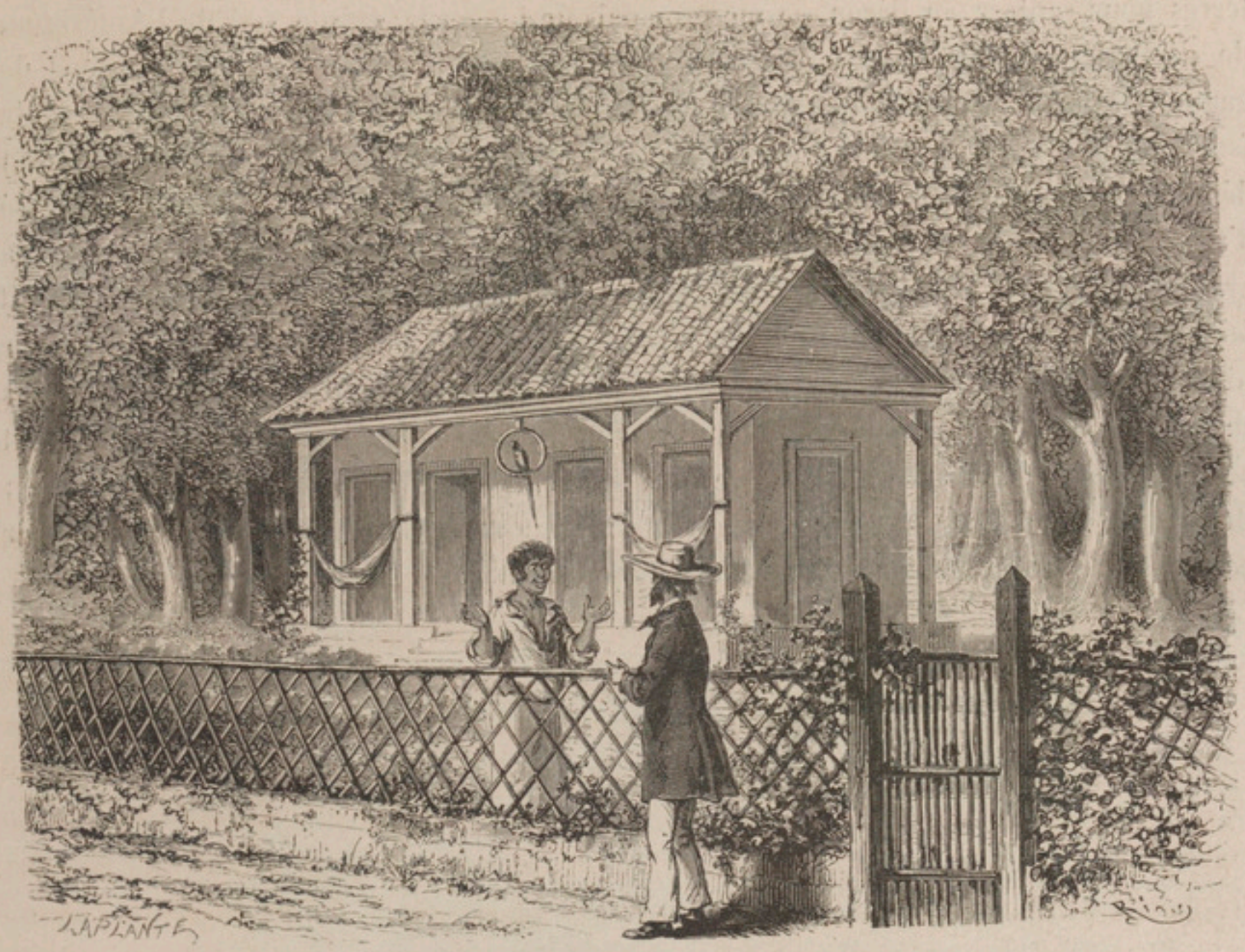
« Pour boire un coup quand vous irez en ville. »

Sa discrétion ne put tenir contre une séduction pareille. Après avoir roulé deçà, delà ses gros yeux blancs, comme pour s'assurer que personne ne l'épiait ou ne pouvait l'entendre, il se rapprocha de la grille, et dans un portugais baroque mélangé de tupi, dont il s'était servi jusque-là, et que, par égard pour des oreilles parisiennes, j'ai traduit d'une façon intelligible, il me dit à voix basse :

« Puisque Vossa Mêcé est l'ami du capitaine, elle ne doit pas ignorer qu'il était venu au Para pour épouser la fille unique de mon maître et s'associer avec lui. L'Anglais faisait là une bonne affaire; mon maître est riche. Il a un engenho à Ara-Piranga, deux fazendas de bétail à Marajo et de grands magasins en ville, rue de la Praya. Le mariage eut lieu dans les huit jours; le beau-père et le gendre s'associèrent. Peu de temps après, la senhora mit au monde un fort beau garçon. Au moment de sa délivrance, le capitaine était à Marajo. Lorsqu'il revint, on lui présenta son enfant déjà baptisé. Mais au lieu de l'embrasser et de remercier Dieu qui le lui envoyait, il prétendit que le pauvre bijou n'était pas de lui, le traita de singe et de moricaud, et fit une scène, à casser les vitres. La senhora faillit mourir du saisissement qu'elle en eut. Naturellement, mon maître prit fait et cause pour sa fille; le capitaine, dont la bile était allumée, lui répliqua par des injures, et comme le senhor le menaçait de l'intendant de police l'Anglais le saisit à la gorge et allait l'étrangler, si nous n'étions venus à son secours. Il fallut nous mettre à cinq pour lui retirer des mains son beau-père. Ces Anglais sont forts comme des taureaux. Celui-là écumait de rage et nous appelait canailles de nègres. Enfin nous en vînmes à bout; mais ce ne fut pas sans porter ses marques. Blas, le cuisinier, reçut un coup de poing sur l'œil et le sambo Manoël eut trois dents cassées. Une heure après, ce furieux avait fait ses malles et quitté la maison. La semaine suivante nous apprîmes qu'il était reparti pour l'Angleterre à bord d'un navire de sa nation. A présent que Vossa Mêcé sait toute l'histoire, elle peut juger de l'effet qu'a produit sur mon maître le souvenir du capitaine que je venais lui rappeler.

— J'en juge d'autant mieux, répondis-je au nègre, que je comprends le dépit de votre maître en cette occurrence; c'est celui de l'oiseleur de mon pays qui voit s'enfuir par un trou du filet l'alouette qu'il avait prise et qu'il comptait garder en cage. Si je ne puis que féliciter l'alouette, c'est-à-dire le capitaine, d'avoir repris sa liberté, je regretterai toujours, bon esclave, d'avoir été la cause involontaire du soufflet et du coup de pied que vous avez reçus. Mes remercîments à votre honorable patron pour ses offres de limonade. »

Je quittai Nazareth, où je n'avais que faire, et repris pensif le chemin de la ville.



COUP DE FOUDRE INATTENDU.

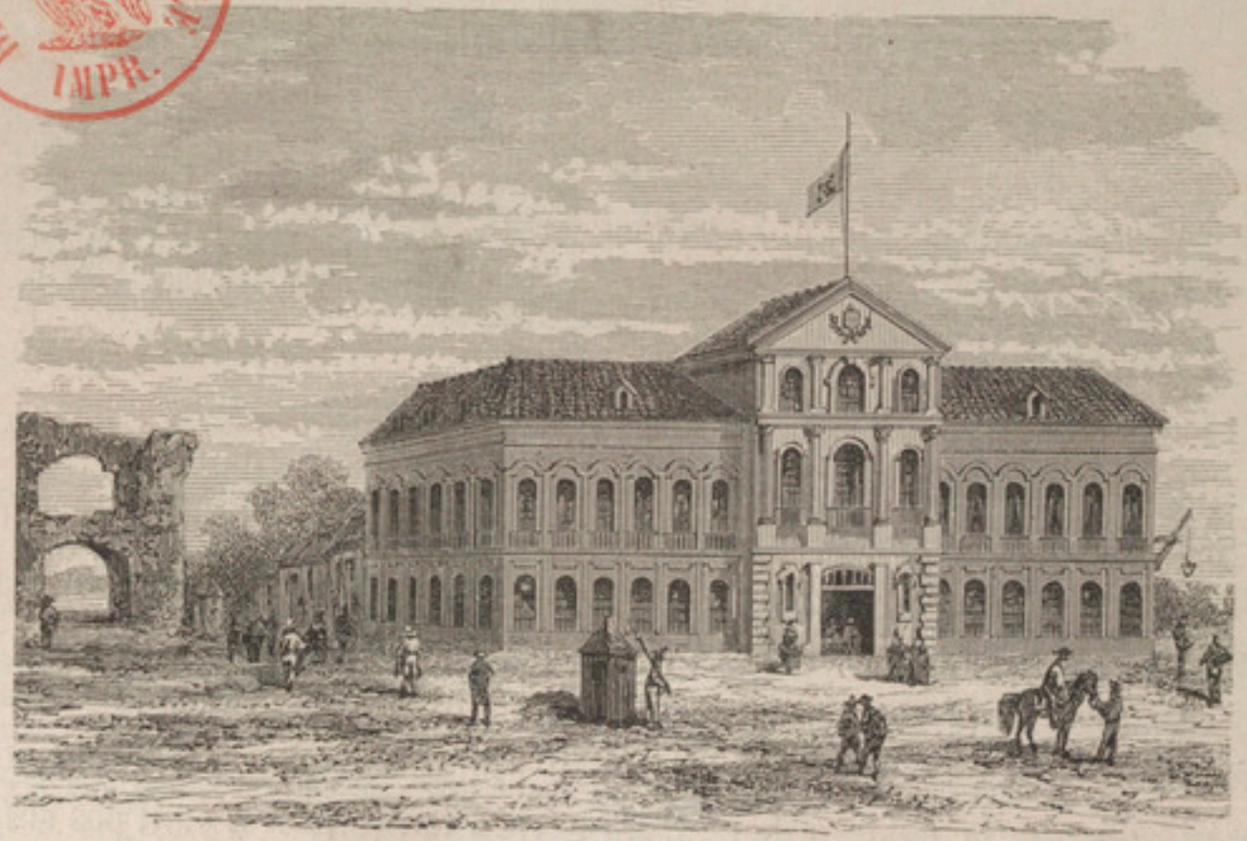
Le triste sort du capitaine avait rembruni mes idées. Tout en marchant à pas comptés et me donnant un peu d'air avec mon mouchoir, je songeais aux péripéties du drame conjugal dont l'insulaire avait été le malheureux héros. Pauvre Anglais, si chevaleresque et si méthodique ! pour qu'il en fût venu à traiter de moricaud son premier-né et à sauter à la gorge de son beau-père, il fallait que son ange gardien eût refusé de le suivre au Brésil, ou que la chaleur de ce beau pays, à laquelle il n'était pas suffisamment accoutumé, lui eût occasionné un transport au cerveau.

A force de réfléchir à cette aventure et d'y chercher un sens, je finis par ne plus la voir sous son jour véritable. L'esprit a comme l'œil de ces halos sombres après une

tension trop soutenue. Cet enfant noir, né de parents blancs, qui d'abord m'était apparu comme un de ces phénomènes généralement admis par la science, différente en ceci du Code civil, cet enfant ne fut plus pour moi qu'une abstraction philosophique, un mythe des destinées de l'homme, courant toute sa vie après le bonheur, fantôme qui l'attire et le fuit sans cesse, puis, au moment de le saisir, trébuchant à une fosse pleine d'ombre qu'il n'apercevait pas et y disparaissant avec sa chimère irréalisée.

Le surlendemain je m'embarquai sur le brick de commerce *le Nautilus*, en partance pour Buenos-Ayres. Ce navire devait relâcher successivement à Pernambouc, Bahia, Rio de Janeiro et San Francisco. Arrivé à destination, au lieu de prendre à travers terres pour rentrer au Pérou, je me proposais de longer la pointe sud de l'Amérique, de pénétrer dans l'Océan Pacifique par le détroit et l'archipel de Magellan, puis de gagner Chiloë, et enfin Valparaiso, d'où le pyroscaphe me ramènerait à Lima. A la façon dont je voyage, c'était un an encore à rester en chemin. Mais que d'années on dépense bien plus stupidement dans la vie! et puis, je l'avoue, j'étais peu pressé d'arriver. L'exemple de mon partner le capitaine m'avait démontré la folie de voyager à grandes guides et le danger de brûler les relais. A quoi bon déployer, comme il l'avait fait, cacatoës et bonnettes et filer sept ou huit nœuds à l'heure, pour venir sombrer niaisement au milieu du port! En voyage, comme en littérature, comme en bien d'autres choses, pour atteindre le but, il faut savoir *se hâter lentement*. Une sage lenteur est nécessaire à l'achèvement de toute œuvre. Horace a érigé cette formule en précepte; Despréaux le classique en a fait le sujet d'un alexandrin, et si ce long récit pouvait avoir besoin d'une moralité, nous n'en voudrions pas d'autre. — *Vale*.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.



VUE DU CABILDO (PALAIS DU PRÉSIDENT DU PARA).

TABLE

NEUVIÈME ÉTAPE

DE SARAYACU A TIERRA-BLANCA

Réveil sur la plage. — Où la supériorité du singe sur l'homme est suffisamment démontrée. — Départ précipité pour la Mission de Sarayacu. — Qui traite de la façon dont l'auteur de ces lignes perdit son soulier gauche et ce qui s'ensuivit. — Aspect des grands bois. — Belen. — Rencontre dans un sentier désert. — Que l'homme brave de la veille est quelquefois l'homme poltron du lendemain. — Arrivée à Sarayacu. — Présentation officielle. — Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine. — Banquet avec danse et musique. — Spécialité du comte de la Blanche-Épine pour les portraits à la manière noire. — Lamentations du capitaine de frégate. — Aux grands maux les grands remèdes. — Où l'auteur s'afflige du départ de ses compagnons, et se réjouit à l'idée de rester seul dans leur cellule. — Un majordome entre deux vins. — Le comte de la Blanche-Épine, proclamé dictateur, règne et gouverne sans contrôle. — Désenchantement des bons pères. — Qui explique comment et pourquoi le chef de la Commission française, après être entré à Sarayacu avec trompettes et tambours, en sortit sans tambour ni trompette. — Qu'entre l'apothéose et les gémonies, il n'y a qu'un tour de roue de la fortune. — Coup d'œil sur la plaine du Sacrement. — Des Missions de l'Ucayali. — Biographie du révérend père José-Manuel Plaza. — Topographie du village de Sarayacu et classement des races qui le peuplent. — La rivière, le port et les caïmans. — L'auteur trouve, sans le chercher, un moyen d'éloigner ces monstres voraces. — Couvent, église et servitudes. — L'Arbre de Cracovie. — La chasse aux effraies. — Règlements de police. — *Qui sine peccato est vestrum primus in illam lapidem mittat.* — Du mariage à Sarayacu. — Défrichement et culture. — Les deux sexes considérés dans leurs rapports mutuels. — Perfectibilité de la femme à peau rouge. — L'auteur saisit avec empressement l'occasion d'ajouter un nouveau chapitre au *Mérite des femmes* de M. Legouvé. — Rufina. — Naissances et décès. — Détails de ménage. — Culture de la canne à sucre sur une grande échelle. — Le moulin-cage et les meuniers-écureuils. — L'orchestre de la Mission. — La fête de la Noël. — La reine Christophore et ses filles d'honneur. — La pantomime de Smith et Lowe. — Aubade et baise-main à l'occasion du jour de l'an. — Danseurs et danseuses. — Histoire facétieuse d'un homme et d'une cloche. — De quelle façon l'auteur employait son temps à Sarayacu. — Dînettes clandestines et goûters enfantins. — La baignoire du révérend prieur. — Le père Antonio. — Histoire et psychologie mêlées. — Bibliothèque et bibliothécaire. — Un croquis du père Marquès. — Indiscrètes révélations du registre de l'état civil de Sarayacu. — Comment le voyageur, pour avoir compté sans ses hôtes, se vit obligé de compter trois fois. — Départ pour la mine de gypse de Cosiabatay. — Histoire d'un homme crucifié. — Plaidoyer verbeux mais éloquent en faveur des Cacibos anthropophages. — Restauration des saints de Sarayacu. — Ce qu'était le rapin Julio. — L'auteur débute avec succès dans la sculpture polychrome. — Peinture d'un tapis d'église. — Un portrait en miniature. — Départ de la Mission de Sarayacu. — Sacrifice de singes fait à l'Ucayali. — Le canal Yapaya. — Un village et ses habitants représentés par deux chemises. — Le phare de Tierra-Blanca..... 3

DIXIÈME ÉTAPE

DE TIERRA-BLANCA A NAUTA

Ce qu'était le phare de Tierra-Blanca. — Description d'un mobilier locatif. — Pauvreté n'est pas vice. — Jean et Jeanne. — Une baignoire végétale. — Les Higuerons. — Menu d'un déjeuner et réflexions qu'il suggère à l'auteur. — Un paysage unique en son genre. — Le fourmilier victime du tigre. — Voyage au pays des Sensis. — Le tigre victime

de l'homme. — Coup d'œil rétrospectif sur les Indiens Sensis. — Une pêche au barbasco sur le lac de la Palta. — Le Lamantins de Mabuiso. — Un évêque et un évêché sur lesquels on ne comptait guère. — Essai sur le *Tipi Schca* et la *Moyuna*. — Une soirée chez Maquea Runa. — Les arbres flottants. — Ignorance du voyageur à l'égard des cigales américaines. — Eustache en tournée. — Les *Atun sisac*. — Effet que peuvent produire des fleurs blanches sur des eaux noires. — Les nids de Caciques. — Un coup de vent sur la rivière Ucayali. — Instinct des oiseaux. — Détails de mœurs intimes. — De l'esclavage chez les indigènes de la plaine du Sacrement. — Une habitation de Chontaquiros. — Divers genres de toitures. — Le canal Sapote. — La plage des Pendus. — Rêverie au crépuscule. — Une rivière apocryphe. — Embouchure du Tapichi. — Quelques mots sur les Indiens Mayorunas. — L'auteur de ces lignes emprunte à Clio sa trompette pour chanter le combat d'un tigre et d'un lamantin. — Lait végétal. — Une habitation d'Indiens Cocamas. — *Abyssus abyssum invocat*. — Arrivée à Nauta..... 113

ONZIÈME ÉTAPE

DE NAUTA A TABATINGA

L'auteur se voit adopté par une famille inconnue. — Portraits à la plume d'un père, d'une mère et d'un fils. — Un gouverneur hideux, facétieux et compromettant. — Étude plastique, ethnologique et statistique du village de Nauta et de ses habitants. — Pêche et dissection d'un dauphin d'eau douce. — Le voyageur perd en une nuit le fruit de son travail. — Une égaritéa. — Dissertation sur les Indiens Cocamas. — Traité de linguistique et de musique à l'usage d'iceux. — Le village d'Omaguas et ses habitants. — Iquitos et sa population. — La rivière Nanay et ses indigènes. — Oran Pucallpa. — Où il est question de M. de La Condamine et de ses mesures de la rivière Napo. — L'ilot d'Ambiacu. — La Mission de Pevas. — Les frères lais. — Historique de la Mission. — L'enfant géophage. — Les Orejones d'Ambiacu. — Départ du voyageur pour la Mission de San José de los Yahuas. — Le révérend père Manuel Rosas. — Dithyrambe en l'honneur des belles formes. — Voyage à Santa-Maria. — Les eaux noires. — Yahuas relaps et Yahuas idolâtres. — La danse du Bayenté. — Composition d'un poison végétal. — Du passé des Yahuas et de leur idiome. — Retour à Pevas. — Le village de Mahucayaté. — Indiens Marahuas et Mayorunas. — Portraits et coutumes. — Peruhuaté et Moromoroté. — La Mission de Caballo-Cocha et son Missionnaire. — Pénitence imposée à deux jeunes filles. — Nuestra Señora de Loreto. — La Quebrada d'Atacoary. — Motif d'aquarelle. — Indiens Ticunas. — Leurs coutumes et leur idiome. — Un Indien scalpé par un tigre. — Une descendante des Amazones. — Où il est question des moustiques et de la façon dont les animaux se préservent des piqûres de ces insectes. — Paysage, arc-en-ciel et tempête. — Qui traite des possessions du Brésil et de l'île de la Ronde, que beaucoup de gens appellent l'île Ronde. — Arrivée à Tabatinga..... 215

DOUZIÈME ÉTAPE

DE TABATINGA A SANTA-MARIA DE BELEM DO PARA

Description d'un poste brésilien. — De son origine et de son orthographe. — Silhouettes d'un commandant et d'une commandante. — Que la vérité, si elle est toujours bonne à dire, est quelquefois désagréable à entendre. — Embouchure de la rivière Javari. — Le hameau de Jurupari-Tapera. — La cité de São Pablo d'Olivença. — Dissertation sur les Indiens Omaguas. — Du passé et de l'idiome de ces indigènes. — Embouchure de la rivière Jandiatuba. — Où il est question du village de Matura et de ses diverses transformations. — Indiens Caudaphores. — Embouchure de la rivière Içа ou Putumayo. — Tunantins. — Un Indien nostalgique. — Embouchure de la rivière Jutahy. — Fonteboa. — Voyage à reculons sur la rivière Jurua. — Une nichée de soldats déserteurs. — Alvaraës-Cayçara. — Description de la ville et du lac d'Ega-Teffé. — Le curé de Nogueira. — Le voyageur entreprend de démêler un écheveau hydrographique emmêlé par La Condamine et y réussit. — L'Ahuaty-Parana. — De la rivière Japura et de ses indigènes. — Umaüas-Mesayas et Miranhas. — Vendetta d'anthropophages. — Recette pour engraisser un homme avant de le manger au court-bouillon. — Chasse aux Indiens Miranhas. — Système des canaux et des lacs de la rivière Japura. — Nations disparues ou sur le point de disparaître. — Des Indiens Muras et de leurs usages. — Effet de lune sur le lac Juteca. — Le hameau de Tahua-Miri et ses maisons flottantes. — Du lac et de la ville de Coary. — L'auteur s'amuse à retirer une à une à la rivière des Purus les bouches que les géographes lui ont prêtées pendant deux siècles. — Coup d'œil sur les affluents de cette rivière. — La Barra do Rio Negro. — Du passé et du présent de la cité de Manao. — Détails quelconques. — Histoire d'une icone. — Situation anthropologique, commerciale et peu rassurante du Haut et du Bas-Amazone. — Le sloop *Santa Martha*. — São José de Maturi. — Embouchure de la rivière Cayari que les Portugais et leurs descendants au Brésil appellent Madeira. — Indiens Tupinambas; quelques lignes sur leur passé et quelques mots de leur idiome. — Serpa. — Silves. — Villa-Nova da Rainha. — La rivière Nhamundaz et ses Amazones.

— Qui tend à prouver que ces femmes guerrières n'ont jamais existé que dans l'imagination de Francisco Orellana. — Faro. — Où l'auteur, ne sachant trop que dire, imagine de parler de lui-même. — Détails zoologiques. — Un mariage de Jaguar et de Tamandu. — Obidos-Pauxis. — De l'action des marées. — Embouchure de la rivière Tapajoz. — Santarem. — Outeiro o Praynha. — Diatribe virulente de l'auteur contre les peintres et les dessinateurs de forêts vierges. — Meurtre d'un aï. — Légende de la Pauvre Vieille ou de la Vieille pauvre. — Embouchure de la rivière Xingu. — L'Amazone et les canaux. — Gurupa et sa forteresse. — Le détroit des Brèves. — Une tempête à laquelle le voyageur et le lecteur étaient loin de s'attendre. — De la civilisation représentée par une console d'acajou. — Paysages, tournois et carrousels. — Indiens Tapuyas attendant le retour de la marée. — Qui traite de l'appétit chronique des préparateurs de la séve du *Ficus elastica*, que les Indiens appellent *cahechu*, les Portugais *seringa*, et que nous nommons *caoutchouc*. — Traversée de la baie de Limoeiro. — La rivière Tocantins. — Le détroit d'Igarapé-Miri. — Les Engenhos. — La ville de Santa-Ana do Igarapé-Miri. — De l'influence du costume sur les hommes en général et sur les bourgeois brésiliens en particulier. — Un prêtre et ses esclaves. — La sucrerie de Juquiri. — Arrivée au Para. — Panorama de la ville de Santa Maria de Belem. — L'auteur se met à la recherche d'un ami qu'il avait perdu de vue depuis le commencement de ce livre. — Coup de foudre inattendu. — Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement. — *Vale*..... 331

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPR.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

CORBEIL, TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE DE CRÉTÉ.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01028522 0